

# UNIVERSITE DE LIMOGES

ECOLE DOCTORALE n° 525 Lettres, Pensée, Arts et Histoire

Équipe de recherche Espace Humains et Interactions Culturelles (EHIC)

Thèse

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE LIMOGES

Discipline : Littérature comparée

présentée et soutenue par

Daniele TUAN

le 6 février 2016

**Est ? Est ?? Est ???**

**Récits de voyage**

**dans les anciens pays d'Europe de l'Est (1989 - )**

Thèse dirigée par Bertrand WESTPHAL

JURY :

Président du Jury :

Mme Odile Gannier, professeur à l'Université Nice Sophia Antipolis

Rapporteurs :

Mme Odile Gannier, professeur à l'Université Nice Sophia Antipolis

Mme Anna Zoppellari, professeur à l'Università degli Studi di Trieste

Examineurs :

M. Till Kuhnle, professeur à l'Université de Limoges

M. Bertrand Westphal, professeur à l'Université de Limoges

*Ai buoni compagni di viaggio*

## Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier la région Limousin pour m'avoir fait bénéficier d'une bourse de thèse et Bertrand Westphal pour ses conseils et pour avoir accepté de m'accompagner tout au long de ce parcours.

Je tiens aussi à remercier tout particulièrement pour leur lecture attentive et leurs conseils Myriam Soria et Nadine Pestourie et plus largement mes parents, mon frère et mes amis d'Italie et de France qui m'ont encouragé et soutenu.

Mes remerciements vont enfin et surtout à Béatrice Léoment.

## Droits d'auteurs



Cette création est mise à disposition selon le Contrat : « **Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de modification 3.0 France** » disponible en ligne :

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>

# Sommaire

<b>Introduction.....</b>	<b>6</b>
<b>Partie I Espace de voyages, espace d'écritures.....</b>	<b>20</b>
Chapitre 1 Les frontières du récit de voyage.....	21
Chapitre 2 Récit de voyage et fiction.....	36
Chapitre 3 Le récit de voyage au XXIe siècle.....	52
Chapitre 4 Le récit de voyage : mode d'emploi.....	63
<b>Partie II Espace de stéréotypes, espace de frontières.....</b>	<b>84</b>
Chapitre 1 Nouvelles frontières pour une nouvelle Europe.....	85
Chapitre 2 À la recherche de la frontière orientale.....	103
Chapitre 3 D'une utopie à l'autre.....	120
<b>Partie III Un espace dystopique, entre déterritorialisation et reterritorialisation.....</b>	<b>133</b>
Chapitre 1 Le paysage post-communiste.....	134
Chapitre 2 Le temps du capitalisme.....	153
Chapitre 3 La mémoire du communisme entre oubli et nationalisme.....	177
<b>Partie IV L'Europe exotique, d'un espace dichotomique à un espace pluriel.....</b>	<b>210</b>
Chapitre 1 Histoires secrètes.....	211
Chapitre 2 L'Europe polyrythmique.....	237
Chapitre 3 Forêts ! Forêts !! Forêts !!! L'espace in(dé)fini.....	262
<b>Conclusion.....</b>	<b>275</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>280</b>
<b>Notes bio-bibliographiques.....</b>	<b>293</b>
<b>Cartes.....</b>	<b>298</b>

## Introduction

La légende narre qu'en 1111 l'évêque Joannes Deuc, qui devait se rendre à Rome à l'occasion du sacre d'Henri V, envoya en éclaireur son domestique afin que celui-ci repère les tavernes offrant les meilleurs vins, car il fallait bien se désaltérer. La tâche du serviteur, que l'on imagine fort ingrate, consistait à inscrire sur la porte des auberges le mot « *est* » suivi d'un point d'exclamation si le cru en question était de bonne qualité, suivi d'un deuxième « *est* » avec deux points d'exclamation si le nectar était excellent. Or, lorsque l'homme de confiance eut goûté le vin de la localité de Montefiascone, dans le Latium, il ne put s'empêcher d'ajouter un troisième « *est* » suivi de trois points d'exclamation : « *est ! est !! est !!!* ». En bon connaisseur des goûts de son maître il contenta l'évêque qui, après avoir accompli son devoir auprès du Saint Siège, s'installa à Montefiascone où sa passion ne tarda pas à le conduire auprès du Seigneur, comme l'indique l'épithaphe gravée sur sa tombe. Il eut toutefois le temps de demander qu'à chaque anniversaire de sa mort sa tombe fût arrosée de ce vin<sup>1</sup>.

Aujourd'hui, les voyageurs partent encore à la recherche de l'« *est* », mais celui-ci a désormais un tout autre sens. En effet, depuis que le latin n'est plus la langue des cours européennes, le mot en question ne sert plus à localiser les bons nectars. Il n'est même plus la locution verbale « il y a ». Il se résume à un terme géographique indiquant celui des quatre points cardinaux qui est au soleil levant. Toutefois, en Europe, pendant presque un demi-siècle, le terme « *est* » n'a pas indiqué seulement un point géographique, mais aussi la partie du continent qui, après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, entra dans la sphère de contrôle soviétique. Comme le laissait entendre Winston Churchill dans son célèbre discours prononcé le 5 mars 1946, à l'université de Fulton dans le Missouri, en présence du chef de l'exécutif américain – un discours que l'on considère aujourd'hui comme le point de départ officiel de la guerre froide :

---

<sup>1</sup> La tombe se trouve dans l'église de San Flaviano, à Montefiascone, et porte l'inscription suivante : *EST EST EST PR(OP)T(ER) NI(MI)V(M) EST HIC IO(ANNES) DEVC D(OMINUS) MEVS MORTVS ES(T)*, (C'est ici que, pour [avoir bu] trop d'Est, mourut mon maître Jean Deuc). Cf. Claus Riessener, « Viaggiatori tedeschi a Montefiascone e l'origine della leggenda dell'Est, est, est », *Biblioteca e società*, IV, n° 3-4 (1982), pp. 1-14.

Depuis 1966, « *Est ! Est !! Est !!!* » est une appellation d'origine contrôlée.

De Stettin [Szczecin] sur la Baltique jusqu'à Trieste sur l'Adriatique, un rideau de fer est descendu à travers le continent. Derrière ce rideau se trouvent toutes les capitales des anciens États d'Europe centrale et orientale. Varsovie, Berlin, Prague, Vienne, Budapest, Belgrade, Bucarest et Sofia, toutes ces célèbres villes et leurs populations résident dans ce que je dois appeler la sphère soviétique, et sont toutes sujettes, sous une forme ou une autre, non seulement à l'influence soviétique, mais à un contrôle intense qui, dans de nombreux cas, est croissant, émanant de Moscou. Seule Athènes – la Grèce et ses gloires immortelles – est libre de décider de son avenir par des élections sous la surveillance britannique, américaine et française<sup>2</sup>.

Si Churchill parle encore d'Europe centrale et d'Europe orientale, depuis ce discours et jusqu'en 1989, on parlera plutôt d'une Europe de l'Est communiste et d'une Europe de l'Ouest capitaliste.

La chute du mur de Berlin, l'effondrement du système communiste et la fin de la guerre froide ont soulevé nombre de discussions et de débats sur leurs conséquences à la fois sur le plan mondial et européen. Pour certains, il s'agit de la fin de l'histoire et de la consécration du libéralisme<sup>3</sup>. Pour d'autres, c'est en revanche le commencement d'une nouvelle forme d'antagonisme non plus idéologique, mais civilisationnel<sup>4</sup>. En même temps, la chute du mur a remis au centre de la scène européenne un espace longtemps resté à l'écart, prisonnier des clichés de roman d'espionnage ou bien d'une propagande partagée entre anticommunistes et pro-communistes. Des questions se posent alors sur ce qu'est l'Europe, son sens, ses limites et même sa dénomination, car, comme l'observe le géographe Michel Foucher, « l'ancienne Europe dite "de l'Est" est redevenue, dans les représentations courantes, l'"Europe centrale et orientale". Cette modification sémantique signale un changement géopolitique de cette partie mal définie de l'Europe, le quatrième depuis le début du siècle<sup>5</sup> ».

Parmi les nombreux travaux consacrés à l'Europe de l'Est par des historiens, des géographes, des économistes, des sociologues, des anthropologues, etc., on recense aussi un certain nombre de textes classés sous l'étiquette « récits de voyage ». C'est justement par le biais de quelques-unes de ces œuvres que nous proposons d'analyser l'espace qui au

---

<sup>2</sup> Winston Churchill, « Discours de Fulton. 5 mars 1946 », in Hervé Broquet, Catherine Lanneau et Simon Petermann (éds), *Les 100 Discours qui ont marqué le XX<sup>e</sup> siècle*, [s.l.], André Versaille éditeur, 2008, p. 300.

<sup>3</sup> Cf. Francis Fukuyama, *La Fin de l'histoire et le Dernier Homme*, traduit de l'américain par Denis-Armand Canal, Paris, Flammarion, 1992.

<sup>4</sup> Cf. Samuel Huntington, *Le Choc des civilisations* [1996], traduit de l'américain par Jean-Luc Fidel et al., Paris, Éditions Odile Jacob, 1997.

<sup>5</sup> Michel Foucher, « L'Europe médiane. Géographie et géopolitique générales », in Michel Foucher (éd.), *Fragments d'Europe. Atlas de l'Europe médiane et orientale*, Paris, Fayard, 1993, p. 56.

lendemain des événements du 9 novembre 1989 a commencé à être appelé « Nouvelle Europe » ou encore « Autre Europe ».

Avant d'étudier l'espace de notre recherche, en focalisant notre attention sur l'« Espace d'écriture, espace de voyage », il nous a d'abord paru nécessaire de mener une réflexion sur le récit de voyage en tant que genre littéraire. En effet, comme l'observe Adrien Pasquali, « largement admise comme critère de classement, puis comme dénomination générique, l'expression "récit de voyage" semble tout aussi largement responsable de l'embarras constaté. L'apparition, le "baptême" générique, puis sa diffusion ne sont pas datés<sup>6</sup> ». Selon le critique italien Luigi Marfè, la cause de cet embarras est due au fait que « les récits de voyage se trouvent dans la situation paradoxale de ne pas avoir eu de classement théorique complet, avant que les études des genres ne passent de mode ». Seulement dans les dernières années, continue Marfè, « la critique anglo-saxonne a donc soutenu l'importance des enquêtes sur ce qui distingue l'écriture de voyage comme genre, puisque cela permet de souligner les traits communs à un ensemble d'œuvres qui autrement risqueraient de se confondre dans l'univers de la prose non spécialisée<sup>7</sup> ». Ici, partant de l'hypothèse selon laquelle le récit de voyage est un genre polymorphe et inclassable par sa transgressivité à la fois géographique et littéraire, il ne s'agira pas d'en proposer une nouvelle définition, mais plutôt de mettre en relief dans un premier temps ce qui le distingue d'autres genres, comme par exemple l'essai anthropologique, le reportage journalistique et le guide touristique, qui font partie de l'ensemble nommé « littérature de voyage ». Il sera question aussi de souligner la validité du récit de voyage en tant que sujet littéraire d'une part, bien qu'il soit souvent considéré comme un genre mineur, et d'autre part en tant que clé de lecture de l'espace, malgré son rapport ambigu avec la fiction qui briserait, selon certains de ses détracteurs, le pacte avec le lecteur fondé sur une narration factuelle de ses aventures. Toutefois, comme l'observe justement Bertrand Westphal, « en Europe, on assiste depuis deux décennies environ, à une multiplication de textes de cette sorte, au point qu'une nouvelle catégorie générique semble émerger dans le panorama littéraire : la "fiction géographique", qui se situe quelque part entre le récit de voyage, la bio-

<sup>6</sup> Adrien Pasquali, *Le Tour des horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, coll. « Littérature des voyages », 1994, p. 101.

<sup>7</sup> Orig. : « *I resoconti di viaggio si trovano nella situazione paradossale di non aver avuto alcuna sistemazione teorica complessiva, prima che lo studio dei generi passasse di moda. Negli ultimi anni, la critica anglosassone ha quindi sostenuto l'importanza delle indagini su ciò che contraddistingue la scrittura di viaggio come genere, poiché permettono di evidenziare i tratti comuni a un gruppo di opere, che altrimenti finirebbero per confondersi nell'universo della prosa non specializzata* », Luigi Marfè, *Oltre la 'fine dei viaggi'. I resoconti dell'altrove nella letteratura contemporanea*, Firenze, Leo S. Olschki, 2009, p. xvi.

Sauf indication contraire, c'est nous qui traduisons.



ou l'autobiographie et le récit fictionnel<sup>8</sup> ». Or, non seulement, comme le souligne Daniel-Henri Pageaux, le voyageur par le fait même de rapporter son voyage « va affabuler<sup>9</sup> », mais, pour reprendre la thèse de Bertrand Westphal, « il n'est plus dit, en pleine ère postmoderne, que le monde de ciment, de béton ou d'acier soit plus *vrai* que le monde de papier<sup>10</sup> ». Aujourd'hui, le monde réel et les mondes possibles ne sont plus imperméables, enfermés dans des compartiments étanches, mais ils communiquent entre eux.

Le roman ou le récit de voyage, pour ne citer qu'eux, se situent toujours à la croisée du réel et de la fiction, quel que soit l'indice de « réalisme » dont on les affecte. Le réel est dans le texte comme le texte est dans le monde. Le rejet du hors-texte par les structuralistes fut une abstraite illusion, de même que l'emprisonnement du texte de fiction dans un univers de papier<sup>11</sup>.

La fiction devient en définitive « une clé de lecture raisonnable du monde<sup>12</sup> », comme le souligne d'ailleurs l'intérêt grandissant de la géographie vis-à-vis de la production littéraire, constaté par Marc Brosseau :

Dans la masse des documents écrits sur lesquels se penche la géographie, la littérature occupe désormais une place honorable comme champ d'investigation. Si le réel essor des recherches géographiques sur la littérature n'apparaît qu'au début des années 1970, si la légitimité du recours à de telles sources n'a pas toujours fait l'objet d'un consensus, il semble bien aujourd'hui que la pertinence de la littérature pour la géographie ne soit plus à démontrer<sup>13</sup>.

Pour l'instant, l'intérêt est souvent limité aux œuvres réalistes, voire régionalistes. En effet, pour le géographe, il est essentiel de savoir si les romanciers sont de bons géographes. Nous laisserons cependant cette question de côté car ce qui nous intéresse, ce n'est pas de savoir si telle ou telle description correspond ou non à la réalité, mais de comprendre comment l'artiste à une époque donnée s'approprie un lieu, comme l'observe justement une autre géographe, Maria De Fanis dans *Geografie letterarie. Il senso del luogo nell'alto Adriatico* :

---

<sup>8</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2007, p. 189.

<sup>9</sup> Daniel-Henri Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus », 1994, p. 31.

<sup>10</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique, op. cit.*, p. 13.

<sup>11</sup> Bertrand Westphal, *L'Œil de la Méditerranée. Une odyssée littéraire*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2005, p. 11.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 14. Le rapport entre réalité et fiction a été étudié de manière approfondie aussi par Thomas Pavel dans son essai *Les Univers de la fiction*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1988.

<sup>13</sup> Marc Brosseau, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 17.

L'artiste s'approprie le lieu, l'explore avec une participation active, hors des sentiers battus, le tire de son contexte, en éclaircit les règles, en invente d'autres. Dans cette optique, la prérogative de l'artefact n'est plus dans la simple reproduction de la réalité. Elle est plutôt dans le produit d'une construction logique et conceptuelle [...]. En réordonnant avec sensibilité ce qui paraît confus dans le monde, le texte dévoile [...] un potentiel génératif illimité, qui se manifeste dans chacun des nœuds conceptuels inédits que suggère le nouvel ordre qu'il propose<sup>14</sup>.

Le roman, ainsi que le récit de voyage contemporain, n'ont pas pour but de reproduire le réel, mais d'actualiser « des virtualités nouvelles inexprimées jusque-là, qui ensuite interagissent avec le réel selon la logique hypertextuelle des interfaces<sup>15</sup> ». L'influence de certaines œuvres littéraires sur le réel est d'ailleurs évidente. Que l'on pense par exemple à Lisbonne sans Fernando Pessoa, mais aussi sans les romans de Tabucchi, entre autres, ou au film *Lisbon Story* du cinéaste allemand Wim Wenders ; que l'on pense encore à Berlin sans les images des *Ailes du désir* du même Wenders ou aux paroles de Lou Reed et à son album éponyme *Berlin* ; à Trieste sans la poésie d'Umberto Saba, sans les excursions d'Italo Svevo ou sans la mélancolie qui apparaît au premier plan du récit de Olivier Rolin, *Triste Trieste* ; et pour passer à notre terrain de recherche à Prague sans Franz Kafka, mais aussi sans les pages de *Praga magica* de l'Italien Ripellino ou encore à la Transylvanie sans les personnages inquiétants de Bram Stoker ; Tchernowitz sans Celan ou Gregor von Rezzori ; Russé (ou Ruse) sans Elias Canetti et plus généralement l'Europe de l'Est sans les romans d'espionnage de John Le Carré ou les récits dans les anciens pays au futur plus ou moins radieux de Gide, Camus, Sartre, Céline. Bien évidemment, comme nous aurons occasion de le voir, la liste est loin d'être close.

Une autre question s'est rapidement posée : comment aborder l'espace de notre recherche ? Du point de vue méthodologique, en littérature comparée, quand on parle d'espace (et surtout d'espace étranger), on pense généralement aux études imagologiques. En effet, l'imagologie qui s'est répandue en France depuis les années cinquante grâce aux travaux de Jean-Marie Carré, Marius-François Guyard et plus récemment de Daniel-Henri Pageaux et Jean-Marc Moura, pour ne citer que les Français, « a été pendant de longues décennies une des activités de prédilection de l'école française de littérature comparée<sup>16</sup> ». Dans son essai *La Littérature générale et comparée* et en particulier dans le quatrième chapitre intitulé

---

<sup>14</sup> Maria De Fanis, *Geografie letterarie. Il senso del luogo nell'alto Adriatico*, Roma, Melteni, 2001, p. 36. Cité et traduit par Bertrand Westphal, *La Géocritique, op. cit.*, p. 58.

<sup>15</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique, op. cit.*, p. 171.

<sup>16</sup> Daniel-Henri Pageaux, *La Littérature générale et comparée, op. cit.*, p. 59.

« Images », Daniel-Henri Pageaux structure la recherche imagologique en trois moments : d'abord l'étude d'un « stock plus ou moins large de mots qui, à une époque et dans une culture données, permettent la diffusion plus ou moins immédiate d'une image de l'Autre<sup>17</sup> » ; ensuite, l'analyse « des grandes oppositions qui structurent le texte imagotypique », qui consiste à isoler et étudier « les éléments qui structurent le texte et donc l'image, les unités thématiques, la place et la fonction des éléments catalyseurs de l'image<sup>18</sup> » ; et dans un troisième temps, il s'agit de « confronter les résultats de l'analyse lexicale et structurale aux données fournies par l'Histoire<sup>19</sup> ». L'attention est alors focalisée sur l'opposition entre le Je et l'Autre, et en particulier autour de la figure de l'auteur et de sa société.

La notion d'image, au sens comparatiste, appelle une définition ou plutôt une hypothèse de travail qui pourrait être ainsi formulée : toute image procède d'une prise de conscience, si minime soit-elle, d'un Je par rapport à un Autre, d'un Ici par rapport à un Ailleurs. L'image est donc l'expression, littéraire ou non, d'un écart significatif entre deux ordres de réalité culturelle<sup>20</sup>.

Dans *L'Europe littéraire et l'Ailleurs*, Jean-Marc Moura constate ainsi que l'approche imagologique se porte sur trois éléments : l'étranger en lui-même, la culture et la société regardante et, en dernier lieu, la sensibilité de l'auteur<sup>21</sup>. Selon le choix privilégié, on obtiendra des résultats différents, même si en général les études imagologiques « mettent l'accent sur le second point, la culture où est créée l'image. Par là, les conceptions de l'imagologie peuvent être situées dans la tradition philosophique concernant l'imagination<sup>22</sup> ».

Plus récemment, Bertrand Westphal a proposé une tout autre approche de l'espace référent qu'il développe, entre autres, dans son essai, *La Géocritique*. Après avoir souligné que « maintes analyses spatiales issues du champ de la littérature se concentrent sur un point de vue individué qui, en fonction du genre, est celui de l'auteur ou d'un personnage fictionnel », créant ainsi une analyse « égocentrée », « puisque le discours de l'espace est ici destiné à nourrir un discours sur l'écrivain, objet ultime de tous les discours »<sup>23</sup>, il propose une approche qu'il définit comme « géocentrée », où l'espace prend le dessus sur l'auteur.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>21</sup> Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'Ailleurs*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Littératures Européennes », 1998, p. 42.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>23</sup> Bertrand Westphal, « Pour une approche géocritique des textes : esquisse », in Bertrand Westphal (éd.), *La Géocritique mode d'emploi*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Espaces Humains », 2000, p. 9-39.

À l'inverse de la plupart des approches littéraires de l'espace, [la géocritique] incline en faveur d'une démarche *géocentrée*, qui place le lieu au centre des débats. Ainsi, plutôt que de focaliser son attention sur Lawrence Durrell, *auteur* britannique écrivant des récits dont l'action est installée dans un lieu appelé Alexandrie (*Le Quatuor d'Alexandrie*), le « géocriticien » s'attachera à étudier Alexandrie, un *lieu* sous l'égide duquel est rassemblée une série de récits, comme celui de Durrell et, parmi bien d'autres, ceux des voyageurs français Volney [...] du poète gréco-alexandrin Constantin Cavafis [...]. Dès lors c'est au référent spatial qu'il appartiendra de fonder la cohérence de l'analyse et non plus à l'auteur et à son œuvre. En un mot, on se mouvra de l'écrivain vers le lieu et non plus du lieu vers l'écrivain, au fil d'une chronologie complexe et de points de vue divers. Par rapport à l'imagologie, la perspective se trouve donc renversée<sup>24</sup>.

Un élément central, si ce n'est le principal, de l'approche géocritique réside « dans la confrontation de plusieurs optiques qui se corrigent, s'alimentent et s'enrichissent mutuellement<sup>25</sup> ». Une analyse multifocale s'impose.

On contribue de la sorte à déterminer un espace commun, né au et du contact des différents points de vue. Aussi touche-t-on de plus près à l'essence identitaire de l'espace de référence. En même temps, on obtient la confirmation que toute identité culturelle n'est que le fruit d'un incessant travail de création et de re-création. Ce constat fonde l'un des invariants méthodologiques de la géocritique : la multifocalisation des regards sur un espace de référence donné<sup>26</sup>.

C'est pour cette raison que dans notre travail imagologique, par le choix d'une période historique et d'un genre littéraire bien précis, nous nous sommes proposé d'introduire une touche géocritique par le biais d'un regard multifocal à la fois exogène et endogène, sans toutefois oublier de mettre en avant le vécu des écrivains chaque fois que la nécessité l'imposaient pour éclairer tel ou tel point de vue<sup>27</sup>.

Notre corpus principal comporte ainsi des auteurs provenant de différents horizons géographiques : la France avec *Balkans-Transit* de François Maspero, l'Italie avec *La prova* de Marco Belpoliti et *Trans Europa Express* de Paolo Rumiz, l'Angleterre avec *On Foot to the Golden Horn* de Jason Goodwin, le Canada avec *Stalin's Nose* de Rory MacLean, l'Allemagne avec *Berlin-Moskau* de Wolfgang Büscher, mais aussi la Pologne avec *Sur la route de Babadag* de Andrzej Stasiuk<sup>28</sup>. Le trajet accompli par les voyageurs est un autre

<sup>24</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique, op. cit.*, p. 185.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>27</sup> La recherche critique concernant les auteurs de notre corpus est toutefois limitée sinon absente. Fait exception l'œuvre d'Andrzej Stasiuk, considéré aujourd'hui comme un des écrivains majeurs polonais et dont l'œuvre fait l'objet de différents articles et colloques.

<sup>28</sup> François Maspero, *Balkans-Transit* [1997], Paris, Seuil, coll. « Points », 1999.

élément qui a participé à la sélection de notre corpus principal. En effet, nous avons choisi des auteurs qui ne se sont pas limités à telle ou telle région ou ville, mais à des auteurs qui, d'une manière ou d'une autre, ont traversé l'espace de l'ancienne Europe de l'Est. Certains sont partis en voiture (MacLean et Belpoliti), d'autres en train et en bus (Maspero et Rumiz), d'autres encore à pied (Goodwin et Büscher)<sup>29</sup>. Si parfois l'exploit physique est considérable, les différents moyens de transport offrent autant de manières de rencontrer des gens, autant de manières de percevoir l'espace et autant de manières de l'écrire. Cela nous conduit au troisième élément de sélection : la réflexion des auteurs autour de la transcription de l'espace traversé. Ainsi, si pour Rumiz il existe une équation entre allure et écriture, le voyage est aussi l'occasion de réfléchir sur la manière dont les auteurs abordent la transposition de leurs déplacements. Après avoir défini dans un premier temps les frontières du récit de voyage, notre étude se portera sur le poids du travail d'écriture et de mise en forme dans l'économie du récit de voyage. On mettra en relief la volonté des auteurs de faire correspondre allure et écriture d'une part, espace et écriture d'autre part, ce qui fait du récit de voyage un véritable terrain de recherche esthétique. Le rôle des moyens de transport nous amènera aussi à interroger la perception de l'espace, sa valeur ainsi que la notion d'exotisme. Dans un monde qui foisonne de non-lieux et de simulacres, où la vitesse réduit les distances et où les moyens de communication installent un nouvel « ordre dromoscopique<sup>30</sup> », nombreux sont ceux qui annoncent la fin des voyages. Or, on constate paradoxalement un succès considérable du récit de voyage qui révèle chez le voyageur et chez son lecteur un certain appétit d'espace et d'exotisme. Il sera alors nécessaire de questionner, en conclusion de la première partie, les

---

Marco Belpoliti, *La prova*, Torino, Einaudi, coll. « L'Arcipelago Einaudi », 2007.

Paolo Rumiz, *Trans Europa Express*, Milano, Feltrinelli, coll. « I Narratori », 2012 ; traduit de l'italien par Béatrice Vierne, *Aux frontières de l'Europe*, Paris, Hoëbeke, coll. « Étonnants voyageurs », 2011.

Wolfgang Büscher, *Berlin-Moskau. Eine Reise zu Fuß*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2004 ; traduit de l'allemand par Cécile Wajsbrot, *Berlin-Moscou, un voyage à pied*, Paris, l'Ésprit des péninsules, 2005.

Jason Goodwin, *On Foot to the Golden Horn: A Walk to Istanbul* [1993], New York, Picador, 2003 ; traduit de l'anglais par Isabelle Delord-Philippe, *Chemins de traverse. Lentement, à pied, de la Baltique au Bosphore*, Paris, Phébus, 1995.

Rory MacLean, *Stalin's Nose: Across the Face of Europe* [1992], London, Tauris Parke Paperbacks, 2008.

Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag* [2004], traduit du polonais par Małgorzata Maliszewska, Paris, Christian Bourgois, 2007.

<sup>29</sup> Dans l'appendice « Cartes », nous avons tracé les parcours des voyageurs de notre corpus. L'absence d'une carte pour *Sur la route de Babadag* de Stasiuk est due à l'impossibilité d'établir un ordre chronologique à ses déplacements.

<sup>30</sup> Pour Paul Virilio, les technologies de l'information, par la diffusion instantanée sur les différents réseaux d'images, ont permis de créer l'illusion d'un anéantissement des distances en faveur de « l'émergence d'un espace vitesse sans dimension, l'apparition d'une sorte de *discontinuum* où la grandeur de la vitesse surgit comme espace primitif », Paul Virilio, *L'Espace critique*, Paris, Christian Bourgois, 1984, p. 121.

raisons qui poussent au voyage, mais aussi la façon dont les voyageurs réactualisent l'espace et dans le cas présent l'espace est-européen.

Ainsi, afin de donner une image la plus variée possible de l'espace de notre recherche, notre choix s'est porté sur des auteurs qui offrent différentes approches et autant de points d'analyse. Le récit de Rory MacLean sera l'occasion de réfléchir sur le poids de la propagande sur l'identité et la mémoire des personnes et plus généralement sur le rapport entre fiction et réalité. En effet, entre moments loufoques, quelques clichés et un anti-communisme non dissimulé, le voyage de Berlin à Moscou à bord d'une vieille Trabant mal en point, en compagnie de sa tante Zita, est avant tout un voyage dans l'histoire familiale, véritable échantillon de l'Europe du XX<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>. Il est plus généralement une réflexion sur une Europe non seulement en profonde transformation et à la recherche d'une nouvelle identité au lendemain de la chute du mur de Berlin<sup>32</sup>, mais également d'une Europe confrontée à une mémoire douloureuse et longtemps restée dans l'ombre de la dictature communiste.

Le livre de Jason Goodwin est, quant à lui, l'occasion de réfléchir sur les stéréotypes et en particulier la tendance de l'Europe occidentale à se considérer en tant que seule et unique Europe, en reléguant au rôle de barbare tout ce qui gêne et déroge à son modèle. En effet, si l'évolution sociétale occupe un rôle central dans l'économie de son récit, le regret d'un passé pré-communiste disparu se fait aussi sentir dans nombre de pages (tel est le cas dans l'évocation des fastes des villes prussiennes dans le nord de la Pologne ou encore dans celle de l'époque des Saxons en Transylvanie). Ce trait est d'autant plus net que Goodwin est constamment confronté à un présent sombre et décadent qui laisse transparaître une certaine condescendance typique des Occidentaux à l'encontre de l'Europe orientale, et ce depuis au moins l'époque des Lumières.

En revanche, François Maspero, qui voyage en Européen dans un espace européen, offre une tout autre approche. En compagnie du photographe Klavdij Sluban, de Durrës, en Albanie, jusqu'à Sulina, *finis terrae* situé sur l'estuaire du Danube, il conduit le lecteur dans l'espace balkanique à l'époque de l'éclatement de l'ex-Yougoslavie. Il ne décrit pas un pays en guerre, d'ailleurs les pages consacrées à Sarajevo sont rares, mais un monde bouleversé où

<sup>31</sup> En effet, son oncle, le mari de Zita, était un chef du KGB, le service secret russe ; sa tante Zita descendait de la noblesse autrichienne ; son oncle Otto avait fait partie des SS ; l'autre tante Vera, qu'il rencontrera lors du voyage à Prague, avait dû fuir le pays par son activité de dissidente politique.

Pour la petite histoire, le nez du dictateur qui donne le titre à ce récit est celui d'une statue de Staline abattue à Budapest lors de l'insurrection de 1956 et que le loyal jardinier de Vera avait enseveli dans un cimetière.

<sup>32</sup> Son voyage commence au printemps 1990.

chaque jour de nouvelles frontières se lèvent et font de cet espace « un grand réseau cancéreux de frontières ». Il s'agit donc avant tout d'un voyage dans l'histoire de cette partie du continent pour mieux comprendre sa complexité. Mais Maspero tend aussi à faire entendre qu'il s'agit là d'une histoire européenne à part entière, que les Balkans ne sont pas un espace en dehors de l'Europe et surtout que les événements tragiques qui ont ébranlé cette région pourraient un jour aussi se reproduire dans la partie occidentale du continent.

Le texte de Wolfgang Büscher offre l'occasion de revenir sur le mot « Est » et d'interroger son sens après la chute du mur de Berlin. En effet, son voyage de plus de trois mille kilomètres à pied de Berlin à Moscou, en suivant les parcours de la Grande Armée et de la *Wehrmacht*, lui apparaît d'entrée comme un voyage à contre-courant dans un monde lancé vers une rapide occidentalisation. Il s'agit d'un voyage dans les décombres de l'illusion communiste, dans un espace meurtri, un espace pétri d'histoires tragiques restées longtemps secrètes, mais surtout d'une quête, celle de l'Est qui n'est plus communiste et qui se cache peut-être quelque part dans les forêts entre Minsk et Moscou.

Le récit d'Andrzej Stasiuk, en plus d'introduire un regard exogène à notre corpus, nous amène à une réflexion sur l'écrivain voyageur en tant qu'inventeur d'espaces. En effet, il s'agit d'un voyage sans cesse recommencé, qui conduit le lecteur dans un labyrinthe spatio-temporel à la frontière entre réalité et fiction, dont il est impossible de suivre un parcours logique. Dans son récit on ne retrouve pas de quête historique ou culturelle, typique de la plupart des récits de voyage, mais la mise en scène d'un espace du possible. Entre ses mains, les cartes s'effilochent en laissant transparaître des trous dans lesquels le voyageur crée une quatrième dimension : celle de l'imaginaire. L'Europe de l'Est de Stasiuk devient ainsi l'espace du possible.

Il arrive parfois, comme l'observe Odile Gannier dans l'article *Sur les traces des écrivains : une double mémoire du voyage*, qu'« une certaine catégorie de voyageurs se choisit ouvertement pour but une route ou un lieu visité par un écrivain célèbre, lequel se trouve *odopaios* : constructeur de route, pionnier, indicateur de chemin<sup>33</sup> ». C'est donc le regard sur le présent à partir des pages d'un auteur du passé qui nous a poussé à insérer dans notre corpus *La prova* de Marco Belpoliti. Il s'agit d'un récit écrit lors du tournage du road-

---

<sup>33</sup> Odile Gannier, « Sur les traces des écrivains : une double mémoire de voyage », in Claude Filteau et Michel Beniamino (éds), *Mémoire et Culture*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Francophonies », 2006, p. 109.

movie *La strada di Levi*<sup>34</sup> où, en collaboration avec le cinéaste Davide Ferrario, il parcourt le trajet que Primo Levi avait fait lors de sa libération du camp de Auschwitz et ensuite retracé dans *La Trêve*<sup>35</sup>. « Toutefois, celle-ci ne se veut pas une commémoration, un documentaire sur Primo Levi, mais sur ce qu'il y a maintenant dans cette région d'Europe, après la chute du Mur, la fin du communisme, l'élargissement de l'Union européenne. Un film sur nos jours à partir des pages de Levi<sup>36</sup>. »

Enfin, le thème de l'élargissement de l'Union européenne est au cœur du dernier livre, par sa date de parution, de notre *corpus* : *Trans Europa Express* de Paolo Rumiz. En effet, en 2008, année qui suit le traité de Lisbonne, l'auteur italien part pour un voyage de six mille kilomètres le long des frontières de la future Union européenne : de Varangernbotn, sur la mer de Barents, jusqu'à Odessa, sur la mer Noire. Avec Rumiz, il ne sera plus question de chercher les frontières de l'Europe après la chute du mur de Berlin, mais de se demander si les frontières qu'il parcourt sont les vraies limites de l'Europe ou s'il s'agit, encore une fois, d'une nouvelle auto-amputation du continent, comme l'observe Maspero au tout début de son récit. Il en ressort l'image d'une ligne qui est à la fois frontière et cœur du continent : un espace instable et donc exotique.

Après avoir présenté les principes du récit de voyage et ses enjeux, en prenant soin d'éviter de verser dans les approches monographiques centrées sur les auteurs ou des lieux particuliers, ce qui aurait nui à notre objectif principal, à savoir l'étude des trois éléments les plus caractéristiques de l'espace est-européen au lendemain de la chute du mur de Berlin à partir du corpus pré-établi, nous avons choisi d'orienter la deuxième partie de notre étude vers l'« Espace de stéréotypes, espace de frontières ». Nous aborderons ici prioritairement le problème des limites de l'Europe, car si la chute du mur de Berlin a ouvert en 1989 l'horizon des voyageurs, ceux-ci ont tracé ou remis en cause d'autres limites qu'il nous faut établir et questionner. Nous serons alors confronté à un espace strié de frontières à la fois culturelles, historiques, nationales, ethniques et même techniques. Nous porterons un intérêt tout particulier aux frontières de l'Union européenne parcourues par Paolo Rumiz et Guy-Pierre

---

<sup>34</sup> Davide Ferrario, *La strada di Levi* [DVD], [s. l.], Rossofuoco Rai Cinema, 2006.

<sup>35</sup> Primo Levi, *La Trêve* [1963], traduit de l'italien par Emanuelle Joly, Paris, Bernard Grasset, 1966.

<sup>36</sup> Orig. : « *Tuttavia, questa non vuole essere una rievocazione, un film-documentario su Primo Levi, ma su ciò che c'è ora in questa regione d'Europa, dopo la caduta del Muro, la fine del comunismo, l'allargamento dell'Unione europea. Un film sull'oggi, partendo dalle pagine di Levi* », Marco Belpoliti, *La prova, op. cit.*, p. 9-10.



Chomette<sup>37</sup>. Car leur établissement et leur parcours soulèvent une problématique durable et qui recoupe l'essence même de notre sujet : s'agit-il de lignes englobantes permettant de réaliser l'Europe tout entière ou de lignes de partage n'incarnant qu'une partie d'Europe ? Dans le même temps, cette réflexion sur l'érection paradoxale de frontières dans une société qui se rêve sans frontière nous conduira à penser le sens même de la frontière dans sa double fonction. Élément formant et enfermant, fondateur et finissant, la frontière renvoie autant au *limes*, la frontière infranchissable, qu'au *limen*, la frontière poreuse. Il sera ensuite nécessaire de réfléchir à une autre forme de frontière, celle du stéréotype qui enferme l'Autre dans des clichés et en particulier de remonter à l'origine des images, souvent péjoratives, associées à l'Europe de l'Est. Enfin, il sera question des difficultés à nommer cette partie du continent, car à mesure que l'Est est refoulé, éclosent partout des centres. En effet, on assiste non seulement à l'idéalisation de la *Mitteleuropa*, mais chacun crée sa propre Europe centrale.

Cette conception nous conduira à aborder l'Europe de l'Est des récits de voyage comme un « Espace dystopique, entre déterritorialisation et reterritorialisation ». Nous nous focaliserons sur l'image, très répandue en Occident, d'une Europe de l'Est définie comme un espace fluctuant entre les vestiges post-communistes, le rêve néo-libéral et les dérives ultra-nationalistes. Il s'agira d'abord d'étudier la mise en scène d'un espace décadent fait de banlieues délabrées et d'usines polluantes, dont la centrale nucléaire de Tchernobyl est le symbole le plus tragique. Nous nous appliquerons à dégager d'une part la diffraction entre le monde gris et morne qui se présente aux yeux des voyageurs et un autre, exotique, décrit par leurs prédécesseurs ; d'autre part entre l'espace présent et l'espace mémoriel : un espace dont les traces résident seulement dans la mémoire des autochtones. La rapide occidentalisation de l'Europe de l'Est est un autre élément récurrent dans l'imaginaire des anciens pays communistes d'Europe. Ainsi, les voyageurs ne manquent pas de relater les profonds changements en cours dans ces pays et qui leur donnent l'impression de traverser, pour reprendre les mots de Büscher, une « grande surface de bricolage<sup>38</sup> ». Mais ce sont surtout les attitudes des voyageurs face à un espace qui perd de son exotisme et qui prend de plus en plus l'allure de l'Occident qu'il nous importe d'analyser. Cela nous conduira aussi à une réflexion sur l'espace occidental et plus particulièrement sur la multiplication des lieux que Marc Augé appelle « non-lieux ». C'est par ce biais que l'on en viendra à interroger la façon dont

---

<sup>37</sup> Guy-Pierre Chomette et Frédéric Sautereau, *Lisières d'Europe. De la mer Égée à la mer de Barents, voyage en frontières orientales*, Paris, Autrement, coll. « Frontières », 2004.

<sup>38</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 35. Orig. : « ein einziger Baumarkt », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 30.

l'Occident reterritorialise cet espace après le rêve d'une Europe fraternelle allant de l'Atlantique à l'Oural, avec son économie de marché, ses modes, ses déchets et ses peurs ataviques : « Oui, l'Albanie est le ça européen, c'est la peur qui, la nuit, hante Paris endormi, Londres et Francfort.<sup>39</sup> » La peur que l'Est suscite était celle du communisme hier et celle de la guerre aujourd'hui. Il s'agira donc de s'arrêter sur la place de l'héritage communiste dans les nouvelles démocraties, entre le désir d'oubli et une certaine nostalgie, puis sur la reconstruction dans ces pays d'une nouvelle identité. Le devenir des traces laissées par presque un demi-siècle de manipulation de la vérité, l'installation de nouveaux lieux de mémoire et les raisons qui ont conduit à des formes parfois inquiétantes d'un renouveau nationaliste sous-tendront alors notre analyse des textes de notre corpus.

Avec la dernière partie, intitulée « L'Europe exotique, d'un espace dichotomique à un espace pluriel », nous aborderons l'espace de notre étude à travers les éléments qui en font un espace exotique aux yeux des auteurs de notre corpus, un territoire indéfini entre passé et présent, connu et inconnu. Nous nous pencherons dans un premier temps sur les procédés qu'utilisent les voyageurs pour réactiver l'exotisme en vantant d'abord la complexité et la variété des paysages, des langues et des cultures rencontrés pendant leur voyage, pour nous intéresser ensuite aux trois éléments qui parcourent les pages de notre *corpus* : la stratigraphie de la ville, la richesse de la campagne et l'infini des forêts. Nous verrons ainsi que l'Europe de l'Est recèle une stratigraphie riche et, encore plus intéressant pour nos auteurs, encore secrète qui fait du voyageur le véritable archéologue d'une mémoire vive. Avec le deuxième chapitre, consacré à la campagne, nous traiterons l'espace le plus séduisant pour les voyageurs, en particulier grâce à la figure du paysan en tant que représentant d'un monde ancestral et souvent mythifié. Des mythes à la croyance, l'espace est-européen est aussi empreint de religion, de sacré. C'est peut-être en s'intéressant aux nombreuses minorités qui peuplent l'Europe de l'Est que cet aspect ressort le plus : elles font de cette partie du continent le havre d'un monde pluriel et qui transforme le voyageur en anthropologue. Nous aborderons pour terminer les immenses espaces vides de l'est-européen et ses forêts. Pour analyser cet élément d'infini et d'inquiétude qui s'ajoute à l'indéfini de cet espace, dans un premier temps, nous focaliserons notre analyse sur les impressions que l'immensité suscite chez nos auteurs, ensuite nous nous intéresserons au rôle de la forêt dans la culture occidentale d'hier et d'aujourd'hui, et dans un dernier temps nous mettrons en relief son rôle en tant qu'élément constituant de l'Est post-communiste.

---

<sup>39</sup> Andrzej Stasiuk, Sur la route de Babadag, op. cit., p. 139.

Il est temps alors de partir à la découverte de ce qu'est l'Est.

## **PARTIE I**

# **ESPACE DE VOYAGES, ESPACE D'ÉCRITURES**

# CHAPITRE 1

## LES FRONTIÈRES DU RÉCIT DE VOYAGE

Si voyager signifie se déplacer à travers l'espace, parfois jusqu'au bout du monde, parfois dans son environnement proche ou même seulement dans sa propre chambre, alors la littérature de voyage est la relation de ce déplacement et de ce qu'il produit : réflexion sur l'autre, sur son pays, sur soi-même et son origine, c'est-à-dire autant de pensées que les rencontres peuvent générer. Cette définition soulève nombre de problèmes. Il convient en premier lieu d'aborder la littérature de voyage comme genre littéraire ; puis, de s'interroger sur le rapport entre fiction et réalité, mais aussi de comprendre l'intérêt et le succès que suscite de nos jours le récit de voyage pour en saisir, enfin, la fonction.

### I Un genre littéraire indéfinissable

Qu'est-ce que la littérature de voyage ? Voici la première question qu'un lecteur épris d'espaces peut se poser, confronté à une offre considérable et variée, lors d'une visite dans une librairie spécialisée ou généraliste. En effet, si le regard du flâneur est d'entrée troublé par la masse des guides touristiques, il ne le sera pas moins par les essais anthropologiques, les albums photographiques, les plans, cartes anciennes et modernes et autres textes regroupés sous l'étiquette « récits de voyage ». Cet ensemble hétéroclite ouvre ainsi la porte à différentes classifications possibles. Odile Gannier dans son essai *La Littérature de voyage* établit plusieurs typologies :

Selon la forme (journaux de bord, notes personnelles ou « carnets », lettres, récits romancés...) selon l'exactitude documentaire (entre l'exactitude méticuleuse du livre de bord et la construction imaginaire de l'utopie), selon le but de l'écriture (compte rendu de mission, roman maritime...), ou encore selon le destinataire ou selon l'époque<sup>40</sup>.

La difficulté de la tâche se reflète dans le choix terminologique de la critique littéraire car, à l'instar du critique britannique Paul Fussell, du moment qu'il n'est plus possible de définir un genre par un seul mot (roman, nouvelle, autobiographie, essai, poème, sonnet,

---

<sup>40</sup> Odile Gannier, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes & études », 2001, p. 6.

épique, etc.) et que l'on est obligé d'utiliser plusieurs termes (mémoires de guerre, roman épistolaire, récit de voyage) le terrain sur lequel le critique littéraire s'introduit devient vite instable. Les différentes catégories établies par la critique littéraire ne font que confirmer cet imbroglio.

Certains, comme Jan Borm, considèrent la littérature de voyage comme « un terme collectif pour une variété de textes de fiction et de non-fiction dont le thème principal est le voyage<sup>41</sup> ». En reprenant les observations de Carl Thompson<sup>42</sup>, le choix de Borm peut être justifié par le fait que dans un cas comme dans l'autre le lecteur est susceptible d'obtenir des renseignements sur un espace déterminé et que les deux types de textes peuvent avoir un fort ascendant sur l'imaginaire du lecteur, ce que les recherches post-coloniales ont bien mis en évidence : « Cette expansion du genre est peut-être justifiée sur la base qu'un roman, aussi bien qu'un récit de voyage de non-fiction, peut présenter un récit très révélateur, fruit de l'expérience personnelle et directe de son auteur, d'un peuple ou d'une région<sup>43</sup>. » Toutefois, comme le suggère Thompson, une telle approche, bien qu'intéressante, ouvre néanmoins la voie à des textes comme *Utopie* (1516) de Thomas More ou encore *Les Voyages de Gulliver* (1721) de Jonathan Swift, où le voyage lui-même est pure fiction. Nous pourrions alors affirmer avec Michel de Certeau que « tout récit est un récit de voyage<sup>44</sup> », et donc littérature de voyage, du moment qu'il n'existe pas de récit sans un déplacement, aussi minime soit-il, comme le suggère le *Voyage autour de ma chambre* de De Maistre. Certes, l'affirmation de Certeau est probablement un trait d'esprit et n'aide en aucun cas à définir la littérature de voyage. Pourtant, elle a l'avantage de mettre en avant les problèmes que posent le genre et sa définition. Les pistes se brouillent plus encore si l'on considère la définition de Zweder von Martels<sup>45</sup> selon lequel, à l'ensemble déjà hétérogène composant la littérature de voyage, il faudrait ajouter cartes et plans géographiques, du moment qu'étant des artefacts ils peuvent être considérés comme des textes. Thompson écrit à ce propos :

---

<sup>41</sup> Orig. : « a collective term for a variety of texts both fictional and non-fictional whose main theme is travel », Jan Borm, « Defining Travel: On the Travel Book, Travel Writing and Terminology », in Glenn Hooper et Tim Youngs (éds), *Perspectives on Travel Writing*, Adelshot, Ashgate, 2004, p. 13-26. Cité par Carl Thompson, *Travel Writing*, Abingdon, Routledge, coll. « The New Critical Idiom », p. 23.

<sup>42</sup> Carl Thompson, *Travel Writing*, Abingdon, Routledge, coll. « The New Critical Idiom », 2011, p. 23.

<sup>43</sup> Orig. : « This expansion of the genre can perhaps be justified on the grounds that a novel just as much as a non-fictional travelogue may present a highly informative account, born of the author's first hand experience, of an unfamiliar people or place », *ibid.*, p. 24.

<sup>44</sup> Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 171.

<sup>45</sup> Cf. Zweder von Martels (éd.), *Travel Fact and Travel Fiction : Studies on Fiction, Literary Tradition, Scholarly Discovery and Observation in Travel Writing*, Leiden, E.J. Brill, 1994.

Quelqu'un pourrait arguer que les cartes ne peuvent pas être classifiées en tant que forme littéraire, du moment qu'elles utilisent principalement des expressions visuelles de représentation. Mais elles peuvent être toutefois conçues en tant que *textes*, du moment qu'elles sont des représentations artificielles du monde et qu'elles sont souvent porteuses d'une idéologie et d'autres significations culturelles<sup>46</sup>.

En poursuivant alors dans le même registre, il faut aussi inclure dans la littérature de voyage d'autres formes expressives comme la photographie, la peinture et le dessin, le cinéma et, pourquoi pas, la musique.

Cette panoplie de définitions dévoile le caractère protéiforme du genre et l'impossibilité de concevoir la littérature de voyage comme un ensemble clos. Regardons-la plutôt, selon la belle image de Thompson, comme « une constellation de plusieurs types d'écritures et/ou de textes, ces différentes formes ne sont pas connectées par la conformation à une seule perspective, mais plutôt par un ensemble de ce que le philosophe Ludwig Wittgenstein appellerait "ressemblances familiales"<sup>47</sup> ». C'est donc au milieu de ce ciel étoilé que le littéraire trouve ce que la critique actuelle appelle récit de voyage..

## II Le récit de voyage face à la critique littéraire

La confusion et l'imprécision entretenues par les expressions régnant autour de « littérature de voyage » et « récit de voyage » sont également dues à l'intérêt récent de la critique littéraire pour la littérature viatique. En effet, à partir du Romantisme et jusqu'aux années 1980, la critique s'était consacrée de manière quasi exclusive à des œuvres de fiction et à une mythification de l'artiste, reléguant ainsi les autres formes narratives plus factuelles dans la profondeur des limbes. La fascination suscitée par Proust, Joyce et Kafka n'y est pas tout à fait étrangère. La littérature de voyage réapparaissait bien de temps en temps dans des monographies afin de peaufiner l'étude des œuvres complètes d'un Stendhal, d'un Goethe, d'un Stevenson ou d'un Flaubert. Plus récemment, avec l'approche postcoloniale, la littérature viatique est devenue un objet de recherche abordé comme une source inépuisable de stéréotypes concernant les anciennes colonies et les pays non-occidentaux en général.

---

<sup>46</sup> Orig. : « *One might protest that maps cannot be classed as a form of writing, since they principally employ visual modes of representation. But they can of course be construed as 'texts', insofar as they are artfully constructed representation of the world that are often ideologically charged and laden with larger cultural meanings* », Carl Thompson, *Travel Writing*, op. cit, p. 25.

<sup>47</sup> Orig. : « *as a constellation of many different types of writing and/or text, these differing forms being connected not by conformity to a single, perspective pattern, but rather by a set of what the philosopher Ludwig Wittgenstein would call 'family resemblances'* », *Ibid.*, p. 26.

Aujourd'hui encore, bien que l'intérêt suscité par le récit de voyage ne cesse de croître – en témoignent de nombreuses publications, rencontres scientifiques et recherches universitaires – il ne fait pourtant pas l'unanimité et soulève de fortes critiques. Certains mettent en avant des questions purement éthiques et considèrent le récit de voyage comme un héritage vulgaire et dépassé du monde bourgeois et colonial. Pour Patrick Holland et Graham Huggan, entre autres, ce genre n'est qu'un « refuge des valeurs bourgeoises complaisantes et à la nostalgie rétrograde<sup>48</sup> ». Debbie Lisle, dans son essai sur les récits de voyage anglophones, trouve qu'il y a quelque chose de fallacieux (*wrong* dans le texte original) dans ce genre littéraire et se demande : « Pourquoi [...] écrit-on encore des récits de voyage à notre époque supposée "éclairée" ? Et pourquoi sont-ils encore si populaires ?<sup>49</sup> » D'autres en revanche, comme le démontre la réflexion peu anodine de l'écrivain américain Wallace Stegner, mettent la littérature de voyage à part : « L'expérience recherchée avec la préoccupation de l'écriture peut produire des reportages ou des récits de voyage, mais elle ne saurait produire de la littérature<sup>50</sup>. » Pourtant, cette littérature de voyage compte parmi les textes les plus beaux et les plus réussis des dernières décennies. En Angleterre, *The Road to Oxiana* de Byron est considéré encore aujourd'hui comme un chef-d'œuvre littéraire. Les récits de David Herbert Lawrence et de Graham Greene sont artistiquement de même niveau que leurs romans. De ce côté de la Manche, les récits de Nicolas Bouvier, Louis Ferdinand Céline ou André Gide ont fait et font encore couler beaucoup d'encre. En Italie, l'écrivain triestin Claudio Magris avec son *Danube*<sup>51</sup>, donne aux récits de voyage un nouvel élan. En tout cas, l'observation de Stegner en dit long sur le manque de considération qui entoure la littérature viatique. Afin de saisir pleinement la mesure et l'enracinement de cette détraction, il est utile de rappeler la querelle entre Bruce Chatwin et son éditeur au sujet du genre de son dernier livre *Le Chant des pistes*. Récit de voyage ou nouvelle ? L'écrivain anglais insista jusqu'aux derniers jours de sa vie pour qu'il soit publié en tant que récit de fiction en affirmant sans relâche : « *Fiction. I made it up !* » Pourtant, sa maison d'édition opta finalement pour le classer parmi les récits de

---

<sup>48</sup> Orig. : « *a refuge for complacent, even nostalgically retrograde, middle-class values* », Patrick Holland et Graham Huggan, *Tourists with Typewriters: Critical Reflections on Contemporary Travel Writing*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1998, p. 4.

<sup>49</sup> Orig. : « *Why [...] are travelogues still being written in our supposedly "enlightened" age ? And why are they still so popular ?* », Lisle Debbie, *The Global Politics of Contemporary Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 2.

<sup>50</sup> Orig. : « *Experience sought for the sake of writing about it may produce reporting, or travel books, but it's not likely to produce literature* », cité par Carl Thompson, *Travel Writing*, op. cit, p. 30.

<sup>51</sup> Claudio Magris, *Danube*, traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Paris, Gallimard, coll. « L'Arpenteur », 1988.



voyage<sup>52</sup>. Cette anecdote démontre, encore une fois, non seulement la mauvaise réputation que traîne le récit de voyage depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi la difficulté de l'aborder comme un ensemble homogène. Depuis les années 1980, on peut cependant penser le récit de voyage comme un genre littéraire, car, comme l'observe Luigi Marfè, « l'enjeu est d'avoir à disposition une clé de lecture globale pour un large ensemble de textes ou le laisser s'enfoncer dans la catégorie indistincte de la prose non spécialisée<sup>53</sup> ».

### III Guides, essais, reportages et récits de voyage

Un des premiers à avoir tenté de définir le récit de voyage est le critique anglais Paul Fussell<sup>54</sup>. Dans le dernier chapitre de son essai consacré aux récits de voyage anglo-américains de l'entre-deux-guerres, il définit le *travel book* en tant que « sous-espèce de mémoire où la narration autobiographique surgit de la rencontre du narrateur avec des éléments distants ou non-familiers, et où la narration – au contraire d'une nouvelle ou d'un roman – revendique sa validité littéraire par une référence constante à l'actualité<sup>55</sup> ». Selon le critique britannique, le récit de voyage repose donc sur trois piliers : l'autobiographie, la rencontre avec l'autre et la validité littéraire. Si le contact avec l'inconnu et l'actualité sont des points communs à toute la littérature de voyage, la narration autobiographique permet de rétrécir considérablement son champ, en excluant non seulement tout ce qui sort d'une prédominance textuelle (livres photographiques, vidéos, cartes, etc.), mais aussi certains genres de littérature viatique, (guides touristiques, textes scientifiques, anthropologiques et ethnographiques), où l'élément autobiographique est réduit à néant. Toutefois, même dans ces genres apparemment plus faciles à cerner, il existe des cas plus complexes et controversés. Pour ce qui concerne l'essai anthropologique, par exemple, il n'est pas rare que des scientifiques publient parallèlement à leur production académique des textes grand public qui valorisent ainsi leur expérience personnelle. L'exemple de l'anthropologue Nigel Barley est très parlant : parallèlement au très sérieux essai *Symbolic Structures: An Exploration of the Culture of the Dowayo*, il publie la même année *The Innocent Anthropologist: Notes from a*

<sup>52</sup> Il soulève aussi la question de la fiction dans la littérature de voyage, sujet qui sera traité dans le prochain chapitre.

<sup>53</sup> Orig. : « *La posta in gioco è quella di avere a disposizione una chiave di lettura complessiva per un gruppo di testi ampio, oppure lasciarlo sprofondare nella categoria indistinta della prosa non specializzata* », Luigi Marfè, *Oltre la 'fine dei viaggi'*, op. cit., p. 5.

<sup>54</sup> Paul Fussell, *Abroad: British Literary Travelling Between the Wars*, Oxford, Oxford University Press, 1980.

<sup>55</sup> Orig. : « *sub-species of memoir in which the autobiographical narrative arises from the speaker's encounter with distant or unfamiliar data, and in which the narrative – unlike that in a novel or a romance – claims literal validity by constant reference to actuality* », *ibid.*, p. 203.

*Mud Hut*, un livre riche en anecdotes sur sa vie professionnelle et ses voyages. Le monde anthropologique offre aussi des exemples inclassables, parmi lesquels *Tristes Tropiques*, de Claude Lévi-Strauss : il s'agit non seulement d'un essai remarquable sur les tribus amazoniennes, mais aussi d'un récit de voyage où l'auteur relate ses impressions, ses inquiétudes, ses rêves et sa vie, brouillant ainsi les pistes entre essai et récit de voyage<sup>56</sup>.

Le caractère stéréotypé du guide offre aussi de plaisantes surprises. C'est le cas, par exemple, de *Venise est un poisson*<sup>57</sup> de l'écrivain italien Tiziano Scarpa. Ce texte, qui dans la version italienne porte comme sous-titre *Una guida*, est en réalité un guide *sui generis* qui échappe à l'idée que le lecteur contemporain se fait de ce genre. Scarpa réinvente le guide, le reconduit vers le récit de voyage, le dépouille de ses classifications habituelles, ses itinéraires, ses monuments et ses listes d'hôtels, de bars et de restaurants, et il propose à sa lectrice-touriste imaginaire d'arpenter la ville des doges à travers les organes du corps et de l'âme : « Pieds », « Jambes », « Cœur », « Mains », « Visage », « Oreilles », « Bouche », « Nez » et « Yeux ». Neuf organes pour neuf chapitres de ce guide original car la visite n'est pas faite par l'Autre, mais par le Même, l'autochtone ou bien l'amoureux de la ville pour paraphraser le titre du texte dédié à Venise par le poète italien Diego Valeri<sup>58</sup>.

La décision de Fussell de considérer la recherche stylistique comme étant un élément fondateur de la littérature de voyage est plus problématique. Pour le critique britannique, en effet, un véritable récit de voyage ne s'adresse pas à celui qui désire marcher sur les traces de son auteur ni à celui qui recherche des renseignements particuliers, mais il est conçu avant tout pour répondre à une quête d'exotisme, d'évasion et d'émerveillement que le temps et la société ne sont pas capables d'offrir à chacun. Le livre de voyage est alors pour Fussell, comme l'observe Thompson, « une relation de voyage à la première personne qui peut être lue autant par plaisir et pour ses mérites esthétiques que pour les informations fournies. Dans ces textes, le style est alors aussi important que le contenu<sup>59</sup> ». Toujours dans le dernier chapitre de son essai, Fussell va encore plus loin en affirmant que le récit de voyage ne doit pas seulement témoigner d'une rencontre avec l'autre et démontrer un talent artistique, mais il doit dépasser le voyage lui-même et assumer ainsi un sens « peut-être métaphysique,

<sup>56</sup> La position de Lévi-Strauss au sujet des voyages sera traitée dans le prochain chapitre.

<sup>57</sup> Tiziano Scarpa, *Venise est un poisson* [2000], traduit de l'italien par Guillaume Chpaltine, Christian Bourgois, coll. « Titres », 2010.

<sup>58</sup> Diego Valeri, *Guida sentimentale di Venezia* [1942], Firenze, Passigli Editore, 2009.

<sup>59</sup> Orig. : « *a first-person account of travel that may be read for pleasure, and for its aesthetic merits, as much as for the useful information it provides. Style is thus as important as content in these texts* », Carl Thompson, *Travel Writing*, op. cit., p. 15.

psychologique, artistique, religieux, politique, mais toujours éthique ». Un récit de voyage, conclut Fussell, est comme « un poème qui confère un signifié universel à une matière locale ». L'objectif n'est plus alors la description du lieu, mais un voyage dans la littérature américaine avec *Les Vertes Collines d'Afrique* d'Ernest Hemingway ; une cosmologie personnelle avec *Promenades étrusques* de David Herbert Lawrence ; une introspection intime avec *Voyage sans cartes* de Graham Greene.

Cette définition ouvre la voie à un questionnement spécifique sur la période étudiée. En effet, la proposition de Fussell se fait essentiellement à partir des récits anglophones publiés dans l'entre-deux-guerres, comme le précise d'ailleurs le sous-titre de son essai. Il convient donc de se demander si sa définition vaut pour des textes viatiques d'autres époques et de savoir pourquoi il se limite à cette forme littéraire. Afin de valider sa thèse, Fussell n'hésite pas à faire table rase de la littérature qui entoure son corpus : il déclare qu'avant et après cette courte période – définie à raison comme l'âge d'or du genre – les véritables récits de voyage sont rares, et même qu'avant le XVIII<sup>e</sup> siècle il n'existe pas de voyage. Le critique conçoit une nouvelle classification où les textes pré-modernes sont répertoriés en tant qu'« explorations et découvertes » et les textes postmodernes sous l'étiquette de « post-tourisme », car l'auteur y est conscient de l'impossibilité de sortir des sentiers battus par l'industrie du tourisme<sup>60</sup>. Or, par cette nouvelle taxinomie, Fussell semble non seulement oublier l'étymologie du terme anglais *travel*<sup>61</sup>, mais aussi exclure des œuvres capitales comme *L'Ascension du mont Ventoux* (1336) de Pétrarque, de même que *Le Journal de voyage de Michel de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, qui ne sont ni explorations ni découvertes, mais de véritables récits de voyages selon la définition donnée par Fussell. De plus, si de nos jours la forme de voyage proposée par Fussell a toujours de nombreux adeptes, comme l'auteur anglophone d'origine allemande W. G. Sebald et son récit *Les Anneaux de Saturne*, comment classer toute la production littéraire qui depuis plusieurs

---

<sup>60</sup> Paul Fussell, *The Norton Book of Travel*, New York, W. W. Norton, 1987, p. 755. À propos du post-tourisme voir : Maxine Feifer, *Going Paces: Tourism in History from Imperial Rome to the Present*, New York, Stein and Day, 1986.

<sup>61</sup> Le terme anglais pour indiquer le voyage dérive étymologiquement du français « travail », il est donc sémantiquement lié à la fatigue et même à la fatigue de l'accouchement si l'on se tourne vers le mot italien « *travaglio* », qui en anglais est traduit par le terme « *labour* » (*lavoro* en italien) fermant ainsi le cercle. De plus, comme le met en relief Eric J. Leed dans son *The Mind of the Traveler*, depuis l'aube des temps, le voyage n'est pas seulement explorations et découvertes, mais aussi amusement, punition, souffrance et épreuve de soi-même à travers l'expérience ; expérience qui, par sa racine indo-européenne \**per*, serait liée aux mots « peur » ou encore « péril ». Et c'est dans la langue allemande cette fois-ci qu'il est possible de constater, à l'instar de Leed, le lien étroit existant entre le voyage et le sentiment de peur à travers la proximité des termes « *Erfahrung* » (expérience) et « *Fahren* » (voyage). Voir à ce propos Eric J. Leed, *The Mind of the Traveler: From Gilgamesh to Global Tourism*, [s. l.], BasicBook, 1991.

décennies présente un regard alternatif et indépendant sur un monde en perpétuelle transformation ? Comment qualifier cette production artistiquement à l'intérêt littéraire indéniable et, en même temps, politiquement, socialement et moralement engagée comme *La Traversée du milieu* ou encore *L'Inde sans espoir* du prix Nobel de littérature Naipaul, voire *A Small Place* de Jamaica Kincaid ou *The European Tribe* de Caryl Phillips ? Faut-il compliquer plus encore les frontières du genre ou chercher outre-atlantique de nouvelles dénominations, comme *counter-travel* par exemple ? Et du moment qu'il s'agit d'un sentiment d'urgence post-coloniale, pourquoi ne pas l'intégrer dans la famille du reportage ? On peut redouter alors, qu'une trop grande précision terminologique conduise à une prolifération de genres et de sous-genres dans laquelle il serait difficile de se repérer. D'autant que, comme l'évolution du reportage le démontre, leurs frontières sont extrêmement poreuses.

Le terme « reportage » apparaît pour la première fois dans *Le Figaro* et depuis, comme l'observe Myriam Boucharenc, il « joue un rôle de premier plan dans le développement de la grande presse où il s'impose peu à peu face à la chronique, non sans rencontrer la résistance des milieux littéraires et journalistiques de l'ancien jeu, qui ne voient en lui qu'un sous-produit de la littérature et un journalisme d'"encre et de sang"<sup>62</sup> ». En effet, le reportage moderne est né aux États-Unis au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle quand, pour la première fois, des journalistes furent envoyés sur le front pour relater les événements de la guerre de Sécession. Par opposition au récit de voyage, tel qu'il était conçu dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et tel qu'il a été analysé par Fussell, le reportage se veut une relation objective d'événements d'envergure nationale et mondiale.

Au contact de l'événement – et surtout de l'événement violent qui engage une communauté dans son entier (une guerre) –, le récit de voyage n'est plus de mise. L'exposé des sensations éprouvées ne relève plus d'un libre choix, d'une subjectivité assumée : il est dicté par l'urgence. La contrainte apparaît ; de nouveaux impératifs se font jour ; le contexte provoque une convergence forcée du texte. Le genre, dès lors, se délite et confine à une autre classe taxonomique : le reportage. Les frontières entre les deux exercices ne sont en effet pas hermétiques. De toute évidence, le récit hodéporique bascule dans le reportage à chaque fois que son système de référence temporel – normalement plan – se heurte à un instant dont le caractère prégnant dépasse l'idiosyncrasie individuelle<sup>63</sup>.

---

<sup>62</sup> Myriam Boucharenc et Joëlle Deluche, « Le reportage dans quelques-uns de ses états », in Myriam Boucharenc et Joëlle Deluche (éds), *Littérature et Reportage*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », 2001, p. 7.

<sup>63</sup> Bertrand Westphal, « Et l'Albanie se réveilla au petit matin du reportage... », in Myriam Boucharenc et Joëlle Deluche (éds), *Littérature et Reportage*, op. cit., p. 242-243.

On peut dire avec Bertrand Westphal qu'une des différences entre reportage et récit de voyage réside dans le rapport entre le temps de la narration et le temps de l'histoire. En d'autres termes, « la distinction entre récit hodéporique et reportage se fonde sur une différence de rythme aussi bien que sur la distanciation ou l'adéquation temporelles de la narration au fait rapporté<sup>64</sup> ». Cette distinction apparaît ouvertement dans les toutes premières pages de *Balkans-Transit* quand François Maspero, réfléchissant aux attentes et aux raisons qui l'ont poussé à entreprendre un tel voyage à travers les Balkans, se souvient des impressions éprouvées lors d'un précédent voyage en Albanie en compagnie d'un autre journaliste français et des différentes approches qu'ils avaient de la réalité, lui voyageur et son acolyte reporter :

Il partait récolter du concret, du précis, pour en tirer sur-le-champ une description, une analyse, une synthèse de la *situation* : « Où va l'Albanie ? », en sept feuillets, diagnostic politique et couleur locale. Je n'avais en perspective qu'un livre imprécis, dans un avenir indéterminé. Il devait courir comme un dératé d'interview en interview. Son repos ne pouvait qu'être bref, et près d'un téléphone. Moi, je vaguais au hasard, je dormais parfois dans la journée. Nous vivions dans des temps parallèles. Je respectais son métier. Moi, je faisais dans l'intangible, pour ainsi dire dans le rien, et le rien, par définition, n'est pas un métier respectable<sup>65</sup>.

Ici, deux approches distinctes de la réalité et des événements s'opposent. « Le reportage requiert une grande promptitude de réflexes et un accès direct et immédiat aux canaux de communication. On lutte contre l'éphémère et, la teneur et la fraîcheur de l'information primant sur la qualité de sa formulation, on évaluera sur le fil de l'imminence<sup>66</sup>. » Le récit de voyage ne répond pas au mêmes impératifs informationnels et « s'il est rare que le moment de la relation et la date de sa parution soient très éloignés, il n'est en tout cas pas indispensable qu'ils coïncident. L'auteur prendra au moins le temps de formuler son texte au mieux de ses capacités d'écrivain. La littérature prend son essor quelque part entre ces deux moments<sup>67</sup> ». Tout semble séparer les deux formes, au point que la rupture du duo voyageur-reporter ne peut plus être évitée : « Un soir, il éclata : "ça fait déjà cinq jours qu'on est à Tirana, tu ne m'as toujours pas dit ce que tu penses de l'Albanie." Son péremptoire : "Je travaille, moi !" fut le début de la fin d'une belle amitié<sup>68</sup>. » Pourtant, de nos

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>65</sup> François Maspero, *Balkans-Transit* [1995], Paris, Seuil, coll. « Points », 1999, p. 59-60.

<sup>66</sup> Bertrand Westphal, « Et l'Albanie se réveilla au petit matin du reportage... », *op. cit.*, p. 248.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>68</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, *op. cit.*, p. 60.

jours, les critiques s' élevant contre le reportage journalistique poussent à un renouvellement du genre.

Une première critique à l'encontre du reportage journalistique concerne la liberté d'expression et donc sa prétendue objectivité. À ce propos, les observations que nous livre Jean-Paul Kauffmann dans *Courlande* sont très parlantes. Le journaliste et écrivain français explique dans les premières pages de son récit qu'il est envoyé par la direction d'une revue – probablement touristique – en terre baltique pour un reportage sur la région historique de Courlande. La tâche est apparemment simple, pourtant le résultat est décevant. Les raisons, comme il l'explique lui-même, résident non pas dans l'impossibilité d'exprimer la complexité de cette partie de la Lettonie, mais plutôt dans l'impossibilité de faire coïncider ses impressions personnelles et les attentes de son commanditaire. Voici ce qu'il répond au commanditaire de l'article :

Vous serez déçu. La part la plus intéressante de ce voyage que je dois à notre rencontre ne pourra apparaître. C'est le paradoxe de ce type de journalisme. On doit taire l'essentiel, c'est-à-dire l'inattendu, la surprise. Je vais raconter les pierres des châteaux, la qualité du silence, l'histoire, quelques notations sur la fin du communisme, agrémentées de propos bien conformes de Courlandais qui abonderont dans le sens que je souhaite donner à mon article. Il faut que ça soit concret, positif, un peu irréel aussi. Je dois faire rêver le lecteur. Par chance, il y a ces châteaux qui sont censés apporter une bonne dose de romantisme. [...] Le magazine qui m'a envoyé attend de moi du chatoyant. Il faut que les paysages rutilent. Les monuments doivent faire réfléchir. Il est indispensable que les personnages soient à la fois pittoresques et singuliers. Mais pas trop. Un texte faussement inspiré, ayant l'apparence de l'objectivité, voilà ce qu'on attend de moi !<sup>69</sup>

Le poids politique et économique qui pèse et manipule cette « apparence d'objectivité » existe depuis longtemps, depuis même les pionniers du reportage<sup>70</sup>. Si les nouvelles en provenance du front ont été trop souvent truquées – parfois même inventées !<sup>71</sup> – aujourd'hui la figure de l'envoyé spécial est, pour utiliser un terme en vogue, tout simplement

---

<sup>69</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, Paris, Fayard, 2009, p. 177-178.

<sup>70</sup> Cf. Philip Knightley, *The First Casualty: The War Correspondent as Hero and Myth-Maker from the Crimea to Iraq*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2004 ; Mimmo Cànito *I reporter di guerra. Storia di un giornalismo difficile da Hemingway a Internet*, Milano, Feltrinelli, 2009.

<sup>71</sup> Un exemple tout à fait intéressant est offert par l'article de Junius Browne primé par le *Times*, en tant que meilleur article sur la bataille de Pea Ridge (1862), sans que personne ne s'aperçoive qu'il s'agissait d'un texte inventé. Plus récemment, le journal satirique *Le Canard enchaîné* pour le bonheur de ses lecteurs rapportait les exploits du journaliste canadien François Buggingo : « En Libye, il a raconté, dans le détail, les basses œuvres d'un tortionnaire du régime de Kadhafi. En 1993, à Sarajevo, il a observé de près les snipers serbes. En Mauritanie en 2011, il a personnellement négocié la libération d'un otage avec Al-Qaïda. Quel talent ! Sauf que tout cela était bidon. L'intéressé, débusqué par des confrères, a reconnu quelques arrangements avec la réalité. Un précurseur de la réalité augmentée ! » *Le Canard enchaîné*, 27 mai 2015.

« embarquée ». Le reporter, celui qui par sa présence sur le terrain devait dévoiler la vérité, est aujourd'hui un divulgateur d'images construites à l'avance et de plus en plus assujetti aux besoins du marché. « Tu te bats », observe Paolo Rumiz, « contre un pouvoir – celui de l'information, le tien – qui demande des vérités simples, superficielles, de titrage facile. Massacres, barbaries, viols, enfants sauvés, actes d'héroïsme. Tu vois que la vérité est systématiquement occultée par un déluge de sang-chloroforme<sup>72</sup> ». Rumiz, lui-même, est tombé dans cet engrenage où tout s'enchaîne à la perfection. L'exemple qu'il offre à son lecteur et qui lui sera utile comme avertissement date du 22 décembre 1989, quand à Timișoara, ville de la Roumanie occidentale où éclata la révolte contre Ceaușescu, Rumiz, avec d'autres journalistes, assiste à l'ouverture d'une fosse commune où avaient été ensevelis à la-va-vite des enfants, des vieux, des femmes, des hommes, certains les yeux encore ouverts et tous déclarés comme des victimes de la *securitate*, la police secrète roumaine. Ces images atroces collaient parfaitement aux stéréotypes concernant la brutalité du vieux *conducator* et de ses services secrets, et le journaliste, convaincu du *scoop* et satisfait « d'avoir trouvé exactement ce que l'on s'attendait à trouver<sup>73</sup> », envoie immédiatement à son journal une dépêche commençant par ces mots : « Les premiers corps qui émergent de la nuit dans la fosse commune ouverte à Timișoara disent qu'à combattre pour Ceaușescu il n'y a pas d'êtres humains mais des bêtes<sup>74</sup>. » Rumiz avoue ensuite qu'il avait été victime d'une mise en scène morbide orchestrée par les services secrets roumains dans le but d'incriminer Ceaușescu.

Toutefois, si la censure et les erreurs plus ou moins volontaires des journalistes minent l'image du reportage, aujourd'hui le problème majeur demeure dans la domination de plus en plus écrasante de l'image dans les moyens de communication. En effet, celle-ci a beau avoir la faculté d'émouvoir le spectateur, elle est incapable d'expliquer la réalité. C'est toujours Paolo Rumiz, dans les pages de *Maschere per un massacro* (Masques pour un massacre) consacrées à la guerre en ex-Yougoslavie, qui dénonce la supercherie des images transmises sur les écrans du monde entier :

Mais le paradoxe explose à la télé. À travers les fenêtres des écrans, l'adossement aux événements est tel qu'on ne les perçoit plus. Le visage d'une femme en larmes ou le corps d'un homme massacré occupent

---

<sup>72</sup> Orig. : « *Ti scontri con un potere – quello dell'informazione, il tuo – che chiede verità semplici, superficiali, facilmente titolabili. Massacri, barbarie, stupri, bambini salvati, atti d'eroismo. Vedi che la verità è sistematicamente occultata da un diluvio di sangue-cloroformio* », Paolo Rumiz, *Maschere per un massacro*, Roma, Editori uniti, 1996, p. 27.

<sup>73</sup> Orig. : « *d'aver trovato esattamente ciò che ci si attendeva di trovare* », *ibid.*, p. 40.

<sup>74</sup> Orig. : « *I primi corpi che emergono nel buio dalla fossa comune aperta a Timisoara dicono che a combattere per Ceausescu non ci sono esseri umani ma bestie* », *ibid.*, p. 39.

tout le champ visuel et donc tue dans le spectateur le sens du contexte, de la proportion et de la distance<sup>75</sup>.

Dans un monde occidental monopolisé par l'image, la société est chahutée par une déferlante d'images et d'émotions qui se succèdent sans réussir à créer une réelle vision d'ensemble cohérente des événements. À ce propos Kapuściński observe que « de plus en plus souvent, nous percevons le monde tel qu'il nous est montré à la télévision, et non tel qu'il est en réalité. La télévision nous fait vivre dans un univers de contes<sup>76</sup> » – ou malheureusement bien plus souvent de cauchemars où les distances se brouillent. Dans les pages de *Sur la route de Babadag*, toujours à propos de la guerre dans l'ex-Yougoslavie, Andrzej Stasiuk note qu'il lui est impossible de situer les lieux des événements sans avoir une carte géographique sous les yeux.

Je voulais tout simplement savoir sur quoi tirait l'artillerie et ce que voyaient les pilotes d'avions. Sur les schématiques ersatz des cartes dans les journaux, tout avait l'air trop beau et trop propre : le nom de la localité avec, à côté, l'éclat stylisé d'une explosion. Pas de trace de fleuves, aucun relief de terrain, aucune topographie, pas le moindre indice de nature ni de civilisation, juste ce nom nu et cette explosion. Il me fallait donc retrouver la Voïvodine, car c'est elle qui est la plus proche. [...] Seule une vraie carte peut faire en sorte que nous commencions à écouter attentivement les bruits éloignés. Ni la télévision ni les journaux ne sont en mesure de reproduire quelque chose d'aussi concret que la distance<sup>77</sup>.

Mais le désarroi provoqué par le pouvoir des images est encore plus palpable chez Wolfgang Büscher quand, au beau milieu d'un matin d'été, dans une cafétéria d'un Centre culturel de Biélorussie, il assiste médusé aux attentats du 11 Septembre.

Entre-temps, ce qui s'était passé était devenu clair, pour moi, et je ne savais ce qui me pétrifiait le plus, l'événement en soi ou le fait qu'il fût diffusé dans le monde entier au moment même où il se produisait. Le fait qu'un homme isolé depuis des semaines, sans journaux ni télévision, croyant échapper au monde en allant vers l'est, que cet homme, allongé sur des lits d'hôtels miteux, mettant l'unique chaîne – la télévision d'État biélorusse et ses reportages sur le front de la moisson – que cet homme se mette tout à coup, comme sur un signal satellite, à chercher un poste de télévision pour voir, de l'autre côté du monde,

---

<sup>75</sup> Orig. : « *Ma il paradosso esplose con la Tv. Attraverso le finestre dei teleschermi, l'addossamento agli eventi è tale che non lo si vede più. Il volto di una donna in lacrime o il corpo di un uomo massacrato occupano tutto il campo visivo e quindi uccidono nello spettatore il senso del contesto, delle proporzioni e della distanza* », *ibid.*, p. 10.

<sup>76</sup> Ryszard Kapuściński, *Autoportrait d'un reporter*, traduit du polonais par Véronique Patte, Paris, Plon, coll. « Feux croisés », 2008, p. 133.

<sup>77</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 18.



des gens sauter vers la mort, depuis un gratte-ciel touché par un avion ennemi. Mes pieds pouvaient faire ce qu'ils voulaient, mes yeux étaient un million de fois plus rapides, ils avaient la télécommande<sup>78</sup>.

Ce passage est un des temps forts du récit de Büscher, car ici l'écrivain-voyageur exprime toute son impuissance devant le « choc des images ». La lassitude produite par le défilé des images ne résulte pas seulement de la prépondérance de la vue sur les autres sens, mais surtout de l'impression d'une capitulation de l'écriture vis-à-vis de l'image<sup>79</sup>. Pourtant, son chemin ainsi que son écriture ne s'arrêtent pas, il avance sans se poser trop de questions, peut-être parce que dans son for intérieur il sait que « l'image ne suscite pas de réflexion ; elle agit seulement sur nos émotions<sup>80</sup> » et que, comme affirme Marco Belpoliti à la vue des centaines de caméras réunies à Auschwitz pour immortaliser la commémoration du soixantième anniversaire de la libération du camp d'extermination, « voir sert à se souvenir, toutefois si l'on veut comprendre, il faut les mots. [...] les mots touchent, mais aident surtout à comprendre<sup>81</sup> ». Et encore, « Cette génération est celle de la télévision, du cinéma, des jeux-vidéo, une génération qui pense et parle à travers les images, et toutefois ici à Auschwitz on a la sensation que celles-là ne sont pas suffisantes<sup>82</sup> ».

C'est pour cette raison, pour cette nécessité de déchiffrer, qu'une nouvelle forme de reportage se forge parallèlement au reportage journalistique désormais saturé d'images.

Le genre que nous appelons « reportage » évolue dans le sens de l'essai, c'est-à-dire de la réflexion, car la pure description a été accaparée par la caméra de cinéma et de télévision, elle nous a en quelque sorte été volée. Le reportage se limitant à la description pure n'a pas d'avenir. La caméra est beaucoup plus efficace, expressive. La réflexion exige des connaissances profondes<sup>83</sup>.

---

<sup>78</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 186-187. Orig. : « *Inzwischen war mir völlig klar, was geschah, und ich wusste nicht, was mich fassungsloser machte, das Geschehen selbst oder die Tatsache, dass es simultan in die ganze Welt übertragen wurde, während es noch geschah. Dass einer, der seit Wochen allein, ohne Zeitungen, ohne Fernsehen und in dem Glauben nach Osten lief, langsam der Welt zu entgleiten, der, auf schäbigen Hotelbetten liegend, den einzigen Kanal eingeschaltet hatte, das belorussische Staatsfernsehen mit seinen Berichten von der Erntefront – dass so jemand wie auf ein Satellitensignal hin plötzlich das nächste Fernsehgerät aufsucht, um zuzusehen, wie auf der anderen Seite der Welt Menschen aus einem von feindlichen Flugzeugen getroffenen Wolkenkratzer in den Tod springen. Meine Füße konnten tun, was sie wollten, meine Augen waren eine Million Mal schneller, und sie hatten eine Fernbedienung* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 157-158.

<sup>79</sup> Le rapport entre écriture et voyage sera traité de manière plus approfondie dans le prochain chapitre.

<sup>80</sup> Ryszard Kapuściński, *Autoportrait d'un reporter*, op. cit., p. 134.

<sup>81</sup> Orig. : « *Vedere serve a ricordare, tuttavia se si vuole capire, occorrono le parole. [...] le parole commuovono, ma aiutano soprattutto a comprendere* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 58.

<sup>82</sup> Orig. : « *Questa è la generazione della televisione, del cinema, dei videogiochi, una generazione che pensa e parla attraverso le immagini, e tuttavia qui ad Auschwitz si ha la sensazione che quelle non siano sufficienti* », *ibid.*

<sup>83</sup> Ryszard Kapuściński, *Autoportrait d'un reporter*, op. cit., p. 110.

Le nouveau reporter, à l'instar de Kapuściński, doit alors s'intéresser à la culture, comprendre la société, l'espace, le monde et la manière de vivre ; en d'autres termes, il doit être plus intéressé par ce qui précède et ce qui suit l'événement que par l'événement lui-même. « Parfois les critiques de mes livres sont drôles : Kapuściński ne donne jamais de dates ni de noms de ministres ou bien il oublie la chronologie des événements ! C'est justement l'écueil que je veux éviter. Si on cherche ce type d'histoire, il suffit d'aller à la bibliothèque municipale où on trouvera une réponse à toutes ces questions...<sup>84</sup> »

Ce qui est encore plus remarquable d'un point de vue littéraire dans cette nouvelle forme de reportage – appelée à la fois « grand reportage », « *non fiction writing* », « *new journalism* » – c'est l'expression de l'opinion personnelle de l'auteur et d'une réelle recherche formelle et stylistique.

Autrement dit, il s'agit de la description d'événements authentiques, d'hommes authentiques, mais avec l'utilisation de formes d'expression, de techniques, d'expériences issues de la littérature de fiction, comme nous l'appelons ou comme ils l'appellent. [...] Ce qui m'intéresse, moi, c'est la nature, le climat, l'ambiance, l'atmosphère et beaucoup de choses qui traditionnellement relèvent de la description strictement littéraire. Et cela donne un mélange de genres, un mélange de différents moyens. Donc qu'est-ce que j'écris ? J'écris des textes<sup>85</sup>.

Claudio Magris est bien conscient de ce rapprochement entre reportage et littérature. Dans l'introduction au livre de son concitoyen triestin, il observe que « le livre de Rumiz devient, à travers la sèche adhérence à la réalité des faits, un livre sur l'ambiguïté de l'existence et de l'histoire et donc un texte d'authentique littérature<sup>86</sup> ». Selon Magris, non seulement, comme l'affirme Kapuściński, le reportage se déplace vers la littérature<sup>87</sup>, mais la littérature elle-même, si elle veut se renouveler, devrait se tourner vers le reportage :

La réalité est aussi anormale, aussi – horriblement – fantastique que de rendre inutile ou impossible l'invention littéraire ; la vraie littérature, dans notre monde, est de plus en plus celle qui, comme ce livre, se limite à dessiner les faits et les faire parler dans leur terrible fantasmagorie, qui peut faire paraître tout

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>86</sup> Orig. : « *il libro di Rumiz diviene, attraverso l'asciutta aderenza alla realtà dei fatti, un libro sull'ambiguità dell'esistenza e della storia e dunque un testo di autentica letteratura* », Claudio Magris, « Introduzione », in Paolo Rumiz, *Maschere per un massacro*, op. cit., p. x.

<sup>87</sup> « Le journalisme ambitieux, le reportage littéraire par exemple, a été déplacé dans le champ de la littérature. Il n'y a plus de place pour lui dans les médias », Ryszard Kapuściński, *Autoportrait d'un reporter*, op. cit., p. 141.

roman inoffensif et scolastique. Peut-être, aujourd'hui plus que jamais, le vrai écrivain est celui qui transcrit *l'invivabilité* du monde et ses gigantesques mécanismes de camouflage et d'illusions<sup>88</sup>.

Après avoir constaté, par ce long détour, la variété protéiforme et la polyformité des genres hodéporiques et afin d'éviter une prolifération de genres et de sous-genres, il est indispensable de définir le récit de voyage, à l'instar de Borm, comme la relation, à la première personne, d'un ou plusieurs voyages que le lecteur suppose avoir eu lieu dans la réalité et où il existe une correspondance de personne entre narrateur, voyageur et personnage principal<sup>89</sup>. Cette définition soulève pourtant une question toujours ouverte : quel rapport entretiennent fiction et récit de voyage ?

---

<sup>88</sup> Orig. : « *La realtà è così abnorme, così – orrendamente – fantastica da rendere inutile o impossibile l'invenzione letteraria; la vera letteratura, nel nostro mondo, è sempre più quella che, come questo libro, si limita a ritrarre i fatti e a farli parlare nella loro terribile fantasmagoria, che può far apparire innocuo e scolastico ogni romanzo. Forse, oggi più che mai, il vero scrittore è quello che trascrive l'invivibilità del mondo e i suoi giganteschi meccanismi di mascheramento e illusioni* », Claudio Magris, « Introduzione », in Paolo Rumiz, *Maschere per un massacro*, op. cit., p. xiii.

<sup>89</sup> Orig. : « *Any narrative characterized by a non-fiction dominant that relates (almost always) in the first person a journey or journeys, that the reader supposes to have taken place in reality while assuming or presupposing that author, narrator and principal character are but one or identical* », Jan Borm, « Defining Travel: On the Travel Book, Travel Writing and Terminology », in Glenn Hooper et Tim Youngs (éds), *Perspectives on Travel Writing*, op. cit., p. 17. Cité par Carl Thompson, *Travel Writing*, op. cit., p. 23.

## CHAPITRE 2

### RÉCIT DE VOYAGE ET FICTION

Comme nous l'avons précédemment observé, un des ressorts du récit de voyage est la vraisemblance du texte. Ainsi, pour Mary Campbell, il s'agit d'une « espèce de témoignage qui aspire par nature à la vérité<sup>90</sup> ». En effet, le lecteur d'une œuvre de fiction, même si elle s'intéresse à des personnages ou à des faits concrets, accepte que l'auteur ne se limite pas à la stricte réalité et qu'il puisse librement se promener dans l'imaginaire. Inversement, le lecteur du récit de voyage part du principe que, si la forme est recherchée, les événements racontés dans le texte ont bien eu lieu et que les personnages rencontrés ont réellement existé. Pour paraphraser Peter Hulme, le lecteur apprécie alors que le récit soit travaillé (*made*), mais non pas inventé (*made up*)<sup>91</sup>. Toute intervention de la fiction et de l'imaginaire dans le récit de voyage est alors mal perçue et parfois âprement critiquée : certains accusent l'auteur de briser le pacte de confiance passé avec son lecteur ; d'autres notent tout simplement que la réalité est assez riche de surprises pour considérer toute incursion dans l'imaginaire comme inopportune et contre-productive.

Pourtant, de plus en plus d'écrivains-voyageurs glissent dans leurs textes des éléments perturbateurs : personnages fictifs ou fortement transformés, événements empruntés à d'autres aventures ou tout à fait inventés. Une attitude qui n'est pas nouvelle puisque, comme le rappelle Daniel-Henri Pageaux, les encyclopédistes qualifiaient les auteurs de récits de voyage de « menteurs » et, bien avant eux, dans la Grèce antique, le dieu Hermès était réputé protéger les voyageurs, les commerçants mais aussi les fabulateurs<sup>92</sup>. Essayons dès lors de comprendre les raisons de cette intrusion à la fois si fréquente et si problématique.

---

<sup>90</sup> Orig. : « *a kind of witness: it is generically aimed at the truth* », Mary Campbell, *The Witness and the Other World: Exotic European Travel Writing*, New York, Cornell University Press, 1988, p. 2-3. Cité par Carl Thompson, *Travel Writing*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>91</sup> Orig. : « *As Peter Hulme puts it, in a useful formulation, they have at the very least to be 'made', even if they are not supposed to be 'made up'* », Carl Thompson, *Travel Writing*, *op. cit.*, p. 27.

<sup>92</sup> Daniel-Henri Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, *op. cit.*, p. 31.

## I De l'image à la parole

Plusieurs universitaires et écrivains ont montré que le récit de voyage n'est pas une transcription neutre du cours des événements lors d'un périple, mais bien une mise en scène. Pour reprendre la similitude de Magris, il s'agit d'un déménagement où, comme dans tout déménagement, quelque chose se perd et quelque chose est retrouvé.

Entre un voyage et le suivant, quand on vient de rentrer chez soi, on essaie de coucher à plat sur le papier les serviettes bourrées de notes, de recopier sa correspondance, ses bloc-notes, ses dépliants et autres prospectus sous forme de feuillets dactylographiés. De la littérature comme déménagement ; et comme dans tout déménagement, il y a des choses qui se perdent et d'autres qui resurgissent de recoins oubliés<sup>93</sup>.

C'est pendant ce travail d'alchimie, où les images se transforment en mots, que l'écrivain – observe Daniel-Henri Pageaux – fait entrer consciemment ou non la fiction car « [...] l'écrivain-voyageur, par le fait même qu'il écrit, va affabuler<sup>94</sup> ». Si l'acte de reporter est alors une véritable traduction, il devient aussi trahison, comme le souligne si bien la langue italienne à travers la paronomase *traduttore-traditore*. Les raisons de cette trahison sont multiples, mais il est toutefois possible de discerner pour le récit de voyage contemporain au moins deux passages par lesquels la fiction fait irruption : la rhétorique et la réflexion épistémologique.

Pour ce qui concerne la rhétorique, il a été souvent souligné qu'un des piliers qui donne de la valeur au récit de voyage contemporain réside dans sa qualité littéraire. L'écrivain-voyageur, quand il rentre, est chargé de notes, de photographies, de dessins, de cartes, de papiers, d'étiquettes, de billets de train, de paquets de cigarettes, autrement dit de tout ce qui a attisé son esprit et sa curiosité, comme l'indique d'ailleurs Rumiz dans le premier chapitre de son récit.

J'ai rempli sept carnets de quatre-vingt pages et tout ce que j'ai vu suffit amplement. Je suis saturé. Sept carnets et un nécessaire à dessin pour les croquis, que j'ai regroupés sous une couverture bleue rigide, afin de mieux fixer les détails et les paysages dans la mémoire. J'ai patiemment reproduit des étiquettes de bières orientales, des affiches bilingues, des billets de chemin de fer multicolores, des cartes arctiques trapézoïdales. Je ne peux pas aller plus loin<sup>95</sup>.

<sup>93</sup> Claudio Magris, *Danube*, *op. cit.*, p. 21-22.

<sup>94</sup> Daniel-Henri Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>95</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 16-17. Orig. : « *Ho riempito sette taccuini di ottanta pagine, e quello che ho visto basta e avanza. Sono saturo. Sette bloc-notes e un corredo di disegni, raccolti*

Les textes et les notes ainsi rapportés sont donc minutieusement transcrits et retravaillés ce qui fait de l'écriture, comme le rappelle encore Magris dans la préface de son recueil *Infinito viaggiare*, une activité de bricolage sinon de véritable mise en scène : « Comme voyager, même écrire signifie démonter, ranger, recombinaison ; on voyage dans la réalité comme dans un décor de théâtre, en déplaçant les coulisses, en ouvrant de nouveaux paysages, en se perdant dans des impasses et en s'arrêtant devant de fausses portes dessinées sur le mur<sup>96</sup>. » La transcription du voyage exige aussi une véritable mise en forme du moment que, du point de vue de l'économie narrative, le fait de rapporter chaque détail rendrait la lecture insupportable. En laissant transparaître son travail préparatoire, l'auteur fait usage d'une des multiples techniques rhétoriques à sa disposition pour attiser l'intérêt du lecteur et donner à son texte une dimension, sinon scientifique, du moins recherchée. D'ailleurs, comment ne pas faire confiance à quelqu'un qui, comme Rumiz, déclare avoir rempli huit carnets de notes et de plus, pour reprendre cette fois-ci les pages d'Olivier Weber, les avoir « noircis jusqu'au dernier carreau<sup>97</sup> » ? Il s'agit ici d'une sorte de *captatio benevolentiae* par laquelle l'auteur cherche à établir un lien de confiance avec son propre lecteur du moment que, comme l'observait déjà Mary Wortley Montagu il y a plus de deux siècles dans une de ses *Turkish Letters*, « Nous les voyageurs, nous sommes dans une situation très difficile : si nous ne disons rien d'autre que ce qui a été dit avant nous, nous sommes ennuyeux et nous n'avons rien observé. Si nous disons quelque chose de nouveau, on nous traite d'affabulateurs et des romantiques<sup>98</sup> ».

En effet, selon Thompson, l'auteur de récits de voyage contemporain, privé de l'atout scientifique de l'essai et du caractère pratique du guide, doit être capable de trouver un point d'équilibre entre le fait de reporter le voyage et celui de le narrer :

Tous les écrivains-voyageurs sont contraints à négocier entre deux rôles différents et potentiellement conflictuels : celui de reporter lorsqu'ils cherchent à transcrire méticuleusement les informations acquises

---

*da una copertina rigida blu per fissare meglio dettagli e paesaggi nella memoria. Ho pazientemente riprodotto etichette di birre orientali, cartelli bilingui, variopinti biglietti ferroviari, mappe artiche trapezoidali. Non posso andare oltre », Trans Europa Express, op. cit., p. 18.*

<sup>96</sup> Orig. : « Come viaggiare, pure scrivere significa smontare, riassetare, ricombinare ; si viaggia nella realtà come in un teatro di posa, spostando le quinte, aprendo nuovi passaggi, perdendosi in vicoli ciechi e bloccandosi davanti a false porte disegnate sul muro », Claudio Magris, *L'infinito viaggiare*, Milano, Mondadori, coll. « Contemporanea », 2010, p. xv.

<sup>97</sup> Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies* [1992], Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs », 2003, p. 15.

<sup>98</sup> Orig. : « We travelers are in very hard circumstances: if we say nothing but what has been said before us, we are dull, and we have observed nothing. If we tell anything new, we are laughed at as fabulous and romantic », Lady Mary Wortley Montagu, *Letters* [1906], London, J.M. Dent and Co, p. 156.

pendant le voyage, et celui de narrateur lorsqu'ils cherchent à maintenir sur cette information l'intérêt du lecteur et à la présenter d'une manière plaisante ou du moins facilement assimilable<sup>99</sup>.

Il est intéressant d'observer que ce travail de mise en forme est encore plus mis en avant chez des auteurs-journalistes, qui par le truchement du récit de voyage ou du reportage (deux genres qui peuvent être assimilés) s'adonnent librement à la littérature et à l'écriture, comme le fait Kapuściński à plusieurs occasions dans ses interviews.

Et, en général, après un voyage ... il me faut entrer dans la langue de la littérature, dans le verbe : transposer mon mode de pensée, de perception, ma sensibilité. ... Or, pour écrire un texte en polonais, il faut lire Żeromski, Prus, Nałkowska, les belles lettres polonaises qui nous ramènent au sein de nos représentations, de notre vocabulaire, et permettent de nous installer dans le genre. ... Ce sont des rythmes différents<sup>100</sup>.

Il y a une profonde recherche stylistique qui fait de l'écrivain-voyageur, selon Adrien Pasquali, un « polylogue » et du récit de voyage un terrain de recherche esthétique. « J'attache une grande importance à la langue » déclare dans une autre interview le reporter polonais, « la recherche de la clé linguistique, la recherche dans des dictionnaires de mots frais, nouveaux, me prend la majeure partie de mon temps de travail pour chaque livre. ... Pour moi, la forme d'un livre, son style, doivent découler du thème<sup>101</sup> ». En ce sens, le commentaire que Kapuściński fait à propos du style utilisé dans *Imperium*, un reportage sur la Russie post-communiste où l'auteur se détourne non seulement de la grande Histoire pour des histoires mineures, mais veut faire correspondre écriture et espace, mérite d'être cité :

J'essaie en général d'écrire dans un style simple, concis, sans adjectifs ; mais dans *Imperium* j'ai dû modifier ma phrase ; j'ai dû l'étirer pour qu'elle puisse embrasser la grandeur du thème, l'immensité des espaces et l'insaisissable lenteur de ce pays. Je travaille beaucoup chacune de mes phrases. Après, avec les phrases, je travaille le paragraphe, puis, avec le paragraphe, je travaille la page, puis je travaille le chapitre tout entier ; tous ces efforts visent à dire le maximum de choses dans une quantité minimale de mots et d'images<sup>102</sup>.

---

<sup>99</sup> Orig. : « *For all travel writers find themselves having to negotiate two subtly different, and potentially conflicting, roles: that of reporter, as they seek to relay accurately the information acquired through travel, and that of story-teller, as they seek to maintain the reader's interest in that information, and to present it in an enjoyable, or at least easily digestible way* », Carl Thompson, *Travel Writing*, op. cit., p. 27.

<sup>100</sup> Ryszard Kapuściński, *Autoportrait d'un reporter*, op. cit., p. 53.

Les trois auteurs cités sont considérés comme des références de la littérature polonaise.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 83.

Avec Rumiz, un autre journaliste amateur de récits de voyage, c'est surtout le moyen de transport et donc l'allure du voyage qui rythme sa prose. Les trains pris par Rumiz imposent alors une cadence à l'écriture : « Tout [...] est couvert par le vacarme des roues, le coup de bouloir, les bruits sourds, les secousses à la limite de l'accident<sup>103</sup> » ou encore : « [L'Elektricna] siffle, il frémit, il grince, il miaule, il se tord sur lui-même, il fait la cour à la Pologne<sup>104</sup>. » L'emploi de figures redondantes comme la dittologie ou l'accumulation de substantifs utilisés dans ces deux exemples offrent au lecteur un tempo presque avant-gardiste. D'ailleurs, Rumiz lui-même, dans un autre récit, souligne l'importance du rythme du déplacement et donc de l'écriture d'un récit de voyage : « Le train dicte mon rythme, mon écriture, ma façon d'être<sup>105</sup>. » Dans un autre voyage rapporté dans *Tre uomini in bicicletta*, il est facile de deviner que c'est justement le vélo qui donne la mesure à la fois au voyage et à l'écriture. Il paraît alors évident que « si la vitesse du mode de locomotion produit une vision du monde et sa transformation, la vitesse du déplacement n'est pas sans incidence sur la vitesse du récit, dans sa valeur mimétique<sup>106</sup> » et plus généralement que « chacun traverse un lieu à son propre rythme. Un tel va rapidement, un autre caracole. Une ville – une page – se parcourt de mille manières : attentive, syncopée, distraite, synthétique, analytique, dispersive<sup>107</sup> », comme l'observe Magris.

L'attention portée au lien étroit qui unit écriture, espace et lecture ne date pas d'aujourd'hui. C'est dans les années 1960, avec l'importance donnée à l'espace que l'association prend une nouvelle envergure dans les milieux littéraires, comme on peut le constater avec l'œuvre de Michel Butor. Lire, observe Butor dans son essai *Le Voyage et l'Écriture*<sup>108</sup>, c'est avant tout voyager dans un espace qui peut être une page, mais aussi un panneau routier ou un vestige de l'Antiquité. Ce voyage, souvent linéaire, peut parfois prendre, par exemple avec Apollinaire, des allures plus ludiques. Pourtant, continue Butor, lire ne consiste pas seulement à traverser une suite de signes alignés sur un support, c'est bien plus un départ vers un ailleurs. Réciproquement, remarque encore Butor, le fait de voyager

<sup>103</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 6. Orig. : « Tutto è coperto dal frastuono della corsa, colpi, tonfi, scossoni al limite del ribaltamento », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 10.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 251. Orig. : « L'Elektricna [...] fischia, trema, cigola, miagola, si attorciglia su se stessa, fa il filo alla Polonia », *ibid.*, p. 205.

<sup>105</sup> Orig. : « [...] il treno sta diventando il mio ritmo, la mia scrittura, il mio modo di essere », Paolo Rumiz, *È Oriente* [2003], Milano, Feltrinelli, coll. « Universale economica » 2006, p. 41.

<sup>106</sup> Adrien Pasquali, *Le Tour des horizons*, op. cit., 1994, p. 28.

<sup>107</sup> Orig. : « Ognuno attraversa un luogo con un suo ritmo. Uno va svelto, uno si ciondola. Una città – una pagina – si percorre in mille modi: attento, lento, sincopato, frettoloso, distratto, sintetico, analitico, dispersivo », Claudio Magris, *L'infinito viaggiare*, op. cit., p. xvii.

<sup>108</sup> Michel Butor, *Le Voyage et l'Écriture*, in *Œuvres complètes*, Vol. V, Paris, La Différence, 2007.



constitue également une lecture, non seulement parce que très souvent le voyageur lit tout en se déplaçant, mais aussi parce que l'espace lui-même peut être perçu comme un texte à lire. Selon Butor, depuis le Romantisme, les auteurs « voyagent pour écrire, et voyagent en écrivant, mais c'est parce que pour eux le voyage même est écriture<sup>109</sup> ». Il ajoute : « Je voyage pour écrire, et ceci non seulement pour trouver des sujets, matières ou matériaux [...] mais parce que pour moi voyager, au moins voyager d'une certaine façon, c'est écrire (et d'abord parce que c'est lire), et qu'écrire c'est voyager<sup>110</sup>. » La boucle est ainsi bouclée. Comme l'exprime Roland Barthes, « la ville est une écriture : celui qui se déplace dans la ville, c'est-à-dire l'utilisateur de la ville (ce que nous sommes tous), est une sorte de lecteur qui, selon ses obligations et ses déplacements, prélève des fragments d'énoncé pour les actualiser en secret<sup>111</sup> ». Il arrive aussi que l'on lise pour écrire et surtout que l'on voyage pour écrire du moment qu'aucun voyage ne peut se faire sans la narration, comme le suggère une éventuelle paronomase entre les mots allemands « *Ort* » ( lieu) et « *Wort* » (parole). En conclusion, si l'espace et le monde peuvent être perçus comme des textes, Butor propose une nouvelle discipline, qu'il nomme « itérologie portative », pour étudier de quelles manières ce texte est transcrit.

Parmi les cas les plus particuliers et les plus surprenants de correspondance entre espace et écriture, figure certainement le Japon selon Roland Barthes : un espace qui non seulement met l'auteur en « situation d'écriture<sup>112</sup> » mais qui se résume en signes (graphique, idéogramme, écriture).

L'écriture est en somme, à sa manière, un *satori* : le *satori* (l'événement Zen) est un séisme plus ou moins fort (nullement solennel) qui fait vaciller la connaissance, le sujet : il opère un *vide de parole*. Et c'est aussi un *vide de parole* qui constitue l'écriture ; c'est de ce *vide* que partent les traits dont le Zen, dans l'exception de tout sens, écrit les jardins, les gestes, les maisons, les bouquets, les visages, la violence<sup>113</sup>.

Le Japon de Barthes est « la possibilité d'une différence, d'une mutation, d'une révolution dans la propriété des systèmes symboliques » bien loin de la tendance occidentale à toujours vouloir traduire, paraphraser et ainsi trahir. Son texte est d'ailleurs une critique à peine voilée de la « sémiocratie occidentale », de sa volonté de vouloir donner un sens à tout

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>111</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique, op. cit.*, p. 266.

<sup>112</sup> Roland Barthes, *L'Empire des signes*, Paris, Flammarion, 1984, p. 10.

<sup>113</sup> *Ibid.*

sans connaître les limites de son propre langage car « il est dérisoire de vouloir contester notre société sans jamais penser les limites mêmes de la langue par laquelle (rapport instrumental) nous prétendons la contester : c'est vouloir détruire le loup en se logeant confortablement dans sa gueule<sup>114</sup> ».

## II L'espace intraduisible

Si, comme l'observe Normand Doiron, l'opération de l'écrivain-voyageur consiste à remarquer son parcours, à faire voir au lecteur les espaces visités, à « re-marquer, à nouveau imprimer les marques du voyage, non plus sur le sol, non pas sur la toile, mais sur la page, re-faire le chemin, re-passer un à un les lieux visités, au fur et à mesure les "faire voir" à celui qui maintenant nous accompagne, qui suit pas à pas les méandres qu'on décrit<sup>115</sup> », la tâche n'est cependant pas aussi simple qu'elle pourrait le paraître. Au contraire, l'écriture est parsemée de toutes sortes d'entraves et de difficultés. Ainsi, Magris, devant ce qui pourrait être la vraie source du Danube, songe que « l'écriture devrait couler, comme ses eaux parmi les herbes » alors qu'en réalité l'écriture est autre chose, elle est plutôt une « conduite d'eau dont l'installation est souvent défectueuse<sup>116</sup> ».

Parfois, l'écriture devient inconcevable à cause des atrocités perpétrées par l'humanité. Maspero, devant les ruines de Sarajevo bombardée pendant tant d'années de guerre, se trouve dans l'incapacité de s'exprimer :

Difficile de me forcer à noter – à écrire. La réalité envahit, elle déborde, elle refuse de passer par les mots, les doigts, le stylo, le cahier. Elle s'abat sur le corps et l'esprit, les pénètre, y pèse de son poids de plomb, s'y installe, inhibe, paralyse. On cherche des analogies et toutes sont fausses. La seule chose qui se rapproche de ce que je vois (qui n'est qu'une partie de ce que je sens), c'est un film de propagande nazie<sup>117</sup>.

Mais l'écrivain est bien plus souvent confronté à l'impossibilité de saisir l'espace et donc de le raconter. C'est ce qu'observe Stasiuk lors d'une de ses promenades en Europe centrale : « Je pars de chez moi et j'y reviens toujours en passant par Konieczna, localité au

---

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>115</sup> Normand Doiron, « De l'épreuve de l'espace au lieu du texte. Le récit de voyage comme genre », *Voyages. Récits et Imaginaire*, Paris/Seattle/Tübingen, Papers on French 17th Century Literature, 1984/VI, p. 23. Cité par Adrien Pasquali, *Le Tour des horizons*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>116</sup> Claudio Magris, *Danube*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>117</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, *op. cit.*, p. 188.

nom ô combien signifiant ! Je décris des cercles, des détours, je m'é gare comme le brave soldat Chveik sur le chemin de Budejovice et, comme lui, je n'arrive pas à suivre une droite, le chemin linéaire d'une histoire racontée correctement<sup>118</sup>. » La narration linéaire d'un voyage d'un point A vers un point B se fait aujourd'hui très rare, pour ne pas dire inconcevable du fait que l'espace n'est plus ce qu'il était. Il se fait pluriel, multiple et surtout insaisissable. En effet, il ne reste plus beaucoup de voyageurs qui débutent leur récit par une profession d'honnêteté comme pouvait le faire un Jean de Léry au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle : « Dans cette histoire, mon intention et mon propos consisteront uniquement à faire connaître ce que j'ai vécu, vu, entendu et observé en mer, à l'aller et au retour, et parmi les Sauvages d'Amérique, au milieu desquels je suis resté et ai passé près d'un an<sup>119</sup>. » L'auteur actuel, lui, n'hésite pas à avouer au lecteur sa difficulté à comprendre l'espace et il le prévient même que ce qu'il lit n'est peut-être qu'une illusion. C'est par exemple le cas de Chomette lorsqu'il se pose la question, après avoir rapporté un compte rendu sur la situation de la Roumanie post-communiste, « mais peut-être ai-je tout compris de travers ?<sup>120</sup> »

La question qui se pose alors est de parvenir à éviter le silence qui imposerait avec lui la disparition de l'espace. Confronté à une telle impasse, l'écrivain-voyageur n'a que deux solutions : se taire et avouer la fin de l'espace ou bien inventer et trouver un compromis avec l'inénarrable en donnant ainsi un sens et une forme à l'espace. C'est exactement cette dernière échappatoire qu'ont choisie certains auteurs de notre corpus. L'espace qu'ils créent ainsi est forcément imaginaire : « À dire vrai, je ne me rappelle rien de ce voyage et je suis donc obligé de tout réinventer depuis le début<sup>121</sup> », écrit Stasiuk ; il est aussi incohérent : « J'ai appris à écrire, je compose des phrases, lesquelles restent ensuite on ne sait où, mais je ne sais pas construire à l'aide de ces récits une histoire qui ait un sens, une histoire que l'on puisse croire<sup>122</sup> », avoue encore le même Stasiuk. Quand Kauffmann décrit le monde pictural d'un peintre passionné par les châteaux courlandais, il exprime très bien ce triple caractère : « Il avait visité presque tous les châteaux de Courlande. Il ne les peignait pas, il les réinventait,

---

<sup>118</sup> Andrzej Stasiuk, *Journal de bord*, traduit du polonais par Maryla Laurent, in *Mon Europe*, Yuri Andrkhovych et Andrzej Stasiuk, Montricher (Suisse), Noir sur Blanc, 2004, p. 150. Konieczna est un nom propre étymologiquement dérivé de « nécessaire ». Chveik, ou Chvéïk, est le héros du célèbre roman de Jaroslav Hašek, *Le Brave soldat Chvéïk* (1921).

<sup>119</sup> Jean de Léry, *Voyage en terre de Brésil* [1586], Paris, Hachette, 2000, p. 7-8.

<sup>120</sup> Guy-Pierre Chomette et Frédéric Sautereau, *Lisières d'Europe. De la mer Égée à la mer de Barents, voyage en frontières orientales*, Paris, Autrement, coll. « Frontières », 2004, p. 89.

Dans l'annexe « cartes » nous avons inséré aussi le parcours de Guy-Pierre Chomette.

<sup>121</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 60.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 249.

s'inspirant des caprices, ces variations de formes libres et inattendues cultivant l'insolite<sup>123</sup>. » C'est de son image de la Courlande qu'il parle : « Je me suis inventé un monde. Je l'esthétise. Je sais, bien sûr, qu'il n'est pas réel. Je vis dans une bulle. Je n'en sors que pour préserver cette fine pellicule remplie de rêves afin qu'elle ne se déchire pas<sup>124</sup>. » D'ailleurs, comme l'observe Stasiuk, certains espaces sont plus portés à l'imaginaire que d'autres : « Un voyage du pays du roi Ubu au pays du vampire Dracula ne peut pas renfermer de souvenirs auxquels on puisse croire plus tard, comme on croit, par exemple, à l'existence de Paris, de Stonehenge ou de la place Saint-Marc<sup>125</sup>. »

L'emploi de la fiction n'est toutefois pas un stratagème pour attirer ou fasciner le lecteur (sinon il n'aurait jamais avoué y avoir recouru), ni une inaptitude à observer la variété du monde. Au contraire, il s'agit d'une représentation de la complexité de l'espace post-moderne. En effet, depuis la fin du modernisme, il est devenu impossible de séparer aisément le monde réel du monde fictif car ils s'interpénètrent : la réalité entre dans la fiction et la fiction elle-même s'introduit dans la réalité. Westphal exprime parfaitement cette idée :

Il n'est pas exclu que les années quatre-vingt-dix aient sanctionné le retour du réel en littérature. Il en va comme si l'illusion référentielle avait cessé de faire illusion, du moins pour une partie des théoriciens de la littérature. Il n'est pas non plus exclu que la dernière décennie du millénaire ait marqué, en corollaire, le début d'une nouvelle phase du processus de déréalisation postmoderne : la conquête du réel par le littéraire et donc une certaine littérisation du réel. Certains annoncent la mort du roman ; d'autres, plus baroques, entrevoient son triomphe aux dépens d'un réel phagocyté. Dès lors, on évoluerait dans une zone indistincte qui sépare à peine le littéraire réaliste d'une réalité littérisée<sup>126</sup>.

Et celui-ci d'ajouter encore que l'espace narratif et l'espace réel se superposent au risque parfois de se confondre :

L'espace est davantage qu'une texture. Selon les termes de Henri Lefebvre, il est architexture et architecture. Il est un conglomérat immatériel que, pour Lefebvre, règlent les flux de la société. Dans ma vision des choses, attentive à l'oscillation incertaine mais constante entre texte et lieu, le couple architexture/architecture prend un sens différent. Calvino fait Paris qui fait Calvino, Butor fait Tokyo qui fait Butor, Borges fait Buenos Aires qui fait Borges, *et caetera* à l'infini. Le couple architexture/architecture cède alors la place à un tiers : l'intertexture. L'espace humain adopte une

---

<sup>123</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, *op. cit.*, p. 213.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>125</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 22.

<sup>126</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique*, *op. cit.*, p. 152.

dimension intertextuelle. La ligne du récit se superpose au tracé de la rue ou de la route. Et comme cette ligne, ce tracé sont l'une et l'autre des artefacts<sup>127</sup>.

À la longue liste des villes couvertes par la plume des écrivains, il est utile d'ajouter aussi des espaces naturels, hauts lieux de la littérature européenne, comme par exemple le mont Blanc, la mer Méditerranée ou encore, pour rester dans notre terrain d'analyse, le Danube dont Magris dans le livre éponyme a dressé un portrait littéraire époustouflant.

Il n'est pas rare alors que l'écrivain mette en avant les auteurs qui l'accompagnent au long du voyage. Ainsi, Olivier Weber se promène dans les pays de l'ex Union soviétique non seulement avec un indispensable dictionnaire de poche, mais aussi en compagnie de non moins importantes lectures de voyages datant d'autres époques :

J'ai voyagé avec quelques livres, un petit manuel de russe usuel, suffisant pour passer du royaume des aveugles à celui des mal-voyants [...]. Et surtout des livres anciens, dont les récits de voyage d'Alexandre Dumas, qui s'aventura il y a plus d'un siècle en Russie et sur les rives de la mer Caspienne<sup>128</sup>.

Rumiz, pendant le long voyage sur la frontière de l'Union européenne relaté dans *Aux frontières de l'Europe*, déclare avoir mis dans son sac à dos les *Contes d'Odessa* (1932-1933) d'Isaac Babel, et lors d'un autre voyage dans les Balkans, il est en compagnie de Danilo Kiš, l'auteur, entre autres, de *Jardin-cendre* (1965), du prix Nobel de littérature Ivo Andrić et de Claudio Magris. Il arrive aussi de plus en plus souvent que des écrivains-voyageurs suivent les pas d'autres auteurs : c'est le cas de Uwe Johnson avec Ingeborg Bachmann dans son *Reise zu Klagenfurt* (1974) ; de Redmond O'Hanlon avec Joseph Conrad dans *Congo Journey* (1996), ou encore de Marco Belpoliti avec Primo Levi dans *La prova*, où le chercheur italien parcourt le trajet de l'auteur de *La Trêve* au lendemain de sa libération d'Auschwitz.

La présence dans les récits de voyage d'autres auteurs, d'autres itinéraires et de citations créent autant de dialogues et, pour reprendre la définition d'Antoine Compagnon, autant de « départ[s] de sens<sup>129</sup> » qui complexifient l'espace et transforment le parcours linéaire en parcours accidenté.

L'intertextualité bouscule les pôles de la communication littéraire et modifie la nature même du texte : il n'est plus bloc organique, monolithique, en première personne, mais surface collective, corps tribal,

<sup>127</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique, op. cit.*, p. 263-264.

<sup>128</sup> Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies, op. cit.*, p. 14.

<sup>129</sup> Antoine Compagnon, *La Seconde Main ou le Travail de la citation*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1979, p. 44.

tatoué ou couturé, où se marquent divers systèmes de références, se nouent des tracés, s'incisent des affûts. Elle ouvre des chemins de traverse, aussi bien, parfois, des chemins qui ne mènent nulle part... quand la planque est bonne et que l'identification ne prend pas, que le lecteur passe sans y voir malice. La lecture, quand il y a emprunt, cesse de se dérouler de façon linéaire et continue. Impliquant reconnaissance, identification et interprétation, elle se déploie selon les entrelacs d'un système rhizomatique. L'intertextualité sert ainsi un travail de complexification de la diégèse et l'établissement d'une polydirectionnalité du texte<sup>130</sup>.

### III Un débat épistémologique

Aujourd'hui, il est presque impossible de considérer un espace sans tenir compte de ses rapports avec l'imaginaire. On assiste alors à une transformation du regard semblable à celle qu'a observée Michel Foucault pour Aldrovandi, scientifique de la Renaissance, et Buffon, homme des Lumières : « Aldrovandi n'était ni meilleur, ni pire observateur que Buffon ; il n'était pas plus crédule que lui, ni moins attaché à la fidélité du regard ou à la rationalité des choses. Simplement son regard n'était pas lié aux choses par le même système, ni la même disposition de *l'épistémè*<sup>131</sup>. »

Chez certains auteurs de voyages, cette évolution pose néanmoins la question de savoir ce qu'est la vérité. Le récit devient ainsi un terrain de réflexion philosophique et plus précisément épistémologique. On observe une remise en cause de la parole, de l'écriture, des genres littéraires et de la littérature tout court. Il arrive aux auteurs de s'interroger sur la valeur de la réalité et son rapport à la fiction. Ainsi, Kauffmann, au moment d'écrire son article, se demande quelle corrélation il existe entre son article et les lieux qu'il est censé présenter :

Toutes ces rencontres que le hasard a suscitées dessinent une réalité que je ne parviens pas à cerner. Ces personnages, que vais-je pouvoir en tirer pour mon article ? Dans quelle mesure ce reportage que je vais construire pour Henri sera « vrai » ? Depuis que je suis journaliste, je n'ai cessé de me poser la question : d'où vient que la vérité soit si peu vraie ?<sup>132</sup>

Si l'auteur laisse les questions ouvertes, à travers la lecture du corpus, trois réponses sont envisageables. D'abord, l'impuissance de la parole et de l'auteur à saisir la complexité de

<sup>130</sup> Lambert Barthélémy, *Fictions contemporaines de l'errance. Peter Handke, Cormac McCarthy, Claude Simon*, Paris, Classique Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », 2011, p. 464.

<sup>131</sup> Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 55.

<sup>132</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande, op. cit.*, p. 140.

la réalité, comme le souligne Kauffmann. Ensuite, une excessive simplification de la réalité à travers l'abus de stéréotypes, comme le montre le trio australien Santo Cilauro, Tom Gleisner et Rob Sitch avec *La Molvanie. Le pays que s'il existait pas, faudrait l'inventer*<sup>133</sup>. Enfin, une volonté de désinformation abordée à plusieurs reprises par Rory MacLean avec *Stalin's Nose*.

Le texte de MacLean a été salué par Colin Thubron comme révolutionnaire dans son genre<sup>134</sup> : « Avec la publication de *Stalin's nose* en 1992, une voix nouvelle et originale résonne dans la littérature de voyage. Tour à tour loufoque, lyrique, inquiet et fantastique, le premier livre de Rory MacLean fait exploser les normes du genre pour créer un chef-d'œuvre surréaliste<sup>135</sup>. » Pour Thubron, en effet, l'auteur « dépasse les frontières entre fait et fiction pour créer un genre littéraire en lui-même<sup>136</sup> ». Ce déferlement conduit Thubron à se demander jusqu'où l'auteur de récits de voyage peut aller : « *Stalin's Nose* pose aussi une question vitale de forme : qu'est-ce qui est vrai dans tout cela ? Est-il permis à un écrivain-voyageur d'inventer ? Et si oui, combien et de quelle manière<sup>137</sup> ? » Ici la question n'est pas tant de savoir si l'écrivain voyageur est en droit d'affabuler ; il n'est pas non plus question de savoir jusqu'où peut aller son imagination. Il s'agit plutôt de réfléchir à l'emprise de la parole sur la vérité. Sans entrer dans un débat sur la manipulation de la réalité pratiquée dans l'ancien Empire soviétique – ce qui est fondamental dans l'œuvre de MacLean – il est néanmoins utile de souligner la fréquence avec laquelle l'auteur aborde le thème de la parole et de son poids face au réel, jusqu'à intituler un des chapitres centraux de son récit « *Word word word* ». Il s'agit alors non seulement d'une image de l'ex-URSS, mais surtout d'une mise en garde du lecteur vis-à-vis du pouvoir des mots. L'histoire de Stefan, un infiltré du Parti communiste roumain et grand amateur de récits, est à ce propos intéressante. « Stefan racontait des histoires constamment [...]. Le pouvoir des mots pour distraire et pour modeler l'opinion

---

<sup>133</sup> Santo Cilauro, Tom Gleisner et Rob Sitch, *La Molvanie. Le pays que s'il existait pas, faudrait l'inventer*, [2003], traduit de l'anglais par Nicolas Richard, Paris, Flammarion, 2006.

<sup>134</sup> Colin Thubron (1939-) fut parmi les auteurs liés à la revue *Granta* prônant une plus grande liberté d'expression et une évolution du récit de voyage. Ses textes portent en particulier sur la Chine, la Russie et le Moyen Orient. Voir : *Mirror to Damascus*, London, Heinemann 1967 ; *Journey into Cyprus*, London, Heinemann 1975 ; *Among the Russians*, London, Heinemann 1983 ; *The Lost Heart of Asia, A Journey through China*, London, Heinemann, 1987 ; *The Silk Road, China. Beyond the Celestian Kingdom*, London, Pyramid, 1989.

<sup>135</sup> Orig. : « *With the publication of Stalin's Nose in 1992, a new and distinctive voice sounded in the field of travel writing. By turns zany, lyrical, troubled, fantastical, Rory MacLean's first book crashed through the norms of the genre to create a surreal masterpiece* », Colin Thubron, « Introduction », in Rory MacLean, *Stalin's Nose. Across the Face of Europe* [1992], London, Tauris Parke Paperbacks, 2008, p. xi.

<sup>136</sup> Orig. : « *MacLean overrides the borders between fact and fiction to create a literary species almost his own* », *ibid.*

<sup>137</sup> Orig. : « *Stalin's Nose poses, too, a vital question of form: how much of it is true? Is it permissible for a travel writer to invent? And if so, how much, and in what way?* », *ibid.*

l'excitait. Pendant les jours sombres, ses histoires donnaient de l'espoir et il en vint à croire qu'il pourrait aider les gens à voir la vérité ». Mais voilà que le conteur se laisse séduire par un autre conteur d'histoires, un étudiant qui vécut une partie de sa vie en France : « Dans un français éloquent, l'étudiant chantait les louanges de Paris, la beauté de ses femmes et la majesté de la Seine. Stefan, qui n'avait jamais pensé à la France, fut enchanté. Il était suspendu à ses lèvres et il créa Paris dans sa tête. L'étranger tissait une toile qui piégerait Stefan pour le reste de ses jours<sup>138</sup> ». Cet extrait met clairement en relief le poids et le pouvoir de la parole : fascinante et en même temps aveuglante.

Un autre cas, tout à fait particulier et qui a fait couler beaucoup d'encre, nous est offert par le trio australien formé par Santo Cilauro, Tom Gleisner et Rob Sitch, avec *La Molvanie. Le pays que s'il existait pas, faudrait l'inventer*. Rédigé pour tuer le temps pendant d'ennuyeuses vacances en Espagne, *La Molvanie* est le guide touristique d'un pays imaginaire situé quelque part en Europe de l'Est. Comme tout guide touristique, il contient des cartes géographiques, des anecdotes historiques, des conseils pratiques sur les endroits où manger et dormir, les sites à découvrir, les us et coutumes, un petit dictionnaire de la langue et bien sûr les immanquables *errata*, « *we were wrong* ». Inutile de dire que tout est tourné en dérision. Toutefois, sa sortie fut accueillie par un grand succès commercial, mais aussi par plusieurs critiques. Sur le site Internet de la BBC on peut lire, par exemple :

Un guide qui vante les merveilles de la Molvanie, un pays d'Europe de l'Est, suscite la controverse. Le guide indique que la Molvanie est le lieu d'origine de la coqueluche, un des plus grands producteurs européens de panais et propriétaire du plus vieux réacteur nucléaire d'Europe. Il y a un petit problème : la Molvanie n'existe pas. En fait, le livre est tout simplement une parodie du genre du guide touristique. Mais certains considèrent qu'il renforce les stéréotypes des États les plus défavorisés d'Europe<sup>139</sup>.

Si le journaliste de la BBC emploie un ton assez amusé, celui du *Monde* est considérablement plus retenu :

<sup>138</sup> Orig. : « *Stefan told tales constantly [...]. The power of words both to entertain and mould opinion excited him. In the dark days his stories gave people hope and he came to believe that he could help people see the truth* » ; « *In eloquent French the student sang the praises of Paris, of the beauty of its women and the majesty of the Seine. Stefan, who had never thought of France, became enthralled. He hung on every word and created Paris in his mind. The stranger wove a web which would snare Stefan for the rest of his days* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 180.

<sup>139</sup> Orig. : « *A guidebook extolling the delights of the Eastern European country of Molvanîa is causing controversy. The guide says Molvanîa is birthplace of whooping cough, one of the world's biggest parsnip producers and owner of Europe's oldest nuclear reactor. There is one small problem - Molvanîa does not exist; the book is, in fact, merely a spoof of a whole genre of travel guides. But some feel it reinforces stereotypes of Europe's more deprived states* », BBC, « *Molvanîa spoof mocks travel books* » [en ligne], London, BBC, 2004. Disponible sur <<http://www.news.bbc.co.uk/2/hi/europe/3592753.stm>> (consulté le 12 avril 2011).



On rit, certes, mais on s'agace aussi. Tous les poncifs sur les pays de l'ex-bloc soviétique se retrouvent en Molvanie, de la dangerosité des centrales nucléaires à l'emploi de charrettes tirées par des chevaux, de l'alcoolisme atavique à l'omniprésence de la moustache. Les femmes sont incitées à ne pas voyager seules, sous peine de subir « les agressions, vols à main armée et autres harcèlements sexuels typiques des pays de l'Est ». Caricatural. Le « guide » véhicule l'idée que tous les peuples d'Europe orientale se ressemblent, que leur histoire est longue, compliquée et inutile et que la région, dominée par les mafias, ne connaîtra jamais de développement économique<sup>140</sup>.

Toutefois, il suffit de lire les conseils insensés qu'offre Philip Miseree (un des auteurs imaginaires du livre) pour s'apercevoir de l'absurdité du guide et comprendre qu'il s'agit en réalité d'une critique à l'encontre des guides prétendus sérieux et d'un certain tourisme d'aventure :

Les touristes craignant les pickpockets ou les agressions, c'est pathétique. Pour moi, être la victime d'un délit est un aspect essentiel du voyage. Une fois, en me réveillant dans un hôtel minable de Lutenblag je me suis rendu compte qu'on m'avait volé portefeuille, appareil photo et un rein – quelle expérience !<sup>141</sup>

Leur guide est alors une prise de position contre le guide touristique qui, depuis le *Baedeker* du Grand Tour jusqu'au *Routard* du tourisme de masse, est non seulement un vecteur de stéréotypes, mais qui est devenu une lecture incontournable pour des millions de touristes et de ce fait un dangereux créateur d'images. Comme le dit Gleisner à un journaliste britannique de *The Mirror*,

les guides touristiques sont omniprésents ; nous nous accrochons à eux comme à des bouées de sauvetage et nous sommes souvent trop épouvantés pour nous aventurer sans avoir lu d'abord leurs recommandations [...]. On en arrive presque à un point où les gens apprécient le site à travers la lecture plutôt qu'à travers le regard. Ils s'imposent d'une telle manière sur les voyages que nous avons eu le sentiment qu'il était temps de faire une parodie<sup>142</sup>.

---

<sup>140</sup> Olivier Razemon, « La Molvanie, destination virtuelle à succès » [en ligne], Paris, Le Monde, 2007. Disponible sur <[http://www.lemonde.fr/voyage/article/2007/02/2009/la-molvanie-destination-virtuelle-a-succes\\_865651\\_3546.html](http://www.lemonde.fr/voyage/article/2007/02/2009/la-molvanie-destination-virtuelle-a-succes_865651_3546.html)> (consulté le 12 avril 2011).

<sup>141</sup> Santo Cilauro, Tom Gleisner et Rob Sitch, *La Molvanie*, op. cit., p. 36.

<sup>142</sup> Orig. : « *Travel guides are just so ubiquitous; we all grab them like life-rafts and are almost too frightened to venture forth without reading about recommendations first [...]. It's almost at the point where people look up to read about a site instead of looking at the actual site. They've come to dominate travel so much we did feel it was time to do a spoof* », Jason Hopps, « Bored? Try Molvanía, birthplace of whooping cough » [en ligne], London, The Mirror, 16 avril 2004. Disponible sur <[http://www.namibian.com.na/index.php?id=28&tx\\_ttnews\[tt\\_news\]=5018&no\\_cache=1](http://www.namibian.com.na/index.php?id=28&tx_ttnews[tt_news]=5018&no_cache=1)> (consulté le 12 avril 2011).

Contrairement aux affirmations lues plus haut, le guide du trio australien n'est pas un pernicieux concentré de stéréotypes, mais un anti-guide qui devrait permettre de réfléchir à l'emprise de l'imaginaire et de la littérature sur l'espace.

En employant la fiction et en insistant sur la valeur de la parole, l'écrivain-voyageur contemporain nous rappelle que toute forme de texte de voyage, et pas uniquement le récit de voyage, est un artefact : « L'apparente sincérité [...] d'un livre de voyage est toujours en quelque sorte le résultat d'un effet rhétorique ; et nous devons nous rappeler aussi que toute forme de texte viatique est toujours un artefact travaillé et manipulé qui ne devrait jamais être lu naïvement comme une fenêtre transparente sur le monde<sup>143</sup>. » On peut dans ce cas considérer, avec Thompson, que les écrivains-voyageurs contemporains sont des tricheurs, ils brouillent les pistes, introduisent d'autres écrivains et parfois de la fiction, et « ils confondent délibérément les catégories conventionnelles de fiction et de non-fiction afin d'étudier les réclamations contradictoires de l'imagination, de la raison et des responsabilités morales dans nos relations au monde<sup>144</sup> ».

La vérité est alors la somme d'un nombre indéfini de parcours et donc de lectures : la réalité résulte de plusieurs narrations. L'auteur du voyage ne dit pas que le texte que nous lirons correspond à la réalité mais qu'il est une des réalités, un de ces petits ruisseaux qui alimentent le réel ainsi que les nombreuses et incroyables sources du Danube rappelées par Magris :

Ici naît le bras principal du Danube, dit la plaque apposée près de la source de la Breg. Malgré cette déclaration lapidaire, le débat pluriséculaire sur les sources du Danube est loin d'être clos, et se trouve même à l'origine d'une vive rivalité entre les villes de Donaueschingen et de Furtwangen. En outre, ce qui est venu récemment compliquer les choses, c'est l'hypothèse hasardeuse soutenue par Amédée, sédimentologue distingué et historiographe occulte des erreurs de programmation – hypothèse selon laquelle le Danube naît d'un robinet<sup>145</sup>.

Le lecteur, encore incrédule mais fasciné par cette image surréaliste du robinet à l'origine du beau Danube bleu, découvre quelques pages plus loin qu'il n'existe aucun robinet

---

<sup>143</sup> Orig. : « *the apparent truthfulness and factuality of a travelogue is always to some degree a rhetorical effect; and we must remember also that any form of travel text is always a constructed, crafted artefact, which should never be read naively as just a transparent window on the world* », Carl Thompson, *Travel Writing*, op. cit., p. 30.

<sup>144</sup> Orig. : « *they playfully confound our conventional categories of fiction and non-fiction, in order to explore the competing claims of imagination, reason and moral responsibility in our engagement with the world* », *ibid.*, p. 30.

<sup>145</sup> Claudio Magris, *Danube*, op. cit., p. 22.

même si la question de l'origine du Danube se complique ultérieurement quand l'auteur découvre que sa source présumée est alimentée par une gouttière bricolée par une vieille femme.

Il n'y a donc aucun robinet, ni dedans ni dehors. L'eau qui humidifie le pré d'où sort la Breg provient d'un tuyau, enfoncé verticalement dans le sol ; un peu plus haut on voit des taches blanches : c'est peut-être la neige qui, en fondant, alimente, en plus des autres filets, l'eau dont est imbibé le terrain. Quoi qu'il en soit l'eau monte dans ce tuyau, puis déborde. La vieille a appliqué à ce tuyau un tronc creux, qui constitue une sorte de gargouille. Le tuyau rejette son eau dans cette gouttière rudimentaire, laquelle l'amène à son tour dans un seau, où la vieille va chercher l'eau dont elle a besoin. Ce seau est toujours plein, et l'eau en supplément, qui y arrive sans cesse, descend la pente puis inonde et imbibe le pré, humidifiant tout le terrain qui, dans le creux en contrebas, donne naissance à la Breg, c'est-à-dire au Danube<sup>146</sup>.

Si la réalité souvent impénétrable est issue de sources et d'histoires variées, celle qui est offerte au lecteur est la représentation du monde possible, celui de l'écrivain, et peu importe qu'elle se révèle fautive. C'est d'ailleurs sur cette adhésion entre réalité et fiction que se termine le récit de voyage de Kauffmann quand, après avoir découvert que la feuille qu'il croyait provenir de l'arbre planté le jour du mariage de Madame Royal avec le Duc d'Angoulême au palais de Jelgava en 1799 est un faux, il décide de la conserver et de l'offrir ainsi au lecteur.

Je l'avais complètement oubliée cette histoire. Il me fallut aussitôt connaître le nom de l'arbre. J'ai montré la feuille séchée à un ami féru de botanique. « *Sorbus intermedia* », a-t-il tranché ; autrement dit un alisier du Nord, appelé aussi alisier de Suède. Il est rare et même pratiquement impossible, a précisé mon ami, que de tels sujets atteignent deux cents ans. Ce n'était donc pas cette essence qui avait été planté lors du mariage princier. Je ne jetai pas pour autant la feuille d'alisier<sup>147</sup>.

---

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>147</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande, op. cit.*, p. 286-287.

## CHAPITRE 3

### LE RÉCIT DE VOYAGE AU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE

Aujourd'hui nous sommes confrontés à ce que l'on pourrait définir comme un paradoxe. D'une part, le monde ne cesse depuis longtemps de rétrécir et de s'uniformiser du fait des découvertes, des moyens de transport de plus en plus rapides et de communications de plus en plus efficaces, ce qui ne laisse guère de place au mystère et à l'aventure. D'autre part, on assiste à une augmentation exponentielle des voyages et – ce qui est encore plus intéressant pour nous – à un intérêt tout à fait remarquable envers la littérature de voyage et le récit de voyage en particulier. Vis-à-vis de cette apparente aporie, certaines questions se posent : est-il encore possible de voyager ? l'aventure existe-t-elle encore ? pourquoi partir et surtout pourquoi écrire des récits de voyages si nous sommes, selon certains, citoyens d'un village global ? Voilà autant de questions auxquelles nous tenterons de répondre.

#### I Contre le voyage

Les critiques vis-à-vis du voyage et des voyageurs sont nombreuses et ne datent pas d'aujourd'hui. L'affirmation de Blaise Pascal qui, dans ses *Pensées*, observe que « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre<sup>148</sup> » est à ce propos éclairante. Claudio Magris, dans l'introduction à son recueil de voyages *L'infinito viaggiare*, nous rappelle que pour le philosophe autrichien Otto Weininger, voyager est un acte fondamentalement immoral car le voyageur, en fuyant sa demeure, cherche avant tout à s'évader de ses angoisses et de ses responsabilités. De plus, pour Weininger, le voyageur est un observateur insouciant d'une réalité qu'il ne peut et qu'il ne veut pas vivre par le fait même de son statut<sup>149</sup>.

À partir du milieu du XX<sup>e</sup> siècle aux critiques d'ordre moral et philosophique s'ajoutent des critiques qui annoncent la fin du voyage en raison de l'achèvement des grandes découvertes et de l'éclosion du tourisme. « La fin des voyages » fut d'ailleurs le titre choisi par

---

<sup>148</sup> Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, Éditions Léon Brunschvicg, 1897, n° 139.

<sup>149</sup> Claudio Magris, *L'infinito viaggiare*, *op. cit.*, p. xviii.

l'anthropologue Claude Lévi-Strauss pour la première partie de son *Tristes Tropiques* qui débute par cette déclaration : « Je hais les voyages et les explorateurs<sup>150</sup>. » En effet, depuis que les *blank spaces* qui couvraient les planisphères, et dont déjà rêvait Joseph Conrad et avec lui le héros de *Cœur de ténèbres* (1899), ont disparu à jamais, notamment à cause d'une mondialisation galopante et écrasante, voyager est devenu, pour Lévi-Strauss et non seulement, un non-sens, une activité gratuite et inutile :

Ce que d'abord vous nous montrez, voyages, c'est notre ordure lancée au visage de l'humanité. Je comprends alors la passion, la folie, la duperie des récits de voyage. Ils apportent l'illusion de ce qui n'existe plus et qui devrait être encore, pour que nous échappions à l'accablante évidence que vingt mille ans d'histoire sont joués. Il n'y a plus rien à faire : la civilisation n'est plus cette fleur fragile qu'on préservait, qu'on développait à grand-peine dans quelques coins abrités d'un terroir riche en espèces rustiques, menaçantes sans doute par leur vivacité, mais qui permettaient aussi de varier et de revigorer les semis. L'humanité s'installe dans la monoculture ; elle s'apprête à produire la civilisation en masse, comme la betterave. Son ordinaire ne comportera plus que ce plat<sup>151</sup>.

Le plaisir offert par l'ailleurs est désormais remplacé par le simulacre, les sons par des grincements métalliques et les parfums par des « relents suspects ».

Voyages, coffrets magiques aux promesses rêveuses, vous ne livrerez plus vos trésors intacts. Une civilisation proliférante et surexcitée trouble à jamais le silence des mers. Les parfums des tropiques et la fraîcheur des êtres sont viciés par une fermentation aux relents suspects, qui mortifie nos désirs et nous voue à cueillir des souvenirs à demi corrompus<sup>152</sup>.

Et le regret, pour Lévi-Strauss et bien d'autres, est incommensurable :

Tel je me reconnais, voyageur, archéologue de l'espace, cherchant vainement à reconstituer l'exotisme à l'aide de parcelles et de débris. Alors insidieusement, l'illusion commence à tisser ses pièges. Je voudrais avoir vécu au temps des vrais voyages, quand s'offrait dans toute sa splendeur un spectacle non encore gâché, contaminé et maudit<sup>153</sup>.

Plus récemment, dans son essai sur les récits de voyage anglo-saxons pendant l'entre-deux-guerres<sup>154</sup>, l'Anglais Paul Fussell, regrettant la disparition des transatlantiques des quais de Manhattan et l'éclosion de l'industrie touristique, qui se lance parfois dans des projets

---

<sup>150</sup> Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 38-39.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>154</sup> Paul Fussell, *Abroad. British Literary Traveling between the Wars*, Oxford University Press, 1980.

consternants<sup>155</sup>, constate que voyager est désormais une activité anachronique. Ce sentiment de perte est palpable surtout après la Deuxième Guerre mondiale. Evelyn Waugh<sup>156</sup>, par exemple, qui réunit son recueil de récits de voyage sous le titre *When the Going Was Good*, (que l'on pourrait traduire par *Quand bouger était bon*) ne laisse que peu d'illusions, et déclare dans la préface : « Il n'y a plus d'espace pour les touristes dans un monde de "déplacés". Plus jamais, je suppose, nous n'atterrirons sur un sol étranger avec lettre de crédit et passeport (qui est lui-même la première ombre pâle du grand nuage qui nous enveloppe) et ne ressentirons le monde grand ouvert devant nous<sup>157</sup>. » En effet, à partir du XX<sup>e</sup> siècle, les voyageurs

ont tous déploré qu'il n'était plus guère envisageable de voyager sans accumuler les preuves de l'impossibilité d'accomplir un voyage digne de ce nom, sans découvrir les traces, souvent détestables souvent désastreuses, laissées par des prédécesseurs plus ou moins nombreux et plus ou moins nuisibles<sup>158</sup>.

Pourtant, en dépit des critiques parfois très âpres et des prévisions les plus sombres, l'homme n'a jamais autant voyagé que depuis les années 1950.

## II L'éloge du voyage

Les raisons qui portent l'homme à quitter son lieu natal sont nombreuses. Certains ont même rédigé des listes énumérant différentes formes ou catégories de voyages. Jacques Lacarrière, par exemple, en recense treize types :

le voyage d'affaires (celui du représentant), le voyage d'amour (limité à deux et le plus souvent à Venise), le voyage civil forcé (l'exilé, le déplacé, le déporté), le voyage militaire forcé (guerre), le voyage d'aventure (l'explorateur), le voyage d'agrément (tourisme), le voyage clandestin (espionnage), le voyage scientifique (archéologue, géologue, ethnologue), le voyage militant (tournée électorale à l'île de la

---

<sup>155</sup> L'auteur rapporte le cas du projet d'un fonctionnaire du gouvernement du Guyana de transformer la ville de Jonestown – entrée dans les annales pour le suicide collectif d'une secte religieuse en 1978 – en une rentable attraction touristique « sur le style [selon les paroles du fonctionnaire reportées par Fussell] de Auschwitz et Dachau ».

<sup>156</sup> Evelyn Waugh (1903-1966) fut un des écrivains anglais majeurs de son époque et auteur de quelques récits de voyage à grand succès comme *Labels: A Mediterranean Journal*, London, Duckworth, 1930 ; *Remote People*, London, Duckworth, 1931 ; *Ninety-two Days: The Account of a Tropical Journey Through British Guiana and Part of Brazil*, London, Duckworth, 1934.

<sup>157</sup> Orig. : « *There is no room for tourists in a world of "displaced persons". Never again, I suppose, shall we land on foreign soil with a letter of credit and passport (itself the first faint shadow of the great cloud that envelopes us) and feel the world wide open before us* », Evelyn Waugh, *When the Going Was Good*, London, Duckworth, 1946, p. 10-11.

<sup>158</sup> Gérard Cogez, *Les Écrivains voyageurs au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 2004, p. 20.

Réunion, par exemple), le voyage missionnaire (prêtres et pèlerinages). À quoi il convient d'ajouter le voyage du diplomate et celui de l'enseignant ou technicien en poste à l'étranger qui tiennent, selon des propositions variables pour chacun, du voyage d'affaires, du voyage officiel et du voyage missionnaire<sup>159</sup>.

Mais c'est le treizième exemple, celui du « flâneur » qui suscite son intérêt ainsi que le nôtre. Si la plupart des départs est provoquée par la nécessité, l'obligation ou bien l'émulation, il n'est pas sans intérêt de se demander pour quelles raisons de nos jours, malgré l'énorme quantité d'informations et d'images à notre disposition, certaines personnes sont poussées à quitter leur domicile sans une raison de force majeure. En d'autres termes, quelle est la mouche ou, mieux encore, pour reprendre le mythe grecque de Io, quel est le taon qui pique les hommes et les pousse à franchir le seuil de leurs demeures et se livrer ainsi à l'imprévu ? « À quoi bon bouger », se demande Des Esseintes, le héros de *À Rebours*, « quand on peut voyager si magnifiquement sur une chaise<sup>160</sup> ? » La poétesse américaine Elisabeth Bishop, qui a fréquemment écrit sa passion pour le voyage comme le suggère le titre de son recueil *Questions of Travel*, se demande à la fin du poème éponyme : « Quelle est cette puérité qui, tant que nous avons un souffle de vie // dans nos corps, nous pousse à courir // voir le soleil de l'autre côté<sup>161</sup> ? » Et Bruce Chatwin titrait en 1988 son dernier livre, *Qu'est-ce que je fais là*, autrement dit, selon Andrzej Stasiuk, « le mantra de base ou la prière de chaque voyageur<sup>162</sup> ».

L'auteur de *En Patagonie* est, parmi les écrivains-voyageurs, celui qui s'est le plus intéressé à cette question, convaincu que l'attrait pour la route est tout simplement une conséquence, parmi d'autres, de l'instinct nomade de l'homme que des millénaires de sédentarisation n'ont pas pu effacer totalement. Dans la « Lettre à son éditeur », Tom Maschler, datée du 24 février 1969 et reportée dans le livre posthume *Anatomie de l'errance*, Chatwin lui fait part de son projet d'écrire un livre sur le nomadisme<sup>163</sup>, dont l'objectif serait d'étudier ses origines et, par ce biais, d'ouvrir une réflexion sur les raisons apparemment irrationnelles qui poussent l'homme à partir de chez lui. Toujours dans *Anatomie de l'errance*

<sup>159</sup> Jacques Lacarrière, « Le Bernard-l'hermite ou le Treizième Voyage », in Alain Borer et al. (éds), *Pour une littérature voyageuse*, Paris, Complexe, coll. « Le regard littéraire », 1999, p. 105-106.

<sup>160</sup> Joris-Karl Huysmans, *À Rebours* [1884], Paris, Union Générale d'Édition, coll. « 10/18 », 1974, p. 226. Sans compter que, comme le héros de Huysmans put constater lors de son voyage en Hollande, le contact avec le réel est bien souvent source de grandes désillusions.

<sup>161</sup> Elisabeth Bishop (1911-1979) figure parmi les poètes anglophones majeurs du XX<sup>e</sup> siècle. Souvent ses poèmes portent sur la perception de l'espace et sur les voyages comme les titres de certains de ses recueils le suggèrent : *North & South*, Houghton Mifflin, 1946 ; *Questions of Travel*, Farrar, Straus and Giroux, 1965 ; *Geography III*, Farrar, Straus and Giroux, 1976. Orig. : « *What childishness is it that while there's a breath of life // in our bodies, we are determined to rush // to see the sun the other way around?* »

<sup>162</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 89.

<sup>163</sup> Bruce Chatwin, *Anatomie de l'errance* [1997], traduit de l'anglais par Jacques Chabert, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de poche », 2006, p. 105-118.

on trouve l'article « It's a nomad nomad NOMAD world », qui nous éclaire sur sa vision presque dichotomique entre sédentarisme et nomadisme. En effet, en langue anglaise la suite des cinq lettres composant le mot « *nomad* » ne traduit pas seulement le terme « nomade », mais si l'on se prête à un jeu de mots on y découvre la fusion de l'adverbe de négation « *no* » et de l'adjectif « *mad* » : « *no mad* », c'est-à-dire littérairement « pas fou ». L'association entre nomadisme et santé psychique d'un côté associe systématiquement la société sédentaire à la sphère de la folie. Le titre fait d'ailleurs appel au livre *Anatomie de la mélancolie* (1621) du médecin anglais Robert Burton pour qui le mouvement est le meilleur remède contre la mélancolie.

Il faut dire aussi que la plupart des écrivains perçoivent ce besoin de manière moins radicale et plus personnelle. Pour Montaigne, par exemple, considéré comme un des pères du voyage moderne, il s'agit d'« un exercice fort profitable » du moment que

l'âme y a une continuelle exercitation, à remarquer les choses inconnues et nouvelles. Et je ne sache point meilleure école [...] à façonner la vie, que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies, et usances : et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature<sup>164</sup>.

Pour Platon, déjà, l'expérience du voyage est utile à l'accomplissement de l'être. On voyage donc pour découvrir, mais on voyage aussi pour se découvrir, pour se former et parfois, selon Nicolas Bouvier, pour se défaire : « Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait<sup>165</sup> ». Toutefois, les motivations ne font pas toujours l'unanimité. Kauffmann, par exemple, n'a jamais cru au « voyage comme révélation, dévoilement ou réalisation de soi-même », car à son avis « on ne visite pas un pays étranger pour se connaître, mais, en principe, pour aller à la rencontre de l'inconnu, éprouver autrui<sup>166</sup> » ou, à la limite, et encore une fois sur les pas de Stendhal, « pour retrouver des sensations perdues, comme "les détails d'un serrement de mains dans la nuit"<sup>167</sup> ». Pour certains, le voyage est aussi une manière de fuir, non seulement des lieux dangereux et désormais inhospitaliers, mais également soi-même ou, comme le rappelle Charles Baudelaire dans ses *Journaux intimes*, « la grande maladie : l'horreur du domicile » ; pour d'autres, comme

---

<sup>164</sup> Michel de Montaigne, « De la vanité », in Michel de Montaigne, *Les Essais* [1595], Livre III, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de poche », 2001, p. 1519.

<sup>165</sup> Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Payot & Rivages, coll. « Voyageurs Payot », 2001, p. 12.

<sup>166</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, *op. cit.*, p. 78.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 74.



Grenier, on voyage en revanche pour se trouver<sup>168</sup> ou, comme Marco Belpoliti avec Primo Levi et bien d'autres, pour retrouver les traces de leurs prédécesseurs. « Il se peut que l'on parte en voyage pour sauver des faits, pour soutenir leur fragile et unique lueur<sup>169</sup> ». Et encore, pour paraphraser de nouveau Stasiuk, on voyage parce qu'on ne peut pas « se résigner à l'idée que la pensée n'ait qu'une existence abstraite<sup>170</sup> ». Un besoin d'autant plus nécessaire que l'espace, comme nous avons déjà eu occasion de le souligner, est considéré comme limité désormais.

À ne se confier qu'au papier, on risque de découvrir que l'on n'est rien d'autre qu'une silhouette découpée dans du vélin, qui tremble et s'effiloche au vent. C'est ce vent que désirerait le voyageur, l'aventure, la chevauchée sur la ligne de faîte ; il voudrait se trouver nez à nez, comme Kepler le mathématicien, avec les desseins de Dieu et les lois de la Nature, et pas seulement avec ses propres idiosyncrasies<sup>171</sup>.

Enfin, dans l'introduction à son recueil d'impressions de voyage, *L'infinito viaggiare*, après avoir dévoilé un florilège consistant dans les différentes raisons de partir, Magris perçoit le voyage comme l'occasion de saisir différemment et complètement son propre temps :

Le voyage donc comme persuasion [...]. La persuasion : la possession réelle de sa propre vie, la capacité à vivre l'instant, chaque instant et pas seulement ceux privilégiés et exceptionnels, sans le sacrifier au futur, sans l'anéantir dans des projets et des programmes, sans le considérer simplement comme un moment à faire passer rapidement pour atteindre d'autres choses<sup>172</sup>.

La liste, comme le suggère le titre du recueil de Magris, est loin d'être terminée. Pourtant, il est encore une raison qui nous semble digne d'être commentée : voyager pour raconter et, dans le cas des écrivains-voyageurs, pour écrire. Les voyages ne seraient alors pas seulement un moteur de l'Histoire, comme l'a bien observé Leed<sup>173</sup>, mais aussi un moteur à

---

<sup>168</sup> « On peut voyager non pour se fuir, chose impossible, mais pour se trouver. Le voyage devient alors un moyen. Il est donc bien vrai que dans ces immenses solitudes que doit traverser un homme de la naissance à la mort, il existe quelques lieux, quelques moments privilégiés où la vue d'un pays agit sur nous, comme un grand musicien sur un instrument banal qu'il révèle, à proprement parler, à lui-même », Jean Grenier, *Les Îles* [1933], Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1977, p. 84.

<sup>169</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 61.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>171</sup> Claudio Magris, *Danube*, op. cit., p. 31.

<sup>172</sup> Orig. : « *Il viaggio dunque come persuasione. [...] La persuasione: il possesso presente della propria vita, la capacità di vivere l'attimo, ogni attimo e non solo quelli privilegiati ed eccezionali, senza sacrificarlo al futuro, senza annientarlo nei progetti e nei programmi, senza considerarlo semplicemente un momento da far passare presto per raggiungere qualcosa d'altro* », Claudio Magris, *L'infinito viaggiare*, op. cit., p. viii.

<sup>173</sup> Cf. Eric J. Leed, *The Mind of the Traveler. From Gilgamesh to Global Tourism*, New-York, Basic Books, 1991.

histoires. De retour, le voyageur, comme le marin de Coleridge, est pris par une étrange éloquence, « *a strange power of speech* ».

Certes, dans ce monde administré et organisé à l'échelle planétaire, il semble que le mystère et l'aventure du voyage n'aient plus leur place, déjà les voyageurs de Baudelaire, partis pour chercher du nouveau et prêts à encourir un naufrage dans cette aventure, retrouvent dans l'inconnu, malgré d'imprévus désastres, l'ennui qu'ils avaient laissé chez eux. Se déplacer, c'est mieux que rien : on regarde par la fenêtre du train qui fonce à travers le paysage, on offre son visage à un peu de fraîcheur qui descend des arbres sur les boulevards, en se mêlant aux gens, et quelque chose s'écoule et vous passe à travers le corps, l'air s'infiltré dans vos vêtements, votre moi se dilate et se contracte comme une méduse, un peu d'encre débordant de la bouteille se dilue dans une mer couleur d'encre<sup>174</sup>.

Et les voyages ont fait et font encore aujourd'hui couler beaucoup d'encre.

### III Raisons d'un succès

L'abondance de publications ; les nombreuses rééditions de récits de voyage devenus désormais des classiques du genre<sup>175</sup> ; les collections, comme *PBP Voyageurs* chez Payot et *Rivages*, riches d'au moins deux cents volumes, et les maisons d'éditions, comme *Transboréal*, consacrées aux récits de voyage ; le succès national et international de certains festivals de littérature<sup>176</sup> ; jusqu'aux prix littéraires décernés à des auteurs pour qui le voyage occupe un rôle considérable dans l'économie de leur œuvre<sup>177</sup> : tous ces facteurs prouvent le succès retentissant que depuis trente ans la littérature viatique rencontre.

Toutefois, les opinions vis-à-vis de cet engouement ne font pas l'unanimité. Pour certains, comme Michel Le Bris, ce succès, malgré la crise de l'édition, indiquerait non seulement la fin d'un certain type de littérature, mais surtout l'occasion d'un possible renouvellement de celle-ci à travers un retour à l'espace.

Nous savons, aujourd'hui un peu mieux qu'hier, de quoi meurt la littérature : de s'être faite la servante des idéologies, sous le prétexte de l'engagement, de se noyer dans le trop-plein de soi, sous les prétextes des psychologues, ou, à l'envers, de ne se satisfaire de n'être plus que « littérature » : jeu de mots. Lui

---

<sup>174</sup> Claudio Magris, *Danube*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>175</sup> Par exemple *Le Devisement du monde* (1298) de Marco Polo ; *Voyage avec un âne dans les Cévennes* (1879) de Robert L. Stevenson ; *The Road to Oxiana* (1937) de Robert Byron, etc.

<sup>176</sup> Un des plus connus en France est le festival *Étonnants Voyageurs* qui se tient tous les ans depuis 1990 à Saint-Malo.

<sup>177</sup> Je pense en particulier aux prix Nobel de Littérature décernés notamment à Vidiadhar S. Naipaul en 2001 et Jean-Marie G. Le Clézio en 2008.

reste peut-être, pour retrouver son sens, ses énergies, après des décennies d'asservissement au Signe-Roi, à retrouver le monde<sup>178</sup>.

L'espace, comme l'affirmait en 1978 le poète Kenneth White, offre une vitalité et un élan nouveau qui permettent de sortir la littérature « de la pesanteur du discours socio-moral, des idéologies bien-pensantes, de la médiocrité érigée en modèle, d'une pensée linéaire, d'une psychologie trop étroite, de tous les culs-de-sac de la culture<sup>179</sup> ». D'autres, en revanche, à l'image de Lévi-Strauss ne comprennent pas comment des livres à leurs yeux parsemés d'inepties, d'inexactitudes et conçus exclusivement pour épater le lecteur puissent avoir un succès comparable.

Pourtant, ce genre de récit rencontre une faveur qui reste pour moi inexplicable. L'Amazonie, le Tibet et l'Afrique envahissent les boutiques sous formes de livres de voyage, comptes rendus d'expédition et albums de photographies où le souci de l'effet domine trop pour que le lecteur puisse apprécier la valeur du témoignage qu'on apporte. Loin que son esprit critique s'éveille, il demande toujours davantage de cette pâture, il en englutit des quantités prodigieuses<sup>180</sup>.

Et encore :

Que lisons-nous dans ces livres ? Le détail des caisses emportées, les méfaits du petit chien de bord, et, mêlées aux anecdotes, des bribes d'informations délavées, traînant depuis un demi-siècle dans tous les manuels, et qu'une dose d'impudence peu commune, mais en juste rapport avec la naïveté et l'ignorance des consommateurs, ne craint pas de présenter comme un témoignage, que dis-je, une découverte originale.

Questionné sur les raisons d'écrire des livres de voyage quand tout le monde peut voyager, l'écrivain-voyageur Paul Theroux répondit que c'était pour la même raison que celle pour laquelle on écrit des livres d'amour alors même que tout le monde fait l'amour. C'est peut-être alors dans la ville la plus romantique et de surcroît la plus décrite au monde – Venise – que l'on trouve une réponse. Le poète italien Diego Valeri, dans les premières pages de son *Guida sentimentale di Venezia*, en se remémorant le lien entre Dante et Béatrice, affirme que l'on peut écrire par amour d'une ville, comme pour une femme et que, comme pour une femme aimée, on n'écrit pas sur une ville pour compléter son éloge, mais simplement pour

---

<sup>178</sup> Michel Le Bris, « Fragments du royaume », in Jacques Lacarrière et al. (éds.), *Pour une littérature voyageuse*, op. cit., p. 140.

<sup>179</sup> Kenneth White, *La Figure du Dehors*, Paris, Grasset, 1978, p. 13. Kenneth White est aussi le père de la « géopoétique » dont nous parlerons dans la dernière partie.

<sup>180</sup> Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, op. cit., p. 14.

défourer son propre esprit<sup>181</sup>. Et c'est toujours en pensant à Venise, et aux pages que l'écrivain américain Henry James lui consacra, que Kauffmann constate que l'on peut écrire sur un lieu uniquement pour le plaisir et « [...] qu'il est délicieux, aussi, de parler des sujets rebattus [...] qu'on écrit finalement pour répondre à l'appel d'un devoir. S'assurer que l'héritage est intact, qu'il continue à retentir en nous. Toute singularité altérerait le charme<sup>182</sup> ».

De son côté, Bruce Chatwin trouve une raison à l'écriture de l'espace aux antipodes de Venise, et plus précisément en Australie, auprès des peuples aborigènes. Selon l'auteur du *Chant des pistes* « en théorie, du moins, la totalité de l'Australie pouvait être lue comme une partition musicale. Il n'y avait pratiquement pas un rocher, pas une rivière dans le pays qui ne pouvait être ou n'avait pas été chanté<sup>183</sup> ». Ainsi, de même que l'aborigène australien chante sa terre pour que celle-ci ne meure pas, l'auteur du récit de voyage se sent dans l'obligation de chanter l'espace qu'il traverse pour que jamais il ne disparaisse.

J'accumule pour remplir, tant bien que mal, l'espace, pour recommencer tout depuis le début, refaire, écrire un incessant prologue à ce qui a eu lieu, parce que c'est la seule manière de faire revivre, ne serait-ce qu'un instant, le passé et le sans-vie, dans l'espoir illusoire que la mémoire se glisse dans un interstice invisible et soulève le couvercle du néant. Je répète donc ce désespérant mantra de noms et de paysages, car l'espace meurt plus lentement que moi, il est comme une représentation de l'immortalité, je marmonne cette prière géographique, ces Ave Maria topographiques, je débite cette litanie cartographique pour que cette cour des miracles, cette grande roue, ce kaléidoscope s'immobilise un instant au moins, s'arrête avec moi au-dedans de lui<sup>184</sup>.

D'autre part, comme l'échec de l'indicateur des *Horaires de cars, de bateaux, de trains et d'avions*, qui devait reproduire l'univers entier du héros de *Jardin, cendre* de Danilo Kiš<sup>185</sup> en témoigne, le monde ne cesse d'évoluer. Le récit de voyage est alors un des moyens pour observer cette nouvelle métamorphose et de l'espace et de l'homme.

---

<sup>181</sup> Diego Valeri, *Guida sentimentale di Venezia*, Firenze, Passigli Editori, 1997, p. 141. « *Se si continua a scrivere di Venezia non è, dunque, perché si spera "sua laude finire", ma soltanto "per isfogar la mente". Così diceva Dante di Beatrice; così diciamo noi di questo nostro amore in forma di città.* »

<sup>182</sup> Voici l'observation de Kauffmann à ce propos : « S'attaquant à Venise, sujet casse-gueule par excellence, Henry James déclare d'emblée qu'il est impossible d'exprimer sur cette ville quelque chose d'original. Il va même jusqu'à remarquer : « Il n'y a notoirement rien à dire sur cette question. » On pense alors : après une telle entrée en matière, comment va-t-il s'en sortir ? Car, visiblement, le préambule annonce l'intention de se mesurer à la difficulté. Il écrit : « Il serait à coup sûr très triste, le jour où il y aurait quelque chose de nouveau à dire sur Venise. » Pirouette ? Je ne crois pas », Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, op. cit., p. 104.

<sup>183</sup> Bruce Chatwin, *Le Chant des pistes*, traduit de l'anglais par Jacques Chabert, Paris, Grasset, 1988, p. 22.

<sup>184</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 207-208.

<sup>185</sup> En effet, comme le dit Stasiuk dans son récit : « Si ce livre avait vu le jour, tous les voyages seraient devenus superflus. La lecture les aurait remplacés », Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 289-290.

De ce fait, le récit de voyage a su toucher la corde sensible du public, « comme si les lecteurs trouvaient dans leurs écrits une réponse à ce qui leur paraît manquer ailleurs – comme si ces écrivains répondaient à une attente diffuse<sup>186</sup> ». Plusieurs facteurs contribuent à son succès. Certes, il existe toute une série de formes rhétoriques utilisées pour attirer non seulement l'attention, mais aussi la bienveillance de son lecteur<sup>187</sup>. Il y a la narration détaillée d'une expérience unique qui transcrit la magie de l'aventure, de l'ailleurs et de l'exotisme : les grands malades de notre siècle et non seulement. En effet, déjà Théophile Gautier dans son *Voyage en Espagne* observait qu'« un des grands malheurs de la vie moderne, c'est le manque d'imprévu, l'absence d'aventures. Tout est si bien réglé, si bien engrené, si bien étiqueté que le hasard n'est plus possible<sup>188</sup> ». Aujourd'hui, comme il est aisé de l'imaginer, les choses ne se sont pas du tout améliorées. Au contraire, comme l'ont noté les auteurs du manifeste, *L'aventure, pour quoi faire ?*, la paranoïa sécuritaire et « le principe de précaution<sup>189</sup> » qui traversent les pays occidentaux ne font qu'éliminer le peu qui restait de l'esprit d'aventure, c'est-à-dire « la volonté de se sentir responsable, [...] de n'incriminer personne pour les souffrances, dommages, préjudices que l'on pourrait éventuellement subir. L'aventure, c'est être actif et non passif, souverain de sa vie et non sujet implorant du maître tout-puissant que serait "la société"<sup>190</sup> ». Maintenir en vie cet esprit, c'est alors, à l'instar de Jean-Christophe Rufin, « la grande cause de l'humanité<sup>191</sup> » du moment que celui-ci serait avec la poésie une arme « pour nous permettre de demeurer libres dans un monde de plus en plus formaté, surveillé, mesquin et précautionneux<sup>192</sup> ». D'ailleurs, pour se rendre compte à quel point l'aventure, ou mieux le manque d'aventure, inquiète écrivains et voyageurs, il suffit de prêter attention au nombre de fois où ce mot apparaît dans les récits de voyage.

Pourtant, encore plus important que l'élément rhétorique et le côté aventureux, le succès du récit de voyage contemporain est attribuable au fait que l'écrivain-voyageur, comme l'observe le prix Nobel de littérature et grand voyageur Naipaul, sans pourtant nier le poids de l'autobiographie, remet l'Autre au centre de sa narration :

<sup>186</sup> [s.n.], « Note de l'éditeur », in Jacques Lacarrière et al. (éds.), *Pour une littérature voyageuse*, op. cit., p. 7.

<sup>187</sup> Parmi les formes les plus employées, je rappelle les tutoiements, les questionnements, les exclamations, les *chleuasmes*, qui consistent à se sous-estimer pour ainsi chercher la compréhension du lecteur, etc.

<sup>188</sup> Théophile Gautier, *Voyage en Espagne. Tras los montes*, Paris, Laplace, Sanchez et Cie, 1873, p. 300.

<sup>189</sup> Jean-Christophe Rufin, « Esprit d'aventure et principe de précaution. Le risque est un droit humain », in Patrice Franceschini et al., *L'Aventure pour quoi faire ?*, Paris, Éditions Points, coll. « Aventure », 2013, p. 61.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 61-62.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>192</sup> Patrice Franceschi, « Il était une fois... », in Patrice Franceschini et al., *L'Aventure pour quoi faire*, op. cit., p. 11.

Le plus important dans le voyage, pour un écrivain, ce sont les gens parmi lesquels il se retrouve. Aussi, dans mes récits de voyage, dans mes explorations culturelles, l'écrivain-voyageur se met-il toujours en retrait ; les gens du pays s'avancent au premier plan ; et je redeviens ce que j'étais au début : un agenceur de récits. [...] L'auteur est moins présent, moins investigateur : découvreur d'individus, dénicheur d'histoires, il se tient à l'arrière-plan, s'en remet à son intuition<sup>193</sup>.

Ainsi, l'écrivain-voyageur se fait conteur dans le sens que lui avait donné le philosophe allemand Walter Benjamin, c'est-à-dire celui qui ramène la sagesse du lointain. Alors que le romancier s'isole de plus en plus dans l'autofiction, l'écrivain-voyageur, par le fait qu'il raconte l'expérience de son voyage, qu'il offre la voix aux personnes rencontrées, réactive l'ancien art de conter qui consiste, contrairement à l'information, « à savoir rapporter une histoire sans y mêler d'explication<sup>194</sup> ». Et ce qui est raconté, à son tour, « devient expérience en ceux qui écoutent » ou lisent « son histoire »<sup>195</sup>.

Le lecteur, qui à la fin de sa lecture voit l'auteur en train d'écrire son récit, est exhorté alors à raconter à son tour l'expérience de sa lecture. De plus, le récit de voyage ne se termine pas par un point final, mais bien, comme dans le livre de Büscher, par un point d'interrogation : « Natalia me sourit et demanda : "Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?"<sup>196</sup> ». Des questions qui sont, elles aussi, autant de points de départ pour d'autres discussions et d'autres voyages. La fin du voyage si souvent évoquée ne dépend alors pas tant du fait que l'on voyage trop, mais plutôt du fait que, comme l'observait Walter Benjamin, l'homme a perdu la valeur de l'expérience.

L'art de conter est en train de se perdre. Il est de plus en plus rare de rencontrer des gens qui sachent raconter une histoire. Et s'il advient qu'en société quelqu'un réclame une histoire, une gêne de plus en plus manifeste se fait sentir dans l'assistance. C'est comme si nous avions été privés d'une faculté qui nous semblait inaliénable, la plus assurée entre toutes : la faculté d'échanger des expériences<sup>197</sup>.

---

<sup>193</sup> Cité in Frank Michel, *Désir d'ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, Paris, Armand Colin/ HER, coll. « Chemins de traverse », 2000, p. 107.

<sup>194</sup> Walter Benjamin, *Le Conteur. Réflexions sur l'œuvre de Nicolas Leskov* [1936], in Walter Benjamin, *Oeuvres III*, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 2000, p. 123.

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>196</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, *op. cit.*, p. 281. Orig. : « Natalia lächelte und fragte : "Was machen wir jetzt?" », *Berlin-Moskau*, *op. cit.*, p. 237.

<sup>197</sup> Walter Benjamin, *Le Conteur*, *op. cit.*, p. 115.

## CHAPITRE 4

### LE RÉCIT DE VOYAGE : MODE D'EMPLOI

Avant de parcourir notre espace de recherche, il est opportun de nous interroger sur la manière dont les écrivains-voyageurs contemporains, malgré les nombreuses entraves évoquées précédemment, renouvellent le récit de voyage. Ce chapitre se développe en trois temps. Tout d'abord, nous focaliserons notre attention sur le rapport qui existe entre l'écrivain-voyageur et le touriste : nous interrogerons, en particulier, la radicalité qui les oppose. Ensuite, nous nous intéresserons au terme « exotisme », car il nous paraît nécessaire de nous demander si ce mot, aujourd'hui désuet et parfois associé à de sombres souvenirs, a encore un sens et lequel. Enfin, nous examinerons comment les écrivains-voyageurs contemporains ont tenté de réactiver le goût de l'ailleurs et de l'aventure.

#### **I L'écrivain-voyageur : un anti-touriste ?**

Si l'écrivain-voyageur prend volontiers ses distances par rapport aux journalistes ou aux chercheurs, cet antagonisme est négligeable comparé au mur infranchissable que le narrateur érige entre lui et le touriste. En effet, si dès son apparition, au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle, le mot « touriste » est souvent employé comme synonyme de voyageur, en peu de temps un fossé s'est creusé entre les deux vocables et le mot touriste revêt une connotation négative. Dans le premier vers du poème pastoral *The Brothers*, de William Wordsworth, on entend par exemple le narrateur implorer l'aide divine afin de préserver ses contrées du fléau du tourisme : « *These Tourists, Heaven preserve Us !* » Toutefois, le Ciel n'a pas trop prêté attention au vers du poète anglais et l'interminable progression du tourisme, surtout à partir du milieu du siècle dernier, a provoqué non seulement le mépris de plus en plus exacerbé d'écrivains-voyageurs et d'autochtones, mais elle soulève aussi, depuis quelques années, moult questions et débats sur les effets de ce phénomène sur l'environnement et l'économie des pays. Certains considèrent le tourisme comme une source de progrès économique et de développement ; d'autres – et c'est la majorité – l'assimilent plutôt à une nouvelle forme

d'impérialisme<sup>198</sup>. Pour tous les écrivains-voyageurs, l'industrie touristique apparaît comme un véritable fléau à la fois économique, culturel et social. Rumiz, par exemple, au début de son voyage dans la péninsule de Kola, entre mer de Barents et mer Blanche, n'hésite pas à blâmer avec virulence tout projet touristique qui mettrait en péril l'équilibre millénaire et fragile entre homme et nature :

Avec le tourisme, d'ailleurs, c'est la guerre ouverte. Il se répand comme un désherbant, avec la complicité corrompue de l'habituel *tchinovnik*, le fonctionnaire local, déjà parfaitement décrit par Tchekhov. Ici, l'eau et la terre, les lacs, les cours d'eau et les collines se mêlent pour former un labyrinthe, et depuis des milliers d'années, le chasseur est aussi pêcheur. Eh bien, à présent, alors qu'on limite la pêche au minimum vital pour les « indigènes », les principaux cours d'eau ont été cédés pour vingt ans à une société anglaise qui organise des camps de luxe pour la pêche au saumon<sup>199</sup>.

De même que la nature, les lieux de mémoire sont eux aussi des réalités que souvent l'industrie touristique dépouille de leur complexité pour en faire des parcs d'attractions. Ainsi, on lit dans le récit de Kauffmann qu'une vieille prison militaire aujourd'hui « accueille les touristes pour une mise en scène de l'époque soviétique qualifiée d' "expérience extrême". [Et que] pour l'équivalent de dix euros, on peut passer une nuit dans une cellule humide et glaciale, plongée dans l'obscurité<sup>200</sup> ». Enfin, avec Büscher, nous pouvons imaginer le même sort pour la centrale nucléaire de Tchernobyl : « Dans quelques années, l'horreur aurait basculé dans le business et le spectacle ésotérique, des masses de gens viendraient d'Occident – cet Occident de fous perpétuellement en quête d'émotions nouvelles – s'exposer au champs magnétique du réacteur<sup>201</sup>. » De plus, le tourisme est accusé non seulement d'effacer les cultures locales ou de transformer en spectacle la mémoire collective, mais surtout de

---

<sup>198</sup> Sur le rôle du tourisme dans la société contemporaine, il existe une importante bibliographie. Cf. Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, London, Routledge, 1992 ; Dennison Nash, « Tourism as a form of Imperialism », in Valence Smith (ed.), *Hosts and Guests: The Anthropology of Tourism*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1989, p. 37-52 ; John Urry, *The Tourist Gaze. Leisure and Travel in Contemporary Societies*, London, Sage Publications, 1990 ; Georges Cazes, *Les Nouvelles Colonies de vacances ? Le Tourisme international à la conquête du Tiers Monde*, Paris, L'Harmattan, 1989.

<sup>199</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 70. Orig. : « Col turismo, poi, è guerra aperta. Passa come un diserbante, con la complicità corrotta del solito *činovnik*, il funzionario locale già perfettamente descritto da Čechov. Qui acqua e terra, laghi, fiumi e colline si mescolano in un labirinto, e qui il cacciatore è anche pescatore, da millenni. Ebbene, ora, mentre agli "indigeni" si limita la pesca al minimo vitale, i corsi d'acqua maggiori sono dati in uso ventennale à una società inglese che organizza campi di lusso per la pesca al salmone », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 62.

<sup>200</sup> Paul Kauffmann, *Courlande*, op. cit., p. 90.

<sup>201</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 131. Orig. : « In ein paar Jahren würde der ganze Horror in ein großes esoterisches Spektakel und « Business » umkippen, und aus dem Westen, dem verrückten, ewig nach neuen Kicks suchenden Westen, würden massenhaft Leute anreisen, um sich dem Kraftfeld des Reaktors auszusetzen », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 110.



déformer la réalité et d'ériger ses propres décors selon les attentes de ses propres clients. Ce ne sont plus alors les dépliants qui imitent l'espace, mais plutôt l'inverse : l'espace qui se conforme aux dépliants. L'écrivain-voyageur se pose alors en protecteur de l'originalité du lieu et de ses particularités. En ce sens, l'anecdote offerte par Rumiz est exemplaire quand, dans la première page de son récit de voyage, à Varangernbotn – dans l'extrême nord de la Scandinavie – il ne cache pas son indignation à la vue d'un panneau publicitaire vantant des safaris aux crabes géants dans une région profondément touchée par l'alcoolisme et le chômage. « En partant, je vois l'ivrogne appuyé comme un hareng contre la réclame d'un énorme crabe couvert d'eau salée que l'on vient tout juste de sortir de la mer. On peut lire "Safari des crabes géants", et ce mot africain qui se trompe de latitude me choque, c'est la malédiction du tourisme de masse<sup>202</sup>. »

À la critique des voyageurs ne peut pas échapper ce qui est considéré comme la Bible du touriste : le guide touristique dont le succès va de pair avec celui du tourisme et que Roland Barthes a même répertorié parmi les mythes du XX<sup>e</sup> siècle. Les opinions de Barthes, comme celles des écrivains-voyageurs, ne sont pas très favorables. Pour l'auteur de *Mythologies*, le Guide Bleu, qu'il analyse dans son essai, « ne connaît le paysage que sous la forme du pittoresque<sup>203</sup> » et « les hommes n'existent que comme "types" ». Il conclut : « Le guide devient, par une opération commune à toute mystification, le contraire même de son affiche, un instrument d'aveuglement<sup>204</sup>. » Les réflexions de Rumiz sur le guide qu'il avait pris avec lui rejoignent celles de Barthes.

Je cherche la ville dans le fragment de guide de la Russie scandinave que j'ai emporté avec moi. Rien. Il n'y a rien de tout ce que je vois par la fenêtre. Les guides, ce sont des pages pleines de néant. Ils banalisent, complices de l'oubli qui s'abat sur ces territoires. Ils en facilitent la destruction par leur silence<sup>205</sup>.

---

<sup>202</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, p. 26. Orig. : « Partendo, vedo l'ubriaco appoggiato come un'aringa alla réclame di un enorme granchio coperto di brina, appena estratto dal mare. Sotto c'è scritto SAFARI DEI GRANCHI GIGANTI, e quella parola africana in mezzo al vento e alla neve mi pare offensiva, da bandire a queste latitudini, un monumento alla dannazione del turismo di massa », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 28.

<sup>203</sup> Roland Barthes, « Le Guide bleu », in Roland Barthes, *Mythologies*, Éditions du Seuil, 1957, p. 136.

<sup>204</sup> *Ibid*, p. 138.

<sup>205</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 83-84. « La cerco nel frammento di guida della Russia scandinava che mi sono portato dietro. Niente. Non c'è niente di quello che vedo dal finestrino. La [sic] guide sono pagine piene di nulla. Banalizzano, complici dell'oblio che scende sui territori. Ne propiziano la distruzione con il loro silenzio », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 73.

Et pourtant, comme nous le rappelle Boorstin, le guide a été au moins une fois dans l'histoire source de destruction, non pas par son silence mais par le fait même de révéler. Ainsi, le feld-maréchal Hermann Goering, au moment de choisir les objectifs des raids aériens de la Luftwaffe sur l'Angleterre, désigna « tout monument historique et tout endroit marqué dans *Baedeker* d'un astérisque<sup>206</sup> ».

Il est facile d'imaginer que les opinions concernant les touristes ne sont pas des plus flatteuses. Qui plus est, en raison de l'augmentation de leur nombre à travers le monde, leur image ne fait que se dégrader. Si Gobineau, au début du XX<sup>e</sup> siècle, considérait ironiquement les touristes comme des troupeaux de bêtes en transhumance<sup>207</sup>, le sarcasme n'a pas tardé à laisser place à la virulence, et les troupeaux de Gobineau se sont vite métamorphosés en parasites « photophages », essaims de guêpes, doryphores, mouches et insectes en tous genres ; puis en virus, voire « essaims de bactéries géantes »<sup>208</sup>, pour finir, selon l'anthropologue Jean-Didier Urbain commentant l'accord commercial entre le Japon et l'Égypte, en pur produit d'échange dans une économie de marché globalisée : « Le Japon, [...], aurait réussi à faire acheter du matériel électronique au gouvernement égyptien en échange d'une exportation régulière de touristes venus consommer en Égypte !<sup>209</sup> »

Le touriste apparaît dans la plupart des cas comme un être borné, irrévérencieux, insolent et par-dessus tout ignorant. Dans le récit de Rumiz, des paysans du Nord de la Russie relatent le souvenir du débarquement de certains touristes moscovites qui, complètement ivres, se mirent à piller et à brûler les icônes d'une vieille église<sup>210</sup> ; plus loin, la première image de Vilna est animée par la présence de quelques touristes italiens en train de marchander obstinément avec des chauffeurs.

---

<sup>206</sup> Daniel. J. Boorstin, « Du voyageur au touriste : L'Art perdu de voyager », in Daniel. J. Boorstin, *L'image – ou ce qu'il advint du Rêve américain*, traduit de l'américain par Janine Claude, Paris, R. Juillard, 1963, p. 139.

*Baedeker*, publié par Karl Baedeker à Coblenz à partir de 1832, est parmi les premiers et les plus célèbres guides touristiques.

<sup>207</sup> Dans ses *Nouvelles asiatiques*, il écrit : « À bord du navire [...] se trouvait un bon groupe de ces excellents animaux, que la mode chasse tous les printemps de leurs étables, pour les emmener faire, comme ils disent, un voyage en Orient ». Cité par Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes* [1991], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2002, p. 52.

<sup>208</sup> *Ibid.*

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>210</sup> « Elle apporte une icône : "Regarde Pavel Petrovich, de toutes celles que nous avons à proximité, c'est la seule qui a survécu. Il y a trente ans, des touristes sont venus de Moscou, ils se sont saoulés, ils ont volé les icônes de l'église et ensuite ils ont mis le feu." », Paolo Rumiz, *Aux frontières des l'Europe*, op. cit., p. 110. Orig. : « *Lei porta un'icona: "Vedi Pavel Petrovič, questa è l'unica sopravvissuta delle tante che avevamo qui intorno. Trent'anni fa sono venuti turisti da Mosca, si sono ubriacati, hanno rubato le icone della chiesa, poi appiccato un incendio."* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 94.

La ville de l'hébraïsme et de la Pologne catholique nous offre d'emblée nos premiers touristes italiens, [...]. Il s'agit de trois hommes, des Pouilles à en juger par leur accent, visiblement venus chasser la femme. L'un d'eux est obèse, un autre maigre comme un clou et le troisième d'une nervosité épouvantable dans son gilet de type pare-balles. On a l'impression d'assister à un film comique. Ils se croient dans le tiers-monde<sup>211</sup>.

La scène, comme la définit l'auteur même, pourrait bien être comique si le film se limitait à une pellicule muette, mais la parole transforme inmanquablement le touriste en acteur dramatique comme, par exemple, les propos nationalistes, voire racistes, d'un guide polonais rapportés par Stasiuk, alors qu'il était assis à la terrasse d'un café près du château de Stara Lúbovňa, en Roumanie :

L'été dernier, à Stara Lúbovňa au pied du château, j'écoutais indiscretement un groupe caquetant de Polonais en excursion. Leur guide était un imbécile de quarante ans à peu près, en goretex [sic!] et polaire aux couleurs criardes. Il tambourinait contre les battants de la porte du musée, fermé à cette heure-ci. Il finit par donner un coup de pied dans la porte et déclara à l'assistance : « Ça aurait dû de nouveau nous appartenir, à nous ou aux Hongrois. Alors il y aurait eu alors au moins un peu d'ordre ! »<sup>212</sup>

On devine alors facilement que le voyageur se met en opposition constante au touriste : si d'une part le touriste banalise le monde, le voyageur, en revanche, « observe, découvre, respecte, préserve, améliore, sauve ou espère sauver le monde<sup>213</sup> ». Alors que le touriste est passif, le voyageur, lui, est actif : il pénètre l'espace plutôt que de se limiter à sa surface ou, pire encore, à son ersatz. Pour Boorstin, « le touriste recherche la caricature [...]. Le touriste aime rarement l'authentique, produit d'une culture étrangère souvent inintelligible pour lui. Il a des préférences bien arrêtées<sup>214</sup> ». En définitive, comme l'affirme Urbain, « touriste n'est donc pas un mot sans arrière-pensée. Péjoratif, il dépouille dans l'instant le voyageur de sa qualité principale : voyager. Sur ce point, le préjugé ordinaire est formel : le touriste ne voyage pas<sup>215</sup> ». En d'autres termes, si le voyageur est le héros du récit de voyage, le touriste en est l'anti-héros : sa seule présence ou l'ombre de sa présence suffit pour gâcher le charme du voyage. D'ailleurs, l'inquiétude qui saisit Büscher à Kupi, en plein milieu de la Russie,

---

<sup>211</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 182-183. Orig. : « *La città mitica dell'ebraismo e della Polonia cattolica comincia con i primi turisti italiani [...]. Sono tre maschi, pugliesi dall'accento, palesemente in caccia di femmine. Uno è obeso, uno affilatissimo e uno tremendamente nervoso in giubba tipo antiproiettile. Una scena da film comico. Credono di essere arrivati nel Terzo mondo* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 152.

<sup>212</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 50.

<sup>213</sup> Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*, op. cit., p. 75.

<sup>214</sup> Daniel J. Boorstin, « Du voyageur au touriste : L'Art perdu de voyager », op. cit., p. 139-140.

<sup>215</sup> Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*, op. cit., p. 16.

provoquée par la sinistre enseigne *Souvenirs* au-dessus d'un magasin, se dissipe seulement quand, à l'intérieur, il découvre que les présentoirs sont, comme d'habitude, à demi vides et qu'ils offrent aux clients toujours les mêmes produits : « Le mot souvenirs apparut comme un fauteuil en peluche en pleine steppe. Écrit en gros caractères sur la boutique du village de Bobr, avec un magnifique bouc qui passait devant. Heureusement, ce n'était pas sérieux<sup>216</sup> ». Pour les écrivains-voyageurs, et pas seulement eux, la présence du touriste met donc fin au voyage et sonne pour le voyageur, tel Stasiuk, le moment de reprendre la route : « À la table d'à côté, un père de famille disait au serveur : "Kotlet, schbowy z frytkami... Kotlet scabowy z frytkami... Kotlet !" et bien qu'il le répétait toujours plus fort, l'idiot de Hongrois ne comprenait pas un mot. Il était temps de partir<sup>217</sup>. »

Mais partir où, si partout on trouve les traces ou les fantômes des touristes ? Et, par conséquent, est-il possible aujourd'hui de voyager sans être un touriste ? comment se différencier du touriste ? Selon l'anthropologue Jean-Didier Urbain, qui s'est intéressé à ces questions dans son essai *L'Idiot du voyage*, du moment que l'on se déplace par plaisir ou par curiosité, on est toujours un touriste.

Ou bien il s'immobilise, soit qu'il reste chez lui, soit qu'il se sédentarise chez l'habitant – et alors il n'est plus un voyageur. Ou bien il voyage, « se précipite dans les endroits non touristiques », et sa seule présence fait de ces endroits des lieux touristiques et de lui un touriste. Quoi qu'il fasse, ce voyageur est en situation d'échec et mat, qu'il se déplace ou qu'il ne se déplace pas. C'est pourquoi, prisonnier de cette double contrainte, le touriste doit ne pas être là où il veut aller [...]. Dès lors que l'on voyage pour son plaisir ou pour sa culture, on ne peut pas ne pas être touriste<sup>218</sup>.

La critique de l'écrivain-voyageur est de manière plus ou moins consciente une observation adressée à soi-même, à sa propre culture. En fait, se demande Urbain, « que reproche le voyageur au touriste sinon, en différé, de mettre la loupe sur ses propres défauts ?<sup>219</sup> » Nous remarquerons que la plupart des critiques, comme les exemples rapportés plus haut, sont adressées aux touristes du pays d'origine de l'auteur. À bien observer, le refus du tourisme, c'est le refus d'une certaine manière de percevoir le monde. Par exemple, quand

---

<sup>216</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 179. « *Das Wort Souvenirs stand da wie ein Plüschsessel in der Steppe. Groß stand es über dem Dorfladen von Bobr, und ein prächtiger Ziegenbock graste davor. Glücklicherweise war es nicht ernst gemeint* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 150.

<sup>217</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 91. En français : « Une côte de porc frites... Une côte de porc frites... Une côte de poorc ! »

<sup>218</sup> Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*, op. cit., p. 278.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 116.

Tzvetan Todorov, dans *Nous et les Autres*<sup>220</sup>, critique chez les touristes d'aujourd'hui leur intérêt exacerbé pour les monuments, il critique une certaine manière de scruter le monde qui faisait partie du Grand Tour. La critique du touriste et du guide touristique est une condamnation d'« une mythologie bourgeoise partiellement périmée, celle qui postulait l'Art (religieux) comme valeur fondamentale de la culture<sup>221</sup> ». Toutefois, l'écrivain-voyageur en continuant son voyage ne se résigne pas à la banalisation du monde mais, au contraire, il propose une nouvelle manière de faire du tourisme et de percevoir le monde. Le voyageur introduit « de l'étrangeté en des lieux qui en sont à priori dépourvus ou purgés<sup>222</sup> » et il se fait alors, selon la belle expression de Urbain, touriste de l'interstice :

C'est ici qu'apparaissent, ni novices ignorants ni héros révoltés du voyage, des touristes rusés, grands négociateurs du paradoxe : *les voyageurs de l'interstice* [...]. Comme leur nom l'indique, ce sont des voyageurs, non plus hurons mais sioux, perpétuellement à l'affût des intervalles encore vacants dans l'univers du voyage, qu'ils soient spatiaux ou temporels<sup>223</sup>.

Le voyageur déterritorialise ce que les guides et les agences de tourisme reterritorialisent. Il active l'aventure, l'exotisme et parfois, comme dans le cas de Rumiz, exhorte son lecteur à en faire autant, à parcourir lui-aussi des sentiers différents de ceux proposés par guides et agences ; à se glisser dans les interstices encore libres, oubliés ou peut-être seulement réputés sans intérêt ; et enfin à considérer ces espaces comme des opportunités immanquables pour une nouvelle vision du monde :

Il y a encore la Ruthénie, la Podolie, la Bucovine : essayez un peu de prononcer ces noms dans une agence de voyages. On vous prendra pour un fou. Mais vous, insistez, montrez la carte, dites que ce sont des lieux réels, où l'on trouve des fleuves, des villes, des monastères, des synagogues, des plaines et des montagnes [...]. Rééduquez l'industrie touristique, expliquez qu'avec le pétrole au prix où il est, le voyage doit redevenir une aventure et une découverte, laisser tomber les centres renommés, choisir les lieux périphériques, s'alléger<sup>224</sup>.

---

<sup>220</sup> « Le touriste est un visiteur pressé qui préfère les monuments aux êtres humains », Tzvetan Todorov, *Nous et les Autres. La Réflexion française sur la diversité humaine* [1989], Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 2004, p. 378.

<sup>221</sup> Roland Barthes, « Le Guide bleu », *op. cit.*, p. 138.

<sup>222</sup> Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*, *op. cit.*, p. 290.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>224</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 14. Orig. : « *E ancora la Rutenia, la Podolia, la Bucovina: provate a fare questi nomi in un'agenzia di viaggi. Vi prenderanno per matti. Ma voi insistete, mostrate la carta geografica, dite che sono posti reali, che contengono fiumi, città, monasteri, sinagoghe, pianure e montagne [...]. Rieducate l'industria del turismo, spiegate che col petrolio alle stelle il viaggio deve ridiventare avventura e scoperta, mollare i centri rinomati, scegliere le periferie, ridiventare leggeri* », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 16.

Il arrive que l'écrivain voyageur se sente perdu dans un monde en train de se globaliser et où l'industrie touristique est de plus en plus envahissante. Rumiz, par exemple, lors de son voyage à vélo de Trieste à Vienne en compagnie de son fils, se demande si après tout eux aussi ne seraient que de simples touristes ou des cyclotouristes. Toutefois, au moins dans le cas de Rumiz l'association est tout de suite écartée. Voici alors son raisonnement :

Mais si nous ne sommes pas des cyclistes, que sommes-nous ? Des cyclotouristes ? Pour l'amour de Dieu : le tourisme, dit l'ami Marco Paolini, est "une industrie lourde qui obnubile le cerveau". Et alors ? Il ne reste qu'une chose, la plus simple : des voyageurs. Des voyageurs spéciaux. Non pas de romantiques chercheurs de forêts, mais des pèlerins médiévaux sur des routes anciennes<sup>225</sup>.

Cette dernière phrase mérite un regard particulier. En effet, s'il est vrai que le voyageur contemporain se positionne à distance du voyageur romantique du XIX<sup>e</sup> siècle, l'association avec le pèlerinage est critiquable non seulement parce que les conditions de voyage sont complètement différentes, mais surtout parce que le pèlerin se désintéresse complètement du paysage qu'il traverse et tout obstacle rencontré est une entrave à son but ultime, le rapprochement avec Dieu. Au contraire, Rumiz ne cherche rien en particulier, il est obnubilé par la route à parcourir et les obstacles ne sont pas des entraves, mais plutôt des occasions d'aventures. En définitive, la phrase de Rumiz, plutôt que suggérer une manière de voyager, révèle la perte dans laquelle se trouve le voyageur contemporain.

## II Pour un regard exotique

Avant de se demander comment les voyageurs réactivent l'exotisme, il est utile de réfléchir à la signification de ce mot. Selon Roger Mathé, auteur de *L'Exotisme. D'Homère à Le Clézio*, le qualificatif « exotique » est attesté pour la première fois en France dans le *Quart Livre* (1548) de Rabelais. Plus précisément, quand l'auteur de *Pantagruel* se réfère à « diverses tapisseries, divers animaux, poissons, oiseaux et autres marchandises exotiques et pérégrines » exposés sur le môle et dans les docks de Medamothi, l'île de « nulle part ». L'épithète exotique, du latin *exoticus*, du grec tardif *exô-* « au dehors », *exôtikos* « étranger, extérieur », « s'applique donc à la flore, à la faune, aux paysages, aux productions, voire aux

---

<sup>225</sup> Orig. : « *Ma se non siamo ciclisti, cosa siamo? Cicloturisti? Per carità: il turismo, dice l'amico Marco Paolini, è "industria pesante che obnubila il cervello". E allora? Resta una sola cosa, la più semplice: viaggiatori. Viaggiatori speciali. Non romantici cercatori di foreste, ma pellegrini medievali su antiche strade* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 23.

peuples qui n'appartiennent ni à nos climats, ni à nos civilisations d'Occident<sup>226</sup> ». Le substantif « exotisme », qui est attesté à partir de 1866, indiquerait à la fois « le caractère de ce qui nous est étranger, et le goût de tout ce qui possède un tel caractère<sup>227</sup> ».

Or, aujourd'hui, existe-t-il encore une trace d'exotisme dans ce monde ? Pour beaucoup, la plupart même, la réponse est négative et l'exotisme, après une lente et inexorable agonie, aurait eu ses dernières heures au XX<sup>e</sup> siècle après avoir touché à son apogée, du moins en France selon Mathé, avec l'œuvre de Pierre Loti :

Loti a fixé les suprêmes images d'un monde extraordinaire pour les Européens, qui s'est avili, en se civilisant. Après lui, l'exotisme s'exténue, se banalise. Il donnera encore naissance à des œuvres de valeur au début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais il perdra sa fraîcheur, sa poésie, son caractère de nouveauté. Après Loti, l'univers terrestre est presque entièrement connu et décrit. La mode exotique, pour survivre, va prendre des formes plus précises et plus discrètes. Le sentiment exotique perdra sa pureté, sa couleur ; il se mettra au service d'autres fins : sociologique, ethnologique, philosophique<sup>228</sup>.

Selon le critique français, les raisons de cet épuisement sont imputables à plusieurs facteurs : d'abord, les moyens de communication et de transport qui ont anéanti les distances ; ensuite, le processus de décolonisation qui a transformé dans l'imaginaire occidental les anciens pays colonisés en pays du Tiers-Monde et par ce fait non plus lieux d'exotisme mais d'insécurité, de génocides, de guerres, de famines etc. ; puis, la pensée post-colonialiste qui a fait du terme « exotisme » un synonyme de celui de « colonialisme » et, en dernier, les causes dues à une société de consommation qui n'a plus de temps pour le rêve. L'essai de Mathé se conclut logiquement sur le triste constat que l'exotisme n'existe plus : « Le vingtième siècle serait-il le siècle de l'exotisme ? Il n'en est rien. Depuis plus de cent ans, le sentiment exotique s'affadit, la littérature exotique décline, devient une spécialité<sup>229</sup> ».

Toutefois, confronté à l'évidente disparition de l'exotisme, l'écrivain et grand voyageur Victor Segalen, déjà au début du XX<sup>e</sup> siècle, en proposait un nouveau concept du moment que « jusqu'à ce jour le mot Exotisme fut à peine synonyme de "impressions de pays lointains"; de climats, de races étrangères ; et trop souvent méemployé par substitution à celui plus compromis encore de "colonial" ». Les traces de ce travail jamais terminé, mais auquel il a

---

<sup>226</sup> Roger Mathé, *L'Exotisme. D'Homère à Le Clézio*, Paris, Bordas, coll. « Collection thématique », 1979, p. 13.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 124-125.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 161.

consacré plus de dix ans de sa vie – les notes vont de 1904 à 1918, année de sa mort –, ont été recueillies et publiées à titre posthume dans *Essai sur l'exotisme*<sup>230</sup>. Certes, la longue gestation de l'œuvre et, plus encore, son inachèvement, font obstacle à une définition précise et opératoire du sens que l'auteur voulait donner à l'exotisme. On peut noter une incontestable évolution, comme l'observe Henry Bouillier dans la préface au texte de Segalen, « entre ce qui au départ était désir de laisser la parole à l'autre, de faire connaître l'autre dans toute sa vérité et ce qui, à la fin, devient un moyen de faire connaître le moi par l'intermédiaire ou le truchement de l'autre<sup>231</sup> ». Néanmoins, Segalen exprime à plusieurs reprises dans les différentes versions de son essai, au risque même de provoquer la déception de ses lecteurs<sup>232</sup>, que pour extraire l'exotisme du mépris vers lequel il glisse inexorablement, il est nécessaire de faire table rase des images que le temps lui a accolées. Pour l'auteur français, il faut

avant tout, déblayer le terrain. Jeter par-dessus bord tout ce que contient de mesuré et de rance ce mot d'exotisme. Le dépouiller de tous ses oripeaux : palmier et chameau ; casque de colonial ; peau noire et soleil jaune ; et du même coup se débarrasser de tous ceux qui les employèrent avec une faconde niaise. Puis dépouiller ensuite le mot d'exotisme de son acception seulement tropicale, seulement géographique<sup>233</sup>.

Ensuite, et seulement ensuite, il devient possible d'envisager une nouvelle forme d'exotisme qu'il définit en ces termes : « Sensation d'Exotisme : qui n'est autre que la notion du différent ; la perception du Divers ; la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même ; et le pouvoir d'exotisme, qui n'est que le pouvoir de concevoir autre<sup>234</sup> ».

Segalen promulgue aussi la venue du nouveau voyageur nommé « exote » : idéalisation d'un voyageur qui ne veut pas devenir l'Autre, mais veut devenir autre grâce à sa sensibilité qui lui permet de déceler partout l'altérité. Pour l'exote le monde n'est pas une sphère dont les points sont tous équidistants du centre, mais plutôt un plan étendu à l'infini, sans aucun centre possible car « ainsi entendue, comme partie du jeu de l'intelligence humaine, la sensation du Divers n'a rien à craindre des Cook, des paquebots, des

---

<sup>230</sup> Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, in Victor Segalen, *Œuvres complètes*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », II vol., 1995.

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 745.

<sup>232</sup> « Je ne l'ignore et ne le cache point : ce livre décevra le plus grand nombre. Malgré son titre, un peu compromis déjà, il y sera peu question de tropiques et de palmes, de cocotiers, aréquiers, goyaviers, fruits et fleurs inconnus », *ibid.*, p. 771.

<sup>233</sup> *Ibid.*, p. 749.

<sup>234</sup> *Ibid.*



aéroplanes...<sup>235</sup> ». En définitive, l'exote est celui qui voit et qui apprend à voir autrement. Segalen fait appel à un nouveau regard, à une esthétique renouvelée du divers qui ne s'exercerait pas seulement sur les singularités des nations et des cultures, mais aussi sur toutes les particularités qui séparent un objet d'un autre, un être d'un autre être. L'exotisme, en ce sens, c'est ce qui permet d'apprécier la plaine et la montagne, et surtout la différence entre la plaine et la montagne. C'est une question de sensibilité. L'exotisme n'est pas seulement entre vert et rouge, mais aussi entre rouge et rougeâtre et encore entre les différentes tonalités d'une même couleur.

Si je place l'Exotisme au centre de ma vision du monde, si je me complais à le chercher, à l'exalter, à le fabriquer lorsque je ne le trouve pas ; à l'indiquer à ceux qui en sont dignes et l'épient, - à ceux qui en sont dignes et ne le soupçonnaient pas, - ce n'est point comme unique ressort d'esthétique, mais comme la Loi fondamentale de l'Intensité de la Sensation, de l'exaltation du Sentir et donc du vivre. C'est par la Différence, et dans le divers, que s'exalte l'existence<sup>236</sup>.

Ce qui reste à faire, c'est de regarder autrement car, comme écrivait Marcel Proust dans *La Prisonnière*, « Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers des nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cents autres univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est<sup>237</sup> ». Une intéressante réflexion sur l'importance fondamentale du regard nous est offerte encore une fois par Lévi-Strauss qui, toujours dans *Tristes tropiques*, après s'être plaint de ne pas avoir pu vivre « au temps des vrais voyages, quand s'offrait dans toute sa splendeur un spectacle non encore gâché, contaminé et maudit<sup>238</sup> », se demande quelle était, après tout, la bonne période des voyages. Était-ce celle de Léry, de Bougainville ou de Humboldt ? celle de Christophe Colomb ou de Marco Polo ? L'absence de réponse le pousse à constater qu'en définitive chaque période porte en elle un monde et une vision du monde qui diffèrent de la précédente.

Chaque lustre en arrière me permet de sauver une coutume, de gagner une fête, de partager une croyance supplémentaire. Mais je connais trop les textes pour ne pas savoir qu'en enlevant un siècle, je renonce du même coup à des informations et à des curiosités propres à enrichir ma réflexion. Et voici, devant moi, le cercle infranchissable : moins les cultures humaines étaient en mesure de communiquer entre elles et donc de se corrompre par leur contact, moins aussi leurs émissaires respectifs étaient

---

<sup>235</sup> *Ibid.*, p. 752.

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 774.

<sup>237</sup> Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Pléiade, t. III, p. 258.

<sup>238</sup> Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, *op. cit.*, p. 44.

capables de percevoir la richesse et la signification de cette diversité. En fin de compte, je suis prisonnier d'un alternative : tantôt voyageur ancien, confronté à un prodigieux spectacle dont tout ou presque lui échappait – pire encore inspirait raillerie et dégoût ; tantôt voyageur moderne, courant après les vestiges d'une réalité disparue<sup>239</sup>.

Les écrivains-voyageurs contemporains, pourtant, sans se laisser démoraliser par la morosité que le village global pourrait inculquer, se lancent à sa découverte, convaincus que « Dans le monde global, le "local" n'est pas un endroit défini une fois pour toutes, il est sans cesse réinventé selon des localisations diverses<sup>240</sup> ». Alors « le proche, si souvent invisible, devient lointain lorsqu'il est approché avec un regard étonné, doublé d'une libre pensée<sup>241</sup> ». C'est justement ce proche qui nous réapprendra à voir, comme l'anthropologue Marc Augé le fait observer : « Peut-être une de nos tâches les plus urgentes est-elle de réapprendre à voyager, éventuellement au plus proche de chez nous, pour réapprendre à voir<sup>242</sup>. » Ce n'est donc pas une surprise si de plus en plus d'auteurs parcourent leur propre pays, d'origine ou d'adoption, comme le font, entre autres, Jacques Lacarrière, *Chemin faisant. Mille kilomètres à pied à travers la France d'aujourd'hui* (1974) et François Maspero, *Les Passagers du Roissy-Express* (1990) en France ; Gianni Celati, *Verso la foce* (1988) et Paolo Rumiz, *L'Italia in seconda classe* (2009) en Italie ; Bill Bryson, *Notes from a Small Island* (1995) en Angleterre ; ou en Inde *Middle Passage* (1962) et *An Area of Darkness* (1964) de V. S. Naipaul car, si l'on sait regarder, l'exotisme se trouve au coin de la rue.

L'espace du globe s'est rétréci à mesure que l'on a terminé d'explorer ses moindres recoins. L'explorateur des lointains confins devient l'aventurier du marché de quartier hebdomadaire, comme l'ethnologie tropicale se reconvertit à l'ethnologie de proximité. Bref, à l'instar d'un tour qui se termine et d'un cercle qui se ferme, chacun revient sur ses pas et redécouvre l'exotisme chez soi, du chez-soi<sup>243</sup>.

### III Vers une typologie des récits de voyage

En raison du succès du récit de voyage, il est aisé d'imaginer que les écrivains-voyageurs ont su réactiver le goût de l'exotisme, de l'aventure et de l'ailleurs. Or, si chaque

---

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>240</sup> Roger Toumson, *L'Utopie perdue des Îles d'Amérique. Essai*, Paris, Éditions Honoré Champion, 2004, p. 25.

<sup>241</sup> Christin Rodolphe, *Passer les bornes. Sur le fil du voyage*, [s.l.], Éditions Yago, coll. « Perspectives », p. 47.

<sup>242</sup> Marc Augé, *L'Impossible voyage. Le Tourisme et ses images*. Paris, Rivages, coll. « Rivages Poche/ Petite Bibliothèque », 1997, p. 14.

<sup>243</sup> Michel Franck, *Désir d'ailleurs, op. cit.* p. 92.

écrivain-voyageur aborde l'espace d'une manière personnelle, on observe que sa narration s'appuie, en partie ou dans sa totalité, sur trois éléments caractéristiques : la multiplicité (de l'espace), la légèreté (du voyageur) et la lenteur (du voyage).

Italo Calvino, dans ses *Leçons américaines*, considérait la multiplicité comme un des éléments clés pour le nouveau millénaire<sup>244</sup>. Il pressentait le roman contemporain comme une sorte d'encyclopédie, une méthode de connaissance et surtout un réseau de connexions entre faits, personnes et les choses du monde. Pour étayer sa thèse, Calvino fait appel, entre autre, aux œuvres de Carlo Emilio Gadda, de Robert Musil et de James Joyce. Cependant, dans cette liste *Danube* de Claudio Magris ne déparerait pas. En effet, le voyage de Magris, à partir des sources du fleuve dans la forêt Noire jusqu'à son vaste delta dans la mer Noire, est un périple certes personnel, mais il est avant tout une plongée dans la bibliothèque et dans l'histoire de cet espace car, comme il l'affirme lui-même, « le germaniste, qui voyage de temps à autre, quand et comme il peut, tout au long de ce fleuve dont le cours scelle l'unité de son domaine, emporte avec lui son domaine de citations et de manies<sup>245</sup> ». Ainsi, le long du Danube, le lecteur rencontre des écrivains et avec eux l'Histoire qui a transformé ces rivages : à Sigmaringen, il aperçoit l'ombre de Céline et de dignitaires déçus de Vichy ; à Vienne, Robert Musil, Karl Kraus, Stefan Zweig et la fin de l'Empire austro-hongrois ; à Bucarest, Emil Cioran, la *Garde de fer* et le nihilisme européen ; plus loin, avec Panaït Istrati, l'héritage ottoman de l'Europe orientale, etc. Le Danube est particulièrement propice à cet exercice géocritique et le long de ses rivages, du noir de la forêt abritant sa source au noir de la mer accueillant son repos, le risque pour l'auteur de se trouver à court d'encre est infime. Tout récit de voyage se prête néanmoins à cet exercice, de façon plus ou moins détaillée. De cette manière, le voyageur progresse dans l'espace comme dans l'arborescence d'une bibliothèque : le parcours d'origine devient un trait d'union, le point de départ pour d'autres voyages dans le temps, l'espace et l'imaginaire. Cependant, cette attitude encyclopédique est parfois source de reproches car l'auteur, en se renfermant dans le monde livresque, a tendance à négliger, voire oublier, l'actualité. C'est le cas de Magris et des observations faites à son rencontre par François Maspero qui, dans son récit de voyage dans les Balkans, ne manque pas de noter qu'à

---

<sup>244</sup> Italo Calvino, *Leçons américaines. Aide-mémoire pour le prochain millénaire*, traduit de l'italien par Yves Hersant, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1989. Il s'agit d'un recueil posthume contenant cinq des six conférences que Calvino aurait dû tenir à l'université de Harvard pendant l'année 1985-86 mais qui n'eurent jamais lieu. Calvino mourut quelques temps avant de partir pour les États-Unis. Chacune des conférences porte sur des thèmes chers à l'auteur – en particulier la légèreté, la rapidité, l'exactitude, la visibilité et la multiplicité – et qui, aux yeux de Calvino, auraient dû être autant de repères pour le XXI<sup>e</sup> siècle.

<sup>245</sup> Claudio Magris, *Danube*, *op. cit.*, p. 20.

« l'époque où Magris descendait doucement le fleuve, des pogroms sanglants avaient lieu dans les villages qui le bordent<sup>246</sup> ». Maspero ne blâme pas ouvertement l'auteur triestin, mais il souligne un certain aveuglement dû à son point de vue strictement « mitteleuropéen » ; « Magris n'était ni aveugle ni même myope. [...] Simplement, son regard était ailleurs. Le regard d'un Danubien et non d'un Balkanique. Il s'intéressait davantage aux traces des empires centraux et de leur culture, omniprésentes sur les rives du fleuve, qu'aux avatars des populations locales<sup>247</sup> ». Cependant, il est possible d'observer dans cette attitude non pas un refus de la réalité, mais plutôt un refuge face à sa complexité. Le livre peut être perçu alors comme une métaphore du monde<sup>248</sup>, car la crainte ne conduit pas exclusivement à se fermer au monde, mais au contraire, comme le suggère Magris, « la peur [...] invente des noms pour se distraire ; le voyageur lit et note des noms dans les gares qu'il traverse en train, aux coins des rues où le mènent ses pas, et continue quelque peu soulagé, satisfait de cette mise en ordre et en rythme du néant<sup>249</sup> ». On comprend bien alors qu'au même titre que l'encyclopédie, l'espace des voyageurs contemporains n'est pas un monde clos, mais, dans la plupart des cas, il est ouvert vers l'extérieur ; il interagit avec l'espace visité de manière qu'à la connaissance livresque s'ajoute un bagage de savoirs et d'objets apportés par le hasard. Le voyageur encyclopédiste se fait alors collectionneur d'objets et d'histoires, car voyager, c'est aussi vivre le présent et accepter que les événements nous touchent, nous effleurent et nous comblent comme « une bouteille ouverte dans l'eau et remplie par l'écoulement des choses » selon une image de Goethe voyageant en Italie et reprise par Magris<sup>250</sup>. Ainsi,

si le poète confie son destin au bateau ivre, son suppléant essaie de suivre le conseil de Jean-Paul, qui suggère de faire en route moisson d'images à noter, ainsi que de vieilles préfaces, de programmes de théâtre, de bavardages de relais, de poèmes et de chants épiques, de discours funèbres, d'élucubrations métaphysiques, des coupures de journaux, de règlements d'hôtel et de bulletins paroissiaux<sup>251</sup>.

---

<sup>246</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 394. Maspero fait référence ici à la situation de la minorité turque de Bulgarie qui dans les années 1980 subit une « bulgarisation forcée, changements d'état civil, confiscation des biens des récalcitrants, exode vers la Turquie... », *ibid*, p. 393-394.

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 395.

<sup>248</sup> Cf. Hans Blumenberg, *La Lisibilité du monde* [1979], traduit de l'allemand par Pierre Rusch et Denis Trierweiler, Paris, Le Cerf, coll. « Passages », 2007.

<sup>249</sup> Claudio Magris, *Danube*, op. cit., p. 43.

<sup>250</sup> Orig. : « una bottiglia aperta sott'acqua e riempita del fluire delle cose », Claudio Magris, *L'infinito viaggiare*, op. cit., p. ix.

<sup>251</sup> Claudio Magris, *Danube*, p. 21.

Comme Stasiuk, le voyageur contemporain accumule les traces non pas d'un personnage historique quelconque, mais par un acte de piété il veut préserver la mémoire d'objets condamnés à disparaître.

C'était à peu près cela, notre voyage. Au lieu de suivre la trace, par exemple de Kossuth Lajos, nous avons pris la route des tabacs les moins chers. Il se trouve en effet que Kossuth Lajos surviva, ne serait-ce qu'à travers des noms de rues, places et boulevards, [...] tandis que les cigarettes aux paquets orange disparaîtront avec le monde qui les aura fumées<sup>252</sup>.

Paradoxalement, cet instinct d'accumulation est dû en grande partie à la légèreté avec laquelle l'écrivain entreprend son voyage<sup>253</sup>. Quand Rumiz explique son inénarrable nécessité de partir tel un oiseau migrateur, pris par ce que les ornithologues appellent l'« inquiétude migratoire », il ne manque pas d'observer l'étroite relation qui existe entre aventure, écriture et légèreté : « Nous mettons noir sur blanc quelques-unes des équations de base du voyage. Par exemple : moins de poids égale davantage de rencontres. Allure égal métrique égal narration. Et surtout : plus c'est difficile, plus il y a à raconter<sup>254</sup>. » Mais la légèreté de l'écrivain-voyageur n'est pas seulement physique, elle est surtout intellectuelle car son chemin cherche à circonscrire la présence de sa culture d'origine ou du moins à alléger son poids. À ce propos, l'image de Rumiz arrachant et jetant à la poubelle les pages de son guide est significative de cette volonté de légèreté et de rester libre de ses opinions : « Je déchire ces quelques pages emphatiques et inutiles et j'en fais une boule que je jette à la poubelle. Mais oui, on voyage bien mieux en demandant aux gens, et peut-être le voyage parfait serait-il celui qu'on ferait à l'aveuglette, sans même avoir de carte<sup>255</sup>. » Parfois, la légèreté transparaît dès le titre du récit : *Europe Without Baedeker. Sketches Among the Ruins of Italy, Grece and England*, (1947) d'Edmund Wilson ou le plus célèbre *Voyage sans cartes* (1936) de l'anglais Graham Greene ne sont que deux exemples parmi d'autres où l'auteur, par l'emploi de l'adverbe de négation « sans », instille au lecteur un sentiment de légèreté et en même temps encourage un regard alternatif et indépendant.

---

<sup>252</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 92. Kossuth Lajos (1802-1894) est un homme politique et patriote hongrois. Il eut un rôle notable en particulier pendant la révolution nationaliste hongroise de 1848 contre l'Empire des Habsbourg.

<sup>253</sup> C'est avec une conférence sur la légèreté que Calvino ouvre son cycle de leçons à l'Université de Harvard.

<sup>254</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 219. Orig. : « *Mettiamo nero su bianco alcune equazioni-base del viaggio. Per esempio : meno peso = più incontri. Andatura = metrica = narrazione. E soprattutto : più difficoltà = più racconto* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 180-181.

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 84. Orig. : « *Straccio quelle poche paginette pompose e inutili, le appallottolo, le butto nella spazzatura. Ma sì, si viaggia assai meglio chiedendo alla gente, e forse il viaggio perfetto sarebbe quello fatto alla cieca, senza nemmeno la carta* », *ibid.*, p. 73.

Dans la plupart des cas, le voyageur se laisse conduire par l'occasion : « Notre Muse – ma Muse – a été l'occasion<sup>256</sup> » déclare Marco Belpoliti dans l'introduction de *La prova*. D'ailleurs Montaigne disait déjà, à ceux qui lui demandaient les raisons de ses voyages, savoir ce qu'il fuyait mais pas ce qu'il cherchait<sup>257</sup>. Aujourd'hui, nous retrouvons toujours les mêmes questions et les mêmes réponses : « Souvent, sur la route, on me demandait pourquoi je faisais cela. Non seulement la question s'adressait à moi mais elle flottait dans l'air, gisait sur la chaussée, elle était là<sup>258</sup> ». Parfois, comme l'observe Kauffmann, ce manque de repère est embarrassant : « Je dois être un voyageur mal embouché. Sans objectif ni véritable détermination, un mufle de l'errance<sup>259</sup>. » Mais dans la plupart des cas, ce flou est considéré plutôt comme un atout et surtout comme un élément essentiel du récit de voyage contemporain. Pour Maspero, par exemple, l'intérêt du récit de voyage ne se trouverait pas dans la rencontre avec des personnages illustres qui ont fait l'Histoire, car, pour reprendre ses propres mots, cela « n'aurait eu d'intérêt que si j'avais été pressé par l'urgence d'un article efficacement ficelé<sup>260</sup> », mais plutôt dans la rencontre de gens ordinaires, « des gens qui ont traversé comme ils l'ont pu, sans faire d'histoires et sans faire forcément l'histoire, des événements pas ordinaires<sup>261</sup> ». Ici – comme plus tard quand il préfère partir à la découverte « des rues de Tirana » plutôt que, comme son ami, de sa « démocratie<sup>262</sup> » – l'opposition entre différentes manières de voyager est manifeste : d'une part un voyageur animé et donc borné par un but bien précis ; de l'autre une déambulation indéterminée, gage d'aventure, de liberté, mais surtout d'indépendance. Si l'écrivain-voyageur ne cherche rien de particulier, il n'en est pas moins attentif et réceptif aux moindres détails. D'ailleurs, dans un dialogue avec son éditeur, c'est grâce aux détails que Kauffmann considère comme réussi son voyage dans les îles Kerguelen :

- Évidemment, tu t'es aperçu sur place que ça ne correspondait en rien à ce que tu avais appris. - Pas du tout. C'était en tous points conforme à ce que j'avais imaginé. - Alors tu avais fait un voyage pour rien ? -

<sup>256</sup> Orig. : « *La nostra Musa – la mia Musa – è stata l'occasione* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 7.

<sup>257</sup> « Je réponds ordinairement, à ceux qui me demandent raisons de mes voyages : Que je sais bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche », Michel de Montaigne, *De la vanité*, op. cit., p. 1516-1517.

<sup>258</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 34-35. Orig. : « *Manchmal war ich unterwegs gefragt worden, warum ich tat, was ich tat. Und die Frage richtete sich nicht nur an mich, sie lag in der Luft, sie lag auf der Straße, sie war einfach da* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 30.

<sup>259</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, op. cit., p. 78.

<sup>260</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 23.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>262</sup> « Mon compagnon partit à la découverte de la démocratie albanaise, et moi des rues de Tirana », *ibid.*, p., 66.

Sur l'essentiel, je n'ai pas été surpris. L'éblouissement est venu des détails, des circonstances. C'est sans doute pour cela qu'on voyage : pour l'accessoire, le fortuit<sup>263</sup>.

C'est justement dans cette indétermination que le voyageur trouve sa raison d'être. « "Qu'est-ce que vous cherchez, *exactement* ? Vous avez bien une *idée derrière la tête* ?" À ces questions-là, – écrit Maspero – je n'ai toujours pas de réponse prête. D'ailleurs, si j'en trouvais une, je crois que je cesserais de voyager<sup>264</sup> ».

Si la multiplicité était le thème choisi par Calvino pour terminer son cycle de conférences à l'université de Harvard, celui de la légèreté était censé l'ouvrir. Pour l'auteur du *Baron perché*, comme pour les écrivains-voyageurs, la légèreté est considérée comme un remède, peut-être le seul, pour échapper au regard inexorable de Méduse. Tel Persée chaussé de ses sandales ailées, l'écrivain-voyageur, par la légèreté de son approche, par son parcours indéterminé, par son attrait pour le détail, détourne le regard des images données par la *doxa* et, « soudain proie de cette maladie des voyages modernes : le scepticisme<sup>265</sup> », il pose un regard inquisiteur sur la réalité qui l'entoure et qui lui est transmise. « Qui donc me dira que je me trompe ou que je suis malveillant quand j'accompagne littéralement du regard sur la photo d'un visage de femme en pleurs derrière le grillage d'un camp de prisonniers son obéissance docile aux indications du photographe de l'agence internationale de presse, qui lui se trouve à l'extérieur ?<sup>266</sup> », se demande Peter Handke dans les premières pages de son récit *Un voyage hivernal vers le Danube, la Save, la Morava et la Drina*, lors de la dernière guerre dans les Balkans. Selon le dramaturge autrichien, personne ne connaît véritablement la Serbie, principalement à cause de la propagande occidentale qui dans un esprit manichéen aurait préalablement choisi qui devait être le bourreau et qui devait être le martyr. Bien que sa prise de position pro serbe et son silence au sujet des massacres perpétrés par l'armée serbe lui aient valu nombre de critiques légitimes, le récit de Handke reste un excellent exemple du pouvoir perturbateur qu'il peut provoquer. En d'autres occasions moins tragiques, le prisme du regard des voyageurs, écrivains ou artistes n'a pas manqué de bouleverser les coordonnées de notre espace quotidien. L'écrivain argentin Julio Cortázar et sa compagne Carol Dunlop dans *Les Autonautes de la cosmoroute* (1983), où ils narrent leur incroyable voyage de Paris à Marseille, en un mois, en s'imposant la contrainte de s'arrêter dans toutes les aires de repos,

---

<sup>263</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, *op. cit.*, p. 43.

<sup>264</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>265</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>266</sup> Peter Handke, *Un Voyage hivernal vers le Danube, la Save, la Morava et la Drina*, traduit de l'allemand par Georges Lorfèvre, Paris, Gallimard, 1990, p. 40-41.

ont transformé ces non-lieux en espaces denses de sens. L'artiste française Sophie Calle, dans *Suite vénitienne*<sup>267</sup>, arpente la ville des Doges pour suivre à son insu, pendant treize jours, les déambulations d'un certain Henri B. (un clin d'œil stendhalien ?) connu occasionnellement quelques jours plus tôt à Paris, en arrachant ainsi la ville adriatique aux stéréotypes carnavalesques et romantiques. Paul Theroux, dans un train le menant à Veracruz, imagine en revanche être en mission secrète pour mener à bien une affaire épineuse au Mexique<sup>268</sup>. Son aventure ne dure que le temps de l'ivresse provoquée par un verre de tequila, mais elle lui offre une ligne de fuite hors de l'espace clos qui le hante ; elle témoigne des différentes possibilités de voir le monde à travers un regard léger et indépendant. Les espaces quotidiens d'un train, d'une ville ou d'un pays fortement stéréotypés, d'un non-lieu comme l'aire d'une autoroute ou un aéroport deviennent ainsi, par le biais d'un regard « déterritorialisant », autant de lieux complexes, voire exotiques.

Un autre élément pèse considérablement sur l'économie du récit de voyage contemporain : le moyen de transport emprunté. L'intérêt porté à la vitesse du voyage n'est pas nouveau, néanmoins jamais le voyageur n'a attribué autant d'importance au transport et à sa vélocité qu'aujourd'hui, ce qui, selon le critique Adrien Pasquali, « entraîne des modifications notables de la vision du monde<sup>269</sup> ». En d'autres termes, « l'espace n'est pas un support sur lequel le mouvement se pose. C'est au contraire le mouvement – et le point de vue sur l'étendue qui en découle – qui produit l'espace<sup>270</sup> ». Dans un monde voué à la vitesse – de production, de transport et de consommation – l'écrivain-voyageur, dépourvu de sandales ailées, s'applique à (re)découvrir la lenteur et à parcourir l'espace par des moyens que l'on pourrait qualifier d'anachroniques. À voir certaines réactions des autochtones rencontrés par nos voyageurs, surtout dans les pays occidentaux, partir à pieds (Büscher ou encore Goodwin), à vélo (Rumiz), en train local (Rumiz encore), dans une voiture décrépite (MacLean) ou encore en Side-car (Sylvain Tesson<sup>271</sup>) correspond à un acte subversif, voire révolutionnaire. La vue d'un voyageur portant un sac à dos et le visage couvert de poussière fait naître curiosité et embarras, mais surtout une réelle suspicion. D'ailleurs, si comme l'écrit Edward T. Hall le corps humain est fait « pour se mouvoir à moins de 8 kilomètres à l'heure »,

<sup>267</sup> Sophie Calle, *Suite vénitienne*, Paris, Éditions De l'Étoile, coll. « Écrit sur l'image », 1983.

<sup>268</sup> Paul Theroux, *The Old Patagonian Express. By Train Through the Americas*, [s. l.], Mariner Books, 1979.

<sup>269</sup> Adrien Pasquali, *Le Tour des horizons*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>270</sup> Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*, *op. cit.*, p. 160.

<sup>271</sup> Sylvain Tesson, dans son dernier récit, *Berezina*, relate son voyage de Moscou à Paris à bord d'un side-car soviétique en parcourant la route de la retraite de Napoléon. Sylvain Tesson, *Berezina*, Chamonix, Guérin, coll. « Démarches », 2015.



« combien d'entre nous », se demande-t-il, « se rappellent la sensation visuelle intense que l'on éprouve à marcher ?<sup>272</sup> » La nouvelle perception de l'espace inspirée par la lenteur du voyage s'articule autour de trois éléments. Tout d'abord, la régénération de l'esprit d'aventure et le sentiment de suivre le sillage tracé par des générations successives d'hommes :

Pendant six mois nous nous sommes promenés, juste comme les gens l'ont toujours fait : le monde a été en grande partie créé par des pédestres. Qu'ils marchassent avec des armées, ou suivissent des wagons, ou fuissent quelque part ; qu'ils allassent chercher leur fortune ou voir le monde, leurs voyages étaient accompagnés par des ampoules, des surprises, de l'hospitalité et de la peur<sup>273</sup>.

Mais aussi l'accroissement de l'exotisme, du moment que « la lenteur de notre chemin vers l'ailleurs met d'avantage en perspective la grandeur de la différence de l'autre<sup>274</sup> ». Et surtout la lenteur donne le sentiment de vivre l'espace : « La forte prédilection des voyageurs pour la lenteur, quand bien même elle serait fondée sur la nécessité de se démarquer du touriste, peut aussi tenir à cela : dans la lenteur, l'apparition vient coïncider avec la reconnaissance, dans une forme de présence pleine, pour passagère qu'elle soit<sup>275</sup>. » Comme le met bien en relief Büscher dans l'extrait suivant, un voyage à pieds est dans cette logique actif car le voyageur y participe pleinement, alors que le voyage en voiture, passif, n'est qu'une suite insensée d'images :

Nous roulâmes pendant des heures, je passai presque tout mon temps à dormir. Quand j'ouvris les yeux, rien n'avait changé. La piste s'étirait devant nous, à gauche, à droite, des forêts de pins, la forêt, toujours la forêt. Il fallait la survoler, ou du moins la traverser à vive allure en voiture pour trouver cette monotonie effrayante. À pied, j'étais trop à l'intérieur pour le sentir. Dans un voyage en avion ou en voiture, la terre défile, au-dessous, au-dehors, comme dans un film muet. Aucun son, seulement l'image. Quand on marche, il en va autrement. Jamais la terre n'est muette, elle possède une odeur, et les peurs, petites ou grandes, sont proches, sont concrètes. La chaleur, la faim, un animal, une rencontre douteuse<sup>276</sup>.

---

<sup>272</sup> Edward T. Hall, *La Dimension cachée*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 216.

<sup>273</sup> Orig. : « *For six months we walked, just as people always had: the world we lived in was largely created by pedestrians. Whether they marched with the army, or followed the wagons, or were running away, whether they went to seek their fortunes or to see the world, their travels were attended by blisters, surprises, hospitality and frights* », Jason Goodwin, *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 1. Cet extrait n'apparaît pas dans la traduction française.

<sup>274</sup> Michel Franck, *Désir d'ailleurs*, op. cit., p. 92.

<sup>275</sup> Adrien Pasquali, *Le Tour des horizons*, op. cit., p. 26.

<sup>276</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 129-130. Orig. : « *Wir fuhren viele Stunden, die ich fast ganz verschlief. Wenn ich die Augen aufschlug, hatte sich nichts verändert. Vor uns die schnurgerade Piste, links und rechts Kiefernwald, Wald, Wald. Wahrscheinlich musste man drüberfliegen oder wenigstens mit dem Auto durchrasen, um die Eintönigkeit abschreckend zu finden. Beim Gehen war ich zu sehr Teil von ihr, um sie zu spüren. Es hatte viel damit zu tun, dass während des Fahrens oder Fliegens das Land dort unten, dort draußen ein Stummfilm ist. Kein Ton, nur Bild. Beim Gehen war das anders. Das Land war nie stumm,*

Néanmoins, il n'y a pas que la marche pour être du voyage. Pour Rumiz, par exemple, c'est le vélo l'instrument magique qui lui permet de ressentir l'espace :

Dans ce voyage les deux vélos ont été pour nous beaucoup de choses. Tandem générationnel, instrument de connaissance, reconquête de la lenteur, passe-port pour une nouvelle clandestinité, voire machine subversive. Ils ont renversé la perception de la distance, de la durée et de l'allure, la capacité de regarder et de goûter, la dimension acoustique, olfactive et même onirique du voyage. Ils ont été des caméras, des chapelets, mixeurs d'images et de mémoires, usine de pensées et de rêves extraordinaires. À bien voir, les deux roues légères ont été aussi un instrument de pénitence, redécouverte de la fatigue et du silence. Elles se sont révélées enfin un outil révolutionnaire, car elles nient les hiérarchies, simplifient les besoins, revendiquent un accès plus humain au territoire<sup>277</sup>.

Le train est un autre moyen de transport utilisé par le voyageur contemporain : pas les trains à grande vitesse, remplis de gens trop occupés pour discuter, mais des trains circulant sur des réseaux secondaires, vieux et usés, bringuebalants, des pièces de musée miraculeusement capable de rouler encore.

Je pense qu'aucun *chek-in*, aucun *duty free* ne me fera entrer dans cette Europe profonde. L'avion ne rapproche rien du tout. J'ai besoin du train. Mais pas la chaleur d'un Intercité, ce serait comme juger l'Italie d'un TGV. Je dois m'embarquer sur des lignes secondaires, en sachant qu'en hiver le cœur du continent peut devenir aussi une Transsibérienne, qu'il est terminé le temps de l'Orient Express et des romantiques femmes anglaises<sup>278</sup>.

Et encore :

Dans la chaîne de montagnes qu'habitent les vampires, les trains locaux vont et viennent, avec des têtes de ligne variables et des correspondances inexistantes. Surtout en Ukraine. Mais c'est bien cela qui est beau. Il peut vous arriver de descendre dans un endroit portant le nom de Jablunka (pomme), au milieu d'une campagne où résonnent les caquètements de poule (sic!), et avoir trois heures à perdre avant le train

---

*es roch auch, und die großen und kleinen Schrecken waren ganz nahe und ganz konkret. Die Hitze, der Hunger, ein Tier, eine dubiose Begegnung », Berlin-Moskau, op. cit., p. 109.*

<sup>277</sup> Orig. : « *In questo viaggio le due bici sono state per noi tante cose. Tandem generazionale, strumento di conoscenza, riconquista della lentezza, passaporto per una clandestinità nuova, perfino macchina sovversiva. Hanno ribaltato la percezione della distanza, della durata e dell'andatura, la capacità di guardare e gustare, la dimensione acustica, olfattiva, e persino onirica del viaggio. Sono state macchina da presa, rosario di orazioni, miscelatore di immagini e memorie, fabbrica di pensieri e di sogni straordinari. A ben guardare, le due ruote leggere sono state anche strumento di penitenza, riscoperta della fatica e del silenzio. Si sono rilevate infine un attrezzo rivoluzionario, perché annullano le gerarchie, semplificano i bisogni, rivendicano un accesso più umano al territorio », Palo Rumiz, *È Oriente*, op. cit, p. 5-6.*

<sup>278</sup> Orig. : « *Penso che nessun chek-in, nessun duty free mi farà entrare in quell'Europa profonda. L'aereo non avvicina un bel niente. Mi serve il treno. Ma non il calduccio di un Intercity: sarebbe come giudicare l'Italia dal Pendolino. Devo imbarcarmi su linee minori, sapendo che d'inverno il cuore del continente può diventare anche una Transiberiana, che è finito il tempo dell'Orient Express e delle romantiche donne inglesi », ibid., p. 59.*

suisant qui, tout aussi bien, ne vous fera avancer que de vingt kilomètres ; mais l'étape vous offrira l'occasion de lier connaissance avec le garde-barrière, de boire un thé avec lui et de voir une bande de jeunes gens à cheval, montant à cru comme les Andalous, longer les rails. On ne peut pas comprendre les Carpates si on ne connaît pas l'allure syncopée du petit train appelé Elektricna<sup>279</sup>.

Car seulement une allure de quarante kilomètres heures « permet de s'arranger à peu près avec l'espace, permet de le maîtriser sans pourtant lui porter préjudice<sup>280</sup> ».

Ce premier tour d'horizon permet de démontrer que malgré les nombreuses critiques et une volonté persistante annonçant sa mort prochaine, le récit de voyage est un genre littéraire à part entière et bien vivant. Il l'est d'autant plus qu'il s'agit d'un genre transgressif. Il l'est d'abord, logiquement, d'un point de vue géographique car il relate un parcours vers l'ailleurs. Il l'est aussi d'un point de vue littéraire car c'est un genre hybride, qui emprunte à d'autres et se faufile entre eux, toujours prêt à se métamorphoser. Enfin, il est transgressif du point de vue de la *doxa*, du moment qu'il cherche à mettre en évidence et à participer de la complexité du monde que nous habitons. Si la littérature de voyage est une littérature de frontière (géographique, littéraire, ontologique), il est temps de partir avec les auteurs de notre corpus à la recherche des limites de cette *terra incognita* qu'est l'Europe de l'Est.

---

<sup>279</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 249. Orig. : « Sulla catena montuosa dove abitano i vampiri i treni locali vanno e vengono, con capolinea variabili e coincidenze inesistenti. Specialmente in Ucraina. Ma è proprio qui il bello. Capita di scendere in un posto di nome Jablunka (Mela), in una campagna risuonante di coccodè, e di avere tre ore di tempo per il treno successivo, che magari ti farà avanzare di soli venti chilometri, ma la sosta ti offrirà l'occasione di vedere il casellante, berci un tè assieme e vedere un gruppo di ragazzi a cavallo, senza sella come andalusi, costeggiare le rotaie. Non puoi capire i Carpazi senza l'andatura sincopata del trenino detto "Električna" », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 203-204.

<sup>280</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 87.

## **PARTIE II**

### **ESPACE DE STÉRÉOTYPES, ESPACE DE FRONTIÈRES**

## CHAPITRE 1

### NOUVELLES FRONTIÈRES POUR UNE NOUVELLE EUROPE

Après avoir examiné le rôle de la littérature de voyage dans l'univers littéraire, le moment est venu d'arpenter, en compagnie des auteurs de notre corpus, l'espace de notre recherche. C'est le regard porté par les Occidentaux dans les anciens pays de l'Europe de l'Est qui retiendra notre attention. Il s'agit dès lors de comprendre et de décrypter les sentiments exprimés par les auteurs, et la description des lieux qu'ils observent. Enfin, puisque « en littérature on ne convoque pas impunément l'autre<sup>281</sup> », comme l'observe Daniel-Henri Pageaux, et que « toute littérature est destinée à refléter les préoccupations majeures d'une époque, quelles que soient les modalités – plus ou moins réalistes – de leurs expressions<sup>282</sup> », pour reprendre les dires de Bertrand Westphal, nous questionnerons les réflexions soulevées par ces voyages dans l'Europe de l'Est dans une démarche qui s'impose à l'entreprise d'une étude géocritique centrée sur l'espace littéraire.

Dans les toutes premières pages de son récit de voyage à travers l'Europe de l'Est à bord d'une *Trabant* caracolante, (en compagnie de sa vieille tante Zita et de Winston, son animal de compagnie, un porc...), le canadien Rory MacLean s'interroge sur la « véritable limite de l'Europe<sup>283</sup> », au lendemain de la chute du mur de Berlin, quand « la dernière grande division du monde, entre un Occident capitaliste et un Orient communiste, quitta la scène comme une aberration historique<sup>284</sup> ». MacLean n'est pas le seul à se poser cette question, mais, comme nous le verrons dans les pages qui suivent, elle taraude tous les voyageurs qui ont arpenté le territoire de l'ancien bloc soviétique et qui se sont interrogés non seulement sur les limites de cette nouvelle Europe, mais aussi sur les caractéristiques de cet espace mal défini.

---

<sup>281</sup> Daniel-Henri Pageaux, « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », in Pierre Brunel et Yves Chevrel (éds.), *Précis de littérature comparée*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 142.

<sup>282</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique*, op. cit., p. 140.

<sup>283</sup> Orig. : « *Where then, if no longer down this line, was the real end of Europe?* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 1.

<sup>284</sup> Orig. : « *The late great division of world, between a capitalist West and a communist East, passed away as an historical aberration* », *ibid.*

## I La frontière géographique : de l'Atlantique à l'Oural ?

Délimiter le continent européen d'un point de vue strictement géographique n'est pas chose aisée car, à bien y regarder, l'Europe n'est pas un continent au sens strict du terme<sup>285</sup> à partir du moment où, comme le notent les géographes Barrot, Elissalde et Roques, la seule certitude que nous ayons est de savoir où elle commence, mais non pas où elle se termine, ou vice-versa :

Au sens commun, elle commence aux rives de l'Atlantique et s'achève en Méditerranée. Mais jusqu'où ? Par le Caucase nous voilà en Turquie, par le Sinaï nous voilà en Afrique. En partant de Brest vers l'est nous voilà aux rives de la mer du Japon, au bout de l'Asie, sans avoir rencontré ni mer, ni océan jusqu'à cette annexe du Pacifique<sup>286</sup>.

Pourtant, comme le dit Bertrand Westphal dans son article « Le singulier pluriel de la mémoire d'Europe »<sup>287</sup>, il n'est pas possible de se contenter de situer l'Europe quelque part entre l'Oural et l'Atlantique ou, pire encore, entre l'Atlantique et le Pacifique. Au XIX<sup>e</sup> siècle, quelqu'un de bonne volonté, peut-être avec l'intention de mettre un terme à un débat épuisant, eut la brillante idée de trancher la question épineuse en forgeant le néologisme d'« Eurasie ». Définition généreuse, mais qui a la faiblesse de ne pas concevoir une limite en sous-entendant ainsi que l'Europe, pour reprendre une formule très répandue de Paul Valéry, ne serait qu'une « sorte de cap du vieux continent, un appendice occidental de l'Asie<sup>288</sup> » : un affront insupportable pour quelqu'un qui, comme l'explique Massimo Cacciari dans *Déclinaisons de l'Europe*<sup>289</sup>, depuis ses origines, ou au moins depuis *Les Perses* d'Eschyle, a toujours voulu se différencier de l'Asie – cette sœur si encombrante – et se définir une identité propre. Il va de soi alors que depuis toujours l'Europe géographique est une entité instable comme le démontrerait un éventuel planisphère portant ses différentes frontières géographiques allant du détroit du Bosphore d'Hérodote, Hécatee de Milet et Ératosthène, au lit du Tanaïs – l'actuel Don – de Ptolémée, à la Volga de Fra Mauro et ainsi de suite jusqu'à la chaîne de l'Oural et du

---

<sup>285</sup> Généralement, quand on imagine un continent, on s'attend, pour reprendre la définition du *Petit Robert*, à une « grande étendue de terre limitée par un ou plusieurs océans. »

<sup>286</sup> Jacques Barrot, Bernard Elissalde et Georges Roques, *Europe Europes. Espace en recomposition*, Paris, Librairie Vuibert, 1997, p. 7.

<sup>287</sup> Bertrand Westphal, « Le singulier pluriel de la mémoire d'Europe », in Claude Filteau et Michel Beniamino (éds), *Mémoire et Culture, op. cit.*, 2006, p. 185.

<sup>288</sup> Paul Valéry, *La Crise de l'Esprit*, NRF, août 1919, repris in *Essais quasi politiques, Œuvres*, « Poésie, Mélange, Variété » édition de Jean Hytier, introduction biographique par Agathe Rouart-Valéry, Paris, NRF Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 1004.

<sup>289</sup> Massimo Cacciari, *Déclinaisons de l'Europe*, traduit de l'italien par Michel Valensi, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Philosophie imaginaire », 1996.

fleuve homonyme du géographe impérial Vasili Tatichtchev depuis que son Tsar, Pierre I<sup>er</sup> le Grand, se mit dans la tête de faire entrer son Empire sous les lumières européennes. Une limite qui est aujourd'hui acceptée par la communauté scientifique – sans pour autant faire l'unanimité<sup>290</sup> – et dont le centre, selon l'Institut géographique national français, se trouverait bel et bien à Purnuskis, à quelques kilomètres de Vilnius et surtout à quelques kilomètres de la frontière de l'Union européenne, comme l'observe Guy-Pierre Chomette mi-amusé, mi-étonné :

Après de longs et savants calculs, les géographes de l'Institut [géographique national français] ont fini par faire de Vilnius la capitale la plus centrale du continent européen. Le verdict de leurs recherches a désigné le village de Purnuskis, à vingt kilomètres au nord de Vilnius, comme le centre géographique de l'Europe<sup>291</sup>.

Un centre qui serait en même temps frontière est sans doute une étrange coïncidence qui éveillerait l'intérêt de Blaise Pascal ou d'Albert Einstein et de bien d'autres spécialistes de la relativité.

Toutefois, bien que la fascination d'un centre géographique soit considérable<sup>292</sup>, on sait pertinemment que la géographie est souvent soumise à la politique ou à des forces bien plus matérielles. En effet, personne ne croit sincèrement à cette frontière géographique car, selon l'écrivain et voyageur anglais Colin Thubron, « ces montagnes semblent trop modestes pour former ne serait-ce qu'une frontière, sans parler d'une ligne de démarcation entre l'Europe et l'Asie<sup>293</sup> ». D'ailleurs, aucun des auteurs du corpus ne s'est intéressé aux frontières géographiques de l'Europe, personne n'a laissé ses traces sur les berges de l'Oural ni voulu parcourir les cimes des monts Oural. Il n'est dès lors pas surprenant que Thubron, pendant son

---

<sup>290</sup> Certains géographes maintiennent la Volga comme frontière orientale de l'Europe.

<sup>291</sup> Guy-Pierre Chomette et Frédéric Sautereau, *Lisières d'Europe. De la mer Égée à la mer de Barents, voyage en frontières orientales*, Paris, Autrement, coll. « Frontières », 2004, p. 224.

<sup>292</sup> Chomette, dans ce lieu « désert et solennel », se pense en Atlas capable de maintenir sur son index droit cette Europe géographique : « Quoi qu'il en soit, le centre d'une Europe géographique qui s'arrêterait à l'Oural se trouve à Purnuskis. Au bord d'une grande route qui file droit vers le nord au cœur de la campagne lituanienne encore tachée de plaques de neige, un panneau indique « Europos Centras », à trois cents mètres sur la gauche. Un rocher de granit est déposé sans ostentation sur une petite colline. Il est gravé d'une rose des vents qui indique 54° 54' de latitude nord et 25° 19' de longitude est. Le lieu est désert et solennel. Un centre de continent est toujours fascinant. S'il m'en prenait l'envie, à cet endroit précis, je pourrais me prendre pour un petit Atlas, déposer délicatement cette Europe-là sur mon petit doigt et la maintenir en équilibre. Toutes ses forces d'intégration et de désintégration, centrifuges et centripètes, intégrationnistes et nationalistes seraient annulées dans une harmonie continentale absolue. À trente kilomètres de la frontière de l'Union européenne », *ibid.* p. 224-225.

<sup>293</sup> Colin Thubron, *En Sibérie*, traduit de l'anglais par Katia Holmes, Paris, Hoëbeke, 2010, p. 8.

voyage en train à travers la Sibérie, considère l'obélisque érigé deux siècles plus tôt par le tsar Alexandre I comme une véritable mise en scène :

Géographiquement, c'est ici que commence la Sibérie. Le socle proclame « Europe » du côté d'où nous venons, et « Asie » de l'autre. La longue luisance fugitive s'éteint sur notre passage et l'obscurité se referme. Rien ne change – évidemment. Car la limite entre Europe et Asie n'est qu'imaginaire : physiquement, les deux continents ne sont pas divisés. D'anciens géographes d'Occident (autre concept artificiel !) ont peut-être un beau jour décidé qu'ici, c'était l'Europe, terre connue, et que là-bas commençait l'ailleurs : l'Asie<sup>294</sup>.

C'est donc ailleurs qu'il faut manifestement chercher les limites de l'Europe. « Les siècles passent et l'Oural n'a jamais servi à délimiter deux entités politiques distinctes, et l'on trouve toujours de part et d'autre de ces montagnes la même population russe »<sup>295</sup>, observe Chomette. On comprend donc aisément pourquoi ce sont d'autres lignes tracées par les hommes et fondées sur des raisons variables (politiques, économiques, culturelles) et toujours susceptibles d'être modifiées, qui font et ont fait l'Europe. La difficulté pour les saisir n'en est pas moindre d'autant plus que l'Europe, comme le souligne justement François Maspero au tout début de son ouvrage *Balkans-Transit*, a toujours eu la fâcheuse tendance à s'auto-amputer :

L'Europe existe, je l'ai rencontrée. Quand, pour la première fois ? Peut-être à six ou sept ans. J'avais un puzzle dont chaque pièce était un pays. La France était rose et trapue. L'Allemagne jaune, avec une petite pièce à part pour la Prusse orientale, qui compliquait le jeu. La Pologne, rose comme la France, dressait une drôle de cheminée sur sa gauche. Bien sûr, je savais – et je pouvais le constater physiquement en passant le doigt sur les contours – que la Grande-Bretagne verte était une vieille dame assise sur un cochon et l'Italie orange une botte donnant un coup de pied à la Sicile. Facile de les reconnaître et de les placer. Plus difficile pour la Hongrie, petite masse rouge sombre informe que je confondais avec l'Autriche d'un rouge à peine différent, ou les pays Baltes dont l'ordre et les couleurs étaient toujours incertains. Je n'arrive pas à me souvenir si l'Union soviétique faisait partie de cette Europe-là. Il me semble que non. En tout cas, je ne vois pas sa couleur. L'Europe a toujours eu tendance à s'amputer elle-même de ce qui la gêne<sup>296</sup>.

---

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>295</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 224.

<sup>296</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, *op. cit.*, p. 9.



## II De l'Oural à Schengen

Si personne, ou presque, ne prête attention à la frontière géographique de l'Europe, la frontière politique instaurée à Yalta, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, et annoncée en 1946 au Westminster College de Fulton (Missouri) par Winston Churchill, a été riche de conséquences. En effet, comme l'observe MacLean dans la première page de son récit de voyage, pour la plupart des Occidentaux, avant que le « siècle bref » prenne congé, tout était apparemment simple car l'Europe, à l'exception de la Grèce<sup>297</sup>, se terminait aux pieds d'un rideau de fer qui coupait méticuleusement en deux des villes, des villages, des maisons et même des cimetières<sup>298</sup> : d'un côté l'Europe tout court et de l'autre l'Autre Europe avec cet adjectif indéfini la définissant particulièrement bien, nimbée de gris et peuplée d'inquiétants fantômes.

Les Occidentaux [...] suspectaient que l'Europe orientale était seulement son grenier désordonné. Pendant des années, on pouvait distinguer des rangées de médailles clinquantes dans l'obscurité du grenier, de citoyens gris dans des blocs de ciments, d'antisémites dans les villages et de maigres intellectuels fumant cigarettes sur cigarettes<sup>299</sup>,

écrit Jason Goodwin dans l'introduction à son récit de voyage en 1993. Et Michael Palin, l'ancien membre des Monty Python et aujourd'hui écrivain de voyage à succès, dans les premières pages de son récit reprend le cliché répandu pendant la guerre froide d'un espace monochrome : « Ma première impression de l'Europe de l'Est a été monochrome, comme si les gens là-bas vivaient dans des blocs de ciment sous un ciel gris permanent<sup>300</sup> ».

---

<sup>297</sup> La Grèce est en effet un cas particulier au sein de l'Union européenne, non seulement pour sa position géographique périphérique, mais surtout parce qu'elle est souvent perçue à travers des yeux nostalgiques d'un passé révolu, comme le berceau de l'Occident. Dans les récits de voyage du Grand Tour, par exemple, la déception vis-à-vis de la Grèce contemporaine est toujours mise en relief. Un exemple parmi d'autres est celui de Byron dans son *Childe Harold's Pilgrimage* (1812-1818) qui cherche vainement, dans une Grèce soumise à l'occupation turque, l'esprit des Hellènes. Peut-être est-ce pour les mêmes raisons qu'actuellement la plupart des voyageurs dans l'Europe de l'Est ou, de manière plus circonscrite, dans les Balkans délaissent la Grèce.

<sup>298</sup> Le cas du cimetière de Merna-Mirna – petit village sur la frontière italo-slovène – partagé lui-aussi par le rideau de fer est emblématique et le témoignage d'une septuagénaire de ce village, recueilli par Corrado Scopretta, nous renvoie à une réalité absurde : « Dans les premiers temps nous pouvions y aller [au cimetière] seulement deux fois par mois, strictement surveillés. Les funérailles, auxquelles tout le monde pouvait participer, étaient le seul moment d'échange : viande et vin slovènes en échange de bas et de vêtements italiens ». Corrado Scopretta, « Il muro nella testa » [en ligne], [s.l.], Circolo Istria, 2004. Disponible sur <[www.circoloistria.it/public/Il\\_muro.rtf](http://www.circoloistria.it/public/Il_muro.rtf)> (consulté le 10 octobre 2012).

<sup>299</sup> Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 15. « *Westerners [...] suspected that Eastern Europe was only its rickety attic. For years, you could make out rows of winking medals in the attic gloom, grey citizens in concrete blocks, anti-semites in the villages and thin intellectuals, chain-smoking* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 8

<sup>300</sup> Michael Palin, *New Europe*, London, Phoenix, 2008, p. 3.

Si la chute du mur de Berlin, comme nous l'indique ironiquement MacLean, a sensiblement dégagé la vue de ses riverains et augmenté le risque de faire fuir leurs animaux domestiques<sup>301</sup>, elle marque néanmoins un tournant incontestable de l'Histoire en général et de l'histoire européenne en particulier, provoquant la énième métamorphose de ce que Barrot appelle le « palimpseste européen<sup>302</sup> ». En effet, au lendemain des événements de novembre 1989, l'Europe entière, fascinée par les images des jeunes Berlinoises prenant possession du *no man's land*, imagine son âme s'étaler et prendre enfin la forme de son corps, réalisant ainsi le rêve d'une Europe (non seulement géographique, mais aussi politique et culturelle) allant de l'Atlantique à l'Oural. Malheureusement, le rêve a été de courte durée et dans un petit village du Luxembourg appelé Schengen, la vieille Europe s'est offert une nouvelle silhouette.

On peut donc légitimement se demander : quelle est cette nouvelle frontière européenne ? Que représente cette forteresse ? Autrement dit, s'agit-il de la véritable limite de l'Europe ou, encore une fois, d'une portion d'elle-même, d'une auto-amputation ? À ces questions, les deux écrivains Paolo Rumiz et Guy-Pierre Chomette ont cherché à donner une réponse dans les pages de *Aux frontières de l'Europe* et *Lisières d'Europe* où tous deux narrent leurs parcours « de gauche à droite et de droite à gauche de la future frontière de l'Union, d'ouest en est et d'est en ouest de cette limite (provisoire ?), de l'Europe bleu Bruxelles à l'Europe gris atlas et de l'Europe gris atlas à l'Europe bleu Bruxelles<sup>303</sup> ».

Les premières impressions le long de cette frontière, dans l'extrême Nord avec Rumiz et dans l'extrême Sud avec Chomette, ne sont pas des plus prometteuses. Les deux voyageurs se trouvent confrontés à la même situation : celle d'une frontière entre deux mondes profondément différents, voire antithétiques. La frontière méridionale est décrite par Chomette comme « un chapelet de patrouilles, de remblais, de grillages, de champs de mines et de miradors<sup>304</sup> » le long de laquelle ne peut pas manquer évidemment, en toile de fond, le minaret de la mosquée d'Edirne : symbole emblématique de l'Autre ou d'un genre d'Autre. À l'extrémité orientale de la frontière turco-bulgare, au bord de la mer Noire, l'imperméabilité des confins reste totale et l'horizon se remplit ici de mystère.

Deux kilomètres qui, de mémoire d'homme, n'ont pas été franchis depuis... Depuis ? Personne ici ne s'en souvient vraiment. Mais s'il y a une chose que les habitants de Begendik n'oublient jamais, c'est la

---

<sup>301</sup> Rory MacLean, *Stalin's Nose*, *op. cit.*, p. 2.

<sup>302</sup> Jacques Barrot et al., *Europe Europes*, *op. cit.*, p. 199.

<sup>303</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>304</sup> *Ibid.*, p. 51.

*forbidden zone*. Cette *forbidden zone* qui revient dans chacune de leurs phrases, cette *forbidden zone* marquée par des panneaux rouges où la silhouette d'un soldat est dessinée, cette *forbidden zone* qui commence juste derrière la dernière maison du village... Et quand nous nous présentons à Begendik pour y passer la nuit, c'est toujours elle, la *forbidden zone*, qui vient brouiller les cartes<sup>305</sup>.

L'espace autre est ici non seulement inaccessible, mais aussi insaisissable. Comme le souligne Hussein, un habitant rencontré par Chomette, les espaces se dilatent, car « malgré les apparences, Rezovo est à trois cents kilomètres d'ici. Et d'ailleurs, nous ne savons rien d'eux. Nous n'avons aucun contact. Vous savez, il y a une chose étrange là-bas : lorsqu'on regarde bien, attentivement, on n'y voit jamais personne dans les rues...<sup>306</sup> ». Il est facilement imaginable qu'une fois à Rezovo, du côté bulgare de la frontière, si le décor change, la substance reste identique : « Nous avons pu apercevoir Rezovo de Begendik ; nous ne verrons même pas Begendik de Rezovo. À croire qu'ici le rideau de fer ignore encore qu'il s'est levé il y a dix ans<sup>307</sup>. » De plus, non seulement les distances se dilatent, mais le temps lui-même semble s'arrêter. Cette frontière est alors un espace où la mémoire, les haines ancestrales et jamais guéries se figent, brouillant le fil du temps, et entravent les quelques tentatives de réconciliation : « Je me dis que je n'ai pas encore passé ma première nuit sur la frontière que l'histoire me rattrape déjà, et que je n'ai qu'à me laisser aller pour qu'elle le fasse à chaque coin de rue<sup>308</sup>. » Une histoire affichée partout sous forme de monuments, de drapeaux, de cimetières de guerre, de cartes postales et, bien sûr, de plans géographiques, car il n'est pas rare que derrière les comptoirs des commerçants se trouve affichée bien en vue une carte de la Grèce, ou mieux, de plusieurs Grèce(s), l'une accolée à l'autre en souvenir des glorieux passés perdus.

C'est une carte que nous avons beaucoup vue depuis notre arrivée à Lesbos. Dans les administrations, les agences de voyages, les écoles. Une carte classique, la Grèce d'un seul tenant dans ses frontières actuelles. Avec, en prime au bas du poster, au sud de la Crète en quelque sorte, quatre petites cartes ajoutées en encadré. Sur la première, on trouve Chypre [...]. La deuxième est à une échelle beaucoup plus grande puisqu'on y voit les contours de l'Europe et de l'Asie, avec, en jaune, l'empire d'Alexandre le Grand à son extension maximale jusqu'en Inde. La troisième reprend le même fond de carte avec, en rose, les frontières de l'Empire byzantin, à leur apogée bien sûr. Et la quatrième représente la Grèce de 1920 agrandie de ses conquêtes en Anatolie<sup>309</sup>.

---

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>306</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>307</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>308</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>309</sup> *Ibid.*, p. 28.

Évidemment, du côté turc aussi la mémoire reste inébranlable comme l'énorme monument aux morts l'indique : « Quatre monolithes de vingt ou trente mètres coiffés d'une dalle épaisse. Du haut d'une falaise, il domine la sortie sud du détroit qui débouche sur la mer Égée. »

À l'autre extrémité de cette lisière, le long de la frontière finno-russe près de la mer de Barents, la distance entre les deux pays limitrophes est abyssale. Du côté finlandais de la frontière, Chomette décrit un espace ordonné, traversé par des routes en parfait état bordées par d'admirables forêts de pins qui, avec l'apparition de quelques villages de fées, renvoient le voyageur « dans les décors idylliques des trains électriques miniatures ». Du côté russe, le voyageur entreprend en revanche une véritable descente aux enfers. Ici, « l'asphalte disparaît brusquement » pour laisser place à une « route crevée d'impacts » et les quelques arbres, désormais réduits à d'horribles squelettes à cause de la pollution chimique, sont remplacés par des déchets :

Deux cents mètres après les bâtiments du poste frontière, l'asphalte disparaît brusquement. Une route crevée d'impacts lui succède. Régulièrement, des moteurs, des bidons ou de pneus pourrissent sur les bas-côtés. Parfois, des conteneurs défoncés, rouillés, affaissés, gisent sur le bord, au milieu de tas de sables, de bétonneuses silencieuses et d'engins plus ou moins abandonnés<sup>310</sup>.

Plus profond encore est l'écart culturel et historique dont un aperçu nous est offert par l'auteur italien Diego Marani dans son roman *Nouvelle Grammaire finnoise*<sup>311</sup>. Dans ce livre profond et lyrique autour de sujets tels que le destin, l'identité, la langue et la perte de mémoire, un rôle de premier plan est tenu par Olof Koskela, aumônier dans un hôpital militaire de Helsinki où se trouve hospitalisé, suite à un accident qui lui a fait perdre la mémoire, le héros du roman, Sampo Karjalainen. C'est Koskela qui se charge de (ré)apprendre à Sampo Karjalainen à connaître et à aimer son pays à travers non seulement la lecture de la Bible ou de la saga nordique du Kalevala, mais aussi et surtout l'antagonisme qui oppose son peuple au peuple russe.

Vous voyez, - lui dit le prêtre - la frontière sur laquelle se fait cette guerre ne divise pas seulement deux peuples, les Russes et nous. Elle sépare aussi deux âmes différentes. Sœurs, bien sûr, comme tout ce qui appartient à l'homme. Mais tragiquement inconciliables sur un point essentiel : la conception de l'au-

---

<sup>310</sup> *Ibid.*, p. 276-277.

<sup>311</sup> Diego Marani, *Nouvelle Grammaire finnoise*, traduit de l'italien par Danièle Valin, Paris, Rivages, 2003.

delà. Et pour l'homme, créature mortelle qui vit sur cette terre dans une condition provisoire, l'au-delà est tout<sup>312</sup>.

Aux yeux de Koskela, ces deux conceptions de l'au-delà sont tout à fait inconciliables : d'un côté la religion orthodoxe avec ses églises peuplées d'anges et de saints et un au-delà perçu comme la continuation de ce monde avec « quelques corrections » ; de l'autre côté la religion protestante, la prédestination et l'impossible rédemption, la solitude et la conception de la vie comme une attente angoissante : « Demi-mètre sous terre et rien d'une joyeuse troupe de saints. Rien de céleste et de sublime. Des limbes lugubres et incolores où l'absence de remords tient lieu de béatitude. Le remords est le ressort qui nous fait vivre<sup>313</sup>. » Selon le pasteur Koskela, cette opposition ne daterait pas de deux mille ans, mais trouverait ses racines encore plus loin dans le temps, plus précisément dans la mythologie des deux grandes épopées : le *Kalevala* et l'*Odyssée*. « Au fond – pour reprendre encore une fois les mots prononcés par le pasteur – nous avons toujours été luthériens. Bien avant de devenir chrétiens. Les héros du *Kalevala* sont déjà luthériens de la même façon qu'Achille et Ulysse sont déjà orthodoxes<sup>314</sup>. »

Considérée depuis les deux extrémités de la frontière de l'Union européenne, l'opposition entre les pays limitrophes semble flagrante et éternelle. Cependant, en poursuivant leurs chemins vers le centre de cet axe vertical, les auteurs se rendent compte que ce qui paraissait dramatiquement séparé et profondément inconciliable, au delà de ces extrêmes, devient complexe, flou et même compatible. Certes, ici et là il y a encore des vestiges (bien entretenus) définis par Chomette comme « le symbole pathétique du choc frontal des peuples éternellement recommencé<sup>315</sup> ». Un exemple nous est offert par les deux forteresses qui « avec superbe dans des postures arrogantes » se défient des deux rives de la Narva et qui, depuis « près de huit siècles, [...] cristallisent les efforts sanglants des riverains de la Narva pour repousser toujours plus loin devant eux le front de leurs combats<sup>316</sup> ». D'un côté, sur la rive gauche, en défense de la ville de Narva, en territoire estonien, le fort d'Hermann, appelé aussi fort de Narva, construit par les Danois au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle et ensuite dernière frontière, la plus orientale, des Chevaliers teutoniques. En face, sur la rive

---

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>315</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 265.

<sup>316</sup> *Ibid.*, p. 257.

droite, en territoire russe, l'imposante forteresse d'Ivangorod voulue par le tsar Ivan III et bâtie en 1492.

Plus au sud, avant de rejoindre les rives de la mer Noire, non loin du Prut et de la frontière entre Moldavie et Roumanie, Chomette s'arrête rêveur devant une « vague de terre sans fin au milieu d'un océan de vignes et de champs de tournesols. Haute de trois ou quatre mètres et large de dix, [qui] s'enfuit à l'horizon en ondoyant sur les collines ». Il s'imagine même « le mur sans deux mille ans d'érosion, hérissé de mille troncs taillés en pointe et orientés vers le nord, ponctué de guérites et de tours de veille, parcouru à intervalles réguliers de patrouilles de légionnaires romains ». Chomette, bien que fasciné par les vestiges, on l'aura peut-être deviné, du mur de Trajan, ne manque pas d'observer avec un certain sarcasme que non loin de là se trouve la frontière de la Nouvelle Europe : « Perchées sur le mur de Trajan, Rosina et Ludmilla télescopent deux mille ans d'histoire, évoquant malgré elles comme une fatalité qui ferait une fois de plus s'arrêter l'Europe ici même. En contrebas, le mur de Bruxelles a commencé à s'élever sur le Prut<sup>317</sup>. » Il y a aussi des impasses plus récentes, comme par exemple l'écart du chemin de fer soviétique qui comme l'a observé Chomette recoupe « en grande partie la future frontière orientale de l'Union européenne élargie<sup>318</sup> ». S'agit-il d'une fatalité ou bien d'une volonté précise de l'Union européenne de se délimiter sur de vieilles cartes semblables à celles affichées derrière les comptoirs des commerçants grecs ?

Ce qui est sûr, c'est qu'à côté de certains éléments qui rappellent des passés difficiles, les voyageurs ne manquent pas d'observer, avec surprise, que la frontière de l'Union européenne ne se déroule pas uniquement le long d'anciennes failles, mais qu'elle traverse également des espaces où de solides liens transfrontaliers s'étaient forgés dans le temps et avaient survécu aux fréquentes interférences et répartitions géopolitiques. Aux yeux de Rumiz, la gare de Narva, autrefois nœud ferroviaire de première importance, est aujourd'hui « aussi vide qu'une morgue<sup>319</sup> ».

À la gare Baltiškaya, à moitié vide, nous découvrons que l'Estonie s'est éloignée, la frontière est plus embêtante et les visas sont plus difficiles à obtenir. Mais surtout, depuis la fin de l'URSS et

---

<sup>317</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>319</sup> Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 143. Orig. : « è vuota come un obitorio », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 121.

l'indépendance des « Baltes », les liaisons ferroviaires sont devenues rarissimes et, aujourd'hui, seuls les cars maintiennent ensemble les morceaux de ce qui était naguère l'union des peuples frères<sup>320</sup>.

Un peu plus bas, à Chust, sur la frontière entre l'Ukraine et la Roumanie, l'auteur est habité par la même impression de rupture.

À Chust, nouvelle découverte : le train n'existe plus parce que sur une cinquantaine de kilomètres la ligne autrichienne passe sur la rive roumaine du fleuve. À elles deux, la fragmentation du monde soviétique, puis la muraille de la forteresse Europe ont détruit en grande partie les anciennes liaisons trans-nationales<sup>321</sup>.

Plus grave encore, la frontière de Schengen partage aussi des communautés séculaires qui formaient des unités bien définies comme la Bucovine, aujourd'hui partagée entre Ukraine et Roumanie ; la Galicie entre Pologne et Ukraine ; la Moldavie entre Roumanie, Ukraine et République de Moldavie ; la Podlachie ou Podlasie entre Pologne et Biélorussie ; la Polésie entre Pologne, Biélorussie et Ukraine ou encore la Ruthénie entre Biélorussie, Ukraine et en partie la Pologne. Si les exemples sont nombreux, celui entre Roumanie et Moldavie résume parfaitement les dégâts qu'occasionne cette nouvelle frontière. Pour faire comprendre le drame vécu par les deux populations, Chomette revient aux événements de juin 1990, quand, au lendemain de la tentative de putsch contre Gorbatchev à Moscou, le Soviet suprême déclare l'indépendance de la Moldavie.

Peu après la déclaration de souveraineté – nous dit Chomette – des dizaines de milliers de Moldaves et de Roumains convergent vers le pont de Sculeni. Sous la pression populaire, Chisinau et Bucarest suspendent pour quinze jours tout contrôle aux points frontaliers. Sur le pont, on assiste à des scènes dignes de celles vécues à Berlin quelques mois plus tôt, en novembre 1989. Rebaptisé pour l'occasion le « pont des fleurs », le pont de Sculeni est recouvert de bouquets par milliers et les gens, dans un geste symbolique fort, jettent tous une fleur dans la Prut à leur passage<sup>322</sup>.

Dix ans plus tard, comme l'affirme un colonel interviewé par le voyageur français, l'élargissement de l'Union européenne a mis un terme, pour l'instant non négociable, à cette

---

<sup>320</sup> *Ibid.*, p. 137. Orig. : « A Baltijskaja, semivuota, scopriamo che l'Estonia è diventata più lontana, la frontiera più rognosa e i visti più complicati, specie da un anno, da quando a Tallinn hanno smantellato il monumento ai Caduti russi e Putin se l'è legata al dito. Ma è soprattutto dalla fine dell'Urss e poi dall'indipendenza dei "baltici" che i collegamenti ferroviari sono diventati rarissimi e oggi solo i bus tengono insieme i pezzi di quella che fu l'Unione dei popoli fratelli », *ibid.*, p. 116.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 255. Orig. : « A Chust scopriamo che il treno muore, perché la vecchia linea austriaca passa per una cinquantina di chilometri sul versante rumeno del fiume. La frammentazione del mondo sovietico e poi il muro della Fortezza Europa hanno distrutto gran parte dei vecchi collegamenti transnazionali », *ibid.*, p. 208.

<sup>322</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 117.

euphorie : « C'est trop tard, maintenant. Les Moldaves ont finalement décidé de regarder vers l'est. Et nous, vers l'ouest<sup>323</sup>. » Cette phrase laconique, prononcée par un garde-frontières et qui ressemble tant à une sentence définitive, résume bien le tournant historique que cette nouvelle frontière inflige à cet espace européen : « Deux pays, un même peuple, murmure-t-il sourdement. Depuis que l'Allemagne s'est réunifiée, il n'y a plus que deux frontières comme celle-là au monde. Le Prut, et le 38° parallèle, en Corée<sup>324</sup>. » Chomette ne manque pas de rapporter les impressions amères d'un policier hongrois :

Jusqu'en 1989, le plus gros des troupes des gardes-frontières se situait sur la frontière occidentale, où l'ennemi campait derrière le rideau de fer. En quelques années, il a fallu tout inverser, bouleverser les habitudes de travail, basculer les effectifs sur la frontière orientale du pays et changer d'ennemis. Désormais, la chasse aux passeurs est ouverte<sup>325</sup>.

Ce renversement est lourd de conséquences, car ce qui a été choisi comme le centre géographique de l'Europe se transforme maintenant en un espace hors la loi, un lieu de désespoir, d'alcoolisme et même de banditisme. L'écrivain polonais Andrzej Stasiuk décrit dans son roman *Taksim* l'atmosphère pesante qui stagne dans ces contrées habitées par l'abandon et l'attente. « Voilà ce qu'on sent dans toute cette ville : l'attente<sup>326</sup> », écrit le narrateur du roman de Stasiuk. Et ceux qui ne savent pas attendre partent vers d'autres horizons. Les villages se vident et les panneaux de la Western Union, observe Chomette, recouvrent la Moldavie. « Les statistiques hurlent d'elles-mêmes : quelque 200 000 femmes auraient quitté la Moldavie ces dernières années<sup>327</sup>. » L'alternative à l'émigration consiste à se consacrer à des commerces plus ou moins légaux, mais sévèrement combattus par les garde-frontières, comme Rumiz a pu l'observer.

Je ne me rends pas compte tout de suite qu'il s'agit d'un train de contrebande à la petite semaine. Mais lorsque nous arrivons à la gare de Braniewo [...] et que la douane polonaise fait irruption dans le wagon pour démonter avec un tournevis électrique les parois au-dessus du filet à bagages et les sièges des voyageurs, je comprends que l'affaire se corse. Ce n'est pas seulement une douane : c'est un affrontement musclé entre deux cultures. Les cheminots russes et les policiers polonais connaissent chacun la langue des autres, ils n'en perdent pas un mot, mais ils se gardent bien de la parler. Sans doute savent-ils tous autant qu'ils sont que sur le « mur » de l'Europe unie se donne, aux dépens des voleurs de poulets, une

---

<sup>323</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>325</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>326</sup> Andrzej Stasiuk, *Taksim*, traduit du polonais par Charles Zaremba, Paris, Acte Sud, coll. « Lettres polonaises », 2011, p. 12.

<sup>327</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 123.



comédie qui laisse impunie la mafia la plus dangereuse du monde. En attendant, pendant que des cartouches de cigarettes surgissent même de sous mon propre siège, la confiscation des denrées alimentaires commence. Du fait que tous les articles ne portant pas l'estampille UE sont considérés comme « impurs », il faut que tous les petits pains, jambons, gâteaux et saucisses maison soient mangés sur place ou jetés dans une poubelle en dehors du train<sup>328</sup>.

Cependant, les surprises ne s'arrêtent pas ici, car à bien y voir, cette frontière est aussi un lieu d'exclusion politique. La Lettonie<sup>329</sup>, par exemple, est perçue par Chomette comme le pays des apatrides, dont la plupart occupent les terres frontalières que tout le monde abandonne du moment que « contrairement à la Lituanie voisine, où la minorité russe s'élève à 8% de la population, la Lettonie n'a pas accordé la citoyenneté lettone à toute personne qui vivait sur son sol au moment de son accession à l'indépendance<sup>330</sup> ».

Et c'est toujours à proximité de cette nouvelle frontière que surgissent les centres de rétention provisoire, comme par exemple le centre de Debrecen<sup>331</sup> en Hongrie, comparé par Chomette à « un bout de quai solidement grillagé [qui] sert de promenade à ces chercheurs d'eldorado échoués sur ce rivage de l'Union européenne<sup>332</sup> ».

Si des projets privés ou financés par l'Union européenne pour maintenir les anciens liens entre les différentes communautés transfrontalières existent, le sentiment dominant est néanmoins celui de la rupture<sup>333</sup>. Chomette ne manque pas d'attirer l'attention du lecteur sur le nombre de ponts brisés le long de cette frontière : « Prut, Tysa, Bug... Depuis Giurgiulesti, au

---

<sup>328</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 205. Orig. : « Non mi rendo subito conto che quello è un treno di contrabbandieri di piccolo cabotaggio. Ma quando arriviamo alla stazione di Braniewo [...] e la dogana polacca fa irruzione nel vagone per smontare con un cacciavite elettrico le paratie sopra le reticelle dei bagagli e i sedili dei viaggiatori, capisco che il gioco si fa tosto. Non è solo una dogana: è un confronto a muso duro di culture. I ferrovieri russi e i poliziotti polacchi sanno ciascuno la lingua dell'altro, la sanno perfettamente, ma si guardano bene dal parlarla. Forse entrambi sanno che sul "muro" dell'Europa unita si recita una commedia a spese dei ladri di polli, che lascia impunita la mafia più pericolosa del mondo. Intanto, mentre sbucano stecche di sigarette anche sotto il mio sedile, comincia il sequestro del cibo. Poiché tutti i generi alimentari non targati UE sono considerati "impuri", ecco che panini, prosciutti, dolci e salami fatti in casa devono essere mangiati sul posto o buttati in una discarica fuori dal treno », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 169-170.

<sup>329</sup> En Lettonie, sur 2,4 millions d'habitants, trois cent mille sont apatrides. Si on compte les minorités biélorusse, polonaise, ukrainienne et russe (en 1991, 34% de la population est russe) les Lettons sont à peine majoritaires et dans certaines villes même minoritaires.

<sup>330</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, op. cit., p. 233.

<sup>331</sup> Selon le garde-frontière rencontré par Chomette, environ 3000 personnes par an de quarante nationalités différentes, « hier Albanais, aujourd'hui Afghans, demain Irakiens et puis... », passent par le centre de Debrecen en Hongrie. *Ibid.*, p. 155.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>333</sup> Dans son récit, Chomette cite la Fondation des Carpates, une initiative privée lancée en 1994 par le financier américain d'origine hongroise George Soros, ainsi que les Eurorégions. *Ibid.*, p. 167.

sud de la Moldavie, j'aurais dû compter le nombre de ponts brisés sur les fleuves-frontières de l'Union européenne élargie<sup>334</sup>. » Et encore :

Non loin de l'hôtel de Tjaciv où nous trouvons refuge, la Tysa reste infranchissable. Un vieux pont tente pourtant de l'enjamber, mais il s'arrête au milieu de la rivière, coupé net. Ce n'est pas le premier pont en ruine que nous croisons sur la Tysa. A Byckiv ou à Hruseve, d'anciennes piles orphelines de leur tablier émergent des eaux, vestige d'une époque où la rivière ne rimait pas avec frontière, lorsque l'Empire austro-hongrois englobait ses deux rives, jusqu'en 1918<sup>335</sup>.

*Le Pont sur la Drina*, chanté par le prix Nobel de littérature Ivo Andrić, symbole d'échanges et de communions maintes fois interrompus, se déplace aujourd'hui sur l'Évros, le Danube, le Prut, la Tisza, le Boug, la Narva, etc<sup>336</sup>.

L'impression ressentie par les voyageurs alors est que le vieux rideau de fer n'a pas disparu, mais qu'il s'est déplacé de quelques kilomètres vers l'est, partageant – peut-être plus discrètement – villes, villages et hameaux. Comme jadis furent séparées Gorizia de Nova Gorica, entre Italie et Slovénie, Francfort-sur-l'Oder de Slubice, Görlitz de Zgorzelec ou Guben de Gubin entre Allemagne et Pologne. Aujourd'hui, comme l'illustre le cas du village de Sakaline, l'histoire se répète sur la frontière entre Lituanie et Biélorussie et ailleurs. En effet, comme Zenonas Kumetaitis, l'homme qui traça la frontière entre Lituanie et Biélorussie, l'avoue à Chomette, jamais n'avait existé auparavant une frontière entre les deux pays, mais seulement des terrains appartenant à l'un ou l'autre kolkhoze. Aujourd'hui, en revanche, Sakaline baigne dans l'absurdité :

Zenonas s'engage prudemment entre les ornières boueuses du village de Sakaline. Lorsqu'il arrive au centre, il perd son sourire. Dressées à cent mètres l'une de l'autre, trois bornes font serpenter la frontière en plein cœur du hameau. Trente maisons en Lituanie, trente maisons en Biélorussie. Chaque habitant de Sakaline-Ouest a au moins une personne de sa famille à Sakaline-Est<sup>337</sup>.

Faudrait-il alors être un insouciant animal de basse-cour – tels que ces poulets du village qui franchissent nonchalamment la frontière de Sakaline en causant quelques tracasseries aux propriétaires – pour passer librement d'une nation à l'autre ?

---

<sup>334</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>335</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>336</sup> Ivo Andrić, *Le Pont sur la Drina* [1945], traduit du serbo-croate par Pascale Delpech, Paris, Belfond, 1999.

<sup>337</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 229.

Une chose est certaine, chez nos auteurs, la forteresse de Schengen non seulement trace des lignes arbitraires, mais elle exacerbe les différences. Le même Rumiz écrit clairement avoir l'impression de faire un voyage le long d'un nouveau rideau de fer : « C'est depuis la mer de Barents que je sens la dureté croissante de l'affrontement Est-Ouest, comme si un nouveau rideau de fer s'était reformé à quelques centaines de kilomètres à l'est du précédent. [...] la frontière retourne vers le froid<sup>338</sup>. » Et il termine son récit de voyage sur ces paroles :

Mon voyage le long du nouveau rideau de fer est terminé. Je cherchais une vraie frontière et je l'ai trouvée. À certains moments, elle a coïncidé avec les frontières nationales, à d'autres, non. En Ukraine, j'ai eu l'impression qu'elle fendait dangereusement le pays et maintenant, à Istanbul, il me semble que cette ligne blanche me traverse et me déchire l'âme comme un barbelé<sup>339</sup>.

Chomette ne manque pas de mettre au premier plan les impressions négatives de cette frontière considérée par un des interviewés comme une véritable tragédie :

Ce n'est pas un problème, ce durcissement de la frontière, c'est une tragédie ! Car, au-delà des conséquences économiques et sociales, il y a les conséquences psychologiques. Et elles sont plus graves : à l'Est, le ressentiment envers l'Ouest sera fort et durable. Dans cette histoire d'élargissement de l'Union européenne, on intègre et on sépare à la fois<sup>340</sup>.

Nous verrons dans les pages suivantes que cette ancienne Europe de l'Est est un véritable labyrinthe de frontières géographiques, politiques, culturelles et technologiques, où les auteurs s'étonnent et se perdent, parfois avec joie et parfois avec désespoir.

### III La frontière dans tous ses états

La frontière de l'Union européenne illustre parfaitement le paradoxe de la société contemporaine dans laquelle si d'une part moult voix s'élèvent pour invoquer l'abolition des frontières, dans la mesure où elles sont considérées comme une entrave à la réalisation d'une

---

<sup>338</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 272-274. Orig. : « *Ed è dal Mare di Barents che sento la durezza crescente del confronto Est-Ovest, come se una nuova cortina di ferro si stesse riformando qualche centinaia di chilometri a Est di quella precedente. [...] la Frontiera si raffredda* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 222-223.

<sup>339</sup> *Ibid.*, p. 284. Orig. : « *Il viaggio lungo la nuova Cortina di ferro è finito. Cercavo una frontiera vera, e l'ho trovata. A volte collimava con i confini nazionali, altre volte no. In Ucraina ho avuto l'impressione che spaccasse pericolosamente il paese, e ora a Istanbul ho l'impressione che questa linea bianca mi attraversi e mi laceri l'anima come un reticolo* », *ibid.*, p. 230-231.

<sup>340</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, op. cit., p. 183.

société universelle et cosmopolite, d'une « terre liftée, toutes cicatrices effacées, d'où le Mal aurait miraculeusement disparu<sup>341</sup> », d'autre part nous assistons à une étonnante multiplication. Si l'on en croit Régis Debray,

vingt-sept mille kilomètres de frontières nouvelles ont été tracés, spécialement en Europe et en Asie. Dix mille autres murs, barrières et clôtures sophistiquées sont programmés pour les prochaines années. Entre 2009 et 2010, le géopoliticien Michel Foucher a pu dénombrer vingt-six cas de conflits frontaliers graves entre États<sup>342</sup>.

Quelles sont alors les raisons de cette propension à l'enfermement ? Comme nous avons pu voir dans le chapitre précédent, pour certains il s'agit d'une re-fermeture *maladroite* de l'espace, comme déjà tant de fois dans l'Histoire, dans l'éternel jeu entre déterritorialisation et reterritorialisation. Pour d'autres, comme Zygmunt Bauman, père de la définition d'une « société liquide », il s'agit en revanche d'une tendance enracinée dans les sociétés occidentales depuis longtemps et plus précisément, selon le sociologue polonais, « aux premières années de l'assaut néo-libéral contre l'État social<sup>343</sup> ». La frontière apparaît donc comme la forme face à l'informe et c'est sur cette propriété que dernièrement, au milieu d'une vaste littérature critiquant la frontière comme source de toutes les haines et de tous les maux, une approche différente a fait son apparition sur les rayonnages des librairies et celle-ci chante l'éloge de la frontière de manière plus ou moins appuyée.

Régis Debray, par exemple, dans son bref *Éloge des frontières*, renverse les convictions des universalistes parce que non seulement il perçoit leur penchant pour un *borderless world* comme une « berceuse pour vieux enfants gâtés<sup>344</sup> », mais aussi parce qu'il considère l'absence de frontières comme la cause principale de la liquidité de la société occidentale :

L'indécence de l'époque ne provient pas d'un excès, mais d'un déficit de frontières. Il n'y a plus de limites à parce qu'il n'y a plus de limites *entre*. Entre les affaires publiques et les intérêts privés. Entre le citoyen

---

<sup>341</sup> Régis Debray, *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010, p. 18.

<sup>342</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>343</sup> Zygmunt Bauman, *Le Présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, traduit de l'anglais par Laurent Bury, Paris, Éditions du Seuil, 2007, p. 28. Selon le sociologue d'origine polonaise, c'est durant cette période que l'on trouve l'origine de la partition et de la séparation entre Pouvoir et Politique, avec d'un côté un Pouvoir de plus en plus mondialisé, internationalisé et aléatoire et de l'autre une Politique de plus en plus enracinée au territoire.

<sup>344</sup> Régis Debray, *Éloge de la frontière*, *op. cit.*, p. 18.

et l'individu, le nous et le je-moi. Entre l'être et le paraître. Entre la banque et le casino. Entre l'info et la pub<sup>345</sup>.

Son discours est sans aucun doute foncièrement provocateur et antimondialiste à souhait<sup>346</sup>. Le lecteur a par moments l'impression de tenir entre les mains une apologie de la frontière et du frontalier. Mais il reste néanmoins intéressant de souligner le fait que la frontière, chez Debray, assume une fonction vitale du fait qu'en excluant elle donne forme et donc vie. La frontière est ainsi perçue par l'essayiste français comme le préliminaire, le hors-d'œuvre, la formule de politesse, le gardien d'immeuble, bref, tout ce qui délimite et en même temps introduit. Tout l'essai est donc une réflexion sur la sacralité de la frontière et sur les raisons qui invitent l'homme, habitant un monde où tout semblerait désacralisé, à la sacralisation. Cette sacralité, toujours selon Debray, n'est pas née à la période du capitalisme ou du monde postmoderne, mais elle est innée à l'homme : du Chaos primordial à la muraille de Chine en passant par Romulus traçant le *Pomerium*, jusque à la forteresse européenne, il y a toujours eu séparation<sup>347</sup>.

Aux affirmations et observations de Bauman, Debray ajoute donc et met en avant la fonction sacralisante de la frontière. C'est-à-dire, la frontière n'est pas considérée seulement comme un élément imposé par le haut, comme symbole de sûreté et donc refus de l'Autre et de la différence – fait qui reste néanmoins indéniable – mais celle-ci est perçue comme espace sacré et identitaire pour une définition de soi, pour une sauvegarde de la mémoire, de la singularité d'un peuple, pour rendre enfin inéchangeable ce que la société veut échangeable : « La sacralité accordée au corps humain l'empêche de devenir une chose, un produit comme un autre<sup>348</sup>. » La frontière – et ici Debray reprend le concept de la peau cher à Paul Valéry – est alors ce qu'il y a de plus profond dans une société : elle est « le miroir et le résumé du corps » social, car « rien ne relève mieux les arrière-pensées d'une société que ses avant-postes<sup>349</sup> ».

---

<sup>345</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>346</sup> « Si – affirme-t-il – le dossier noir de la frontière traîne partout, le sans-frontiérisme humanitaire excelle à blanchir ses crimes. Mieux, il a transformé un confusionnisme en messianisme. Il a habillé en révolution une contre-révolution », *ibid.*, p. 79.

<sup>347</sup> L'auteur met aussi en évidence qu'étymologiquement des mots liés à la sacralité comme « sacre » ou « temple » sont liés à la frontière. Par exemple le mot « sacré » dériverait du latin « *sancire* » qui signifie aussi délimiter, entourer ; le substantif « temple » trouve son origine dans le mot « *temnein* » qui signifie aussi découper.

<sup>348</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>349</sup> *Ibid.*, p. 67. D'un point de vue psychologique, dans les années 1970, le psychologue français Didier Anzieu avait développé le concept de moi-peau, qui établit un système de correspondances entre les fonctions du Moi et celles de la Peau. Sans renier les théories psychanalytiques déjà existantes, Anzieu suppose que la

Mais ce qui intéresse surtout Debray, et que nous retrouverons plus tard dans notre *corpus*, c'est le concept de perméabilité de la frontière. En effet, pour Debray la frontière, comme la peau, se doit d'être poreuse et non imperméable, *limen* et non *limes*, seuil et non mur. Si la frontière est nécessaire, l'érection de murs infranchissables, à laquelle nous assistons de nos jours un peu partout dans le monde, est le signe manifeste non seulement d'une volonté de négation de l'Autre mais aussi d'une extrême instabilité identitaire interne : les cas des États-Unis et d'Israël en sont les exemples les plus représentatifs. Si le mur, la frontière-*limes*, isole en empêchant toute forme de contact et en produisant ainsi ce que l'anthropologue Franco La Cecla définit comme une « géographie de la rancœur<sup>350</sup> », la frontière-*limen* permet, en revanche, de penser l'Autre et le Je et de tracer ce que nous pourrions appeler une « géographie de la rencontre ». Contrairement au mur, la frontière, comme la peau, les ports, les îles, les ponts, doit être lieu de passage et de fermeture.

Ainsi la frontière est-elle le reflet et le marqueur identitaire de la société qui la crée mais elle signifie aussi la marque des différences avec l'extérieur (frontière-miroir de la société circonscrite, frontière-vitrine exposant le savoir-faire et la culture du territoire intérieur, frontière-fenêtre qui laisse transparaître l'autre à travers des filtres)<sup>351</sup>.

De cette manière, comme pour le mur de Trajan, le *limes* pourrait se transformer en lieu de passage et de rencontre.

À Vadul Lui Isac, la mémoire locale est vivace. Tout le monde connaît le mur de Trajan, cette vague de terre sans fin au milieu d'un océan de vignes et de champs de tournesols. Les villageois n'en parlent d'ailleurs pas comme d'un mur mais comme d'une route, la via Trajan, disent-ils, habitués qu'ils sont depuis des siècles à l'emprunter comme chemin de traverse pour accéder à leurs champs<sup>352</sup>.

---

peau n'aurait pas seulement la fonction de contenir le Moi, mais aussi celui de le former à travers le contact avec l'extérieur. Didier Anzieu, *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod, 1985.

<sup>350</sup> Franco La Cecla, *Il malinteso. Antropologia dell'incontro* [1997], Bari, Editori Laterza, 2009.

<sup>351</sup> Patrick Picouet et Jean-Pierre Renard, *Les Frontières mondiales. Origines et dynamiques*, Nantes, Édition du temps, coll. « Une géographie », 2007, p. 12-13.

<sup>352</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 105.

## CHAPITRE 2

### À LA RECHERCHE DE LA FRONTIÈRE ORIENTALE

Pendant leur voyage le long de la frontière de l'Union européenne, Chomette et Rumiz ont observé que leur parcours les a conduits dans des zones de frontières problématiques car, si par moment cette frontière coïncide avec des failles profondes séparant des domaines aux aires inconciliables, elle traverse parfois des espaces à l'allure homogène, donnant ainsi le sentiment de réduire arbitrairement l'espace européen. Toutefois, dans ce chapitre nous verrons que ce ne sont pas seulement les frontières des accords de Schengen qui structurent un espace problématique, mais que c'est tout l'espace à l'est de Berlin qui est traversé par d'innombrables frontières historiques, géopolitiques et surtout culturelles. Ainsi, tout voyage dans l'Europe de l'Est se mue en un temps de réflexions centrées sur des concepts mouvants et toujours conflictuels : Europe, Occident et Orient.

#### I Visages d'Europe

Si aujourd'hui les frontières de l'Union européenne, de même que le mur de Berlin avant 1989, délimitent dans l'imaginaire occidental d'une manière assez cohérente l'espace européen, le laps de temps entre ces deux moments a laissé surgir un nombre considérable et hétéroclite de frontières.

On découvre ainsi que pour certains, la frontière de l'Europe se trouverait là où commence le réseau ferré russe qui, comme le note Chomette, « recoupe d'ailleurs en grande partie la [...] frontière orientale de l'Union européenne élargie<sup>353</sup> ». En effet, continue le voyageur français, « dans la plupart des pays de l'ex-URSS, l'écartement des rails est légèrement supérieur à ce qu'il est à l'ouest [et] oblige les trains à changer de boggies lorsqu'ils passent d'un réseau ferré à l'autre ». Il est toutefois intéressant d'observer que, si à l'intérieur de l'Union européenne il existe d'autres régions présentant des écarts différents<sup>354</sup>, jamais, à notre connaissance, ces quelques millimètres ont inspiré aux voyageurs le sentiment

---

<sup>353</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, op. cit., p. 135.

<sup>354</sup> C'est le cas par exemple de la péninsule ibérique avec ses 1.668 mm. d'écart par rapport aux 1.435 mm. du reste de l'Union européenne.

d'être aux bords d'un gouffre séparant deux mondes incompatibles. Chomette décrit avec un crescendo dramatique la sensation de non-sens au moment du passage d'un système à l'autre. La description qu'il en fait pourrait être comparable à celle d'un rite de passage où le patient ralentit le rythme, entre dans un espace neutre, puis franchit une première limite, ensuite une deuxième, avant d'être introduit dans un autre monde.

Le train a réduit l'allure et avance à la vitesse d'un homme au pas en zone frontière. Pas de rivière, pas de pont à traverser. Juste une forêt dense brusquement divisée par un premier grillage, puis un second quelques centaines de mètres plus loin. Trois kilomètres après avoir dépassé la pancarte « Ukraine » plantée au bord du ballast, le train s'immobilise dans une étrange gare ferroviaire sans nom, isolée dans la campagne. Sur les quais déserts et silencieux, tout paraît abandonné, attaqué par la rouille et les cambouis [...]. Soudain, quinze hommes munis de pioches, de barres à mine, de marteaux et d'énormes pinces sortent d'un hangar et encadrent rapidement les douze wagons du Sofia-Moscou. Ils détiennent les clés de l'autre Europe ferroviaire<sup>355</sup>.

Rumiz, en affirmant « qu'aujourd'hui le monde ne se termine pas sur le karst mais beaucoup plus loin, à l'est de la Hongrie, où s'arrêtent les voies ferrées de la vieille Europe et d'où les chemins de fer à voie "soviétique" partent vers la steppe<sup>356</sup> », donne l'impression que cette ligne de démarcation est une véritable *finis terrae*. Alors que Wolfgang Büscher, un peu plus au nord, dans les forêts de la Pologne orientale, assiste impuissant à l'élaboration d'une nouvelle dérive des continents conçue par un drôle de guichetier :

Dans les forêts de Pologne orientale s'achevaient les minces voies européennes et commençait un écartement plus large, la symbolique était claire. [Le guichetier] sourit. « Oui, ils continuent à soulever les trains. Comme au temps de tsars. » Il se penche en arrière. « Ici, dit-il d'un ton confiant, en insistant sur chaque mot, ici, c'est la frontière de l'avenir. » Et comme je ne semblais toujours pas comprendre : « Jusque-là, c'est l'Union Européenne, au-delà, c'est l'Est. » Je souris à mon tour<sup>357</sup>.

Nous pouvons imaginer aisément quel type de sourire se dessine sur les lèvres de notre voyageur. Il s'agira certainement d'un sourire d'incompréhension, d'incrédulité, un sourire interrogatif, car pour la énième fois pendant son pèlerinage le mot « Est » résonne à ses

---

<sup>355</sup> *Ibid.*

<sup>356</sup> Orig. : « *oggi il mondo non finisce sul Carso ma molto più in là, a est dell'Ungheria, dove si interrompono le strade ferrate della vecchia Europa e i binari a scartamento "sovietico" partono verso la steppa* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 29-30.

<sup>357</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 71. Orig. : « *In den ostpolnischen Wäldern endeten Europas filigrane Gleise, und eine breitere Spur begann, die Symbolik war deutlich genug. Er grinste. "Ja, sie heben die Züge immer noch um. Wie beim Zaren." Er lehnte sich zurück. «Das hier», er sagte es im Vertrauen und betonte jedes Wort, "das hier ist die Grenze der Zukunft". Und als ich immer noch nicht zu verstehen schien: "Bis hier ist EU, da drüben ist Osten". Jetzt musste ich grinsen* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 61.



oreilles. Il est alors évident qu'ici le terme « Est » signifie beaucoup plus qu'un point géographique ou politique : il sous-entend, comme nous le verrons plus loin, toute une palette sémantique pas vraiment élogieuse.

En poursuivant notre recensement des frontières européennes, on découvre que pour d'autres, l'Europe est en revanche un espace essentiellement religieux et plus précisément catholique comme l'atteste Emmanuel Todd dans l'introduction de son essai *L'Invention de l'Europe*.

Ma définition implicite de la communauté historique européenne n'est pas économique mais religieuse. C'est l'ensemble du monde structuré, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, par la polarité catholicisme/protestantisme qu'il s'agit de comprendre, dans son développement culturel, industriel et idéologique. La Grèce, dont les traditions religieuses orthodoxes mèneraient hors de la sphère catholique-protestante, n'est donc pas incluse, malgré son appartenance à la CEE. La Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et les trois nations baltes n'ont pu être intégrées à cette étude malgré leur appartenance à la sphère religieuse occidentale. L'absence de données électorales solides pour les années 1950-1989 interdit dans leur cas toute analyse comparative. La Pologne (catholique), la Tchécoslovaquie (formellement catholique mais dominée par des traditions hussites proche du protestantisme) et la Hongrie (catholique mais comprenant de fortes minorités calvinistes) figurent sur mes cartes d'Europe comme des espaces vides que la vie politique libre des années à venir permettra de remplir<sup>358</sup>.

On voit bien ici que le terme Europe d'une part s'enrichit de sens, mais de l'autre il perd en superficie.

De géographique qu'il était, désignant des terres toujours plus occidentales, il devient politique : chargé de chrétienté, contre l'islam [...]; mais aussi de romanité, contre Byzance avec qui les tensions se multiplient jusqu'aux excommunications réciproques du pape et de l'empereur entre 863 et 867 – rupture définitivement consommée lors du schisme de 1054<sup>359</sup>

et renforcée deux siècles plus tard, en 1204, avec la prise de Constantinople et l'expansion ottomane dans le Balkans.

Toutefois, au lendemain de la fin de la Guerre froide, ce sont sans aucun doute la chaîne carpatique et la Moravie qui apparaissent aux voyageurs comme la limite de l'Europe occidentale et parfois de l'Europe elle-même.

---

<sup>358</sup> Emmanuel Todd, *L'Invention de l'Europe*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 11.

<sup>359</sup> Jacques Barrot et al., *Europe Europes*, op. cit., p. 34.

Dans son voyage de Rostock à Moscou, dans un périple pas tout à fait ordinaire à travers l'ancienne Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Pologne et l'ancienne URSS rapporté dans *Stalin's Nose*, Rory MacLean intitule le dernier des trois chapitres concernant la Tchécoslovaquie « The End of Europe » et il débute le chapitre par cette phrase lapidaire : « La Tchécoslovaquie chevauche une ligne qui partage l'Ouest de l'Est depuis la période préhistorique. Les deux grands caps européens de la période glaciaire se sont rencontrés en Moravie. » Pour confirmer sa thèse, il poursuit en énumérant les autres frontières qui se sont superposées pendant des siècles :

Le fleuve marquait le *limes* ou la limite de l'Empire romain. Les centurions observaient au-delà de ses eaux la forêt inconnue et obscure, et les redoutables barbares. Il constituait une des limites orientales du Saint-Empire romain germanique ; la Chrétienté aurait été partagée sur toute sa longueur et deux guerres mondiales se déclenchèrent dans la fissure de l'Europe. Ici aussi, à plus ou moins cent cinquante kilomètres, le communisme affrontait le capitalisme<sup>360</sup>.

On en déduit alors que l'Europe occidentale est caractérisée par une stratification des cultures romaine, chrétienne et capitaliste. Par conséquent, on peut imaginer que l'Europe orientale est par opposition barbare, orthodoxe et communiste.

Si pour MacLean la faille entre Europe de l'Est et Europe de l'Ouest se trouve ici, pour Jason Goodwin, et bien d'autres<sup>361</sup>, il s'agit en revanche de la limite de l'Europe tout court. En effet, en lisant les pages de *On Foot to the Golden Horn*, où l'auteur anglais narre son périple à pied de Gdansk à Istanbul, la ligne carpatique introduit dans un monde à part, bien plus proche de Calcutta que de Budapest<sup>362</sup> et que, de manière encore plus explicite et exotique..., franchir les Carpates, c'est passer « de la Suisse au Rajastan<sup>363</sup> » ! C'est-à-dire, passer d'un univers « tangiblement européen, ordonné, propre, bien conservé, raisonnablement prospère »

---

<sup>360</sup> Orig. : « *The river marked the limes or the limit of the Roman Empire. Centurions stared across its water into the unknown dark forest and feared barbarians. It formed an eastern border of the Holy Roman Empire; Christianity would be severed along its length and two world wars ignite at the fissure of Europe. Here too, give or take a hundred miles, communism confronted capitalism* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 58.

<sup>361</sup> Par exemple, l'auteur de la quatrième de couverture du livre d'Andrzej Stasiuk, *Taksim*, définit les Carpates comme « l'extrême-orient de l'Europe ».

<sup>362</sup> « On eût pu se croire dans une rue de Calcutta ; cela ne ressemblait pas du tout à l'Europe », Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 176. Orig. : « *It might have been a day on a Calcutta street: it wasn't like Europe at all* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 142.

<sup>363</sup> « À Rucar, je m'étais enfin mis dans l'idée que la Transylvanie faisait partie de la Roumanie. Mais la frontière que nous avons passée était aussi tranchée qu'un bond de Suisse au Rajastan », *ibid.*, p. 299. Orig. : « *In Rucar I'd played with the idea that Transylvania was part of Romania, after all; but the border we'd crossed was as sharp as a leap from Switzerland to Rajastan* », *ibid.*, p. 250.

à un monde où, « par un coup du destin, tout [...] avait sombré dans le toc<sup>364</sup> ». En d'autres termes, pour l'auteur anglais passer en Transylvanie roumaine ne signifie pas seulement quitter l'Europe occidentale, mais être complètement « ailleurs qu'en Europe<sup>365</sup> ». En effet, pour Goodwin, l'expression « Europe orientale » est un véritable oxymore, car à ses yeux il n'y a pas d'association possible entre Europe et Orient, en particulier cet Orient-là. « Les Carpates formait un mur : de l'autre côté de ce mur, je n'étais pas sûr que l'Europe orientale eût une grande signification, excepté que les géographes l'avaient emporté sur les sociologues, les historiens et les politiciens. Mieux valait parler des Balkans, sinon d'Asie occidentale<sup>366</sup> » c'est-à-dire, comme nous le verrons plus tard, la quintessence de la barbarie.

Pour les autres voyageurs de notre corpus, en revanche, la limite de l'Europe est moins stable. MacLean, par exemple, après s'être arrêté sur les nombreux sillages laissés par l'Histoire, se demande si après tout les limites de l'Europe ne seraient pas tracées par la peur de l'Autre.

Où se termine l'Europe ? Si l'Europe est le courage de défendre les droits de l'Homme, est-ce que le continent termine là où commence la peur ? Ses frontières sont-elles fixes ou, comme la marée, tiraillées entre le soleil et la lune, entre inertie et valeur ? Le courage repousse la frontière de la peur<sup>367</sup>.

Pourtant si MacLean ne pose pas de limites à l'Europe, la configuration qu'il lui donne perpétue la tradition des Lumières d'un espace civilisé, associé depuis la Deuxième Guerre mondiale au concept de droits de l'Homme, en opposition à un espace non-civilisé, et donc barbare<sup>368</sup>. À ce propos la discussion avec un ami allemand rapportée par Andrzej Stasiuk

---

<sup>364</sup> « À vingt-cinq kilomètres de là se trouvait un autre monde, tangiblement européen, ordonné, propre, bien entretenu, raisonnablement prospère. Par un coup du destin, tout ici avait sombré dans le toc », *ibid.*, p. 184. Orig. : « *Fifteen miles away lay another world, tangibly European, ordered, clean, well-maintained, reasonably prosperous. Everything here, by a twist of fate, had plunged towards the gimcrack* », *ibid.*, p. 148.

<sup>365</sup> *Ibid.*, p. 238. Orig. : « beyond Europe », *ibid.*, p. 196.

<sup>366</sup> *Ibid.*, p. 288. Orig. : « *The Carpathians were a wall: beyond that wall, I wasn't sure that Eastern Europe meant much, except that geographers had triumphed over sociologists, historians and politicians. If not Western Asia, better to say the Balkans* », *ibid.*, p. 240-241.

<sup>367</sup> Orig. : « *Were does Europe end? If Europe is the courage to defend the rights of man, does the continent end where fear begins? Are its borders fixed or, like the tide, subject to the pull between sun and moon, of inertia and valour? Courage pushes back the curtain of fear* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, *op. cit.*, p. 70.

<sup>368</sup> Le rôle des Lumières dans la création de l'Europe orientale sera abordé au chapitre suivant.

D'autre part, si l'Europe va de pair avec les Droits de l'homme et que ceux-ci ont été définis depuis 1948 comme universaux, devrait-on en conclure que l'Europe serait universelle et qu'elle pourrait (et voudrait) couvrir le globe entier ? À propos de cette confusion et du rapport entre Droits de l'homme et Civilisation occidentale, on lira avec intérêt l'essai du sinologue français François Julien, *De l'universel. De l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard, 2008.

dans « Journal de bord » est édifiante. Après un bon repas et sirotant du Jim Beam, Stasiuk lui demanda quelles seraient, à son avis, les limites de l'Europe.

[Son ami] avala une gorgée, devint sérieux et définit une sorte d'espace psychique qui s'étendrait aussi loin que s'étendent les valeurs de la démocratie libérale, de la tolérance, et celles issues des Lumières [...]. Mais quelques instants plus tard, [son] interlocuteur, désireux sans doute d'illustrer sa théorie, déclara : entre 1933 et 1945, l'Allemagne n'était pas en Europe<sup>369</sup>.

Et aujourd'hui, c'est le tour d'une partie de l'ex-Yougoslavie. En définitive, l'Europe serait un espace à géométrie variable ou, pour reprendre la définition ironique de Stasiuk, « un tramway dont on peut descendre, régler ses affaires, et y remonter à un autre arrêt. Ou comme une Église dont on peut être excommunié à sa demande, puis se faire réintégrer<sup>370</sup> ».

Plus généralement, en manque de frontières stables, on constate que pour le voyageur occidental l'idée d'Europe est associée au sentiment de chez-soi et donc à sa partie occidentale. À ce propos, les impressions de Primo Levi concernant son passage en Moldavie, gravées dans les pages picaresques de *La Trêve*, sont très parlantes en ce qui concerne le sentiment d'incertitude et d'indétermination qui enveloppe cette partie du continent. En Moldavie, de par la langue et la morphologie humaine et géographique, l'auteur italien a l'impression d'être dans un espace familier ; pourtant, l'illusion est fugace car il suffit de la présence d'un « chameau usé, gris, laineux, chargé de sacs, au museau préhistorique de lièvre, qui respirait la morgue et la pompe vaine » pour « rechasser » le voyageur dans « l'ailleurs »<sup>371</sup>. L'image du chameau en tant que symbole de l'ailleurs réapparaît quelques pages plus loin lorsqu'en Hongrie, certain de s'être débarrassé de sa vision et malgré « les noms impossibles », il se sentira enfin chez lui, en Europe. « En Hongrie, en dépit de ces noms impossibles, nous nous sentions en Europe, sous l'aile d'une civilisation qui était la nôtre, à l'abri d'apparitions alarmantes comme celle du chameau en Moldavie<sup>372</sup>. » Le chameau de Levi chargé d'images lointaines et insensées, voire incongrues, transporte auteur et lecteur non seulement en dehors de l'Europe, mais aussi dans la pré-histoire, c'est-à-dire en dehors de l'histoire.

---

<sup>369</sup> Andrzej Stasiuk, « Journal de bord », traduit du polonais par Maryla Laurent, in Yuri Andrukhovych et Andrzej Stasiuk, *Mon Europe*, Montricher, Les Éditions Noir sur Blanc, 2004, p. 122.

<sup>370</sup> *Ibid.*

<sup>371</sup> Primo Levi, *La Trêve*, *op. cit.*, p. 223.

<sup>372</sup> *Ibid.*, p. 233.

Quarante ans plus tard, Marco Belpoliti, en suivant les traces de Primo Levi associé, comme l'auteur de *Si c'est un homme*, l'Occident (et donc l'Europe ?) à son propre monde : un monde, depuis la chute du mur de Berlin, apparemment bien plus grand que celui de Levi.

Maintenant les frontières entre Est et Ouest, comme j'ai pu le vérifier, ont tendance à s'effacer. Je suis arrivé en Hongrie et je me sens chez moi. Il y a trente ans ce n'était pas possible, aujourd'hui oui. La frontière s'est déplacée plus loin, vers l'orient, vers la Roumanie, vers l'Ukraine. Elle continuera à se déplacer même dans les prochaines années. En 2010, arrivé à Kiev ou Minsk, me sentirai-je chez moi ?<sup>373</sup>

La réponse est loin d'être affirmative et d'ailleurs le point d'interrogation utilisé par Belpoliti laisse présager plus d'un doute. En effet, le même auteur se rend compte que la période où il effectue son voyage est, par certains aspects, semblable à celle que Levi avait racontée dans *La Trêve*. Car la trêve de Levi ne fut pas seulement une pause entre la fin des souffrances endurées pendant sa déportation à Auschwitz et l'insupportable sentiment de culpabilité et d'incommunicabilité qui l'obsédèrent tout au long de sa vie, mais elle fut aussi un moment de paix européenne entre l'ouverture des grilles d'Auschwitz et la mise en place du rideau de fer. Belpoliti a, pour sa part, l'impression de vivre la fin d'une deuxième trêve allant, cette fois-ci, de la chute du mur de Berlin aux événements du 11 septembre.

Une fois partis, nous nous sommes rendus compte que nous voyagions à travers l'Europe de l'Est en une période historique très semblable à celle de la « Trêve ». Il nous semblait en effet avoir rejoint la fin de notre propre trêve commencée par l'écroulement du mur de Berlin et la fin du communisme soviétique en 1989, et terminée par l'attaque des Tours jumelles du 11 septembre 2001<sup>374</sup>.

Si nous nous tournons vers le passé, avant le début de la guerre froide, nous découvrons que l'espace de l'ancienne Europe de l'Est est sillonné par un nombre encore plus grand de frontières donnant l'impression d'un espace instable et en tout cas différent. Le comte Louis-Philippe de Ségur, ambassadeur de Louis XVI auprès de Catherine II, quand il entre en Pologne, écrit dans son journal avoir le sentiment d'avoir laissé derrière lui l'Europe<sup>375</sup>.

---

<sup>373</sup> Orig. : « *Ora i confini tra Est et Ovest, come ho verificato, tendono a cancellarsi. Sono arrivato in Ungheria e già mi sento a casa. Trent'anni fa questo non era possibile, oggi sì. Il confine si è spostato più in là, verso oriente, verso la Romania, verso l'Ucraina. Continuerà a spostarsi anche nei prossimi decenni. Nel 2010, arrivato a Kiev o Minsk, mi sentirò a casa?* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 165.

<sup>374</sup> Orig. : « *Una volta partiti ci siamo resi conto che viaggiavamo attraverso l'Europa dell'Est in un periodo storico molto simile a quello della "Tregua". Ci sembrava infatti di aver raggiunto la fine della nostra stessa tregua cominciata con il crollo del Muro di Berlino e la fine del comunismo sovietico nel 1989, e terminata con l'attacco alle Torri gemelle l'11 settembre 2001* », *ibid.*, p. 6-7.

<sup>375</sup> Louis-Philippe, comte de Ségur, *Mémoires, Souvenirs, et Anecdotes, par le comte de Ségur*, vol. I, in *Bibliothèque des mémoires : relatif à l'histoire de France : pendant le 18<sup>e</sup> siècle*, vol. XIX, Paris, Librairie de Firmin Didot Frère, 1859, p. 330.

Toujours à la même période, un autre voyageur, l'américain John Ledyard, s'imagine, en passant de la Pologne à la Prusse, franchir la frontière entre deux mondes distincts : l'Europe et l'Asie<sup>376</sup>. En 1801, le journaliste et homme politique anglais William Cobbett déclare que l'Europe est partagée en deux entre Riga et Trieste<sup>377</sup>. Parfois l'Europe se termine au Ring de Vienne et parfois c'est à la guise des différents envahisseurs. Chomette nous rappelle que Hitler, le 23 septembre 1941, trois mois après le déclenchement de l'opération Barbarossa, prétendait que « la vraie frontière sera celle qui séparera le monde germanique du monde slave. C'est notre devoir de la placer où nous désirons qu'elle soit<sup>378</sup> ». Nous retrouvons les mêmes impressions dans la littérature de fiction : Jonathan Harker, dès la première page du journal intime relatant son voyage vers le château du comte Dracula, à proximité de Budapest écrit avoir l'impression de quitter l'Ouest et d'entrer dans l'Est<sup>379</sup>.

On peut alors aisément constater que la réflexion sur les limites de l'Europe et ses fondements n'est pas nouvelle, pas plus que la définition de l'Est comme un Autre, sans doute nécessaire à l'identité de celui qui se pense comme occidental. La question qui s'impose alors est de comprendre d'où vient cette opposition et cette relative crainte de l'Orient et de l'Europe orientale en particulier.

## II À l'origine de l'Europe orientale

Si l'on en croit le philosophe italien Massimo Cacciari, depuis la période axiale (*Achsenzeit*) jaspérienne, c'est-à-dire la période qui s'étend de 800 à 200 avant notre ère et pendant laquelle « furent posés les fondements spirituels de l'humanité, ceux où elle puise encore aujourd'hui sa substance, et cela simultanément et de façon indépendante, en Chine, aux Indes, en Perse, en Palestine, en Grèce<sup>380</sup> », les termes Orient et Est évoquent un large éventail d'images. Selon Cacciari, « les descriptions grecques de l'Asie expriment toujours l'idée de l'illimité : terre sans limites, armées innombrables, pouvoir illimité du Roi – ou

---

<sup>376</sup> John Ledyard, *John Ledyard's Journey Through Russia and Siberia 1787-1788: The Journey and Selected Letters*, ed. Stephen D. Watrous, (Madison: University of Wisconsin Press, 1966), p. 167. Cité par Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford (Ca.), Stanford University Press, 1994, p. 6.

<sup>377</sup> William Cobbett, *Letters to the Right Honourable Lord Hawkesbury*, 2nd ed. (London: Cobbett and Morgan, 1802), p. 83. Cité par Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe, op. cit.*, p. 283.

<sup>378</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe, op. cit.*, p. 217-218.

<sup>379</sup> Bram Stoker, *Dracula* [1897], traduit de l'anglais par Lucienne Malitor, [s.l.], France Loisirs, 1993, p. 9.

<sup>380</sup> Karl Jasper, *Introduction à la philosophie* [1950], traduit de l'allemand par J. Hersch, Paris, Plon, 1965, p. 104.

encore le sens de la confusion, de l'informe, de ce qui, en somme, n'a pas encore 'rencontré' la puissance du limitant<sup>381</sup> » en opposition au monde grec limité. On remarque que la Grèce et ensuite l'Europe se sont souvent définies en opposition à l'Orient et que, comme l'observe l'historienne Maria Todorova, depuis la Grèce antique, l'Orient a toujours existé comme un concept élastique et ambigu<sup>382</sup>. On peut affirmer, avec l'essayiste nord-américain d'origine palestinienne Edward Saïd, que l'image de l'Orient est en définitive une mise en scène occidentale : « L'Orient est la scène sur laquelle l'Est entier est renfermé [...]. L'Orient donc paraît être, non pas une extension sans limite au-delà du monde européen connu, mais plutôt un espace fermé, une scène théâtrale rattachée à l'Europe<sup>383</sup>. » Pourtant, on ne peut manquer d'observer que l'Orient de Saïd est axé quasi exclusivement sur l'espace du Proche et Moyen-Orient, en particulier autour de la religion musulmane. Or, comme l'a observé Jean-Marc Moura dans *Lire l'exotisme*<sup>384</sup>, nous pouvons affirmer que non seulement le concept d'Orient se modifie dans le temps, mais qu'il est pluriel. Jean-Marc Moura dans son essai distingue notamment trois types d'Orient :

D'abord un Orient vague, reposant sur l'opposition effective du lieu réellement habité et du lointain mal exploré, repoussé aux lisières de la chimère et du désir. Ensuite deux Orientes mieux connus et qui se perçoivent eux-mêmes comme des unités, l'Orient musulman, profondément intégré au sud de l'Europe tout en étant perçu comme une menace pour le Nord. Puis la coupure de l'Orient byzantin séparant deux pans de la Chrétienté [...]. Cet Orient grec (les Balkans, une partie des pays slaves et de l'Asie proche) a nourri une inspiration littéraire exotique qui n'a certes pas cessé avec la chute de Constantinople<sup>385</sup>.

À la tripartition de Moura, il convient d'ajouter une quatrième forme d'Orient fondée sur l'opposition civilisé-barbare qui, selon l'historien américain Larry Wolff, surgirait au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les salons de l'Europe des Lumières. En effet, selon l'auteur de l'essai *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment* l'idée d'Europe orientale est un véritable « travail intellectuel des Lumières<sup>386</sup> ». Selon, trois facteurs

<sup>381</sup> Massimo Cacciari, *Déclinaisons d'Europe*, op. cit., p. 23-24.

Aristote, par exemple, dans sa *Politique*, définit les nations asiatiques, voire orientales, en opposition aux cités grecques, comme « intelligentes et d'esprit inventif, mais [sans] aucun courage, et c'est pourquoi elles vivent dans une sujétion et un esclavage continuel ». Cf. Aristote, *Politique*, VII, 7.

<sup>382</sup> Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, New York, Oxford University Press, 1997, p. 31.

<sup>383</sup> Edward W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* [1978], traduit de l'américain par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980.

<sup>384</sup> Jean-Marc Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.

<sup>385</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>386</sup> Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford (Ca.), Stanford University Press, 1994.

Pour d'autres historiens, comme l'Allemand Hans Lemberg, c'est avec le Congrès de Vienne de 1815 que commence une ré-axation de l'Europe. Hans Lemberg, « Zur Entstehung des Osteuropagegriffs im 19.

ont contribué à la réorientation du continent qui a produit l'Europe occidentale et l'Europe orientale : d'abord le fait que les centres économique, politique et culturel passent de la Méditerranée à la partie Occidentale de l'Europe ; ensuite, par le fait que l'Empire russe, notamment la Russie de Pierre le Grand et de Catherine II, sort de son isolationnisme avec l'intention de se rapprocher de l'Europe des Lumières ; enfin, par le fait que l'Europe des philosophes, investie d'une mission civilisatrice, voit dans la proche Europe orientale un excellent terrain d'expérimentation.

Il est intéressant à plus d'un titre de s'arrêter sur la signification du mot civilisation. Ce néologisme fait son apparition dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'œuvre de Mirabeau père. L'étymologie renvoie au mot latin « *civitas* » et par conséquent à *civilis* et *civis* : le citoyen, opposé au *rusticus*, l'habitant de la campagne. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'opposition latine entre citadin et campagnard se transforme en une opposition entre « état de culture » et « état de nature ». La civilisation apparaît alors comme l'étape ultime d'un processus évolutif où les sociétés passeraient d'un état barbare à un état civilisé.

L'Europe de l'Est devient ainsi un espace expérimental pour une géographie philosophique, où les grands penseurs de l'époque – Voltaire, Diderot, d'Alembert, Rousseau – se lancent dans une surprenante distribution de conseils dont nous pouvons trouver un riche inventaire dans l'œuvre de Wolff. Voltaire, par exemple, bien qu'il ne soit jamais allé plus loin que Berlin, publie en 1759 et 1763 l'*Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*. Cet ouvrage, dédié à Catherine II<sup>387</sup>, recommande une Russie gouvernée par un despote éclairé capable de porter les Lumières sur les « ténèbres » qui règnent de Gdansk jusqu'au Danube<sup>388</sup>. Diderot va même jusqu'à proposer un « plan de civilisation ». En revanche, Rousseau avait un tout autre avis car, craignant les Russes par-dessus tout, il considérait leur expansionnisme comme une tentative de « barbariser » l'Europe. L'auteur du *Contrat social* encourage le peuple polonais dans ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne* (1771) à forger une identité nationale. Il paraît évident que malgré des positions philosophiques qui peuvent être aux antipodes, « les projets des physiocrates confirment ultérieurement que l'Europe orientale était conçue comme un domaine expérimental qui laissait le champ libre aux théories sociales

---

Jahrhundert. Vom "Norden" zum "Osten" », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 1985, n° 33, p. 48-49.

<sup>387</sup> Grâce aussi à son origine allemande, Catherine est considérée comme la patronne des Lumières et véritable héroïne de cet espace philosophique.

<sup>388</sup> Cité par Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe*, *op. cit.*, p. 197.



et aux rêveries politiques des Lumières<sup>389</sup> ». En effet, comme l'affirme Wolff, « de Paris l'Europe orientale apparaît comme le domaine idéal pour des monarchies éclairées, puisque les despotismes étaient ainsi placés à une distance rassurante et que les philosophes pouvaient paisiblement dispenser leurs opinions et conseils<sup>390</sup> ». Autrement dit, « l'invention de l'Europe orientale a été dans l'histoire des idées un événement d'auto-promotion subtile et parfois d'auto-félicitation ouverte<sup>391</sup> ».

De plus, avec la naissance de l'ethnographie et de l'anthropologie, pour les voyageurs l'Europe orientale devient un terrain de recherche extraordinaire car ici Asie et Europe se rencontrent, passé et présent ne font qu'un : « L'Europe de l'Est suggère que la ligne entre l'évocation littéraire et l'observation anthropologique n'était pas emphatique. L'Europe de l'Est était précisément cette partie de l'Europe où de tels vestiges étaient mise en relief, un lieu où l'histoire ancienne rencontrait l'anthropologie<sup>392</sup>. » Ici, Romains, Scythes et Barbares évoluent devant les regards dépaysés des voyageurs occidentaux. Dans les mémoires de Louis-Philippe, comte de Ségur, héros français de la Révolution américaine et ambassadeur de France en 1785 et 1789 à la cour de Catherine II, la population russe apparaît comme la réincarnation des barbares sculptés sur la colonne de Trajan ; l'actuelle Moldavie serait un croisement entre les anciens Romains et les Scythes, et la langue roumaine serait la langue des anciens légionnaires romains ; Saint-Pétersbourg lui apparaît comme un mélange de barbarie et de civilisation, une synthèse du X<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, de l'Asie et de l'Europe, des rudes Scythes et des Européens raffinés, une noblesse brillante et un peuple misérable<sup>393</sup>. En 1717, l'écrivaine anglaise Lady Mary Wortley Montagu, dans ses lettres relatant son voyage de Vienne à Constantinople, a elle aussi l'impression de traverser un espace incertain et sans repères. Dans les Balkans, affirme-t-elle, les peuples sont tellement primitifs et pauvres qu'elle se croirait en Afrique ou parmi les Indiens d'Amérique<sup>394</sup>. Ces considérations provenant des

---

<sup>389</sup> Orig. : « *From Paris Eastern Europe appeared as an ideal domain for enlightened monarchy, inasmuch as despotism was displaced to a reassuring distance, and the philosophes could contribute their opinions and advice* », *ibid.*, p. 359.

<sup>390</sup> *Ibid.*

<sup>391</sup> Orig. : « *the invention of eastern Europe was a subtly self-promoting and sometimes overtly self-congratulatory event in intellectual history* », *ibid.*, p. 360.

<sup>392</sup> Orig. : « *Eastern Europe, suggests that the line between literary evocation and anthropological observation was not an emphatic one. Eastern Europe was precisely that part of Europe where such vestiges were in evidence, where ancient history met anthropology* », *ibid.*, p. 286.

<sup>393</sup> Louis-Philippe, comte de Ségur, *Mémoires, souvenirs, et anecdotes, par le comte de Ségur, op. cit.*, p. 329-330.

<sup>394</sup> Lady Mary Wortley Montagu, *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu [1708-1720]*, Oxford, Clarendon Press, 1965, p. 293-296.

Lumières se passent de commentaires mais, comme nous aurons l'occasion de le voir par la suite, leur écho résonne encore aujourd'hui.

Nous pouvons alors observer que si l'Orient est considéré par les Romantiques comme une terre d'opulence, un paradis exotique et ancestral, l'Europe orientale est, en revanche, la terre de l'intrigue, de la barbarie, du primitif, du cruel. Toutefois, « l'idée d'une Europe orientale comme un espace folklorique de chansons et de danses, élaborée pour la première fois à la période des Lumières, a survécu au vingtième siècle et jusqu'à nos jours<sup>395</sup> », affirme Wolff. Les exemples ne manquent pas. L'historien américain William Milligam Sloane, au début du XX<sup>e</sup> siècle, plus précisément en 1914, dans son livre *Balkans: A Laboratory of History*, affirme que la partie « la plus sauvage d'Europe » était bien plus intéressante que son *Midwest* du fait que cet espace entre barbarie et civilisation était non seulement beaucoup plus peuplé, mais surtout parce qu'il était habité par des Caucasiens, c'est-à-dire des blancs. Aujourd'hui encore, si l'on en croit Robert Kaplan et son essai *Balkan Ghost*, la barbarie rôde dans ces contrées. En effet, le journaliste américain, dans un livre qui aurait eu d'ailleurs une influence considérable auprès du Pentagone et de l'entourage du président américain Bill Clinton à la veille de l'intervention armée en ex-Yougoslavie, ose l'acrobatie intellectuelle de lier l'origine de la folie nazie à l'espace balkanique. Voici ce qu'il écrit dans son prologue intitulé « Saints, Terrorists, Blood and Holy Water » : « Le nazisme, par exemple, peut revendiquer des origines balkaniques. Parmi les asiles de nuit de Vienne, un terrain fertile de ressentiments ethniques proche du monde slave méridional, Hitler apprit comment haïr de manière aussi ignoble<sup>396</sup>. »

De nos jours, comme le montrent l'étonnante affirmation de Kaplan ou encore les quelques extraits de Goodwin que nous avons évoqués précédemment, l'image générale de l'Europe de l'Est ne s'est guère améliorée. Nous en avons d'ailleurs la confirmation en lisant le guide touristique parodique consacré au pays imaginaire de Molvanie, *Molvanîa. A Land Untouched by Modern Dentistry*, traduit en français sous le titre *La Molvanie. Le pays que s'il existait pas, faudrait l'inventer*. Encore une fois, le lecteur est heurté à un espace barbare, sans Histoire et avec de liens ténus avec l'Occident : « En 863 ap. J. C., à l'arrivée du missionnaire

---

<sup>395</sup> Orig. : « *The idea of Eastern Europe as a folkloric domain of song and dance, first elaborated in the age of Enlightenment, has survived into the twentieth century and our own times* », Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe*, op. cit., p. 331.

<sup>396</sup> Orig. : « *Nazism, for instance, can claim Balkan origins. Among the flophouses of Vienna, a breeding ground of ethnic resentments close to the southern Slavic world, Hitler learned how to hate so infectiously* », Robert D. Kaplan, *Balkan Ghost: A Journey Through History*, New York, Picador, 1993, p. li.

Saint Parthag, l'Empire se convertit au christianisme pour revenir au paganisme dès son départ l'année suivante<sup>397</sup>. » La Renaissance ne dura que trois semaines... : « Pendant une brève période, la culture de la Renaissance fut florissante en Molvanie – selon certains historiens, cette période, située fin 1503, dura trois semaines environ<sup>398</sup>. » Le système politique, bien que fondé sur une « constitution moderne », est loin d'être un exemple de démocratie du fait que tous les pouvoirs sont dans les mains d'un « Grand Sorcier, dont les décisions ne pourraient être contredites qu'à la pleine lune<sup>399</sup> ». De plus, il s'agit d'un pays homophobe<sup>400</sup>, misogyne<sup>401</sup> et, comme le suggère le troisième et dernier quatrain de son hymne national, raciste : « L'Harmonie et la paix régneront // Tous les envahisseurs expireront // Chantons, chantons, pour la nation // Hors de la patrie le gitan et sa malédiction<sup>402</sup>. » En Molvanie, la corruption est généralisée à tous les stades de la société, les mafias sont puissantes, les crimes incontrôlables. C'est le paradis du marché noir et le haut-lieu de la prostitution et de la pornographie. D'ailleurs, selon les auteurs du guide, c'est dans sa capitale Lutenblag que fut publiée, en 1506, la toute première lithographie pornographique<sup>403</sup>. Et c'est ici que se trouvent aussi les plus vieilles centrales nucléaires d'Europe : « Le célèbre réacteur nucléaire de Gyrorik, l'un des plus vieux d'Europe – certaines fissures datent des années 1960<sup>404</sup> ». Évidemment, plus on avance vers l'est, plus le décalage est impressionnant. À Lublova, par exemple, sur la frontière orientale du pays, « c'est le retour au Moyen Âge<sup>405</sup> ».

De même que la Molvanie est décrite comme un pays « entre l'ancien et le nouveau monde<sup>406</sup> », depuis les Lumières, l'Europe orientale est définie comme la terre du demi : demi-colonisée, demi-civilisés ; comme un espace énigmatique « situé quelque part entre l'Europe et l'Orient, entre civilisation et barbarie, entre vrai et faux<sup>407</sup> ».

Les lieux exotiques inventés par la littérature et situés dans l'Europe de l'Est ne se limitent pas à la seule Molvanie mais sont plus anciens et leur nombre est considérable. En

<sup>397</sup> Santo Cilauro et al., *La Molvanie, op. cit.*, p. 12.

<sup>398</sup> *Ibid.*

<sup>399</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>400</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>401</sup> *Ibid.*

<sup>402</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>403</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>404</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>405</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>406</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>407</sup> Orig. : « *Located somewhere between Europe and the orient, between civilisation and barbarism, between true and false* », Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe, op. cit.*, p. 137.

effet depuis avril 2010, sur le site Internet de l'influent hebdomadaire économique anglais *The Economist*, dans l'article « Redrawing the Maps »<sup>408</sup>, on peut observer le plan d'une Europe particulière et originale où les différents pays peuvent se déplacer librement afin de mettre un terme aux vieilles querelles entre voisins ou, tout simplement, pour bénéficier d'un climat plus favorable. On voit alors l'Angleterre en compagnie du Pays de Galles, de l'Écosse et de l'Irlande du Nord quitter les brouillards nordiques pour occuper une place au soleil dans la partie méridionale du continent, non loin de l'Espagne et du Portugal, et à leur place s'installer la Pologne qui trouverait enfin un peu de répit, loin de ses deux voisines – l'Allemagne et la Russie – parfois trop encombrantes. On observe encore avec intérêt que la Biélorussie prend la place des pays Baltes, qui sont partis à la dérive à l'ouest de l'Irlande alors que la Suisse, chassée par l'Autriche, se trouve coincée entre la Norvège et la Suède. La Botte italienne séparée de sa partie méridionale, est unifiée à la Sicile, et prend l'appellation exotique... de « Bordello ». Le lecteur ne manquera pas de relever la présence dans la partie centre-orientale du continent européen de quatre pays jusqu'alors absents des atlas géographiques : la Ruritanie, la Bordurie, la Vulgarie et la Syldavie, quatre royaumes sortis de l'imaginaire occidental<sup>409</sup>. En effet, comme l'observe Vesna Goldsworthy dans *Inventing Ruritania*, cette partie du continent offre une double attraction pour les écrivains à la recherche d'exotisme : comme les colonies, elle offre des couleurs exotiques très vives, mais contrairement à elles, elle promet à la fois le pouvoir et l'amour romantique, il y a là une véritable colonisation de l'imaginaire<sup>410</sup>.

---

<sup>408</sup> Sans auteur, « Redrawing the Maps » [en ligne], London, The Economist, 2010. Disponible sur <<http://www.economist.com/node/16003661>> (consulté le 10 octobre 2012).

<sup>409</sup> La Ruritanie apparaît dans le récit de Anthony Hope, *The Prisoner of Zenda* (1894) ; la Vulgarie dans le film *Chitty Chitty Bang Bang* (1968) de Ken Hughes. La Syldavie et la Bordurie apparaissent dans les aventures de Tintin, en particulier dans *Le Sceptre d'Ottokar* (1939) et plus tard dans *L'Affaire Tournesol* (1956).

Nous ajoutons aussi quelques autres pays imaginaires situés dans l'Europe de l'Est : Graria, Alvania, Anatruria, Baltonia, Bandrika, Bereznik, Betonia, Boloxnia, Borovia, Bothalia, Brazillia, Clabia, Evarchia, Barostyrie, Brslavie, Brezelburg, Carpathie, Cracozie, Esturie, Freedonia, Gelorstein, Herzoslovaquie, Karathie, Morsovie, Moldovalaquie, Moumagnie, Vorodine... La liste, sans être exhaustive, donne une idée de la fertilité de cette partie d'Europe.

<sup>410</sup> Vesna Goldsworthy, *Inventing Ruritania: The Imperialism of Imagination*, New Heaven and Londo, Yale University Press, 1998, p. 60.

### III Les stéréotypes renversés

Nous avons rencontré une importante panoplie de stéréotypes sur l'Europe de l'Est. Le moment est venu de se demander quel est la fonction du stéréotype dans le monde contemporain et surtout quelles sont ses fonctions.

Aujourd'hui le stéréotype, défini en tant que « prêt-à-porter de l'esprit » par Ruth Amossy ou « *pictures in our minds* » par l'auteur de ce néologisme, le journaliste américain Walter Lippmann, fait partie intégrante de notre quotidien où « la presse, la B.D., les best-sellers, le cinéma, la publicité, ne cessent de renforcer ou de forger à notre usage des stéréotypes de tout acabit<sup>411</sup> ». Défini par Amossy comme « l'une des grandes obsessions des temps modernes<sup>412</sup> », il joue un rôle fondamental dans la société de communication dans laquelle nous vivons car, comme l'a observé Lippmann, par sa rigidité, il permet une extraordinaire économie discursive nécessaire, car un contact direct avec toutes les réalités qui nous entourent et nous touchent est aujourd'hui de moins en moins concevable : « On n'a ni le temps ni l'occasion de se connaître intimement. À la place nous notons un trait qui marque un type bien connu, et nous remplissons le reste au moyen des stéréotypes que nous avons en tête. »

S'il n'y avait pas d'uniformité réelle dans notre entourage, il n'y aurait pas économie mais uniquement erreur dans l'habitude humaine d'accepter le déjà-vu en place du vu. Mais il y a des uniformités suffisamment précises, et le besoin d'économiser l'attention est tellement inévitable, que le renoncement à tous les stéréotypes en faveur d'une approche tout à fait innocente de l'expérience appauvrirait la vie humaine<sup>413</sup>.

Selon Ruth Amossy, le stéréotype couvre aussi un rôle social indispensable à la vie communautaire :

Les sociologues estiment que les images collectives ont pour effet de manifester la solidarité du groupe et d'assurer sa cohésion. Elles traduisent la participation à une vision du monde commune qui donne à un ensemble d'individus isolés la sensation de former un corps social homogène. De plus, la fonction du stéréotype dans un groupe social est « de perpétuer les événements de son histoire [...], de le protéger contre toute menace de changement ». Il va de soi que la représentation collective, relativement stable

---

<sup>411</sup> Ruth Amossy, *Les Idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, coll. « Le Texte à l'œuvre », 1991, p. 9.

<sup>412</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>413</sup> Walter Lippmann, *Public Opinion*, New York, Harcourt, Brace and Co., 1922. Cité par Ruth Amossy, *Les Idées reçues*, *op. cit.*, p. 38.

malgré ses capacités d'évolution, cimente l'édifice social en fixant ses modes de penser et de sentir. C'est dire qu'elle joue un rôle stabilisant et conservateur<sup>414</sup>.

Si à l'intérieur du Je, le stéréotype a une fonction unificatrice vis-à-vis de l'Autre, il peut assumer différents rôles selon qu'il est utilisé comme masque, comme point de départ ou comme barrière. Ce dernier cas, source d'incompréhensions et parfois de fortes désillusions, est le plus fréquent et il pourrait être conjugué dans l'expression « tu es comme je te crois et pas autrement ». Ici, la seule image de l'Autre est celle du stéréotype dont nous avons une belle illustration dans le récit de Kauffmann, quand il se souvient de son aventure amoureuse au Canada avec Mara, une jeune fille lituanienne qui ne voyait en lui qu'une image stéréotypée du Français romantique et libertin de la belle époque :

N'avais-je pas rêvé ou tout au moins enjolivé toutes ces années ? N'avais-je pas délaissé la réalité pour des chimères ? Mara donnait l'impression d'avoir vécu cette idylle de jeunesse sans trop d'états d'âmes. J'étais passé dans sa vie comme une sorte d'acteur exotique, symbolisant vaguement la figure du Français tel qu'il pouvait apparaître dans ses lectures<sup>415</sup>.

Mais le stéréotype peut être le point de départ pour une évolution de l'image : « On m'a dit que tu es comme ça, mais je veux te voir mieux. » On passe dans ce cas de la croyance à une expérience qui nécessite le temps de la rencontre et de la réflexion. Le stéréotype ici ne serait que la première étape d'un parcours que Roland Barthes a très bien présenté dans son essai *La Chambre claire*<sup>416</sup>, à savoir une connaissance qui commence par l'acceptation aveugle et inconsciente du stéréotype, suivie par un refus autant aveugle de celui-ci, pour aboutir enfin à son appréciation et à une forme de malentendu profitable qui n'empêcherait en rien la rencontre, le dialogue et, pourquoi pas, l'amitié. En effet, le portrait de famille de Barthes, ainsi que le stéréotype, ne devient supportable et surmontable que si l'on effectue une lecture au troisième degré : si « le premier degré ne procure ses joies simples qu'au prix d'une perpétuelle mystification [, le] second degré assure à celui qui s'y voue les plaisirs subtils de la déconstruction et de la dénonciation<sup>417</sup> », c'est au troisième degré que l'on a « *enfin* la liberté de trouver [le cliché] peut-être juste<sup>418</sup> ».

---

<sup>414</sup> Ruth Amosy, *Les Idées reçues*, op. cit., p. 36.

<sup>415</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, op. cit., p. 285.

<sup>416</sup> Roland Barthes, *La Chambre claire. Notes sur la photographie*, Paris, Seuil-Gallimard, 1980.

<sup>417</sup> Ruth Amosy, *Les Idées reçues*, op. cit., p. 78

<sup>418</sup> Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 107.

Dans la dernière typologie de stéréotypes recensée, celle où il agit en tant que masque et que l'on pourrait conjuguer avec l'expression « je te laisse croire que je suis comme tu me crois », les rôles sont inversés et le choix de s'habiller d'un stéréotype est effectué par le sujet du cliché, comme s'il prenait la pose. Ainsi, ce choix offre d'une part une forme de protection vis-à-vis d'interférences extérieures et d'autre part il rassure le locuteur dans ces certitudes. Nous retrouvons un exemple typique du port volontaire du masque dans les pages cocasses qu'Aleksandar Hemon consacre à l'attitude des immigrants bosniaques de Detroit face aux attentes des Américains :

Ce petit numéro de danse [folklorique] est aussi supposé impressionner nos bienfaiteurs américains potentiels, qui sont davantage susceptibles de déboursier un peu de leur argent caritatif en soutien de l'Association des Bosniaques-américains s'ils sont convaincus que notre culture n'a rien à voir avec la leur car cela leur permet d'afficher leur tolérance et, maintenant que nous avons atteint leurs côtes et que nous ne risquons plus de repartir, de contribuer à la préservations de nos coutumes inintelligibles, telle une mouche dans de la résine<sup>419</sup>.

Il s'agit d'une posture qui reflète aussi un refus du nouvel ordre. En effet, nous verrons dans la troisième partie que si la plupart des habitants des pays de l'ancienne Europe de l'Est fuient l'Est aspirant à une occidentalisation effrénée qui impressionne plus d'un voyageur, d'autres se forment une Europe personnelle à partir de certains stéréotypes qui les définissent très souvent de manière négative. L'auto-conscience et la possession du stéréotype, même s'il est négatif, est l'ultime rempart que se donne un monde voué à une rapide occidentalisation.

---

<sup>419</sup> Aleksandar Hemon, *Le Projet Lazarus*, photos de Velibor Bozovic, traduit de l'américain par Johan-Frédéric Hel Guedj, Paris, Robert Laffont, coll. « Pavillons », 2010, p. 28. Voir aussi note bio-bibliographique.

## CHAPITRE 3

### D'UNE UTOPIE À L'AUTRE

Dans les chapitres précédents, nous avons pu constater que l'espace de l'ancienne Europe de l'Est est richement parcouru de frontières. Parallèlement, depuis les années 1980, et plus particulièrement après la chute du mur de Berlin, dans le milieu académique et au-delà, on assiste à un retour des concepts d'Europe centrale, de *Mitteleuropa* et, plus généralement, à une éclosion de centres un peu partout en Europe.

Dans les pages qui suivent, nous réfléchirons, dans un premier temps, aux significations que l'Europe centrale revêt à l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle. Ensuite, nous passerons à l'analyse de la *Mitteleuropa*, et nous terminerons cette deuxième partie focalisée sur la frontière en proposant une nouvelle conception de l'Europe et du citoyen européen.

#### **I Centres d'Europe et Europes centrales**

Depuis la chute du mur de Berlin, parallèlement au refus du mot « Est », les voyageurs constatent une floraison considérable de centres. Dans le premier chapitre, nous avons déjà pu observer avec Chomette que la frontière de l'Union européenne passe de manière paradoxale à quelques kilomètres de l'obélisque indiquant le centre géographique de l'Europe que des savants géographes ont situé près du village de Purnsuskis, en Lituanie. Pourtant, celui-ci n'est que le premier d'une longue série. Au long de leur parcours, en effet, Rumiz et Chomette avaient déjà croisé un autre centre géographique, calculé cette fois-ci par les géographes de l'Empire austro-hongrois et situé dans le village de Dilove, en Ukraine, non loin de la frontière roumaine et, encore une fois, non loin des frontières de l'Union européenne. Il est évident que la présence de ses monuments ne fait qu'augmenter chez les voyageurs le sentiment qu'en définitive ils ne sont pas en train de parcourir la frontière de l'Europe, mais son centre.

L'est, mon œil ! L'endroit où je me trouve en ce moment est le centre. Le ventre, l'âme du continent. Et cette âme est entièrement en dehors de cet échafaudage bureaucratique qu'on appelle l'Union européenne.



[...] C'est ici que bat le cœur, à des centaines de kilomètres au-delà de l'ex-rideau de fer, entre les bouleaux et les grands fleuves méandreux, dans une *terra incognita* faite de périphéries oubliées<sup>420</sup>.

Pourtant, en regardant *Die Mitte*, un désopilant *road-movie* à la recherche du véritable centre de l'Europe, du réalisateur Stanislaw Mucha, on découvre que les prétendants sont bien plus nombreux<sup>421</sup>. Il y aurait des centres en Allemagne, par exemple, dans la ville de Cölbe et plus exactement, selon M. Schmidt, au milieu de son propre jardin, (d'ailleurs bien défendu par un escadron de nains de jardins...), mais il y a aussi Tilleberg, dans les montagnes bavaroises. En Slovaquie, selon le calcul de l'ingénieur qui traça le chemin de fer mitoyen à l'église de Krahule, le centre de l'Europe se trouverait à l'intérieur de cette même église. En Pologne, trois villages s'enorgueillissent d'être le centre du continent : Sochowola, où Mucha assiste aux essais pour l'inauguration du monument indiquant l'emplacement du centre de l'Europe ; Kutno, où se trouve le monument indiquant le centre de la nouvelle Europe, et enfin Piątek où le véritable centre, selon un autochtone, ne se trouve pas là où le monument est placé, mais bien caché dans la campagne environnante. Et puis, il y a les villes de Dilove, en Ukraine, et de Purnuskis, en Lituanie. On trouve donc des centres partout, même là où l'on s'y attendrait le moins, comme par exemple le restaurant Mittelpunkt-Europa, situé en Autriche et plus précisément à Braunau am Inn, ville entrée dans l'Histoire non pas pour des raisons gastronomiques, mais plutôt pour avoir été le lieu de naissance d'Adolf Hitler<sup>422</sup>.

Cette prolifération de centres n'est pas fortuite, mais elle est la conséquence directe d'une part de la perte d'une frontière stable et définie, comme l'avait été le rideau de fer pendant la Guerre froide, et d'autre part d'un retour retentissant au sein du débat public des concepts d'Europe centrale d'abord et de sa déclinaison allemande de *Mittleuropa* ensuite, depuis la fin des années 1960. En effet, comme l'observe le géographe français Michel Foucher,

---

<sup>420</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 13. Orig. : « Macché Est. Questo dove mi trovo è il Centro. La pancia, l'anima del Continente. E quest'anima sta tutta fuori da quell'impalcatura burocratica che si chiama Unione europea [...]. Il cuore batte qui, centinaia di chilometri oltre l'ex Cortina di ferro, tra betulle e i grandi fiumi divaganti, in una "terra incognita" fatta di periferie dimenticate », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 15

<sup>421</sup> Stanislaw Mucha, *Die Mitte* [DVD], Arté, Hessischer Rundfunk (HR) Standfilm Produktion GmbH, 2004. Stanislaw Mucha est né en 1970 en Pologne. D'abord acteur et assistant à la réalisation, il s'intéresse à la mise en scène et réalise de nombreux documentaires qu'il produit, dont *Absolut Warhola* (2001), *Reality shock* (2005), *Toute la vérité sur Dracula* (2010) et aussi des fictions parmi lesquelles *L'Espoir* (2007), *L'Espérance* (2007) et *Un miracle* (2000). Il obtient le prix Jeunes talents de la fondation DEFA de Berlin en 2001 entre autre.

<sup>422</sup> C'est Napoléon qui indiqua comme centre de l'Europe l'endroit, à proximité de Braunau am Inn, où eut lieu, le 16 mars 1811, le grand rite de « remise de l'épouse » entre l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche et l'Empereur français.

après 1968, le terme Europe « centrale » était employé comme un concept dissident et transgressif par rapport à l'ordre dicté de Moscou. La régression politique provoquée par le deuxième coup de Prague, application de la doctrine Brejnev de souveraineté limitée et de contrôle du glacis externe par la force, avait conduit un petit noyau d'intellectuels tchèques à récuser la notion d'Europe de l'Est, expression d'une acceptation par l'Ouest d'un ordre imposé à l'Est. Les textes de Havel et de Kundera insistent sur l'appartenance à l'Europe, à sa civilisation, à sa culture, à son passé, et non pas à un demi-bloc défini par sa fonction de glacis<sup>423</sup>.

Milan Kundera, avec son article « "Un Occident kidnappé" ou la tragédie de l'Europe centrale »<sup>424</sup>, fut parmi les premiers à soulever la question de l'Europe centrale à un moment où l'Europe était clairement partagée entre un Est communiste et un Ouest capitaliste. L'article, paru pour la première fois en 1983, se veut avant tout une sonnette d'alarme vis-à-vis d'une Europe occidentale (qu'il appelle d'ailleurs Europe) de plus en plus éloignée de ses racines culturelles et donc, aux yeux de Kundera, de sa véritable identité. En effet, pour Kundera la tragédie de l'Europe centrale, définie par l'auteur comme la partie de l'Europe « située géographiquement au Centre, culturellement à l'Ouest et politiquement à l'Est<sup>425</sup> », est due non seulement à l'oppression de la dictature communiste, mais aussi à la faiblesse et à l'évanescence de son lien avec l'Occident accusé de laisser derrière lui « l'époque de la culture » et par ce fait de condamner l'existence de l'Europe centrale. Car, selon Kundera, « seulement dans le monde qui garde une dimension culturelle, l'Europe centrale peut encore défendre son identité, peut encore être perçue telle qu'elle est. Sa vraie tragédie n'est donc pas la Russie, mais l'Europe<sup>426</sup> ».

À ce point, la question est de savoir quelle sont les limites de l'Europe centrale. Kundera refuse catégoriquement de lui donner des limites géographiques car, à ses yeux, celle-ci « n'est pas un État, mais une culture ou un destin. Ses frontières sont imaginaires et doivent être tracées et retracées à partir de chaque situation historique nouvelle<sup>427</sup> ». Selon Kundera, le premier signe d'une unité culturelle remonterait au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle quand, à l'université Charles de Prague, plusieurs intellectuels de différentes origines défendent l'idée « d'une communauté multinationale où chacun a droit à sa propre langue<sup>428</sup> ». Mais la véritable unité

---

<sup>423</sup> Michel Foucher, *Fragments d'Europe*, op. cit., p. 56.

<sup>424</sup> Milan Kundera, « "Un Occident kidnappé" ou la tragédie de l'Europe centrale », *Le Débat*, 1983/5, n° 27, p. 2-23.

<sup>425</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>426</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>427</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>428</sup> *Ibid.*

culturelle, il la retrouve surtout à partir du XVII<sup>e</sup> siècle par le biais de l'art baroque, puis au XVIII<sup>e</sup> siècle autour de la musique, au XIX<sup>e</sup> siècle dans le théâtre et ses dernières lueurs dans les chefs-d'œuvres littéraires du XX<sup>e</sup> siècle.

EUROPE CENTRALE. XVII<sup>e</sup> siècle : l'immense force du baroque impose à cette région, multinationale et, pourtant, polycentrique, aux frontières mouvantes et indéfinissables, une certaine unité culturelle. L'ombre attardée du catholicisme baroque se prolonge au XVIII<sup>e</sup> siècle : aucun Voltaire, aucun Fielding. Dans la hiérarchie des arts, c'est la musique qui occupe la première place. Depuis Haydn (et jusqu'à Schonberg et Bartok) le centre de gravité de la musique européenne se trouve ici. XIX<sup>e</sup> siècle : quelques grands poètes mais aucun Flaubert ; l'esprit du Biedermeier : le voile de l'idylle jeté sur le réel. Au XX<sup>e</sup> siècle, la révolte. Les plus grands esprits (Freud, les romanciers) revalorisent ce qui fut pendant des siècles méconnu et inconnu : la rationnelle lucidité démystificatrice ; le sens du réel ; le roman. Leur révolte est juste à l'opposé de celle du modernisme français, antirationaliste, antiréaliste, lyrique ; (cela causera bien des malentendus). La pléiade des grands romanciers centre-européens : Kafka, Hasek, Musil, Broch, Gombrowicz : leur aversion pour le romantisme ; leur amour pour le roman prébalzacien et pour l'esprit libertin [...] ; leur méfiance à l'égard de l'Histoire et de l'exaltation de l'avenir ; leur modernisme en dehors des illusions de l'avant-garde<sup>429</sup>.

Toutefois, comme on peut facilement l'imaginer, ce concept d'Europe centrale ne fait pas l'unanimité. L'écrivain Predrag Matvejevitich dans *La Méditerranée et l'Europe*, nous rappelle que pour certains penseurs l'Europe centrale n'a jamais existé. Pour l'écrivain autrichien Josef Haslinger, par exemple, « l'Europe centrale est un cirque ambulante pour intellectuels<sup>430</sup> » ; pour le philosophe et ancien dissident hongrois György Bence, elle « fait partie du kitsch politique<sup>431</sup> » et pour Lajos Grendel, écrivain slovaque de langue hongroise, c'est tout simplement une invention des écrivains. Pour d'autres, si l'Europe centrale existe, elle prend une toute autre signification. Ainsi, pour l'écrivain Jason Goodwin, elle assume une valeur politique et son existence ne dépasserait pas la période délimitée par les deux guerres mondiales : « "Europe centrale", comme "États successeurs" étaient des termes appartenant aux deux décennies de l'entre-deux-guerres : avant, on parlait de l'Empire austro-hongrois, qui comprenait Cracovie. Après, cela était devenu le bloc de l'Est<sup>432</sup>. »

---

<sup>429</sup> Milan Kundera, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1996, p. 158-159.

<sup>430</sup> Predrag Matvejevitich, *La Méditerranée et l'Europe. Leçon au Collège de France*, Paris, Édition Stock, 1998, p. 121.

<sup>431</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>432</sup> Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 118. Orig. : « 'Central Europe', like 'Successor States', belonged to the two decades between the wars : before, people would speak of the Austro-Hungarian empire, which included Cracow; afterwards, the Eastern bloc », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 92.

D'autres, comme Peter Handke cité toujours par Matvejevitch, n'y voient en revanche qu'un espace climatique pluvieux et humide qui s'opposerait à la lumière méditerranéenne :

L'Europe centrale : c'est une notion qui n'a pour moi qu'un sens météorologique. J'y ai bien pensé pendant mes longues promenades dans les Alpes juliennes. Lorsque j'étais dans le sud des Alpes et que je regardais les nuages qui couronnaient les sommets, je songeais à l'Europe centrale comme à un pays sis de l'autre côté, où tombait la pluie et où sévissait le brouillard. Je me disais : tu vois, toi tu es du nord, et dans le karst le vent souffle, le soleil brille, il y a des pins et des figuiers... L'Europe centrale - terme que je n'emploierais jamais avec une connotation idéologique - c'est une chose qui est liée à des phénomènes de climat<sup>433</sup>.

Pour le poète ukrainien Yuri Andrukhovych, il s'agit en revanche de l'espace tiraillé entre Allemagne et Russie :

Vivre entre Russes et Allemands est le destin historique de l'Europe centrale. Historiquement, la peur centre-européenne oscille entre deux dangers : les Allemands arrivent, les Russes arrivent. La mort centre-européenne est une mort en prison ou au camp, et, de plus, collective, *Massenmord, zatchystka*. Le voyage centre-européen est la fuite. Mais d'où et vers où ? Des Russes vers les Allemands ? Ou des Allemands vers les Russes ?<sup>434</sup>

Cette conception rejoint celle donnée par Fernand Braudel dans la préface de *Les Trois Europes*, de l'historien hongrois Janos Szcus, c'est-à-dire un espace tiraillé entre Europe occidentale et Europe de l'Est qu'il appelle Europe médiane.

Les limites entre ces trois Europes déplacées au cours de leur longue histoire, mais déplacées plus à l'est ou plus à l'ouest, ces trois univers se maintiennent, s'affirment, se rapprochent, s'écartent et, à chaque instant de leur destin, s'expliquent l'un par l'autre. [...] À leur contact, le Centre-Est penche toujours vers l'un ou vers l'autre de ses voisins, trahit l'un, adopte l'autre, mais change aussi sans trop le vouloir. À ce va-et-vient, qui malmène ou renverse « ses structures », cette Europe médiane souffre la plupart du temps, n'arrive pas à être elle-même, à s'accomplir. Est-ce en raison seulement de sa position territoriale, d'une mitoyenneté à laquelle elle ne saurait échapper ? Les voisins ont trop d'avantages : l'Ouest s'ouvre sur l'immensité de l'Atlantique, à lui l'Amérique. L'Est s'élargit au détriment de l'épaisseur massive de l'Asie. [...] L'Europe médiane n'aura jamais cette chance inouïe de se gonfler d'espace, d'exploser hors d'elle-même. Ses voisins la cernent, l'emprisonnent<sup>435</sup>.

<sup>433</sup> Cité par Predrag Matvejevitch, *La Méditerranée et l'Europe*, op. cit., p. 116.

Cette partition climatique, comme l'observent Schultz et Natter, était très en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle et elle était souvent employée pour justifier certaines volontés d'expansion. Cf. Hans-Diedrich Schult et Wolfgang Natter « Imagining *Mitteleuropa*: Conceptualizations of 'Its' Space In and Outside German Geography », *European Review of History*, London, Routledge, vol. 10, n° 2, 2003, p. 273-292.

<sup>434</sup> Yuri Andrukhovych, « Remix centre-européen », traduit de l'ukrainien par Maria Malanchuk, in Yuri Andrukhovych et Andrzej Stasiuk, *Mon Europe*, op. cit., p. 46-47.

<sup>435</sup> Ferdinand Braudel, « Préface », in Jenő Szűcs, *Les Trois Europes*, Paris, L'Harmattan, 1985.

En revanche, une définition tout à fait originale de l'Europe centrale nous est offerte par l'écrivain polonais Andrzej Stasiuk. En effet, loin de la plupart des penseurs, Stasiuk choisit la géographie, et plus précisément sa géographie personnelle, pour délimiter son Europe centrale. Si pour Kundera il est vain de délimiter l'Europe centrale, pour Stasiuk c'est à partir de sa délimitation qu'elle peut avoir enfin un sens. Ainsi, selon Stasiuk, il suffirait d'un compas et d'une carte géographique pour dessiner sa propre Europe centrale :

Je me sers d'un compas comme les géographes d'antan, les explorateurs, les chefs des expéditions d'autrefois : il me permet de mesurer les distances. Sa fonction essentielle, géométrique, s'impose d'elle-même pourtant. Je pique la pointe à l'endroit où je me trouve actuellement et où tout porte à croire que je resterai. Je place le bout de l'autre branche là où je suis né et où j'ai passé une grande partie de mon existence. La distance ainsi définie représente une mesure de référence lorsque nous voulons concilier notre biographie avec l'espace. Mon Wołowiec est séparé de Varsovie par quelque chose comme trois cents kilomètres à vol d'oiseau. Impossible de résister à la tentation, je trace un cercle de trois cents kilomètres autour de Wołowiec pour délimiter mon Europe du centre<sup>436</sup>.

La position de Stasiuk est tout à fait intéressante car contrairement à Kundera, il ne rattache pas l'Europe centrale à l'Occident ni – bien qu'il soit ravi que son Europe du centre ne comprenne ni l'Allemagne ni la Russie – à une vision historique ou climatique. Il s'applique en revanche à créer un espace du possible, entre l'indéfini et le rêve :

Si je devais inventer un blason pour l'Europe centrale, dans l'un de ses champs je mettrais un clair-obscur, dans un autre du vide. Le premier comme symbole que, dans cette partie du continent, rien n'est évident, le deuxième comme celui d'un espace qui n'est toujours pas domestiqué. Un très bel emblème aux contours un peu imprécis à remplir d'imagination. Ou de rêve<sup>437</sup>.

Il faut toutefois reconnaître que lui aussi, comme beaucoup d'autres, succombe à la fascination et à une certaine nostalgie du défunt Empire austro-hongrois et au mythe de la *Mitteleuropa*.

## II La *Mitteleuropa*, une utopie régressive

Aujourd'hui, le terme « *Mitteleuropa* » se retrouve un peu partout. D'une part, comme observe Jacques Le Rider, il est impossible de délimiter cet espace car « la notion historique et géopolitique de la *Mitteleuropa* ne correspond pas à une réalité géographique clairement

---

<sup>436</sup> Andrzej Stasiuk, *Journal de bord*, op. cit., p. 83-84.

<sup>437</sup> *Ibid.*, p. 111.

définissable<sup>438</sup> ». D'autre part, elle évoque un univers pacifique et harmonieux, une « sorte de paradis perdu, d'un monde sans frontières, d'une société tolérante à l'égard de l'Autre, respectueuse des diversités culturelles et foyer d'une effervescence intellectuelle cosmopolite<sup>439</sup> » incarné, comme l'observe Magris, par les dernières décennies de l'Empire austro-hongrois, qui s'achèvent de façon dramatique avec la montée du nazisme.

La Mitteleuropa « hinternationale », aujourd'hui idéalisée en tant qu'harmonie de peuples divers, a été certes une réalité de l'empire des Habsbourg, dans sa dernière saison, une cohabitation faite de tolérance, et dont on conçoit qu'on l'ait regrettée après sa fin, d'autant qu'on a pu la comparer avec la barbarie totalitaire qui lui a succédé, entre les deux guerres mondiales, dans l'espace danubien<sup>440</sup>.

Stefan Zweig est indiscutablement l'auteur qui a marqué le plus l'imaginaire idyllique qui entoure aujourd'hui l'Empire austro-hongrois et la *Mitteleuropa*. La lecture de son œuvre, et en particulier de son dernier livre, *Le Monde d'hier*, donne l'impression qu'un monde équilibré, pacifique et juste était non seulement possible, mais avait réellement existé au centre du continent européen.

Tout, dans notre monarchie autrichienne, presque millénaire, semblait fondé sur la durée, et l'État lui-même paraissait le suprême garant de cette pérennité. Les droits qu'il octroyait à ses citoyens étaient scellés par actes du Parlement, cette représentation librement élue du peuple, et chaque devoir déterminé avec précision. Notre monnaie, la couronne autrichienne, circulait en brillantes pièces d'or et nous assurait ainsi de son immutabilité<sup>441</sup>.

Un autre auteur, Joseph Roth, a contribué au mythe de ce monde avec ses deux romans majeurs, *La Crypte des Capucins* et surtout *La Marche de Radetzky*, où le narrateur, à travers la vie de deux générations de la famille Von Trotta Sipolje, relate un monde impérial de plus en plus près et conscient de sa fin.

Cette époque ne veut plus de nous ! Cette époque veut d'abord se créer des états nationaux indépendants. On ne croit plus en Dieu. La nouvelle religion, c'est le nationalisme. Les peuples ne vont plus à l'église. Ils fréquentent des groupements nationaux. La monarchie, notre monarchie, est fondée sur la piété ; sur la croyance que Dieu a choisi les Habsbourg pour régner sur tant et tant de nations chrétiennes. Notre Empereur est un frère séculier du pape, il est Sa Majesté apostolique, impériale et

---

<sup>438</sup> Jacques Le Rider, *Mitteleuropa*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1994, p. 3.

<sup>439</sup> Boris Petric et Jean-François Gossiaux, « Introduction », in Boris Petric et Jean-François Gossiaux (éds.), *Europe mon amour. 1989-2009, un rêve blessé*, Paris, Autrement, 1999, p. 9.

<sup>440</sup> Claudio Magris, *Danube, op. cit.*, p. 36.

<sup>441</sup> Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen* [1944], traduit de l'allemand par Serge Niémetz, Paris, Belfond, coll. « Le Livre de Poche », 1996, p. 15.

royale, aucune autre Majesté n'est « apostolique », aucune autre Majesté d'Europe ne dépend, comme lui, de la grâce divine et de la foi des peuples en la grâce divine. L'empereur d'Allemagne continuera toujours à régner, même si Dieu l'abandonne, il régnera, le cas échéant, par la grâce de la nation. L'empereur d'Autriche, lui, ne peut pas régner sans Dieu. Mais maintenant, Dieu l'a abandonné !<sup>442</sup>

La nostalgie de Roth ou Zweig, nous la retrouvons aujourd'hui dans l'œuvre de François Fejtő, Milo Dor, Danilo Kiš, Ivo Andrić ou encore, pour revenir à notre corpus, Rumiz et même Stasiuk, toujours prêt à commémorer, d'un verre de palinka, l'anniversaire de la naissance de l'empereur<sup>443</sup>.

Toutefois, malgré les regrets et les rancunes, la *Mitteleuropa* reste, selon la belle expression de Milo Dor, une « utopie régressive » et désormais irréalisable car non seulement ce monde reposait sur la figure puissante et rassurante de l'empereur et roi, mais aussi sur la présence des nombreux Juifs d'Europe qui, selon les paroles de Dor, « ont apporté une contribution décisive, inestimable, à la création de ce que l'on appelle aujourd'hui la culture centre-européenne<sup>444</sup> ». Aujourd'hui, après l'extermination des Juifs et la relégation de la langue allemande, autrefois « moyen de communication universellement reconnu » et aujourd'hui renvoyée à l'arrière plan derrière l'anglais, aux yeux de Dor, cela n'a plus aucun sens de parler de *Mitteleuropa*, « toute cette renaissance de l'idée centre-européenne n'est donc qu'une illusion<sup>445</sup> ».

Néanmoins, cette entité disparue est encore présente en tant que « territoire qui se reterritorialise dans les souvenirs et dans la quête » :

Jamais présente, jamais hors de portée, toujours dans un intervalle que l'on croit cerner, [la *Mitteleuropa*] est – ou paraît – très accueillante surtout pour des individus déracinés dont le « chez-moi » n'a de réalité que dans l'espace d'une patrie élargie aux dimensions d'une biographie vagabonde<sup>446</sup>.

---

<sup>442</sup> Joseph Roth, *La Marche de Radetzky* [1950], traduit de l'allemand par Blanche Gidon et revu par Alain Huriot, Éditions du Seuil, Paris, 1982, p. 176.

<sup>443</sup> Tous ces auteurs, anti-nationalistes convaincus, considèrent la fin de l'Empire austro-hongrois comme une condamnation de l'Europe orientale d'abord au fascisme, ensuite au communisme et aujourd'hui au nationalisme considéré par Dor comme « une maladie mentale plus grave que tout ce qu'on a désigné par ce vocable ». À ce propos, on lira avec intérêt les œuvres de François Fejtő, *Requiem pour un Empire défunt. Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*, Paris, Lieu commun, 1988 ; et de Milo Dor, *Mitteleuropa. Mythe ou réalité*, traduit de l'allemand par Jacques Lajarrige, Paris, Fayard, coll. « Littérature étrangère », 1999.

<sup>444</sup> Milo Dor, *Mitteleuropa*, *op. cit.*, p. 20.

<sup>445</sup> *Ibid.*, p. 21. À ce sujet, dans son livre Dor déclare avoir même décliné l'invitation à un colloque sur la *Mitteleuropa* car les interventions auraient dû se tenir en anglais ou français.

<sup>446</sup> Bertrand Westphal, *Austro-Fictions. Une géographie de l'intime*, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, coll. « Études Autrichiennes », 2010, p. 97.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas oublier que la renaissance de la *Mitteleuropa* n'a pas suscité que de l'enthousiasme car le mot, introduit dans le vocabulaire allemand en 1915 par l'essai de Friedrich Naumann<sup>447</sup>, reste fortement associé à une idée de supériorité de la race germanique, la seule, selon Naumann, « capable d'apporter l'ordre dans le chaos des nationalités<sup>448</sup> ». Pour certains donc, le mythe de la *Mitteleuropa* est perçu comme une dystopie et le supra-nationalisme tellement idéalisé n'était avant tout qu'une excuse pour un élargissement allemand, un « *Drang nach Osten* » *ante-litteram*<sup>449</sup>.

En définitive, on peut constater, avec Le Rider, que « l'étude de la notion de *Mitteleuropa* conduit à une « crisologie » des conjonctures européennes, dans lesquelles se trouvent relancées les interrogations sur les contours, les frontières et le centre de l'Europe<sup>450</sup> ». Elle souligne plutôt, comme l'observe Petric, l'incapacité « à produire un imaginaire d'une rencontre avec l'Autre<sup>451</sup> ».

À ce point, on peut alors légitimement se demander, si toutes ces réflexions autour d'un éventuel centre européen trahissent un besoin de certitudes à une époque d'instabilité et de bouleversement, pourquoi, plutôt que de regarder vers un passé problématique et de tout façon désormais irréalisable, ne pas imaginer l'Europe en tant que frontière ? Autrement dit, plutôt que de voir un centre opposé à une frontière, pourquoi ne pas imaginer le centre comme frontière ou mieux la frontière comme centre ?

### III De l'Europe du centre à l'Europe de la frontière

« L'utopie linguistique ou la pédagogie du vertige » est le titre que Camille de Toledo a donné à la deuxième partie de son essai sur la tristesse européenne. Dans ces pages, l'auteur réfléchit en particulier à la difficulté de trouver une unité et une identité européennes dans une période comme la nôtre, riche en bouleversements et incertitudes.

---

<sup>447</sup> Friedrich Naumann, avec son essai *Mitteleuropa*, propose l'idée de *Mitteleuropa* comme d'une confédération d'États sous domination allemande. Friedrich Naumann, *Mitteleuropa*, Berlin, Reimar, 1915.

<sup>448</sup> Jacques Le Rider, *Mitteleuropa*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>449</sup> Par exemple pour le philosophe polonais Krzysztof Pomian, non seulement il n'y a pas d'unité culturelle en Europe centrale, mais un polonais associera toujours l'idée de *Mitteleuropa* à la partition de son pays. Cf. Krzysztof Pomian, *L'Europe et ses nations*, Paris, Gallimard, coll. « Le Débat », 1990.

<sup>450</sup> Jacques Le Rider, *Mitteleuropa*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>451</sup> Boris Petric et Jean-François Gossiaux, *Europe mon amour*, *op. cit.*, p. 9.



Dans son essai, Toledo rédige un programme d'unité européenne à partir du chaos linguistique parfaitement incarné par le Parlement européen. En effet, si certains définissent celui-ci comme une sorte de Babel et considèrent l'unité européenne comme une chimère, Toledo propose une autre lecture du mythe biblique où la multiplication des langues n'est pas perçue comme une punition divine, mais plutôt comme une « chance, une joie<sup>452</sup> ». Selon Toledo,

dans le mythe biblique de la tour, la multiplicité des langues est un don plutôt qu'un châtement : une offrande de la polysémie, de la polyphonie. La langue adamique, ses promesses de transparence sont discréditées. Ponts et passerelles sont partout célébrés. Nous rions des malentendus. Les quiproquos nous émeuvent. Nous jouons de l'interstice<sup>453</sup>.

Au milieu de ce chaos, quelle serait alors la langue commune de l'Europe ? Toledo ne cherche pas une langue à mettre au dessus des autres, que ce soit l'anglais, le français, l'espéranto ou encore l'europanto<sup>454</sup>. Il refuse la priorité d'une langue sur l'autre, de même qu'il refuse « d'emblée la fable de la continuité, celle qui porte une vision "civilisationnelle" des Grecs, des Romains, puis de la chrétienté en une seule étincelante lignée », non pas pour des « raisons morales », mais parce que trop de déviations, de bouleversements ont participé à ce monde<sup>455</sup>. En revanche, en reprenant une idée d'Umberto Eco, il considère que « la langue commune de l'Europe, c'est la traduction ». Selon Toledo, c'est par la traduction que l'Europe pourrait enfin imaginer un destin commun, se tourner vers le futur et enjamber ainsi l'impasse historique et mémorielle dans laquelle elle s'enlise et risque sérieusement de s'engouffrer<sup>456</sup>.

D'après Toledo, « il n'y aura pas de commun européen sans que nous apprenions d'abord à parler la "traduction", sans que nous puissions saisir, affectivement, la drôlerie, l'absurdité, la virtuosité ou la profondeur d'une parole dite dans *nos* langues étrangères<sup>457</sup> ». Pour arriver à cette utopie, Toledo envisage même des cours scolaires où la traduction serait enseignée dès les premières années d'école, ce qui ne signifie pas apprendre plusieurs langues, mais plutôt acquérir la capacité à saisir et comprendre les mondes qui se cachent derrière chaque langue.

---

<sup>452</sup> Camille de Toledo, *Le Hêtre et le Bouleau. Essai sur la tristesse européenne*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2009, p. 186.

<sup>453</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>454</sup> L'europanto est le nom ironique que Diego Marani a donné à une nouvelle langue mélangeant les différents idiomes européens.

<sup>455</sup> Camille de Toledo, *Le Hêtre et le Bouleau*, *op. cit.*, p. 176.

<sup>456</sup> Nous reviendrons sur la mémoire dans la quatrième et dernière partie.

<sup>457</sup> *Ibid.*, p. 189.

Cela exige que nous apprenions aux élèves, aux enfants non pas toutes les langues, mais avant tout ce que signifie l'interstice entre les langues (ce résidu d'intraduisible) et les raisons pour lesquelles nous pouvons, de cet apprentissage, déduire une éthique de l'autre, de la compréhension des différences, et un principe de citoyenneté. Ce qui importe, autrement dit, c'est la politique qui se niche dans *l'antré des langues*<sup>458</sup>.

De même que Camille de Toledo ou Umberto Eco qui considère la traduction comme étant la langue européenne, de même nous pourrions retenir de Joseph Roth l'idée que la quintessence de l'Europe, on ne la découvre pas au centre, mais à sa périphérie<sup>459</sup> et ainsi envisager la frontière comme étant son espace. Dit autrement, il faudrait considérer la superposition de frontières et de centres non pas comme une extravagance ou un problème oriental, mais comme une occasion de mettre au centre de l'espace européen la frontière. En reprenant encore une fois le chemin tracé par Toledo, nous pourrions ajouter que s'il n'y a pas de « commun » européen sans avoir appris la traduction, il n'y aura pas d'unité européenne si l'on n'apprend pas à vivre la frontière. Si apprendre la traduction signifie apprendre l'écart entre les langues, apprendre à vivre la frontière signifie apprendre à vivre les différentes cultures, histoires, traditions, etc. L'Europe deviendrait de cette manière un espace de traduction et de malentendu. Vivre la frontière, c'est donc vivre le malentendu. Mais qu'est donc le malentendu ?

L'anthropologue italien Franco La Cecla s'est penché sur ce sujet dans son essai, *Il malinteso. Antropologia dell'incontro (Le Malentendu. Anthropologie de la rencontre)*. Dès le titre, le lecteur comprend que pour l'auteur le malentendu – c'est-à-dire l'incompréhension voulue ou subie entre personnes ou cultures – n'est pas seulement inéluctable, mais qu'il est même nécessaire au bon vivre : « Les cultures sont incommensurables. On peut les mettre l'une à côté de l'autre, mais elles ne coïncident pas, ni ne correspondent, par delà l'impérissabilité des malentendus<sup>460</sup>. »

L'auteur ne se lasse pas de souligner que le malentendu, c'est-à-dire « ce je ne sais quoi qui permet aux hommes de ne pas se comprendre », ce n'est pas le contraire de

---

<sup>458</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>459</sup> Joseph Roth, *La Crypte des Capucins* [1938], *op. cit.*, p. 38. L'original dit : « La quintessence de l'Autriche, on ne la découvre pas au centre de l'empire, mais à sa périphérie. »

<sup>460</sup> Orig. : « *Le culture sono incommensurabili. Le si può mettere accanto, ma non coincidono, né "combaciano" da qui l'inestituibilità dei malintesi* », Franco La Cecla, *Il Malinteso. Antropologia dell'incontro* [1997], Roma-Bari, Laterza, coll. « Economica », 2009, p. 8.

l'*understanding*, de la compréhension, « mais c'est un comprendre avec en plus le temps, un comprendre qu'"il faut du temps"<sup>461</sup> ». Autrement dit,

les malentendus parfois deviennent l'espace où les cultures s'expliquent et se confrontent, se découvrant différentes. Le malentendu est la frontière qui prend une forme, devient une zone neutre, un terrain vague, où l'identité, les identités respectives peuvent s'attester, en restant justement séparées par un malentendu<sup>462</sup>.

Car comme l'écrivait Baudelaire, dans *Mon cœur mis à nu*, « Le monde ne marche que par le malentendu. C'est par le malentendu universel que tout le monde s'accorde. Car si, par malheur, on se comprenait on ne pourrait jamais s'accorder<sup>463</sup> ».

Seulement de cette manière, on peut passer du *limes* au *limen*. Seulement de cette manière la frontière devient un espace d'explication et, pour revenir à l'utopie de Toledo, un espace de traduction, où l'incommunicabilité entre gens et entre cultures les amène à devoir transiger. Et surtout, seulement de cette manière l'Europe entière réapprendrait son statut d'élément sans cesse indéfini, incomplet et toujours renouvelé, ne fût-ce que dans la polémique et le conflit, comme l'a plusieurs fois souligné Cacciari dans *Déclinaisons d'Europe* :

L'Europe comme *partie*. Il est dans la nature même de l'Europe de se savoir *partie seulement*. Ainsi, jamais sa forme ne pourra s'arroger le pouvoir de valoir comme tout ; jamais son harmonie manifeste [...] ne pourra s'ériger en Harmonie, *s'identifier* avec Dike, avec cette Justice universelle selon laquelle Europe et Asie proviennent également du même et se résoudre dans le même<sup>464</sup>.

Seulement de cette manière l'Europe se souviendrait que « sa tâche consiste à décliner ».

Jamais comme aujourd'hui l'Europe ne semble vouloir autant se souvenir de ses propres représentations, jamais comme aujourd'hui elle n'a autant parlé de sauvegarde et de conservation, de tutelle et de *pietas* – et elle oublie sa propre essence. Elle engrange des souvenirs de chaque époque et de

---

<sup>461</sup> « Il misunderstanding, il malinteso, non è il contrario dell'understanding, del capire, ma è un capire con in più il tempo, un capire che "ci vuole tempo". », *Ibid.*, p. 11.

<sup>462</sup> Orig. : « i malintesi a volte diventano lo spazio in cui le culture si spiegano e si confrontano, scoprendosi diverse. Il malinteso è il confine che prende una forma, diventa una zona neutra, un terrain-vague, dove l'identità, le identità rispettive si possono attestare, restando separate appunto da un malinteso », *ibid.*, p. 9.

<sup>463</sup> Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, XLII.

<sup>464</sup> Massimo Cacciari, *Déclinaisons de l'Europe*, *op. cit.*, p. 27.

chaque lieu et oublie sa propre vérité. C'est pourquoi même ces souvenirs prennent un aspect si lugubre, si muséal, et leur omniprésence ne témoigne que de l'absence et de la perte<sup>465</sup>.

L'Europe n'est pas et ne peut pas se limiter à l'axe Paris-Berlin, mais elle doit se dépasser, surtout après la chute du mur de Berlin définie par Cacciari comme la « nouvelle Actium ».

À ce point, avant de passer à l'exploration de cette nouvelle Europe, nous pourrions alors proposer une nouvelle entrée pour le terme « Européen » : homme mélancolique, habitant la frontière dont la langue est la traduction<sup>466</sup>.

---

<sup>465</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>466</sup> À propos de la mélancolie de l'homme européen, on lira avec intérêt le livre du philosophe hongrois László F. Földényi, *Mélancolie. Essai sur l'âme occidentale* [1984], traduit du hongrois par Natalia-Huzsvai et Charles Zaremba, Paris, Acte Sud, coll. « Philosophie », 2004. Selon le philosophe hongrois, l'homme européen est écartelé entre son destin d'être fini et son désir d'infini, qui est parfaitement résumé par la mélancolique sentence de Socrate : « Je sais que je ne sais rien. »

## **PARTIE III**

# **UN ESPACE DYSTOPIQUE, ENTRE DÉTERRITORIALISATION ET RETERRITORIALISATION**

# CHAPITRE 1

## LE PAYSAGE POST-COMMUNISTE

Dans cette troisième étape de notre parcours, nous analyserons les toutes premières impressions ressenties par nos auteurs au lendemain de la chute du mur de Berlin. On observera qu'ils sont confrontés à un espace dichotomique : abandonné, délabré et profondément meurtri après presque cinquante ans de communisme.

### I La ville méconnaissable

Le Canadien Rory MacLean est parmi les premiers à voyager dans l'Europe de l'Est au lendemain de la chute du mur de Berlin. Son but initial, comme il l'affirme dans les premières pages de son livre, était « de voyager de la Baltique à la mer Noire, à travers la ceinture du continent, le long du rideau de fer, [mais] un coup de téléphone fit tout basculer<sup>467</sup> ». En effet, il se trouve à Rostock, ville décrite comme « morne, humide » et surtout « d'un gris hivernal »<sup>468</sup>, quand sa tante Zita, installée à Berlin Est, lui annonce la mort de son oncle Peter, un ancien espion soviétique. Commence ainsi un voyage surréaliste de Berlin à la place Rouge, à bord d'une Trabant, en compagnie de sa tante et de Winston, un animal de compagnie responsable de la mort de son oncle. Il faut néanmoins préciser que Winston, qui un jour « tomba sur la tête de [son] oncle en le laissant raide mort<sup>469</sup> », ne fit qu'accélérer les événements car Peter, depuis longtemps retiré de la vie publique dans une villa à l'ombre du célèbre mur, souffrait d'une grave maladie dégénérative qui l'avait contraint à abandonner sa carrière d'espion et dont MacLean nous offre une description tout à fait détaillée :

Il était à l'apogée de sa carrière. Ses doigts commencèrent à trembler. Ses orteils commencèrent à picoter. Épingles et aiguilles. Deux ans plus tard, alors qu'il serrait la main du chef de la police polonaise, ses jambes cédèrent sous son poids. [...] Les médecins lui annoncèrent deux ans de vie, entre-temps de nombreuses scléroses auraient craquelé son corps et paralysé son cœur. Peter et Zita se retirèrent dans un

---

<sup>467</sup> Orig. : « *to travel from the Baltic to the Black Sea, across the continent's waist, along the line of the old Iron Curtain, but a telephone call changed everything* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, *op. cit.*, p. 1.

<sup>468</sup> Orig. : « *drab, damp, and winter gray* », *ibid.*

<sup>469</sup> Orig. : « *Winston the pig fell into Zita's life when he dropped onto my uncle's head and killed him dead* », *ibid.*

labyrinthe chaotique de pièces et souvenirs oubliés à la périphérie de Berlin Est. La honte ferma la grille du jardin derrière eux. Mais au lieu de deux ans, ils ont lutté contre l'avancée de la maladie pendant plus d'une décennie, se battant avec acharnement avec chaque nerf et chaque muscle<sup>470</sup>.

Ici, le choix de l'auteur de décrire dans les moindres détails la maladie de son oncle n'est pas l'indice d'un penchant discutable pour le macabre, mais il s'agit plutôt d'une allégorie singulière de la fin de l'Empire soviétique. Plusieurs éléments jouent dans le sens de cette analogie entre Peter et l'Union soviétique. Tout d'abord, la figure de l'oncle en tant qu'ancien espion russe représente la quintessence du système soviétique ; ensuite, sa décadence physique et morale est celle de l'ancienne URSS ; puis, son enfermement dans une maison près du mur de Berlin remémore les craintes du défunt Empire ; et enfin, la longue agonie et sa fin absurde ne sont pas si différentes de celles du pays des Soviétiques. Cette allégorie est renforcée par le fait que les deux voyageurs sont hantés par la présence de Peter tout au long de leur périple jusqu'à son terminus, la place Rouge où, devant le mausolée de Lénine et sous la lumière d'un soleil symbolique, Zita profère l'alliance et peut-être la déclaration de mort des deux fantômes<sup>471</sup>.

On l'aura compris, en pénétrant l'espace au-delà du rideau de fer, les voyageurs seront face à un monde non seulement gris, sombre et humide, mais aussi malade, décadent et souvent méconnaissable. En effet, certains arrivants sont littéralement surpris du décalage existant entre les différentes villes visitées et les images qu'ils s'en étaient fait à partir de leurs propres lectures. Ainsi en Macédoine, la ville de Bitola ne s'est pas manifestée aux yeux de Maspero et de son ami photographe « comme à ceux d'Albert Londres par des minarets lançant leurs pointes vers le ciel, mais par des cheminées d'usines et des immeubles<sup>472</sup>. » Sous la plume de MacLean, Prague perd ses couleurs d'antan : « L'or de Prague devint couleur de rouille salie ; une ville de suie, d'échafaudage et d'uniformes soviétiques gris. [...] Les cheminées, rayées rouge et blanc, omniprésentes empalaient les banlieues. La fumée sulfureuse tachait sa peau. Sa beauté s'était dissipée<sup>473</sup>. » Néanmoins, c'est sans aucun doute

---

<sup>470</sup> Orig. : « *It was at the height of his career. His toes begun to tingle. Pins and needles. Two years later, while he shook hands with the head of the Polish security police, his legs collapsed beneath him. [...] The doctors gave him two years to live, by which time the multiple sclerosis would have crept up his body and paralysed his heart. Peter and Zita retreated to a rambling warren of forgotten rooms and memories on the outskirts of East Berlin. Shame closed the garden gate behind them. But instead of two years they fought the disease's advance for more than a decade, battling for every nerve and muscle* », *ibid.*, p. 3.

<sup>471</sup> Sur la place Rouge, Zita met sur le même niveau les deux hommes par le fait que l'un et l'autre avaient toujours réponse à tout. *Ibid.*, p. 210.

<sup>472</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, *op. cit.*, p. 179.

<sup>473</sup> Orig. : « *Golden Prague became the colour of dirty rust; a city of soot, scaffolding and grey Soviet uniforms. [...] The ubiquitous chimney, tip banded red and white, impaled her suburbs. Their sulphurous*

Bucarest qui marque le plus les esprits et qui représente le mieux les ravages commis par l'esthétique communiste. Autrefois surnommée le Paris de l'Est, la ville a, comme Prague et tant d'autres<sup>474</sup>, perdu ses couleurs et son éclat d'autrefois, pire encore, elle est défigurée :

Bucarest était autrefois un brillant petit Paris d'esplanades et de boulevards, de cafés intimes et de lacs isolés. Son doux air latin autrefois sentait l'Orient et était traversé par des perruches. Sur les bancs sous une voûte de tilleuls et de châtaigniers, les couples pouvaient se promener au long de la Calea Victoriei, du restaurant au bazar, pour aller manger avec des amis ou danser à l'Athenaeum. Mais le cœur de la ville avait été arraché<sup>475</sup>.

Elle apparaîtrait à Belpoliti comme « une ville sans histoire sur laquelle se sont acharnés les élèves obtus de Le Corbusier<sup>476</sup>. » Pour Maspero, enfin, la ville lumière de l'Europe de l'Est s'est éteinte et muée en un décor sombre et inquiétant, celui d'un film expressionniste allemand : « Pour qui, ces dernières années [...] arrivait de nuit en pays roumain, la première impression était celle d'une obscurité oppressante [...]. La ville [...], chichement éclairée, exsudait de toutes ses rues l'atmosphère d'un film de Fritz Lang<sup>477</sup>. » Nous sommes ici dans le sillage des images stéréotypées de l'Europe de l'Est de la guerre froide.

Le choix rhétorique de l'antithèse opposant l'image d'un passé exotique et florissant à celle d'un présent effrayant, décuple le sentiment d'angoisse qui écrase le voyageur comme le lecteur. Il révèle une fissure insondable, en particulier chez l'autochtone, entre passé et présent, imaginaire et réalité, et plus encore entre mémoire et immédiat. Quand Maspero observe que « tout Bucarestois promène en lui une ville idéale, la sienne, intime, rêvée, sublimée, et quand il parcourt la vraie, c'est la première qu'il entend faire partager au visiteur, lequel ne voit que la deuxième<sup>478</sup> », il met en lumière un espace stratigraphié. Goodwin éprouve la même sensation en Transylvanie où, par exemple, la ville de Marosvásárhely, « bâtie autour de la large avenue conduisant au scarabée trapu en ciment de l'église

---

*smoke stained her skin. Her beauty was squandered* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 33.

<sup>474</sup> Que l'on pense par exemple à la ville roumaine de Souceava, la capitale du héros national Stephan le Grand, autrefois célèbre pour son architecture et aujourd'hui réduite à un assemblage de bâtiments gris. *Ibid.* p. 156.

<sup>475</sup> Orig. : « *Bucharest had been a tinselly, tiny Paris of open spaces and boulevards, of intimate cafés and secluded lakes. Its gentle Latin air once whiffed of the Orient and fluttered with parakeets. At dusk beneath a canopy of limes and chestnuts, couples would promenade along the Calea Victoriei from restaurant to bazaar, to eat with friends or dance at the Athenaeum. But the city's heart had been ripped out* », *ibid.*, p. 181-182.

<sup>476</sup> Orig. : « *una città senza storia su cui si sono accaniti gli allievi ottusi di Le Corbusier* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 153.

<sup>477</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 409.

<sup>478</sup> *Ibid.*, p. 428.



orthodoxe<sup>479</sup> », entre dans une toute autre dimension temporelle pendant la promenade en compagnie d'un vieux Souabe. La ville qu'ils parcourent est alors une ville au passé, une ville de souvenirs constellée par des « ici il y avait » et des « là se trouvait »<sup>480</sup>. Les voyageurs sont submergés par une forme de schizophrénie latente causée par la présence simultanée de deux espaces incompatibles, source de frictions et d'angoisses : d'une part un passé disparu et idéalisé et d'autre part un présent monstrueux et angoissant.

Toutefois, ironie de l'histoire, c'est dans la ville de Kaliningrad, l'ancienne Königsberg, capitale de la Prusse-Orientale, totalement détruite par Staline pour y bâtir « la ville modèle, le creuset de l'homme nouveau, la patrie du rêve prométhéen<sup>481</sup> », et aujourd'hui, selon Olivier Weber, réduite à « un cloaque d'acier, un mouvoir de poutrelles rouillées, un grand dortoir de navires au rabais, essoufflés<sup>482</sup> », que se trouve, « perdu dans la masse de béton grisâtre [...], un îlot de verdure<sup>483</sup> » abritant le tombeau du philosophe Emmanuel Kant. Kant est perçu ici non seulement comme l'homme qui célébra les victoires de Napoléon et du Tsar<sup>484</sup> sur le vieux monde prussien ou l'homme sur lequel, lors de ses promenades quotidiennes, une ville entière réglait ses horloges, mais comme la pierre angulaire pour comprendre la distinction entre la réalité et le phénomène ou bien, pour reprendre les mots du philosophe, entre « *das Ding für mich* » (la chose pour moi) et « *das Ding an sich* » (la chose en soi). C'est par le biais de la pensée kantienne qu'il est possible, selon Rumiz, de concevoir Kaliningrad autrement.

Peut-être pour comprendre la ville, ses contrebandiers milliardaires et ses misères, son appareil militaire et ses psychoses dépressives, la philosophie de Kant est-elle vraiment utile. Kant, l'homme qui a fourni sans le savoir les bases de la psychiatrie moderne, en consacrant l'impossibilité d'appréhender le réel, grâce à sa distinction historique entre « *das Ding für mich* » et « *das Ding an sich* » – la chose telle qu'elle m'apparaît et la chose en soi<sup>485</sup>.

---

<sup>479</sup> Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 211. Orig. : « Marosvásárhely surrounded a broad avenue leading to the squat concrete bug of the Orthodox Church », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 172.

<sup>480</sup> *Ibid.*, p. 214. Orig. : *Ibid.*, p. 175.

<sup>481</sup> Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies*, op. cit., p. 15.

<sup>482</sup> *Ibid.*

<sup>483</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>484</sup> Célèbre est la passion de Kant pour Napoléon, passion qui ne dura pas longtemps ; en revanche, moins connue, est son admiration pour le Tsar, qui lors de l'occupation de la ville de Königsberg entre 1758 et 1762 bouscula le monde prussien à ses yeux trop figé.

<sup>485</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 199. Orig. : « Forse per capire la città, i suoi contrabbandi miliardari e le sue miserie, il suo apparato militare e le sue psicosi depressive, serve davvero la filosofia di Kant, l'uomo che fornì senza saperlo le basi della psichiatria moderna, sancendo la non contattabilità del reale con la storica distinzione fra "das Ding für mich" e "das Ding für [sic] sich", la cosa come mi appare e la cosa in sé », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 165.

Il faut néanmoins remarquer que, si d'une part Rumiz affirme justement que Kant est parmi les pères de la psychologie moderne, d'autre part il dénature la théorie kantienne par une interprétation plutôt phénoménologique de la réalité. En effet, selon Kant<sup>486</sup> si la « chose en soi » existe, elle n'est pourtant pas le réel, mais elle est un concept transcendantal à la réalité, alors que la réalité, ou mieux une des réalités possibles, est toujours la « chose pour moi », c'est-à-dire le phénomène dans le sens husserlien du terme<sup>487</sup>. Et c'est d'ailleurs dans une perspective phénoménologique que s'insère la recherche géocritique pour qui l'espace perçu n'est pas univoque mais, comme Westphal l'a souligné à plusieurs occasions, qui est une somme d'images présentes et passées, factuelles mais aussi fictionnelles.

L'espace humain correspond dès lors à la somme versatile des représentations qui le visent, le construisent et le reconstruisent. Julien Gracq notait qu'« il n'existe nulle coïncidence entre le plan d'une ville dont nous consultons le dépliant et l'image mentale qui surgit en nous, à l'appel de son nom, du sédiment posé dans la mémoire par nos vagabondages quotidiens ». Le plan de la ville est une représentation abstraite ; la représentation concrète est délivrée par l'image mentale. L'espace n'existe que parce qu'il est perçu ; tout espace, dès lors qu'il est représenté, transite par l'imaginaire<sup>488</sup>.

## II Paysages postindustriels, espaces post-apocalyptiques

Les énormes complexes industriels de l'époque communiste sont un autre *topos* du voyage dans l'Europe de l'Est, comme le laisse entrevoir l'extrait de Maspero :

Vues de loin, [les villes] reproduisent le même schéma : aux abords, des bâtiments industriels détruits (sans que l'on puisse bien voir quelles activités ils avaient abritées), puis des immeubles délabrés, genre cité de l'urgence de l'abbé Pierre, plantés en désordre dans le tissu effiloché d'habitations traditionnelles, elles-mêmes passablement défaites, une école (ou un lycée) en ciment bien visible, ainsi qu'un hôpital et, au centre, des constructions administratives lépreuses<sup>489</sup>.

Si jadis les usines avec leurs cheminées étaient les hauts-lieux d'une nouvelle religion vouée au progrès, aujourd'hui, abandonnées dans la plupart des cas, elles ne représentent plus

---

<sup>486</sup> Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure* [1781], traduit par Alain Renaut, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2006.

<sup>487</sup> Maurice Merleau-Ponty, *La Phénoménologie de la perception* [1945], Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976.

<sup>488</sup> Bertrand Westphal, « Pour une approche géocritique des textes », in Bertrand Westphal, *La Géocritique mode d'emploi*, op. cit., p. 35.

<sup>489</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 122.

le futur rayonnant et radieux tant vanté par la propagande socialiste et certains voyageurs occidentaux du siècle dernier<sup>490</sup>. Elles apparaissent dès lors comme les vestiges macabres d'un système révolu. Elles ne reflètent plus que « la faillite du système<sup>491</sup> », pour reprendre les mots de Rumiz à propos des débris des aciéries de Smederevo, en Serbie. C'est d'ailleurs à travers le regard qu'il jette sur les friches industrielles que le voyageur rend le mieux la fin du système communiste. Par la description des usines, les voyageurs décrivent non pas les vestiges du passé, mais les vestiges d'une utopie. La description de l'usine de Baia Mare, dans le nord de la Roumanie, par Stasiuk est en ce sens éloquente :

Il n'y avait ni voitures ni gens. L'espace plat était couvert de métal rouillé, de morceaux de béton et de plastique laissé à l'abandon. Des tas d'ordures brûlaient lentement, nauséabondes. Le soleil tombait sur des constructions rouillées, sur des ateliers aux parois de verre brisées, sur des entrepôts éventrés, sur des élévateurs immobiles, sur la corrosion de l'acier et l'érosion des murs [...]. Il en était ainsi à perte de vue : enchevêtrement de câbles dans le ciel et toile d'araignée de rails au sol<sup>492</sup>.

L'espace est d'emblée décrit comme abandonné. Déshumanisé, le lieu est devenu fantomatique. L'accumulation d'éléments et l'anaphore jouée sur la répétition de la préposition « sur » accentuent chez le lecteur l'effet de capitulation. La platitude et l'impression d'immensité arrachent le lieu à son emplacement et en font l'emblème de la fin du système communiste. Comment ne pas voir alors dans les câbles et les toiles d'araignées « à perte de vue » les symboles de l'enfermement, et dans le soleil éclairant péniblement ce décor délabré non pas la lumière annonçant un monde nouveau, mais celle qui met à nu l'illusion et la vérité ?

Si Stasiuk se limite à offrir un tableau allégorique de l'espace perçu, Belpoliti, visitant les restes de l'usine de Nowa Huta, en Pologne, ouvre une véritable réflexion autour des ruines industrielles. La description de cette usine, bâtie par les Russes après la Deuxième Guerre mondiale, est assez neutre. Belpoliti ne veut pas susciter d'émotion chez le lecteur et aucune image infernale ou apocalyptique n'est suggérée. Certes, l'auteur est frappé par cette épave « énorme, immense, démesurée », par ses couloirs « interminables », ses bruits assourdissants ou encore par les quelques ateliers encore en activité où, de temps en temps,

---

<sup>490</sup> À ce propos voir : François Hourmant, *Au pays de l'avenir radieux. Voyages des intellectuels français en URSS, à Cuba et en Chine populaire*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 2000.

<sup>491</sup> « Smederevo s'annonce par les décombres de ses immenses aciéries, la forêt de rouille dans laquelle aujourd'hui se reflète la faillite du système. » Orig. : « *Smederevo si annuncia con i rottami delle sue immense acciaierie, la foresta di ruggine in cui oggi si specchia il fallimento del sistema* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 120.

<sup>492</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 98.

« une lumière rougeâtre d'une coulée s'allume et des flammes jaunâtres sortent par des petites bouches de feu ». Pourtant, dans un crescendo final où il définit la technologie industrielle comme un enfer désormais délocalisé en Asie, il compare l'usine de Nowa Huta au camp d'Auschwitz : « L'enfer de la vieille technologie du passé, au moins pour nous, s'est déplacé ailleurs, en Asie, quelque chose qui rappelle Auschwitz<sup>493</sup>. »

Pourquoi associer une usine décadente à ce lieu emblématique de l'extermination des Juifs ? Ce rapprochement, a priori osé, résulte en fait d'un voyage qui n'est pas pensé comme un pèlerinage sur le chemin de Levi, mais plutôt comme un voyage dans l'actualité par les yeux de Levi ou, pour reprendre la *voix off* au début du film *La strada di Levi*, « de nos yeux et de ses mots<sup>494</sup> ». Ceci explique alors les premières images du film dans lesquelles on voit Levi regarder d'un air absorbé le paysage défiler derrière les vitres d'un bus le conduisant à Auschwitz ou encore quand, dans l'introduction de *La prova*, Belpoliti confesse que la présence de Levi se faisait de jour en jour plus importante.

Une fois les pages relues, je me suis aperçu que la figure de Primo Levi prenait de plus en plus forme, devenait de plus en plus réelle ; à partir d'un certain moment, j'ai compris qu'il était devenu mon compagnon de voyage, non moins réel et présent que ceux avec lesquels je partageais les longs transferts en bus à travers les plaines de l'Europe centrale. Il était assis à côté de moi, ou bien sur le siège arrière, silencieux, alors que je relisais ses pages, alors que nous tournions le film, alors que je me mettais à l'ordinateur pour transcrire mes notes<sup>495</sup>.

Comme Levi au lendemain de sa libération, Belpoliti se promène dans un monde détruit physiquement et moralement. Pourtant, l'attrance qu'il éprouve pour ce délabrement ne relève pas de la nostalgie. Chez lui, aucune réflexion à la Du Bellay sur le temps qui passe, aucun *topos* de la littérature de voyage en tant que dernier témoin d'un monde voué à la disparition, mais plutôt le désir de signifier un changement, de décrire un monde en mutation. C'est alors que l'on comprend pourquoi il compare les usines abandonnées à Auschwitz, car parmi ces ruines Belpoliti entrevoit le même chaos primitif que Levi décrit dans *La Trêve* lors de sa libération du camp :

---

<sup>493</sup> Orig. : « *L'inferno della vecchia tecnologia del passato, almeno per noi, si è spostato altrove, in Asia, qualcosa che ricorda Auschwitz* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 39.

<sup>494</sup> Orig. : « *con i nostri occhi e le sue parole* », Davide Ferrario, *La strada di Levi* [DVD], op. cit.

<sup>495</sup> Orig. : « *Una volta rilette le pagine, mi sono accorto che la figura di Primo Levi prendeva sempre più corpo, diventava sempre più reale; da un certo momento in poi, ho compreso che era diventato il mio compagno di viaggio, non meno reale e presente di quelli con cui dividevo le lunghe trasferte in pulmino attraverso le pianure dell'Europa centrale. Sedeva vicino a me, o sul sedile posteriore, silenzioso, mentre rileggevo le sue pagine, mentre giravamo il film, mentre mi mettevo al computer per trascrivere gli appunti presi* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 8.

Autour de nous, le monde semblait être retombé dans le chaos primitif et fourmillait de types humains biscornus, défectueux, monstrueux ; et chacun d'eux s'agitait désespérément avec des mouvements aveugles ou conscients, à la recherche de son propre centre, de sa propre sphère, à la façon des particules des quatre éléments dans les cosmogonies poétiques des Anciens<sup>496</sup>.

Ce retour aux limbes peut être angoissant, mais il annonce aussi la création d'un nouveau monde, d'une nouvelle cosmogonie :

Kaputt est un mot qui se prête bien à ce voyage, même s'il est évident que des décombres est en train de sortir quelque chose de nouveau, aussi pullulant et primitif que la boue rencontrée par l'ancien déporté : la boue comme limon, matière élémentaire, du moins de la vie. Les ruines que je cherche, ce sont celles d'une civilisation à l'heure du trépas<sup>497</sup>.

Stasiuk observe avec une certaine condescendance, sinon avec joie, la fin de ce monde. Mais alors que la vision de Belpoliti est attachée à l'Histoire et s'intéresse aux nouvelles générations<sup>498</sup>, l'auteur polonais dessine un espace en dehors de l'Histoire, voire a-historique, où l'homme, ses idéologies, ses machines et sa temporalité disparaissent pendant un temps. Ainsi, les épaves des usines à demi-abandonnées ne sont pas pour Stasiuk la base pour un nouveau départ, mais le terminus du temps de l'homme et le retour de l'éternel présent apporté par l'omniprésence des animaux.

Au milieu des ruines, entre les décharges, sur des lopins verts d'herbe fatiguée, des vaches brouaient. Un troupeau de brebis trottaient à l'ombre d'une immense cheminée en acier. À Baia Mare, le temps décrivait un cycle. Les animaux pénétraient entre les machines mortes. Ces êtres, apparemment fragiles, tendres et sans défense vivaient depuis que le monde existe et emportaient de paisibles victoires. Il en avait été de même à Oradea : des troupeaux de vaches restaient couchées entre les embranchements de rails et les wagons immobilisés sur les voies de garages étaient, tout comme les animaux, roux, mais ils étaient froids, morts, éteints. De même dans la banlieue de Satu Mare [...] et de même à Suceava où, en pleine ville un cheval blanc passait, et encore à Oradea où, dans l'enchevêtrement des rails, des déviations, entre les hangars en tôle à l'infini, entre les camions brinquebalants, des chevaux noirs, mouchetés, gris, pie, bais, brouaient sans répulsion l'herbe empoisonnée. Ils avaient l'air d'y paître depuis toujours<sup>499</sup>.

<sup>496</sup> Primo Levi, *La Trêve*, op. cit., p. 38.

<sup>497</sup> Orig. : « *Kaputt è parola che si addice bene a questo viaggio, anche se è evidente che dalle macerie sta sorgendo qualcosa di nuovo, di altrettanto pullulante e primigenio del fango incontrato dall'ex deportato: il fango come limo, materia elementare, alimento della vita. Le rovine che cerco sono quelle di una civiltà al trapasso* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 24.

<sup>498</sup> Toujours à Nowa Huta, Belpoliti rencontre le cinéaste et dissident polonais Andrzej Wajda, (auteur entre autres du film *L'Homme de marbre*) lequel critique l'ancienne mentalité soviétique et repose tous ses espoirs sur la jeunesse tournée vers l'Occident. Pour lui, les jeunes sont « le seul espoir du pays ». Orig. : « *la sola speranza del paese* », *ibid.*, p. 41.

<sup>499</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 98-99.

L'Europe orientale de Stasiuk est donc un monde animal qui retourne à un Éden précédent la création de l'homme.

Si Belpoliti et Stasiuk abordent, chacun à leur manière, ces épaves en tant que symboles de la chute du système soviétique, les autres voyageurs se focalisent principalement sur les ravages de l'industrialisation et en particulier sur l'effarante pollution. Le cas le plus probant est celui de Copșa-Mița, un complexe industriel (partiellement en activité encore aujourd'hui) situé dans le nord de la Roumanie<sup>500</sup>. Pour le Français Olivier Weber, la descente dans la ville correspond à une véritable descente aux enfers. Pour cet auteur, c'est un « Pompéi de suie », « une Sodome de charbon, la pétrification en moins »<sup>501</sup>. Belpoliti, qui la voit beaucoup plus tard et de loin, la décrit comme « le château d'un Nosferatu industriel<sup>502</sup> ». Pour MacLean, il s'agit d'un espace démoniaque ressemblant à une « immense cave à charbon », évidemment monochrome : « La seule couleur était celle des pousses matinales d'herbe. Les lumineux éclats de vert étaient recouverts de suie en quelques heures. Le linge sur les fils était noir. Le clocher de l'église était noir<sup>503</sup>. » Nous ne sommes pas loin des descriptions des villes industrielles du XIX<sup>e</sup> siècle ou du début du XX<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, la référence aux auteurs de la première révolution industrielle est parfois revendiquée. C'est le cas de Belpoliti qui, au sujet de la mine de Bogugice, se réfère au deuxième roman de Charles Dickens *Les Temps difficiles* (1854) situé dans la ville fictive de Coketown<sup>504</sup>. Olivier Weber, en revanche, renvoie plutôt à l'œuvre de Zola et aux descriptions de *La Bête humaine* (1890) ou de *Germinal* (1885).

Les usines ne sont alors pas perçues seulement comme le souvenir du passé, mais elles deviennent l'héritage d'une malédiction perpétuée sur ces terres et ces hommes. Pour reprendre Weber, « Copșa-Mița, c'est le bras prolongé du cadavre soviétique. Copșa-Mița, c'est le mauvais sort légué par le communisme, et qui s'acharne dans toutes les républiques de

---

<sup>500</sup> Copșa-Mița était tristement célèbre jusqu'en 1993 pour être la ville la plus polluée d'Europe. Deux établissements industriels y étaient installés : l'un produisit jusqu'en 1993 du carbone noir, et l'autre, autrefois appelé IMN, était affecté à l'extraction de zinc, de plomb et d'autres éléments ; il est aujourd'hui encore en fonctionnement.

<sup>501</sup> Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies*, op. cit., p. 181-190.

<sup>502</sup> Orig. : « *il castello di un Nosferatu industriale* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 30.

<sup>503</sup> Orig. : « *The morning's growth of grass provided the only colour. The luminous shoots of green were smothered by soot within hours. The washing on the line was black. The church steeple was black* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 174.

<sup>504</sup> « Bogugice [...] est un village fait de maisons sombres [...]. Il ressemble à certains quartiers décrits par Engels ou par Dickens, la ville industrielle de *Temps difficiles*. » Orig. : « *Bogugice [...] è un paese fatto di case scure [...]. Somiglia a certi quartieri descritti da Engels o da Dickens, la città industriale di Tempi duri* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 43.

l'ex-empire [...]. Copsa-Mica, c'est la cicatrice, en miniature, que portent toutes les Russies, et le dernier cimetière de Prométhée<sup>505</sup> ».

L'enfer communiste se transforme désormais en désastre écologique, d'autant plus que, comme l'observe Christian Chelebourg dans son essai sur les écofictions, depuis la chute du mur de Berlin la peur d'un conflit nucléaire entre les deux blocs « a progressivement cédé la place à l'angoisse écologique<sup>506</sup> ». Ainsi, le voyage dans l'Europe de l'Est coïncide aussi avec une réflexion sur les méfaits de l'industrialisation. Weber n'échappe pas à l'exercice : « La *Mitteleuropa* découvre son poison peu à peu, et l'Occident crie à l'horreur. Baltique charriant des poissons morts, saturés de produits chimiques, Danube nourri d'alluvions douteuses, forêts de Bohême dégarnies par les pluies acides, et puis toutes ces villes qui n'en finissent pas de mourir<sup>507</sup>. »

Ce nouvel intérêt pour l'écologique est aussi mis en exergue par MacLean dans sa toute première description de la campagne allemande. Sorti de Berlin en direction de Prague, il traverse d'abord un monde digne des contes merveilleux : des villages « étaient gravés de traditions et de saletés. Des autoroutes pavées pénétraient de denses forêts et traversaient des champs encore labourés à la main<sup>508</sup> ». Toutefois, dans cette excursion, comme dans toute fable qui se respecte, le rendez-vous avec l'inhumain ne tarde pas à se présenter. Au XX<sup>e</sup> siècle, les sorcières et les dragons ont depuis longtemps disparu laissant la place à d'autres monstres aussi nauséabonds, aussi mortifères mais bien plus polluants, comme ne manque pas de le souligner l'auteur canadien lorsqu'il quitte Berlin :

Les odeurs n'étaient pas rurales. Des grandes parcelles de terrain boisé avaient été dévastées et une forêt de cheminées avait pris racine. La route défilait à côté d'une armada de wagons de charbon, sous un réseau de lignes électriques, et traversait une rivière où stagnaient des émanations industrielles. Au-dessus de la mousse d'une acre fumée blanche s'élevait un fourneau coiffé de marteaux croisés moqueurs<sup>509</sup>.

---

<sup>505</sup> Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies*, op. cit., p. 188-189.

<sup>506</sup> Christian Chelebourg, *Les Écofictions. Mythologie de la fin du monde*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Réflexions faites », 2012, p. 7.

<sup>507</sup> Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies*, op. cit., p. 187. Weber

<sup>508</sup> Orig. : « *Villages were etched with tradition and grime. Cobblestone autobahns penetrated dense forests and crossed fields still tilled by hand* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 13-14.

<sup>509</sup> Orig. : « *But the smells were not rural. Great swaths of woodland had been devastated and a forest of chimneys taken root. The road ran beside an armada of coal wagons, beneath a web of power lines and over a river stagnant with industrial effluence. Above the froth of pungent white smoke rose a furnace capped by mocking crossed hammers* », *ibid.*, p. 14.

Au-delà de la description de la pollution généralisée et du paysage industriel, il est intéressant dans cet extrait de souligner la métaphore employée dans la deuxième phrase où le champ lexical de l'industrie, représentée par les cheminées, se substitue au champ lexical de la nature, transformant ainsi le *topos* romantique du XIX<sup>e</sup> siècle de la nature comme source de vie et de bien être en son antithèse. Si dans l'exemple de Maspero cité plus haut les cheminées des usines de Bitola symbolisent la nouvelle religion progressiste instaurée par la dictature communiste, ici, à quelques kilomètres de Berlin, l'industrie remplace la nature, la mort, la vie et, de plus, la nature devient mortelle. Avec Rumiz, nous passons à une évolution ultérieure de la perception de cet espace à travers son anthropomorphisation. À Montchegorsk, il dit avoir à ses pieds « quelque chose de nouveau et d'inouï : une nature sans défense dans son extrême douceur, impitoyablement violée, vérolée de mines comme autant de pustules d'acné sur la peau d'un adolescent<sup>510</sup> ». Il ne s'agit pas d'un espace d'après-guerre, mais d'un espace victime d'un viol où « les marques laissées par l'homme sur le paysage ne sont qu'ulcères, déchirures, éboulements<sup>511</sup> ».

Toutefois, Rumiz ne manque pas d'observer, à juste titre, que cette violence envers le milieu naturel n'est pas une exclusivité de cette partie de l'Europe, mais qu'elle concerne l'ensemble de la planète<sup>512</sup>. Chez l'auteur italien, on constate alors la volonté de modifier le rapport entre l'homme et la nature, c'est-à-dire de ne plus considérer celle-ci comme élément au service de l'homme, dont il doit se rendre maître et possesseur, mais à travers son anthropomorphisation nous lisons le désir de les mettre sur le même plan et d'unir ainsi leurs destinées car, comme l'observe Chelebourg, « enchaîné à son environnement, l'homme en est moins le maître que le prisonnier<sup>513</sup> ». Le philosophe et géographe français Charles-Pierre Péguy propose même une évolution du système social vers ce qu'il appelle une forme de géocratie : « Aujourd'hui, il faut "écouter" le décor. Lui donner des avocats. Créer les fondements juridiques de sa représentativité, à toutes échelles. Reconnaître un pouvoir. Bref, équilibrer la démocratie par une géocratie<sup>514</sup>. »

---

<sup>510</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 62. Orig. : « qualcosa di nuovo e inaudito: una natura dolcissima, indifesa e violentata senza misericordia, punteggiata di miniere come pustole di acne sulla pelle di un adolescente », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 55.

<sup>511</sup> *Ibid.* « *i segni dell'uomo nel paesaggio sono solo ulcere, squarci, smottamenti* », *ibid.*

<sup>512</sup> Il donne l'exemple des exploitations minières d'Alaska où la terre est aussi martyrisée que dans la péninsule de Kola.

<sup>513</sup> Christian Chelebourg, *Les Écofictions*, op. cit., p. 16.

<sup>514</sup> Charles-Pierre Péguy, *Espace, Temps, Complexité. Vers une métagéographie*, Paris, Éditions Belin, coll. « Reclus », 2001, p. 257.



### III Tchernobyl, la fin du XX<sup>e</sup> siècle

Dans les descriptions des usines et des milieux pollués, nos auteurs emploient souvent le terme « apocalypse ». Toutefois, s'il est un lieu qui mérite cette épithète, c'est sans conteste la ville de Tchernobyl, en raison de la catastrophe qui s'y est déroulée le 26 avril 1986, mais aussi à cause de certaines légendes circulant dans le pays selon lesquelles Tchernobyl serait le véritable lieu de l'apocalypse.

L'Apocalypse, chapitre huit. Il s'agit de l'absinthe. L'astre brûlant qu'aperçut Jean, dans sa vision, s'appelle ainsi, et voilà le trait d'esprit : l'arbuste de l'absinthe se nomme *thchernobylnik*, en russe. Le reste aussi s'accorde. L'ambivalence de la lumière, de l'« âge de lumière », du feu de Prométhée – la première lumière, puis la torche apportant la mort, l'astre réacteur qui brûle, qui tombe. Par lui, beaucoup moururent, dix mille Biélorusses, victimes de l'irradiation. Et la nappe phréatique contaminée dans le tiers sud du pays. Voilà pour l'amertume, voilà pour l'absinthe, et l'étrangeté qui plaît tellement aux Russes : c'est un jeu de mots objectif, qui n'a rien d'inventé. Le verbe était avant l'acte, l'image, avant l'événement. Jean est une vision, Tchernobyl, un malheur, mais ensemble, ils constituent les deux extrêmes de la parabole de l'absinthe<sup>515</sup>.

Si certains continuent à voir dans les désastres qui frappent l'humanité, et dans celui-ci en particulier, un message divin, depuis les réflexions autour du désastre de Lisbonne de 1755, Dieu n'a plus beaucoup à voir dans les affaires de l'humanité et l'homme a été mis à l'origine de ses maux<sup>516</sup>. Tchernobyl devient alors pour d'autres voyageurs non pas un lieu de pénitence, mais un lieu de réflexion sur l'humanité et ses dérives. Marco Belpoliti en fait même un des axes porteurs de son récit. L'auteur italien s'y rend deux fois lors de la réalisation du film *La strada di Levi*, une première fois au tout début du tournage le 7 octobre 2004 et une deuxième fois le 25 juin 2005. Dans le film, Tchernobyl et la ville de Pripiat

---

<sup>515</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 133-134. Orig. : « *Die Offenbarung, achtes Kapitel. Um dem Wermut geht es. Wermut heißt der brennende Stern, den Johannes in seiner Vision sah, und nun kommt die Pointe: Der Wermutstrauch wird im Russischen Tschernobylnik genannt. Und der Rest stimmt irgendwie auch überein. Da ist die Ambivalenz des Lichts, des « âge de lumière », des prometheischen Feuers – die erst Licht und dann Tod bringende Fackel, der brennende, stürzende Reaktor-Stern. Da sind die vielen, die durch ihn starben, allein Zehntausende weißrussischer Strahlenopfer. Da ist das verseuchte Grundwasser im südlichen Drittel des Landes. Da ist die Bitternis, da ist der Wermut, und das ist das Unheimliche daran, das den Russen so gut gefällt: Es ist ein objektives Wortspiel, nicht erfunden, falls es so etwas gibt. Das Wort war vor der Tat da, das Bild vor dem Ereignis. Johannes ist eine Vision, Tschernobyl ein Unglück, aber beide zusammen sind die Enden der Wermutparabel* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 112-113.

<sup>516</sup> « La destruction de la capitale portugaise aura servi à découpler la religion de la raison en matière de phénomènes naturels, et ainsi contribué à renvoyer l'homme à ses responsabilités, ce que ne manquait pas de faire Rousseau dans sa réponse au "Poème sur le désastre de Lisbonne". "[L]a nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et [...] si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul", avançait alors le philosophe de Genève », Christian Chelebourg, *Les Écofictions*, op. cit., p. 102.

occupent sans aucun doute un rôle notable, pourtant c'est seulement en lisant *La prova* que le lecteur mesure l'importance qu'occupe Tchernobyl dans l'imaginaire de Belpoliti. Ce livre, à la croisée du récit de voyage, du journal intime et du journal de bord, est un appendice du film, où l'auteur non seulement introduit les rencontres coupées lors du montage<sup>517</sup>, mais surtout développe, dans les transcriptions du deuxième voyage, les concepts qui, pour être explorés plus profondément, nécessitent la parole écrite.

Le rôle central de Tchernobyl apparaît dès la couverture du livre à travers le dessin par l'auteur d'une roue panoramique. Le lecteur comprend immédiatement qu'il ne s'agit pas d'une roue quelconque, mais, comme l'indiquent les quelques mots en bas de page, de « la ruota per bambini di Cernobyl » (la roue pour les enfants de Tchernobyl), inaugurée le 25 avril 1986, la veille du désastre. Le rôle de Tchernobyl apparaît plus clairement encore à la lecture du livre par les nombreuses analogies avec Auschwitz. En effet, non seulement le sinistre panneau à l'entrée de Tchernobyl portant l'inscription « La santé du peuple est la richesse de l'Ukraine » en rappelle un autre bien plus connu et macabre, mais c'est surtout la sensation d'étouffement et d'angoisse ressentie par Belpoliti qui fusionne les deux lieux : « Après quelques heures passées ici, je ressens le même sentiment de détresse qui m'a assailli à Auschwitz, le même désir de m'en aller, de m'éloigner<sup>518</sup>. » On comprend que pour Belpoliti, Tchernobyl est beaucoup plus qu'un des symboles de la fin de l'Empire soviétique, il est plutôt le symbole du XX<sup>e</sup> siècle avec ses rêves et ses désastres :

Tchernobyl signe la faillite du système soviétique basé sur le gigantisme industriel et productiviste [...]. Mais Tchernobyl est aussi un avertissement pour l'Ouest. C'est une allégorie du mauvais usage de la science ou de la technique. C'est un boomerang, non pas un discours unidirectionnel sur l'Est ou sur le système communiste ou ex-communiste, c'est un discours général sur les possibles ruines de l'époque contemporaine<sup>519</sup>.

D'ailleurs, on observe dans le film un plan fixe qui tend vers la même direction que cette remarque : la caméra s'arrête de longues secondes sur la statue de Prométhée offrant le feu

---

<sup>517</sup> Que l'on pense à la rencontre avec l'écrivain Stanislaw Lem, auteur de science-fiction entre-autre de *Solaris* (1961). C'est aussi l'occasion de rappeler que Levi avait publié des romans de science-fiction sous le pseudonyme de Damiano Malabaila.

<sup>518</sup> Orig. : « *Dopo qualche ora che siamo lì, provo il medesimo senso di sconforto che mi ha assalito ad Auschwitz, lo stesso desiderio di andarmene, di allontanarmi* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 22.

<sup>519</sup> Orig. : « *Černobyl' segna il fallimento del sistema sovietico fondato sul gigantismo industriale e produttivo [...]. Però Černobyl' è anche un monito per l'Ovest. È un'allegoria del cattivo uso della scienza o della tecnica. È un boomerang, non un discorso unidirezionale sull'Est o sul sistema comunista o ex-comunista, è in generale un discorso sulle possibili rovine della contemporaneità* », Andrea Cortellesa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario, in Marco Belpoliti et Andrea Cortellesa (éds), *Da una tregua all'altra. Auschwitz-Torino sessant'anni dopo*, Milano, Chiarelettere, 2010, p. 219.

aux hommes, située devant les bureaux de la centrale. Cette image synthétise à elle seule les deux visages du XX<sup>e</sup> siècle et le dilemme de la civilisation moderne. D'une part, Prométhée apparaît en tant que symbole des Lumières et du progrès, ainsi que « de la révolte dans l'ordre métaphysique et religieux, tout comme l'incarnation du refus de l'absurde de la condition humaine<sup>520</sup> ». Toutefois, comme le dit Albert Camus dans les pages de son essai, *Prométhée aux Enfers*, le feu offert à l'humanité par Prométhée n'est pas seulement celui de la technique et donc du progrès, mais aussi celui de l'art. Pour Camus, l'art est donc indissociable de la technique :

Prométhée lui, est ce héros qui aima assez les hommes pour leur donner en même temps le feu et la liberté, les techniques et les arts. L'humanité, aujourd'hui, n'a besoin et ne se soucie plus que des techniques. Elle se révolte dans ses machines, elle tient l'art et ce qu'il suppose pour un obstacle, et un signe de servitude. Ce qui caractérise Prométhée, au contraire, c'est qu'il ne peut séparer la machine de l'art<sup>521</sup>.

D'autre part, Prométhée est associé aussi à l'image négative du positivisme, du rationalisme et du progrès, voire à la montée du nazisme et aujourd'hui, à travers le regard du cinéaste sur la statue de Tchernobyl, à la catastrophe nucléaire. Pour Belpoliti, l'association est bien évidente du moment qu'à Tchernobyl, « comme à Auschwitz une rationalité aveugle a conduit la main des hommes », en en faisant « deux des emblèmes négatifs majeurs du XX<sup>e</sup> siècle<sup>522</sup> ». Néanmoins, l'association Tchernobyl / Auschwitz est encore plus profonde, car le poison qui tue les habitants de Pripiat et de toute la zone est aussi invisible que celui qui coule dans les veines des rescapés des camps de concentration. Comme Auschwitz, la centrale a dégagé un mal invisible, imperceptible, mais bien présent, selon Belpoliti. En effet, si rien ne suggère d'être dans le lieu le plus pollué de la terre, mais tout au plus dans un lieu qui pour une raison ou une autre a été abandonné, l'angoisse ressentie est néanmoins écrasante. À un certain moment Belpoliti avoue que « l'invisibilité des radiations [le] déconcerte<sup>523</sup> ». Celles-ci ne sont pas seulement la cause de centaines de morts, mais aussi le symbole du mal et de son invisibilité : « Je comprends bien maintenant ce que signifie l'expression "le poison d'Auschwitz" utilisée par Levi : la maladie se propage même longtemps après, hors de ces

---

<sup>520</sup> Raymond Trousson, « Prométhée », in Pierre Brunel (éd.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco, Éditions du Rocher, 1988, p. 1187.

<sup>521</sup> Albert Camus, *Prométhée aux Enfers*, in *L'Été*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006.

<sup>522</sup> Orig. : « *Come ad Auschwitz una razionalità cieca ha guidato la mano degli uomini* » ; « *due dei maggiori emblemi negativi del Novecento* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 22.

<sup>523</sup> Orig. : « *l'invisibilità delle radiazioni mi sconcerta* », *ibid.*, p. 22.

lieux maudits<sup>524</sup>. » Radiations donc d'un mal physique et moral qui font de Tchernobyl, en particulier du sarcophage qui couvre la centrale explosée, l'allégorie dramatique « de peurs historiques et a-historiques<sup>525</sup> ».

Le sarcophage est un grand bunker et représente avec sa forme rude une des possibles architectures du passé et peut-être du futur. Architecture de guerre, et maintenant aussi de paix, une paix armée, il représente le plus grand exemple des architectures inhabitables qui nous entourent [...]. Aucun ingénieur ou architecte n'a signé, du moins officiellement, la forme du sarcophage, mais aujourd'hui il représente une des architectures les plus significatives de notre époque, à la fois reliquaire, sanctuaire, bunker, refuge, dépôt et monument à une civilisation fondée sur le titanisme, le secret et l'incurie. L'étudier, je crois, serait non seulement un acte de piété, mais aussi un acte nécessaire<sup>526</sup>.

#### IV La fin des illusions

Après les usines, ce sont les grands immeubles périurbains qui attirent l'œil des voyageurs. La périphérie de la capitale moldave décrite par Stasiuk est un espace accablant et inhumain qui s'ajoute à l'héritage encombrant d'un passé révolu.

Kishinev ! Ah, Kishinev! De blanches barres de béton sur les collines verdoyantes. On les voit du nord, du sud, de l'est et de l'ouest [...] la gloire de la géométrie dans un paysage vallonné et irrégulier [...]. De gigantesques tombeaux plantés dans un sol fertile et meuble. Plaques commémoratives et pierres de l'égalitarisme. Termitières du progrès mondial<sup>527</sup>.

Si Stasiuk voit dans ces immeubles un autre signe de l'empire défunt, Maspero dans la banlieue de la capitale bulgare perçoit un lieu offert au chaos, au désordre et au hasard. Les appartements de ces grands ensembles sont décrits comme « des dizaines de milliers de cases

---

<sup>524</sup> Orig. : « *capisco bene, ora, cosa significa l'espressione "il veleno di Auschwitz" usata da Levi: la malattia si spande anche a distanza di tempo da questi luoghi maledetti* », *ibid.*, p. 90.

<sup>525</sup> Orig. : « *di paure storiche e astoriche* », Andrea Cortellessa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », in Marco Belpoliti et Andrea Cortellessa (éds), *Da una tregua all'altra*, *op. cit.*, p. 225.

Un mal contre lequel, comme pour la peste de Camus, personne n'est vacciné, et qui, comme le suggère Levi, n'a pas de frontière. D'ailleurs, l'article que Levi publia sur le quotidien *La Stampa*, le 3 mai 1986, à propos de la catastrophe de Tchernobyl, s'appelle justement « La peste non ha frontiera » (La peste n'a pas de frontières).

<sup>526</sup> Orig. : « *Il sarcofago è un grande bunker e rappresenta con la sua forma grezza una delle possibili architetture del passato e forse del futuro. Architettura di guerra, e ora anche di pace, una pace armata, rappresenta il massimo esempio delle architetture inabitabili che ci circondano [...]. Nessun progettista o architetto ha firmato, almeno ufficialmente, la forma del sarcofago ma oggi esso appare una delle architetture più significative della nostra epoca, insieme reliquiario, sacrario, bunker, rifugio, deposito e monumento a una civiltà fondata sul titanismo, il segreto e l'incuria. Studiarla, credo, sarebbe non solo un'opera di pietà, ma anche un atto necessario* », Marco Belpoliti, *La prova*, *op. cit.*, p. 98-99.

<sup>527</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 174.

de ce chaos cubiste ». À Sofia, « l'interminable banlieue » est constituée par « des avenues défoncées au milieu de parallélépipèdes en ciment de quinze étages jetés là en désordre – des coups de dés à l'infini – sur des taupinières boueuses<sup>528</sup> ». Ces coups de dés font remonter à l'esprit du lecteur français ceux lancés par le marin mallarméen, avant de disparaître avec son bateau dans le flot de la mer écumante, en signe d'ultime défi à l'encontre d'un ciel désert et sans dieux. Par cette image, Maspero veut suggérer que non seulement des coups de dés jamais n'aboliront le hasard, mais qu'au contraire ils l'installent, ils en font la règle, car au lendemain de la chute du mur de Berlin l'Europe de l'Est apparaît aux voyageurs, comme nous le verrons dans ces pages, comme une terre sans loi.

En effet, c'est dans les immenses banlieues délabrées et les nombreux villages à demi-abandonnés que les voyageurs touchent de près la détresse et le désarroi des populations. On découvre alors, selon les mots de MacLean, le pire cauchemar orwellien. Dresde et ses habitants, aux yeux de MacLean, ont des allures fantomatiques :

Cela ressemblait à un lieu abandonné de Dieu. La gare austère et noire était ensevelie sous des échafaudages. Des âmes découragées traînaient leurs pieds dans la lumière poussiéreuse du soir. Elles rejoignaient des files immobile de personnes qui attendaient d'arriver au comptoir pour s'entendre dire que leur requête ne pouvait pas être satisfaite. Elles paraissaient fatiguées, leur peau cireuse ; seul l'alcool donnait de la couleur à leurs joues. Tout le monde chuchotait et le moindre chant d'oiseau aurait été audible au-dessus de leurs voix. Personne ne riait, si ce n'était les cris moqueurs de jeunes ivres et en colère<sup>529</sup>.

Maspero partage les mêmes impressions d'un univers peuplé de gens défaits et livrés à eux-mêmes lors de son voyage à Bucarest. C'est ici qu'il éprouve en tant que passant privilégié, comme il s'auto-définit, « le mal de vivre ». C'est ici qu'il croise « les visages les plus las » et qu'il observe des « corps marqués par une sorte de démission<sup>530</sup> ». Semblables aux damnés de Dante, les habitants de cet autre enfer, autrefois promis à un avenir radieux, sont aujourd'hui condamnés, selon la loi du *contrappasso*<sup>531</sup>, à survivre dans un temps

---

<sup>528</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 328.

<sup>529</sup> Orig. : « *It seemed like a place forsaken by God. The bleak, black railway station was entombed in scaffolding. Dispirited souls shuffled in the dusty evening light. They joined static queues waiting to reach a counter to be told that their request was impossible. They looked tired, their skin sallow; only alcohol brought colour to their cheeks. No one spoke above a whisper and the song of a single bird could be heard above their voices. There was no laughter but for the mocking cries of angry, drunken youths* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 22.

<sup>530</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 410.

<sup>531</sup> Le *contrappasso* (du latin *contra* et *patior*, « souffrir le contraire ») est la règle de l'enfer dantesque selon laquelle les condamnés sont frappés par une punition inversement proportionnelle à leur péché.

suspendu entre un passé disparu, un présent cauchemardesque et un futur incertain. Il y a ceux qui attendent dans le port de Durrës à l'arrivée de Maspero, et d'autres devant les magasins vides de Dresde et devant les bars de Pologne et de Roumanie. Qu'attendent-ils donc se demandent les voyageurs ? Sans doute un travail, quelque chose à manger et peut-être de l'ordre ou un État. En attendant, tout est permis. Selon les mots de Evgueni Ivanov, ancien entraîneur de patinage rencontré par Weber au marché de la place Tichinski, « le rendez-vous du désespoir » aux portes de Moscou où il vend ses médailles à trois roubles pièce pour survivre, depuis la révolution la vie à Moscou serait un enfer : « On chaparde, on ne respecte plus rien, c'est la loi de la jungle<sup>532</sup>. » Selon Alja Andreevna, une vieille dame de Carélie rencontrée par Rumiz, les jeunes « vivent comme des loups, ils n'ont pas le sens des limites. Et ils ne connaissent pas la différence entre le bien et le mal<sup>533</sup> ». « Depuis la révolution, la priorité c'est le vol<sup>534</sup> », continue un peu plus loin l'entraîneur de patinage. Pour le voyageur, descendre dans les banlieues ne signifie pas seulement pénétrer un monde dangereux et miséreux, avec d'épouvantables « récits de tabassages, de bras cassés, et même de disparitions<sup>535</sup> », mais c'est aussi faire un voyage dans d'autres temps et d'autres lieux. Ainsi le Moscou d'Olivier Weber, « ce n'est pas encore Chicago, mais déjà le Marseille des années trente<sup>536</sup> », celui de Blaise Cendrars dans son *Panorama de la pègre*. En lisant Weber, le lecteur a l'impression que Moscou part à la dérive sur des territoires inconnus, offrant l'occasion au voyageur de devenir pour quelque temps un ethnographe confronté à des données inouïes parce qu'ici, dans cet univers de combines et d'échanges semblables à ceux des « sociétés dites primitives », les voyageurs, « comme Malinowski aux îles Trobriand, [...] trouveraient là matière à renouveler les théories de l'anthropologie économique<sup>537</sup> ». Et à l'occasion de la visite d'une tour de la banlieue moscovite, il pourrait même se lancer dans « une enquête d'ethnologie *participante*, [comme quand] l'ethnologue se mêle aux membres d'une tribu<sup>538</sup> ».

La fin de l'époque communiste est certainement la fin d'une grande illusion, mais elle marque aussi la fin d'une période d'immobilisme et de gel, car jusqu'en 1989 tout déplacement

<sup>532</sup> Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies*, op. cit., p. 105.

<sup>533</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 133. Orig. : « vivono come lupi, non hanno il senso del limite. E non sanno la differenza tra il bene e il male », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 111.

<sup>534</sup> Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies*, op. cit., p. 105.

<sup>535</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>536</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>537</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>538</sup> *Ibid.*, p. 123.

non seulement en dehors du bloc communiste, mais même en son sein était limité et contrôlé. Pour en avoir un aperçu, il suffit de lire les premières pages de *Voyage à Trulala* de l'écrivain allemand d'origine russe Wladimir Kaminer, dans lesquelles il relate les obstacles, souvent infranchissables, qu'il fallait affronter pour obtenir la permission de quitter son pays natal : formalités bureaucratiques, contrôles de santé, analyse des urines et du sang comprise, et surtout « l'approbation du Comité pour l'amitié internationale » qui était censé être le garant du « profil idéologique de la jeunesse soviétique à l'étranger » et qui, de surcroît, s'efforçait de « laisser passer le moins de monde possible de l'autre côté de la frontière<sup>539</sup> ». Après la chute du mur de Berlin, les déplacements sont devenus plus aisés et les autorisations de séjour dépendent désormais du bon vouloir des autorités du pays accueillant. Nombreux sont ceux qui cherchent une nouvelle vie à l'Ouest. En témoignent les abondantes images des journaux télévisés de l'époque, regorgeant d'interminables files de Trabant en attente le long des frontières occidentales, ou encore les bateaux-épaves bondés d'Albanais cherchant leur Amérique en Italie. Et c'est d'ailleurs l'image d'archive d'un de ces bateaux qui conclut le film *Lamerica*, du réalisateur italien Gianni Amelio<sup>540</sup>. Ce film se déroule au lendemain de la fin de la République socialiste albanaise, à travers l'histoire d'un Italien parti s'installer en Albanie pour monter une entreprise factice et qui, après avoir perdu ses papiers d'identité, réussit à rentrer en Italie dans un bateau bondé de jeunes Albanais assoiffés de liberté<sup>541</sup>. Si les médias ont souvent retransmis ce que l'on pourrait définir comme un véritable exode, rarement les caméras se sont tournées vers l'autre face de cette nouvelle liberté, à savoir le vide que ces gens ont laissé derrière eux. Ainsi, l'écrivain voyageur ne manque pas de décrire l'ultime stade de détresse : la désolation de l'abandon. Le cas peut-être le plus remarquable est celui de la Moldavie où, observe Belpoliti, « des villages entiers se sont déplacés en Italie pour travailler [...]. La population est de 4 millions de personnes, mais au moins un million vit à l'étranger<sup>542</sup> ». Mais ce phénomène touche particulièrement les campagnes, où les seuls habitants sont les enfants et les personnes âgées et où les panneaux publicitaires de la Western Union sont les seules choses qui poussent dans les champs abandonnés. Le silence toutefois

---

<sup>539</sup> Wladimir Kaminer, *Voyage à Trulala* [2002], traduit de l'allemand par Jeanne Etoré-Lortholary, Paris, Éditions Belfond, coll. « 10/18 », 2009, p. 8. Voir note bio-bibliographique.

<sup>540</sup> Gianni Amelio, *Lamerica* [DVD], [s.l.], Vittorio Cecchi Gori, 1994.

<sup>541</sup> Cependant, ce film ne se limite pas à relater des événements de l'époque, mais en dépassant l'actualité il ouvre une réflexion plus ample autour du déracinement et du rêve d'une vie meilleure. Ce dépassement, Amelio le réussit en introduisant parmi les Albanais qui fuient leur terre, un vieux soldat italien de la Deuxième Guerre mondiale lequel, à bord du navire le menant en Italie, croit partir pour l'Amérique, d'où le titre du film.

<sup>542</sup> Orig. : « *interi paesi si sono spostati in Italia per lavorare [...]. La popolazione è di 4 milioni di persone, ma almeno un milione vive all'estero* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 84.

n'est pas dû seulement à l'absence de cette multitude de travailleurs, mais aussi aux nombreuses communautés (en particulier celle juive et celle allemande) qui ont décidé de quitter leur terre natale pour chercher confort et refuge dans d'anciennes ou nouvelles patries et qui ont laissé derrière eux, comme nous le verrons plus loin, un silence encore plus bruyant.



## CHAPITRE 2

### LE TEMPS DU CAPITALISME

Nous avons exposé à quel point les voyageurs partis découvrir l'Europe de l'Est après la chute du mur de Berlin sont troublés par l'état d'abandon, de pollution et de décadence des États de l'ancienne Europe de l'Est, donnant ainsi au lecteur le sentiment de plonger en pleine dystopie. Souvent défini comme un infernal chaos post-soviétique, cet espace est aussi aux prises avec une occidentalisation encore embryonnaire, mais néanmoins surprenante, que les auteurs ne manquent pas de commenter. C'est sur ce caractère de débordement de l'Ouest vers l'Est que nous nous attarderons pour nous interroger plus avant sur le rapport entre Occident et Orient, et son devenir.

#### I La fuite hors de l'Est

L'impression d'assister à une véritable course vers l'Occident est un élément récurrent dans les descriptions de l'Europe post-soviétique. Wolfgang Büscher, par exemple, parti de Berlin un jour d'été de 2001 en quête de l'Est, affirme sans ambages avoir la désagréable sensation de faire un voyage à contre-courant :

Je traversai un présent qui n'était qu'une grande surface de bricolage. Un immense marché aux puces, une grande surface de meubles, de voitures. Toute la Pologne se meublait, se tapissait, se dallait, se motorisait à neuf. Ce pays et moi, nous passions à côté l'un de l'autre, je n'avais qu'une hâte, le laisser derrière moi, m'enfoncer à l'Est au plus vite ; venant de la direction inverse, la Pologne aspirait à l'Occident, et le courant d'air qui en résultait et m'effleurait était, le plus souvent, notre seul contact. Ce que je faisais n'était pas en accord avec les lieux, je le sentais<sup>543</sup>.

En effet, l'auteur allemand observe, non sans surprise, que les magasins, encore vides quelques années plus tôt et en tout cas réduits à vendre l'indispensable, regorgent désormais de portables, de soutiens-gorge, de lunettes de soleil et de tous les produits qui envahissent les

---

<sup>543</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 35. Orig. : « *Ich ging durch eine Gegenwart, die ein einziger Baumarkt war. Ein einziger Fliesenmarkt, Möbelmarkt, Automarkt. Ganz Polen möblierte, tapezierte, flieste, motorisierte sich neu. Das Land und ich liefen aneinander vorbei, ich wollte es hinter mich bringen und so rasch wie möglich tiefer nach Osten; Polen kam aus der Gegenrichtung und strebte nach Westen, und der Luftzug, der dabei entstand und mich streifte, war oft unser einziger Kontakt. Was ich tat, passte nicht hierher, ich spürte es* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 30.

rayons des boutiques occidentales. Avec encore plus d'étonnement, il constate que cette occidentalisation galopante ne s'arrête pas aux portes de l'Union européenne, mais qu'elle continue sa course jusqu'à Moscou, terminus de son voyage et où, dans une station-service de l'autoroute M1 au seuil de l'ancienne capitale de l'empire, il se croit revenu au point de départ :

À présent, il y avait des stations-services et des relais en nombre suffisant, et, sur leurs étagères, presque tout ce qu'on pouvait trouver sur les autoroutes allemandes. Aliments occidentaux pour chats. Papier toilette occidental. Magazines de luxe avec autos brillantes et corps nus<sup>544</sup>.

De plus, pour mieux souligner les changements en cours, les auteurs insistent volontiers sur l'étonnante omniprésence de la couleur rouge et peut-être même de façon plus marquée qu'auparavant<sup>545</sup>. Par un virage sémantique que même les célèbres compilateurs de la Novlangue de George Orwell auraient difficilement su imaginer, elle n'est plus le symbole de la dictature du peuple mais, comme observe Büscher, de l'Occident tout court : « Même la couleur rouge avait trouvé un sens nouveau, car c'était à présent la couleur de Marlboro et de Coca-Cola. Des sièges en plastique rouge, des fanions d'entreprises rouges, des tentes, des tables, des stores. Le rouge, c'était l'Occident<sup>546</sup>. »

Si Büscher a l'impression de faire un voyage à contre-courant, Rumiz se voit littéralement plongé dans l'Ouest le plus profond, voire le *Far West* ! L'exemple de Kaliningrad, dernier contrefort russe au cœur de l'Union européenne, incarne d'abord les stéréotypes de l'Amérique aux yeux du journaliste italien : « Le restaurant sur la terrasse est de l'Amérique à l'état pur : musique boum-boum, écrans géants transmettant des parties de

---

<sup>544</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 270. Orig. : « Jetzt gab es Tankstellen und Raststätten genug und in ihren Regalen fast alles, was es auch an deutschen Autobahnen gibt. Westliches Katzenfutter. Westklopapier, Hochglanzhefte voll schimmernder Autos und nackter Körper », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 228.

<sup>545</sup> Maspero a même l'impression qu'il y a encore plus de rouge qu'auparavant : « Le rouge des placards de Coca-Cola remplaçait celui des drapeaux – peut-être même la ville était-elle plus rouge qu'avant », François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 19.

<sup>546</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 232. Orig. : « Ausgerechnet die Farbe Rot hatte eine völlig neue Bedeutung erhalten, es war jetzt die Farbe von Marlboro und Coca-Cola. Rote Plastikstühle, rote Firmenflaggen, Zelte, Tische, Markisen. Wo Rot war, war Westen », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 196.

Ce retournement nous rappelle que le Rouge est une couleur aux significations multiples et parfois opposées. En effet, elle est non seulement, depuis 1848, la couleur du prolétariat et des mouvements révolutionnaires, mais depuis l'Antiquité, du moins en Occident, elle est aussi celle du pouvoir et de l'aristocratie. Sur la symbolologie des couleurs on lira avec intérêt l'œuvre de Michel Pastoureau. En particulier : Michel Pastoureau et Dominique Simonnet, *Couleurs. Le Petit Livre de couleurs*, Paris, Éditions du Panama, 2005 ; Michel Pastoureau, *Les Couleurs de nos souvenirs*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XX<sup>e</sup> siècle », 2010.

football, impossibilité de communiquer sans s'égosiller<sup>547</sup>. » Toutefois, avant de s'interroger sur le mépris affiché par Rumiz vis-à-vis de l'occidentalisation en cours, arrêtons-nous sur la ou les raisons de cette mutation apparemment inconditionnelle. Une des causes tient sans doute dans la volonté des habitants de l'ancienne Europe de l'Est de manifester leur appartenance à une seule et unique Europe, qui dans ses codes ne peut être qu'occidentale, afin de mieux marquer les changements engagés à tous points de vue depuis la chute du mur. Il en découle forcément un rejet du passé le plus récent, à partir du mot Est. Les propos d'une jeune Balte à Jean-Paul Kauffmann, au bord de la Narva, sont en ce sens très éclairants :

Chez nous, tout est fade et triste. La profonde nuit hivernale... Mais nous sommes des gens d'action. C'est toute la différence avec les Russes qui observent le fleuve couler devant leur maison. La ligne de démarcation, c'est nous, les pays Baltes, poste avancé de l'Europe. Au-delà, c'est l'Orient, le flou, le laisser-faire, le brouillard existentiel<sup>548</sup>.

En effet, les rencontres de nos auteurs au long de leurs voyages témoignent bien d'une double évolution en matière de frontières : alors que certaines disparaissent, les frontières physiques et politiques en particulier, partout, du mur de Berlin jusqu'à Moscou et au-delà, de nouvelles frontières se font jour, mentales celles-ci et qui repoussent l'Est de plus en plus loin, encore plus à l'est. Ces représentations transforment cet espace en un véritable labyrinthe. Par exemple, MacLean observe que « les Tchèques sentaient que l'Asie commençait au-delà de la Moravie. Les Hongrois indiquaient la Roumanie. Les Polonais ne regardaient pas au delà de la banlieue de Prague<sup>549</sup> », et ainsi de suite car à Moscou, reprend MacLean, l'Europe, et donc l'Occident, s'étend jusqu'au Pacifique : « Les Russes, pour leur part, croyaient que l'Oural, la Sibérie et même Vladivostok sur le Pacifique étaient européens<sup>550</sup>. » On peut alors reprendre la déduction de Büscher selon laquelle dans ses contrées déterritorialisées l'Est se trouverait tout simplement à droite de son propre pied droit : « L'Est était ce dont personne ne voulait. Ce qu'on ôtait de sa veste d'une chiquenaude, comme une fiente d'oiseaux. La veste de l'Est,

---

<sup>547</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 200. Orig. : « *Il ristorante della terrazza è America pura: musica bum bum, megaschermi con partite di calcio, un horror vacui che gronda persino dalle pareti iper-decorate delle toilette, impossibile comunicare se non sgolandosi* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 166.

<sup>548</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, op. cit., p. 242-243.

<sup>549</sup> Orig. : « *The Czechs felt Asia began over Morava. Hungarians pointed at Romania. Poles looked no further than suburban Praga* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 207.

<sup>550</sup> Orig. : « *The Russians, for their part, believed that the Urals, Siberia and even Vladivostok on the Pacific were all European* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 207.

on en faisait volontiers cadeau, on le faisait passer toujours plus à l'est. [...] Où commence l'Est ? À droite de ton pied droit<sup>551</sup>. »

Il est intéressant de noter que ce ne sont pas seulement les pays sur la frontière orientale qui suscitent le refus et la peur, mais on retrouve cette opposition et ce dénigrement de l'Est à l'intérieur même des frontières des différents pays. C'est le cas, par exemple, de l'Estonie où Rumiz apprend d'une jeune Estonienne que l'est du pays, à cause de sa nombreuse population russe, n'a rien à voir avec la partie occidentale qui serait, selon les mots de sa jeune accompagnatrice, plus ancienne et plus moderne, donc plus occidentale...<sup>552</sup>. Et les mêmes déchirures internes apparaissent dans le récit de Büscher.

Si, dans le Brandebourg, j'avais demandé où commençait l'Est, la réponse eût été : de l'autre côté, en Pologne. Si je posais la question en Pologne, c'était : l'Est commence à Varsovie, oui, au fond Varsovie en fait déjà partie. On m'assurait qu'on ne pouvait comparer la Pologne occidentale et la Pologne orientale, c'était complètement différent, je verrais, quand je serais à l'est de Varsovie. Un autre monde – plus provincial, plus pauvre, plus sale. Oriental. *Ostig*, comme on disait chez nous. *Zonig*. La zone. [...] En Biélorussie, cela continuait. Là-bas, on disait évidemment que l'Ouest du pays, autrefois polonais, n'avait rien à voir avec l'Est, qui était encore russe, et ainsi de suite, de Berlin à Moscou, l'Est était sans cesse repoussé. Un peu avant Moscou, pour être précis, car à Moscou, malgré toute la distance parcourue, à Moscou, c'est l'Ouest de nouveau<sup>553</sup>.

De plus, l'Est n'est pas seulement arriéré et paresseux, prémoderne, mais à croire les déclarations des gens rencontrés il devient même mortifère. « Pourquoi aller au-devant de la mort, vous n'irez pas plus loin que la Pologne, ils vont vous assassiner<sup>554</sup> », dit un homme à Büscher. Et en Pologne, l'abbé de Lubin, en lui montrant des photos de Moscou, « prit plaisir

<sup>551</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 71-72. Orig. : « Jetzt musste ich grinsen. Der Osten ist etwas, das keiner haben will. Das sich jeder von der Jacke schnippt wie Vogeldreck. Die Ostjacke verschenken alle gern, sie wird in östlicher Richtung weitergereicht. [...] Wo also beginnt der Osten? Hart rechts von deinem rechten Stiefel », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 61-62.

<sup>552</sup> « "Bah, la vraie Estonie, ce n'est pas ici, c'est plus à l'ouest... C'est plus ancien... et aussi plus moderne..." », Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 141. Orig. : « "Mah, la vera Estonia non è qui, sta a ovest... è più antica... e anche più moderna..." », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 119.

<sup>553</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 71-72. Orig. : « Hatte ich in Brandenburg gefragt, wo der Osten anfänge, war die Antwort gewesen: drüben in Polen natürlich. Fragte ich in Polen, hieß es: Der Osten fängt in Warschau an, na ja, im Grunde gehört Warschau schon dazu. Man versicherte mir, Westpolen und Ostpolen, das könnte man nun wirklich nicht vergleichen, das sei doch etwas ganz anderes, ich werde schon sehen, wenn ich erst einmal östlich von Warschau sei. Eine andere Welt – provinzieller, ärmer, dreckiger. Östlich eben. Ostig, wie wir daheim sagen. Zonig. [...] In Belarus sollte es wieder von vorn losgehen. Natürlich, würde es dort heißen, sei der ehemals polnische Westen des Landes nicht vergleichbar mit dessen immer schon russischem Osten und so weiter und so fort, der Osten wurde weiter und weiter gereicht, von Berlin bis Moskau. Bis kurz vorher, um genau zu sein, denn Moskau, so viel sei vorweggenommen, Moskau ist wieder Westen », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 61-62.

<sup>554</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 22. « "Warum laufen Sie dem Tod nach, schon durch Polen kommen Sie nicht, die schlagen Sie tot" », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 20.

à [lui] donner l'image la plus noire des Russes<sup>555</sup> ». Chomette n'échappe pas, lui non plus, à ce filet de frontières car en Hongrie, Micha, le fils de son hôtesse Maria, le prévient que « les Ukrainiens sont très voleurs » et toujours en Hongrie, la discussion avec Jozsef ne le rassure pas sur son intention de franchir la frontière orientale du pays : « *What ? You go Ukraine ? No! No! Mafia ! Bang ! Bang ! No Europa !*<sup>556</sup> » On peut imaginer que les commentaires concernant la Roumanie, l'autre pays limitrophe sur la frontière orientale de la Hongrie, ne sont pas meilleurs : « *Pff... Lei ? Nothing ! Nothing ! Romania not good, very poor ! No Europa !* » Et bien sûr, en Roumanie, Chomette est « mis en garde contre les mafieux moldaves...<sup>557</sup>. » Plus loin, Kaliningrad est définie non seulement comme dangereuse, mais aussi comme un trou noir... « *Be careful, Kaliningrad dangerous for tourists ! – Why ? – You know... Bad persons, weapons... mafia. It's Russia, you know ? Kaliningrad is black hole, black hole !* »<sup>558</sup> renforçant ainsi « la sensation d'insécurité [...] retirée de[s] lectures<sup>559</sup> » qui ont précédé son voyage. Nous assistons ici à un jeu d'enchères entre voyageur et autochtones, car si le voyageur s'amuse à décrire les présages les plus sombres rencontrés sur son chemin en élevant ainsi d'un ton la dangerosité de son voyage et donc son courage, l'habitant de l'Europe de l'Est, en déclassant ses voisins orientaux, fait de son pays le dernier rempart de la civilisation face à une barbarie présumée en provenance de l'est.

L'utilisation de l'anglais comme langue de communication est un autre élément qui suggère le désir des habitants de l'Europe de l'Est de se désigner en tant qu'Occidentaux<sup>560</sup>. Toutefois, l'option de l'anglais – que le voyageur soit un interlocuteur italien, allemand ou français – incarne la rupture avec le passé et le choix d'un certain type d'occidentalisation plus proche du libéralisme américain que des souvenirs liés à la *Mitteleuropa* germanophone ou encore à l'univers de la francophonie<sup>561</sup>.

<sup>555</sup> *Ibid.*, p. 43. « *Es machte ihm Freude, mir das schwärzestmögliche Bild von den Russen* », *ibid.*, p. 37.

<sup>556</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 159.

<sup>557</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>558</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>559</sup> *Ibid.*

<sup>560</sup> Que l'on pense par exemple au récit de Jonathan Safran Foer et en particulier aux pages écrites dans un anglais basique par Alexander Perchov, le guide ukrainien qui conduit le héros du roman à travers l'Ukraine. Cf. Jonathan Safran Foer, *Tout est illuminé* [2002], traduit de l'américain par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso, Paris, Édition de l'Olivier, 2000.

<sup>561</sup> De nombreux Pays de l'Europe de l'Est, comme l'Albanie, la Roumanie ou encore la Hongrie, font partie de la Francophonie. Le choix plus que linguistique est sans aucun doute géopolitique car permettait à ces Pays d'avoir des liens avec la l'Occident, sans trop se compromettre avec l'anglais : la langue de « l'impérialisme ».

De même, le choix des auteurs d'illustrer leurs textes exclusivement de phrases dans un anglais élémentaire sinon incorrect (alors que l'allemand ou encore le français sont d'une syntaxe remarquable) place ce monde dans un espace embryonnaire, balbutiant et enfantin, réactivant et réactualisant ainsi de vieux stéréotypes sur l'Europe de l'Est.

## II L'Est à la mode de l'Ouest

Si la surprise que provoque l'occidentalisation galopante est unanime, les réflexions qu'elle suscite sont quant à elles plutôt hétéroclites. Certains observent ces changements avec ironie, d'autres y voient le seul futur possible, d'autres encore expriment non seulement une profonde déception, mais aussi une véritable phobie à l'égard de tout ce qui est occidental.

Certains voyageurs, comme MacLean, Goodwin ou encore Weber, ne prennent pas position vis-à-vis de l'occidentalisation en cours dans l'Europe de l'Est. Ils se limitent à relater par des anecdotes cocasses ces changements qui bouleversent la société orientale jusque dans son intimité. Ainsi, Goodwin ne manque pas de partager avec le lecteur sa surprise quand, dans la salle de bain d'une ferme polonaise, la vieille image de la Madone placée au-dessus de la baignoire cohabite désormais « avec une homonyme plus torride » ; quand dans les parages, « les gars de Wham!<sup>562</sup> faisaient leur come-back sur la chasse d'eau, et un groupe allemand, tout en cuir et en longues moustaches, se ruait vers la célébrité », comme en témoigne l'autocollant sur le porte-serviettes, et qu'un peu plus loin, « un Sylvester Stallone de cinq centimètres de haut en stratifié luisait sous l'effort, soutenait le verre à dents et tout ce qui allait avec »<sup>563</sup>. MacLean en revanche, quand il décrit l'apprentissage des mystères de l'économie de marché de la vieille *nomenklatura*, souligne les déconvenues et les difficultés de cette nouvelle occidentalisation.

Seulement quelques mois plus tôt, le premier affichage avait paru en Union soviétique. Un néon clignotant au-dessus de la place Pouchkine indiquait : « Coca-Cola... it's the real thing ». Les *apparatchik*

---

<sup>562</sup> Un célèbre groupe des années 1980.

<sup>563</sup> « Une image sans cadre de la Madone, qui était restée accrochée seule au-dessus de la baignoire pendant des années, cohabitait soudain avec une homonymes plus torride. Les gars des Wham ! Faisaient leur come-back sur la chasse d'eau, et un groupe allemand, tout en cuir et en longue moustaches, se ruait vers la célébrité, témoin l'autocollant sur le porte-serviettes. Un Sylvester Stallone de cinq centimètres de haut en stratifié, luisait d'effort, soutenait le verre à dents et tout ce qui allait avec », Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 87. Orig. : « An unframed print of the Madonna that had hung alone above the bath for years was suddenly cohabiting with a steamier namesake. The boys from Wham! were making a comeback from the cistern and a German band, all leather and long moustaches, were rocketing to fame with a sticker on the towel rail. Sylvester Stallone, two inches high, laminate, glinting with effort, took out the toothpaste jar and everything it stood for », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 66.

épousèrent l'esprit, sinon la substance, de la publicité. Ils conclurent que le marketing n'avait plus de secrets pour eux et lancèrent une série de campagnes « Moissonneuses-batteuses Tula... it's the real thing » et « Melodiya Records... it's the real thing ». Leurs publicités toutefois donnèrent des résultats décevants<sup>564</sup>.

Nous retrouvons la même ironie quand il décrit les excursions hors pistes des citoyens de l'ancienne Allemagne de l'Est dépassés par la puissance des nouvelles voitures occidentales :

Depuis la chute du mur, le nombre d'accidents routiers dans l'ancienne Allemagne de l'Est avait quadruplé. Au début, on pensait que les coupables étaient les *Wessis* du fait qu'ils roulaient imprudemment sur des routes inadéquates. Mais les vrais responsables étaient les Allemands de l'Est eux-mêmes. Ils avaient abandonné leurs imprévisibles Trabants pour des guimbardeuses au moteur gonflé. Mais ces voitures surpuissantes étaient mal connues. Les *Ossis* ne savaient pas les conduire et avaient tendance à avoir des collisions<sup>565</sup>.

Ces descriptions traduisent sans aucun doute la passion et l'ingénuité avec laquelle les habitants de l'Europe de l'Est se lancent, non sans déconvenues, dans un nouveau *modus vivendi*. Toutefois, la mise en avant de la maladresse des personnages rencontrés par le voyageur relève de l'ironie, mais il aboutit aussi, volontairement ou non, à une infantilisation de l'*ex homo sovieticus* en réactualisant l'ancien stéréotype d'une Europe de l'Est habitée par des êtres mi-adultes, mi-civilisés. L'image de l'Europe de l'Est comme espace enfantin est renforcée par la description que fait Olivier Weber de la nouvelle bourse de Moscou, décrite comme un « nid d'oisillons un peu désespérés<sup>566</sup> ». Jean-Paul Kauffmann, dans une grande surface de Talsi, dépeint d'un regard paternaliste l'ingénuité et l'innocence des jeunes Européens face à ses compatriotes et aux Occidentaux en général :

La même profusion qu'en France, la même diversité. Mais les gens n'ont pas encore acquis le geste automatique des nantis [...]. J'ai l'impression qu'elle dépense avec circonscription. En tout cas, la clientèle

---

<sup>564</sup> Orig. : « *Only a few months before, the Soviet Union's first billboard had appeared. 'Coke... it's the real thing' flashed in neon above Pushkin Square. Cola sales soared. The apparatchiki embraced the spirit, if not the substance, of advertising. They concluded that marketing held no mysteries and launched a series of their own campaigns. 'Tula Combine Harvesters... it's the real thing' and ' Melodiya Records... it's the real thing'. Their advertisements produced disappointing results* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 197.

<sup>565</sup> Orig. : « *Since the Wall had fallen the number of road accidents in old East Germany had risen fourfold. Initially the culprits were thought to be Wessis incautiously roaring down the inadequate roads. But it was the East Germans themselves who were responsible. They had forsaken their temperamental Trabants for souped-up rattletraps. But the over-powered machines were unfamiliar. The Ossis couldn't handle them and tended to run into things* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 15.

« *Ossis* » et « *Wessis* » sont des termes péjoratifs utilisés en Allemagne pour indiquer respectivement les Allemands de l'Est et les Allemands de l'Ouest.

<sup>566</sup> Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies*, op. cit., p. 164.

ne paraît pas avoir rejoint le stade de la saturation. Quelque chose d'ingénu subsiste en elle. Le dressage n'est pas terminé. Ces acheteurs sont encore dans la période de l'apprentissage de la consommation<sup>567</sup>.

Dans un bar, il observe les jeunes hommes de la finance courlandaise et il constate d'une part les ressemblances avec leurs homologues français (les mêmes vêtements, la même coiffure, le même téléphone portable ultra-plat, le même « œil froid et séducteur, la même arrogance anxieuse<sup>568</sup> »), et d'autre part il souligne les différences et en particulier le fait qu'ils semblent « un peu trop tendres, peut-être, pour devenir de vrais Européens outrecoindants<sup>569</sup> », condamnant ainsi les jeunes de l'Est, en tout cas ceux de la Courlande, à rester pour l'instant encore dans les limbes européens et l'Europe de l'Est à demeurer *de facto* un espace indéfini.

Un premier groupe de voyageurs place donc l'occidentalisation de l'Europe de l'Est, malgré tous ses retards et ses entraves, dans le sillage d'une mondialisation apparemment inéluctable, suscitant parfois une ironie condescendante. D'autres, comme le cinéaste polonais Wajda interviewé par Belpoliti, y voient le seul parcours envisageable pour sortir les anciens pays communistes de la torpeur dans laquelle ils s'enlisent. Pour Wajda, les nouvelles générations représentent en effet, grâce à leur regard tourné vers l'Occident, le seul espoir pour son pays car « les nouvelles générations sont différentes : elles pensent comme pense le monde d'aujourd'hui ; elles avancent au pas de l'Occident<sup>570</sup> ». Un troisième groupe, en revanche, jette sur cette occidentalisation un œil plutôt critique sinon catastrophiste. Le premier motif de critique est le rôle prépondérant joué par l'argent. MacLean rapporte ainsi les paroles d'un jeune Russe affirmant, lors des premières élections libres dans son pays, avoir voté non pas pour un programme politique, mais tout simplement pour le mark allemand. Goodwin, lui, ne manque pas de relever que Stan, le Polonais rentré des États-Unis et dont nous avons eu l'occasion de goûter l'anglais approximatif, est le seul à lui demander de l'argent pour pouvoir passer la nuit dans la grange de sa ferme. Selon les voyageurs, la soif d'argent a désormais atteint les lieux les plus reculés, comme par exemple la péninsule de Kola où dans un magasin Rumiz devient le dépositaire des projets mirifiques d'un éleveur de rennes Sami qui, de verre en verre, imagine sa richesse se multiplier en vendant les cornes de ses bêtes pour produire un puissant aphrodisiaque<sup>571</sup>.

---

<sup>567</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande, op. cit.*, p. 245.

<sup>568</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>569</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>570</sup> Orig. : « *le nuove generazioni sono differenti: pensano come pensa il mondo oggi; camminano al passo con l'Occidente. Sono loro l'unica speranza del paese* », Marco Belpoliti, *La prova, op.cit.*, p. 41.

<sup>571</sup> « Dans un magasin d'alimentation, je trouve un Sami cramponné à sa canette de bière ; il me salue et [...] il m'inflige ses élucubrations concernant les milliards de roubles qu'il va forcément gagner en vendant aux



Dans l'imaginaire des voyageurs, il paraît certain que la route entreprise par les nouvelles générations n'est plus indiquée par les index tendus et les regards graves des Lénine en pierre qui ont survécu à l'effondrement communiste, mais, comme le résume très bien Maspero avec une amertume tangible lors de son second voyage en Roumanie, ce sont désormais les lumières miroitantes des banques qui attirent l'attention des jeunes Roumains désemparés et plus généralement des Européens de l'Est :

J'ai pu constater que si les lacis des rues aux chaussées défoncées n'étaient guère plus éclairés, il y avait maintenant, dans le centre, des monuments illuminés. C'étaient les banques. [...] Comme si le retour à la démocratie était avant tout le retour au fric roi, autre forme de Conducator et de Phare lumineux<sup>572</sup>.

Ce commentaire et en particulier l'emploi du terme familier mais aussi péjoratif de « fric » laisse transparaître tout le désappointement, la désillusion et l'amertume ressentis par l'auteur français vis-à-vis du tournant intervenu dans l'ancienne Europe socialiste. En effet Maspero, comme il l'écrit dans l'introduction à son récit, espérait qu'avec la fin des régimes du « socialisme réellement existant » une nouvelle Europe puisse enfin se construire démocratiquement. Si de nombreuses rencontres au long de son voyage ont été source d'enrichissement et d'espoir, il observe avec amertume qu'à « l'heure du libéralisme réellement existant, du cœur de l'Europe monte de nouveau l'odeur de mort<sup>573</sup> ». Cette odeur est incontestablement liée au sang versé en ex-Yougoslavie, au Kosovo et de nos jours en Ukraine. Mais elle renvoie aussi les relents d'une démocratisation inaboutie, à moins qu'il ne s'agisse des effluves de pourriture d'un système dont on tente de cacher les contradictions : l'occidentalisation de l'Europe de l'Est lève alors le voile sur la mise en échec de la démocratie libérale par le triomphe de la finance capitaliste et le constat à l'Est d'une incapacité de l'Ouest à projeter et à réaliser lui-même ses propres idéaux. Ainsi, Maspero termine sa postface de 1999 par cette phrase sibylline d'un jeune Albanais : « La démocratie, on nous l'a donnée et on nous a dit : Regardez-la !<sup>574</sup> » Pour les voyageurs, l'Europe de l'Est est donc une fois encore reléguée aux marges de l'Europe démocratique du moment que le chemin vers l'occidentalisation ne mène pas vers la démocratie, mais plutôt vers une ruée vers

---

Américains les bois de ses rennes. Je lui demande ce qu'ils vont en faire. "Un puissant Viagra naturel" », Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 72. Orig. : « *In un negozio di alimentari trovo un Sami attaccato alla canna della birra; mi saluta e [...] mi infligge le sue fantasticherie sui miliardi di rubli che infallibilmente guadagnerà vendendo agli americani le corna delle sue renne. Per farne che cosa, gli chiedo. Lui: un nuovo potentissimo Viagra naturale* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 64.

<sup>572</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 409-410.

*Conducator* et *Phare lumineux* des Carpates étaient des appellations données à Ceausescu.

<sup>573</sup> *Ibid.*, p. 467.

<sup>574</sup> *Ibid.*, p. 469.

l'or comme au temps du Far West. Aux yeux de Weber, Moscou « a des airs d'Eldorado pour des milliers de commerçants, d'hommes d'affaires en herbe, et pour les aigrefins qui s'offrent des villas de nababs<sup>575</sup> ». Stasiuk note qu'à Tiraspol, en Moldavie, toutes les stations d'essence et tous les supermarchés s'appellent Sheriff<sup>576</sup>. « L'étoile de western brillait d'un éclat absurde dans ce musée ethnographique postsoviétique. Là, tout était possible. L'ancien apparatchik s'était déguisé en shérif américain et avait raflé la mise<sup>577</sup>. » Et Rumiz, dans le nord de la Russie, a l'impression d'être dans un décors de film de western, la poussière en moins :

L'hôtel, un cube préfabriqué en briques grises, à deux étages, se trouve à dix mètres du bureau du procureur, exactement comme dans les westerns, le saloon est à deux pas du bureau du shérif. On se croirait un peu au Klondike à l'époque de la ruée vers l'or : même édifices provisoires, même taux d'alcoolisme, mêmes rues avec les gens qui vous regardent derrière les rideaux de leur fenêtre<sup>578</sup>.

Au delà du clin d'œil cinématographique, ce dernier extrait marque le passage d'une vague similitude initiale exprimée par l'adverbe « comme » à une métaphore qui est aussi métamorphose et donc assimilation par l'adjectif « même », répété trois fois. Aux stéréotypes classiques, il faut donc désormais ajouter ceux de l'Amérique de Buffalo Bill et de Mickey Mouse, car Rumiz lors de son voyage découvre que les belles vallées qui dans le chapitre précédant cachaient des vestiges de l'industrie communiste, tels que l'usine de Copșa-Miță, dissimulent d'autres bâtiments, cette fois-ci contemporains qu'il n'hésite pas à définir comme cauchemardesques :

Il nous fait traverser une vallée magnifique, parsemée de maisons d'émigrants qui ont réussi, mais ce sont des maisons de cauchemar, de petits châteaux forts médiévaux, avec des tours coiffées de tuiles en plastique bleu. Disneyland est l'idéal esthétique de l'Ukraine indépendante. Moscou est peut-être plus loin, aux guichets on ne parle plus qu'ukrainien, mais en attendant, la connaissance séculaire des matériaux a disparu, emportant avec elle l'identité du lieu<sup>579</sup>.

---

<sup>575</sup> Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies*, op. cit., p. 161.

<sup>576</sup> Nous pourrions aussi ajouter le Football Club Sheriff Tiraspol fondé le 4 avril 1997.

<sup>577</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 18.

<sup>578</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 74. Orig. : « L'hotel è un prefabbricato a due piani, a forma di cubo, in mattoni grigi, a dieci metri dall'ufficio del procuratore: esattamente come nel West, il saloon sta a due passi dallo sceriffo. C'è un'atmosfera da Klondike ai tempi della corsa all'oro, stesse case provvisorie, stesso tasso alcolico, stesse strade con la gente che ti guarda da dietro le tendine delle finestre », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 65.

<sup>579</sup> *Ibid.*, 256. Orig. : « Ci guida in una valle magnifica, segnata dalle case degli emigranti che hanno fatto soldi, ma sono case da incubo, castelli medievali con torri coperte di tegole in plastica blu. È Disneyland il modello estetico dell'Ucraina indipendente. Mosca sarà anche più lontana, agli sportelli si parlerà solo ucraino, ma intanto la sapienza secolare dei materiali è dissipata, l'identità del luogo pure », *ibid.*, p. 208.

Si Maspero condamne le nouveau credo du libéralisme économique, chez Rumiz c'est l'Occident dans sa totalité qui est blâmé. À la lecture de ses commentaires sur l'occidentalisation de l'Europe de l'Est, le lecteur se heurte à ce que l'on peut définir comme une véritable phobie à l'égard de l'Ouest, en particulier de la standardisation que celui-ci répand. Pour Rumiz, l'Occident est responsable de conduire les anciens pays de l'Europe de l'Est à la perte de leur identité, c'est-à-dire de leur propre mémoire historique, sociale et culturelle. Aux yeux de Rumiz, il est clair qu'après les occupations néfastes du nazisme et du communisme, l'arrivée de la mondialisation est une plaie supplémentaire qui s'abat sur cet espace. Vilnius, la capitale de la Lituanie, jadis centre célèbre de la présence juive, se réduit dès lors à une triste attraction touristique : « Qu'est-il resté du mythe après la table rase du nazisme, le néant du communisme et, maintenant, la tempête finale du mercantilisme sur les ruines d'une époque glorieuse, de la ville d'esprit et de candeur ?<sup>580</sup> » Et plus généralement, les villes d'Europe de l'Est apparaissent à l'auteur italien plongées dans le néant et vidées de leur substance. Varsovie, par exemple,

la ville que j'ai aimée et visitée tant de fois paraît soudain avoir sombré dans le vide. Des bermudas, des glaces, des touristes ignorants, une place envahie par de grands ours colorés en carton-pâte, debout les mains levées comme des demeurés. L'illusionnisme analgésique de l'Occident m'apparaît dans toute sa démence<sup>581</sup>.

Il arrive même à se demander si la mondialisation ne serait pas, après tout, le mal absolu : « Le démon, c'est peut-être la mondialisation<sup>582</sup>. » Par conséquent il appelle à une forme de résistance : « Attention, [dit-il à un groupe de jeune], après l'homologation soviétique, vous allez avoir droit aux paperasses de l'Union européenne<sup>583</sup>. » Et de regretter l'époque soviétique qui avait réussi, à sa façon, à préserver ce que pour lui représente l'Est mettant entre parenthèses déportations, famines et autres crimes contre l'humanité.

Hélas, Vilnius, toi la Vilna des Juifs, puits de cabale et de culture, comme tu brilles aujourd'hui sous les enseignes des *fast-food* ! Te voilà déjà devenue un Luna-Park. En quelques années, l'Athènes du

---

<sup>580</sup> *Ibid.*, p. 186. Orig. : « *Cos'è rimasto del mito dopo la tabula rasa del nazismo, il nulla del comunismo, ora, la tempesta finale del mercato sulle macerie di un'epoca gloriosa, di spirito e candore?* », *ibid.* p. 155.

<sup>581</sup> *Ibid.*, p. 215-216. « *La città che ho amato e visitato tante volte mi sembra improvvisamente risucchiata dal nulla. Bermuda, gelati, turisti ignoranti, una piazza invasa da grandi orsi colorati di cartapesta, in piedi con le mani alzate come deficienti. L'illusionismo analgesico dell'Occidente mi appare in tutta la sua demenza* », *ibid.*, p. 178.

<sup>582</sup> *Ibid.*, p. 249. Orig. : « *Forse il demonio è il Globale* », *ibid.*, p. 203.

<sup>583</sup> *Ibid.*, p. 147. Orig. : « *attenti, gli dico, dopo l'omologazione sovietica arriva quella targata Ue* », *ibid.*, p. 125.

monde balte paraît avoir perdu une grande partie de cette fascinante patine du XIX<sup>e</sup> siècle qu'elle avait su conserver, tant bien que mal, au temps terrible de l'hégémonie soviétique<sup>584</sup>.

Sur le même ton, Belpoliti partage les observations de l'écrivain triestin quand il constate que l'Europe de l'Est, dans sa course vers l'Occident, est vouée à perdre son identité pour devenir un non-lieu :

En parlant avec les gens, en observant les nouvelles constructions, les panneaux, les télévisions toujours allumées dans les locaux, on a l'impression que dans leur imaginaire l'Europe ressemble beaucoup à l'Amérique ou à quelque chose d'intermédiaire entre les deux : centres commerciaux, palais vitrés, grands panneaux lumineux, ameublements kitsch. Leur futur sera-t-il une Europe des non-lieux à la place des petites maisons des villages ?<sup>585</sup>

En lisant ces extraits aux tons contrastés, on ressent chez les auteurs un double regret suscité d'une part par la disparition de l'Europe de l'Est archaïque, donc exotique, avec ses maisonnettes en bois, et d'autre part par l'apparition de lieux aseptisés, stériles, décrits à plusieurs reprises comme des non-lieux.

L'anthropologue français Marc Augé définit le non-lieu comme un espace dépourvu de toute valence identitaire, relationnelle et historique : « Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définit un non-lieu<sup>586</sup>. » Toutefois, ce concept pourrait conduire à une opposition binaire, non seulement entre lieu et non-lieu mais aussi entre vrai lieu et faux lieu et, dans notre cas, entre vraie Europe de l'Est et fausse Europe de l'Est. De plus, il s'agit d'une opposition stéréotypée car elle ne considère l'évolution des coutumes (stéréotypisation), ni les cas particuliers (généralisation). Les grandes surfaces, par exemple, définies par Augé comme des non-lieux, sont aujourd'hui, du moins en Europe occidentale, un lieu relationnel incontournable pour les jeunes générations<sup>587</sup>. Le supermarché

---

<sup>584</sup> *Ibid.*, p. 184. « *Ahi Vilnius, la Vilna degli ebrei, pozzo di cabala e cultura, come luccichi oggi di fast-food. Sei già diventata un luna park. In pochi anni l'Atene del mondo baltico sembra aver perso molta di quell'affascinante muffa ottocentesca che nel tempo terribile dei Soviet aveva bene o male conservato* », *ibid.*, p. 154.

<sup>585</sup> Orig. : « *Parlando con le persone, osservando le nuove costruzioni, le insegne, le televisioni sempre accese nei locali, si ha l'impressione che nel loro immaginario l'Europa assomigli molto all'America, o a qualcosa di intermedio tra le due: centri commerciali, palazzi a specchio, grandi insegne luminose, arredamenti kitsch. Il loro futuro sarà un'Europa dei non-luoghi al posto delle casupole dei villaggi?* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 27.

<sup>586</sup> Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 100.

<sup>587</sup> Cf. Marco Lazzari et Marcella Jacono Quarantino (éds), *Adolescenti tra piazze reali e piazze virtuali*, Bergamo, Bergamo University Press, 2010.

de Ris-Orangis dans l'Essone pourrait bientôt être inscrit dans le patrimoine historique de la France. Un soi disant non-lieu, comme un aéroport, peut se transformer en unique monde possible<sup>588</sup>. On pourrait alors affirmer avec Maspero, à l'occasion d'une discussion sur la différence entre non-lieu et no man's land, que les non-lieux n'existent pas.

La terre est toujours vivante, toute couverte de cicatrices qu'elle soit. J'avais participé à un forum sur Internet autour de la question de « non-lieu » avec des étudiants américains. Je n'ai pas réussi à expliquer qu'un non-lieu, ça n'existait pas. J'avais employé le mot « no man's land » dans *Les Passagers* [du *Roissy-Express*]. Un no man's land n'est pas un non-lieu, même s'il est un instant désert : il est le lieu vivant d'une histoire immense derrière lui et d'une histoire immense à venir<sup>589</sup>.

Cependant, le terme « non-lieu » nous conduit au-delà de l'Europe de l'Est et nous inscrit dans une réflexion plus ample qui concerne la société occidentale, laquelle suscite l'intérêt de nombreux penseurs provenant de différentes disciplines. En effet, au néologisme d'Augé, nous pouvons ajouter les définitions d'espaces « hyperréels » et de « simulacres » proposées par Jean Baudrillard. Ces définitions, chacune avec ses propres spécificités, se focalisent sur l'évolution de l'espace humain occidental des dernières décennies et en particulier sur la confusion existant entre monde réel et monde irréel. Selon Augé, aujourd'hui nous assisterions même à une inversion des pôles, où ce ne seraient pas les lieux tels que Disneyland, Legoland et d'autres qui copient la réalité, mais bien le contraire :

Il fut un temps où le réel se distinguait clairement de la fiction, où l'on pouvait se faire peur en se racontant des histoires mais en sachant qu'on les inventait, où l'on allait dans des lieux spécialisés et bien délimités (des parcs d'attraction, des foires, des théâtres, des cinémas) dans lesquels la fiction copiait le réel. De nos jours, insensiblement, c'est l'inverse qui est en train de se produire : le réel copie la fiction<sup>590</sup>.

Baudrillard, dans son essai *Simulacre et Simulation*, va encore plus loin. Pour le sociologue français, il ne s'agit pas d'une inversion de référent où le réel copie la fiction, mais

---

<sup>588</sup> Que l'on pense à l'angoissante et absurde mésaventure survenue à l'Iranien Mehrami Karimi Nassri qui, ayant perdu son passeport, vécut pendant presque vingt ans, de 1988 à 2006, au Terminal 1 de l'aéroport Charles De Gaulle. Cet épisode a d'ailleurs été adapté au cinéma par Steven Spielberg dans le film *The Terminal* en 2006. Le fait que dans le film le personnage principal interprété par Tom Hanks s'appelle Viktor Novorski, originaire de Krakazie, un pays imaginaire de l'Europe de l'Est, et qu'il se trouve enfermé dans l'aéroport JFK de New York parce que son pays natal connaît un coup d'État, ne manquera pas de susciter un sourire et d'enrichir notre discussion sur les lieux imaginaires d'Europe de l'Est.

<sup>589</sup> Propos recueillis par Thierry Guichard, « L'Aimant de l'Histoire », *Le matricule des anges*, 2006, n° 74, p. 19.

<sup>590</sup> Marc Augé, *Non-lieux*, *op. cit.*, p. 69.

d'absence de réel tout court. Plutôt que de parler de réel, il propose le terme d'hyperréel c'est-à-dire d'un « réel sans origine ni réalité<sup>591</sup> », dont Disneyland est le modèle absolu :

Disneyland est là pour cacher que c'est le pays « réel », toute l'Amérique « réelle » qui est Disneyland (un peu comme les prisons sont là pour cacher que c'est le social tout entier, dans son omniprésence banale, qui est carcéral). Disneyland est posé comme imaginaire afin de faire croire que le reste est réel, alors que tout Los Angeles et l'Amérique qui l'entoure ne sont déjà plus réels, mais de l'ordre de l'hyperréel et de la simulation. Il ne s'agit plus d'une représentation fautive de la réalité (l'idéologie), il s'agit de cacher que le réel n'est plus réel, et donc de sauver le principe de la réalité<sup>592</sup>.

Si en Europe occidentale cette transformation est en cours depuis plusieurs décennies, en Europe orientale, en revanche, le passage des signes « qui dissimulent quelque chose » et qui « renvoient à une théologie de la vérité et du secret (dont fait encore partie l'idéologie) » aux signes « qui dissimulent qu'il n'y a rien [...] » inaugurant ainsi « l'ère des simulacres et de la simulation »<sup>593</sup> frappe de plein fouet le voyageur, le laissant d'une part désorienté, car il ne trouve pas ce qu'il croyait trouver, d'autre part frustré voire furieux, parce que l'Est, d'espace exotique et d'aventure, en s'occidentalissant, se réduit en une déformation de l'Occident ou, pour reprendre une définition de Belpoliti, à l'exotisme du même.

Si jusqu'ici les voyageurs ont décrit un espace en train d'imiter les goûts, les ameublements et l'imaginaire de l'Occident, nous pourrions renverser les trajectoires d'influence et nous demander, comme le fait du reste Belpoliti à la fin de son essai, si après tout, ce n'était pas l'Europe de l'Est qui imite l'Ouest mais plutôt le contraire.

Peut-être est-ce le contraire qui est vrai : c'est l'Amérique qui ressemble à cette Europe centrale [...]. Le kitsch américain, celui que Nabokov raconte dans *Lolita* ou que Saul Steinberg – un autre immigré – dessine dans ses cartoons, provient-il d'ici ? Au fond, la plupart des Européens qui ont créé le goût esthétique des États-Unis sont nés dans ces pays : Hongrie, Pologne, Bohême, Slovaquie, mais aussi Ukraine [...]. Le kitsch américain a-t-il une origine centre-européenne ? Warhol, son principal chanteur, en réalité s'appelait Warhola et sa famille était tchèque<sup>594</sup>.

---

<sup>591</sup> « La simulation n'est plus celle d'un territoire, d'un être référentiel, d'une substance. Elle est la génération par les modèles d'un réel sans origine ni réalité : hyperréel », Jean Baudrillard, *Simulacres et Simulation*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1981, p. 10.

<sup>592</sup> *Ibid.*, p. 25-26.

<sup>593</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>594</sup> Orig. : « *Forse è vero il contrario: è l'America ad assomigliare a questa Europa centrale [...]. Il kitsch americano, quello che racconta Nabokov in Lolita o che disegna Saul Steinberg – altro immigrato – nei suoi cartoon, proviene da qui? In fondo, gran parte degli Europei che hanno creato il gusto estetico degli Stati Uniti sono nati in questi paesi: Ungheria, Polonia, Boemia, Slovacchia, ma anche Ucraina [...]. Warhol, il suo cantore principale, in realtà si chiamava Warhola e la sua famiglia era ceca », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 112.*

La proposition est certes intéressante, mais elle nous laisse pour le moins dubitatif et suscite quelques réserves. Il est vrai que le rôle joué par Warhol dans l'esthétique américaine puis occidentale est indéniable. Toutefois, et sans vouloir basculer dans un structuralisme débordant, y voir un rapport de cause à effet entre son origine – n'oublions pas que Warhol est né en Amérique – et sa production artistique, nous paraît pour le moins excessif, et d'ailleurs bibliographes et critiques ont souvent relativisé l'importance de l'histoire familiale que lui-même utilisait à des fins d'exotisme. L'association entre le *kitsch* et le goût en provenance d'Europe orientale nous semble encore plus osée. N'oublions pas que le *kitsch* ne représente pas un courant artistique, mais qu'il indique toute expression artistique sans goût. Autrement dit, pour reprendre Umberto Eco, « est *Kitsch* l'œuvre qui, pour justifier sa fonction de stimulatrice d'effets, se pavane avec les dépouilles d'autres expériences, et se vend comme art sans réserves<sup>595</sup> » alors que l'avant-garde, dont font partie Andy Warhol et d'autres artistes originaires d'Europe orientale<sup>596</sup>, réfléchit, selon Clement Greenberg, non pas sur l'effet qu'elle doit provoquer sur le bénéficiaire, mais sur les processus qui conduisent à l'œuvre elle-même<sup>597</sup>. En même temps, si l'on prête attention à l'étymologie du mot *kitsch*, on découvre deux sources possibles à ce terme. L'une nous conduit au verbe *kitschen* employé pour dire en dialecte mecklembourgeois « ramasser de la boue sur la route », mais aussi « maquiller les meubles pour qu'ils paraissent plus anciens » ; quant au verbe *verkitschen*, il signifie « vendre à bas prix ». L'autre source nous amène à Munich, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et à la pratique des touristes américains qui désireux d'acheter un tableau à bon marché demandaient des esquisses, *sketch* en anglais. L'origine du terme qui indique désormais de la

---

Pour la précision, Nabokov est originaire de Saint-Pétersbourg et Saul Steinberg, célèbre surtout pour ses couvertures du magazine *New Yorker*, est né en Roumanie en 1914. Il nous semble aussi nécessaire de préciser que la famille Warhol était originaire de Miková, un petit village dans le nord-ouest de la Slovaquie alors partie de l'Autriche-Hongrie.

<sup>595</sup> Cf. Umberto Eco (éd.), *Histoire de la laideur*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Flammarion, 2007, p. 394-407. Sur le kitsch voir aussi : Umberto Eco, « Voyage dans l'hyperréalité », in Umberto Eco, *La Guerre du faux*, traduit de l'italien par Myriam Tanant et Piero Caracciolo, Paris, Grasset, 1985, p. 28-29.

Kundera a consacré au kitsch toute une réflexion dans *L'Insoutenable légèreté de l'être* et ensuite dans *L'Art du roman*. Pour Kundera, le kitsch n'est pas seulement un art de pacotille, ni une simple œuvre de mauvais goût, mais il existe une attitude kitsch. À ce sujet, il écrit que « le besoin du kitsch de l'homme-kitsch (kitschmensch) : c'est le besoin de regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue. Pour Broch, le kitsch est lié historiquement au romantisme sentimental du XIX<sup>e</sup> siècle. Puisque en Allemagne et en Europe centrale le XIX<sup>e</sup> siècle était beaucoup plus romantique ( et beaucoup moins réaliste) qu'ailleurs, c'est là que le kitsch s'est épanoui outre mesure, c'est là que le mot kitsch est né, qu'il est encore couramment utilisé. À Prague, nous avons vu dans le kitsch l'ennemi principal de l'art », Milan Kundera, *L'Art du roman*. Essai, Gallimard, coll. « Folio », p. 157.

<sup>596</sup> Que l'on pense pour la France à Eugène Ionesco né Eugen Ionescu, Tristan Tzara, de son vrai nom Samuel Rosenstock, ou encore Ghérasim Luca.

<sup>597</sup> Clement Greenberg, « Avant-Garde and Kitsch », *Partisan Review*, 1939, n° 6, p. 34-49.

pacotille pour « acheteurs prêts à faire des expériences esthétiques faciles<sup>598</sup> » se trouverait alors à la croisée des deux mots germaniques.

L'évolution de l'ancienne Europe de l'Est, qu'elle soit héréditaire ou toute récente, est source d'autres tracas et d'autres amertumes pour les voyageurs partis en quête d'aventure et d'exotisme. En effet, cette mutation, comme l'observent Büscher et Rumiz, non seulement transforme le voyageur en objet de curiosité dérisoire<sup>599</sup>, non seulement transforme un espace exotique en une pâle imitation de son espace originel, mais elle implique aussi la fin de la narration et donc du récit de voyage. « En franchissant les confins de l'Estonie ou de la Pologne, j'éprouvais une sensation brûlante : à l'ouest, l'aventure s'arrêtait, dans le carnet les notes ne manquaient jamais de se raréfier<sup>600</sup> », écrit Rumiz dans l'introduction à son voyage. Et nous retrouvons la même réflexion dans le chapitre final de son récit, quand il précise que « l'Occident est l'endroit où le bâillement règne en maître. L'équation mise au point chez notre ami Jacek à Varsovie se confirme : "Difficulté égale récit"<sup>601</sup> ».

L'équation « difficulté égale narration » proposée par Rumiz est néanmoins assez critiquable du moment qu'elle laisse présumer que quelle que soit la difficulté, celle-ci serait suffisante pour une production littéraire. Pour éviter tout contre-sens, à la fin du même paragraphe il rapporte l'esprit du mauvais voyageur incarné par une dame suisse, rencontrée dans un précédent voyage, qui lui avoue préférer les trains italiens et leurs horaires aléatoires car ils sont la source d'interminables discussions.

Dans les ténèbres, il me revient à l'esprit qu'un jour, dans un train suisse molletonné et ponctuel, une dame m'a dit – je le jure – qu'elle aimait les trains italiens parce qu'ils ne marchaient pas et que, par conséquent, « cela faisait au moins une bonne raison de bavarder ». C'était de toute évidence une snob qui considérait ce mauvais fonctionnement comme l'unique imprévu capable de rompre son ennui incommensurable<sup>602</sup>.

<sup>598</sup> Umberto Eco, *Histoire de la laideur*, op. cit., p. 394.

<sup>599</sup> « Le sac accroché à mon vieux dos devient un objet de commisération voilée, la communication avec autrui dans les moyens de transport publics diminue sensiblement, tandis que l'indifférence et l'ennui augmentent. Mais c'est surtout le temps. Il se consume à la vitesse angoissante d'une bougie », Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 215. Orig. : « *Lo zaino sulla mia vecchia schiena diventa oggetto di velata commiserazione, la comunicazione interpersonale sui mezzi pubblici diminuisce sensibilmente, l'indifferenza e la noia aumentano. Ma soprattutto il tempo. Si brucia con la velocità angosciante di una candela* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 178.

<sup>600</sup> *Ibid.* p. 15. Orig. : « *Varcando il confine dall'Estonia o dalla Polonia avevo una sensazione bruciante: a ovest l'avventura finiva, nel taccuino le annotazioni erano destinate a rarefarsi* », *ibid.*, p. 16-17.

<sup>601</sup> *Ibid.*, p. 254. Orig. : « *L'Occidente è il luogo dove lo sbadiglio regna sovrano. L'equazione costruita dall'amico Jacek a Varsavia si conferma : "Difficoltà = narrazione"* », *ibid.*, p. 207.

<sup>602</sup> *Ibid.*, p. 254. Orig. : « *Nel buio mi torna in mente che su un felpato e puntualissimo treno svizzero, un giorno una donna mi disse – giuro – di amare i treni italiani perché non funzionavano e dunque "c'era*



Par cet exemple, Rumiz élabore l'idée que pour le « vrai » voyageur les dysfonctionnements ne sont pas source de discussion, comme le pense la dame suisse, mais plutôt une occasion de discussion et donc de connaissance. Toutefois, l'équation de Rumiz laisse supposer aussi l'impossibilité du voyageur de voyager et de faire voyager au-delà d'une Europe orientale stéréotypée.

### III Un vent d'ouest souffle sur la plaine orientale

Après avoir mis en évidence la passion avec laquelle l'Europe de l'Est s'inspire du modèle occidental et les réactions que cela suscite chez les voyageurs, c'est l'attitude que l'Europe occidentale adopte face à sa partie orientale, à l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle, qui retiendra notre attention. En effet, le rêve d'une Europe (non seulement géographique, mais aussi politique et culturelle) allant de l'Atlantique à l'Oural, né au lendemain des événements de novembre 1989, a été de courte durée. Selon Camille de Toledo, auteur de l'essai *Le Hêtre et le Bouleau*, déjà au cours des réjouissances qui suivirent la chute du mur dans les rues de Berlin, la ville symbole de l'Europe partagée et enfin rassemblée, transparaisaient des signes annonciateurs du caractère chimérique de l'unité européenne. L'auteur se réfère notamment aux images, retransmises partout dans le monde, de l'artiste et dissident anticommuniste Mstislav Rostropovitch, installé à quelques mètres du Checkpoint Charlie, jouant au milieu de la foule en liesse les *Suites* de Johann S. Bach. Passants, cameramen et commentateurs sont tous subjugués par les notes du maestro, sans prêter attention au son des pièces de monnaie lancées à ses pieds. Pourtant ce geste, bien qu'il puisse être lu comme un geste bien intentionné, aux yeux de Toledo est riche de sens car en transformant le héros en mendiant, il prélude au fait que la chute du mur de Berlin n'est pas simplement un coup d'éponge sur les vieilles divergences, mais plutôt une triste régénération d'anciens stéréotypes<sup>603</sup>. La fragilité de l'Europe réunie est d'emblée soulignée par Mikhaïl Gorbatchev à l'occasion du discours qu'il allait prononcer trois ans plus tard, le 6 mai 1992, au Westminster College de Fulton (Missouri), – là-même où le 5 avril 1946 le premier ministre britannique Winston Churchill annonçait pour la première fois l'instauration du rideau de fer. Dans son allocution, l'ancien président de l'URSS et père de la *Perestroïka*, se réjouissant de l'opportunité offerte à l'humanité par la fin de la Guerre froide, ne manque pas de mettre en garde la communauté

---

*almeno qualcosa di cui chiacchierare". Era ovviamente una snob, e guardava ai disservizi come all'unico imprevisto capace di rompere la sua incommensurabile noia », ibid., p. 207.*

<sup>603</sup> Camille de Toledo, *Le Hêtre et le Bouleau*, op. cit., p. 17-22.

occidentale et mondiale contre les risques et dérives possibles. En effet, selon Gorbatchev rien ne serait plus néfaste à la paix internationale que le retour à l'Europe d'hier, non pas celle des intellectuels d'une *Austria felix* si bien mythifiée par Stefan Zweig dans *Le Monde d'hier*, mais celle de l'équilibre précaire, de la tension programmée et le berceau de presque un siècle de catastrophes. « Il serait tragique au plus haut degré – affirme l'ancien président – qu'après avoir enfin dépassé le modèle du monde de 1946, on se retrouve à nouveau dans celui du monde de 1914<sup>604</sup>. » Et il serait encore plus tragique de considérer le monde « ex » – l'Europe de l'Est – comme une terre de conquête en oubliant son riche et multiple passé, car s'il est incontestable que le monde n'est plus bipolaire, Gorbatchev insiste sur le risque qu'il devienne unipolaire.

Il n'empêche que la marche décidée en direction d'une civilisation nouvelle exige que ne soit pas à nouveau commise la faute intellectuelle, donc politique, qui consiste à interpréter la victoire remportée sur la *guerre froide* comme presque exclusivement celle de son propre mode de vie, de ses propres valeurs, et de ses propres qualités<sup>605</sup>.

Pourtant, ce discours a vite été oublié car l'Europe occidentale encore une fois a fait de l'Europe orientale un territoire de conquête non plus militaire mais économique faisant abstraction de son identité, de son passé et de sa complexité<sup>606</sup>. D'ailleurs, comme l'observe le sociologue Dominique Wolton : « On oublie, on nie l'expérience communiste ; on ne veut rien en savoir, ni en connaître : tout était noir, aujourd'hui tout est blanc. Puisqu'ils sont sortis de la nuit pour rejoindre le jour, pourquoi irait-on y trouver quelque chose de positif ?<sup>607</sup> »

À ce propos, Belpoliti ne manque pas de souligner l'avancée vers l'est du monde occidental par la présence d'objets symboliques, comme pourraient l'être les enseignes de Coca-Cola ou encore de la Deutschbank dans les rues de la ville communiste de Nowa Huta, mais aussi par la présence réelle de ses pionniers : les hommes d'affaires. Les seuls Italiens qu'il a l'occasion de rencontrer lors de ses voyages sont des hommes d'affaires venus acheter

---

<sup>604</sup> Mickhaïl Gorbatchev, « Discours de Fulton. 6 mai 1992 », in Mickhaïl Gorbatchev, *Avant-Mémoires*, Paris, Odile Jacob, 1993, p. 365-379.

<sup>605</sup> *Ibid.*

<sup>606</sup> En effet, la chute du mur de Berlin, la liberté de circulation, les privatisations massives de l'économie soviétique, un marché encore vierge ont attiré de nombreux investisseurs étrangers. « À la mi-1995, [...] la Hongrie est aussi le pays où les investisseurs étrangers ont le plus participé au processus de privatisation, rachetant plus de 80% des actifs cédés contre 50% en Pologne et bien moins dans le reste de l'Europe centrale et orientale », Georges Barrot et al., *Europe Europes*, op. cit., p. 238.

<sup>607</sup> Dominique Wolton, *Naissance de l'Europe démocratique. La Dernière Utopie*, Paris, Flammarion, 1993, p. 256.

des entreprises en faillite<sup>608</sup>, ou des entrepreneurs qui ont délocalisé ici leur production. L'intérêt de Belpoliti à l'égard de cette présence occidentale à l'Est est toutefois double. Tout d'abord, c'est l'occasion pour l'auteur de revenir au texte de Levi, car Levi aussi, lors de son périple à travers l'Europe de l'Est, rencontre des Italiens qui s'étaient installés en Roumanie à l'époque fasciste pour chercher fortune et qui, craignant des répercussions, étaient désireux de rentrer en Italie. Ces Italiens, privilégiés selon Levi, sont le prototype de ceux rencontrés par Belpoliti. Mais c'est aussi l'opportunité d'enquêter sur les opinions des autochtones à l'égard de cette présence réelle. L'occasion se présente à Belpoliti quand les propriétaires italiens d'une usine de sacs à mains lui accordent la permission d'interviewer leurs employées roumaines. Après l'interview, Belpoliti constate chez ses interlocutrices un double sentiment vis-à-vis de l'Occident : une forme de reconnaissance, car les entreprises occidentales offrent du travail et un salaire au-dessus de la moyenne, mais aussi de la frustration mêlée d'impuissance qui explose lors du long silence des ouvrières à la question de savoir ce qu'elles pensent des Italiens<sup>609</sup> : le silence du faible, de l'opprimé, de l'homme soumis, du colonisé.

Toujours en Roumanie, dans un restaurant de Galați, Belpoliti perçoit le même silence impuissant d'une jeune fille accompagnée d'un riche industriel italien qui, après avoir quitté sa femme et ses enfants, veut la convaincre de s'installer avec lui en Italie<sup>610</sup>. Cette scène offre l'occasion à Belpoliti de revenir aux pages de Levi. En effet, elle rappelle en quelque sorte les bruyantes scènes de ménages décrites par un Levi amusé entre les Italiens de Roumanie rencontrés plus haut et leurs femmes roumaines respectives bien décidées à ne pas quitter leur pays. C'est aussi l'occasion de démontrer que *La Trêve* n'est pas seulement un récit de voyage (très particulier), mais également « un récit de rencontres amoureuses et de pudiques

---

<sup>608</sup> « Au petit déjeuner je les entends parler affaires, ils s'échangent des renseignements, ils téléphonent dans le jardin, ils fixent des rendez-vous. Ils semblent très efficaces et pleins de projets. Je leur demande ce qu'ils font ici. Des affaires, me répondent. Les Ukrainiens sont en train de tout privatiser, et ils sont ici pour acheter des entreprises. » Orig. : « *A colazione li sento parlare d'affari, si scambiano informazioni, fanno telefonate in giardino, fissano appuntamenti. Sembrano molto efficienti e pieni di progetti. Chiedo loro cosa fanno qui. Affari, mi rispondono. Gli ucraini stanno privatizzando tutto, e sono qui per comprare imprese* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 110.

<sup>609</sup> « Que pensent-elles des Italiens ?, demande Dana [l'interprète]. Un long silence devant la caméra. » Orig. : « *Cosa pensano degli italiani?, domanda Dana. Lungo silenzio davanti alla macchina da presa* », *ibid.*, p. 160.

<sup>610</sup> « À la table voisine, nous saisissons une discussion. Il a quitté sa femme et ses enfants pour elle, et il cherche à la convaincre de partir vivre en Italie. Il est aisé, il n'a pas de problèmes économiques, il le lui rappelle avec insistance. Mais elle ne semble pas convaincue. » Orig. : « *Nel tavolo vicino cogliamo un discorso. Lui ha lasciato la moglie e i figli per lei e cerca di convincerla a venire a vivere in Italia. È benestante, non ha problemi economici, glielo ricorda con insistenza. Ma lei non sembra convinta* », *ibid.*, p. 28.

occasions perdues<sup>611</sup> ». Que l'on pense par exemple aux réflexions suscitées par le parfum laissé sur sa main par la « brune, gaie et gracieuse<sup>612</sup> » Galina : « Dans le wagon [...] je respirais sur ma main le parfum bon marché qu'avait laissé la sienne, heureux de l'avoir revue, triste en pensant aux heures passées avec elle, aux choses non dites, aux occasions perdues<sup>613</sup>. » Au-delà de la beauté et de la prégnance de ce passage, on ressent ici la souffrance et l'impuissance du faible, du perdant, du soumis ou, comme se définit Levi, du « misérable », à exprimer ses propres sentiments. Devant Galina, Levi se sentait « faible, malade et sale ; [il] étai[t] douloureusement conscient de [son] aspect misérable, de [sa] barbe mal rasée, de [ses] vêtements d'Auschwitz<sup>614</sup> », sentiment d'autant plus frustrant si on le compare à l'attitude exubérante du riche industriel qui étale sans honte sa richesse personnelle, sans pourtant la convaincre : « Il est aisé, il n'a pas de problème économique, il le lui rappelle avec insistance. Mais elle ne semble pas convaincue » certain peut-être qu'avec « les moyens, l'argent, le pouvoir masculin, il pouvait tout obtenir<sup>615</sup> ». Le silence des ouvrières de l'usine italienne, l'insistance du riche italien et l'arrogance des touristes occidentaux que nous avons déjà évoquée révèlent encore une fois une véritable condescendance à l'égard de l'Europe de l'Est. Ici, toute différence culturelle n'est pas saisie comme occasion d'enrichissement, mais elle est perçue en tant qu'obstacle comme le dit clairement un autre industriel installé cette fois-ci en Biélorussie : « Les gens ne sont pas habitués à travailler comme chez nous, dit-il. Certains jours, sans aucune explication, ils ne se présentent pas à l'usine. Le communisme les a habitués comme ça, ajoute-t-il<sup>616</sup>. » Le comportement des Italiens décrit par Belpoliti n'est spécifique ni à une classe sociale ni à une seule nation. Au contraire, il s'agit d'une attitude bien enracinée dans les mentalités occidentales. Plusieurs écrivains et intellectuels se sont élevés contre un concept d'Europe centrée exclusivement sur sa partie occidentale comme si, pour reprendre les paroles du philosophe italien Massimo Cacciari, « l'Europe existait déjà, même sans Varsovie et Budapest, Prague, Zagreb, Belgrade (et Moscou?)<sup>617</sup> ». D'ailleurs,

<sup>611</sup> Orig. : « *un racconto di incontri amorosi e di pudiche occasioni non colte* », *ibid.*, p. 28

<sup>612</sup> Primo Levi, *La Trêve*, *op. cit.*, 74.

<sup>613</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>614</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>615</sup> Orig. : « *i mezzi, i soldi, il potere maschile, si poteva concedere ogni cosa* », Andrea Cortellessa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », *op. cit.*, p. 239.

<sup>616</sup> Orig. : « *La gente non è abituata a lavorare come da noi, dice. Certi giorni, senza alcuna spiegazione, non si presentano in fabbrica. Il comunismo li ha abituati così, aggiunge* », Marco Belpoliti, *La prova*, *op. cit.*, p. 127.

<sup>617</sup> Orig. : « *L'Europa già fosse anche senza Varsavia e Budapest, Praga, Zagabria, Belgrado (e Mosca?)* » Massimo Cacciari, *Geofilosofia dell'Europa*, Milano, Adelphi, coll. « Saggi », 1994, p. 9.

Cette citation est extraite de la nouvelle introduction à la quatrième édition italienne du livre qui n'apparaît pas dans la traduction française.

comme le souligne justement François Maspero au tout début de son ouvrage *Balkans-Transit*, l'Europe a toujours eu la fâcheuse tendance à « s'auto-amputer<sup>618</sup> ». C'est justement contre cette amputation funeste à ses yeux que l'auteur français avait fondé en 1978, quand les pays à l'ouest du mur travaillaient à la création de l'Europe, la revue *Alternance*, sous-titrée « Pour les droits des libertés en Europe de l'Est », ayant pour but la volonté d'offrir une vitrine des événements d'Europe orientale à l'Ouest, comme il le déclare lui-même dans les premières pages de son récit :

La construction de l'Europe était à l'ordre du jour, et tout se passait comme si plus de la moitié du continent n'en faisait pas partie. L'Europe, c'était celle qui était du bon côté du rideau de fer. [...] Nous voulions montrer que ceux qui luttèrent là pour s'exprimer représentaient l'autre terme d'une alternative, celle entre la barbarie et la démocratie. [...] L'Europe, la petite, celle de l'Ouest, ne pourrait se construire qu'en en tenant compte. Accepter qu'on les étouffe, c'était laisser entrer de nouveau la mort au cœur du continent<sup>619</sup>.

L'*Alternance* se voulait un point de discussion pour la construction d'une Europe qui ne devait être ni dans le système capitaliste, ni dans le « système qui n'a de socialiste que le nom<sup>620</sup> ». Maspero considère la création de cette revue comme le travail « le plus convenable qu'[il] ait jamais fait<sup>621</sup> ». Un tel engagement de sa part aide à comprendre le fond de sa déception, voire la raison principale de son rejet de l'occidentalisation de l'Europe de l'Est dans laquelle il ne percevait que le tournant capitaliste entrepris par les dirigeants des États après la chute du mur.

La crainte de cette mutilation déjà rencontrée dans les souvenirs de Maspero réapparaît dans les pages de *Sur la route de Babadag* d'Andrzej Stasiuk quand l'auteur polonais, installé sur une terrasse près du port slovène de Piran, absorbé à humer l'air du pays où commença la dernière guerre balkanique, s'arrête sur les *blank spaces* conradiens du plan européen reproduit dans une brochure publicitaire :

À l'intérieur du prospectus en couleur, outre la publicité pour cafés, hôtels et campings, se trouve aussi une petite carte de l'Europe. L'Espagne a son Madrid, la France – Paris, la Suisse – Zurich, l'Autriche – Vienne, etc. À l'est et au sud de Prague et de Budapest commence quelque chose comme une *terra incognita* : les pays n'ont pas de capitale et certains, tout bonnement, n'existent pas. Il n'y a ni Slovaquie, ni Moldavie, l'Ukraine et la Biélorussie se diluent dans la mer asséchée de l'ancien empire. Pourtant, la

<sup>618</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>619</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

<sup>620</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>621</sup> *Ibid.*, p. 14.

carte est assez récente, car les frontières des pays post-yougoslaves y ont été scrupuleusement rapportées. La seule ville à avoir survécu sur les énigmatiques territoires du sud-est, c'est Athènes, de toute évidence suffisamment ancienne pour endosser le rôle du fossile historique. Sofia, Bucarest, Belgrade, Varsovie ou Bratislava ont tout simplement disparu. Elles ont été englouties par l'espace primitif et sans forme que l'on peut, certes, représenter, mais qu'il est difficile de nommer et de décrire<sup>622</sup>.

Toutefois, les voyageurs critiquent aussi l'attitude qui consiste à considérer l'Europe de l'Est non seulement comme un terrain de jeux pour affaires lucratives et amours faciles, mais aussi comme un vide dans lequel jeter ses ordures. Ainsi, à l'occasion de son voyage en Albanie, le pays des aigles est tout simplement recouvert de poubelles en provenance d'occident<sup>623</sup>. D'Italie, observe Stasiuk, arrivent à présent « des flottilles remplies de ruines, de ferraille, de cadavres de moteurs à huile lourde et à essence<sup>624</sup> ». Dans le faubourg de Fier, « des deux côtés de la route, s'étiraient des décharges d'épaves composées principalement de Mercedes et d'Audi, vieilles de quinze, de vingt ans, et il y en avait des centaines<sup>625</sup> ». Le faubourg de Durrës est décrit comme un « immense hôpital de campagne du parc automobile allemand, un lazaret où l'on ne procède que par amputation<sup>626</sup> » ou encore un « abattoir inanimé et mécanique ». Dans les pages de Stasiuk, l'Albanie vue par l'Occident devient ainsi un espace d'exclusion. En continuant la description de la côte albanaise on découvre que sur la plage de Sarandë les baigneurs se font de la place en écartant les sacs en plastique Boss, Marlboro et Tesco et d'autres « merveilles de la civilisation » que « le vent emportait à l'intérieur des terres les bouts transparents et les accrochait aux arbres<sup>627</sup> ». Le lecteur n'a même pas le temps de se demander d'où viennent ces ordures que déjà Stasiuk précise qu'il s'agit d'un vent d'ouest coupable de véhiculer bien plus que des images fausses.

Le vent venait de l'ouest, au sens propre et figuré. Le vent n'avait cependant rien apporté qui ait eu une quelconque valeur. Il se peut que les autres choses, qui se trouvaient là-bas sans aucun doute, n'aient tout bonnement pas été faites pour le transport, qu'elles aient perdu leur valeur en cours de route, se soient abîmées, se soient détériorées. Peut-être qu'ici elles n'étaient d'aucune utilité pour personne<sup>628</sup>.

Mais le vent nouveau qui souffle sur les côtes albanaïses et plus généralement sur l'Europe orientale n'apporte pas seulement une nouvelle manière de vivre, une nouvelle

---

<sup>622</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 124.

<sup>623</sup> Le mot albanais pour indiquer l'Albanie est Shqipëria qui signifie littéralement « Pays des aigles ».

<sup>624</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 136.

<sup>625</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>626</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>627</sup> *Ibid.*

<sup>628</sup> *Ibid.*, p. 145-146.

langue, une nouvelle économie de marché, une nouvelle temporalité, mais fait de l'Europe orientale une immense décharge où refouler les déchets, les angoisses et les cauchemars de l'Occident. En d'autres termes, elle concentre la projection des cauchemars auxquels l'Occident a tenté d'échapper ou en a la prétention. Elle est, en définitive, comme l'observe Larry Wolff, l'échelle sur laquelle mesurer le niveau de civilisation d'un pays. D'ailleurs, il n'a pas fallu attendre longtemps pour voir les mêmes caméras qui transmettaient au monde entier les accolades entre Allemands de l'Est et de l'Ouest se braquer sur les colonnes de Trabant aux frontières de l'Ouest, sur les bateaux épaves bondés d'Albanais à la recherche de leur Amérique sur le canal d'Otrante<sup>629</sup> ou encore sur les camps de rétention serbes. Cependant, selon Stasiuk, si l'on veut parler d'Europe, on ne peut pas faire abstraction de cette *terra incognita* :

Oui, tout le monde devrait y aller. Du moins tous ceux qui prononcent le nom « Europe ». Ce devrait être une cérémonie initiatique, parce que l'Albanie est l'inconscient de ce continent. Oui, l'Albanie est le ça européen, c'est la peur qui, la nuit, hante Paris endormi, Londres et Francfort. C'est le puits noir au fond duquel devraient jeter un œil ceux qui ont l'impression que le cours des choses a été fixé une fois pour toutes<sup>630</sup>.

En définitive, si l'auteur de *Sur la route de Babadag* n'est pas hostile à l'Occident, par opposition à Kundera qui dans les années 1980 écrivit un article intitulé « L'Occident kidnappé », dans lequel il exposait les liens entre l'Europe centrale, l'Europe occidentale et les dangers d'une division fatale, il considère que l'Europe située au-delà de l'ancien mur de Berlin ne doit s'attendre à rien de bon de l'Occident et qu'elle doit se créer une identité propre. Plus généralement, la condescendance occidentale suscite une forme de désenchantement comme le relate de manière à la fois drôle et mélancolique l'écrivain germanophone d'origine russe Wladimir Kaminer dans son *Voyage à Trulala*.

La plupart [des produits d'importation] nous ont beaucoup déçus : les films américains étaient presque tous ennuyeux, [...] sur la place Pouchkine une queue de trois kilomètres et demi se forma devant le premier McDonald's. Tous les jours, elle raccourcissait, jusqu'à disparaître au bout d'un an à peine. L'Amérique s'effondrait quasiment sous nos yeux. Cette période fut marquée par un désintéressement croissant vis-à-vis des symboles de l'Occident. « Good bye, America », du groupe culte russe Nautilus

<sup>629</sup> Je me réfère en particulier aux dernières images du film de Gianni Amelio, *L'America*, *op. cit.*

Sur la réaction du peuple italien et de la presse italienne vis-à-vis de cette vague d'immigration, on lira avec intérêt l'essai du journaliste Gian Antonio Stella, *L'Orda. Quando gli Albanesi eravamo noi* où l'auteur constate avec amertume que les mêmes stéréotypes autrefois employés contre les émigrés italiens sont aujourd'hui lancés contre les étrangers qui arrivent en Italie. Gian Antonio Stella, *L'Orda. Quando gli Albanesi eravamo noi*, [s.l.], Rizzoli, coll. « Saggi », 2003.

<sup>630</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 139.

Pompilius, fut alors le hit de la saison. On aurait dit un adieu à l'enfance, à la nostalgie d'un monde meilleur. « Good bye, toi l'Amérique ! » chantait le soliste d'une voix triste : « Prends ton banjo et tes jeans / et va-t'en./ Non mais attends, / avant de dire adieu, oh, toi / chante-moi une dernière fois / ta chanson. / La chanson du pays de mes rêves / qui s'est foutu de moi ! »<sup>631</sup>.

Et du désenchantement de *Good bye, America*, on passe très vite à la nostalgie de *Good Bye Lenin* !<sup>632</sup> ou à ce que l'humoriste Uwe Ateimle a nommé *Ostalgie*, néologisme allemand formé par la contraction des mots, *Ost*, qui signifie Est, et *Nostalgie*<sup>633</sup>.

En fin de compte, le premier cliché de l'Europe de l'Est est celui d'un espace suspendu entre un passé à l'agonie, voire défunt, et un futur voué à une rapide occidentalisation. Cette opposition est résumée par Belpoliti quand, à Bratislava, dans le cimetière des héros de la Deuxième Guerre mondiale sur les hauteurs de la ville, il scrute l'avancée du nouveau rêve créant ainsi un court-circuit, comme l'observe Andrea Cortellessa à l'occasion d'une interview avec Marco Belpoliti, « entre les sauveurs venus de l'Est, qui proposaient un monde différent, le communisme, et les sauveurs venus de l'Ouest, qui proposent le capitalisme réel d'aujourd'hui<sup>634</sup> ».

Au fond du cimetière il y a un arc en pierre à travers lequel on aperçoit, comme une scénographie, la ville d'en bas. La nuit est tombée, les néons des enseignes publicitaires, des banques, des assurances se sont allumés et brillent les derniers étages des gratte-ciels de Bratislava. Rien pourrait mieux représenter la nouvelle Europe que cette prise de vue<sup>635</sup>.

---

<sup>631</sup> Wladimir Kaminer, *Voyage à Trulala*, op. cit., p. 71-72.

<sup>632</sup> Wolfgang Becker, *Good Bye Lenin* ! [DVD], Studion Berlin Adlershof, 2003.

<sup>633</sup> Selon le sociologue Thomas Ahbe, « Il est possible de distinguer trois types de discours dans lesquels on retrouve l'expression : le discours dénonciateur (contre l'oubli des violences communistes et l'Ostalgie), le discours vendeur (tout ce qui est Ost est considéré comme exotique, transmet donc une image de la RDA du quotidien et non politique; c'est une forme pour s'échapper de l'uniformisation de la société occidentale ; c'est aussi le souvenir de l'enfance, le goût doux-amer de la nostalgie) et le discours identitaire (qui met en avant non seulement un discours politique mais aussi personnel). Si le premier est un discours pour les Allemands de l'Est, celui-ci est un revanche un discours pour les Allemands de l'Ouest », Thomas Ahbe, *Ostalgie. Zum Umgang mit der DDR-Vergangenheit in der 1990er Jahren*, Erfurt, Landeszentrale für politische Bildung, 2005. Cité par Chauliac Marina, « Ostalgie sans regret », in Boris Petric et Jean-François Gossiaux (éds), *Europe mon amour*, op. cit., p. 26.

Autour de l'*Ostalgie*, il y a eu aussi une production artistique dont des films humoristiques tels que *Sonnenallee* (1999) de Leander Haussmann et *Good bye, Lenin* ! (2003) de Wolfgang Becker, et d'autres films plus sombres comme *Das Leben der Anderen* (2009) de Florian Henckel von Donnersmark qui en France a été intitulé *La Vie des autres*.

<sup>634</sup> Orig. : « *Il cortocircuito visivo fra i salvatori venuti dall'Est, che proponevano un mondo diverso, il comunismo, e i salvatori venuti dall'Ovest, che propongono il capitalismo reale di oggi* », Andrea Cortellessa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », op. cit., p. 241.

<sup>635</sup> Orig. : « *Sul fondo del cimitero c'è un arco di pietra attraverso cui s'intravede, come una scenografia, la città sottostante. È scesa la sera e si sono accesi i neon delle insegne pubblicitarie, delle banche, delle assicurazioni, e brillano i piani alti dei grattacieli di Bratislava. Niente potrebbe rappresentare meglio la*



### CHAPITRE 3

## LA MÉMOIRE DU COMMUNISME ENTRE OUBLI ET NATIONALISME

Dans les deux chapitres précédents, nous avons observé que l'Europe de l'Est au lendemain de la chute du mur de Berlin apparaît aux voyageurs comme un espace à deux visages : d'une part l'image d'un monde déterritorialisé et sans repère, et d'autre part celle d'un monde lancé vers une occidentalisation inéluctable. Nous avons aussi constaté que la présence du communisme est encore bien réelle : à la fois physiquement, avec ses bâtiments, ses usines et ses monuments, et psychologiquement, sous l'allure d'une nostalgie d'un système économique écroulé. Toutefois, les auteurs occidentaux sont également intrigués par la résurgence des nationalismes et une pensée tournée vers le passé. C'est donc la présence de la mémoire en Europe orientale que nous analyserons ici.

#### I L'improbable musée de Budapest

Au lendemain de la chute du mur de Berlin, partout en Europe de l'Est, les vestiges du communisme abondent : statues, mausolées, et autres monuments à la gloire du Parti apparaissent dans les pages des voyageurs. Certes, dans la plupart des cas, une forme d'iconoclasme s'est abattue sur les objets rappelant l'époque communiste. À ce propos, dans son article « Ostalgie sans regret », l'anthropologue Marina Chauliac remarque qu'en 1990 les Allemands de l'Est jettent trois fois plus de déchets par personne que les citoyens ouest-allemands. Il s'agit, selon la chercheuse, de leur mémoire ou plus exactement de tout ce qui pouvait leur rappeler le passé communiste<sup>636</sup>. Il est pensable que la plupart de ces monuments aient alors terminé leur mission civilisatrice dans quelques fonderies locales ou, à l'image de la scène finale du film de Theo Angelopoulos, *Le Regard d'Ulysse*, qu'ils aient disparu dans le brouillard hivernal à bord d'une barge pour un long voyage, peut-être à la recherche de nouvelles missions, de nouveaux adeptes<sup>637</sup>. Le sort réservé au mausolée de Gueorgui

---

*nuova Europa di questa inquadratura* », Marco Belpoliti, *La prova*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>636</sup> Chauliac Marina, « Ostalgie sans regret », *op. cit.*, p. 25.

<sup>637</sup> Nous nous référons ici à la séquence où la statue de Lénine, couchée sur une barge, descend le Danube comme à la dérive. Theo Angelopoulos, *Le Regard d'Ulysse* [1994] [DVD], [s.l.], Paradis film, 1995.

Dimitrov est un exemple très parlant de cette ferveur destructrice. Influente homme politique bulgare, Dimitrov connut un succès international lors du procès pour l'incendie en 1933 du Reichstag de Berlin<sup>638</sup> et il devint, en 1946, dirigeant du gouvernement bulgare puis en 1948 chef du Parti communiste. À sa mort, survenue en 1949 dans un sanatorium près de Moscou dans des circonstances encore suspectes, un mausolée à sa mémoire fut érigé dans le centre de Sofia. On peut facilement imaginer que ce monument, haut-lieu du Parti communiste bulgare, à partir de 1989, soit devenu un objet pour le moins déroutant. Dans le journal *Kultura*, observe Mila Santova dans l'article « La Destruction rocambolesque du mausolée Dimitrov à Sofia : une résistance au passé<sup>639</sup> », s'ouvre un débat sur le sort à réserver à ce monument, entre ceux qui penchent pour sa destruction et ceux qui, sans en nier « la charge symbolique très négative », le considèrent comme « un témoignage important d'une certaine période de l'histoire du pays, dont il faut tenir compte pour décider de son sort<sup>640</sup> ». Néanmoins, pour la majorité des Bulgares, sa présence est strictement associée à la dictature socialiste et en particulier à ses contraintes. « L'équation est simple : Dimitrov = communisme = mauvaise vie. En éliminant le premier composant de l'équation, les autres doivent disparaître aussi<sup>641</sup> » observe Mila Santova. Qui plus est, « le mausolée est utilisé pour cristalliser les obstacles que rencontrerait la Bulgarie sur son chemin vers l'intégration européenne<sup>642</sup> ». On assiste alors à sa démythification linguistique, par un glissement sémantique concernant le défunt qui est désormais défini non plus comme « corps embaumé », mais comme « momie », ce qui permet notamment, toujours selon Santova, « de justifier son rejet en évoquant l'imposition d'une pratique funéraire non traditionnelle et exogène (la momification)<sup>643</sup> ». Très vite, ce lieu de mémoire sera réduit à un véritable lieu de soulagement, voire une pissotière selon les journaux de l'époque<sup>644</sup>.

<sup>638</sup> Il fut arrêté est accusé de l'incendie du Reichstag alors qu'il voyageait clandestinement en Allemagne. Le procès et son auto-défense lui valurent une renommée internationale, comme le souligne entre autres Hannah Arendt dans *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal* [1966], Paris, Gallimard, 1991, p. 338.

<sup>639</sup> Santova Mila, « La Destruction rocambolesque du mausolée Dimitrov à Sofia : une résistance au passé », in Boris Petric et Jean-François Gossiaux (éds), *Europe mon amour, op. cit.*, p. 55.

<sup>640</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>641</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>642</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>643</sup> *Ibid.*

<sup>644</sup> Néanmoins, bien que le corps de Dimitrov ait été enlevé et incinéré en 1990 et qu'un parking occupe désormais l'emplacement du mausolée, pour certains nostalgiques il reste encore aujourd'hui un lieu de mémoire, comme les fleurs déposées à son emplacement originel le laissent deviner.

Parfois, le sort de ces monuments a été plus clément. C'est par exemple le cas des statues conservées dans le Memento Park de Budapest que Belpoliti visite lors de son voyage. En effet, dans les pages qu'il dédie à ce lieu de mémoire, Belpoliti écrit qu'au lendemain des événements de 1989 l'universitaire et ancien ambassadeur hongrois en poste à Rome (1991-1995), László Szörényi, eut l'idée de lancer un concours pour la réalisation d'un musée à ciel ouvert ayant pour but de rassembler les statues hongroises à l'effigie de Lénine. Le musée, réalisé par l'architecte Eleöd Ákos en 1993 et qui, par rapport à l'idée originale, réunit toutes les sculptures de l'époque communiste de Budapest, laisse le voyageur italien pour le moins déconcerté. En effet, lors de sa visite en 2005, Marco Belpoliti a l'impression de parcourir non pas un musée, mais plutôt un parc des souvenirs. La surprise et l'incrédulité suscitées sont encore plus remarquables si nous comparons ce musée au musée du nazisme de Nuremberg que le même auteur visite quelques jours plus tard. Un premier élément d'étonnement naît de l'emplacement du musée. En effet, si à Nuremberg il se trouve à l'intérieur des bâtiments que Hitler fit bâtir en 1933 pour les congrès et les grands rassemblements du Parti, à Budapest, le parc-musée se trouve à la périphérie de la capitale hongroise, dans une « zone riche de villas et de terrains en friche<sup>645</sup> ». Selon Belpoliti, « l'architecte a confié les vieux moulagés à une sorte de limbes qui surgissent loin des yeux des Hongrois, un interstice situé parmi des poteaux électriques, des panneaux publicitaires et de curieuses villas néo-bourgeoises<sup>646</sup> ». Mais plus intéressant encore, à Nuremberg, Belpoliti ne manque pas de souligner la fonction critique du musée et sa rupture avec le passé, alors que dans la périphérie de Budapest, une fois la porte d'entrée franchie, le visiteur est confronté à ce que l'auteur définit, sans euphémisme, comme une « décharge urbaine ordonnée<sup>647</sup> » où sont recueillis « presque cinquante ans de prosopopée, hymne du prolétariat, culte de la personnalité, célébrations, anniversaires et libérations<sup>648</sup> ». Le voyageur compare ici deux attitudes radicalement opposées envers le passé : à Nuremberg, donc en Occident, la volonté de créer « un parcours de la mémoire très précis, didactique mais très bien renseigné<sup>649</sup> » dont les visiteurs, jeunes et moins jeunes, ressortent « silencieux et perplexes<sup>650</sup> » à partir d'un réinvestissement

---

<sup>645</sup> Orig. : « *zona ricca di villette et di campi incolti* », *ibid.*, p. 170.

<sup>646</sup> Orig. : « *l'architetto ha affidato le vecchie fusioni a una sorta di limbo che sorge lontano dagli occhi degli ungheresi, un interstizio situato in mezzo a tralicci, cartelloni pubblicitari e curiose villette neoborghesi* », *ibid.*, 171-172.

<sup>647</sup> Orig. : « *ordinata discarica urbana* », *ibid.*, p. 171.

<sup>648</sup> Orig. : « *quasi cinquant'anni di prosopopea, inni del proletariato, culto della personalità, celebrazioni, anniversari e liberazioni* », *ibid.*

<sup>649</sup> Orig. : « *un percorso della memoria molto preciso, didattico ma informatissimo* », *ibid.*, p. 182.

<sup>650</sup> Orig. : « *silenziosi e perplessi* », *ibid.*, p. 183.

symbolique du lieu original<sup>651</sup> ; à Budapest, en revanche, un musée de l'oubli placé dans une sorte de *no man's land* de la capitale et où « les statues monumentales et les petits bustes ont été rendus presque inoffensifs par une disposition ordonnée<sup>652</sup> » avec comme résultat de « neutraliser les monuments, émoussant ainsi la mémoire et le sens critique [...] où la critique du communisme se dilue dans une tristesse sans désirs<sup>653</sup> ». Toutefois, après un premier moment de déception, Belpoliti note que l'absence de sens critique qui caractérise le Memento Park de Budapest n'est pas due à une incapacité éventuelle et parfois présumée des Européens de l'Est à réfléchir sur leur propre passé, mais « est indicatif plutôt de la manière dont les Hongrois ont vécu le passage du communisme à la démocratie<sup>654</sup> ». On dirait même que pour Belpoliti l'objectif premier de ce musée-parc n'est pas ou, comme nous verrons plus loin, n'était pas de faire oublier ou encore d'instrumentaliser le passé communiste, mais plutôt de laisser décanter la mémoire récente avant qu'elle puisse devenir matière à une réflexion historique. Car si la mémoire, comme l'observe Jacques Le Goff, est « le plus beau matériau de l'Histoire<sup>655</sup> », il est risqué de confondre mémoire et histoire. « Maurice Halbwachs a montré que la continuité de la mémoire vivante et la présence du passé sous la forme des traditions sont étrangères à la périodisation historique<sup>656</sup>. » En effet, définie simplement, la mémoire est l'acquisition de souvenirs, vécus ou non, qui nourrissent les représentations, inspirent les actions et assurent la cohésion entre les individus d'un même groupe, qu'il soit national, ethnique, religieux, politique, socio-économique, etc. De plus, la mémoire se modifie en fonction des besoins : elle est donc en constante évolution, c'est une déformation permanente et inconsciente du passé. Autrement dit, elle est vulnérable et susceptible d'être manipulée. Alors que l'Histoire, bien qu'elle soit « fille de la mémoire<sup>657</sup> », bien qu'elle soit souvent utilisée pour créer une mémoire nationale authentifiée par la recherche méthodique<sup>658</sup>,

<sup>651</sup> La rupture architecturale et symbolique est matérialisée par une structure en verre qui brise la lourdeur du bâtiment style néoclassique de l'époque nazie.

<sup>652</sup> Orig. : « *le statue monumentali e i piccoli busti sono stati resi quasi inoffensivi mediante un'ordinata disposizione* », *ibid.*, p. 171-172.

<sup>653</sup> Orig. : « *neutralizzare i monumenti, ottundendo la memoria e il senso critico. Assomiglia a un brutto parco giochi, [...] in cui la critica del comunismo si stempera in una infelicità senza desideri* », *ibid.*, p. 172.

<sup>654</sup> Orig. : « *Il risultato è molto modesto, ma anche indicativo del modo in cui gli ungheresi hanno vissuto il passaggio dal comunismo alla democrazia* », *ibid.*, p. 171.

<sup>655</sup> Jacques Le Goff, *Histoire et Mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1988.

<sup>656</sup> Jacques Le Rider, « Introduction », in Daniel Baric, Jacques Le Rider et Drago Rokсандić (éds), *Mémoire et Histoire en Europe centrale et orientale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2011, p. 28.

Voir aussi Maurice Halbwachs, *Les Cadres de la mémoire* [1925], Paris, Albin Michel, 1994 et *La Mémoire collective* [1950], Paris, Albin Michel, 1997.

<sup>657</sup> Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points histoire », 1971, p. 16.

<sup>658</sup> C'est ce qui a fait dire à Pierre Nora, dans son introduction à *Lieux de mémoire*, que des débuts de la III<sup>e</sup> République et jusqu'au I<sup>er</sup> tiers du XX<sup>e</sup> siècle, Histoire, Mémoire et Nation « ont entretenu alors plus qu'une

est en revanche une reconstruction incomplète et problématique du passé, ce qui ne lui confère qu'une valeur relative. Elle est liée à une démarche scientifique au sens où elle propose une représentation du passé où les affects n'ont pas leur place. Toute production historique a, en ce sens, une vocation universelle. Comme l'observe aussi Paul Ricœur dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, « c'est au niveau de l'explication/compréhension que l'autonomie de l'histoire par rapport à la mémoire s'affirme avec le plus de force au plan épistémologique<sup>659</sup> ». Pour Paul Veyne, l'Histoire ne cherche que la vérité du moment qu'il la définit comme « un récit d'événements vrais<sup>660</sup> ».

Cette affirmation ouvre les portes à une autre question autour de la signification de la vérité et de la possibilité d'en saisir les contours. Qu'est donc la vérité ? En particulier, qu'est la vérité dans l'Europe de l'Est ? Dans une interview reprise par Belpoliti, Ákos, l'architecte du Memento Park, se pose la même question et bien qu'il n'ait pas de réponse, ses mots sont significatifs du travail à accomplir autour de la mémoire en Europe de l'Est : « Évidemment, je ne le sais pas. Il y a les réflexions et il y a le temps<sup>661</sup>. » Cette assertion souligne le long et difficile travail qui attend les historiens, car la vérité demande un effort de lucidité et de distanciation que le culte de la mémoire a tendance à effacer. Elle éclaire en outre la fonction première de ce parc, qui ne se veut ni lieu de mémoire ni lieu d'oubli, mais qui se veut le lieu d'une trêve qui s'est imposée aux habitants de Budapest après 1989 envers le passé avant d'aborder une réflexion future<sup>662</sup>, ce qui échappe souvent au visiteur occidental. Cette pause ne manque pas de ressembler à celle vécue et narrée par Primo Levi dans *La Trêve*, ce qui explique aussi l'intérêt de Belpoliti à l'égard de ce parc. Il nous semble alors nécessaire de réfléchir sur le sens et la valeur de la vérité en Europe de l'Est.

---

circulation naturelle : une circulation complémentaire, une symbiose à tous les niveaux », Pierre Nora, « Introduction », in Pierre Nora [éd.], *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », t. I, 1997, p. xxi-xxii.

<sup>659</sup> Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2000, p. 231.

<sup>660</sup> Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, op. cit., p. 23.

<sup>661</sup> Orig. : « *Che cosa è la verità? Naturalmente non lo so. Ci sono le riflessioni e c'è il tempo* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 172.

<sup>662</sup> Dans ce sens, il est utile de rappeler que le musée du nazisme de Nuremberg dont parle Belpoliti a été inauguré en novembre 2001, après avoir attendu que l'« époque soit mûre » d'après les mots du directeur des musées de la ville, Franz Sonnenberger, recueillies par Lorraine Millot. Lorraine Millot, « Un Musée de la mémoire à Nuremberg » [en ligne], Paris, Libération, 2001. Disponible sur <[https://www.next.liberation.fr/culture/2001/11/05/un-musee-de-la-memoire-a-nuremberg\\_382842](https://www.next.liberation.fr/culture/2001/11/05/un-musee-de-la-memoire-a-nuremberg_382842)> (consulté le 10 mai 2014).

## II La vérité au temps du communisme

Comme le dit Hannah Arendt dans son article « Vérité et politique », « il n'a jamais fait de doute pour personne que la vérité et la politique sont en assez mauvais termes, et nul [...] n'a jamais compté la bonne foi au nombre des vertus politiques ». De plus, continue Arendt, « les mensonges ont toujours été considérés comme des outils nécessaires et légitimes, non seulement du métier de politicien ou de démagogue, mais de celui d'homme d'État<sup>663</sup> ». Si cette affirmation est valable pour toute forme de pouvoir, c'est pendant la dictature communiste que cette opération de réécriture de l'histoire a été la plus durable et profonde et qu'elle a obtenu les résultats les plus substantiels. Il n'est dès lors pas surprenant que les auteurs s'intéressent de près aux pratiques de réécriture de l'histoire ancienne, comme l'a observé Maspero pour les villes de Bulgarie<sup>664</sup>, et surtout de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, ce n'est pas un secret qu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, les nouveaux gouvernements communistes installés au pouvoir dans les pays du bloc soviétique et de l'URSS en particulier ont œuvré pour créer une mémoire collective autour de la « Grande Victoire patriotique » contre le fascisme. Il va de soi que tout ce qui pouvait entraver le projet fédérateur fut enfoui et toute tentative de révision historique supprimée. Les trois exemples de Belpoliti, Büscher et MacLean qui suivent sont à ce propos édifiants. À l'occasion de son voyage en Biélorussie, Belpoliti constate que les deux tiers du musée du kolkhoze qu'il visite sont consacrés à la Deuxième Guerre mondiale, et il souligne « qu'autour de cette guerre patriotique a été bâtie l'identité du pays, autrefois l'URSS, aujourd'hui la Biélorussie de Lukašenko<sup>665</sup> ». Le fait que toute déviation par rapport à l'histoire officielle fût censurée est bien mis en évidence par Büscher quand, toujours en Biélorussie, alors qu'il visite le musée local de la ville de Novogroudok, également consacré au dernier conflit mondial, il fait la

---

<sup>663</sup> Hannah Arendt, « Vérité et politique », in Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, traduit de l'américain par Claude Dupont et Alain Huraut, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1972, p. 289.

<sup>664</sup> En Bulgarie, François Maspero constate que le communisme a réussi le mieux à modifier l'histoire locale et il observe : « Non que l'on y ait supprimé toutes les traces de cette histoire : au contraire, des vestiges choisis ont été consacrés dans leur unique fonction de monuments, pièce d'un puzzle constituant le décor de la société nouvelle. Un puzzle qui se voulait homogène mais reste, et c'est là l'échec, étrangement hétéroclite quand on l'observe de plus près. Tout comme les ballets et les chœurs folkloriques ne sont que de pâles masques plaqués sur la vie d'un peuple, le centre d'une ville est disposé autour d'une grande « tache blanche » de l'histoire où ne se lisent que quelques signes conventionnels et aseptisés, grandiloquents mais privés de tout ce qu'ils ont signifié, et recouvrant, plombant, tout ce à quoi ils avaient donné, au temps de leur construction, non un seul sens, mais tous les sens contradictoires et tourbillonnants qui composent l'histoire vraie et sans lesquels celle-ci est privée de vie. Les spécimens préservés, plutôt que d'être des témoins du passé, avaient pour fonction de légitimer le présent », François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 358-360.

<sup>665</sup> Orig. : « intorno a questa guerra patriottica si è costruita l'identità del paese, un tempo l'Urss, oggi la Bielorussia di Lukašenko », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 139.

connaissance du professeur Boradyn, auteur entre autre d'un livre jamais publié sur la guerre partisane<sup>666</sup>.

Boradyn me guida à travers Novogroudok, qu'il ouvrait comme un livre que personne n'aurait envie de lire ni d'imprimer. C'était presque le cas. Boradyn avait écrit un livre sur les partisans, lui-même en était un. Ses méthodes étaient des méthodes de partisan. Il interrogeait des témoins que nul n'avait interrogés, furetait dans les villages et les cimetières, réquisitionnait souvenirs et sources, les comparant au récit de l'histoire officielle, menait des sortes de raids de guérilla sur les légendes héroïques de la grande épopée soviétique. Il n'avait pas l'espoir de vaincre. « Aussi longtemps que ceux qui ont pris part à l'histoire du côté soviétique occuperont des postes importants, leurs légendes vivront. » Il faudra au moins une génération, disait-il, avant de raconter la vérité<sup>667</sup>.

MacLean, dans son récit, relate en revanche le silence imposé autour du décès du mari de sa tante Vera, mort en combattant aux côtés des Anglais pour la libération de la Tchécoslovaquie de l'occupation nazie.

Quand les Anglais ont rapatrié les corps pour des funérailles nationales, le nouveau gouvernement communiste les fit disparaître sous une plaque de ciment ; ainsi l'histoire pourrait affirmer que les Soviétiques étaient les seuls alliés des Tchèques, ainsi les écoliers n'apprendraient jamais que les Américains avaient libéré une partie de leur pays, ainsi les parachutistes français et canadiens ne seraient jamais honorés pour avoir sacrifié leurs vies pour la Tchécoslovaquie. La vérité fut complètement effacée,

---

<sup>666</sup> Un autre exemple bien plus connu de censure est celui concernant *Le Livre noir*. Terminé en 1946 sous la direction de Ilya Ehrenbourg et de Vassili Grossmann avec la participation de 38 autres auteurs, cet ouvrage, comme le laisse transparaître d'ailleurs son titre complet, *Le Livre noir sur l'extermination scélérate des Juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne pendant la guerre de 1941-1945*, est un recueil de témoignages rassemblés auprès des survivants Juifs en Ukraine, Biélorussie, Russie, Lituanie et Lettonie immédiatement après le départ des nazis. Sa publication fut interdite en URSS en 1947 parce que, en mettant en premier plan les souffrances de la population juive, il allait à l'encontre de la politique officielle soviétique qui voulait présenter les atrocités nazies non pas contre un groupe précis, mais contre tous les citoyens soviétiques. *Le Livre noir* paraît pour la première fois en version intégrale russe à Vilnius en 1993 et il ne sortira en Russie qu'en 2010. Pour la version française voir : Vassili Grossman et Ilya Ehrenbourg, *Le Livre noir*, traduit du russe par Yves Gauthier, Luba Jurgenson, Michèle Kahn, Paul Lequesne et Carole Moroz sous la dir. de Michel Parfenov, Arles, Actes Sud, 1995.

<sup>667</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 103-104. Orig. : « Boradyn lief mit mir durch Nowogrudok und schlug es auf wie ein Buch, das keiner lesen und keiner drucken will. So ungefähr war es auch. Boradyn hatte einen Band über die Partisanen geschrieben, und er war selbst einer. Seine Methoden waren Partisanenmethoden. Er befragte Zeugen, die noch keiner befragt hatte, stöberte in den Dörfern und auf den Friedhöfen herum, requirierte Erinnerungen und Quellen, verglich sie mit der offiziellen Geschichtsschreibung und führte Guerilla-Attacken auf die Heldenlegenden der sowjetischen Großerzählung. Viel Hoffnung auf Sieg hatte er nicht. "So lange die Leute, die auf sowjetischer Seite an der Geschichte beteiligt waren, in hohen Positionen sind, leben ihre Legenden." Es brauche, sagte er, mindestens eine Generation, um die Wahrheit zu sagen », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 86-87.

comme un mort sorti d'esprit, oubliée sauf pour la mémoire de Vera et les restes de son mari, un pilote de la RAF<sup>668</sup>.

Comme ces extraits l'illustrent, la déformation et la partialité de la vérité historique sont des *topoi* de la littérature de voyage dans l'Europe de l'Est. C'est néanmoins dans l'œuvre de MacLean qu'elles occupent un rôle central. L'intérêt que l'auteur d'origine canadienne porte au thème de la vérité et de sa falsification est dû à la nécessité de comprendre, comme il le déclare d'ailleurs dans les premières pages de son récit, comment une dictature peut se propager, perdurer et quelles en sont les conséquences sur l'être humain. Pour lui ces sujets sont d'autant plus urgents que certains membres de sa famille ont pris activement part aux événements qui ont bouleversé l'Europe du XX<sup>e</sup> siècle :

Mes aïeux avaient tué non pas en tant qu'individus, comme individus ils étaient honorables, mais en tant que groupe – la Cheka, la Garde de Fer, la Gestapo, le KGB – auquel ils avaient abdiqué leur individualité. Des générations de tantes et d'oncles se sont offertes à la foule, impatientes de remplacer la pensée et le jugement par des émotions irrationnelles. Moi, un baby-boomer béni et aveugle, fils de la longue paix de l'après-guerre, j'avais besoin de comprendre comment ils étaient devenus des assassins, de découvrir qui était responsable de la soumission irréflective de leur être. Je voulais essayer de saisir la différence entre la moralité d'un seul homme et des hommes. Savoir comment on peut aimer quelqu'un que l'on craint<sup>669</sup>.

Pour MacLean, à de telles interrogations, il existe deux réponses possibles : la crainte du pouvoir d'une part et d'autre part l'altération du langage. En ouverture du chapitre consacré à la Tchécoslovaquie, MacLean rapporte le texte d'une des banderoles installées sur la place Wenceslas de Prague lors du départ des derniers militaires russes. Cette banderole annonçait la mort de Strach sur un ton pour le moins ironique :

---

<sup>668</sup> Orig. : « *When the British repatriated the bodies for a heroes' funeral, the new Communist government lost them under a concrete slab; so history could relate that the Soviets were the Czechs' only ally, so school children would not be taught that the Americans liberated part of their country, so that French and Canadian paratroopers would never be honoured for giving their lives for Czechoslovakia. The truth was clean forgotten, as a dead man out of mind, forgotten but for Vera's memory and the remains of her husband, a pilot with the RAF* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 36.

<sup>669</sup> Orig. : « *My forebears had killed not as individuals, as individuals they were honourable, but as groups – the Cheka, the Iron Guard, the Gestapo, the KGB – to which they had surrendered their individuality. Generations of aunts and uncles gave themselves to the crowd, eager to substitute irrational emotion for thought and judgment. I, a blessed, blind baby-boomer, child of the long post-war peace, needed to understand how they had become murderers, to discover who was responsible for their unquestioning submission of self. I wanted to try to comprehend the discrepancy between the morality of a man and of men. To know how we can love someone we fear* », *ibid.*, p. 9



« Notre bien aimé fils, père, frère et camarade », affiche le texte solennel, « est mort à l'âge de vingt et un ans, après une longue et grave maladie. Il n'y aura pas de rites funèbres. » Les membres de la famille du défunt étaient enregistrés en tant que « Matraque et Persécution », « Silence et Désespoir »<sup>670</sup>.

Le lecteur découvre que Strach, le nom du défunt, est le terme tchèque pour indiquer la peur. Toutefois, malgré les annonces positives et optimistes, le fantôme de Strach fait partie du paysage post-communiste. Les exemples qui traduisent la frustration de la population à cause d'une vie passée dans la crainte et la négation sont nombreux. Néanmoins, il nous semble opportun de nous arrêter sur la figure de Pavla, une orpheline du Printemps de Prague et qui depuis vit « sans question, sans pensée<sup>671</sup> » avec Pavel, un ancien ami de l'oncle Peter, lui-aussi ancien membre des services secrets, et qui plus est, un des tortionnaires potentiels des parents de la jeune fille. Le passé de Pavla, comme celui de beaucoup d'Européens de l'Est, a été effacé<sup>672</sup>. Et comme beaucoup d'Européens de l'Est, elle est réduite au silence. En fait, tout au long de la soirée elle ne prononcera aucune parole. En définitive, elle apparaît comme le symbole de toute une génération qui n'a pas connu la liberté. Pourtant, MacLean n'arrive pas à comprendre pourquoi elle vit encore avec cet homme. Était-ce une question d'habitude, de pitié ou bien de peur<sup>673</sup>, se demande l'auteur. L'indice d'une réponse lui apparaît, de manière peu romantique, dans les toilettes de l'appartement de Pavel sous la forme d'un cafard qui « s'accrochait au mur, immobile, comme l'esprit d'un vieil ami<sup>674</sup> ». Qui pourrait bien être ce vieil ami bohème sinon l'esprit de Gregor Samsa, le jeune commis voyageur de la célèbre nouvelle de Franz Kafka, qui un matin se réveilla sous l'apparence d'une blatte ? Parmi les nombreuses interprétations possibles de la *Métamorphose* (1915) de Kafka, MacLean semble opter pour une lecture allégorique de l'écrasement de l'être humain par le pouvoir : familial et bourgeois dans la Prague de Gregor, totalitaire dans celle de Pavla.

Parallèlement, comme différents articles et ouvrages sur les dictatures l'ont souligné, pour rendre le faux vrai, la peur ne suffit pas, il est nécessaire aussi de changer le sens des mots et de trahir le langage. MacLean aborde ainsi l'autre thème central de son récit : la déformation, voire la falsification de la réalité. Cette pratique est personnifiée par Stefan.

---

<sup>670</sup> Orig. : « 'Our beloved son, father, brother and comrade,' read the solemn text, 'died aged twenty-one, after a long and serious illness. There will be no funeral rites.' The bereaved family were listed as 'Truncheons and Persecution', 'Silence and Despair' », *ibid.*, p. 29.

<sup>671</sup> Orig. : « without question, without thought », *ibid.*, p. 33.

<sup>672</sup> Orig. : « she had no past », *ibid.*, p. 34.

<sup>673</sup> « Je ne savais pas pourquoi elle restait : par habitude, par pitié, par peur. » Orig. : « I didn't know why she stayed: out of habit, out of pity, out of fear », *ibid.*, p. 35.

<sup>674</sup> Orig. : « In the toilet a cockroach clung to the wall, unmoving, like the spirit of an old friend », *ibid.*

Décrit comme un jeune homme intelligent, rêveur et surtout assoiffé de succès, Stefan incarne celui qui par opportunisme se plie au pouvoir et finit par se mettre à son service. Ainsi, engagé par la *Securitate*, les services secrets roumains de l'époque communiste, il s'applique à déformer les nouvelles jusqu'au point où « la vérité était devenue indistincte de la non-vérité et la distance entre réalité et illusion était devenue béante<sup>675</sup> ». Cet amoureux de la langue

avait nommé le leader méprisé « le fils préféré du peuple ». Sa femme brutale était devenue « la mère légendaire des contes de fée de notre enfance ». Leur dictature, avec l'électricité rationnée à deux heures par jour, avait été appelée « les années de la lumière ». Le langage mentait. L'art facile et huilé de Stefan avait rendu illisible son écriture. Sa rhétorique empêchait les changements. Comme la police secrète avec ses matraques et cellules de prison, elle estropiait l'aptitude de l'opposition à exprimer des idées politiques alternatives. Son jargon idéologiquement influencé était devenu la langue unique des débats. Il déshonorait les mots<sup>676</sup>.

Autrement dit : « Le langage avait cessé d'être la fenêtre de l'esprit pour devenir un rideau à tirer sur lui<sup>677</sup>. »

Sa fin, réelle ou imaginaire peu importe, comme celle de l'oncle Peter que nous avons analysée au début de cette partie, est une autre allégorie de la dictature communiste. Il meurt le jour de Noël de 1989, à bord de l'Orient-Express qui aurait dû enfin le conduire à Paris, la ville tant rêvée alors même que la révolution éclate en Roumanie<sup>678</sup>. Cependant, si le communisme s'écroule sous le poids de ses mensonges, contrairement à la plupart des observateurs qui se félicitent de la liberté d'expression retrouvée, confiants en un rapide saut vers la démocratie, MacLean s'inquiète du fait que la vérité ne se porte pas mieux car, pour reprendre la métaphore précédente, elle reste prisonnière d'un langage vidé de sens. Pour MacLean, « Stefan et ses disciples avaient réduit le langage en rhétorique » et bien que le gens assoiffés de vérité aient cherché à trouver de nouveaux mots, « les expressions qu'ils

---

<sup>675</sup> Orig. : « *Truth had become indistinguishable from untruth and the gulf between reality and illusion grew cavernous* », *ibid.*, p. 182.

<sup>676</sup> Orig. : « *He named the despised leader 'the most loved son of the people'. His savage wife became 'the legendary mother of the fairytales of our childhood'. Their dictatorship, with electricity rationed to two hours per day, was coined 'the years of light'. Language lied. Stefan's glib and oily art made writing unreadable. His rhetoric prevented change. Like the secret police with their truncheons and prison cells, it crippled the opposition's ability to express alternative political ideas. His ideologically derived jargon became the only language for debate. He dishonoured words* », *ibid.*, p. 181.

<sup>677</sup> Orig. : « *Language ceased to be the window of the mind and became instead a curtain to draw across it* », *ibid.*, p. 181.

<sup>678</sup> En effet, après avoir été blessé par la chute d'une pile de dossiers mensongers accumulés sur son bureau qui le contraint à un séjour à l'hôpital, il découvre qu'il est atteint d'une grave maladie.

« Les colonnes de faussetés tombèrent sur lui. Il était pris au piège sous le poids des mensonges. » Orig. : « *The columns of untruth fell on him. He was trapped under the weight of lies* », *ibid.*, p. 182.

avaient formées, sorties du même moule, avait rapidement perdu leur valeur. Les paroles, la matière la plus précieuse, avaient été rendues insignifiantes »<sup>679</sup>.

Quarante ans de mensonges associés à la terreur n'ont pas seulement modifié le langage et l'histoire, mais aussi la perception de la vérité. Pour sa tante Zita, ainsi que pour une génération entière, « la vérité n'était [plus] un fait, mais une question d'imagination. Les faits avaient peu à voir avec sa vision de la réalité<sup>680</sup> ». Dans l'histoire de sa tante – fille de la noblesse autrichienne qui par amour avait renié son passé et adopté une autre identité – fiction et réalité se confondent. « C'était tout un peu loufoque, mais l'histoire familiale, comme les faits historiques, ressemblaient plutôt à de la fiction<sup>681</sup> » affirme l'auteur, et plus loin encore : « La tragédie de Zita, c'était que le mensonge était devenu sa vérité. Faits et fiction étaient indistinguables<sup>682</sup>. » En définitive, pour MacLean, l'Europe de l'Est se réduit lors de la période communiste en un terrain de fiction :

Le régime avait manipulé la mémoire et appelé les mensonges histoire. Leur passé était toujours dans le flou, les détails étaient ajustés pour joindre les besoins politiques les plus immédiats. Les livres avaient placé l'idéologie au dessus de la vérité. Ceux qui tombaient en disgrâce étaient effacés des photographies. Les héros surgissaient et tombaient comme les soldats de plomb sur le terrain de bataille des jeux d'enfants. Le passé avait été dégradé à l'insignifiance, le présent était brûlé et le futur un idéal illusoire et utopique<sup>683</sup>.

Aux yeux de MacLean, si la peur avait réduit la population à une multitude de personnages orwelliens, la manipulation de la réalité l'avait enfermée dans une grotte platonicienne où les habitants, convaincus de voir le vrai monde, ne voient en réalité qu'un aspect déformé d'eux-mêmes et de la réalité. Cette impression est confirmée par le passage où MacLean accompagne son hôte, Antonietta, au bord de la mer Noire pour que son poisson puisse enfin voir la mer, son vrai monde : « Antonietta leva le bocal et montra la mer à son

---

<sup>679</sup> Orig. : « *Stefan and his disciples had reduced the language to rhetoric [...]. The expressions they coined, cast in the same mould, quickly lost value. Words, the most precious commodity, had been rendered meaningless* », *ibid.*, p. 184-185.

<sup>680</sup> Orig. : « *For Zita truth was not the facts but a matter of imagination. Facts had little bearing on her vision of reality* », *ibid.*, p. 4.

<sup>681</sup> Orig. : « *It was all a bit fantastic but the family history, like historical fact, read like a fiction* », *ibid.*, p. 6.

<sup>682</sup> Orig. : « *Zita's tragedy was that the lie had become her truth. Fact and fiction were indistinguishable* », *ibid.*, p. 52.

<sup>683</sup> Orig. : « *the regime moulded memory and called the lies history. Their past was always in flux, its details adjusted to suit immediate political need. Books placed ideology above truth. The disgraced were airbrushed out of photographs. Heroes rose and fell like tin soldiers on the battlefield of a child's toy box. The past was degraded into insignificance, the present became all-consuming and the future an illusory, utopian ideal* », *ibid.*, p. 56.

poisson. 'Voilà, mon brave, regarde ! Tu es chez-toi !' Mais – comme note l'auteur – le verre à l'intérieur d'un bocal à poisson agit comme un miroir. Le monde extérieur était obscurci et le poisson ne voyait que ce qu'il avait toujours vu, lui-même<sup>684</sup>. » Cette image est une mise en abîme de la société est-européenne dont les habitants, enchaînés à un langage vide de sens, sont dans l'impossibilité de percevoir la réalité qui les entoure. Pour MacLean, en 1990 la présence de la peur et du mensonge sont donc au premier plan de son Europe de l'Est. Toutefois, si d'autres voyageurs occidentaux constatent ou espèrent une véritable démocratisation de cette partie de l'Europe, l'auteur canadien ne se fait pas beaucoup d'illusion. Pour lui, « les vieux réseaux étaient encore intacts<sup>685</sup> ». Le lecteur a donc l'impression que pour MacLean la chute du mur de Berlin ne marque pas l'entrée de cette partie de l'Europe dans la sphère occidentale, mais qu'elle a tout simplement déplacé les lignes et changé de forme. Il en ressort que l'opposition presque millénaire entre Occident et Orient, entre civilisé et barbare, reste encore intacte :

Tandis que la chrétienté occidentale avait évolué avec la philosophie grecque, les Moscovites avaient barré la route aux réformes. Le scepticisme restait un anathème et la parole divine n'était jamais tempérée par le doute. Pour se protéger ils attaquaient [...]. L'absolutisme du communisme captura l'esprit russe, tout comme les certitudes de l'orthodoxie. Le nouveau dogme se mêlait à l'ancien. Le Kremlin avait une nouvelle croisade [...]. Les ouvriers, comme les prêtres avant eux, conduisaient les masses du monde vers l'émancipation et personne dans le Parti [...] n'avait encore accepté le besoin d'adaptation<sup>686</sup>.

On comprend alors que pour MacLean l'aptitude à la soumission et le manque d'esprit critique ne sont pas typiques du communisme, mais ils font partie du bagage culturel de l'église orthodoxe. Ainsi, comme, au début du XX<sup>e</sup> siècle dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905), le sociologue Max Weber plaçait la Réforme protestante à l'origine de l'éthique capitaliste, MacLean à la fin du même siècle tente une association, aussi contestable que celle de Max Weber, entre l'Orthodoxie et la dictature communiste.

---

<sup>684</sup> Orig. : « *Antonietta lifted up the bowl and showed the fish the sea. 'Voilà, mon brave, regardes. Tu es chez-toi.' But the glass inside the goldfish bowl acted as a mirror. The outside world was obscured and the fish only saw what it had always seen, itself* », *ibid.*, p. 186.

<sup>685</sup> Orig. : « *The old networks were still intact* », *ibid.*, p. 31.

<sup>686</sup> Orig. : « *While Western Christianity evolved with Greek philosophy, the Moscovites granted reform no quarter. Scepticism remained an anathema and the divine word was not tempered by man's doubt. To protect they attacked [...]. The absolutes of communism seized the Russian spirit like the certainties of Orthodoxy. The new dogma melded with the old. The Kremlin had a new crusade [...]. Workers, like the priests before them, led the masses of the world toward emancipation and no one in the Party [...] had yet accepted the need to adapt* », *ibid.*, p. 195.

En même temps, la manipulation de la vérité qui caractérise l'Europe de l'Est post-communiste est centrale dans l'œuvre de MacLean aussi pour une raison épistémologique. En effet, la question que MacLean fait résonner tout au long de son récit, ce n'est pas de savoir si l'écrivain voyageur a le droit ou non d'affabuler<sup>687</sup>, (il avoue même à plusieurs reprises son égarement dans une série d'histoires dans lesquelles il est difficile de discerner ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas), mais plutôt de savoir, comme il l'illustre dans l'extrait qui suit, ce qu'est la vérité et s'il est possible de la séparer du mensonge, voire de la fiction.

Les pneus crissaient sur l'asphalte accidenté. Notre histoire familiale se démêlait au fil des kilomètres. Les fils dénoués conduisaient à des vérités longtemps oubliées et reliaient Zita à un réel qu'elle n'avait jusqu'alors jamais affronté [...]. Ma tante n'était pas obligée de voyager. Elle aurait pu rester à la maison derrière la grille de son jardin. Mais l'oubli ne l'aidait plus à s'en sortir. Elle avait besoin de connaître sa place, de redécouvrir où elle était. Ses fantaisies contenaient de la réalité et ses réalités des segments de fantaisie. La vérité sortirait des deux.<sup>688</sup>

Cet extrait nous conduit à deux observations. La première est que l'Europe de l'Est, ancien territoire de la pensée unique devient paradoxalement au lendemain de la chute du mur de Berlin un espace où réalité et fiction ne font qu'un. La deuxième est que si le but ultime du voyage est la connaissance à travers la critique, le scepticisme, la liberté de pensée, ce que nous pourrions définir comme une « vérité forte », alors la vérité dans laquelle se trouve immergé le voyageur dans l'Europe de l'Est est en revanche une « vérité faible ». Avec le concept de « vérité forte » nous nous référons au courant philosophique de tendance classique ou néoclassique assez hétérogène pour qui la philosophie est une science de la vérité. Nous pensons notamment à Emanuele Severino qui dans *Essenza del nichilismo* (1971) associe la vérité à la structure éternelle et immuable de l'être, à Alain Badiou qui, dans *La Fin de la fin*, pousse à une « rescousse platonicienne » contre le sophisme généralisé ; ou encore à Apel et à Habermas pour qui le fait d'affirmer que « la vérité n'existe pas » serait une contre-vérité ou mieux une vérité sans vérité...<sup>689</sup>. Avec le concept de « vérité faible », nous nous référons en revanche à l'œuvre de Gianni Vattimo et à son concept de « *pensiero debole* », selon lequel le

---

<sup>687</sup> Nous avons déjà vu dans la première partie que certains écrivains voyageurs considèrent la présence de la fiction dans le récit de voyage comme une trahison du pacte avec le lecteur.

<sup>688</sup> Orig. : « *The wheels hummed on the rough asphalt. Our family history unravelled with the miles. The untangled threads led to truths long forgotten and tied Zita to realities which she had never before faced [...]. My aunt didn't have to travel. She could have stayed at home behind the garden gate. But forgetting no longer helped her cope. She needed to know her place, to rediscover where she stood. Her fantasies had reality and realities segments of fantasy. The truth would issue from both* », *ibid.*, p. 148-149.

<sup>689</sup> Cf. Emanuele Severino, *Essenza del nichilismo*, Milano Adelphi, 1972 ; Alain Badiou, « La Fin de la fin », in Silvana Borutti et Fulvio Papi (éds), *Confini della filosofia*, Pavia, Ibis, 1994 ; Karl-Otto Apel, *Transformation der Philosophie*, Suhrkamp, 1973.

temps des vérités uniques a disparu du moment que ni la science, ni l'ontologie, ni l'éthique, ni la théorie politique ne sont capables d'établir des vérités absolues et inattaquables. Il s'agit donc d'une réflexion qui dépasse les frontières de l'Europe de l'Est, et qui se place au cœur des réflexions philosophiques contemporaines<sup>690</sup>.

### III De la trêve à l'oubli, la mémoire du communisme confiée au tourisme

Revenons un moment à Budapest et à son parc du communisme. Nous avons quitté ce lieu situé à la périphérie de la ville en soulignant l'intention de son créateur de réaliser un espace de sédimentation, un entrepôt de la mémoire pour une sorte de trêve nationale quant à son propre passé, dans l'attente d'une future réflexion historique. L'esprit du Memento Park ne peut probablement pas être mieux résumé que par les mots de l'architecte lui-même :

"Si j'avais fait de ces statues de propagande un parc de contre-propagande, je n'aurais fait que poursuivre la recette, la manière de penser de la dictature dont on a hérité. Ce parc parle de la dictature, et au moment où cela peut être prononcé, écrit, construit, à ce moment-là, ce parc parle de la démocratie. Seule la démocratie peut nous donner la possibilité de réfléchir librement sur la dictature"<sup>691</sup>.

Cependant, dans les années qui suivirent, le parc fut délaissé en raison d'une probable urgence d'oublier et transformé en un parc d'attractions pour touristes occidentaux en quête d'exotisme. C'est justement l'attitude des jeunes Américains dans des postures fort décontractées lors des séances photo avec les bustes et les statues des anciens dirigeants communistes qui suscite l'intérêt de Belpoliti. En effet, alors que celui-ci dénonce un manque de respect à l'égard de la mémoire du pays visité, Belpoliti, sans afficher aucun jugement moral, observe dans l'attitude désinvolte des jeunes Américains non seulement un manque de respect, mais aussi son contraire : une manière de vivre et de s'approprier ce passé, « peut-être une manière pour jouer avec l'histoire en déjouant sa lourdeur insupportable<sup>692</sup> » et peut-être aussi « la seule manière [pour ces jeunes de] régler leur compte avec cette réalité-là<sup>693</sup> ». Comme le suggère Ferrario, le réalisateur du film *La strada di Levi*, le Memento park devient

---

<sup>690</sup> Cf. Gianni Vattimo, *Oltre l'interpretazione*, Roma-Bari, Laterza, 1994.

<sup>691</sup> Lise Herman, « Les Lieux de mémoire du communisme à Budapest » [en ligne], [s.l.], Nouvelle Europe, 2010. Disponible sur <<http://www.nouvelle-europe.eu/node/921>> (consulté le 09 juillet 2015).

<sup>692</sup> Orig. : « *è forse un modo per giocare con la storia eludendone l'insopportabile peso? Difficile rispondere* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 174.

<sup>693</sup> Orig. : « *Hanno pensato che è meglio dimenticare. E se non dimentichi si trasforma tutto in una cosa comica, satirica... i ragazzi americani che si fanno fotografare in quelle pose... per loro è l'unico modo di fare i conti con quella realtà* », Andrea Cortellessa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », op. cit., p. 245.

alors le point d'observation privilégié pour saisir l'attitude du visiteur occidental face à l'Histoire. « Ce musée dit beaucoup plus que ce qu'il voulait dire [...]. Peut-être dit-il plus sur les visiteurs que sur les statues...<sup>694</sup>. » Lors de l'interview ressort l'idée que si d'une part la passion des ruines ne date pas de notre époque, d'autre part depuis la chute du Mur de Berlin et les attentats de New York, « il y a une composante supplémentaire qui est le goût idéologique des ruines. Nous allons à la recherche de ces grandes cathédrales de l'idéologie qui sont des immenses *ready-made*, des lieux de réflexion mais aussi de divertissement<sup>695</sup> ». Comme si dans la « société liquide » dans laquelle nous vivons, selon l'heureuse définition du sociologue Zygmunt Bauman<sup>696</sup>, il n'y avait plus de frontière entre réflexion et divertissement<sup>697</sup>. Désormais, les geôles des services secrets communistes sont des pendants postmodernes au pré-moderne château de Dracula<sup>698</sup>. Tout se passe comme si la « fin de l'Histoire » proposée par Francis Fukuyama avait transformé les tragédies de l'Histoire en tragi-comédies.

Toutefois, Belpoliti ne manque pas de souligner que l'attitude des visiteurs du musée du nazisme de Nuremberg diffère considérablement de celle des visiteurs du Memento Park de Budapest. Elles sont même décrites de manière antithétique. En effet, le comportement des jeunes s'explique par un besoin d'oublier leur histoire récente. Comme l'observe Belpoliti, « si tu n'oublies pas, tout se transforme en quelque chose de comique, de satyrique...<sup>699</sup> ». Ainsi, le passé communiste est devenu un lot de souvenirs de voyage : T-shirts, colbacks et pins avec faucille et marteau, photos souvenirs avec des soldats de l'Armée rouge ou encore des reliques du mur de Berlin sont vendues aux coins des rues. Mais nous pourrions pousser notre hypothèse plus loin et voir dans cette dédramatisation et cette marchandisation de l'époque

<sup>694</sup> Orig. : « *Quel museo dice molto di più di quello che voleva dire [...]. Forse dice più sui visitatori che non sulle statue...* », *ibid.*, p. 246.

<sup>695</sup> Orig. : « *Però oggi, dopo il crollo del Muro e dopo Ground Zero, c'è una componente in più che è il rovinismo ideologico. Andiamo in cerca di queste grandi cattedrali dell'ideologia che sono degli immensi ready-made, luoghi di riflessione ma anche di divertimento* », *ibid.*, p. 223.

<sup>696</sup> Cf. Zygmunt Bauman, *Le Présent liquide*, *op. cit.*

<sup>697</sup> D'où, selon Régis Debray, une des causes de la crise de la société occidentale : « L'indécence de l'époque ne provient pas d'un excès, mais d'un déficit de frontières. Il n'y a plus de limite à parce qu'il n'y a plus de limites *entre*. Les affaires publiques et les intérêts privés. Entre le citoyen et l'individu, le nous et le je-moi. Entre l'être et le paraître. Entre la banque et le casino. Entre l'info et la pub. » Régis Debray, *Éloge des frontières*, *op. cit.*, p. 73.

<sup>698</sup> Plusieurs rumeurs associent Ceaușescu à Dracula. On raconte ainsi que le dictateur roumain aurait caché des enfants dans les grottes des Carpates et utilisé leur sang en tant qu'élixir de longue vie.

<sup>699</sup> Orig. : « *Hanno pensato che è meglio dimenticare. E se non dimentichi si trasforma tutto in una cosa comica, satirica... i ragazzi americani che si fanno fotografare in quelle pose... per loro è l'unico modo di fare i conti con quella realtà* », Andrea Cortellessa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », *op. cit.*, p. 245.

communiste un outil pour oublier le passé et ainsi éviter toute réflexion historique qui aurait suscité non pas l'ironie de Budapest, mais la réflexion de Nuremberg. Voici l'observation de Belpoliti à propos du Memento Park :

On veut oublier, la mémoire n'est pas élaborée, une sorte de libération est en route. Ailleurs les statues ont été abattues et détruites, ici en revanche on s'est dit : conservons-les pour qu'elles aient une valeur de mémoire... pourtant, d'une certaine manière, elles ont disparu plus encore que si elles avaient été détruites<sup>700</sup>.

Cette différence d'attitude est mise en scène au tout début du film par un champ contre-champ très efficace, qui oppose le silence des visiteurs du camp d'Auschwitz à la publicité assourdissante d'un *Soviet tour* qui conduit le touriste dans l'ancienne usine communiste de Nowa Huta à bord d'une vraie Trabant<sup>701</sup>.

Un autre lieu de la capitale hongroise dédié à l'époque communiste et qui soulève l'intérêt de Belpoliti est le Terror Háza Múzeum ou La Maison de la terreur. Contrairement au Memento Park, le Terror Háza Museum, qui a ouvert ses portes en 2002, est situé en plein centre ville, dans un bâtiment symbole de l'histoire récente de la Hongrie car d'abord siège de la Croix fléchée, le parti pro-nazi hongrois qui prit le pouvoir en 1944 et ensuite, après 1945, quartier général de la police politique du Parti communiste. Les deux musées diffèrent aussi par leurs fonctions car « Si le *Memento Park* veut éviter toute démonisation du passé et propose de construire une mémoire sur la réflexion et la compréhension, la *Maison de la Terreur* se propose comme exutoire face à un passé nécessairement traumatisant<sup>702</sup> ». En lisant les articles consacrés à ce musée, on peut discerner trois objectifs. Il s'agit de faire des crimes du communisme « le sommet qualitatif voire quantitatif des horreurs que l'humanité s'inflige à elle-même<sup>703</sup> ». D'autre part, on peut remarquer le parti pris de mettre sur le même plan

---

<sup>700</sup> Orig. : « *si vuole dimenticare, la memoria non viene elaborata, è in atto una sorta di liberazione. Altrove le statue sono state abbattute e distrutte, qui invece si è detto: conserviamole perché abbiano un significato di memoria... a un certo punto però vengono cancellate molto più che se fossero state distrutte* », *ibid.*, p. 243-244.

<sup>701</sup> Davide Ferrario, *La strada di Levi*, *op. cit.*

<sup>702</sup> Lise Herman, « Les lieux de mémoire du communisme à Budapest » [en ligne], *op. cit.*

<sup>703</sup> Paul Gradwohl, « La maison de la terreur – musée ou *Terror Háza Múzeum* », in Antoine Marès (éd.), *Lieux de mémoire en Europe centrale*, Paris, Institut d'études slaves, 2009, p. 110. Voir aussi : Alain Brossat et al. (éds), *À l'Est, la mémoire retrouvée*, Paris, La Découverte, 1990.

Il est à noter que si le musée a été inauguré la veille de la Journée nationale des victimes de la dictature communiste et si depuis 2007 la page d'accueil du site s'ouvre sur une citation de Zbigniew Brzezinski qui décrit le musée comme « une étape historique [...] pour rappeler à tout jamais l'horreur institutionnalisée d'une ampleur dont l'humanité n'avait jusqu'alors pas fait l'expérience », *ibid.* L'auteur de l'article souligne que cet extrait ne paraît que dans la page en anglais du site et qu'il est absent du site hongrois.



nazisme et communisme. Cette comparaison ne date pas d'aujourd'hui<sup>704</sup>, mais elle déclenche toujours des discussions, notamment « autour de la question de la légitimité politique et intellectuelle de la comparaison, laquelle débouche inévitablement sur la position des différents interlocuteurs à l'égard du communisme et de son héritage intellectuel et idéologique<sup>705</sup> » alors qu'il n'y a pas de discussion sur un possible héritage positif du nazisme, sauf quelques rares exceptions d'extrême droite. Toutefois, c'est la volonté de faire paraître ces deux périodes néfastes comme « ayant été imposées de l'extérieur à la population hongroise<sup>706</sup> » qui soulève le plus de critiques. En effet, selon Paul Gradwohl, le visiteur du musée en ressort avec l'impression qu'avant 1945 la Hongrie était une démocratie, que les Juifs y étaient bien traités, que les Hongrois après les annexions de 1938 se sont comportés de manière exemplaire avec les autres minorités et qu'en définitive il s'agit d'un peuple pacifique victime de forces exogènes à leur histoire et à leur culture. Pour que le message soit marquant, l'installation est focalisée sur des images, des sons et des vidéos qui laissent le visiteur pour le moins étonné : « Il y a une sorte de carrousel technologique avec de grandes installations, des choix artistiques plus ou moins discutables, [...] une sorte de Disneyland historiographique avec peu d'informations et beaucoup d'émotivité<sup>707</sup>. » Comme l'observe l'anthropologue Paul Gradwohl le but de cette mise en scène est de créer ainsi une interaction et une personnification du visiteur avec l'histoire hongroise.

Le contraste est saisissant entre une promotion de la science qui éclaire le passé et l'appel au sentiment de solidarité, à l'émotion pour des victimes au contour indéfini. Ce contraste prend aussi racine dans l'approche des créateurs du musée. Pour eux, la nature de cette institution est de faire appel aux émotions et de répondre aux besoins de la génération zapping. Le mauvais goût est donc un risque assumé, et le choc émotionnel un objectif. Un ascenseur auquel on ne peut pas échapper est l'occasion de présenter un film d'exécution sur un écran nécessairement proche de l'œil des visiteurs. Et les salles se succèdent avec des objectifs émotionnels manifestes, y compris les cellules reconstituées en sous-sol. Plus qu'un

---

<sup>704</sup> Que l'on pense à l'essai de Hannah Arendt, *La Nature du totalitarisme*, traduction et préface de Michelle- Irène Brudny de Launay, Paris, Payot, 1990.

<sup>705</sup> Henry Rousso, « La Légitimité d'une comparaison empirique », in Henry Rousso, *Stalinisme et Nazisme. Histoire et Mémoire comparées*, Bruxelles, Éditions Complexe, p. 14. Une des meilleures références sur ce sujet reste l'œuvre collective dirigée par Ian Kershaw et Moshe Lewin, *Stalinism and Nazism. Dictatorships in comparison*, Cambridge University Press, 1997.

<sup>706</sup> Boris Petric et Jean-François Gossiaux, « Introduction », in Boris Petric et Jean François Gossiaux (éds), *Europe mon amour, op. cit.*, p. 10-11. Les deux auteurs observent aussi qu'« à Riga, les autorités lituaniennes ont ouvert le musée des Occupations, traitant ainsi l'histoire du pays depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la chute du mur de Berlin comme un phénomène imposé à la société, diluant de la sorte toute forme de responsabilités locales dans ces expériences historiques », *ibid.*

<sup>707</sup> Orig. : « C'è una sorta di carosello tecnologico con grandi installazioni multimediali, soluzioni artistiche più o meno discutibili, dove se passi è come se vedessi una sorta di Disneyland storiografica con poca informazione e moltissima emotività », Andrea Cortellesa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », *op. cit.*, p. 242.

hommage aux victimes c'est l'établissement d'un lien visiteur-victime par le ressenti qui est visé. Ainsi le visiteur s'identifie à l'être qui a souffert et s'associe à lui. Ensuite, plus question de distance critique<sup>708</sup>.

On en conclut alors que presque dix ans plus tard, ce n'est plus l'heure de la trêve, mais de l'oubli qui apparaît sous différentes formes : marchandisation touristique, victimisation historique et ré-enterrement politique<sup>709</sup>.

Jusqu'ici, nous avons pu constater de la part des voyageurs, des historiens et des anthropologues une critique plus ou moins voilée à l'encontre de l'oubli, mais comme nous l'apprend le grand écrivain argentin Jorge Luis Borges avec sa nouvelle *Funes ou la mémoire* (1944), l'histoire d'un homme qui après un accident se souvient de tout, un excès de mémoire constitue un problème pour la santé mentale. Lorsque MacLean, vers la fin de son récit, se demande comment l'homme peut survivre malgré toutes les tragédies commises et subies, il ne trouve qu'une réponse : sa capacité à oublier le passé.

Après les goulags, après Auschwitz, après les trahisons et les déceptions, les humiliations et les mensonges, comment un homme peut-il vivre encore ? Hanté par les cauchemars, tourmenté par la mémoire, comment affronter l'horreur ? Uniquement, semble-t-il, grâce à notre capacité à oublier<sup>710</sup>.

Marc Augé, dans son essai *Les Formes de l'oubli*, observe fort justement que « l'oubli est nécessaire à la société comme à l'individu. Il faut savoir oublier pour goûter la saveur du présent, de l'instant et de l'attente, mais la mémoire elle-même a besoin de l'oubli : il faut oublier le passé récent pour retrouver le passé ancien<sup>711</sup> ». Il est alors intéressant de se demander quel est le passé qui remonte à la surface dans les anciens pays du Bloc soviétique et quelle est l'attitude des voyageurs.

---

<sup>708</sup> Paul Gradvohl, « La maison de la terreur – musée ou *Terror Háza Múzeum* », *op. cit.*, p. 116.

<sup>709</sup> Comme le met en relief l'anthropologue Zempléni dans son article, « La Politique au bord de la tombe », après la fin du communisme en Europe de l'Est on assiste à une vague d'enterrements et de ré-enterrements des hommes qui ont marqué les mémoires des dernières décennies. « Ce consensus funéraire est un des piliers du contrat social de l'ère postsoviétique » observe l'auteur hongrois. Toutefois, si d'une part ce genre de rites funéraires a permis de « circonvenir la confrontation avec un passé national exceptionnellement chargé », d'autre part la piété envers le mort qui caractérise le rituel funéraire a empêché « tout ajustement conscient et démocratique du passé et du présent », Andras Zempléni, « La politique au bord de la tombe. Hongrie (1989-2008) », in Boris Petric et Jean-François Gossiaux (éds), *Europe mon amour, op. cit.*, p. 62-81.

<sup>710</sup> Orig. : « *After the gulags, after Auschwitz, after the betrayal and deception, the humiliation and lies, how does a man live again? Haunted by nightmares, plagued by memory, how does one cope with the horror? Only, it seemed, through our capacity to forget* », Rory MacLean, *Stalin's Nose, op. cit.*, p. 206.

<sup>711</sup> Marc Augé, *Les Formes de l'oubli*, Paris, Payot et Rivages, 1998, p. 7.

## IV Le futur décliné au passé : l'ère du nationalisme

On sait que les différents régimes communistes avaient pour objectif de créer une société sans passé tournée vers un avenir radieux, comme en témoigne l'écrivain d'origine tchèque Milan Kundera dans *Le Livre du rire et de l'oubli*,<sup>712</sup> ainsi que les auteurs occidentaux étudiés dans *Au pays de l'avenir radieux*, par François Hourmant<sup>713</sup>. Toutefois, depuis la fin du communisme et les crises économique, sociale et politique qui suivirent, les voyageurs ne peuvent que constater que l'avenir promis par le matérialisme historique s'est sérieusement assombri. « Demain – écrit Stasiuk – en réalité n'advient jamais, car il s'arrête dans les pays éloignés, attiré par leur charme, corrompu ou peut-être fatigué tout simplement. Ce qui doit advenir ne parvient jamais jusqu'ici, parce qu'il s'use quelque part en route et se fige comme la lumière d'un phare lointain<sup>714</sup>. » L'Europe de l'Est, d'un trop de futur, (*Too Much Future* selon le titre du beau livre sur le mouvement punk en Allemagne de l'Est<sup>715</sup>), est passée à une absence de futur. Si le futur se dissipe à l'horizon, pour remplir le présent, au delà d'une occidentalisation lente et tourmentée, il ne reste à l'homme post-communiste que son propre passé. Ainsi, peut-on lire dans les pages de Rumiz ce message alarmiste lancé au début de son périple alors qu'il se promène dans une librairie de Mourmansk : « Dans les titres l'avenir a disparu, c'est le triomphe du passé. Raspoutine, l'épopée de l'Empire tsariste, les Romanov assassinés par des misérables sans Dieu ni maître<sup>716</sup>. » Et Palin d'observer dès son entrée en Slovénie : « Histoire et religion, deux des plus grands ennemis du communisme, sont célébrés partout. Ce n'est pas seulement l'odeur du communisme qui manque ici, c'est l'odeur du XX<sup>e</sup> siècle tout entier<sup>717</sup>. » Selon Toledo, la période qui suivit 1989 fut « l'âge d'or de la reconstruction » :

Des pays qui cherchent [...] à reconstruire, restaurer, redorer le patrimoine des temps jadis : l'âge béni des châteaux et des contes de fées, où nous voyons, par exemple, en Hongrie, le palais préféré de Sissi

---

<sup>712</sup> Milan Kundera, *Le Livre du rire et de l'oubli* [1979], traduit du tchèque par François Kérel, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1985.

<sup>713</sup> François Hourmant, *Au pays de l'avenir radieux*, *op. cit.*

<sup>714</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 102.

<sup>715</sup> Michael Boehlke et Henryk Gericke, *Too Much future. Le Punk en République Démocratique Allemande*, [s.l.], Allia, 2010.

<sup>716</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 55-56. Orig. : « *Dai titoli è sparito l'avvenire, trionfa il passato. Rasputin, l'epopea dell'Impero zarista, i Romanov uccisi dai malvagi senza Dio* », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>717</sup> Orig. : « *History and religion, two of communism's great enemies are celebrated everywhere [...]. It's not just any sniff of communism that's missing here, it's any sniff of the twentieth century* », Michael Palin, *New Europe*, *op. cit.* p. 11.

l'impératrice, Gödöllő, chef-d'œuvre de l'art baroque où elle aimait s'isoler, renaître de l'abandon, et partout ailleurs l'Ancien Régime architectural retrouver ses dorures<sup>718</sup>.

Ainsi, un peu partout, les vieux bâtiments reprennent les couleurs et les formes d'origine, des lieux de mémoire sont bâtis et d'autres démolis et les rues reprennent leurs anciens toponymes, ce qui entraîne des déconvenues si l'on croit MacLean quand il consulte un guide devenu en quelques mois complètement obsolète : « L'avenue Andrassy existait à nouveau et mon guide, publié moins d'un an plus tôt, était obsolète. Alors que les livres de Zita, une rangée de Baedeker tout abîmés entassés contre la vitre postérieure de la voiture et qui étaient antérieurs à la guerre et à l'occupation, étaient à jour<sup>719</sup>. » Si en réalité le nombre de rues qui ont changé de nom est assez réduit, cet extrait de MacLean évoque chez le lecteur d'une part le sentiment que l'Europe de l'Est est un espace en rapide transformation<sup>720</sup>, et d'autre part que la route entreprise remonte le temps vers des époques révolues. Si le passé récent est effacé, il est intéressant de se demander quelles sont les périodes mises en valeur puisque, comme l'observent les géographes Patrick Picouet et Jean-Pierre Renard, « chaque héritage peut être ultérieurement repris par la société, dans le cadre de ses nouvelles valeurs culturelles et de ses nouveaux projets<sup>721</sup> ». Afin de comprendre la direction identitaire prise par les anciens pays communistes, l'analyse des lieux de mémoire en Europe de l'Est sera à plus d'un égard utile. En effet, l'historien Pierre Nora, qui a tracé les lignes d'un nouveau terrain de recherche avec *Les Lieux de mémoire*, en particulier avec son texte introductif, *Entre Mémoire et Histoire. La Problématique des lieux*, observe que dans une période comme la nôtre, où l'on assiste à une inflation de la mémoire et où, en même temps, les historiens prennent de la distance par rapport à la mémoire pour passer à une « conscience historiographique », c'est à dire à une « histoire de l'histoire », le lieu de mémoire devient un lieu essentiel pour la recherche historique :

---

<sup>718</sup> Camille de Toledo, *Le Hêtre et le Bouleau*, *op. cit.*, p. 90.

<sup>719</sup> Orig. : « *Andrassy Avenue existed again and my guidebook, less than a year old, was out of date. But Zita's books, a row of tattered Baedeker's stacked against the rear window which predated both war and occupation, were current* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, *op. cit.*, p. 92.

<sup>720</sup> « On assiste alors à de nombreux débats pour savoir s'il faut rebaptiser les lieux, les places, les rues, déterminer de nouveaux héros. » Boris Petric et Jean-François Gossiaux, « Introduction », *op. cit.*, p. 12.

<sup>721</sup> Patrick Picouet et Jean-Pierre Renard, *Les Frontières mondiales, origines et dynamiques*, Nantes, Éditions du Temps, coll. « Une géographie », 2007, p. 126-127. Un constat mis en évidence également par Stasiuk de manière plus rude, quand à proximité du site archéologique de Histria, il refuse de le visiter car le passé est toujours retravaillé, voire reterritorialisé : « Quelque part sur la droite se trouvait Histria : Grecs, ruines, colonnes de marbre, septième siècle avant notre ère, mais je n'en avais rien à fiche. Plus le passé est vieux, pire il est. Il est usé par les pensées humaines, comme un annuaire téléphonique l'est par les doigts », Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 215.

L'étude des lieux de mémoire se trouve ainsi à la croisée de deux mouvements qui lui donnent, en France et aujourd'hui, sa place et son sens : d'une part un mouvement purement historiographique, le moment d'un retour réflexif de l'histoire sur elle-même ; d'autre part un mouvement proprement historique, la fin d'une tradition de mémoire. Le temps des lieux, c'est ce moment précis où un immense capital que nous vivons dans l'intimité d'une mémoire disparaît pour ne plus vivre que sous le regard d'une histoire reconstituée. Approfondissement décisif du travail de l'histoire, d'un côté, avènement d'un héritage consolidé, de l'autre<sup>722</sup>.

Mais surtout, les lieux de mémoire sont des sujets majeurs pour comprendre les tendances politiques, culturelles et sociales d'un pays, puisque « les lieux de mémoire ne sont pas *ce* dont on se souvient, mais *là* où la mémoire travaille ; non la tradition elle-même, mais son laboratoire<sup>723</sup> ».

À la suite du succès de l'approche historique de Nora, l'intérêt pour les lieux de mémoire a rapidement dépassé les frontières de l'Hexagone pour devenir un terrain de recherche fertile dans l'Europe entière. Des recherches sont menées sur l'Allemagne, l'Italie, ainsi que les anciens pays du bloc soviétique<sup>724</sup>. Sans entrer dans les particularités des différents pays, il est possible de tracer deux tendances majeures concernant la réhabilitation du passé pré-communiste. D'une part, on assiste à la volonté de renouer les liens avec l'Europe occidentale à travers la mise en valeur d'une histoire commune. Un exemple qui va dans ce sens est représenté par les lieux qui ont vu se dérouler la bataille d'Austerlitz. À ce propos, Daniela Tinková, dans son article « Austerlitz champ de bataille : deux siècles de mémoire vivante », constate qu'après la période communiste, où la plupart des activités mémorielles avaient cessé ou étaient réduites à une forme de semi-clandestinité, les lieux qui ont vu se dérouler la bataille d'Austerlitz assument un rôle sensible non seulement pour l'économie locale, mais surtout, selon les organisateurs, pour « soutenir la conscience de notre pays et de notre région, sur l'évolution historique dans le processus d'intégration européenne<sup>725</sup>. » On retrouve cette tendance aussi dans la rénovation des bâtiments de l'Empire austro-hongrois, comme par exemple le centre ville de Debrecen décrit par Chomette.

---

<sup>722</sup> Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire », *op. cit.*, p. xxiii.

<sup>723</sup> *Ibid.*, p. x.

<sup>724</sup> Cf. Georges Nivat (éd.), *Les Lieux de mémoire russe*, Paris, Fayard, 2007.

<sup>725</sup> Daniela Tinková, « Austerlitz champ de bataille : deux siècles de mémoire vivante », in Antoine Marès (éd.), *Lieux de mémoire en Europe centrale*, *op. cit.*, p. 56.

Je me souviens d'une ville décrépite et très grise, aux façades baroques couvertes de suie, aux vitrines défraîchies, aux trottoirs sombres. Depuis, le centre-ville a fait peau neuve. La vaste place centrale n'est plus cette autoroute urbaine où les voitures roulaient à tombeau ouvert [...]. Les façades des magnifiques immeubles sont redevenues clinquantes, rendues à leurs origines « Mitteleuropa », repeintes aux couleurs jaune ocre, vert ou bleu ciel, et les stucs baroques des corniches ont été dépeussés<sup>726</sup>.

D'autre part, l'identité nationale est à reconstruire et à protéger. Ainsi, à côté des manifestations en honneur de la bataille d'Austerlitz toujours en Slovaquie,

le premier mai 2004, jour de l'adhésion de la Slovaquie à l'Union européenne, le Conseil libre de la nation slovaque fut fondé sur la colline de Devín par Viliam Hornáček, président de l'association de l'intelligentsia slovaque Racines et Slovakia plus. L'objectif de cette nouvelle association était de protéger la culture nationale slovaque qui aurait été, selon le président Hornáček, en péril dans l'Union européenne<sup>727</sup>.

Toutefois, un regard sur une carte politique européenne ou les nombreuses analyses des statistiques électorales permet de constater que cette vague de nationalisme et de régionalisme souvent xénophobes ne se limitent pas à l'Europe orientale, mais touche l'Europe entière, même dans des pays avec une longue et solide tradition démocratique<sup>728</sup>. Edgar Morin, dans un article paru dans *Le Monde*, écrit qu'une « crise générale du futur a atteint l'ensemble du globe depuis les années 1970. La désintégration de la certitude d'un avenir meilleur a suscité un reflux généralisé sur le passé, a entraîné les ressourcements identitaires et a drainé les aspirations communautaires dans la religion, l'ethnie, la nation<sup>729</sup> ». Cette crise remonterait selon le penseur français aux années 1970, c'est-à-dire, pour reprendre Zygmunt Bauman, « aux premières années de l'assaut néolibéral contre l'État social<sup>730</sup> ». Selon le sociologue d'origine polonaise, c'est à cette période que l'on trouve l'origine de la séparation entre pouvoir et politique, avec d'un côté un pouvoir de plus en plus mondialisé, internationalisé et aléatoire, et de l'autre une politique de plus en plus enracinée au territoire. On assiste alors à une explosion de la fonction de l'État, c'est à dire que l'État perd sa fonction sociale pour n'agir que dans le seul domaine sur lequel il a encore prise : celui du territoire.

---

<sup>726</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 256.

<sup>727</sup> Gabriela Kiliánová, « Le château de Devín, lieu de mémoire slovaque, hongroise et autrichienne », in Antoine Marès (éd.), *Lieux de mémoire en Europe centrale*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>728</sup> Il suffit de penser aux succès électoraux du Front national en France, du Parti libéral (FPÖ) de Jörg Haider en 1986 en Autriche, de la Lega Nord en Italie, du British National Party au Royaume-Uni, du Parti de la Liberté (PVV) de Geert Wilders, etc.

<sup>729</sup> Cité in Jacques Barrot, Bernard Elissalde et Georges Roques, *Europe Europes*, *op. cit.*, p. 270.

<sup>730</sup> Zygmunt Bauman, *Le Présent liquide*, *op. cit.*, p. 28.

Ainsi, si le pouvoir est devenu extra-territorial, voire mondialisé, la politique en revanche est restée ancrée à un niveau local et sa seule manière de survivre est de « capitaliser la peur<sup>731</sup> » :

Comme l'argent liquide, prêt pour n'importe quel type d'investissement, le capital-peur est susceptible de produire n'importe quel type de profit, commercial ou politique. [...] Le respect de l'ordre, de plus en plus réduit à la promesse de sécurité personnelle [...] est devenu l'un des principaux arguments de vente, sinon le principal, dans les programmes politiques et les campagnes électorales<sup>732</sup>.

Comme l'affirme également le journaliste anglais Andy Beckett, toujours repris par Bauman : « À une époque où toutes les grandes idées ont perdu leur crédibilité, la peur d'un ennemi fantôme est tout ce qu'il reste aux politiciens pour conserver leur pouvoir<sup>733</sup>. » Au sein des États nationaux on passe ainsi de « l'état social », avec son modèle de communauté inclusive, à un État « soumissionnaire », de « contrôle du crime », de « justice criminelle » : un État « pénal »<sup>734</sup>.

Si l'idée de « société ouverte » symbolisait à l'origine l'autodétermination d'une société libre qui chérit sa propre ouverture, elle évoque désormais souvent l'expérience terrifiante d'une population hétéronome, désemparée et vulnérable, confrontée à des forces qu'elle ne contrôle ni ne comprend vraiment, voire écrasée par elle ; une population horrifiée de se voir indéfendable, obsédée par l'étanchéité de ses frontières et par la sécurité des individus qui vivent à l'intérieur de ces frontières, alors que c'est précisément cette imperméabilité, cette sécurité de vie qui lui échappent et qui semblent devoir lui échapper tant que la planète sera soumise à une mondialisation exclusivement négative<sup>735</sup>.

De l'analyse de Bauman ressort le portrait d'une société contemporaine désemparée à la recherche d'une identité vis-à-vis d'une liquidité qui empêche toute possibilité de prise ferme et rassurante sur l'actualité.

Toutefois, si les sociétés occidentales se réfugient dans la recherche d'une identité nationale, c'est justement la présence de ce passé nationaliste qui aimante l'œil des voyageurs et en fait un point central de l'imaginaire occidental de l'Europe de l'Est. Les exemples sont nombreux. Ainsi en Roumanie, Rumiz exprime sa surprise quand il découvre que les couleurs qui éclairent les rues n'ont pas la fonction d'enjoliver la ville lors des fêtes de Noël, mais qu'il

---

<sup>731</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>732</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>733</sup> Cf. Andy Beckett, « The Making of the Terror Myth », *The Guardian G2*, 15 octobre 2004, p. 2-3. Cité par Zygmunt Bauman, *Le Présent liquide*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>734</sup> Loïc Wacquant, « Comment la "tolérance zéro" vint en Europe », *Manière de voir*, 2001, n° 56, p. 38-46. Cité par Zygmunt Bauman, *Le Présent liquide*, *op. cit.*, p. 68.

<sup>735</sup> *Ibid.*, p. 15-16.

s'agit des couleurs des drapeaux roumains mettant en avant l'orgueil et l'identité nationale : « Partout, des lumignons qui paraissent de Noël et, en revanche, sont nationalistes, jaunes, rouges et bleus. » Et de conclure : « Ici les gens n'ont rien pour vivre, mais le patriotisme se vend à foison<sup>736</sup>. » Lors de la visite à la vierge noire de Jasna Góra, défini comme « le lieu spirituel de la Pologne », au-delà de la laideur de Czestochowa, (plus proche de « l'atmosphère désespérée » des villes industrielles que de Canterbury ou de Melk) et de l'ironie qu'un regard « anglais, protestant et de passage<sup>737</sup> » peut porter sur une foule de pèlerins venus chercher l'aide de Dieu aux pieds d'une statue en bois, Goodwin et ses deux compagnons sont étonnés par le climat nationaliste de ce lieu spirituel : « Le musée, comme les murs votifs, proposait des candidats au souvenir, chacun évoquait un épisode de l'histoire de la Pologne<sup>738</sup>. » Souvent dans les anciens pays d'Europe de l'Est le voyageur, tel Maspero, dénonce l'orgueil national et nationaliste de ses habitants :

On ne plaisante pas avec les Albanais sur ces choses-là. De même que l'on n'aurait pas idée de plaisanter avec les Grecs quand ils vous disent que leur civilisation est la première du continent et leur patrie la mère de la beauté, avec les Bulgares quand ils vous affirment que leur pays est le creuset de l'écriture cyrillique et donc le ciment de la religion orthodoxe et de toutes les langues slaves (même si les Macédoniens leur dénie ce privilège qu'ils revendiquent pour leur compte [...]), les Roumains quand ils vous soutiennent qu'ils sont les seuls vrais héritiers de l'Empire romain, les Serbes quand ils revendiquent d'avoir été les boucliers de la chrétienté contre le Turcs, etc.<sup>739</sup>

Rumiz ne manque pas de souligner les tensions entre les différentes nations : « J'ai le sentiment de me retrouver dans un vortex de nations qui se regardent avec peu de sympathie<sup>740</sup> », et encore : « 'Attention aux Bulgares', te disent les Roumains, exactement ce que les Hongrois disent d'eux. Et ils racontent des étrangers dépouillés et laissés en slip sur la route<sup>741</sup>. » En Ukraine, dans la gare d'Oujgorod, définie par Rumiz comme « un petit bijou » se trouve un mausolée consacré à Gyrgy Kirpo, ex-ministre ukrainien, « éliminé – dit-on – par les philo-russes », « l'hostilité vis-à-vis de Moscou est palpable. À la caisse numéro cinq, une

<sup>736</sup> Orig. : « *Ovunque, lumini che paiono natalizi e invece sono nazionalistici, gialli, rossi e blu. Qui la gente non ha di che campare, ma il patriottismo si vende a chili* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 76.

<sup>737</sup> Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 111. Orig. : « *English, Protestant, passing through* », *On Foot to the Golden Horn*, op., cit., p. 86.

<sup>738</sup> *Ibid.*, p. 112. Orig. : « *The museum, like the votive walls, proposed candidates for remembrance, each exhibit recalling a moment in Poland's history* », *ibid.*, p. 87.

<sup>739</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 139.

<sup>740</sup> Orig. : « *Ho la sensazione di trovarmi in un vortice di nazioni che si guardano con poca simpatia* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 34.

<sup>741</sup> Orig. : « *"Attento ai bulgari", ti dicono i rumeni, esattamente come gli ungheresi dicono di loro. E raccontano di stranieri rapinati, lasciati in mutande sulla strada* », *ibid.*, p. 81.



mégère refuse de répondre dans la langue que j'utilise depuis trente jours sans aucun problème, même dans les républiques baltes<sup>742</sup> ».

Il est donc utile à plus d'un égard d'étudier les raisons de cet engouement pour le nationalisme et la vie politique locale, d'autant plus qu'il est difficile d'en trouver des traces dans un récit de voyage en Europe occidentale, à moins qu'il ne s'agisse d'un reportage fait dans l'urgence ou d'un certain engagement de l'auteur<sup>743</sup>, alors que comme nous venons de l'exposer, en Europe de l'Est le retour du passé et du nationalisme occupe un rôle central dans l'imaginaire de cette partie de l'Europe.

## V Le fantôme de Sarajevo

Si les exemples rapportés précédemment soulignent un orgueil national que l'on pourrait trouver dans d'autres pays européens, ce qui fascine les voyageurs occidentaux et qui les étonne, c'est l'obsession de la plupart des Européens de l'Est pour le passé. Au début de son voyage le long de la nouvelle frontière de l'Union européenne, Chomette est certainement surpris lui-aussi par l'omniprésence des drapeaux grecs, comme nous l'avons vu précédemment. En Hongrie, MacLean assiste à une leçon d'histoire de la part de son hôte qui accuse Churchill d'avoir émietté l'intégrité de son pays :

Il prit un atlas moderne dans la bibliothèque. La première carte était historique : la Hongrie comme elle était avant la Grande Guerre. « Voici la Hongrie. Churchill a donné la Transylvanie à la Roumanie, le Burgerland à l'Autriche, le Banat à la Yougoslavie. Partie. Notre terre. » Il frappa le royaume du doigt. « Voici notre terre »<sup>744</sup>.

Si la faute historique est grave, cet extrait explicite parfaitement les revendications constatées par les écrivains-voyageurs. Cette exigence prend la forme d'une statue à Debrecen :

---

<sup>742</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 206-7. Orig. : « *L'ostilità verso Mosca è palpabile. Alla cassa numero 5 una megera si rifiuta di rispondere nella lingua che per trenta giorni ho usato senza difficoltà, anche nelle repubbliche baltiche* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 206-207..

<sup>743</sup> C'est par exemple le cas de Paolo Rumiz avec son récit à travers le nord de l'Italie à la recherche des origines du succès du parti populiste de la Ligue lombarde, *La secessione leggera. Dove nasce la rabbia del profondo Nord* [1997], Milano, Feltrinelli, coll. « Universale economica », 2001.

<sup>744</sup> Orig. : « *He took a modern atlas from the bookshelf. Its first map was historical; Hungary as she was before the Great War. 'This is Hungary. Churchill gave Transylvania to Romania, Burgerland to Austria, Bánát to Yugoslavia. Gone. Our land.' He stabbed the kingdom with his finger. 'This is our land'* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 83.

Elle représente une femme nue, très belle, mais à laquelle il manque un bras, une demi-jambe et une jambe entière. Eszter [l'interprète] raconte que cette statue existait depuis les années 1930, mais qu'elle avait été retirée dans les années 1950 par les autorités communistes. Retrouvée dans le grenier d'un bâtiment municipal en 2000, elle a été installée à sa place d'origine<sup>745</sup>.

Selon l'interprète, elle est toujours fleurie et représente la mutilation subie par la Hongrie lors du traité de Trianon. La note dit : « Cette statue symbolise la Hongrie qui pleure ses enfants kidnappés par le traité de Trianon. » Le Trianon, ainsi que la France, deviennent des lieux répugnants. « “*France ? Pouch ! Bad country ! I don't like France. Trianon ! Trianon !*”<sup>746</sup> » s'exclame une des personnes rencontrées. Mais c'est surtout le souvenir de la guerre en ex-Yougoslavie qui fait surgir l'intérêt du nationalisme vis-à-vis de cette région. Stasiuk ouvre sa carte de l'Europe de l'Est pour évaluer la distance séparant sa ville de Sarajevo, et il définit la Slovénie comme le pays où a commencé la dernière guerre en Europe<sup>747</sup>. Rumiz pour sa part a été envoyé spécial pendant la guerre pour le journal de Trieste *Il Piccolo* et pour le journal national *La Repubblica*. Les images de cette guerre reviennent souvent dans ses pages. Quant à Maspero, qui traverse les Balkans pendant les années de la guerre, il est littéralement hanté par cette présence inquiétante qui, comme nous verrons, le renvoie à d'autres guerres.

Car encore une fois : comment traverser les Balkans en paix sans mettre, à chaque instant, sur chaque paysage, sur chaque figure, ceux des Balkans en guerre que l'on a connus ? il n'y a pas eu de jour durant notre voyage où, ne serait-ce que par trois mots au détour du chemin, Klavdij n'ait soudain évoqué Vukovar et Dubrovnik, et moi Sarajevo<sup>748</sup>.

D'autant plus que son compagnon de voyage est un Slovène qui connaît parfaitement les conséquences des nationalismes puisque sa femme, d'origine croate, a dû quitter son lieu de travail :

Nous n'étions pas ethniquement purs. Moi, j'étais français, suspect de ne pas nourrir la flamme nationale indispensable. Ranka, c'était plus grave : elle est née en Croatie, et son père est un Serbe de Slavonie. [...] Pour nous, la vie est devenue intenable. Une circulaire du secrétariat à la Santé de la ville de Ljubljana avait décrété que tous les postes de l'administration devaient être tenus par des Slovènes<sup>749</sup>.

---

<sup>745</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, op. cit., p. 156.

<sup>746</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>747</sup> La guerre en ex-Yougoslavie a commencé justement avec la déclaration d'indépendance de la Slovénie. Les combats furent de courte durée et les pertes nulles si on les compare au carnage entre Croates, Serbes et Bosniaques.

<sup>748</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 187.

<sup>749</sup> *Ibid.*, p. 37.

À la lecture de ces extraits, l'Europe de l'Est devient un monde à part, dangereux, qui vit dans une temporalité qui n'est pas celle de l'Occident, d'où le trouble et l'inquiétude palpables dans les descriptions des auteurs. Ici, le nationalisme n'est pas un refuge, mais un temps de récriminations, de luttes, de comptes à régler dont l'exemple le plus marquant est celui de la guerre en ex-Yougoslavie.

Avant d'étudier les prises de position des auteurs, il est utile de s'interroger sur les raisons de ces comportements, car il serait grave de croire que la cause de ces haines nationales est due à la présence d'un air vicié qui soufflerait dans le Balkans, et plus généralement dans l'Europe de l'Est, comme le laisse imaginer l'auteur de *Balkan Ghost*, Robert Kaplan. En revanche, une attitude plus raisonnée nous renvoie à une réflexion sur le concept de nation. En effet, contrairement aux pays occidentaux où les Nations ont depuis longtemps trouvé les limites sur lesquelles se bâtir et se déterminer, en Europe de l'Est, à l'exception de l'Empire des Tsars, les nombreux bouleversements historiques ont entravé la création d'États-nationaux stables. Comme l'observe Antoine Marès, ici

le rapport entre peuple, nation et État est fondamentalement différent de celui qu'a connu la France. Par ailleurs, cette Europe centrale des Habsbourg et des États successeurs a été marquée par une tension permanente entre le centre et la périphérie, faisant de l'État-nation un objectif rarement atteint, malgré les efforts du centre pour résoudre les rapports avec ses périphéries, par compromis, par assimilation, par répression...<sup>750</sup>.

Déjà István Bibó dans *La Misère des petits États d'Europe centrale*<sup>751</sup>, publié en 1946, soulignait les difficultés des pays d'Europe centrale à se créer une unité et une identité nationales. En effet, remarque Bibó, ces pays non seulement ont connu une formation tardive par rapport aux États occidentaux, à l'exception de l'Italie et de l'Allemagne, mais

le territoire revendiqué par l'imaginaire « national » de chaque groupe de population est toujours plus vaste que celui qui lui est assigné par la réalité des frontières. Cette non-coïncidence des représentations territoriales et des frontières réelles plonge la communauté ethnique et linguistique concernée dans une crise d'identité nationale quasi permanente<sup>752</sup>.

---

<sup>750</sup> Antoine Marès, « Introduction », in Antoine Marès (éd.), *Lieux de mémoire en Europe centrale*, op. cit., p. 9.

<sup>751</sup> István Bibó, *La Misère des petits États d'Europe centrale* [1946], traduit du hongrois par Georges Kassai, Paris, L'Harmattan, 1986.

<sup>752</sup> Jacques Le Rider, « Introduction. La production du national en Europe centrale et orientale au XIX<sup>e</sup> siècle ou la conversion de la discontinuité en continuité », in Daniel Baric, Jacques Le Rider et Drago Roksanđić (éds), *Mémoire et Histoire en Europe centrale et orientale*, op. cit., p. 16.

Qui plus est, comme observe Jacques Le Rider, il y a un manque de continuité historique. La Pologne, qui après avoir été une puissance européenne pendant des siècles disparaît au XIX<sup>e</sup> siècle partagée entre la Russie, la Prusse et les Habsbourg, est l'exemple parfait de ce que le germaniste appelle « contre-histoire<sup>753</sup> ». On observe ici que le problème de la continuité historique est central dans l'identité nationale et par conséquent dans les problèmes et les tensions nationalistes d'Europe orientale car sans continuité il n'y a pas d'identité. « L'identité est menacée si l'on admet la discontinuité », affirme Le Rider<sup>754</sup>.

Ainsi le XIX<sup>e</sup> siècle, période par excellence de la production des discours sur l'identité nationale, est aussi l'époque par excellence de l'invention des continuités par dessus et par delà les discontinuités parfois les plus béantes. Plus on avance sur la carte européenne d'ouest en est, plus on a le sentiment d'une insoutenable évidence des discontinuités dans le devenir historique des différentes aires culturelles et linguistiques qui confortent le sentiment d'identité nationale. [...] On peut souligner que cette conscience malheureuse de la discontinuité, inspirant le besoin de construire de belles continuités, est liée au statut historiquement fragile de sociétés dont la modernisation a suivi un autre rythme qu'à l'ouest de l'Europe<sup>755</sup>.

Aujourd'hui encore, « comme au XIX<sup>e</sup> siècle, les dirigeants nationalistes mettent l'histoire au service de leurs ambitions politiques et des historiens universitaires participent à cette utilisation manipulatrice de leurs travaux. Comme l'indique Petric dans l'introduction du recueil *Europe mon amour*, la récupération du passé est dirigée surtout vers une exaltation des héros nationaux liés à l'époque des indépendances nationales.

Cette effervescence collective autour du passé et la réécriture de l'Histoire s'inscrivent souvent dans une forme de nationalisme impliquant un nouveau regard sur le contrat social dans tous ces pays. Les élites politiques s'emparent de cette demande sociale pour construire un discours souvent nationaliste et développer une mémoire nationale provoquant souvent des tensions à l'intérieur du corps social ou des problèmes diplomatiques avec leurs voisins<sup>756</sup>.

Après avoir mis en relief l'intérêt de nos auteurs à l'égard de l'évolution politique, passons à l'analyse de leurs réactions entre gêne, insouciance et inquiétude. L'embarras ressenti à l'égard du nationalisme en Europe de l'Est est manifeste chez Goodwin, particulièrement dans les pages consacrées à la visite du sanctuaire de Jasna Góra où il

---

<sup>753</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>754</sup> *Ibid.*, p. 18. Pour la construction des nations en Europe, on lira avec intérêt Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales. Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Seuil, 1999.

<sup>755</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>756</sup> Boris Petric et Jean-François Gossiaux, « Introduction », *op. cit.*, p. 12.

affirme pouvoir « bien comprendre » l'association entre église et nation, mais que « voir l'église détournée par le sentiment national [le] mettait mal à l'aise<sup>757</sup> ». Cet extrait est particulièrement intéressant non seulement parce que pour Goodwin l'association entre église et pouvoir plonge la Pologne, et plus généralement l'Europe de l'Est, dans un monde pré-moderne réactivant ainsi des stéréotypes que nous avons déjà eus l'occasion de traiter<sup>758</sup>, mais aussi parce que la gêne ressentie par l'auteur est due au fait que l'Europe de l'Est, et dans ce cas la Pologne, est le reflet d'une image passée de l'Occident pour laquelle le voyageur occidental ressent de la honte. Et d'ailleurs, comment comprendre autrement son embarras sans tenir compte du fait que l'auteur est citoyen d'une nation qui regarde son souverain comme un symbole d'identité nationale et surtout que ce souverain est à la tête d'une église nationale, l'Église anglicane ?

Une autre posture fréquente chez les voyageurs occidentaux consiste à considérer ce sursaut de nationalisme comme un résidu inoffensif du passé. Cette position, nous la retrouvons chez Belpoliti à propos de la situation précaire en Ukraine lorsqu'il assiste à un festival de musique. Cinq ans après les violences survenues lors des manifestations à la suite de l'homicide du chanteur Igor Bilozir et qui ont conduit à la Révolution orange<sup>759</sup>, Belpoliti laisse entendre que l'opposition entre pro-russes et nationalistes ukrainiens se résume à une sorte de défoulement des haines et des frustrations réprimées pendant la longue période communiste, mais qui de toute manière n'empêcheront pas l'occidentalisation et donc la pacification de la région, comme le même auteur le laisse deviner lors de son interview avec Cortellessa : « Cinq ans après la lutte de civilisations, voilà ce qui reste : des jeunes gens qui écoutent de la musique occidentale chantée en Russe. Et tu comprends que cela a été une fausse bataille, qu'une autre chose, qui balaie tout, est déjà arrivée<sup>760</sup>. » Aujourd'hui, nous

<sup>757</sup> « Pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, alors que la Pologne était introuvable sur les cartes et les diplomates polonais absente des cours (sauf à la Sublime Porte, qui a toujours refusé d'admettre la disparition de son ancien ennemi), cette Pologne spirituelle, gouvernée par Marie, survécut dans cette rencontre du patriotisme et de la foi : *Polonia Semper Fidelis*. Je pouvais bien comprendre cela, mais je n'étais pas polonais [sic], et voir l'Église détournée par le sentiment national me mettait mal à l'aise », Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 113. Orig. : « *And all through the nineteenth century, when you couldn't find Poland on the maps, or Polish diplomats at any court (except the Sublime Port, which always refused to admit to the disappearance of its ancient foe), this spiritual Poland, ruled by Mary, survived in the meeting of patriotism and faith: Polonia Semper Fidelis. I could grasp this much, but I wasn't a Pole, and I didn't feel comfortable to find the Church hijacked by national feeling* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 87-88.

<sup>758</sup> À ce propos, il est intéressant de noter que lors de sa traversée de la Pologne, Goodwin a l'impression d'être un pèlerin du Moyen Âge.

<sup>759</sup> Igor Bilozir (1955-2000) était un chanteur populaire indépendantiste ukrainien.

<sup>760</sup> Orig. : « *Cinque anni dopo questo scontro di civiltà, ecco quello che resta: dei giovanotti che ascoltano musica occidentale cantata in russo. E capisci che è stata tutta una falsa battaglia, che è già arrivata un'altra cosa che spazza via tutto* », Andrea Cortellessa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco

savons combien les prévisions de l'auteur italien étaient erronées. Toutefois, l'attitude de Belpoliti ne s'explique pas uniquement par un optimisme excessif ou une connaissance superficielle de l'histoire de cette région, mais aussi par la recherche constante de similitudes entre son Europe post-communiste et l'Europe de *La Trêve* de Primo Levi. Il s'agit là de l'attitude typique de celui que Marfè définit comme le « voyageur érudit » : celui qui cherche des ressemblances entre le monde réel et le monde en papier et qui souvent considère le monde en papier plus vrai que celui réel<sup>761</sup>. Certes, le voyageur érudit est difficilement frappé par les visions de l'*hidalgo* de Cervantès, mais néanmoins, comme l'observe l'écrivain portugais José Saramago dans *Pérégrinations portugaises* : « Nous sommes finalement très fautifs quand nous nous obstinons à lire la réalité dans des livres qui la présentent de façon différente<sup>762</sup>. »

Rumiz et Maspero assument, en revanche, une attitude plus critique à l'égard de la situation européenne. Bien sûr, ils ne cachent pas leur inquiétude envers la gravité des événements qui se déroulent en Europe de l'Est. Maspero, tout au long de son voyage, ne peut s'empêcher de penser à la guerre en ex-Yougoslavie. Rumiz, lui, souligne les correspondances entre les événements en Ukraine et en Serbie :

Je repense aux tambours de guerre qui ont mis le feu à Belgrade, en 1989, aux rassemblements bellicistes bénis par les popes et les archimandrites dans la plaine de Kosovo Polje<sup>763</sup> ; je me rappelle la tension bâtie autour des monastères de Serbie méridionale. Cette fois aussi, en Ukraine, je sens une puanteur d'encens<sup>764</sup>.

Mais, au delà de l'inquiétude suscitée par ce tournant nationaliste, leurs inquiétudes dépassent les frontières orientales et deviennent un problème européen. En effet, contrairement à ceux qui considèrent l'élargissement de l'Europe comme inéluctable et indissociable de son occidentalisation, Rumiz a le sentiment que l'Europe est en train de se réduire : « Le Mur est tombé, mais un morceau d'Europe s'éloigne de nous, va à la dérive

---

Belpoliti e Davide Ferrario », *op. cit.*, p. 212.

<sup>761</sup> Voir en particulier le chapitre « Il collezionismo erudito », in Luigi Marfè, *Oltre 'la fine dei viaggi'*, *op. cit.*, p. 37-58.

<sup>762</sup> José Saramago, *Pérégrinations portugaises*, traduit du portugais par Geneviève Leibrich, Paris, Seuil, 2003, p. 68.

<sup>763</sup> Kosovo Polje, plus connue sous le nom de plaine des Merles, est considéré comme le lieu de mémoire en absolu de l'identité nationale serbe.

<sup>764</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 275. Orig. : « Ripenso ai tamburi di guerra che incendiarono Belgrado nell'89, i raduni guerrafondai benedetti da pope e archimandriti nella piana di Kosovo Polje ; ricordo la tensione costruita attorno ai monasteri della Serbia meridionale. Anche stavolta in Ucraina sento puzza d'incenso », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 224.

dans un labyrinthe de frontières, sécessions, désastres guerriers et environnementaux. Nous sommes en train de le perdre. Notre monde se rétrécit<sup>765</sup>. » Pour l'auteur italien cette dérive ne dépend pas du départ des minorités allemandes, comme le laisse imaginer Goodwin, ou d'une prétendue incompréhension entre deux mondes antithétiques, l'un civilisé et l'autre barbare, l'un moderne et l'autre pré-moderne, mais de la méconnaissance et surtout de l'indifférence de l'Occident envers cette partie du continent. « Que sait donc l'Europe des blessures de ces contrées ?<sup>766</sup> » se demande l'auteur italien alors qu'il traverse la Pologne. C'est la même question que le sociologue Dominique Wolton se pose dans son essai :

Le discours global sur l'Est [...] permet de dénoncer « les dérives nationalistes » de l'Est sans éprouver le besoin de différencier ces mouvements nationalistes. Tous sont mis dans le même sac. Quel adulte, et quel jeune Européen, connaît aujourd'hui l'histoire de ces pays, ne serait-ce que le début du siècle ? Pour conserver leur mémoire, au moins aurait-il fallu dans les quarante années noires de la guerre froide continuer à l'enseigner dans les écoles de l'Ouest. Il en fut rien et, depuis 1989, il n'y a pas eu non plus de changement dans les programmes scolaires. Notre absence de curiosité est à la mesure de la culpabilité à l'égard de cette moitié de nous-mêmes, ignorée pendant quarante ans. Ce miroir a quelque chose d'insupportable, alors on le brise<sup>767</sup>.

L'Europe de l'Est reste alors pour l'Occident une *terra incognita* incompréhensible et insaisissable. De même que Rumiz, Maspero s'inquiète de la montée du nationalisme en Europe de l'Est et lui aussi regrette un passé multiculturel quand il compare Russé, la ville cosmopolite d'avant guerre d'Elias Canetti, où « on entendait le bulgare, le turc, l'espagnol des Séfarades, le grec, l'albanais, l'arménien, le rom des Tziganes, à quoi il faut ajouter au moins le russe, l'allemand parlé par les agents commerciaux, et probablement, encore, cette *langue franque* commune à tous les ports des Balkans » et la ville contemporaine où

la population homogène ne parle que bulgare [...] et, naturellement, l'anglais, dans l'inévitable hôtel en béton de vingt étages entre fleuve et ville ancienne, faisant autour de lui un vide dont on devinait que, jadis, il avait été rempli par d'autres petites rues ombragées et d'autres demeures cossues, avec leurs balcons à fioritures, leurs treilles, leurs glycines et leurs jardinets<sup>768</sup>.

---

<sup>765</sup> Quand Rumiz dit que l'Europe se rétrécit, il pense certainement à la Mitteleuropa de l'époque faste de sa ville natale de Trieste : « Personne ne m'ôtera la conviction que l'Europe était plus européenne il y a un siècle, quand ma grand-mère se rendait en train, dans la journée, de Trieste jusqu'en Transylvanie. » Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 255. Orig. : « *Nessuno mi toglierà la certezza che l'Europa era più Europa un secolo fa, quando mia nonna andava in treno in giornata da Trieste alla Transilvania* », *Trans Europa express*, op. cit., p. 208.

<sup>766</sup> *Ibid.*, p. 209. Orig. : « *Che ne sa l'Europa delle ferite di qui?* », *ibid.*, p. 173.

<sup>767</sup> Dominique Wolton, *Naissance de l'Europe démocratique*, op. cit., p. 256.

<sup>768</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 391.

Néanmoins, Maspero ne se limite pas à regretter un passé plus exotique et harmonieux, ni à observer l'appauvrissement contemporain. En effet, comme il l'écrivait déjà dans son premier récit de voyage le long du RER B, *Les Passagers du Roissy-Express*, le but de son voyage ne se réduit pas à « regard[er] les paysages, les admir[er] ou les détest[er] suivant le cas, cherch[er] les traces du passé, visit[er] les musées et [...] saisir la géographie des lieux et des gens<sup>769</sup> » : considérer l'Autre comme un simple spectacle. Mais plutôt de le considérer comme un miroir, non pas un miroir à briser, mais à regarder avec attention car il reflète toujours une image de soi. Autrement dit, pour reprendre les paroles de Maspero, « plutôt que de regarder, dire : ça me regarde<sup>770</sup> ». La langue française souligne d'ailleurs fort bien la double fonction que le verbe « regarder » couvre pour Maspero : tout d'abord « s'appliquer à voir quelqu'un ou quelque chose », mais aussi « avoir rapport à quelque chose »<sup>771</sup>. Je regarde l'autre, l'autre me regarde et je me regarde par l'autre du moment que, comme l'observait Jean-Paul Sartre dans *L'Existentialisme est un humanisme*, « pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre. L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi<sup>772</sup> ». De plus, la rencontre avec l'autre est aussi une réflexion sur son propre pays et dans notre cas particulier sur l'Europe. Dans ce cas, il ne s'agit pas d'une structure dichotomique comme nous en avons déjà vu, mais encore une fois d'une interrelation symbiotique. En effet, Maspero ne considère pas cette partie du continent comme une anomalie européenne, mais comme un espace européen à part entière. La guerre dans les Balkans, ainsi que la montée des nationalismes, sont un problème européen.

Qu'on ne me parle pas d'une quelconque sauvagerie propre à je ne sais quelle particularité balkanique. Moi, c'est bien d'Europe et d'Européens que je parle. [...] Les Balkans n'étaient pas, ne sont pas, une parenthèse dans l'Europe et, s'il y a abcès, il n'est pas balkanique mais européen<sup>773</sup>.

Et, sans porter « un regard angélique » sur l'Europe de l'Est ni d'hier ni d'aujourd'hui, il termine son voyage en prévenant les bien pensants et tous ceux qui voient dans l'Europe de l'Est un monde dépassé, que le passé peut revenir même dans l'Occident globalisé.

La question la plus pertinente qui me fut posée sur la France est peut-être celle de l'étudiante de Sarajevo me demandant de lui parler des guerres de religion. Nous avons eu nos propres purifications

<sup>769</sup> François Maspero, *Les Passagers du Roissy-Express*, op. cit., p. 22.

<sup>770</sup> *Ibid.*

<sup>771</sup> *Ibid.*

<sup>772</sup> Jean-Paul Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme* [1946], Paris, Nagel, 1970, p. 66-67.

<sup>773</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 28.



ethniques, religieuses [...]. Nous, Français du XX<sup>e</sup> siècle, avons seulement la chance que cela soit derrière nous. Rien ne nous dit que nous n'en avons pas encore une part devant nous, et ce qui se passe ou seulement se dit dans les contrées que j'ai traversées doit nous y faire réfléchir, si l'on s'en tient à mon propos initial qui est que ces contrées sont bien au cœur de notre Europe<sup>774</sup>.

Le message de Maspero ne pourrait être plus clair : tout d'abord, l'Europe n'existe pas sans sa partie orientale ; ensuite, les nationalismes qui partout en Europe reviennent au devant de la scène ne font que réveiller d'anciens cauchemars ; en dernier lieu, le libre échange et la globalisation ne résoudre jamais les différends entre les pays.

---

<sup>774</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, *op. cit.*, p. 462.

## **PARTIE IV**

### **L'EUROPE EXOTIQUE, D'UN ESPACE DICHOTOMIQUE À UN ESPACE PLURIEL**

## CHAPITRE 1 HISTOIRES SECRÈTES

Tout au long de la troisième partie de ce travail, nous avons constaté la déception des voyageurs confrontés à un monde que l'on a défini comme dystopique, tiraillé entre décadence post-communiste, occidentalisation sauvage et résurgence des nationalismes. Toutefois, comme nous l'avons mis en relief dans la première partie de cette thèse et comme nous le verrons dans cette dernière partie, le voyageur, libre des contraintes éditoriales typiques du reporter, cherche de nouvelles approches, de nouveaux points de vue et ainsi, il dessine de nouvelles géographies de l'Europe de l'Est à la fois historiques, culturelles, littéraires, mais aussi sensibles. Nous verrons dans les pages qui suivent que le voyageur se fait archéologue, historien, ethnologue. Ainsi, non seulement il réactive l'exotisme, mais surtout il met en lumière un monde complexe.

### I Illustration d'un espace exotique

Sur les hauteurs du cimetière soviétique de Bratislava, en regardant les lumières de la ville qui s'occidentalise, Belpoliti se demande avec une pointe de nostalgie où se trouvent les signes de diversité, de surprise, de fascination, voire d'exotisme, qui foisonnent dans les pages de Primo Levi. « La ville vue du cimetière soviétique ressemble à une quelconque ville européenne de nos jours, avec de hauts palais, des gratte-ciels et des immeubles postmodernes. Où se cache toute cette diversité ?<sup>775</sup> » L'auteur italien souligne à plusieurs reprises que les étendues des forêts qui couvraient l'est de la Pologne à l'époque de Levi sont aujourd'hui des terrains agricoles, que les villages pittoresques traversés par l'auteur de *Si c'est un homme* sont des périphéries délabrées et que la présence du chameau qui en Roumanie avait plongé Levi dans un monde étrange, étranger, voire exotique, a disparu du paysage, même si en Ukraine Belpoliti et sa troupe croisent sur leur chemin, eux aussi, un chameau. Cependant, cette fois-ci il ne s'agit pas d'un élément du paysage local, mais d'une des attractions d'un cirque itinérant. Néanmoins, cela n'empêche pas Belpoliti de saisir l'occasion, sans pour autant cacher la tricherie, de réaliser une analogie ultérieure avec

---

<sup>775</sup> Orig. : « *La città vista dal cimitero sovietico assomiglia a una qualsiasi città Europea di oggi, con alti palazzi, grattacieli ed edifici postmoderni. Dove si è nascosta tutta quella diversità?* » Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit. p. 176.

l'œuvre de Levi tout en ajoutant une note d'exotisme dans son récit. L'attitude de Belpoliti est intéressante, car elle est fréquente chez le voyageur contemporain lequel, confronté à un espace apparemment dépourvu d'exotisme, n'hésite pas à mettre lui-même en scène l'altérité. Si certains réintroduisent par l'imaginaire et le ludique « de l'étrangeté en des lieux qui en sont *a priori* dépourvus ou purgés<sup>776</sup> », d'autres, pour intensifier le goût de l'aventure du voyage, n'hésitent pas à mettre en péril leur propre vie : « Non pas le risque de la clandestinité ou de l'illégalité (où l'on ne risque que de se faire découvrir), mais le risque tout court : le risque de mort, le risque suicidaire, le risque absolu en quelque manière<sup>777</sup>. » Un exemple significatif nous est offert par Sylvain Tesson. En effet, lors d'une croisière dans la mer du Nord, fatigué de la monotonie du paysage, l'écrivain français révèle à un compagnon ce qu'est pour lui un vrai voyage : « - Une folie qui nous obsède, [...], nous emporte dans le mythe ; une dérive, un délire quoi, traversé d'Histoire, de géographie, irrigué de vodka, une glissade à la Kerouac, un truc qui nous laissera pantelants, le soir, en larmes sur le bord d'un fossé. Dans la fièvre...<sup>778</sup> » Ce dessein prendra la forme d'une traversée du continent européen de Moscou à Paris en plein hiver à bord d'un side-car de fabrication russe sur les traces de la retraite de Napoléon, défiant les routes désastreuses, la circulation anarchique et surtout l'hiver russe. Or, bien que le fait de mettre en danger sa propre vie attire un nombre de plus en plus important d'adeptes, d'autres auteurs, comme le préconise Tiziano Scarpa dans son livre *Venise est un poisson*, réactivent le goût du voyage par un investissement de tous les sens. Ainsi, au fur et à mesure que le voyageur pénètre l'ancienne Europe communiste, Rumiz constate que la grisaille qui caractérise l'imaginaire de l'Europe de l'Est depuis la guerre froide devient intrigante en subissant une explosion de tonalités différentes : « Gris anthracite des lacs sans soleil, gris amiante des rochers, gris acier des nuages compacts au-dessus de névés, gris grenu [...] des lacs d'altitudes encore gelés, gris argent tantôt cuivré, tantôt rougeâtre des bouleaux, gris nickel ou opalin de la mer<sup>779</sup>. » Elle cède lentement sa place à un autre cliché cette fois-ci en couleurs intenses et bariolées : « Autrefois, j'avais imaginé l'Europe de l'Est en ombres noires et blanches, comme un ghetto de privations monochromatiques. L'ignorance se devait d'être teintée de couleurs non familières : ocre de la Hradčany de Prague, bleu de Voroneţ, couleur

<sup>776</sup> Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*, op. cit., p. 290.

<sup>777</sup> *Ibid.*, p. 303.

<sup>778</sup> Sylvain Tesson, *Berezina. En side-car avec Napoléon*, Chamonix, Guérin, coll. « Démarches », 2015, p. 18.

<sup>779</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 24-25. Orig. : « Grigio antracite dei laghi senza sole, grigio amianto delle rocce, grigio fucile della compatta nuvolaglia sopra i nevai, grigio granulato [...] dei laghi alti ancora gelati, grigio argento ramato o rossastro delle betulle, grigio nickel o grigio opale del mare », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 26.

lavande de Sighișoara<sup>780</sup> », affirme MacLean. Dans les pages de Rumiz, cette évolution du tableau est-européen prend des touches impressionnistes<sup>781</sup> : sur les Carpates roumaines le crépuscule est « indescriptible, vert pomme et abricot, ourlé du profil noir en dents de scie des pinèdes, au milieu de prés nappés de brumes bleutées<sup>782</sup> » ; plus au nord, lors de son entrée en Estonie, « le nouveau pays est annoncé par des champs de colza d'un vert électrique et par une muraille de nuages hauts comme des tours, couleur de thon<sup>783</sup> ». Il est intéressant d'observer que l'association des couleurs avec des fruits ou des animaux introduit non seulement une note de surprise chez le lecteur, mais fait appel aux autres sens. En évoquant comme dans les extraits ici rapportés la couleur des pommes, celle des abricots ou encore de la chair du thon, l'auteur renvoie à des textures, des saveurs, des odeurs que de simples adjectifs de couleur sont incapables de traduire.

Comme ces extraits le suggèrent, la perception de l'espace reste une affaire de regard. Dans son essai *Space and Place. The Perspective of Experience*, le géographe américain Yi-Fu Tuan ne manque pas de ponctuer la relation entre le regard et la compréhension :

Voir et penser sont des processus étroitement liés. En anglais « *I see* » (je vois) signifie « *I understand* » (je comprends). Depuis longtemps, on sait que la vue n'est pas seulement l'enregistrement de stimuli lumineux, mais que c'est un processus sélectif et créatif dans lequel les stimuli provenant de l'extérieur sont organisés en structures fluides qui donnent des signes riches de sens à l'organisme examiné<sup>784</sup>.

Le géographe français Marc Brosseau va dans la même direction quand il affirme que « la géographie, du moins dans son versant sensible, et comme la plupart des sciences, demeure une discipline essentiellement visuelle<sup>785</sup> ».

<sup>780</sup> Orig. : « *Once I had imagined eastern Europe in shades of black and white, as a ghetto of monochromatic deprivation. The misconception needed to be tinted in unfamiliar colours: the ochre of Prague's Hradčany, the blue of Voroneţ, the lavender of Sighișoara* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 171.

<sup>781</sup> En effet, le lecteur n'est pas seulement frappé par une explosion de couleurs, mais il est face à un espace complexe et en même temps altéré, où les repères classiques sont bouleversés ou bien, pour reprendre une définition du jargon photographique, sur-exposés.

<sup>782</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 246-247. Orig. : « *indescrivibile, verde mela e albicocca, orlato dal nero profilo seghettato delle pinete, fra prati coperti di nebbie azzurrine* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 201.

<sup>783</sup> *Ibid.*, p. 159. Orig. : « *La nuova terra è annunciata da campi di colza verde elettrico e una muraglia di nubi torreggianti del colore dei tonni* », *ibid.*, p. 134.

<sup>784</sup> Orig. : « *To see and to think are closely related processes. In English, "I see" means "I understand." Seeing, it has long been recognized, is not the simple recording of light stimuli; it is a selective and creative process in which environmental stimuli are organized into flowing structures that provide signs meaningful to the purposive organism* », Yi-Fu Tuan, *Space and Place: The Perspective of Experience* [1977], Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008, p. 10.

<sup>785</sup> Marc Brosseau, *Des Romans-géographes*, Paris, Harmattan, 1996, p. 109.

On en déduit alors, comme nombre de géographes l'ont exprimé, que la primauté du regard n'est pas universelle<sup>786</sup>. En effet, Paul Rodaway dans *Sensuous Geographies. Body, Sense and Place* nous rappelle que les Inuits définissent leur espace environnant par le biais des sons<sup>787</sup>. Nous pouvons également penser à des cas particuliers comme pourrait l'être une ville en guerre où l'espace, plutôt qu'un *landscape*, prend la forme d'un *soundscape*, d'un paysage sonore. Que l'on pense par exemple à la description faite par Maspero de la ville de Sarajevo sous les bombardements : « Trois sortes de tirs. Coups, lourds, de mortier (ou de canon). Rafales de mitrailleuse lourde [...]. Et aboiements secs [...] d'armes individuelles<sup>788</sup>. » Les distances ici sont définies non pas par la vue, mais par les bruits des armes cachées dans les collines encerclant la ville : « Les détonations de mortier et de mitrailleuse viennent pour la plupart des hauteurs qui surplombent la ville au sud – ou, plus à l'ouest, de la ligne de front de l'aéroport<sup>789</sup>. » D'autre part, si l'on prête attention à l'étymologie de certaines langues européennes, on déduit que l'hégémonie du regard est relativement récente<sup>790</sup>. À ce propos, Tuan prend en exemple le rapprochement entre le verbe français « savoir » et le terme anglais « *savour* », « saveur » en français<sup>791</sup>. Néanmoins, en traversant les Alpes, la relation est encore plus manifeste puisque le verbe italien « *sapere* » se traduit en français par « savoir / connaître », mais aussi « sentir ou avoir le goût / le parfum de » : « *Lui sa la verità* » (« il connaît la vérité ») et « *Il dolce sa di cioccolato* » « Le gâteau a le goût de chocolat ». Il apparaît clairement que, comme l'affirme Bertrand Westphal, non seulement « la vue et son activation par le regard ne sont pas les seuls foyers de la perception », mais que « [l]'expérience du contexte transite par l'ensemble des sens<sup>792</sup> ».

L'expérience est un terme générique pour décrire les différents modes par lesquels une personne connaît et construit la réalité. Ces modes intègrent aussi bien les sens les plus directs et les plus passifs comme l'odorat, le goût et le toucher, que la perception visuelle active et le mode indirect de la symbolisation<sup>793</sup>.

<sup>786</sup> John Douglas Porteous, *Landscape of the Mind. Worlds of Sense and Metaphor*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, p. 6.

<sup>787</sup> Paul Rodaway, *Sensuous Geographies. Body, Sense and Place*, London, Routledge, 1994, p. 24.

<sup>788</sup> François Maspero, *Balkan-Transit*, *op. cit.*, p. 189.

<sup>789</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>790</sup> La dictature du regard selon certains penseurs remonterait à la Renaissance avec en particulier l'invention de la perspective.

<sup>791</sup> Yi-Fu Tuan, *Space and Place*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>792</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique*, *op. cit.*, p. 214-215.

<sup>793</sup> Orig. : « *Experience is a cover-all term for the various modes through which a person knows and constructs a reality. These modes range the more direct and passive senses of smell, taste, and touch, to active visual perception and the indirect mode of symbolization* », Yi-Fu Tuan, *Space and place*, p. 8.

Qui plus est, c'est par les sens que le voyageur et même le touriste, comme nous l'apprend Tiziano Scarpa, peut redécouvrir et rendre exotique l'espace. Ainsi, sous la plume des voyageurs, et de Rumiz en particulier, l'espace de l'Europe de l'Est ne prend pas seulement de la couleur, mais aussi des sons, des odeurs et même des saveurs. Rumiz évoque l'évolution sonore des langues le long de son voyage du nord au sud du continent. Ainsi, en Lettonie « la sonorité de la langue change : les diérèses et les exaspérantes voyelles finnoises prolongées disparaissent, tandis que divers signes et cédilles se tordent au-dessus et en dessous des consonnes<sup>794</sup> ». L'espace baltique prend même la forme d'une partition musicale : « Il pleut, mais la joie règne, le bois est un orchestre de gazouillis, les gouttes de pluie en tombant semblent tracer des portées verticales. L'air lui-même est plein de musique. [...] les arbres sont pleins d'insectes qui accordent leurs instruments<sup>795</sup>. » Afin d'immerger d'avantage le lecteur dans sa géographie personnelle et de faire ressentir l'espace vécu par l'auteur, le voyageur accorde une place considérable aux sens secondaires comme l'odorat, le toucher et le goût, c'est-à-dire « des sens intimes, *corporels*, passifs » tandis que, comme l'affirme Westphal, « la vue et l'ouïe seraient des sens distants, *cérébraux* – quoiqu'il faille s'abstenir de généraliser<sup>796</sup> ». L'espace se charge ainsi d'odeurs et de saveurs : « Manger, c'est une manière pour fixer les lieux dans la mémoire » affirme Rumiz, avant de définir une véritable carte du goût, ou ce que l'on pourrait définir comme un *tastescape* : « Après ce voyage, Deutsch Haseldorf, en Styrie, sera pour toujours une *Krautsuppe* avec du paprika rouge feu, de la ciboulette et de la crème acide. Ptuj, en Slovénie, la recette d'une soupe à l'ail écrite par une serveuse<sup>797</sup>. » Si le goût trace des géographies gustatives, l'odorat nous introduit dans ce que certains géographes ont défini comme un *smellscape*, un espace olfactif : « Les odeurs viennent vers nous en procession [...], en séquences très rapides et selon la hauteur le nez intercepte l'une après l'autre les notes de foin, de sous-bois, de rosée, de sciure, de bois,

<sup>794</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 161. Orig. : « Cambia la sonorità della lingua: tramontano le dieresi e le vocali finniche lunghe fino all'exasperazione, mentre "pipe" e "cediglie" si attorcigliano sopra e sotto le consonanti », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 135.

<sup>795</sup> *Ibid.*, p. 161. Orig. : « Piove ma c'è allegria, il bosco è un'orchestra di cinguettii, i fili di pioggia paiono pentagrammi in verticale. L'aria stessa è piena di musica. [...] gli alberi sono pieni di insetti che accordano gli strumenti », *ibid.*, p. 135.

<sup>796</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique*, op. cit., p. 215.

<sup>797</sup> Orig. : « Mangiare è un modo per fissare i luoghi nella memoria. Dopo questo viaggio, Deutsch Haseldorf, in Stiria, sarà per sempre una *Krautsuppe* con paprica rosso fuoco, erba cipollina e panna acida. Ptuj, in Slovenia, la ricetta d'una zuppa d'aglio scritta da una cameriera... », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 13.

d'herbe fauchée, de poussière, de bétail<sup>798</sup>. » Stasiuk, lui aussi, s'intéresse aux odeurs, en particulier à celles des campagnes roumaines :

Des montagnes, le vent apportait une senteur forte et pénétrante de parc à brebis – mélange d'herbes piétinées, de toisons collantes et grasses et de crottes vertes et dures comme de la pierre. Et par endroits seulement sortaient de légères volutes de fumée de sapin, un filet odorant de friture d'oignons ou encore un mini-nuage de gaz d'échappement<sup>799</sup>.

Si, comme nous venons de le constater, les sens contribuent à rendre l'espace exotique, ils ont aussi un effet sur la mémoire. Tout le monde a à l'esprit la scène de la célèbre madeleine de Proust et, pour ce qui concerne notre corpus, les odeurs de la campagne autrichienne conduisent Rumiz vers d'autres pays : « Les odeurs creusent dans la mémoire, s'excitent entre elles, en appellent d'autres à les rejoindre<sup>800</sup>. » Ainsi Paris, Sarajevo, Lisbonne se présentent au rendez-vous de son voyage alors que l'odeur de charbon planant sur les environs de Monowitz plonge Belpoliti dans les pages de Levi :

Bogugice [un quartier de Katowice] a l'odeur typique de la Pologne, celle du charbon. Il ne fait pas encore froid, mais déjà un filet de fumée noire s'échappe des cheminées. Une odeur âcre se répand dans l'air. Quand, en 1982, Primo Levi revint en Pologne pour visiter Auschwitz [...] il dit qu'il s'agissait là de l'odeur du pays et de l'odeur du camp de concentration. L'odorat occupe une place centrale dans ses écrits : il l'orienta dans la connaissance des lieux et des gens<sup>801</sup>.

Cependant, Stasiuk nous apprend que les odeurs évoquent non seulement la mémoire des acteurs, mais aussi celle de la scène, comme quand dans la campagne roumaine « le soleil tomba[n]t à la verticale sur les ruelles pavées, sur les maisons couleur pastel, sur l'écaille rouge des tuiles, [fait] ressortir les odeurs les plus anciennes<sup>802</sup> ».

Ce dernier extrait de Stasiuk nous amène vers un autre terrain très prisé par les voyageurs : la stratigraphie historique des lieux traversés. Aujourd'hui en effet, depuis que les

---

<sup>798</sup> Orig. : « *Gli odori ci vengono incontro in processione [...], in sequenza rapidissima e successione altimetrica il naso intercetta uno dopo l'altro fieno, sottobosco, rugiada, fumo di una segheria, legname, erba falciata, polvere, bestiame* », *ibid.*, p. 15.

<sup>799</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 37-38.

<sup>800</sup> Orig. : « *Gli odori scavano nella memoria, si eccitano fra loro, ne chiamano altri a raccolta* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>801</sup> Orig. : « *Bogugice ha l'odore tipico della Polonia: quello del carbone. Non è ancora freddo, ma già dai comignoli esce un filo di fumo nero. Sparge nell'aria un odore acido. Quando, nel 1982, Primo Levi tornò in Polonia per visitare Auschwitz [...] disse che questo è l'odore del paese, e l'odore del Lager. L'olfatto occupa un posto centrale nei suoi scritti: l'orienta nella conoscenza dei luoghi e delle persone* », Marco Belpoliti, *La prova*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>802</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 36.



cartes sont remplies de couleurs et que la fin du voyage a été annoncée à plusieurs reprises, c'est dans le temps que le voyageur trouve un terrain exotique. « Le voyage dans le temps – observe Adrien Pasquali – se présenterait donc comme une alternative au voyage spatial<sup>803</sup>. » Ce qui fait dire à l'italien Mario Praz, auteur de plusieurs recueils de textes sur les voyages parmi lesquels *Viaggi in Occidente* (1955) et *Il Mondo che ho visto* (1982), que « le plus grand plaisir du voyage est atteint quand au déplacement dans l'espace s'ajoute le déplacement dans le temps<sup>804</sup> ». Pour ces types de voyageurs, que Marfè définit comme des collectionneurs et dont la méthode « est semblable à celle d'un antiquaire qui fouille dans le passé pour que les lieux en disent d'avantage sur leur propre histoire », « le passé n'est jamais complètement fini, mais il demeure à moitié caché en présence du présent<sup>805</sup> ».

Maspero est sans aucun doute l'exemple le plus marquant de cette passion historique. Si par exemple, comme à Sofia, il est attiré par l'envie de passer quelques heures sur les hauteurs enneigées qui s'élèvent à l'horizon de sa fenêtre, auparavant il lui faut « visiter les trésors des Thraces, les icônes de la basilique Alexandre-Nevsky et le monastère de Boïana<sup>806</sup> ». Pour Palin, une promenade à travers le centre de Sarajevo est avant tout « une promenade à travers le temps, de l'ancien quartier turc aux blocs communistes de l'époque de Tito à l'ouest de la ville en passant par le centre ville avec ses façades Art Nouveau d'époque austro-hongroise<sup>807</sup> ». Avec Rumiz, nous constatons que le voyage se fait historique avant même de franchir le seuil de sa maison, puisque sur sa carte il n'a pas noté les États modernes mais les noms des « anciennes provinces frontalières englouties par la géopolitique ». Son Europe orientale est composée ainsi par la Botnie, « où le fond de la mer Baltique vient mourir sur la toundra » ; la Carélie, « un labyrinthe de fleuves entre Russie et Finlande » ; la Livonie, « couverte de lacs et de sapins »<sup>808</sup>, etc.

---

<sup>803</sup> Adrien Pasquali, *Le Tour des horizons*, op. cit., p. 74.

<sup>804</sup> Orig. : « *Il massimo piacere del viaggiare si raggiunge quando allo spostamento nello spazio si unisce lo spostamento nel tempo* », cité in Luigi Marfè, *Oltre la 'fine dei viaggi'*, op. cit., p. 39.  
Cf. Mario Praz, *Viaggi in Occidente*, Firenze, Sansoni, 1995 ; Mario Praz, *Il Mondo che ho visto*, Milano, Adelphi, 1982.

<sup>805</sup> Orig. : « *Il metodo di questi viaggiatori è simile a quello di un antiquario, che scava nel passato perché i luoghi dicano di più sulla loro storia* », Luigi Marfè, *Oltre la 'fine dei viaggi'*, op. cit., p. 40  
« *il passato non è mai del tutto finito, ma permane sottotraccia in compresenza con l'oggi* », ibid.

<sup>806</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 20.

<sup>807</sup> Orig. : « *a walk through time, from the old Turkish quarter, through the imperious Art Nouveau facades of the Austro-Hapsburg center to the Tito-era communist blocks in the west* », Michael Palin, *New Europe*, op. cit., p. 38.

<sup>808</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 13. Orig. : « *antiche regioni frontaliere inghiottite dalla geopolitica* », « *dove il fondo del Baltico muore nella tundra* », « *un labirinto di fiumi tra Russia e Finlandia* », « *coperta di laghi e abeti* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 15-16.

Ainsi, le voyageur réactive l'exotisme, mais il le fait de manière à ce que « l'espace, dont la superficie est un trompe-l'œil, se verticalise dans le temps<sup>809</sup> ». En effet, pour reprendre les mots de Bertrand Westphal, aujourd'hui « l'espace se situe à l'intersection de l'instant et de la durée ; sa surface apparente repose sur des strates de temps compact échelonnées dans la durée et réactivables à tout moment. Le présent de l'espace compose [alors] avec un passé qui affleure dans une logique stratigraphique<sup>810</sup> ». Autrement dit, le temps n'est pas seulement un élément exotique, mais il devient la quatrième dimension de l'espace. D'ailleurs, ce n'est peut-être pas une coïncidence si à l'époque où Albert Einstein publiait ses recherches sur la relativité, Victor Segalen déclarait que l'exotisme se trouve désormais dans le temps. Dans *La Production de l'espace*, le sociologue et philosophe Henri Lefebvre compare l'espace à une multiplicité de strates « comparable à celle d'un "feuilleté" (celui du gâteau nommé "mille-feuilles") bien plus qu'à l'homogénéité-isotropie d'un espace mathématique classique (euclidien-cartésien)<sup>811</sup> ». En définitive, pour reprendre encore une fois une expression de Westphal, « l'espace est foncièrement asynchrone ; la synchronie est un hasard de son histoire ou une simplification abusive de sa lecture<sup>812</sup> ». La description que le Marco Polo d'Italo Calvino offre à Kublai Khan de la ville de Zaïre est en ce sens exemplaire. Marco Polo explique que le sens de la ville n'apparaît pas dans sa superficie, mais dans les « relations entre les mesures de son espace et les événements de son passé » :

C'est en vain, ô Kublai magnanime, que je m'efforcerai de te décrire la ville de Zaïre aux bastions élevés. Je pourrais te dire de combien de marches sont faites les rues en escalier, de quelle forme sont les arcs des portiques, de quelle feuille de zinc les toits sont recouverts ; mais déjà je sais que ce serait ne rien te dire. Ce n'est pas de cela qu'est faite la ville, mais des relations entre les mesures de son espace et les événements de son passé : la distance au sol d'un réverbère, et les pieds ballants d'un usurpateur pendu [...]. Cette vague qui reflue avec les souvenirs, la ville s'en imprègne comme une éponge, et grossit. Une description de Zaïre telle qu'elle est aujourd'hui devrait comprendre tout le passé de Zaïre. Mais la ville ne dit pas son passé, elle le possède pareil aux lignes d'une main, inscrit au coin des rues, dans les grilles des fenêtres, sur les rampes des escaliers, les paratonnerres, les hampes des drapeaux, sur tout segment marqué à son tour de griffes, dentelures, entailles, virgules<sup>813</sup>.

L'écrivain-voyageur, téméraire par nature, ne cache pas le vertige ressenti dans ce voyage spatio-temporel. Si autrefois le voyageur risquait de se perdre dans les forêts

<sup>809</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique, op., cit.*, p. 224.

<sup>810</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>811</sup> Henri Lefebvre, *La Production de l'espace* [1974], Paris, Anthropos, 1986, p. 104.

<sup>812</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique, op., cit.*, p. 230.

<sup>813</sup> Italo Calvino, *Les Villes invisibles* [1972], traduit de l'italien par Jean Thibaudeau, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p. 15-16.

équatoriales, aujourd'hui le risque est de se perdre « dans les diverses strates qui constituent la représentation complexe des lieux<sup>814</sup> ». C'est d'ailleurs ce qu'a vécu Andrzej Stasiuk en Transylvanie :

Le jour suivant, j'étais à Iacobeni [...]. Je n'arrivais pas à sortir du labyrinthe de Siebenbürgen. Partant de Hortobágyfalva, je me retrouvais aux portes de Härwesdorf. Je rentrais dans Alțina et quittais Alzen. Agnita commençait et Szentágota se terminait. Le tout avait duré beaucoup plus longtemps que ne le montrait le décompte des kilomètres et des heures. Je traversais une contrée démultipliée et j'avançais deux ou trois fois plus lentement<sup>815</sup>.

L'espace de Siebenbürgen n'est pas seulement un labyrinthe spatial, mais temporel. En effet, les noms des différentes localités indiquent les mêmes villes à des époques différentes. Ainsi, Alzen est l'ancien nom germanique de l'actuelle ville roumaine de Alțina, Agnita est le nom roumain de la ville hongroise de Szentágota, etc.

On observera avec attention que l'intérêt de l'écrivain-voyageur ne se porte pas uniquement sur les grands événements historiques, mais qu'il préfère les petites histoires, les rencontres fortuites et les chemins de traverse. « La plus belle récompense d'un voyage extraordinaire est bien de rencontrer des gens ordinaires, disons comme vous et moi. Des gens qui ont traversé comme ils l'ont pu, sans faire d'histoires et sans faire forcément l'histoire, des événements pas ordinaires<sup>816</sup>. »

Mes voyages – affirme Maspero – je les ai faits tantôt par les grands itinéraires de tous les temps – telle la Via Egnatia qui mène, depuis les époques romaine et byzantine, de la côte adriatique à la mer Noire, de Dyrrachium-Dürres à Costantinople-Istanbul, [...] –, tantôt par des chemins de traverse<sup>817</sup>.

Stasiuk, qui ne porte pas en estime l'histoire car « plus le passé est vieux, pire il est. Il est usé par les pensées humaines, comme un annuaire téléphonique l'est par les doigts<sup>818</sup> », se met sur les traces non pas des hommes qui ont fait l'Histoire, mais des objets du quotidien qui eux sont condamnés à l'oubli :

---

<sup>814</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique, op. cit.*, p. 255.

<sup>815</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag, op. cit.*, p. 112.

<sup>816</sup> François Maspero, *Balkans-Transit, op. cit.*, p. 24.

<sup>817</sup> *Ibid.*, p. 39-40.

<sup>818</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag, op. cit.*, p. 215.

C'était à peu près cela, notre voyage. Au lieu de suivre la trace, par exemple, de Kossuth Lajos<sup>819</sup>, nous avons pris la route des tabacs moins chers. Il se trouve en effet que Kossuth Lajos survivra, ne serait-ce qu'au travers des noms de rues, places et boulevards, de tous ces *utca, tér, körut*, tandis que les cigarettes aux paquets orange disparaîtront avec le monde qui les aura fumées<sup>820</sup>.

Par ses choix, le voyageur relate d'autres temporalités, ce qui lui permet de traverser l'espace de manière originale et d'emprunter des sentiers en dehors des chemins de l'historien, du journaliste ou du touriste.

## II Une géographie du tragique

Si le voyage dans le passé est désormais un passage obligé du récit de voyage contemporain, nous verrons dans les pages qui suivent que l'Europe de l'Est se révèle être un terrain particulièrement riche et complexe qui suscite la surprise des voyageurs. En effet, dès les premiers pas dans ce que l'on définit comme l'autre Europe ou la nouvelle Europe, le voyageur sait qu'il s'agit d'un espace à haute densité historique. Palin renverse d'entrée le stéréotype de l'Europe de l'Est définie en tant que nouvelle Europe par un autre stéréotype qui la définit comme une vieille Europe : « Ce n'est pas une nouvelle Europe, mais une très vieille Europe<sup>821</sup>. » Rumiz a le sentiment d'être pris dans les mailles d'un filet d'empires : « Tu es à la périphérie de l'Empire des Habsbourg, mais c'est comme si à te capturer, c'était une poussiéreuse toile d'araignée d'anciens empires : turc, allemand, russe, austro-hongrois<sup>822</sup>. » À Ludza, « il y a une maison qui sent le mystère : on dirait une énigme, comme si en l'espace de quelques années, ce n'était pas une, mais cinq ou six époques qui s'y étaient superposées, au-dehors et au-dedans des murs<sup>823</sup> ». Claudio Magris, lors de ses promenades danubiennes, a l'impression que son voyage navigue dans les nombreuses couches historiques, de même que ses pas s'engluent dans les feuilles qui chaque automne s'entassent les unes sur les autres, année après année, sur les rives du Danube :

---

<sup>819</sup> Lajos Kossuth (1802-1894) est une figure patriotique et homme politique hongrois. Il tint notamment un rôle central lors de la Révolution hongroise de 1848.

<sup>820</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 92.

<sup>821</sup> Orig. : « *This is not new Europe, this is very old Europe* », Michael Palin, *New Europe*, op. cit., p. 20.

<sup>822</sup> Orig. : « *Sei alla periferia dell'Impero asburgico, ma è come se a catturarti fosse una polverosa ragnatela di ex imperi. Turco, tedesco, russo, austroungarico* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 49.

<sup>823</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 171. « *C'è una casa che sa di mistero: sembra un puzzle, come se in pochi anni non una, ma cinque-sei epoche si fossero sovrapposte in essa, fuori e dentro le mura perimetrali* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 143.

Plutôt que nous porter vers une hypothétique sortie des artistes, nos pas semblent s'enfoncer dans un sol peu stable et friable, comme on pose le pied sur une couche de feuilles mortes presque pourries qui glissent sous le poids et engluent la chaussure dans une autre couche plus profonde, celle des feuilles tombées et décomposées l'année précédente, et devenues terreau humide<sup>824</sup>.

Büscher, parti vers l'est avec l'espoir de parcourir un monde vide où il ne rencontrerait personne pendant des jours et des semaines, se rend compte, dès sa première étape à Seelow, lieu de la dernière grande bataille sur le front oriental du dernier conflit mondial et qui ouvrit les portes de Berlin à l'Armée rouge, que son voyage ne se fera pas seul et surtout qu'il ne sera pas dans l'inconnu, car il est vite rattrapé par l'histoire tragique de son propre pays, voire de l'Europe tout court :

Je rêvais d'un pays où on ne rencontre personne pendant des jours et des semaines. Je pris une bière et m'assis sur une tombe, celle d'un Inconnu. J'avais envie de rire. Rien n'était inconnu, ici. Je connaissais tout, je savais toujours exactement où je me trouvais et où j'allais, et au cas où je ne l'aurais pas su, il se trouvait toujours une âme bien intentionnée pour me le dire<sup>825</sup>.

Büscher n'est pas le seul à se rendre dans un cimetière. Nous pouvons même affirmer que le cimetière est un des *topoi* du récit de voyage dans cette partie du continent européen<sup>826</sup>. Certes, il s'agit là d'un lieu hétérotopique qui depuis toujours a inspiré des réflexions sur le passé, le temps et la caducité de l'homme. Toutefois, en observant les différentes descriptions concernant les cimetières, il est possible de constater deux thèmes sur lesquels les auteurs occidentaux reviennent avec insistance. D'une part, la complexité diachronique et synchronique de l'histoire de l'Europe de l'Est, bien relevée par Büscher lorsqu'il visite en Pologne occidentale un cimetière qu'il définit comme « le plus compliqué du monde », où « partisans, gens des services secrets stalino-polonais, soldats de l'Armée rouge, nationalistes,

---

<sup>824</sup> Claudio Magris, *Danube*, *op. cit.*, p. 445.

<sup>825</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, *op. cit.*, p. 18. Orig. : « *Ich dachte an ein Land, in dem man tage- und wochenlang keinen Menschen trifft. Ich holte mir ein Bier und setzte mich auf ein Grab, es war ein Unbekannt. Ich musste lachen. Unbekannt war hier gar nichts. Ich kannte alles, ich wusste immer genau, wo ich ging und stand, und wenn ich es einmal nicht wusste, war ganz sicher jemand in der Nähe, der es gut mit mir meinte und es mir sagte* », *Berlin-Moskau*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>826</sup> Que l'on pense notamment à son rôle dans la littérature gothique.

communistes, catholiques, orthodoxes » reposent l'un à côté de l'autre<sup>827</sup> ; ainsi que par Maspero, quand il déclare à l'occasion d'une interview :

J'aime néanmoins visiter les cimetières car ils sont très parlants, et parfois émouvants, sur la sociologie d'une population. Je me trouvais près de la frontière en Pologne sur ce qui était autrefois l'empire austro-hongrois. Toutes les tombes neuves portaient des noms polonais et toutes les anciennes de noms hongrois. Tout d'un coup on se dit : « voilà où je suis ». Même les morts nous font encore signe<sup>828</sup>.

D'autre part, la promenade dans le cimetière évoque des questions sur la mémoire du présent, en particulier sur la volonté de préserver une certaine mémoire. C'est le cas des nombreux cimetières juifs à l'abandon que nous retrouvons dans les pages de Maspero, Rumiz ou encore MacLean, où la mémoire du passé abandonnée à elle-même semble disparaître dans l'oubli du temps.

Le cimetière abandonné ressemblait plutôt à une forêt sauvage. Le lierre avait rampé sur les tombes et craquelé les pierres. Les arbres avaient pris racine et des rongeurs s'étaient installés dans les débris. Les ronces avaient avalé les monuments pompeux des citoyens d'avant-guerre qui avaient eu la chance de mourir confortablement, en s'étouffant avec une arête de poisson ou renversés par un bus, ignorant les horreurs que leurs descendants connaîtraient. C'était un endroit infiniment triste, pas tellement à cause des vies disparues, mais à cause des morts oubliés. Il ne restait personne pour se souvenir des morts et le passé sombrait dans l'oubli<sup>829</sup>.

Des paroles chargées d'amertume qui font du voyageur non seulement le porte-parole d'un passé complexe, mais aussi le dernier témoin d'une mémoire ancienne, voire très ancienne si l'on pense à la similitude que Rumiz établit entre les pierres tombales et les menhirs condamnés à disparaître :

---

<sup>827</sup> « En Pologne orientale, un homme m'avait conduit dans le cimetière d'une petite ville et je me disais que c'était le cimetière le plus compliqué du monde. Partisans, gens des services secrets stalino-polonais, soldats de l'Armée rouge, nationalistes, communistes, catholiques, orthodoxes – ils s'étaient battus les uns contre les autres durant leur vie, et morts, reposaient dans le même cimetière, pour chaque folie, chaque idéal, il existait une division, grande ou petite », *ibid.*, p. 104. Orig. : « *In Ostpolen hatte mich ein Mann über den Friedhof einer Kleinstadt geführt, und ich hatte geglaubt, es sei der Komplizierteste Friedhof der Welt. Partisanen, polnisch-stalinistische Geheimdienstleute, Rotarmisten, Nationalisten, Kommunisten, Katholiken, Orthodoxe – alle hatten sich im Leben gegenseitig bekämpft und getötet, und alle lagen nun auf demselben Friedhof, er hatte für jeden Irrsinn, für jedes Ideal eine kleine oder große Abteilung* », *ibid.*, p. 87.

<sup>828</sup> Propos recueillis par Thierry Guichard, « L'Aimant de l'Histoire », *Le Matricule des anges*, n° 74 (2006), p. 20.

<sup>829</sup> Orig. : « *The deserted cemetery was more like a wild wood. Ivy had crept into tombs and cracked the stones. Trees had taken root and rodents settled in the remains. Brambles had swallowed the grandiose monuments of the pre-war burghers who had the good fortune to die comfortably, choking on a fishbone or falling under a bus, ignorant of the horrors their descendants would know. It was an infinitely sad place, not so much because of the lives lost but because of the dead forgotten. No one remained to remember the dead and the past rotted away into oblivion* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, *op. cit.* p. 100-101.

Sur l'autre rive du fleuve, il paraît qu'il y a un vieux cimetière juif. Un taxi nous fait descendre devant un mur de broussailles et nous dit : « Vous pouvez passer par là. » Il y a un chemin entre les ronces et, au-delà, une infinité de tombes, rendues bancales par les racines des bouleaux. Il faut franchir un mur en partie éboulé et couvert d'orties. De l'autre côté, la pierre tombale de Polyakov Abram Lazarevic. Puis celle de Rosenzweig David Bulfovic. Les tombes portant l'étoile de David émergent de la végétation comme des menhirs, couvertes de lichens gris et jaune moutarde<sup>830</sup>.

Cependant, le dialogue avec le passé des anciens pays communistes ne se réduit pas à une conversation avec les morts, mais il se fait aussi par des rencontres, plus ou moins occasionnelles, avec des vivants. De cette manière, l'Europe de l'Est n'apparaît pas aux yeux du voyageur occidental seulement comme un cimetière compliqué et chargé d'Histoire, mais aussi, pour reprendre une image de Büscher, comme une mine d'histoires qui, pendant cinquante ans, ont été dissimulées.

Derrière cette porte, une histoire attendait, ou plutôt, n'attendait plus car la sonnerie du souvenir avait souvent retenti. Le souvenir qui se tenait derrière la porte était passé à la télévision allemande, dans les journaux, à la radio allemande. Avec le bois, la mémoire était la seule matière exportable de ce pays, et des reporters, des auteurs de scénarios, des écrivains venaient d'Occident, où cette matière était plus limitée, pour l'extraire. [...] Oui, l'Est est une fosse à histoires, une exploitation du tragique, ce matériau profondément enfoui sous l'herbe est réellement brut, non travaillé, non poli. Par sa beauté amorale, il a plus de ressemblance avec les contes du bizarre qu'avec les fables édifiantes en faveur, à notre époque assoiffée de morale<sup>831</sup>.

Il s'agit ici de la rencontre dans un immeuble anonyme de la périphérie de Minsk entre l'auteur allemand et Eva Gutkovitch, le dernier témoin de l'histoire d'amour entre le capitaine nazi Schulz et une Juive allemande, Ilse Stein, mais aussi de la terreur, des goulags et de la répression communiste. En effet, après avoir nié son passé, ses croyances politiques, ses règles militaires et participé à la lutte partisane, un jour, quelques mois après la fin de la

---

<sup>830</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 230. Orig. : « Sull'altra riva del fiume dicono ci sia un vecchio cimitero ebraico. Un tassista ci scarica davanti a un muro di sterpaglia e dice: "Potete passare di lì". C'è un varco tra i rovi e, oltre, un'infinità di tombe rese sbilenche dalle radici delle betulle. C'è da superare anche un muro sbrecciato coperto di ortica. Oltre, la lapide di Poljakov Abram Lazarevič. Poi quella di Rosenzweig David Bulfovič. Le tombe con le stelle di Davide emergono come menhir, coperte di licheni grigi e giallo-senape », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 188.

<sup>831</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 141-142. Orig. : « Hinter der Tür wartete eine Geschichte, das heißt, sie wartete nicht mehr, diese Erinnerungsklingel war schon oft gedrückt worden. Die Erinnerung hinter der Tür war im deutschen Fernsehen gewesen, in deutschen Zeitungen, im deutschen Rundfunk. Erinnerung war neben Holz der einzig exportfähige Rohstoff dieses Landes, und aus dem Westen, wo der Stoff knapper wurde, reisten Reporter, Drehbuchautoren, Schriftsteller an, um ihn hier abzubauen. [...] Ja doch, der Osten ist ein Geschichtengrab, ein Tagebau des Tragischen, der Stoff liegt dicht unterm Gras, er ist wirklich roh, unbearbeitet, ungeschliffen. In seiner amoralischen Schönheit hat er mehr Ähnlichkeit mit bizarren Sagen als mit den erbaulichen Fabeln, die eine nach Moral dürstende Zeit favorisiert », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 119.

guerre alors qu'ils habitaient Moscou, continue Eva Gutkovitch, « une voiture s'arrêta, une de ses voitures qui s'arrêtent, et elle ne le revit plus<sup>832</sup> ». Plus tard on lui dira qu'il est mort de typhus dans un camp de prisonniers. Le récit de Büscher regorge d'histoires telles que celle-ci, qui occupent parfois un chapitre entier. C'est le cas de l'histoire d'Ilse et de Schulz dans le chapitre intitulé « L'amour d'un capitaine allemand » (*Die Liebe eines deutschen Hauptmanns*), mais aussi de l'histoire de la comtesse Mankowska, « L'amour d'une comtesse polonaise » (*Die Liebe einer polnischen Gräfin*), occasion de parler des massacres de Katyne et des déportations, ou encore les peines d'un partisan russe qui dut trahir son amour pour la cause partisane, dans « L'amour d'un partisan russe » (*Die Liebe eines russischen Partisanen*).

L'intérêt considérable que Büscher et les autres auteurs portent à ces histoires nous conduisent à deux observations : tout d'abord, la volonté de révéler l'Europe de l'Est comme un espace tragique d'une Histoire européenne à part entière ; ensuite, le fait que dans les anciens pays du bloc soviétique, il existe une autre approche du passé. La figure du Résurrecteur qui apparaît dans le récit de Kauffmann est à ce propos très parlante. En effet, il est accusé d'être un fasciste lorsqu'il se met à la recherche des fosses communes d'Allemands lors de l'avancée de l'armée soviétique.

Le Résurrecteur raconte ainsi que dans la région d'Aizpute, on l'a accueilli avec son chauffeur par cette exclamation : « Les Fascistes arrivent ! » Le chercheur de tombes reconnaît que pour les Lettons qui ont connu l'immédiat après-guerre, remuer la terre, c'est exhumer aussi le passé. « C'est comme si, après la parenthèse soviétique, ils remontaient le sens interdit du temps. Ils se retrouvent soudain plongés en 1945. C'est une expérience qui peut parfois être traumatisante »<sup>833</sup>.

Alors que l'Occident range son propre passé dans des musées, dans le pays de l'Europe de l'Est les auteurs ont l'impression de se heurter à une temporalité différente. En effet, selon l'anthropologue américain Edward T. Hall,

un facteur culturel intervient aussi dans la perception du temps. Dans des cultures comme la nôtre, pour lesquelles le passé collectif s'estompe en s'éloignant, on considère ce qui s'est passé il y a vingt ans comme de « l'histoire ancienne » - il résulte de tout ceci une forte impression d'accélération du temps. Plus on a enterré dans le passé, plus le présent semble passer vite. Au contraire, dans les cultures qui s'attachent à garder leur passé en vie, on considère que le monde quotidien prend son sens à partir du passé<sup>834</sup>.

<sup>832</sup> *Ibid.* p. 149. Orig. : « *Dann fuhr ein Wagen vor, einer dieser Wagen, die dann immer vorfahren und sie sah ihn nie wieder* », *ibid.*, p. 125.

<sup>833</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, *op. cit.*, p. 231.

<sup>834</sup> Edward T. Hall, *La Danse de la vie*, *op. cit.*, p. 165.



Il nous semble toutefois nécessaire de préciser que si le rapport au passé des anciens pays communistes est indiscutablement différent du rapport au passé des pays occidentaux, celui-ci ne s'appuie pas, comme on a souvent pu le croire, sur un facteur exclusivement culturel, mais plutôt sur une histoire tourmentée et surtout subie entre Versailles et Yalta.

Cependant, l'Europe de l'Est réserve encore plus d'une surprise aux voyageurs occidentaux, car son passé ne se trouve pas préservé uniquement derrière les portes des immeubles de périphérie, mais il gît aussi sous les pieds des voyageurs, caché sous une fine couche de terre. En Courlande, au milieu d'un bois de hêtres et de pins, Kauffmann observe la présence « d'étranges monticules ». On découvre par la suite qu'il s'agit de « bateaux de pêche retournés sur leur coque<sup>835</sup> » transportés à des centaines de mètres de la plage par les Russes afin d'empêcher la population de s'enfuir en Suède. Dans les bois autour des monuments érigés à la mémoire des morts de Katyne<sup>836</sup>, Büscher fait d'inquiétantes découvertes : « Je pris une branche, à peine avais-je ôté un peu de mousse et de terre que je tombai sur des os, une semelle cousue, une ceinture de cuir, une côte noircie<sup>837</sup>. » Rumiz observe :

Après le permafrost des terres arctiques et le granit poli de la Carélie, le terrain est sablonneux, marqué par des légers renflements comme des petites collines. Ce ne sont pas toujours les résidus morainiques des glaciers : ici, tout le monde sait que chaque dénivellation peut cacher une fosse commune. De la Baltique à l'Ukraine, l'Europe n'est qu'une immense nécropole qui reste à découvrir<sup>838</sup>.

L'Europe de l'Est apparaît ainsi comme un espace tragique et inquiétant. Les strates sur lesquelles l'auteur avance ne sont pas seulement des métaphores temporelles, mais des véritables couches du passé.

Ces présences « étranges » produisent au moins trois effets sur les voyageurs. Tout d'abord, comme il est facile de le deviner, elles intensifient considérablement le composant exotique de l'imaginaire sur l'Europe de l'Est. Ensuite, le fait de découvrir des traces ensevelies par le temps renverse littéralement le rôle du voyageur qui n'est plus seulement le

<sup>835</sup> Kauffmann, *Courlande*, op. cit., p. 253.

<sup>836</sup> Katyne (ou Katyn) est un village de Biélorussie où, après l'occupation russe de la Pologne, sur ordre de Staline l'aristocratie et l'intelligentsia polonaises furent exécutées.

<sup>837</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 209. Orig. : « *Ich nahm einen Ast, und kaum dass ich ein bisschen Moos und Erde anhob, stieß ich auf Knochen, eine Schuhsohle, rahmengenäht, Ledergurte, eine schwarze Rippe* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 177.

<sup>838</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 179. Orig. : « *Dopo il permafrost delle terre artiche e dopo il levigato granito della Carelia, il terreno è sabbioso, segnato da leggeri rigonfiamenti come collinette. Non sempre sono residui morenici dei ghiacciai: qui tutti sanno che ogni dislivello può essere una fossa comune. Dal baltico all'Ucraina l'Europa è tutta una necropoli, ancora da scoprire* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 150.

dernier témoin d'une époque révolue, mais qui se mue en archéologue d'un passé disparu, d'autant plus que le passé avec lequel il entre en contact est intact, pas du tout falsifié, d'où, en dernier, l'impression d'une originalité du passé qui n'a pas été manipulé par l'homme.

Cependant, si d'une part le voyageur se réjouit de la découverte d'un passé vierge, d'autre part, comme l'observe Rumiz, l'archéologue du XX<sup>e</sup> siècle est consterné par la proximité temporelle des vestiges qu'il exhume. Rumiz, s'arrêtant sur ce qu'il reste de la synagogue de Ludza, déclare : « C'est impressionnant d'être un peu les archéologues d'une époque révolue depuis moins de trente ans<sup>839</sup>. » Il ne s'agit plus de réfléchir sur les *lieux de mémoire* qui, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, sont édifiés par le pouvoir afin de nourrir une mémoire collective, mais plutôt de penser la *mémoire des lieux*. Ici, dans les forêts, dans les quartiers et les cimetières juifs abandonnés, les auteurs assistent à l'érosion d'une partie du passé de l'Europe de l'Est. À ce propos la description des coques de bateau observées par Kauffmann est très parlante :

Au cœur des embarcations disloquées, des arbres ont grandi. Ils s'élèvent à présent jusqu'à une hauteur de huit à dix mètres. Ils font penser à des pieux enfoncés dans les vertèbres des œuvres vives. Le spectacle frappe par sa dimension immédiatement tragique. Le drame est palpable. On perçoit que ces lieux silencieux cachent un événement terrible<sup>840</sup>.

Le but du voyageur est alors de mettre en lumière ce qui est condamné à l'oubli, puisque comme l'observe Belpoliti lorsqu'il visite le musée de Budapest, la *damnatio memoriae* n'est jamais parfaite ou totale : « La *damnatio memoriae* est une activité étrange et curieuse. Partout survivent des traces du passé même quand on veut les annuler<sup>841</sup>. » On pense alors à l'incipit du *Livre du rire et de l'oubli*, de Milan Kundera, où l'auteur tchèque rappelle l'anecdote de la toque en fourrure de Clementis<sup>842</sup>, avant de faire dire au héros du premier

---

<sup>839</sup> *Ibid.* p. 171. Orig. : « È impressionante sentirsi archeologi di un'epoca finita da meno di trent'anni », *ibid.*, p. 143.

<sup>840</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, *op. cit.*, p. 254.

<sup>841</sup> Orig. : « La *damnatio memoriae* è un'attività strana e curiosa. Dovunque sopravvivono tracce del passato anche quando le si vuole annullare », Marco Belpoliti, *La prova*, *op. cit.*, p. 173.

<sup>842</sup> Vladimír Clementis (1902-1952) était un homme politique tchèque accusé et condamné à mort pour haute trahison en 1952. Il sera réhabilité en 1962.

Kundera se réfère ici à une photographie de 1948 où Clementis apparaissait en compagnie du premier Président de la Tchécoslovaquie communiste, Gottwald, auquel il avait prêté sa toque en fourrure. Quatre ans plus tard, l'image de Clementis est effacée de cette photo comme de toute photo officielle et de lui il ne reste que sa toque. « Là où il y avait Clementis, il n'y a plus que le mur vide du palais. De Clementis, il n'est resté que la toque de fourrure sur la tête de Gottwald », Milan Kundera, *Le Livre du rire et de l'oubli*, *op. cit.*, p. 14.

récit, que « la lutte de l'homme contre le pouvoir, c'est la lutte de la mémoire contre l'oubli<sup>843</sup> ». Rappeler les vestiges condamnés à l'oubli devient un acte de résistance contre le vide de la mémoire et l'imposition d'une histoire à sens unique. On comprend alors que dans les récits des voyageurs une place d'honneur soit laissée à ceux qui préservent les passés. Nous avons vu dans les pages précédentes l'intérêt suscité par le musée du communisme de Budapest, nous avons vu aussi l'attention portée par les chercheurs sur les luttes partisans, avec Büscher dans le musée du kolkhoze près de Katyne, et nous ne pouvons pas oublier le personnage du Résurrecteur de Jean-Paul Kauffmann, figure peut-être imaginaire mais sans doute allégorique de celui qui fait affleurer un passé enseveli et souvent très sensible.

### III Géographie d'un vide

Dans les pages précédentes, nous avons constaté que l'Europe de l'Est est perçue par les voyageurs comme un espace riche d'Histoire et d'histoires, où le risque de se perdre est considérable. Souvent, les auteurs utilisent des comparaisons ou des métaphores caractérisées par la perte ou du moins la désorientation, comme les labyrinthes mentionnés par Stasiuk et Maspero ou encore le puzzle évoqué par Rumiz. Cependant, le fait que les auteurs aient par la suite publié leur récit de leur voyage témoigne non seulement qu'ils ont survécu aux drames de l'Histoire, mais aussi qu'ils ont fait des choix historiques, puisque toute représentation est le résultat d'une synthèse « dans l'infinité ouverte de la problématique phénoménologique<sup>844</sup> ». Il est alors intéressant de s'arrêter sur les traces du passé que les voyageurs exposent.

Dans les chapitres précédents, nous avons observé que la période et les événements liés à la Deuxième Guerre mondiale occupent une place considérable dans la stratigraphie de l'Europe de l'Est, avec leur cortège de morts, de déportations et de génocides. Cet intérêt est attribuable d'une part à la perspective d'un travail d'archéologue, du fait que contrairement à ce qui se passe en Europe occidentale la mémoire de cette période dans l'ancienne Europe de l'Est est encore à découvrir. D'autre part, le voyage dans le temps est aussi un voyage personnel. Büscher parcourt non seulement le chemin des armées napoléoniennes ou nazies parties à la conquête de la troisième Rome, mais aussi celui de son propre grand-père :

---

<sup>843</sup> *Ibid.*

<sup>844</sup> Eugen Fink, *De la phénoménologie* [1930], traduit de l'allemand par Didier Franck, Paris, Minuit, 1974, p. 52. Cité par Bertrand Westphal, *La Géocritique, op. cit.*, p. 223.

Je me retournai, il n'y avait personne. Mais je savais qui c'était. Ne venant ni des pierres ni du musée. Perdu dans l'étendue lointaine, le plus perdu de tous. Ni pierre, ni lieu, ni nom, rien. C'est mon grand-père, nous ne nous connaissons pas. Il ne sait pas que j'existe, je ne sais pas comment il est mort ni où il repose, nul ne le sait. Ne t'inquiète pas, murmurai-je, je passerai sur toi sans que tu le saches. Ne t'inquiète pas, je passerai à travers toi comme le vent<sup>845</sup>.

Marco Belpoliti suit les pas de Levi ; Paolo Rumiz évoque l'exode de la population italienne en Istrie<sup>846</sup> ; Rory MacLean s'interroge sur les raisons qui peuvent conduire un jeune homme, en l'occurrence son oncle Oto, à s'enrôler comme volontaire dans les SS ; et François Maspero, dont le frère fut fusillé en tant que partisan et les parents internés dans un camp de concentration, fait flotter les fantômes d'une Europe en guerre tout au long de son récit.

Cependant, on constate que les voyageurs sont aimantés aussi par les traces de l'ancien Empire austro-hongrois. « Après la guerre des Balkans, dans cet espace en équilibre entre l'Euroland qui naît, la Yougoslavie disparue et l'URSS qui n'est plus, la seule survivante semble être cette chère, vieille ligne habsbourgeoise des Habsbourg<sup>847</sup>. » Cette « vieille ligne » conduit Paolo Rumiz à une époque où la ville de Trieste, port franc de l'Empire austro-hongrois, vivait une éclosion économique et culturelle sans précédent et qui se termina avec son annexion à l'Italie. C'est donc l'occasion pour Rumiz de rappeler les fastes de sa ville natale, mais aussi de critiquer l'attitude d'une Italie à ses yeux trop tournée vers l'Occident.

Les Italiens ignorent ou ils préfèrent ne pas se souvenir que le port de Trieste connut son âge d'or sous les Habsbourg. Ils ne savent pas que c'est dans ma ville qu'on a inventé l'hélice et le premier cuirassé à canons pivotants ; ils ignorent que la grande aventure du canal de Suez a été lancée non pas à Paris, mais par un consortium de banquiers et d'assureurs triestins ; et vous pensez bien qu'ils n'ont jamais lu nulle part que c'est à Gorizia qu'on a projeté les premiers avions de combat de l'histoire ou à Pola qu'ont été mis au point les premières torpilles et les premiers hovercrafts expérimentaux. L'Italie de la maison de Savoie, puis l'Italie fasciste étaient centrées sur les côtes tyrrhéniennes ; et une fois l'Autriche devenue l'héritière de Venise, la légende de la Sérénissime est elle aussi passée au second plan<sup>848</sup>.

<sup>845</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 19. Orig. : « *Ich sah zur Seite, da saß niemand. Aber ich wusste, wer es war. Keiner von den Steinen, keiner aus dem Museum. Ein ganz Verlorener da draußen in den Weiten, der verlorenste von allen. Kein Stein, kein Ort, kein Name, nichts. Wir kennen uns nicht, er ist mein Großvater. Er weiß nicht, dass ich existierte, ich weiß nicht, wie er starb und wo er liegt, niemand weiß das. Sei ruhig, flüsterte ich, ich werde über dich gehen, ohne dass du es merkst. Sei ganz ruhig, ich werde durch dich hindurch gehen wie der Wind* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 18.

<sup>846</sup> L'exode istrien concerne le départ des populations italophones de la péninsule istrienne après la Deuxième Guerre mondiale et son annexion à la Yougoslavie de Tito.

<sup>847</sup> Orig. : « *Dopo la guerra dei Balcani, in questo spazio in bilico tra Eurolandia che nasce, la Jugoslavia estinta e l'Urss che non c'è più, l'unica superstite sembra essere questa cara, vecchia linea asburgica* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 32.

<sup>848</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 38. Orig. : « *Gli italiani ignorano o preferiscono non ricordare che il porto di Trieste ebbe la sua massima fioritura in epoca asburgica. Non sanno che nella mia*

Cependant, la nostalgie de Rumiz ne se limite pas à l'époque glorieuse de sa ville natale, mais à l'idée d'une Europe plurielle, supra-nationale et qui est aujourd'hui souvent évoquée sous le terme de *Mitteleuropa*, une sorte de paradis perdu, un monde sans frontières incarné pendant un temps, comme nous l'avons vu dans la deuxième partie, par l'empire à l'aigle bicéphale. Toutefois, si la Shoah et la relégation de la langue allemande, autrefois « moyen de communication universellement reconnu », au deuxième plan derrière l'anglais, rendent illusoire toute renaissance de l'idée centre-européenne et la font même considérer par Milo Dor comme une « utopie régressive<sup>849</sup> », marcher sur les traces laissées par ces deux piliers de la *Mitteleuropa* que sont les minorités allemande et juive devient pour les voyageurs l'occasion de revenir sur un passé riche et de retracer la géographie d'une Europe disparue.

Dans les pages de Rumiz, en particulier, on constate une hantise vis-à-vis du vide laissé par les différentes communautés juives d'Europe orientale. Son parcours est ponctué de cimetières abandonnés, de quartiers dépeuplés et de synagogues brûlées. Le malaise qu'il ressent à Ludza, une ville à l'est de la Lettonie près de la frontière de l'Union européenne, n'est pas dû à la proximité avec la frontière russe, mais à l'absence de la population juive : « Ce couvre-feu, le voisinage de la Russie ne suffit pas à l'expliquer. C'est le vide d'une lourde absence, à coup sûr celle des juifs<sup>850</sup>. » Dans *Stalin's Nose*, MacLean rapporte le triste constat de Théodor, l'ancien valet de chambre de sa tante, lequel affirme, dans un cimetière rongé par le lierre, être le dernier juif d'une communauté autrefois riche et nombreuse<sup>851</sup>. Et Olivier Weber se demande : « Que demeurera-t-il alors de la Jérusalem de l'Est, qui rayonnait sur toute l'Europe centrale d'avant-guerre, capitale du judaïsme dans cette partie du monde, bien avant Varsovie, Vienne et Budapest<sup>852</sup> ? » Ce qui est encore plus affligeant pour les voyageurs, c'est de découvrir que ce vide est tout à fait récent. En effet, si l'extermination planifiée par les

---

*città furono inventate l'elica e la prima corazzata con i cannoni girevoli; ignorano che la scommessa dello scavo di Suez visse il suo inizio non a Parigi ma in un pool di banchieri e assicuratori triestini; figurarsi se hanno letto da qualche parte che a Gorizia furono progettati i primi aerei da combattimento della storia e che a Pola vennero messi a punto i primi siluri e i primi hovercraft sperimentali. L'Italia sabauda e quella fascista erano tirreno-centriche: e poiché l'Austria era stata erede di Venezia, anche la leggenda serenissima passò in second'ordine. E con essa la storia dei capitani coraggiosi del Polo Nord », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 39-40.*

<sup>849</sup> Milo Dor, *Mitteleuropa*, op. cit., 21.

<sup>850</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 170. Orig. : « Già alle sette e mezzo le strade sono deserte. L'unico negozio aperto è lo spaccio di alcolici e dolci di fronte alla chiesa ortodossa. È un coprifuoco che non basta la vicinanza della Russia a spiegare. Questo è il vuoto di un'assenza pesante, certamente quella degli ebrei », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 142.

<sup>851</sup> Orig. : « *There are no more Jews left to die – other than me* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit. p. 102.

<sup>852</sup> Olivier Weber, *Voyage au pays de toutes les Russies*, op. cit., p. 56.

Nazis avait littéralement décimé la population juive, c'est seulement après l'ouverture des frontières que la quasi totalité des survivants et de leurs descendants ont quitté ces terres.

Quand les derniers sont-ils partis ? Au début des années 1990, dès que le communisme s'est effondré et qu'il est devenu plus facile d'obtenir un visa. [...] Le vide, voilà ce qu'exprime le couvre-feu de Ludza. Un vide récent, pas encore comblé et qui ne pourra sans doute jamais l'être. Les Juifs n'ont pas disparu à l'époque de Hitler, comme nous le pensions, mais cinquante ans plus tard. La déchirure est récente et ne sera peut-être jamais refermée, dans ce ghetto abandonné aux seuls Russes, où la population lettone n'habite pas volontiers<sup>853</sup>.

En Ukraine, observe Weber, Kiev « se vide de ses juifs. Chaque mois, douze mille d'entre eux mettent discrètement la clé sous la porte et partent fouler la Terre promise ». Le choix est certes dû à la possibilité d'envisager une vie meilleure, mais surtout d'échapper aux peurs qu'un mépris exacerbé accroît à l'encontre de la communauté juive, comme en témoignent les comportements antisémites, dont un exemple très parlant relaté par Maspero lors de sa visite au cimetière juif de la ville de Bitola, en Macédoine :

Aucune inscription sur les morceaux de pierres tombales, comme si celle-ci avaient été retournées face contre terre avant d'être brisées. Il ne s'agit pas d'un simple abandon mais d'une dévastation systématique, probablement un jour donné. Et tout semblait être resté tel que la profanation l'avait laissé. Comme si, d'un coup, les morts juifs de Bitola profanés, il n'y avait plus eu de juifs vivants pour cultiver le souvenir. [...] c'était donc un *no man's land* au sens fort du terme, une terre de personne mise entre parenthèse par une forme d'oubli apparent qui ressemblait à la peur du passé<sup>854</sup>.

Toutefois, si pour la plupart des voyageurs l'absence de la communauté juive apparaît comme une perte grave de la richesse et de l'imaginaire qui marquait autrefois l'Europe de l'Est, pour Rumiz cette absence correspond aussi à la fin d'une certaine idée de l'Europe multiculturelle dont le juif était « l'expression la plus retentissante » :

Le lendemain, c'est samedi et nous allons assister au service en synagogue. Il ne reste que dix membres d'une communauté jadis extrêmement florissante. Je ressens le vide que j'ai déjà connu en Lettonie et dans le nord de la Pologne, et les juifs n'en sont que l'expression la plus criante. Il n'y a pas qu'eux qui ont disparu, il y a aussi les Polonais, les Lituanais, les Allemands, les Ukrainiens, les Arméniens : un siècle

---

<sup>853</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 170. Orig. : « *Ma quando se ne sono andati gli ultimi? All'inizio degli anni novanta, appena è caduto il comunismo e i visti sono diventati più facili. [...] Il vuoto, ecco il senso del coprifuoco di Ludza. Un vuoto recente, non colmato e forse incolmabile. Gli ebrei non sono scomparsi negli anni di Hitler, come pensavamo, ma cinquant'anni più tardi. Lo strappo è recente, forse incolmabile, in questo ghetto di soli russi dove i lettoni non abitano volentieri* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 142.

<sup>854</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 225-226.

de pogroms, de déportations et d'exterminations a simplifié l'Europe centrale sur le plan ethnique, en détruisant l'élément transnational qui les soudait tous ensemble<sup>855</sup>.

On peut affirmer que pour Rumiz, comme l'a déclaré Milan Kundera dans le « Discours de Jérusalem : le roman et l'Europe », contenu dans *L'Art du roman*, ce sont « les grandes personnalités juives qui, éloignées de leur terre originelle, élevées au-dessus des passions nationalistes, ont toujours montré une sensibilité exceptionnelle pour une Europe supranationale, Europe conçue non pas comme territoire mais comme culture<sup>856</sup> ». Les quelques juifs qui fréquentent encore les rares synagogues incarnent donc les derniers échos d'une Europe qui n'est plus, condamnée à disparaître, et dont le voyageur se fait porte-parole :

« Adonai », « Elohim », répètent les vieux de la synagogue désormais vide, et tout semble suspendu au fil de ces paroles anciennes qui garantissent la continuité du monde. Mais c'est justement cela qui épouvante : quand elles ne seront plus écoutées par quiconque, alors l'Europe se sera définitivement perdue. Et on s'en rend déjà compte, quand le silence revient dans l'espace choral, chargé de nostalgie pour un chant qui n'existe plus<sup>857</sup>.

L'autre élément de la géographie de l'Europe « perdue » de Rumiz est incarné par la présence-absence des populations germaniques<sup>858</sup>. Son trajet en train de Kaliningrad à Berlin est alors l'occasion de revenir sur l'histoire prussienne de la région traversée et sa polonisation au lendemain de l'annexion à la Pologne de territoires à l'est de la rivière Neisse.

Maintenant, le petit train direct pour Berlin fend une campagne parsemée de noms nouveaux, inventés en 1945, après la défaite de Hitler, afin de cacher l'âme prussienne des lieux. C'est la révolution des toponymes, adoptée de la Baltique jusqu'à la région située à l'ouest de la Pologne, l'ex-Saxonie, où

---

<sup>855</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 229. Orig. : « *L'indomani è sabato e andiamo a vedere la funzione in sinagoga. Ci sono solo dieci superstiti di una comunità un tempo numerosissima. Risentò il vuoto che ha avvertito in Lettonia e nella Polonia del Nord, e gli ebrei ne sono solo l'espressione più clamorosa. Non sono spariti solo loro, ma anche i polacchi, i lituani, i tedeschi, gli ucraini, gli armeni: un secolo di pogrom, deportazioni e stermini ha semplificato etnicamente il Centro europa distruggendo il loro collante transnazionale* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 187.

<sup>856</sup> Milan Kundera, *L'Art du roman*, op. cit., p. 158.

<sup>857</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 229. Orig. : « *"Adonai", "Elohim" ripetonò i vecchi della sinagoga ormai vuota, e tutto sembra appeso al filo di queste antiche parole che garantiscono la continuità del mondo. Ma è proprio questo che spaventa: quando esse non saranno più ascoltate da nessuno, allora sarà l'Europa a perdere definitivamente se stessa. E già ti accorgi quando nello spazio corale torna il silenzio, carico di nostalgia di un canto che non c'è più* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 188.

<sup>858</sup> « Le train [...] s'arrête dans le noir devant la splendide gare de Malbork, fantôme d'une Europe perdue, dont les briques rouges prussiennes sont restées intactes », *ibid.*, p. 212. Orig. : « *Il treno [...] si ferma nel buoi davanti alla magnifica stazione di Malbork, intatta nei suoi mattoni rossi prussiani, fantasma di un'Europa perduta* », *ibid.*, p. 175.

Holbau est devenue Iłowa, Naumburg Novgorod, Sorau s'est transformé en Żary et Görlitz a accouché de Zgorzelec, sur l'autre rive de la Neisse<sup>859</sup>.

Cette mémoire est encore vivante. Rumiz rencontre le long de son voyage nombre de ces personnes transférées d'une partie à l'autre de l'empire et il observe que « quand s'achevèrent tous ces mouvements, mis en œuvre de 1945 à 1956, neuf millions de personnes avaient changé de lieu d'habitation<sup>860</sup> ». Mais c'est aussi l'occasion de mettre encore une fois en relief la méconnaissance des Européens quant à l'histoire de cette partie du continent : « Que sait l'Europe des blessures de ces contrées ? Dans quel manuel scolaire italien peut-on lire l'histoire de cette tragédie [...] ?<sup>861</sup> » Toutefois, si d'une part Rumiz ne cache pas son amertume pour l'effacement d'une histoire plus que millénaire et sa nostalgie d'une Europe plurielle, d'autre part il prend nettement ses distances par rapport à une quelconque revendication allemande sur ces territoires :

Terre de fantôme et de déracinés [...] et pendant ce temps, à Berlin, le lobby des exilés recommence à faire pression. La télévision fédérale enfonce le clou, avec des reportages sur les nouvelles terres de l'Est, elle parle des « Allemands et des Polonais déportés sans avoir rien fait », les seconds occupent les maisons des premiers. Mais derrière cette sérénité se cache le piège du révisionnisme<sup>862</sup>.

Jason Goodwin aussi s'est intéressé de près au passé allemand lors de son voyage de Gdansk à Istanbul. D'ailleurs partout il met en avant les signes d'une présence disparue :

Depuis Gdansk, nous étions sur la piste des Allemands : l'échelle de leur passé semblait incommensurable. Tout le monde leur donnait un nom différent. Toutes les langues portaient la trace d'une obscure rencontre tribale avec une branche d'Allemands [...]. Après les barons de l'ordre Teutonique, les Margraves et les Burgraves, les comtes palatins et les Bány ; après le roi-empereur et le *keiser* allemand ; après Karl von Hohenzollern-Sigmaringen, roi de Roumanie en 1872 ; après les junkers et les armées [...], après les hommes qui défilèrent en 1914, les colonnes de Panzer marchant à l'ersatz de fioul, les

---

<sup>859</sup> *Ibid.*, p. 209. Orig. : « *Ora la piccola motrice diretta a Berlino taglia una campagna disseminata di nomi nuovi, inventati nel '45, dopo la sconfitta di Hitler, per nascondere l'anima prussiana dei luoghi. È la rivoluzione dei toponimi, adottata dal Baltico fino alla fascia occidentale della Polonia, ex Sassonia tedesca, dove Halbau è diventata Iłowa, Naumburg Nowogród, Sorau si è trasformata in Żary e Görlitz ha gemmato Zgorzelec dall'altra parte del fiume Neisse* », *ibid.*, p. 173.

<sup>860</sup> *Ibid.* p. 210-211. Orig. : « *Quando i traslochi finirono, nove milioni avevano cambiato casa fra il 1945 e il 1956* », *ibid.*, p. 174.

<sup>861</sup> *Ibid.*, p. 209. Orig. : « *Che ne sa l'Europa delle ferite di qui? In che libro di scuola in Italia sta scritto di questa tragedia grande come un esodo istriano moltiplicato per trenta, e che non è ancora nulla a confronto con la deportazione in Russia?* », *ibid.* p. 173.

<sup>862</sup> *Ibid.*, p. 211-212. « *Terra di fantasmi et di sradicati [...] e intanto a Berlino la lobby degli esuli ricomincia a premere. La tv federale martella con reportage sulle nuove terre dell'Est, parla di "tedeschi e polacchi deportati senza colpa", i secondi nelle case dei primi. Ma dietro l'equanimità si nasconde il tranello del revisionismo* », *ibid.*, p. 175.



*Sonderkommandos* et le SS ; une fois ceux-ci disparus, avec les austères vétérans de Dantzig et le sadique Frank de Wavel, l'effondrement du *Drang nach Osten* ne laissa en Transylvanie que ces *Bauer und Bürger*, ces paysans et ces bourgeois, anciens habitants d'un des avant-postes allemands les plus éloignés de tous<sup>863</sup>.

C'est surtout lors de son passage à travers les collines de Transylvanie qu'il scrute ce qu'il nomme « la fin de la présence allemande en Orient<sup>864</sup> ». Une histoire commencée sept siècles plus tôt avec l'arrivée des colons de Flandre, de Rhénanie et de Moselle appelés par le roi hongrois Bela III, pour s'installer dans ces régions inhabitées et pour défendre l'arrière-pays des incursions ottomanes. Il s'étonne qu'en Roumanie l'émigration soit tout à fait récente, contrairement au cas polonais. En effet, selon les données de l'auteur, sur huit cent mille Saxons habitant la région en 1989, un demi million serait parti vers l'Allemagne dans les six mois qui suivirent la Révolution de décembre qui mit fin à la dictature de Ceaușescu et les autres, dépayés dans des villages à moitié vides, repoussés eux-aussi par la montée du nationalisme et le désir d'un train de vie meilleur, les suivraient sans tarder<sup>865</sup>. En effet, seuls les vieux restent dans ces villages :

Nous étions témoins, je pense, de l'un des innombrables bouleversements du continent oriental. Dans vingt ans, quand les derniers des anciens et des malades – '*wir Bleibenden*' – seront morts, le visiteur considérera les Saxons de Schässburg comme aussi lointains que les bâtisseurs de cathédrales ou les pères

---

<sup>863</sup> Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 240. Orig. : « *Right the way from Gdansk we'd been on the track of Germans: the scale of their past seemed immense. Everyone had a different name for them. Every language recorded some dim tribal encounter with a branch of the Germans [...]. After the barons of the Teutonic order, the Margraves and Burgraves, Counts Palatine and the Bans; after the King-Emperor, and the German Caesar; Karl von Hohenzollern-Sigmaringen, King of Romania in 1872; after the Junkers, and the armies [...]; after the men who marched in 1914, the Panzer columns running on ersatz fuel, the Sonderkommando, the SS; when these had gone, with the grave elders of Danzig and the sadist Frank of Wavel, the collapse of the Drang Nach Osten left only these Bauer und Bürger in Transylvania, old inhabitants of one of the farthest flung German outposts of all* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 198.

Hans Michael Frank (1900-1946) était ministre du Troisième Reich et gouverneur général de la Pologne. Surnommé le « bourreau de la Pologne », il fut condamné à la pendaison lors du procès de Nuremberg pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité.

<sup>864</sup> *Ibid.* « *This was the tag-end of Germany-in-the-east* », *ibid.*

<sup>865</sup> « *Après sept siècles, les Saxons de Transylvanie avaient épuisé leur ingéniosité. Sur une population de huit cent mille personnes, cinq cent mille avaient décampé dans les six mois qui suivirent la révolution de décembre. Plus il en partait, plus la vie devenait difficile pour ceux qui restaient. Ils avaient perdu leurs amis et habitaient des villages semi-déserts, dans l'incapacité de se maintenir en nombre suffisant dans leurs écoles, soudain à moitié étrangers dans leur propre pays. Ils suivaient donc le mouvement* », *ibid.*, p. 234. Orig. : « *After seven centuries the Transylvanian Saxons had exhausted their ingenuity. Of 800,000 Saxons, half a million had decamped in the six months since the revolution in December. The more that went, the harder life became for those who stayed behind. They'd lost their friends, and lived in half-empty villages, unable to keep up numbers at their schools – suddenly half-strangers in familiar country. So they followed* », *ibid.*, p. 193.

Pèlerins. Sighișoara sera une vieille ville roumaine, construite au XIII<sup>e</sup> siècle par des colons allemands : une cité pittoresque de plus<sup>866</sup>.

Si Rumiz écoute les chants dans les synagogues, Goodwin à fait à plusieurs reprises résonner dans les vallées de Transylvanie la langue allemande par une multiplication tout à fait étonnante de citations en langue originale. Geza, la première de ces rencontres saxonnes, ne parle qu'allemand<sup>867</sup> ; à une autre occasion, il note qu'on lui parle en « *Hochdeutsch*, un bon allemand de lycéenne, pas du patois<sup>868</sup> ». Ailleurs, un vieil homme, « descendant des colons souabes qui s'étaient installés dans l'ouest de la Transylvanie deux siècles plus tôt »<sup>869</sup> chante, *Siebenbürgen, Land des Segens* (Transylvanie, terre de bénédiction)<sup>870</sup>. Et la langue allemande poursuit le lecteur tout au long des pages consacrées à la Transylvanie avec des *Alle Leute sind weg* (Tout le monde est parti) par ici, des *Grüss Gott!* (Adieu!) par là, des *wir Bleibenden*<sup>871</sup> (nous restons), des « *Was kann man tun?* Qu'est-ce qu'on peut faire ? Et des *Muss gehen*. Il faut partir » un peu partout, jusqu'au mélancolique et résigné « *Es ist doch zu spät* »<sup>872</sup> (Il est de toute façon trop tard) prononcé à l'occasion d'une autre conversation à Brasov, aux portes de la Transylvanie.

De même que Rumiz, Goodwin aussi condamne le silence autour de cette présence millénaire. En lisant un guide sur la ville de Sighișoara, il observe que

le guide officiel de la ville, imprimé à Bucarest, avait déjà rayé les Saxons de ses pages, un peu comme la carte nazie avait oblitéré les Polonais qui vivaient sur le littoral baltique. Utilisant le silence comme une arme, ce guide donnait l'impression que les Roumains avaient bénéficié de l'aide d'autres nations pour fonder la ville, et c'était tout<sup>873</sup>.

---

<sup>866</sup> *Ibid.*, p. 237. « *We were witnessing, I suppose, one of the numberless shifts of the eastern continent. In twenty years, when the last of the old and sick – 'wir Bleibenden' – are dead, the visitor will find the Saxons of Schässburg as remote as the men who built cathedrals, or the Pilgrim Fathers. Sighisoara will be an old Romanian town, built by German colonists in the thirteenth century: another quaint place* », *ibid.* p. 195.

<sup>867</sup> *Ibid.*, p. 209. Orig. : « *Geza, who spoke only German* », *ibid.*, p. 171.

<sup>868</sup> *Ibid.*, p. 233. Orig. : « *It was a schoolgirl's Hochdeutsch, not dialect* », *ibid.* p. 191-192.

<sup>869</sup> *Ibid.*, p. 212. Orig. : « *a descendant of the Swabian colonists settled in western Transylvania two centuries ago* », *ibid.*, p. 174.

<sup>870</sup> *Siebenbürgen, Land des Segens*, était l'hymne régional des Saxons de Transylvanie, composé en 1846 par Johann Lukas Hewig sur des paroles de Leopold Moltke. Il existe aujourd'hui une version en roumain et une en hongrois.

<sup>871</sup> *Ibid.*, p. 233. Orig. : *ibid.* p. 192.

<sup>872</sup> *Ibid.*, p. 283. Orig. : *ibid.* p. 236.

<sup>873</sup> *Ibid.*, p. 237. Orig. : « *The official guidebook to the town, printed in Bucharest, had already effaced the Saxons – rather as the Nazi map had erased the Poles who lived on the Baltic coast. Using silence as a weapon, the guidebook left you with the impression that Romanians had used the help of other nationalities to found the town, and that was all* », *ibid.*, p. 195.

L'auteur s'imagine alors les touristes qui dans dix ou vingt ans, une fois les derniers Saxons disparus, ne se douteraient pas de ce passé à moins qu'ils ne prolongent leur excursion jusqu'au cimetière caché derrière l'église, dernier témoignage d'un passé différent.

Derrière [l'église] se trouvait le cimetière, où nous passâmes l'après-midi au milieu des urnes funéraires cassées et des anges éplorés. Les tombes portaient des noms de corporations : Bauer, Eisenhammer, Mahler. Vingt générations reposaient en paix dans ce cimetière, peut-être pour la dernière fois<sup>874</sup>.

Toutefois, Goodwin n'envisage pas les traces allemandes dans cette partie de l'Europe comme le symbole d'une quête exotique ou le vestige d'un monde pluriel, mais les considère comme autant d'éléments pour une apologie de la culture et de la civilisation allemandes. En effet, les descriptions des anciennes villes prussiennes qu'il traverse opposent un passé riche et avancé à un présent décadent et arriéré.

Ainsi, la ville de Gdansk a un double nom, une double forme et un double sens. Dantzig, « fondée par des colons allemands au XII<sup>e</sup> siècle, [...] devint un géant du commerce<sup>875</sup> » où Daniel Fahrenheit « trouva un moyen de mesurer exactement la pondération entre le chaud et le froid<sup>876</sup> » et dont les habitants « possédaient un talent inégalé pour la mesure, le calibrage et l'utilisation du trébuchet<sup>877</sup>. » En revanche, Gdansk apparaît comme un triste faux-semblant : « Si la ville moderne a copié certains de ses édifices, la cité de Dantzig elle-même s'est évanouie comme un *Boojum*. La périphérie de la Gdansk polonaise était spécialisée dans les ennuis et la construction navale, et Stare Miasto dans le faux-semblant<sup>878</sup>. » Il est intéressant d'observer que ce qui est considéré aujourd'hui par l'auteur comme la ville du « faux-semblant », était autrefois la ville symbole du modernisme et du progrès. Quelques kilomètres plus au sud, Goodwin attribue tout de suite à la ville de Malbork son ancien nom teutonique de Marienburg et replonge ainsi la ville à l'époque des Chevaliers teutoniques, c'est-à-dire de la christianisation des populations païennes autochtones.

---

<sup>874</sup> *Ibid.*, p. 237-238. Orig. : « Next to [the church] lay the cemetery, where we spent an afternoon among broken urns and weeping angels. They were trade names on the tombs: Bauer, Eisenhammer, Mahler. In this cemetery, perhaps for the last time, twenty generations lay undisturbed », *ibid.*, p. 196.

<sup>875</sup> *Ibid.*, p. 42. Orig. : « Founded by German colonists in the twelfth century [...] became a trading giant », *ibid.*, 27.

<sup>876</sup> *Ibid.*, p. 43. Orig. : « hit on a way to measure accurately the balance between heat and cold », *ibid.*, p. 28.

<sup>877</sup> *Ibid.*, p. 43. Orig. : « They had an appropriate talent for measurement, calibration, and the use of scales », *ibid.*, p. 28.

<sup>878</sup> *Ibid.*, p. 46-47. Orig. : « If the modern city has copied some of its buildings, Danzig itself is gone like a Boojum. On the outskirts of Polish Gdansk they made trouble and ships; in Stare Miastro they made believe », *ibid.*, 31-32.

« Marienburg, quartier général des chevaliers Teutoniques, était le plus grand château d'Europe, le mieux fortifié aussi. Il ne fut pris d'assaut qu'en 1945, quand il tomba aux mains de l'armée soviétique, après un siège de sept mois<sup>879</sup>. »

En lisant les descriptions de Goodwin, on constate que selon l'auteur anglais il existerait bien d'une part une supériorité de la civilisation germanique sur la civilisation slave, et d'autre part que le départ des Allemands a inévitablement replongé cette partie de l'Europe dans un état de chaos et de désordre, voire dans la barbarie. Goodwin fait plus que porter un regard germanophile, il véhicule l'idée d'une supériorité de la culture germanique sur la culture slave. Ainsi, contrairement à Rumiz qui critique toute forme de révisionsisme, Goodwin, après une nuit passée dans un hôtel de « Kwydzin – encore une ville allemande, Marienwerder », écrit qu'il souhaite « immédiatement le retour des Allemands<sup>880</sup> ». Avec Goodwin nous sommes face à une *Mitteleuropa* qui ressemble beaucoup à celle de Friedrich Naumann.

---

<sup>879</sup> *Ibid.*, p. 54. Orig. : « *Marienburg, the Knights' headquarters, was the largest, best-fortified castle in Europe, and it was never taken in battle until 1945, when it fell to the Soviet army after a siege of seven months* », *ibid.*, p. 38.

<sup>880</sup> *Ibid.*, p. 61. Orig. : « *Kwydzin – another old German town, Marienwerder [...]. I wished the Germans back immediatly* », *ibid.*, p. 44.

## CHAPITRE 2

### L'EUROPE POLYRYTHMIQUE

Aujourd'hui, en présence d'une mondialisation qui s'accélère, une des priorités de la littérature postmoderne est de révéler, pour reprendre l'image de Michel Serres, l'âme arlequine du monde<sup>881</sup>, c'est-à-dire que l'espace n'est pas seulement polyphonique, comme nous avons vu dans le chapitre précédent, mais qu'il est aussi polyrythmique : un espace où « les individus sont liés les uns aux autres et pourtant isolés par d'invisibles tissus de rythmes et par de murs des temps caché<sup>882</sup> ». Or, nous verrons dans ce chapitre que l'Europe de l'Est offre aux voyageurs un terrain fertile de « transgressivité » pour reprendre un des mots clés de la géocritique.

#### I Campagne archaïque et sage paysan

Nous avons précédemment observé que la première impression de l'Europe de l'Est au lendemain de la chute du mur de Berlin est celle d'un espace partagé entre les ruines post-communistes avec leurs lourdes conséquences (crises économiques, pollutions, etc.) et une occidentalisation rapide, suscitant souvent, comme nous avons pu le constater, la désillusion des voyageurs. Toutefois, si la ville représente le passage d'un monde socialiste à un monde capitaliste, l'espace extra-urbain offre aux voyageurs l'exotisme qu'ils recherchaient.

D'un point de vue morphologique, la campagne d'Europe orientale n'est guère différente de la campagne occidentale. Certes, comme nous aurons l'occasion de le voir dans le prochain chapitre, à l'Est tout paraît plus grand : les distances se dilatent et le voyageur a le sentiment de se perdre dans un espace infini et indéterminé<sup>883</sup>. Cependant, il n'est pas rare que pour décrire les paysages qui se présentent des analogies et des comparaisons avec les

---

<sup>881</sup> Je reprends ici en la modifiant l'image de Michel Serres. En effet, pour le philosophe français l'âme arlequine se réfère à l'homme contemporain déraciné : « Errants sans racines fixes, nous sommes tous devenus des passants à l'âme arlequine, associant et mêlant les esprits des lieux où nous passâmes, bien ou mal », Michel Serres, *Atlas*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996, p. 64.

<sup>882</sup> Edward T. Hall, *La Danse de la vie*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>883</sup> Nous reviendrons sur l'espace indéterminé de l'Europe de l'Est, et en particulier de la Russie, dans le prochain chapitre.

paysages plus familiers d'Europe occidentale soient souvent établis. Levi, par exemple, a l'impression, en traversant la campagne roumaine, d'être projeté en Italie, plus précisément dans les paysages qui entourent sa ville natale de Turin ; MacLean décrit la Moravie comme « le Yorkshire de l'Europe orientale<sup>884</sup> » alors que la plaine poussiéreuse de Přebram, à quelques kilomètres de Prague, lui rappelle l'Andalousie<sup>885</sup>. Il s'agit ici d'un procédé rhétorique typique du récit de voyage. En effet, comme l'observe François Hartog dans *Le Miroir d'Hérodote*, la comparaison est

une manière de réunir monde que l'on raconte et monde où l'on raconte et de passer de l'un à l'autre. Elle est le filet que jette le narrateur dans les eaux de l'altérité ; la taille des mailles et le montage du filet fixent le type de pêche et la qualité des prises ; et le halage du filet est façon de ramener l'autre au même. Ainsi la comparaison a sa place dans une rhétorique de l'altérité où elle intervient comme procédé de traduction<sup>886</sup>.

On constate qu'à l'exception de quelques usines de la période soviétique, la campagne évoque à l'est, comme d'ailleurs à l'ouest de l'ancien mur de Berlin, un monde tranquille, en paix, qui se pose en antithèse de la ville. En effet, comme l'observe l'anthropologue Urbain, si la campagne était un espace dangereux, exposé aux pillages et « étroitement lié à la ville jusqu'aux XVII<sup>e</sup> et même XVIII<sup>e</sup> siècles », elle est aujourd'hui, entre autre grâce à la littérature romantique et en particulier à l'œuvre de William Wordsworth<sup>887</sup>,

un univers jugé si paisible, si solide, si sécurisant et si immuable, qu'elle est idéalisée. Elle paraît même si purgée des dangers de jadis que le rapport traditionnel des territoires citadins et ruraux s'est inversé. C'est maintenant la ville qui a emmagasiné les anciennes craintes du voyageurs. Socialement et

---

<sup>884</sup> Orig. : « *the Yorkshire of eastern Europe* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, *op. cit.*, p. 43.

<sup>885</sup> Orig. : « *a dry dusty plain reminiscent of Andalucia* », *ibid.*, p. 42.

<sup>886</sup> François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre* [1980], Paris, Gallimard, coll. « Folio/Histoire », 2001, p. 348.

<sup>887</sup> Cf. Greg Gerrard, *Ecocriticism*, London and New York, Routledge, coll. « The New Critical Idiom », 2004, en particulier le chapitre consacré au genre pastoral.

Cette association doit beaucoup à l'influence des romantiques et en particulier à l'œuvre du poète anglais Wordsworth, pour qui, selon Le Botton, la nature constituait « un remède indispensable aux dégâts psychologiques infligés par la vie urbaine », Alain Le Botton, *L'Art du voyage*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003, p. 161.

Toujours selon Le Botton, « [Wordsworth] accusait la ville d'engendrer toutes sortes de sentiments destructeurs : anxiété au sujet de notre position dans la hiérarchie sociale, envie à l'égard du succès d'autrui, orgueil et désir de briller aux yeux d'inconnus. Il pensait que les citadins n'avaient aucune liberté d'esprit, qu'ils étaient les esclaves de ce qui se disait dans les rues ou à la table du dîner. Si bien pourvus qu'ils fussent, ils désiraient sans cesse de nouvelles choses, dont ils n'avaient pas besoin et dont leur bonheur ne dépendait pas ; et dans ces lieux pleins de gens anxieux, il semblait plus difficile de nouer des relations sincères avec les autres que dans une ferme isolée », *ibid.*, p. 165.

écologiquement, la campagne, espace pur, s'oppose désormais aux tumultes, périls et pollutions que recèle la ville<sup>888</sup>.

Ainsi, la traversée d'un minuscule village dans la steppe russe a pour Wolfgang Büscher un véritable effet curatif après le sentiment de décadence et d'abandon suscité par la ville russe de Sofonovo : « Zemliovo guérit mes yeux, le lendemain, minuscule village dans la steppe. Là, rien d'affreux. Des cheminées de ses maisons en bois s'échappait une mince fumée, des hommes et des femmes âgés récoltaient, dans leur jardin, des provisions pour l'hiver<sup>889</sup>. »

Toutefois, malgré les ressemblances et les points communs qui associent les deux milieux naturels, les voyageurs occidentaux sont surpris par le nombre conséquent de gens qui arpentent les campagnes. Dès les premières pages de son récit, Maspero constate avec surprise que « contrairement à la campagne française, celle d'Albanie n'est pas vide, [mais] partout, toujours, des gens déambulent ou attendent<sup>890</sup> ». Et plus loin, lorsque le bus qui le conduit à Korçë tombe en panne dans un « paysage dénudé » et apparemment « loin de lieux habités », il note qu'en quelques minutes « des paysans étaient sortis du néant [...], des passants s'étaient arrêtés qui allaient je ne sais où, sur ces pentes sans maisons<sup>891</sup> ».

À la surprise suscitée par la différence avec un monde habité, il faut ajouter la fascination provoquée par la découverte d'un monde agricole disparu en Occident depuis longtemps. En effet, si en Occident, sauf rares exceptions<sup>892</sup>, la campagne est désormais vouée à l'industrialisation, au tourisme vert et à l'installation d'une population néo-rurale, en Europe orientale elle apparaît encore comme l'espace d'un passé plus ou moins lointain. Les observations que le jeune auteur anglais William Blacker fait dans son roman autobiographique *Along the Enchanted Way* sont à ce propos significatives. Dans le troisième chapitre, il observe non seulement qu'« en Roumanie, les champs et les bois grouillaient de gens<sup>893</sup> », mais aussi que la campagne de son pays natal, le Sussex, comparée à la campagne

<sup>888</sup> Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*, op. cit., p. 208.

<sup>889</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 234.

<sup>890</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit, p. 82.

<sup>891</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>892</sup> En effet, si à l'époque de Levi les paysans roumains qu'il rencontre sont les mêmes que les paysans piémontais, cinquante ans plus tard, les paysans roumains rencontrés par Belpoliti n'existent plus en Europe occidentale ou bien ils sont, comme son voisin qui cultive encore son lopin de terre parce qu'il l'a toujours cultivé, des survivants d'une époque révolue.

<sup>893</sup> Orig. : « *In Romania the fields and woods were teeming with people* », William Blacker, *Along the Enchanted Way. A Story of Love and Life in Romania*, London, John Murray, 2009, p. 25.

Voir note bio-bibliographique.

roumaine, a quelque chose de défectueux, « *something wrong* » dans le texte original. En effet, il constate que si d'une part les deux natures sont d'une beauté remarquable, d'autre part le paysage anglais demeure « complètement vide », et seulement quelques « reliques » d'antan réapparaissent de temps en temps, sous l'apparence de « forestiers venus du passé » (*backwoodsman*)<sup>894</sup>, le faisait sursauter lors de ses rêveries solitaires.

Si Blacker en Angleterre se résigne « au fait que le monde avait changé depuis l'époque de Hardy<sup>895</sup> », en Roumanie au lendemain de la chute du mur de Berlin, il est face, (et il ne sera pas le seul), à un espace apparemment ancestral. En effet, tous les voyageurs qui parcourent les campagnes d'Europe orientale soulignent, avec plus ou moins d'insistance, non seulement la beauté manifeste, mais surtout le décalage temporel dans lequel ils ont l'impression de pénétrer. Rumiz, par exemple, définit la Hongrie comme « un monde paysan où le temps s'est arrêté<sup>896</sup> ». À Letciv, un petit village près de Vinitsa en Ukraine, Belpoliti se croit tombé dans un tableau de Bruegel<sup>897</sup>, et Stasiuk a même le sentiment d'assister à des représentations de scènes bibliques. Quant à Goodwin, après avoir évoqué les animaux de basse-cour de la ferme dans laquelle il séjourne pendant une nuit, il se lance dans une reconstruction historique tout à fait personnelle, où il imagine des générations de paysans répéter depuis des siècles les mêmes gestes et bâtir une ferme à l'embranchement du chemin : allégorie, nous semble-t-il, du chemin d'une histoire à laquelle le monde agricole n'aurait jamais participé :

Leon nous avait montré sa ferme à toute vitesse : la grange, trois vaches, une truie qui allaitait et une couvée de poussins qui pépiaient sous une ampoule à faible puissance. Je vis des générations de géants [...] en train de défricher la forêt, de poser une palissade, de construire une ferme dans la forêt, à la fourche du chemin...<sup>898</sup>,

---

<sup>894</sup> Orig. : « *The truth was that, however beautiful it might have been, it was also ghostly empty. There were no people, or almost none* », *ibid.*, p. 24.

<sup>895</sup> Orig. : « *I resigned myself to the fact that the world had changed since Hardy's time* », *ibid.*, p. 25.

<sup>896</sup> Orig. : « *un mondo contadino dove il tempo si è fermato* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>897</sup> « Quand je me réveille, nous sommes arrivés dans un endroit appelé Letciv. On a l'impression d'être tombés dans un tableau de Bruegel : une longue série de boutiques en bois posées l'une à côté de l'autre pour former une longue et étroite construction unique, ressemble à un édicule médiéval. » Orig. : « *Quando mi sveglio siamo arrivati in un posto chiamato Letciv. Sembra di essere caduti dentro un quadro di Brueghel : una lunga serie di botteghe di legno messe una di fianco all'altra in modo da formare un'unica lunga e stretta costruzione, sembra un'edicola medievale* », Marco Belpoliti, *La prova*, *op. cit.*, p. 113.

<sup>898</sup> Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, *op. cit.*, p. 60. Orig. : « *Leon had raced us round his farm – the barn, three cows, a suckling sow and a pallet of piping chicks under a low-watt bulb: I saw generations of [...] giants, sweeping back the trees, planting a stockade, raising a farm in the forest where the track forked* », *ibid.*, p. 43.



avant de découvrir l'histoire tragique de cette famille. Nous terminons cette liste par un dernier extrait de MacLean qui, après avoir eu le sentiment à la sortie de Berlin d'avoir remonté le temps de cinquante ans, plus loin, dans la puszta hongroise, se croit plongé dans un espace a-historique. En effet ici, selon l'auteur anglais, les envahisseurs, qu'ils soient centurions romains, chevaliers teutoniques, conducteurs de chars soviétiques ou probables investisseurs allemands ne font qu'effleurer le monde paysan sans avoir aucune prise sur lui :

Absolument rien n'avait changé dans la puszta. La Porsche couleur graphite, en provenance de Berlin, était un chevalier teutonique. Les bus Ikarusz, puant le caoutchouc brûlé, étaient des diligences. Un convoi de chars soviétiques était une centurie romaine traversant la Pannonie. Leur groupe dépassa une très vieille femme dont les jambes arquées étaient enveloppées de bas et de jambières noires en laine. Ni l'avancée du temps ni le bruit des armées – Romane, Ottomane, Allemande et Russe – n'avaient jamais pu interrompre son pas. Le vingtième siècle semblait avoir été rajouté au passé après coup<sup>899</sup>.

Stasiuk, quelque part entre Valea Florilor et Ploscoș, a même le sentiment que l'homme « avait été façonné dans de la boue<sup>900</sup> ».

Mais s'agit-il vraiment d'un espace prémoderne ? d'un espace qui n'est pas entré dans l'Histoire ? d'un monde qui s'est arrêté sur le chemin de l'Histoire ? Goodwin revient sur sa rêverie et affirme s'être trompé car ces paysans étaient des réfugiés qui avaient dû quitter leur Ukraine natale, désormais annexée par l'armée soviétique. En même temps, un regard porté sur l'évolution de la campagne dans les pays de l'ancienne Europe de l'Est nous apprend que s'il est vrai que dans certaines régions reculées la collectivisation des terrains agricoles n'a pas eu lieu, et que l'agriculture est restée dans un état d'avant la révolution industrielle. D'autre part, dans le reste de l'ancienne Europe de l'Est et en particulier dans les plaines, la collectivisation des terrains agricoles a été conséquente et a laissé des traces qui passent difficilement inaperçues. Comme l'observent les géographes Jacques Barrot, Bernard Elissalde et Georges Roques dans *Europe Europes*, « au printemps 1995 les campagnes bulgares offrent le spectacle désolant de bâtiments abandonnés, de parcs de matériel gagné par la rouille, alors que de loin en loin, de tout petits carrés de labours sont travaillés à la

---

<sup>899</sup> Orig. : « *Nothing, really, had changed on the puszta. The graphite Porsche, racing from Berlin, was a Teutonic knight. Ikarusz buses, stinking of burnt rubber, were stage-coaches. A convoy of Soviet tanks was a Roman century marching to Pannonia. They trooped past an ancient woman whose bowed pegs were wrapped in black stockings and woollen leggings. Neither the march of time nor the thunder of armies – Roman, Ottoman, German and Russian – had ever broken her step. The twentieth century seemed to have been tacked on to the past like an afterthought* », Rory MacLean, *ibid.*, p. 81.

<sup>900</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 49.

charrue tirée par un mulet ou un cheval<sup>901</sup> ». La situation archaïque dans laquelle est plongée l'Europe de l'Est n'est donc pas due exclusivement à une survivance de l'ancien système agricole, mais plutôt à l'écroulement du système soviétique. « Ainsi, par l'étonnant détour du socialisme, on retrouve les contrastes structuraux des périodes antérieures<sup>902</sup> » ou, de manière plus brutale, selon les déclarations d'un paysan russe rapportées dans le livre de l'anthropologue américaine Katherine Verdery, au Moyen-Âge<sup>903</sup> : « Nous reculons ! Nous ne retournons pas seulement en 1917, nous retournons au Moyen-Âge ! » Pourtant, si l'on fait abstraction des quelques observations de Maspero et de Belpoliti qui exposent les conditions économiques et sociales de l'Europe post-communiste ou des quelques usines soviétiques encore en fonction, dans la plupart des descriptions l'espace extra-urbain apparaît comme un monde à part, bucolique<sup>904</sup>. Quelques exemples seront suffisants pour illustrer cette tendance qui trouve ses origines dans les idylles de Théocrite et les *Géorgiques* de Virgile<sup>905</sup>. Le village de Godech, en Bulgarie, apparaît à Palin comme « un lieu idyllique, un entrepôt de la vie d'un village prémoderne, avec un âne qui broute d'un côté, et des poulets noirs comme du charbon de l'autre<sup>906</sup> ». MacLean, pour sa part, décrit des paysages bucoliques qui évoquent chez le lecteur certaines peintures de Corot ou de Millet :

Une cigogne tournoyait sur ses ailes blanches arquées [...]. Des Gitans se promenaient dans la poussière et des vélos transportaient des ouvriers d'une ferme à l'autre. Les paysans, la houe sur l'épaule, rentraient des vergers. Les femmes au foyer rentraient à vélo avec leurs courses [...]. Près de nous, des chevaux traînaient des charrettes, leurs conducteurs somnolaient sur des lits de roseau. Des oies affluaient au marché [...] et les chiens dormaient dans la rue, rarement dérangés par le trafic<sup>907</sup>.

<sup>901</sup> Jacques Barrot, Bernard Elissalde et Georges Roques, *Europe Europes*, op. cit., p. 214.

<sup>902</sup> *Ibid.*

<sup>903</sup> Orig. : « *We're going backward! We're not just going back to 1917, we're going back to feudalism !* » Katherine Verdery, *What Was Socialism, and Why comes Next ?*, Princeton, Princeton University Press, 1996, p. 207.

<sup>904</sup> En Roumanie, Belpoliti ne manque pas d'observer la misère de la campagne et surtout « la forte différence entre ville et campagne », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 29.

La Moldavie lui rappelle l'Italie du Néoréalisme, d'ailleurs, les « très beaux vélos de Letvic », appuyés au coin d'une maisonnette lui font penser à Zavattini, le scénariste du célèbre film *Le Voleur de bicyclette* réalisé par Vittorio De Sica (1948).

<sup>905</sup> Cf. Terry Gifford, *Pastoral*, London, Routledge, 1999.

<sup>906</sup> Orig. : « *It's in many ways an idyllic place, a repository on unreformed village life, with a donkey grazing at one end and coal-black chickens at the other* », Michael Palin, *New Europe*, op. cit., p. 82.

<sup>907</sup> Orig. : « *A stork wheeled above on white arc wings [...]. Gypsies walked in the dust and bicycles carried workers between farms. Peasants, hoes over their shoulders, returned from orchards. Housewives pedalled home with groceries and paraffin balanced on handlebars. Horses drew carts alongside us, their drivers dozing on beds of reeds. Geese flocked to market [...] and dogs slept in the road, rarely disturbed by traffic* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 81.

Dans le livre de Rumiz ou de MacLean, il n'y a pas de pogrom, pas de déportation et même la toute récente catastrophe de Tchernobyl est lointaine.

À Novohrodek, il y a un marché où l'on trouve tout ce dont on peut avoir envie, des fraises, de la sève de bouleau, et aussi des vieilles femmes avec des nœuds de couleur dans les cheveux [...]. La campagne nous captive. Tchernobyl est à deux cents kilomètres, mais nous paraît très loin. À Karelicy, les paysans traient en plein air, au milieu des champs<sup>908</sup>.

Nous sommes ici devant des images plus proche des descriptions de George Sand que de celles d'Émile Zola, pourtant, comme l'observe Maspero, la pauvreté et la déchéance sont bien présentes.

Quelles sont alors les raisons de cet aveuglement ? Pourquoi observer ce monde apparemment ancestral plutôt que les kolkhozes abandonnés comme le font Maspero et Belpoliti ? Le choix de focaliser leur point de vue sur ces éléments du paysages extra-urbain répond à deux objectifs. D'une part, cela permet d'activer un exotisme fondé sur le décalage entre deux époques différentes : le XXI<sup>e</sup> siècle des voyageurs et une période prémoderne, voire indéterminée, des paysans. Ce décalage est d'ailleurs fort semblable à celui, entre XVIII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle, mis en scène par les voyageurs des Lumières étudiés par Larry Wolff. D'autre part, l'amnésie paysagère qui touche certains voyageurs, en particulier Rumiz et Stasiuk, offre l'occasion de créer et ainsi de toucher de près un espace idyllique idéalisé, disparu depuis longtemps de l'Europe occidentale, comme l'a observé Blacker. Ils en font un havre de diversité. On retrouve alors tous les stéréotypes d'un monde paysan pauvre mais harmonieux, paisible, accueillant, sincère, qui alimentent le mythe de l'authenticité si cher au tourisme culturel. Dans un style presque publicitaire, Rumiz met en valeur la salubrité de la vie dans les montagnes carpatiques et la franchise de leurs habitants : « District de Maramureș une des régions les plus saines où les gens te regardent encore dans les yeux et te font confiance<sup>909</sup>. » Goodwin remarque la pauvreté, mais aussi la dignité et l'hospitalité : « La pauvreté s'affichait rarement en milieu rural. Dans toute l'Europe orientale, les habitations des paysans pauvres étaient d'une propreté absolue, entourées de signes d'une épargne laborieuse : un poulailler, un

---

<sup>908</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 235. Orig. : « *A Novogradok c'è un mercato con ogni ben di Dio, fragole, succo di betulle e donne anziane con fiocchi colorati sulla testa [...]. La campagna ci cattura. Černobyl' è a duecento chilometri ma pare lontanissima. A Kareličy i contadini mungono all'aperto, in mezzo alla campagna* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 192.

Nous avons corrigé la traduction de « *mungono* » par « traient » à la place de « mangent », utilisé dans la traduction française, qui se traduit par « mangiano ».

<sup>909</sup> *Ibid.*, p. 240. Orig. : « *Distretto di Maramures una delle regioni più sane dove la gente ti guarda ancora negli occhi e ti dà fiducia* », *ibid.* p. 209.

cochon ou un potager bien entretenu<sup>910</sup>. » Stasiuk aussi souligne l'économie presque autarcique où « on ne fabriquait pas de choses inutiles, on ne gaspillait pas le feu ni la nourriture. Le superflu demeurait le devoir et le privilège des rois<sup>911</sup> ». Ici, tout a un ordre naturel, une certaine harmonie absente des grandes villes : « Les choses y sont à leur place, les gens n'élèvent pas la voix sans nécessité et ne font pas de gestes brusques<sup>912</sup>. » L'accueil des paysans est un autre élément récurrent : « D'ici jusqu'à l'autre bout de l'Europe de l'Est, quelqu'un était prêt à nous héberger la nuit, dans une grange ou dans un lit, dans de la paille ou dans de la plume<sup>913</sup>. » Et Rumiz de déclarer lors de son voyage en train qu'« entre les passagers règne une solidarité impensable dans [son] pays<sup>914</sup> ». Être exposé à un autre rythme est fascinant pour les voyageurs. Rumiz, après avoir franchi la frontière de l'Union européenne, déclare : « Je me sens envahi par un rythme plus lent<sup>915</sup>. » Dans la salle d'attente de Mourmansk les gens se parlent, il y a une véritable envie de discuter, de communiquer qui selon Rumiz n'existe plus dans les pays occidentaux hyperactifs : « Dans la salle d'attente, aux immenses vitres, règnent une bousculade placide, un murmure étouffé. Les gens mangent, discutent, bavardent [...]. Ici, l'attente et la rencontre coïncident complètement. Il n'y a jamais de temps morts, comme il peut y en avoir dans mon monde à moi<sup>916</sup>. » Donc, non seulement cette campagne est habitée, mais elle est aussi le havre d'une temporalité et d'un rythme différents qui séduisent nos auteurs.

Partout où j'étais allé, j'avais rencontré des hommes et des femmes qui arrêtaient de travailler et, appuyés sur leur faux ou leur houe, me parlaient comme s'ils avaient eu tout le temps pour eux. Ensuite, le soir, après avoir marché des kilomètres à travers des champs couverts d'andains de fleurs sauvages qui coloraient et balayaient les collines, et à travers des forêts profondes et parfois inquiétantes qui s'étendaient sur des kilomètres dans toutes les directions, je rejoignais une piste qui me conduisait dans un village. Ces villages pouvaient être isolés mais eux aussi, ils étaient peuplés de gens, des jeunes et des

<sup>910</sup> Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 310. Orig. : « *For rural poverty seldom advertised itself. All through Eastern Europe the dwellings of the rural poor were spick and span, surrounded by evidence of laborious thrift: chickens in a run, a pig, a tended vegetable garden* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., 259.

<sup>911</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 40.

<sup>912</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>913</sup> Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 59. Orig. : « *But from here, right the way across Eastern Europe, someone was ready to shelter us at night, in a barn, or in beds, in straw or feathers* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 42.

<sup>914</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 82. Orig. : « *Tra i viaggiatori regna una solidarietà impensabile nel mio paese* », *Trans Europa Express*, op. cit., *Trans europa express*, op. cit., p. 72.

<sup>915</sup> *Ibid.*, p. 55. Orig. : « *Sento che i tempi più lenti mi invadono* », *ibid.*, p. 50.

<sup>916</sup> *Ibid.*, p. 57. Orig. : « *Nella sala d'aspetto con grandi vetrature regna una ressa tranquilla, un bisbiglio sommesso la gente mangia, discute, parlotta [...]. Attesa e incontro qui coincidono totalmente. Non sono mai tempi morti come nel mio mondo* », *ibid.*, p. 52-53.

vieux, tous heureux de voir des étrangers et toujours assez généreux, aussi pauvres qu'ils pouvaient l'être, pour me donner un repas ou un lit pour la nuit<sup>917</sup>.

Parfois, les voyageurs relatent même un véritable « état de nature », où l'homme est en symbiose avec son milieu naturel. « Il n'y avait rien à Telkibánia, rien à part le village qui demeurait à sa place depuis des centaines d'années » un village qui vivait « en symbiose parfaite avec l'opulence lourde et baroque des vergers. On avait l'impression que la métaphore de la sédentarité et de l'enracinement s'était matérialisée là de façon parfaite<sup>918</sup> ». Mais c'est à Rășinari, un village de Roumanie au pied des Carpates, que Stasiuk met en scène la quintessence du rapport préadamite entre l'homme et la nature que l'Occident est en train de perdre.

Les paysages, l'architecture, les races, les formes des cornes et les robes variaient un peu mais, cela mis à part, l'image restait inchangée : sur la route, entre deux rangées de maisons, avançaient des troupeaux rassasiés. Des femmes, foulard sur la tête et chaussures fatiguées aux pieds, ou encore des enfants les accompagnaient. Ni les îlots solitaires de l'industrie, ni les métropoles insomniaques éparpillées de-ci de-là, ni la toile d'araignée que forme le réseau des routes et des lignes de chemin de fer ne parvenaient à cacher une vision aussi ancienne que le monde. L'humain venait s'unir à l'animal pour attendre ensemble que la nuit soit passée. Il s'unissait à lui alors même qu'il n'en avait jamais été séparé<sup>919</sup>.

Et encore, « Les gens restaient immobiles à l'entrée de leurs fermes et attendaient. Tout se déroulait en silence, sans cri, sans empressement. Les animaux se détachaient du troupeau et rentraient dans leurs enclos. Ils disparaissaient dans la pénombre des cours ombragées, et les battants sculptés des portes se refermaient derrière eux de façon presque humaine<sup>920</sup>. »

Rășinari est central dans l'œuvre de Stasiuk car c'est dans ce village des Carpates qu'Emil Cioran a vu le jour. Le Cioran de Stasiuk, ce n'est pas le jeune homme engagé dans le mouvement fasciste de la Garde de fer, ni l'auteur de l'essai *Transfiguration de la Roumanie*<sup>921</sup>

<sup>917</sup> Orig. : « *Wherever I had gone I had met men and women who would stop working, lean on their scythes or hoes, and talk to me as though they had all the time in the world. Then in the evening, having walked for miles across fields filled with swathes of wild flowers colouring and sweeping over hillsides, and through deep and sometimes frightening forests which reached for miles in all directions, I would come to a dirt track that led to a village. These villages might have been remote but they too were filled with people, young and old, all delighted to see strangers and always generous enough, however poor they might have been, to give me a meal or a bed for the night* », William Blacker, *Along the Enchanted Way*, op. cit., p. 25.

<sup>918</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 81.

<sup>919</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>920</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>921</sup> Emil Cioran, *Transfiguration de la Roumanie* [1936], traduit du roumain par Alain Paruit, Paris, L'Herne, 2009. Ce pamphlet par son contenu extrémiste, xénophobe et antisémite, non seulement a fait et fait encore aujourd'hui couler beaucoup d'encre, mais l'obsédera à jamais, comme il l'affirme dans *Mon Pays*, un court article ajouté à l'édition française de l'essai : « Quant à moi, je devais perdre jusqu'au goût de jouer à la

où, après avoir analysé la spécificité roumaine, il prône une révolution profonde de sa société pour qu'elle acquière une certaine dignité, car un « passionné de la Roumanie ne peut pas accepter qu'elle soit condamnée à perpétuité au destin médiocre qui a été le sien jusqu'ici<sup>922</sup> ». Dans son analyse, il ne trouve que néant et médiocrité : un peuple passif, sceptique, a-historique, religieux, tourné vers la terre, d'une sagesse due à sa résignation séculaire et qui porte, comme il le dira dans *Histoire et Utopie*, « correctement [ses] chaînes<sup>923</sup> ». Il critique son absence de vitalité dans sa culture paysanne, dans sa musique mélancolique, dans son architecture et sa topographie cachée. Il en conclut qu'il s'agit d'un peuple paysan qui a toujours subi les événements et qui a pu maintenir une identité pour la simple raison qu'il n'a jamais participé à l'Histoire.

La Roumanie n'a rien d'original, excepté ses paysans, son folklore et ses paysages (quant à ceux-ci, elle n'y est pour rien). Mais les paysans ne peuvent nous faire pénétrer dans l'histoire que par l'entrée de service. Elle est désolante, l'atmosphère primitive, tellurique et chaotique de ce pays qu'empestent les superstitions et le scepticisme, un mélange stérile, une malédiction héréditaire. Toute la Roumanie sent la terre. Certains prétendent que c'est la santé – bel éloge !<sup>924</sup>

Le Cioran de Stasiuk est l'apatride parisien, le philosophe auteur d'*Histoire et Utopie* qui ne cesse de regretter son paradis, son village d'enfance<sup>925</sup> et qui chante les louanges de la sagesse paysanne :

Plus je vieillis, plus je me sens proche de mes origines. [...] Après une existence au cours de laquelle j'ai connu bien des pays et j'ai lu bien des livres, je suis arrivé à la conclusion que c'était le paysan roumain qui avait raison. Ce paysan qui ne croit en rien, qui pense que l'homme est perdu, qu'il n'y a rien à faire,

---

frénésie, à la convulsion, à la folie. Mes extravagances d'alors me semblèrent inconcevables ; je ne pouvais même pas m'imaginer mon passé ; et quand j'y songe maintenant, il me semble me rappeler les années d'un autre. *Et c'est un autre que je renie, tout moi-même est d'ailleurs à mille lieues de celui qu'il fut.* » *Ibid.* p. 70. Il faut préciser que ce livre fut publié dans son pays natal pour la première fois en 1936 (puis en 1941) et ensuite après avoir été profondément remanié par l'auteur en 1990. En France, le livre est paru pour la première fois dans son intégralité chez l'éditeur *L'Herne* en 2009.

Sur le mouvement fasciste de la Garde de fer et les intellectuels, voir Alexandra Laignel-Lavastine, *Eliade, Cioran, Ionesco : l'oubli du fascisme*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 2002.

<sup>922</sup> Emil Cioran, *Transfiguration de la Roumanie*, *op. cit.*, p. 108.

<sup>923</sup> Emil Cioran, *Histoire et Utopie* [1960], Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2009, p. 14.

<sup>924</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>925</sup> Dans de nombreuses interviews et dans le texte d'ouverture de *Histoire et Utopie*, *Sur deux types de sociétés. Lettre à un ami lointain*, on peut lire : « Je donnerais tous les paysages du monde pour celui de mon enfance » et que le départ de son village natal « fut la fin de mon beau rêve, la ruine de mon monde », Emil Cioran, *Histoire et Utopie*, *op. cit.*, p. 8 et p. 38.

qui se sent écrasé par l'histoire. Cette idéologie de victime est aussi ma conception actuelle, ma philosophie de l'histoire. Réellement, toute ma formation intellectuelle ne m'a servi à rien !<sup>926</sup>

On voit bien ici le passage du bon sauvage de Montaigne à ce que l'on pourrait définir comme le sage paysan de Cioran. Si pour Cioran le paysan n'est plus la cause des maux de la Roumanie, mais plutôt une sorte de pare-feu contre les dérives de sa jeunesse, pour le voyageur contemporain le sage paysan s'oppose au citadin infantilisé que nous avons étudié dans la deuxième partie. En définitive, le monde rural de l'Europe de l'Est ne représente pas uniquement un vestige du passé européen, mais il incarne l'essence de l'Est tant cherchée et qui se place en antithèse de la plupart des villes désormais occidentalisées. Pour Stasiuk les villes sont un élément exogène et une imitation ratée de l'Occident, les villes ne sont que des « tentatives de transplantation avortées. Lifting et miroir de quelque chose qui se trouve ailleurs<sup>927</sup> » :

Les villes de cette partie du continent sont comme des accidents du travail, un effet du hasard et du bon vouloir. [...] Une ville, au cours d'un voyage, c'est une catastrophe. Surtout dans des pays qui ressemblent à de vastes campagnes. Les campagnards ne sont pas capables de bâtir des villes. Il en résulte des totems pour divinités étrangères. Si le centre est encore à peu près correctement imité, les banlieues ont toujours l'air d'un hameau absurde : hypertrophie des surfaces d'entrepôts et tristesse des illusions perdues<sup>928</sup>.

Nous retrouvons le même imaginaire chez Büscher. En effet, quand il se demande où commence l'Est, on découvre que ce n'est pas seulement à droite de son propre pied droit comme nous avons vu dans la deuxième partie, mais qu'il prend la forme du village :

Où commence l'Est ? [...] Là où débutent les grandes forêts et les maisons en bois aux couleurs pastel, le bleu écaillé des bulbes, là où, sur des routes étroites à l'infini, on rencontre des carrioles tirées par des chevaux avec leurs pneus caractéristiques, un cheval qui trotte sous un joug de bois plutôt que des voitures<sup>929</sup>.

---

<sup>926</sup> Emil Cioran, *Entretiens*, Paris, Arcades, 1996, p. 20. La citation dans l'édition française de *Sur la route de Babadag*, que je rapporte ici, est légèrement différente car elle a été traduite du polonais : « Mais il n'en est rien ; au terme de ma vie, tout au long de laquelle j'ai connu de nombreux pays et lu de nombreux livres, j'en arrive à la conclusion que celui qui a raison c'est bien le paysan roumain, ce paysan qui ne croit en rien, qui pense que l'homme est perdu d'avance, qui ne peut rien faire, que l'histoire le broie », Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 39.

<sup>927</sup> *Ibid.*, p. 318.

<sup>928</sup> *Ibid.*, p. 286.

<sup>929</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, *op. cit.*, p. 71-72. Orig. : « Wo also beginnt der Osten? [...] Wo die großen Wälder anfangen und die blassbunten Holzhäuser, das blätternde Blau der Zwiebeltürme, wo einem auf den endlosen, schmalen Landstraßen mehr Pferdewagen entgegenkommen, mit ihren typischen kleinen Gummireifen, der Trab des Pferdes unter dem hölzernen Joch, als Autos », *Berlin-Moskau*, *op. cit.*, p. 62.

De même, quand il se remémore ses cours de russe à l'école :

J'entendais mon premier professeur de russe, un colonel de la Wehrmacht. Quand il entra dans la salle de classe, il entra en transe. Il s'asseyait sur une table au premier rang, croisait les jambes, signe que ce ne serait pas un cours normal, et notre heure commençait, toujours l'après-midi et ces après-midi dans l'école vide ressemblaient à un vaste pays, à un espace vide, puis il parlait de la Russie. Toujours de la campagne, jamais des villes, toujours des villages et des champs<sup>930</sup>.

Pour Rumiz aussi, l'âme slave se trouve dans la campagne. Il suffit d'ailleurs, pour s'en rendre compte, de regarder la couverture de son récit, où au premier plan sous un ciel gris et dans un paysage couvert de neige apparaît l'image d'un vieil homme à la barbe blanche assis sur une charrette en bois. Toutefois, alors que Stasiuk crée un monde idéalisé et qu'il sait fugitif et éphémère « car rien n'est plus nuisible à l'utopie que l'espoir en sa pérennité<sup>931</sup> », Rumiz met en scène un monde ancien, qu'il voudrait éternel, mais qu'il sait être le dernier vestige d'un monde condamné à disparaître. Ainsi, si « de Mourmansk jusqu'ici [en Lettonie], l'inquiétude pour cette terre qui périclité, je ne l'ai entendue exprimée que dans la langue de Tolstoï<sup>932</sup> », un peu plus loin, en Ukraine, il relate les observations d'une vieille dame se plaignant de l'émigration, de l'abandon, voire de l'évolution de la société :

« Les jeunes ne comprennent plus la campagne. Ils ne la font pas fructifier, ils ne la font pas vivre. C'est pour cette raison que l'Ukraine est pauvre [...]. Ici, il y a une telle quantité de terre. Il suffit de la prendre et de s'en servir. C'est un bien immense, surtout à notre époque, où les jeunes ne trouvent plus du travail. Mais la terre, c'est fatigant et aujourd'hui plus personne ne veut se fatiguer »<sup>933</sup>.

---

<sup>930</sup> *Ibid.*, p. 73. Orig. : « *Ich hatte meinen ersten Russischlehrer im Ohr, einen Wehrmachtsoberst. Er betrat die Klasse und kam ins Schwärmen. Setzte sich auf einen Tisch in der vorderen Reihe und schlug die Beine übereinander, ein Zeichen, dass dies kein normaler Unterricht sei, so begann unser kleiner Kurs, immer nachmittags, und diese Nachmittage in der sonst leeren Schule waren selbst so etwas wie weites Land, leerer Raum, und dann redete er von Russland. Immer vom Land, nie von Städten, immer von Dörfern und Feldern* », *ibid.*, p. 63.

<sup>931</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 81.

<sup>932</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 165. Orig. : « *Da Murmansk fino qui [Lettonia], l'ansia per la terra che va alla malora l'ho sentita esprimere solo nella lingua di Tosltoj* », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 138.

<sup>933</sup> *Ibid.*, p. 270. Orig. : « *"I giovani non capiscono la campagna. Non la fanno fruttare, non la fanno vivere. Per questo l'Ucraina è povera. [...] Qui c'è tantissima terra. Basta prenderla e usarla. È un bene immenso, specie in questi tempi, in cui i giovani non trovano più lavoro. Ma la terra è fatica e oggi nessuno vuole faticare"* », *ibid.*, p. 219-220.



Vis-à-vis d'un Orient qui a vendu son âme à l'Occident pour de l'argent<sup>934</sup>, il exhorte à la résistance. « Résiste, vieille Russie » s'exclame-t-il en opposant le romantisme du vieux joueur d'harmonica à la jeunesse corrompue :

Il fut un temps où des types comme Anatoli montaient avec des peintres et des chanteurs à bord des navires qui faisaient escale dans les ports, afin d'apporter un peu de leur culture aux passagers en croisière. Aujourd'hui, avec Poutine, on trouve sur ces bateaux un karaoké et l'élection de Miss Navire-à-Moteur, car les « nouveaux Russes » rougissent de la tradition pionnière<sup>935</sup>.

Rumiz semble même regretter le vieux système communiste qui avait su préserver d'une part les minorités, malgré le nombre massif de persécutions et de déplacements de populations, et d'autre part une campagne idyllique, comme par exemple la Biélorussie, le dernier pays communiste d'Europe : « Le premier contact avec le seul pays communiste d'Europe est même rassurant : un vert absolu domine tout, un paysage agricole parsemé de maisons en bois dans un parfait état de conservation, des oies en liberté autour des villages<sup>936</sup>. »

---

<sup>934</sup> C'est du moins la lecture que nous faisons de cet extrait fort parlant : « Nous sommes près de la Hongrie, les gens saluent, sourient, ne baissent pas les yeux comme à Ljubljana. Je pense qu'en cherchant l'Occident, les Slovènes ont beaucoup gagné : mais peut-être ont-t-il perdu la grande âme de l'Orient. » Orig. : « *Siamo vicini all'Ungheria, la gente saluta, sorride, non abbassa gli occhi come a Lubiana. Penso che, cercando l'occidente, gli sloveni ci hanno guadagnato di certo: ma forse hanno perso l'anima grande dell'Oriente* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 15.

<sup>935</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 129-130. Orig. : « *Ma per fortuna sul lungolago c'è Anatolij Fëdorovič, che sprema malinconia dalla fisarmonica, seduto sul muretto tra ragazze in minigonna dalle labbra color lampone. [...] Vecchia Russia, resisti. Una volta, tipi come Anatolij salivano sulle navi con pittori e cantori, durante le soste nei porti, a portare un po' della loro cultura ai crocieristi. Oggi, con Putin, a bordo c'è il karaoke e l'elezione di Miss Motonave, e i "nuovi russi" si vergognano della tradizione pionieristica* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 109.

<sup>936</sup> *Ibid.*, p. 226. Orig. : « *Questa frontiera è forse la più arcana, la meno leggibile di quelle viste finora. Il primo impatto con l'unico paese comunista d'Europa è persino rasserenante: un verde assoluto che domina ogni cosa, un paesaggio agricolo disseminato di case di legno in ottimo stato di conservazione, oche in libertà attorno ai villaggi* », *ibid.*, p. 185.

## II Un espace de spiritualité

Un autre élément situé en arrière plan sur la photographie en couverture du livre de Rumiz, mais facilement identifiable par ses coupoles dorées, attire le regard du lecteur. Il s'agit, comme on l'aura peut-être deviné, d'une église orthodoxe. Après les villages, les églises sont un autre élément central dans l'espace est-européen et la spiritualité de cette Europe est un autre stéréotype bien enraciné dans l'imaginaire occidental<sup>937</sup>. Pour Büscher, par exemple, le communisme ainsi que la culture élevée au rôle de religion d'État n'étaient qu'une parenthèse dans l'histoire de la grande âme slave.

La révolution avait exercé une répression religieuse dans un pays qui ne pouvait vivre sans croire, et il avait fallu trouver autre chose, un ersatz. La révolution même, c'était impossible, c'eût été un manque de goût affligeant, trop protestant pour un peuple qui n'avait jamais cédé à la tentation d'attirer la foi dans la sphère de la vie, foi dont il avait préservé la présence bleutée, la lueur dorée, la lumière mystique. Ce n'était pas avec des prédications et des impôts religieux – les larmes de l'école et de la politique – qu'on pouvait venir vers ceux qui étaient debout dans les églises et non assis sur les bancs de l'école, et qui ne s'étaient jamais laissés instruire, comme une classe stupide, par un homme devant un tableau noir. Un peuple qui restait debout pendant des heures, qui se signait, s'inclinait, priait et chantait, représentant la foule primitive qui, lorsque la porte s'ouvrait sur le Très-Saint, se joignait au cortège des prêtres barbus et des images saintes qu'ils brandissaient. Telle avait été la Russie et telle elle était redevenue. C'était ainsi que je n'avais cessé de la voir. La révolution, par conséquent, avait eu besoin de quelque chose de presque aussi beau, qui ne fût pas tout à fait de ce monde et qui élevât. Une nouvelle iconographie, un chant nouveau. Elle eut l'idée de la culture. Elle lui bâtit des temples majestueux et se donna à elle avec une folle emphase. Et la culture la remercia, se précipita dans le vide sacré pour l'emplir de mille palais de la culture, élever des colonnes, au-devant, épaisses comme des chênes vieux de sept cents ans<sup>938</sup>.

---

<sup>937</sup> Il est intéressant d'observer que dans les descriptions de Stasiuk la religion est en revanche quasi absente.

<sup>938</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 230-231. Orig. : « *Die Revolution hatte in diesem Land, das nicht leben konnte, ohne zu glauben, einen religiösen Unterdruck erzeugt, und nun musste sie sich etwas einfallen lassen, einen Ersatz. Sie selbst konnte es nicht sein, das wäre zu schmucklos, zu trostlos, zu protestantisch gedacht für ein Volk, das nie der Versuchung erlegen war, den Glauben in die Sphäre des Lebens zu zerren, für das er sein blaues Schweben bewahrt hatte, seinen Goldglanz, das mystische Leuchten. Mit Predigt und Kirchensteuer, den Waffen von Schule und Politik, konnte man Menschen nicht kommen, die in ihren Kirchen standen und nicht auf Bänken saßen und sich niemals wie eine dumme Schulklasse von einem Mann im schwarzen Talar hatten belehren lassen. Einem Volk, das stundenlang dastand und sich bekreuzigte und verneigte und betete und sang, eine Urmenge darstellend, die, wenn die Tür zum Allerheiligsten auffliegt, der Zug der bärtigen Priester teilt und der heiligen Bilder, die sie hochhalten. So war Russland gewesen, und so war es wieder. So hatte ich es immer und immer wieder gesehen. Also, die Revolution hatte etwas gebraucht, das fast ebenso schön war, nicht ganz von dieser Welt, und das einen erhob. Eine neue Ikonographie und einen neuen Gesang. Sie verfiel auf die Kultur. Ihr baute sie herrliche Tempel und gab sich ihr hin in einer verrückten Emphase. Und die Kultur dankte es ihr und schoss in das sakrale Vakuum und füllte es mit tausend Kulturpalästen und stellte Säulen vor ihnen auf, dick wie siebenhundertjährige Eichen* », *Berlin-Moskau*, op. cit., 194-195.

Si dans la troisième partie de cette thèse, nous avons souligné l'importance de la religion catholique dans l'identité nationale de la Pologne traversée par Goodwin, ainsi que le rôle du substrat religieux orthodoxe pour l'instauration de la dictature communiste théorisée par MacLean, ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tant la vague de conversions qui déferle dans les anciens pays du bloc communiste, mais plutôt l'intérêt des voyageurs pour la spiritualité et le rôle de la religion dans l'Europe de l'Est. En effet, l'aura spirituelle qui enveloppe l'est-européen, en particulier dans sa composante orthodoxe, introduit les voyageurs dans une Europe encore une fois exotique et réglée par une temporalité que l'Occident a perdue depuis longtemps. Fascination et surprise que nous retrouvons dans les paroles de Kauffmann :

Il y a toujours pour nous, hommes de l'Ouest européen habitués aux sanctuaires silencieux et déserts, un étonnement à faire irruption dans une église orthodoxe. Une énergie et même une violence vous saisissent au premier coup d'œil. Les icônes aux couleurs contrastées émergeant de la pénombre sont douées d'une impétuosité qui transfigure l'espace. Ces figures de l'Ancien et du Nouveau Testament ont beau être statiques, la basilique a beau être mal éclairée, on y sent une familiarité directe avec la divinité<sup>939</sup>.

Ainsi, si pour les voyageurs la ferme prémoderne conserve un lien ancestral avec la terre, la spiritualité orthodoxe représente une relation à la divinité qui conduit les voyageurs dans une Europe encore une fois prémoderne. En effet, « si la modernité est née de la séparation de l'homme et du sacré<sup>940</sup> » et en particulier du « *Cogito ergo sum* » de Descartes, nous pouvons voir les prémices de ce détachement dans les ateliers des peintres italiens du *Quattrocento*, lorsque la conceptualisation de la perspective impose un point de vue et donc une distance par rapport à l'objet représenté, ce qui fait que le Christ sur la croix est un homme parmi les hommes, alors que dans l'iconographie byzantine, il reste un élément insaisissable et éthéré par sa bidimensionnalité. Comme l'observe Jean-Marc Besse, « lorsque Alberti définit le tableau comme fenêtre sur le monde, il définit la peinture comme une scénographie, un spectacle. L'image perspective s'ouvre, dans la profondeur, à partir de la surface, du plan du tableau (la fenêtre)<sup>941</sup> ». En revanche, observe encore Besse,

l'image byzantine, en excluant toute notion de point de vue, ne se présente pas comme une image référentielle. Elle se veut mise en présence « apocalyptique » du divin. L'image byzantine, en adoptant des procédés destinés à limiter les effets de la "vision sensible", en refusant de représenter l'objet, peut exprimer le transcendant, l'intelligible. Elle opère de façon négative : il s'agit de montrer que le Christ, les

<sup>939</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande, op. cit.*, p. 81.

<sup>940</sup> Dominique Wolton, *Naissance de l'Europe démocratique, op. cit.*, p. 107.

<sup>941</sup> Jean-Marc Besse, « Entre modernité et postmodernité : la représentation paysagère de la nature », in Marie-Claire Robic (éd.), *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992, p. 101.

Saints ne sont pas identiques à leur être. Faire une image du Christ, ce n'est pas rechercher à faire une image "ressemblante", c'est manifester la réalité d'une présence supérieure. Par rapport au modèle divin, en effet, toute image ne peut être que dissemblante [...]. C'est en faisant apparaître l'impossibilité de saisir le divin que l'on ménagera la rencontre possible avec le divin<sup>942</sup>.

Si Kauffmann s'intéresse aux icônes, Rumiz s'arrête à l'architecture orthodoxe conçue de manière complètement différente, sinon opposée, à l'architecture romaine. Ainsi en Carélie, en observant la structure d'un monastère orthodoxe, il affirme être dans un lieu où « la perspective de notre nef n'a aucun sens parce que tout y est vertical. Dans les églises russes, ce n'est pas "au fond" qu'il faut regarder, mais "en haut", comme à Constantinople, à Sainte-Sophie, édiflée mille ans avant Saint-Pierre<sup>943</sup> ».

Il faut voir la coupole et son fond d'or comme un ciel, le fidèle est sur la terre : l'image qui se découpe sur le fond d'or est entre ciel et terre, elle ordonne comme une procession, elle résonne par ses couleurs comme un appel à s'élever vers Celui dont elle procède. Aucune image ne peut représenter l'essence : elle ne peut que l'exprimer, sous la forme d'une révélation. Elle est alors l'événement d'une mise en présence. La révélation divine est exprimée non par le contenu de l'image mais par le "comment" de son déploiement<sup>944</sup>.

Ainsi, pour Rumiz, la verticalité de l'architecture souligne un lien direct avec le ciel et son ancienneté lui donne une aura d'authenticité que l'église romane n'a plus.

Toutefois, l'Europe de l'Est ne se réduit pas à être le théâtre de l'opposition millénaire entre orthodoxie et catholicisme, mais tout au long de cette faille spirituelle qui traverse le continent du nord au sud, les voyageurs mettent en avant les nombreuses minorités religieuses installées ici depuis des siècles. La spiritualité de l'Europe de l'Est est d'ailleurs l'élément central du livre de photographie de Monika Bulaj, *Genti di Dio. Viaggio nell'Altra Europa*<sup>945</sup>. Dans ce livre, la photographe et écrivaine d'origine polonaise, auteure aussi du cliché en couverture du livre de Rumiz, met en scène un monde en équilibre entre orthodoxie, catholicisme, judaïsme et islam. En Biélorussie, par exemple, où « tu pourrais t'attendre à tout

---

<sup>942</sup> *Ibid.*, p. 101-102.

<sup>943</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 125. Orig. : « *Luoghi dove il senso prospettico della nostra navata non ha senso, perché tutto è verticale. Nelle chiese russe non è "in fondo" che devi guardare, ma "in alto", come a Costantinopoli a Santa Sofia, mille anni più antica di San Pietro* », *Trans Europa express*, p. 105-106.

<sup>944</sup> Jean-Marc Besse, « Entre modernité et postmodernité : la représentation paysagère de la nature », *op. cit.*, p. 102.

<sup>945</sup> Monika Bulaj, *Genti di Dio. Viaggio nell'Altra Europa*, Milano, Frassinelli, 2008.  
Voir aussi note bio-bibliographique.

sauf à des mosquées<sup>946</sup> », elle va à la rencontre « des derniers héritiers européens de la Horde d'Or<sup>947</sup> », dépositaires de coutumes religieuses tout à fait surprenantes, sinon hérétiques :

Nous les Tatars [affirme le mollah Radkjevic] nous allumons des bougies pour les morts et nous déposons des couronnes de fleurs, comme les Chrétiens. Les péchés du mort peuvent être soulagés par les vivants, selon la logique des indulgences catholiques. Nous prions seulement une fois par semaine, le vendredi, mais comme il faut, et bien plus que n'importe quel Musulman. Nous partageons la nourriture avec les défunts, nous les pleurons et leur parlons, parce que c'est ainsi que font les paysans biélorusses orthodoxes, les Vieux-Croyants russes et les Catholiques polonais<sup>948</sup>.

Sans oublier que comme les juifs, ils ensevelissent sur les tombes de leurs morts des papiers contenant des citations du Coran en tant que laisser-passer pour l'Au-delà, sans se soucier du fait qu'ainsi ils brisent « un des tabous les plus implacables de l'Islam, celui qui interdit – sous peine de mort – d'ensevelir l'Écriture<sup>949</sup> ».

Une attention particulière est réservée aux Vieux-croyants, une minorité religieuse qui avait refusé la réforme de l'Église orthodoxe imposée par le Tsar Alexis I<sup>er</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle et qui, pourchassés, trouvèrent refuge dans les endroits les plus inaccessibles et reculés de la frontière occidentale de l'Empire. Rumiz, en compagnie de Bulaj, visite un de ces villages au bord du lac Peïpous, « un des lieux les plus mystérieux du Nord<sup>950</sup> ». On peut facilement imaginer que pour Rumiz la rencontre de cette « fascinante minorité orthodoxe » sera la porte d'entrée pour l'altérité : « C'est un peuple de pêcheurs et de paysans, et leur rapport au lac est encore celui du Nouveau Testament. Leurs jardins, au-dessus desquels planent de spectaculaires nuages gris bleuté, sont les plus beaux d'Europe. Des petits paradis terrestres<sup>951</sup>. » Par ces descriptions, les auteurs mettent en scène un monde exotique, avec l'emploi d'adjectifs comme « fascinante » ou « mystérieux », et en même temps un monde qui

---

<sup>946</sup> Orig. : « *Tutto ti aspetteresti tranne moschee* », Monika Bulaj, *Genti di Dio*, op. cit., p. 26.

<sup>947</sup> Orig. : « *gli ultimi eredi europei dell'Orda d'Oro* », *ibid.*

<sup>948</sup> Orig. : « *Noi tartari accendiamo candele per i morti e deponiamo corone di fiori, come i cristiani. I peccati del morto posson essere alleggeriti dai vivi, con la logica delle indulgenze cattoliche. Preghiamo solo una volta alla settimana, di venerdì, ma per bene, e più di qualsiasi altro musulmano. Dividiamo il cibo con i definiti, li piangiamo e parliamo con loro, perché così fanno i contadini bielorusi ortodossi, russi Vecchi Credenti e i cattolici polacchi* », *ibid.*

<sup>949</sup> Orig. : « *uno dei più implacabili tabù dell'Islam, quello che vieta – pena la morte – di seppellire la Scrittura* », *ibid.*, p. 22.

<sup>950</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 145. Orig. : « *il Lago Peipso, uno dei luoghi più misteriosi del Nord, popolato da un'affascinante minoranza ortodossa, i Vecchi Credenti* », *Trans Europa Express*, op. cit p. 123.

<sup>951</sup> *Ibid.*, p. 149. Orig. : « *È un popolo di pescatori e contadini, e il loro rapporto col lago è ancora quello del nuovo Testamento. I loro orti, sovrastati da spettacolari nubi grigioblù, sono i più belli d'Europa. Piccoli giardini dell'Eden* », *ibid.*, p. 126.

périclité, menacé, comme l'utilisation redondante de l'adjectif « dernier » en témoigne. Ainsi, certain que « la mondialisation ne regarde pas le sacré en face<sup>952</sup> » et conscient que par le fait de décrire des communautés et des paysages qui sont encore intègres et préservés, l'écrivain-voyageur « aide à créer de nouvelles destinations et de nouveaux itinéraires<sup>953</sup> », il se promet de ne pas indiquer l'emplacement de ses découvertes. Monika Bulaj dans l'introduction à son livre écrit à propos des gens rencontrés : « Des voix faibles auxquelles je dois tout : surtout du respect. Et c'est pour cette raison que je ne dévoilerai pas les noms des lieux les plus fragiles et mystérieux, dans l'espoir qu'ils ne perdent pas leur innocence<sup>954</sup>. » Rumiz, dont nous connaissons déjà le mépris à l'encontre du tourisme<sup>955</sup>, écrit lors de sa visite en compagnie de Monika Bulaj sur le lac Peïpous : « Nous arrivons dans un village si ravissant que Monika et moi, en nous regardant, nous confions la même idée : surtout, ne pas révéler le nom de cet endroit. Qu'il suffise de citer le nom des gens que nous rencontrons<sup>956</sup>. »

### III Un Archipel de minorités

À un monde qui se globalise rapidement, souvent l'écrivain contemporain oppose un monde pluriel. Ainsi, le fait que Magris s'arrête longuement sur les enclaves ethniques qui peuplent les rives du Danube<sup>957</sup> n'est pas, selon Luigi Marfè, une démonstration gratuite de son savoir, mais l'occasion d'approcher des points de vues différents : « Pour Magris, le voyage est un outil de la suspicion, avec lequel tenir à distance la catégorie de la totalité. Le

<sup>952</sup> *Ibid.*, p. 71. Orig. : « *il Globale non guarda in faccia il sacro* », *ibid.*, p. 63.

<sup>953</sup> Orig. : « *helps to create new destinations and itineraries* », Carl Thompson, *Travel Writing*, *op. cit.*, p. 161.

<sup>954</sup> Orig. : « *Voci deboli a cui devo tutto: soprattutto rispetto. Ed è per questo che non svelerò i nomi dei luoghi più fragili e arcani, nella speranza che non perdano la loro innocenza* », Monika Bulaj, *Genti di Dio*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>955</sup> J'insère ici seulement quelques extraits parmi les plus représentatifs : « Parmi les maisons du village ancien, je trouve des cottages aux noms anglais, *Welcome* ou *Green Village*. Après les années héroïques de la reconstruction du monastère, nous voici déjà à l'époque des "voyages organisés" tout compris, et je crains bien que ce lieu encore imprégné de spiritualité ne sombre dans la décadence encore plus vite que le mont Athos », Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 92. Orig. : « Tra le case dell'antico villaggio trovo dei cottage dai nomi inglesi, *Welcome*, *Green Village*. Dopo gli anni eroici della ricostruzione del monastero, siamo già nella stagione del tour tutto compreso, e temo che questo luogo ancora impregnato di spirito possa decadere persino più in fretta che l'Athos », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 80.

Et encore : « Avec le tourisme, d'ailleurs, c'est la guerre ouverte. Il se répand comme un désherbant, avec la complicité corrompue de l'habituel *tchinovnik*, le fonctionnaire local », *ibid.*, p. 70. Orig. : « *Col turismo poi è guerra aperta. Passa come un diserbante, con una complicità corrotta del solito činovnik, il funzionario locale* », *ibid.*, p. 62.

<sup>956</sup> *Ibid.*, p. 149-150. Orig. : « *Arriviamo in un villaggio così incantevole che Monika e io, guardandoci, ci confidiamo lo stesso proposito: non svelare il nome di quel luogo. Bastano i nomi della gente che incotriamo* », *ibid.*, p. 126-127.

<sup>957</sup> En particulier les Soroabes de Lusaces dans l'Allemagne orientale, les Croates du Burgerland en Autriche, les Saxons de Transylvanie, etc.

meilleur point de vue sur la réalité n'est pas canonique, central, institutionnalisé, mais périphérique et déstabilisé<sup>958</sup>. » On comprend mieux alors pourquoi, pour reprendre Bertrand Westphal,

les dernières décennies ont été le théâtre d'une reconstitution, voire d'une réélaboration des espaces, dans les anciennes colonies, mais aussi dans la plupart des pays d'Europe centrale et orientale, voire, sous l'impulsion des minorités, dans moult nations dont les contours ont résisté aux assauts de l'Histoire (dans sa version tragique : colonialisme, guerres)<sup>959</sup>.

L'ancienne Europe de l'Est, malgré les nationalismes, les épurations ethniques, les pogroms, les déportations et les émigrations plus ou moins volontaires qui se sont succédé, apparaît ainsi comme une véritable réserve de pluralité. Rumiz, en parlant des voyages de son amie Monika Bulaj, donne l'idée d'une réserve de chasse où « pendant des années, elle est partie à la recherche des peuples perdus entre la Baltique et la mer Noire : les Lemkis, Houtsoules, Boïkis, Tsiganes de toutes provenances, Gagaouzes de Moldavie, Tartares de Biélorussie, Oudis et Albanais du Caucase<sup>960</sup> ». Ainsi, chaque voyageur de notre corpus participe à la réalisation de la carte d'une autre Europe, où à la place des lignes et des couleurs définissant des États ou d'anciennes régions il y a un archipel de minorités ou, pour reprendre les mots de Bulaj, de « mondes mineurs, ignorés par les médias et les prêcheurs de l'affrontement global<sup>961</sup> ». C'est d'ailleurs ce qu'a fait le journaliste et écrivain autrichien Karl-Markus Gauss dans son livre *Voyages au bout de l'Europe avec les Arberèches d'Italie du Sud, les Allemands de la Gottschee en Slovénie, les Aroumains de Macédoine, Albanie et Grèce, les Sorabes d'Allemagne et les Séfarades de Bosnie*<sup>962</sup>. À cette carte, nous pourrions ajouter

---

<sup>958</sup> Orig. : « Il viaggio è per Magris uno strumento del sospetto, con cui tenere a distanza la categoria della totalità. Il punto di vista migliore sulla realtà non è canonico, centrale, istituzionalizzato, ma periferico e destabilizzato », Luigi Marfè, *Oltre la fine dei viaggi*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>959</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique*, *op. cit.*, p. 188.

<sup>960</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.* p. 41. Orig. : « Per anni è andata a caccia di popoli perduti tra Baltico e Mar Nero ; Lemki, Hutzuli, Bojki, Zingari di ogni provenienza, Gagauzi di Moldavia, Tartari di Bielorussia, Udini e Albani del Caucaso », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 39.

Nous avons modifié la traduction française en corrigeant le nom des peuples.

Les Lemkis, les Houtsoules et les Boïkis sont des peuples montagnards de l'Ukraine de l'Ouest.

Les Oudis (ou Oudines) sont un peuple du Caucase vivant principalement en Azerbaïdjan, on les considère comme les descendants des Aghbanais (ou Albanais du Caucase).

Les Gagaouzes sont un peuple turc de religion chrétienne ayant immigré en Moldavie au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>961</sup> Orig. : « *Mondi minori, ignorati dai media e dai predicatori dello scontro globale* », Monika Bulaj, *Genti di Dio*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>962</sup> Karl-Markus Gauss, né en 1954, il est journaliste et essayiste autrichien. Il dirige la revue *Literatur und Kritik* et son œuvre a été couronnée par différents prix. Le livre en question est un recueil de cinq reportages effectués entre 1999 et 2000 à la rencontre de cinq minorités au cœur de l'Europe. Karl-Markus Gauss, *Voyages au bout de l'Europe. À la rencontre des Séfarades de Sarajevo, des Allemands de la Gottschee, des*

les minorités rencontrées par Monika Bulaj citées plus haut ; les Kachoubes, décrits par Goodwin comme des gens « qui parlent un obscur dialecte que le Polonais moyen ne comprend que difficilement<sup>963</sup> » ; les peuples que Rumiz et Chomette ont rencontrés lors de leurs périples le long des frontières de l'Union européenne (le peuple Seto, peuple autochtone entre Estonie et Russie, les Pontios<sup>964</sup> de la mer Noire, le peuple nomade des Lapons dans la péninsule de Kola, les Houtsouls « des montagnards méconnus et réputés farouches<sup>965</sup> » habitant la région de Bucovine) ; les Pomaks, (« des Bulgares islamisés qui ont gardé la langue bulgare et des coutumes musulmanes spécifiques<sup>966</sup> ») et les Roms avec Monika Bulaj.

Si l'intérêt pour les nombreuses minorités a le mérite et la fonction de mettre en scène la complexité et la richesse de l'Europe orientale en tant que lieu de frontière où pendant des siècles des peuples d'origines différentes se sont croisés donnant naissance à un espace pluriel, la minorité rom demeure un sujet pour le moins embarrassant. En effet, bien qu'il s'agisse, comme l'a observé Leonardo Piasere dans son livre sur les Roms, de la plus importante minorité d'Europe<sup>967</sup>, bien qu'environ un demi-million de Roms soient morts dans les camps de concentration nazis<sup>968</sup>, bien que les premiers signalements de Roms en Europe remontent, toujours selon Piasere, à une époque située entre le VIII<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècles, la présence de ce peuple est considérée comme encombrante non seulement dans le monde politique, mais aussi, comme l'observe Cécile Kovacsazy, spécialiste de la littérature rom, dans le monde littéraire :

---

*Arberèches, des Sorabes et des Aroumains*, traduit de l'allemand par Valérie de Daran, Paris, L'Esprit des Péninsules, coll. « De l'Est », 2003.

<sup>963</sup> Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 35. Orig. : « *people spoke a murky dialect that ordinary Poles found hard to understand* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 22.

<sup>964</sup> Les Pontios (ou Pontiques) sont les descendants des populations hellénophones installées au bord de la mer Noire

<sup>965</sup> Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, op. cit., p. 143.

<sup>966</sup> François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 335.

<sup>967</sup> Selon Piasere, le nombre de Roms en Europe varie entre 8 et 10 millions dont environ 68% se trouvent entre Roumanie, Slovaquie, Bulgarie et Moldavie.

Leonardo Piasere, *Roms. Une Histoire européenne*, traduit de l'italien par Viviane Dutaut, Montrouge, Bayard, 2011. À propos des Roms, on lira aussi avec intérêt Jean-Pierre Liégeois, *Tsiganes*, Paris, La Découverte, 1983 ; Henriette Asséo, *Les Tsiganes. Une Destinée européenne*, Paris, Gallimard, 1994.

<sup>968</sup> Après quarante ans de silence, on commence depuis peu à évoquer le génocide tsigane. Parmi les ouvrages parus sur le sujet, on citera celui de Guenter Lewy, *La Persécution des Tsiganes par les Nazis*, traduction de l'anglais par Bernard Frumer, Paris, Les Belles Lettres, 2003. Il faut souligner aussi le fait que les Roms même relatent leur propre histoire brisant un tabou culturel qui consiste à ne pas parler des morts. Pour approfondir le rapport avec les morts dans la culture rom, voir Patrick Williams, *Nous, on n'en parle pas. Les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Édition de la maison des sciences de l'homme, 1993. Voir aussi le film de Tony Gatlif, *Liberté*, Paris, Princes Production, 2008.



À regarder les ouvrages généraux classiques sur l'Europe centrale et orientale et sur le post-soviétisme, on peine à trouver des chapitres, ou même quelques pages, consacrés aux Tsiganes, alors que ces derniers constituent la plus grande minorité des pays en question et une minorité que les médias et les politiques, ne cessent, eux, d'évoquer. Le monde académique et scientifique semble reproduire l'ostracisme social<sup>969</sup>.

Or, si dans notre corpus les Roms sont bien présents, on constate souvent un certain embarras et une attitude que l'on pourrait définir de fuyante à leur égard<sup>970</sup>. En effet, à l'exception de Monika Bulaj, personne ne parle du Pogrom ou du racisme à leur rencontre ou encore des conditions misérables dans lesquelles ils sont contraints de vivre. Nous retrouvons le cas le plus emblématique dans les pages de Rumiz quand il affirme que « le peu qui reste de l'âme européenne habite ici, près des oubliés. Les Russes, les Slaves, les Juifs qui ne sont plus là ; peut-être les Tziganes<sup>971</sup> ». Or, en lisant cet extrait on déduit que Rumiz, qui accuse l'Occident de ne rien connaître des déportations et de l'âme européenne, non seulement ne dit pas un mot sur la tragédie du peuple rom, mais il doute aussi qu'ils soient de vrais Européens. Ainsi, cette minorité se résume à une série de stéréotypes romantiques comme quand dans un train il rencontre une « Tzigane à la beauté sauvage<sup>972</sup> » et dans un autre train une autre qui offre des bénédictions en échange de quelque chose. Toutefois, l'attitude de Rumiz n'est pas un cas isolé, bien au contraire. En effet, si certains auteurs critiquent l'ignorance qui concerne le peuple rom en cherchant à briser certains stéréotypes sur leur compte<sup>973</sup>, les descriptions des

---

<sup>969</sup> Cécile Kovacshazy, « Quand tout change, rien ne change. Les littératures tsiganes après l'ère soviétique », in Clara Royer et Petra James (éds), *Sans faucille ni marteau. Ruptures et retours dans les littératures européennes post-communistes*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, coll. « Nouvelle poétique comparatiste », p. 107.

<sup>970</sup> Nous signalons néanmoins deux ouvrages qui sont entièrement consacrés aux Roms de l'ancienne Europe de l'Est. Il s'agit du reportage de Karl-Markus Gauss, *Mangeurs de chien*, où l'auteur autrichien poursuit sa quête des frontières de l'Europe entamée avec *Voyages au bout de l'Europe* et part à la rencontre des Roms appelés *Degesi*, autrement dit les « mangeurs de chiens », qui forment une caste d'Intouchables. Karl-Markus Gauss, *Mangeurs de chien. Voyage chez les Tsiganes de Slovaquie*, traduit de l'allemand par Valérie de Daran, Paris, coll. « L'Ésprit des péninsules », 2005.

Un autre auteur qui s'est intéressé de près à la population rom de cette partie du continent est Isabel Fonseca, avec son *Bury me standing*. Dans ce livre, l'écrivaine américaine décrit les quatre années passées entre Albanie, Roumanie, Allemagne et Pologne au côté des populations rom. Isabel Fonseca, *Bury Me Standing: The Gypsies and Their Journey*, London, Vintage, 1995.

<sup>971</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 177. Orig. : « *Il poco che resta dell'anima dell'Europa abita qui, presso i dimenticati. I russi, gli slavi, gli ebrei che non ci sono più; gli zingari, forse* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 148.

<sup>972</sup> *Ibid.*, p. 243. « Orig. : « *dalla bellezza selvaggia* », *ibid.*, p. 199.

<sup>973</sup> C'est par exemple le cas de Goodwin quand il critique la tendance à croire que les Roms « survivent en volant et en fraudant [plutôt] que de chercher à voir ce qu'il en est réellement... », Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 217. Orig. : « *they survive by thieving and deceit than to look to see what they really do* », *On foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 178.

Maspero, pour sa part, met en exergue les propos d'un chauffeur de taxi : « Ils sont honnêtes, les Tziganes. Ils font des métiers physiques, des métiers que les Macédoniens ne veulent plus faire », François Maspero, *Balkans Transit*, op. cit., p. 46.

Roms sont souvent liées à de vieux stéréotypes qui peuvent aller d'une image positive comme par exemple l'érotisme, chez Rumiz et Belpoliti<sup>974</sup>, la bonhomie et la musicalité chez Maspero<sup>975</sup>, jusqu'à des images négatives et inquiétantes, voire racistes :

Une bande de Gitans, jeunes et provocants, apparut sur la route. Ils marchaient au coude à coude serrés les uns aux autres comme une seule bête, une hydre aux têtes et tentacules ébouriffées. Ils entourèrent la voiture. Les garçons se moquaient de la voiture. Les filles feignaient le désintéressement et demandaient des chewing-gum. Soudain le chef, une brute épaisse avec l'agressivité d'une bête, gifla sa copine. Son honneur, pour une raison ou pour une autre, avait été offensé et il braillait des accusations. Elle tourna cela à la plaisanterie. Le groupe se resserra, s'empoigna et entama une danse [...]. Ses alliées se retirèrent et la fille se retrouva isolée, ses supplications ignorées. Les garçons renfermèrent le cercle pour l'exclure, puis tournèrent le dos. L'hydre perdit une tête, la bête disparut aussi rapidement qu'elle était apparue, lorsque la police arriva<sup>976</sup>.

Ainsi peut-on constater avec Piasere :

Protagonistes premiers de l'histoire européenne des temps modernes, ils ont été des victimes sacrificielles immolées sur l'autel de capitalismes ruraux et industriels, de féodalismes attardés, du racisme d'État et de paroisse, de socialismes réels et surréels : mais ils ont été complètement gommés des livres qui racontent cette histoire ; alors qu'ils sont profondément imprégnés de « vie européenne », on brandit de façon obsessionnelle depuis deux siècles leur origine indienne – dont l'importance pour leur vie européenne reste encore à prouver<sup>977</sup>.

Goodwin par exemple, si d'une part il observe que « les tziganes n'étaient pas tous pareils<sup>978</sup> » et accuse les autochtones d'être victimes d'une « hallucination collective<sup>979</sup> ». D'autre part, il ne manque pas de souligner leur origine indienne : « Certains ressemblaient

---

<sup>974</sup> Belpoliti décrit les Tsiganes de Brasov comme « belles et bariolés ». Orig. : « *Le donne sono belle e colorate* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 159.

<sup>975</sup> En sortant de Prilep, dans la campagne « Parfois passait une grosse voiture allemande bourrée de Tsiganes hilares », François Maspero, *Balkans-Transit*, op. cit., p. 243. « À la sortie de la ville, deux Tsiganes ont hélé le bus et se sont installés à l'arrière : « Un petit concert pour le chauffeur ! Et zim-boum-boum », *ibid.*, p. 249.

<sup>976</sup> Orig. : « *A band of Gypsies, young and defiant, appeared on the road. They walked as one, clasped together as a single beast, a hydra of reeling heads and tentacles. The car was surrounded. The boys mocked the engine. The girls feigned disinterest and demanded gum. Suddenly the leader, a stocky bully with a provocation of bristle, slapped his girl. His honour, somehow, had been slighted and he spat accusations. She laughed it off. The group gripped, grasped and danced [...]. Her allies withdrew and the girl was isolated, her supplications ignored. The boys closed the circle to cut her out then turned their backs. The hydra lost a head. The beast vanished as quickly as it had appeared when the police arrived* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 162,

<sup>977</sup> Leonardo Piasere, *Roms*, op. cit., p. 236.

<sup>978</sup> Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 232. Orig. : « *The gypsies were not all alike* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 191.

<sup>979</sup> *Ibid.*, Orig. : « *collective hallucination* », *ibid.*

aux habitants du Rajasthan : le teint clair, avec de grands yeux sombres et des visages larges et hautains. Les autres étaient petits et bruns, plus proches de la population du Gujérat, avec un visage rond et un ventre tout aussi rond<sup>980</sup>. » Mais l'attitude de Goodwin est intéressante parce que s'il cherche à briser certains stéréotypes, il continue de le percevoir comme étant à la fois une menace personnelle (à plusieurs reprises il se sent en danger quand il croise des Roms) et une menace pour l'identité européenne.

Ainsi, si le prix Nobel de littérature Günter Grass, dans une des lectures recueillies dans *Ohne Stimme*, considère les Roms comme le peuple le plus européen par leur mobilité transfrontalière :

Vous les Roms, malgré votre diaspora, vous êtes des Européens au sens strict du terme, ce genre d'Européens sur lesquels nous, qui sommes enfermés dans le carcan de nos nationalités, devrions prendre exemple afin d'éviter que l'Europe ne devienne une institution bureaucratique et administrative gigantesque, économiquement tout puissante. À cet égard au moins, le peuple que nous qualifions de tzigane nous devance largement par sa mobilité transfrontalière<sup>981</sup>.

Si Rumiz a des doutes sur leur européenité, Goodwin considère les Roms comme des éléments exogène à l'Europe. Pour l'auteur anglais, les Roms ouvrent les portes à un autre monde qui n'est plus européen. Ainsi, à ses yeux, la vieille *Mittleuropa* judéo-allemande se transforme en espace extra-européen. À Spissky Hrad, en Slovaquie, décrite comme « mal entretenue et un tantinet sauvage<sup>982</sup> », Goodwin observe que « le vieux quartier juif était maintenant occupé par des gitans : petits et bruns, leurs enfants aux cheveux sales et drus nous narguaient en mendiant des couronnes<sup>983</sup> » et quand il commence à pleuvoir, l'orage se transforme même en mousson : « Les petits gitans couraient avec une main au-dessus de la tête, et ce geste me rappela les Indiens sous la mousson. L'orage éclata également avec la

---

<sup>980</sup> *Ibid.*, Orig. : « *Some were like Rajastanis: pale skinned, with great dark eyes and haughty strong-boned faces. The others were short and dark, more like Gujathis, round faced, round bellied* », *ibid.*

<sup>981</sup> Günter Grass, « *Wie ich zum Stifer wurde* », in *Ohne Stimme : Reden zugunsten des Volkes der Roma und Sinti*, Göttingen, Steidl, 2000, p. 20-21. « *Sie, die Roma, in ihrem permanenten Zustand der Zerstreuung, sind – genau gesehen – Europäer in jenem Sinn, den wir, gefangen in nationaler Enge, vor Augen haben sollten, wenn sich das vereinte Europa nicht zu einem bürokratisierten Verwaltungs- und übermächtigen Wirtschaftskoloß entwickeln soll. Zumindest dieses eine, ihre grenzüberschreitende Mobilität, haben uns die sogenannten Zigeuner voraus.* »

Ce texte a été lu en 1997 à l'occasion de l'inauguration de sa fondation en faveur du peuple rom accompagné du prix Otto-Pankok pour encourager des travaux scientifiques et journalistiques portant sur la situation sociale des Roms en Europe.

<sup>982</sup> Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, *op. cit.*, p. 133. Orig. : « *unkempt and a pit wild* », *On Foot to the Golden Horn*, *op. cit.*, p. 104.

<sup>983</sup> *Ibid.* Orig. : « *The old Jewish quarter was now the home of gypsies: small and dark, their children with tufty unwashed hair laughing at us and begging crowns* », *ibid.*

violence de la mousson<sup>984</sup>. » Plus loin, il écrit que dans les villages saxons de Transylvanie d'autres Roms menacent brutalement les vieux habitants et leur équilibre séculaire :

Elle se fraya un chemin sur le pavé et descendit une allée tortueuse entre les maisons bourgeoises alourdies par leur toit à pignons. À une fenêtre, des géraniums roses débordaient d'une jardinière fraîchement repeinte de vert. À l'instant précis où la vieille dame tournait le coin, trois enfants bruns aux pieds nus braillèrent après elle, en agitant une vieille seringue hypodermique<sup>985</sup>.

L'allégorie ici ne pourrait pas être plus claire : on observe, en effet, un monde germanique ordonné et ancien, représenté par la vieille dame seule et sans défense, menacé par le désordre et le chaos annoncés par les trois enfants fort probablement Roms. On pourrait même aller plus loin et se demander si le nombre d'enfants ne serait pas une référence aux trois Rois mages venus eux aussi d'Orient, portant cette fois-ci un tout autre message et d'autres présents. Ce qui est certain, c'est que les propos de Goodwin sont racistes.

Stasiuk aussi, comme Goodwin, est conscient qu'il assiste aux derniers moments de la présence saxonne en Transylvanie : « Oui, c'était un monde en train de disparaître, de mourir et qui devait emporter avec lui dans la tombe sa forme mûrement réfléchie et aboutie<sup>986</sup>. » Pourtant, contrairement à Goodwin, pour l'écrivain polonais le monde saxon n'est plus alors qu'une curiosité, un joli décor, tandis que la pièce est jouée par les jeunes Roms, comme par exemple à Iacobeni quand, sur la place déserte, il est subitement entouré par cinq jeunes Roms qui insistent pour l'accompagner dans une visite de ce qu'il reste « des curiosités saxonnes, à savoir les ruines d'une église fortifiée », et qu'il les suit non pas pour les ruines, mais tout simplement pour observer « ces petits Tsiganes<sup>987</sup> » : les nouveaux propriétaires de ce monde, selon l'auteur. Pour lui, ils ne sont pas une menace, mais une obsession<sup>988</sup> car ils incarnent l'image d'une Europe différente et, comme l'observe Piasere, « nous enseignent qu'un autre monde est possible dans ce monde qui est le nôtre<sup>989</sup> ».

---

<sup>984</sup> Ibid. Orig. : « *The gypsy children ran whit one hand held above their head, a gesture that reminded me of Indians in the monsoon. The storm burst, as well, with the force of monsoon rain* », *ibid.*

<sup>985</sup> *Ibid.*, p. 233. Orig. : « *She picked her way over the cobbles and down a crooked alley between the top-heavy burgher houses with their gabled roofs. Pink geraniums spilled from a window box, freshly painted green. As the old woman turned the corner three dark barefoot children hollered after her and waved an old hypodermic syringe* », *ibid.*, p. 192.

<sup>986</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 111.

<sup>987</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>988</sup> « Oui, les Tsiganes, le vide de la zone frontalière et les bacs sur les fleuves dans l'est de la Hongrie, sont mon obsession », Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, *op. cit.*, p. 304.

D'ailleurs la seule image contenue dans son livre est une vieille photo d'un joueur de violon traversant en compagnie d'un enfant une route poussiéreuse.

<sup>989</sup> Leonardo Piasere, *Roms*, *op. cit.*, p. 180.

Il se peut qu'un lien de parenté bâtarde me lie à eux : soi-disant, j'ai appris à écrire, je compose des phrases, lesquelles restent ensuite on ne sait pas où, mais je ne sais pas construire à l'aide de ces récits une histoire qui ait un sens, une histoire que l'on puisse croire. Tous ces substantifs, verbes et le reste se décollent du monde, tombent tel un vieux crépi, et je finis par revenir aux légendes, aux fables et ballades, à ces choses qui, bien qu'ayant eu lieu, ne sont que mensonge, mixture, métaphore et fantaisie. Elles ont tout simplement existé trop peu de temps pour avoir une signification quelconque. Voire elles n'ont existé que dans ma tête<sup>990</sup>.

Ainsi, Stasiuk les considère comme les nouveaux géographes de cet espace :

Sur ma vieille carte recollée, les noms des villes sont inscrits en roumain, en hongrois et en allemand. Țara Secuilor, Székelyföld, Szeklerland. Personne n'avait pensé à l'écrire en romani. Je pense que les moins intéressés sont les Tsiganes eux-mêmes. Leur géographie est mobile et insaisissable. Il est fort probable qu'elle survivra à la nôtre<sup>991</sup>.

Nous retrouvons ici un autre stéréotype qui décrit le Rom comme un symbole du postmoderne : « Ils ont été étiquetés comme des survivants d'un monde pré-moderne au sein de la modernité – quitte du reste à devenir aussi bien des symboles postmodernes exemplaires de la pensée nomade<sup>992</sup>. »

---

<sup>990</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 248-249.

<sup>991</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>992</sup> Leonardo Piasere, *Roms*, op. cit., p. 236.

## CHAPITRE 3

### FORÊTS ! FORÊTS !! FORÊTS !!!

#### L'ESPACE IN(DÉ)FINI

Après avoir posé le pied sur les couches de l'histoire, selon l'image de Magris, et après avoir parcouru l'espace prémoderne et la pluralité ethnographique de la campagne, à un moment donné, le voyageur qui prend la direction de l'est est confronté aux vastes étendues de plaines désertiques et de forêts épaisses qui caractérisent une grande partie de l'espace de notre recherche. Il réalise que les villages bucoliques et les havres anthropologiques qui suscitent son intérêt et sa surprise ne sont que de minuscules îlots éparpillés dans un espace démesuré. Pour analyser cet élément d'infini et d'inquiétude qui s'ajoute à l'indéfini de cet espace, nous avons structuré ce dernier chapitre autour de trois moments. Dans un premier temps, nous focaliserons notre analyse sur les impressions que l'immensité suscite chez nos auteurs. Ensuite, nous nous intéresserons au rôle de la forêt dans la culture occidentale d'hier et d'aujourd'hui, et dans un dernier temps nous mettrons en relief son rôle en tant qu'élément constituant de l'Est européen.

#### **I Le voyageur face à l'immensité**

En regardant les cartes centrées sur la partie orientale du continent européen, le voyageur est d'emblée frappé par l'immensité. C'est dans la gare de Záhonyi, sur la frontière entre Hongrie et Ukraine, que Rumiz partage sa surprise avec le lecteur : « Il s'agissait d'une vue à projection cylindrique de l'ex-URSS, qui couvrait un mur entier de cinq mètres sur trois [...]. Je me sentis une fourmi dans cette immensité de steppes et de marécages où les fleuves faisaient des parcours insensés avant d'arriver à la mer<sup>993</sup>. » Büscher intitule la troisième partie de son livre « L'immensité russe » et MacLean, toujours en Russie, définit l'espace qu'il

---

<sup>993</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 26. Orig. : « Era una carta proiezione cilindrica dell'ex Unione sovietica che ricopriva un'intera parete di cinque metri per tre [...]. Mi sentii una formica in quell'immensità di steppe e acquitrini dove i fiumi facevano giri insensati prima di arrivare al mare », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 26-27.

De « Je me sentis » jusqu'à la fin de la citation, c'est nous qui traduisons car cette partie du texte n'apparaît pas dans la traduction officielle.

traverse comme un « plat paysage sans fin<sup>994</sup> ». Dans les textes de notre corpus, tous les auteurs qui se dirigent vers l'est mettent en avant à un moment donné la démesure de cet espace par l'emploi d'adjectifs comme « immense », « infini », « démesuré », et aussi par des figures rhétoriques structurées sur la répétition de ses éléments constitutifs. Nous avons des exemples avec Büscher autour du couple « bruyère et forêt » : « La route était de plus en plus déserte. Bruyère et forêt. Forêt et bruyère. Il était rare qu'il paisse du bétail, rare qu'un hameau fût tapi dans la steppe de fin d'été, quelques maisons en bois s'effritant, grises, au loin<sup>995</sup> » ; ainsi qu'autour de « forêt et ciel » avec Rumiz : « Forêts et ciel. Ciel et forêts. Sans rien au milieu<sup>996</sup>. » On constate qu'ici, en plus de la répétition qui suggère un espace démesuré, les auteurs utilisent la figure rhétorique du *chiasme* qui consiste à inverser les deux éléments et qui ajoute ainsi une impression de fermeture, voire d'angoisse. L'angoisse est d'ailleurs relevée par la perte de repère lorsque le voyageur est arraché à sa dimension spatiale habituelle et projeté dans un espace où les distances se dilatent :

Marais et sable, marais et sable, un, deux, trois, quatre, cent, jusqu'à mille pas. Je ne faisais pas confiance au décompte kilométrique des petits panneaux bleus. Les kilomètres russes comme les rails russes, me semblaient faire une fois et demi plus. [...] Rien ne concordait, aucun calcul, aucune étape, il fallait que j'oublie mes prévisions, j'arriverais au milieu de l'hiver russe<sup>997</sup>.

Cette sensation de malaise est accentuée aussi par l'absence de repères tout court. Rumiz définit la plaine Ukraine comme une « lande interminable et sans escales<sup>998</sup> ». Ce sont à peu près les mêmes paroles utilisées par Primo Levi pour décrire la plaine polonaise après sa libération d'Auschwitz : « Une campagne plate et déserte, ensevelie sous la neige, sans un toit, sans un arbre<sup>999</sup> », et plus loin : « Nous roulâmes en effet pendant deux jours seulement et une

<sup>994</sup> Orig. : « *an endless, flat landscape* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, *op. cit.*, p. 190.

<sup>995</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, *op. cit.*, p. 183. Orig. : « *Mein Weg wurde immer einsamer. Heide und Wald. Wald und Heide. Nur noch selten weidete Vieh irgendwo, und selten duckte sich ein Weiler in die spätsommerliche Steppe, wenige grau verwitterte Holzhäuser in der Distanz* », *Berlin-Moskau*, *op. cit.*, p. 153.

<sup>996</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 232. Orig. : « *Foreste e cielo. Cielo e foreste. Con niente in mezzo* », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 190.

<sup>997</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, *op. cit.*, p. 165-166. Orig. : « *Sumpf und Sand, Sumpf und Sand, eins und zwei, drei und vier, ich zählte meine Schritte bis hundert, und wieder hundert und wieder, bis tausend voll waren. Ich traute den Kilometerzahlen auf den kleinen blauen Schildern nicht. Die russischen Kilometer kamen mir vor wie die russische Spurweite, ungefähr anderthalbmal so weit. [...] Nichts stimmte mehr, keine Berechnung, kein Tagesziel, ich konnte meine Pläne vergessen und würde in den russischen Winter kommen* », *Berlin-Moskau*, *op. cit.*, 139.

<sup>998</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 6. Orig. : « *una landa sterminata senza approdi* », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>999</sup> Primo Levi, *La Trêve*, *op. cit.*, p. 39.

nuit, [...] dans un décor majestueux et monotone de steppes désertes, de forêts, de villages perdus, de lents et vastes cours d'eau<sup>1000</sup>. »

Comme l'observe Belpoliti lorsqu'il traverse la plaine ukrainienne, si en Europe occidentale, ou du moins en Italie, il existe des paysages vastes et peu peuplés (il pense notamment à la plaine du Pô), ceux-ci sont toujours compris dans ce que l'auteur italien définit comme un décor théâtral.

Nous sommes dans l'immense plaine ukrainienne [...]. À [Levi] cet espace démesuré donnait une double sensation : de liberté, d'absence de limites, mais aussi de désert, d'espace glacial, sans repères [...]. Pour mieux la définir, il utilise un adjectif : ennuyeuse. C'est ainsi. Comparée à notre plaine du Pô, elle paraît très différente. En Italie, comme l'observe Levi, d'où que l'on regarde, l'espace est toujours fermé par des montagnes ou des collines. Le paysage est rassurant, avec des coulisses, comme partout dans notre peinture qui est naturellement théâtrale. Ici, en revanche, l'impression d'être immergés dans un océan d'air, comme il écrit à un certain moment de son voyage<sup>1001</sup>.

Le substantif « désert » et l'adjectif « désertique » qui suggèrent le vide de cet espace sont un autre élément qui apparaît fréquemment dans les descriptions de l'Est européen. Stasiuk, en traversant la puszta hongroise, observe que

quelque part après Apahida commençait un désert herbeux. Jamais auparavant je n'avais vu une terre aussi nue. Des collines douces s'étendaient jusqu'à l'horizon [...]. L'espace inhabité et dépourvu d'arbres était sec [...]. Il n'y avait absolument rien là-bas. De temps en temps défilaient des habitations, au loin, une minuscule porcherie accolée à une mesure, un fenil, et puis, de nouveau, un abîme d'air et la terre vallonnée<sup>1002</sup>.

Nous retrouvons la même sensation de vide dans l'œuvre de MacLean qui décrit la puszta, la grande steppe hongroise, comme un désert vert :

La route serpentait à travers les herbes comme une chaussée au-dessus de la mer. Les fermes étaient attachées à des pontons, leurs larges avant-toits recouverts de chaume jusqu'au sol, étaient lavés par des vagues verdoyantes. Des îlots de joncs étaient regroupés en monticules de forme conique comme des

---

<sup>1000</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>1001</sup> Orig. : « *Siamo dentro l'immensa pianura ucraina [...]. A [Levi] questo sterminato spazio dava una doppia sensazione: di libertà, assenza di limiti, ma anche di deserto, spazio gelido, senza ripari [...]. Per definirla meglio usa un aggettivo: noiosa. È così. Confrontata con la nostra Pianura padana, appare molto diversa. In Italia, osserva Levi, da qualsiasi punto si guardi, lo spazio è sempre chiuso da montagne o colline. Il paesaggio è rassicurante, con le quinte, come si vede in tutta la nostra pittura che è naturalmente teatrale. Qui invece l'impressione di essere immersi in un oceano d'aria, come scrive a un certo punto del suo viaggio* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 16.

<sup>1002</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 47.



campes de wigwams. Mais bientôt, les campements, les lumières et même les acacias disparurent derrière nous. Une immense plaine sauvage, la plus grande prairie déserte d'Europe s'ouvrait devant nous<sup>1003</sup>.

Nous constatons ici que le désert ce n'est pas l'espace sablonneux du Sahara, mais qu'il s'agit, comme l'observe Jean-Didier Urbain, d'un espace qui commence « là où la campagne cesse. Une faille, un gouffre, une gorge suffisent. Le désert est là, espace-vierge, immensité horizontale ou verticale si inhumaine qu'elle paraît irréaliste<sup>1004</sup> ». Ainsi, si la campagne, pour reprendre encore Urbain, « est ce qui permet au voyageur de renouer avec les origines de la vie sociale et culturelle, sous la figure de la communauté villageoise ou de la contemplation des ruines, le désert, lui, permet de renouer avec des origines plus originelles encore : celles du monde avant l'homme. C'est un univers où tout reste à faire ou à refaire<sup>1005</sup>. » L'espace est-européen devient alors l'espace du possible, non pas par les blancs des cartes géographiques dans l'imaginaire occidental, mais par l'espace lui-même qui se prête et qui suggère toutes sortes de desseins. Face à l'immensité, le voyageur comprend alors le désir de conquête, d'utopie et d'imaginaire qui depuis toujours caractérise cet espace. Rumiz décrit les étendues ukrainiennes comme des « espaces qui monteraient à la tête de n'importe quel paysan ou général en veine de conquêtes<sup>1006</sup> ». C'est la même impression ressentie par Büscher devant le vide qui se présente à lui avant de franchir la frontière entre la Pologne et la Biélorussie : « Un lointain qui se perd dans d'autres lointains, plus immenses. Un tel pas provoque deux désirs : s'y perdre ou le conquérir<sup>1007</sup>. » Et il est connu que plus d'un général s'est perdu dans cette immensité. « Pour franchir la Bérézina, il me fallut une minute. Elle semblait inoffensive, serpentait dans la plaine avec ses rives herbeuses et ses petits insectes verts. Bonaparte, insensé, pourquoi être venu en hiver<sup>1008</sup> », s'interroge Büscher.

Parfois les rêves, ainsi que les utopies, voient tout de même le jour dans ces contrées, avec le risque de se transformer en cauchemar, car, si l'on croit Stasiuk, ce n'est pas par le

---

<sup>1003</sup> Orig. : « *The road swept through the grasses like a causeway over the sea. Homesteads were tethered to pontoons, their broad eaves thatched to the ground and washed by verdant waves. Islands of rushes were stacked in conical mounds like camps of wigwams. But soon the camps, the light and even the acacia trees fell away behind us. A great barren plain, Europe's largest deserted grassland, opened before us* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 87.

<sup>1004</sup> Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*, op. cit., p. 228.

<sup>1005</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>1006</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 232. Orig. : « *Spazi che darebbero alla testa a qualsiasi contadino o generale in vena di conquiste* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 190.

<sup>1007</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 73.

<sup>1008</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 174. Orig. : « *Für die Überquerung der Beresina benötigte ich nicht mehr als eine Minute. Sie sah so harmlos aus, wie sie sich durch die Ebene wand mit ihren Grasufeln und ihren schwimmenden grünen Inselchen. Törichter Bonaparte, was musstest du auch im Winter kommen* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 146.

substrat orthodoxe, comme le suppose MacLean, que le communisme a pu s'installer dans cette partie du continent, mais par sa géographie plate et ennuyeuse :

En effet, le communisme avait été le fruit de longs hivers désespérés, quand l'esprit commençait à devenir fou d'ennui et de peur face à lui-même. Pour prendre forme, il lui a fallu rencontrer un espace infini et plat où il ne se passait rien, et où, pour cette raison même, tout pouvait encore se produire<sup>1009</sup>.

D'ailleurs, bien avant que le communisme érige son décor, le général Potemkine, amant et favori de Catherine II, pour cacher aux yeux de la tsarine la misère des régions ukrainiennes dont il était l'administrateur, avait déjà fait bâtir de faux villages en carton.

Le voyageur préfère se perdre dans l'imaginaire et il territorialise l'espace à sa manière. Ainsi, Stasiuk arpente la vallée de la Sinistra : un lieu fictif situé dans les Carpates par l'auteur hongrois Ádám Bodor dans son roman *La Vallée de la Sinistra*<sup>1010</sup>. Rumiz, lui, compense l'ennui du désert en imaginant le ciel se remplir d'autres figures imaginaires :

Dans les nuages noirâtres ourlés de cuivre, il est aisé d'imaginer des violonistes qui volent, des synagogues et des rabbins penchés sur leur Talmud à la lueur d'une bougie. Chagall, Kandinsky. Les maisons de campagne en bois sombre ressemblent à des synagogues ou à des voiliers renversés dans un bassin de carénage ; éclairées par la lumière jaune rasante, elles surgissent sur fond d'immenses nuages comme une représentation cubiste [...]. Au-dessus de nous, un ciel fantastique compense très largement la monotonie à ras de terre. Dans le bassin méditerranéen, la voûte azurée totalitaire vous écrase, ici près de la Baltique, le ciel offre des visions continues et changeantes. Des nuages, gras, bombés, entrelacés de noir et de bleu de Prusse, ou alors blancs et légers comme des étendards. Des voiles très hautes, impalpables et gonflées de vents. Et puis, encore des enclumes, des galions, des bancs de sardines d'un gris plombé suspendus entre ciel et terre, dans leur lente migration. Et au-dessous, peut-être, une éclaircie où le soleil bas illumine d'or chaque plissement et lui donne du volume<sup>1011</sup>.

---

<sup>1009</sup> Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 13.

<sup>1010</sup> Ádám Bodor, *La Vallée de la Sinistra* [1992], traduit du hongrois par Émile Molnos Malaguti, [s.l.], Éditions Cambourakis, 2014.

Située dans les Carpates, la vallée de la Sinistra est un espace sauvage et absurde où les oiseaux portent les germes d'une fièvre mortelle et les gens oublient leur nom et leur origine.

<sup>1011</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 153. Orig. : « *Nelle nubi nerastre orlate di rame è facile immaginare violinisti che volano, sinagoghe e rabbini accanto al loro Talmud con lume di candela. Chagall, Kandinskij. Le case di campagna in legno scuro paiono sinagoghe o velieri rovesciati in bacino di carenaggio e, accese dalla luce gialla radente emergono sul fondale di nubi immense come una rappresentazione cubista. [...] Sopra di noi un cielo fantastico compensa alla grande la monotonia della terra. Nel Mediterraneo la volta azzurra totalitaria ti schiaccia, qui sul Baltico il cielo offre visioni continue e mutevoli. Nubi grosse, bombate, intrise di nero e blu di Prussia, oppure bianche e leggere come sandali. Veli altissimi, impalpabili e gonfi di vento. E poi ancora incudini, galeoni, banchi di sardine grigio piombo sospesi a mezz'aria, in lenta migrazione. E sotto, magari, uno squarcio dove il sole basso illumina d'oro e riempie di volumi ogni corrugamento* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 129.

Or, on constate que pour les voyageurs ce n'est pas le communisme qui confond les limites entre réalité et fiction, mais que c'est l'espace lui-même qui participe activement à cette confusion par son vide et aussi par sa confusion entre les éléments : « Les lacs du Grand Nord ne ressemblent pas à ceux des Alpes ; il n'existe pas ici de démarcation sèche et linéaire, mais un labyrinthe de bois, d'eau, de boue et de marécages, qu'on ne peut franchir ni à pied ni en voiture<sup>1012</sup>. »

Toutefois si l'espace aquatique joue un rôle fondamental en particulier dans le Nord et plus encore dans l'imaginaire de Rumiz, c'est sans aucun doute l'espace forestier qui a le rôle principal dans la mise en scène du désert.

## II La forêt dans tous nos états

Rumiz déclare que son voyage sur l'axe vertical qui va de Mourmansk à Odessa est marqué par les arbres :

Les lumières, les parfums, les prairies et les torrents ont marqué les étapes de ce voyage aux confins de la nuit, mais ce sont surtout les arbres qui ont jalonné notre parcours vers le sud. D'abord les bouleaux, puis les tilleuls, puis les chênes et ensuite les vignes, les platanes et les figuiers<sup>1013</sup>.

Toutefois, si du nord au sud on relève la présence d'une multitude de paysages différents pour des raisons climatiques, d'ouest en est les espaces bucoliques et idylliques des jardins et des vergers cèdent la place à des forêts de plus en plus épaisses. Si Büscher constate que « l'Ouest polonais, c'étaient les interminables forêts de pins de la Marche mélangées aux bouleaux russes<sup>1014</sup> », Rumiz observe, lorsqu'il passe en Biélorussie, que « les champs deviennent plus sauvages, on voit apparaître des arbres plus vieux et plus solides qu'en Pologne<sup>1015</sup> ». Encore une fois, la surprise de Rumiz devant ce monde sauvage et intact rejoint celle de Primo Levi quand celui-ci observe le paysage sylvestre après sa libération du camp d'Auschwitz.

<sup>1012</sup> *Ibid.*, p. 64-65. Orig. : « *I laghi del Nord non sono come quelli alpini, qui non esiste una battigia asciutta e lineare, ma un labirinto di boschi, acque, fango e paludi impercorribili sia a piedi, sia in automobile* », *ibid.*, p. 58.

<sup>1013</sup> *Ibid.*, p. 9. Orig. : « *Luci, profumi, praterie e torrenti hanno segnato le tappe di questo viaggio ai confini della notte, ma soprattutto gli alberi hanno punteggiato il nostro procedere verso sud. Prima le betulle, poi i tigli, poi le querce, quindi le vigne, i platani e i fichi* », *ibid.*, p. 12.

<sup>1014</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, *op. cit.*, p. 29. Orig. : « *Der polnische Westen, das sind endlose märkische Kiefernwälder, mit russischen Birken versetzt* », *Berlin-Moskou*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>1015</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 224. Orig. : « *I campi si inselvaticiscono, compaiono alberi più vecchi e forti che in Polonia* », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 184.

Le train traversait des plaines cultivées, des villes et des villages sombres, des forêts touffues et sauvages que je croyais disparues depuis des millénaires du cœur de l'Europe : des conifères et des bouleaux tellement épais que pour atteindre la lumière du soleil, par la concurrence réciproque qu'ils se faisaient, ils étaient obligés de hisser désespérément leurs têtes dans un mouvement vertical qui oppressait. Le train se frayait un chemin comme sous un tunnel, au travers d'une pénombre vert noir, au milieu de troncs nus et lisses, sous la voûte très haute et continue de l'enchevêtrement des branches<sup>1016</sup>.

Or, comme l'observe Belpoliti, ce paysage s'est fortement réduit par rapport à l'époque de Levi. En Pologne, « la forêt a été déracinée pour des terrains cultivés, des centres commerciaux et des villas propres<sup>1017</sup> ». Toutefois, une fois entrés en Ukraine, puis en Biélorussie et ensuite en Russie, les voyageurs plongent dans un monde sauvage et les forêts réapparaissent dans toute leur puissance.

Dès que nous avons franchi la frontière, j'éprouve une sensation curieuse : le cœur s'étale, le paysage à quelque chose d'épique. Vraiment nous sommes dans un monde à part [...]. Sur les côtés de la route défilent de grandes forêts de conifères et de bouleaux, le rouge et le blanc des troncs [...]. La route qui conduit vers notre but [la Maison Rouge de Staryje Doroghi] est droite et traverse un paysage absolument plat. Rien n'a changé depuis soixante ans : en face un horizon, sur les côtés steppe et forêt, au dos encore de la route jusqu'à l'horizon opposé, comme le sillage d'un bateau ; et pas de village, pas de maison, pas de fumée<sup>1018</sup>.

Les épaisses forêts de l'Europe de l'Est suscitent chez le voyageur d'une part une sorte de fascination pour un espace que l'on croyait disparu, d'autre part une peur atavique. Rumiz observe que dans les bois il y a « quelque chose de neuf et d'inquiétant ». Lors d'une excursion dans une forêt de Courlande, Kauffmann affirme que les moindres détails « prennent des formes inquiétantes<sup>1019</sup> », et Büscher déclare à moment donné : « Pendant des heures, je ne rencontrais âme qui vive, le silence des forêts de pins n'était interrompu que par le cri d'une buse, d'un geai. Le chemin, un simple sentier sablonneux, traversait une percée profonde et redoutable<sup>1020</sup>. »

<sup>1016</sup> Primo Levi, *La Trêve*, op. cit., p. 130.

<sup>1017</sup> Orig. : « *La foresta è stata sradicata a favore di campi coltivati, centri commerciali, linde villette* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 13-14.

<sup>1018</sup> Orig. : « *Appena varcato il confine provo una sensazione curiosa: mi si allarga il cuore, il paesaggio ha qualcosa di epico. Davvero siamo in un mondo a parte [...]. Scorrono sui due lati della strada grandi foreste di conifere e betulle, il rosso e il bianco dei tronchi [...]. La strada che conduce alla nostra meta [la Casa Rossa di Staryje Doroghi] è dritta e attraversa un paesaggio assolutamente piatto. Nulla è cambiato rispetto a sessant'anni fa: davanti un orizzonte, ai lati steppa e foresta, alle spalle "altra strada fino all'orizzonte opposto, come la scia di una nave; e non villaggi, non case, non fumo"* », *ibid.*, p. 124.

<sup>1019</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, op. cit., p. 243.

<sup>1020</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 67. Orig. : « *Viele Stunden lang traf ich keinen Menschen, die Stille der Kieferwälder wurde nur unterbrochen durch den Schrei eines Bussards oder Eichelhäfers. Der Weg war erst ein sandiger Pfad, dann ging er in eine tief gefurchte Schneise über* », *Berlin-Moskau*,

La forêt obscure, en tant qu'élément inquiétant, est un thème récurrent dans l'imaginaire occidental, car, comme l'observe Robert Harrison dans son essai sur l'imaginaire de la forêt dans la culture occidentale,

dans l'histoire de la civilisation occidentale, les forêts représentent un monde à part, opaque, qui a permis à cette civilisation de se dépayser, de s'enchanter, de se terrifier, de se mettre en question, en somme de projeter dans les ombres de la forêt ses plus secrètes, ses plus profondes angoisses<sup>1021</sup>.

En effet, depuis l'épopée de Gilgamesh<sup>1022</sup> jusqu'au moins à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle avec *La Nausée* (1938) de Jean-Paul Sartre, en passant par le *Banquet* de Platon, la « forêt féroce et âpre et forte » de Dante, et les contes de Perrault, la nature et la forêt en particulier représentent ce qui est en dehors de la civilisation : le désordre qui s'oppose à l'ordre de la cité<sup>1023</sup>. Pour Roquentin, le héros de *La Nausée*, la ville, bien que source de nausée et de désespoir, reste encore le meilleur lieu où vivre face à une nature perçue comme cauchemardesque et symbole de barbarie et de chaos.

J'ai peur des villes. Mais il ne faut pas en sortir. Si l'on s'aventure trop loin, on rencontre le cercle de la Végétation. La Végétation a rampé pendant des kilomètres vers les villes. Elle attend. Quand la ville sera morte, la Végétation l'envahira, elle grimpera sur les pierres, elle les enserrera, les fouillera, les fera éclater des ses longues pinces noires ; elle aveuglera les trous et laissera pendre partout des pattes vertes. Il faut rester dans les villes, tant qu'elles sont vivantes, il ne faut pas pénétrer sous cette chevelure qui est à leur porte : il faut la laisser onduler et craquer sans témoins<sup>1024</sup>.

La description de Sartre renvoie à l'image de la cité qui se transforme en forêt selon la théorie des « cours et recours » de Giambattista Vico. En effet, si l'on en croit le philosophe italien, « les choses se sont succédé dans l'ordre suivant : d'abord les forêts, puis les cabanes, les cités et enfin les académies savantes<sup>1025</sup> », et cela jusqu'au retour de l'histoire sur ses pas :

---

*op. cit.*, p. 57.

<sup>1021</sup> Robert Harrison, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, traduit de l'anglais par Florence Naugrette, Paris, Éditions Flammarion, coll. « Champs essais », 1992, p. 11.

<sup>1022</sup> Gilgamesh était le roi sumérien, légendaire mais aussi historique, d'Uruk, qui vécut vers l'an 2700 avant notre ère (six cents ans avant la première épopée sumérienne où il est célébré). Dans l'épopée qui vante sa puissance, la forêt est son premier adversaire. En effet, après avoir constaté au-delà des murs de sa ville ce que Harrison décrit comme « l'impitoyable transcendance de la nature », il décide de partir vers la montagne des Cèdres pour tuer Humbaba, le gardien de la forêt. Cf. Robert Harrison, *Forêts, op. cit.*, p. 35-42.

<sup>1023</sup> Le mot « forêt » dérive du latin *foresta*, construit sur la racine latine *foris* qui signifie « en dehors ».

<sup>1024</sup> Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Paris, Gallimard, 1938, p. 217-218. Cité in Robert Harrison, *Forêts, op. cit.*, p. 220.

<sup>1025</sup> Giambattista Vico, *La Science nouvelle* [1725], traduit de l'italien par Ariel Doubine, Paris, Nagel, 1953, p. 83. Cité par Robert Harrison, *Forêts, op. cit.*, p. 31.

le retour de l'humanité à l'état sauvage, à la vie primitive de la forêt, point de départ pour un nouveau cours et la création d'un nouvel ordre.

Toutefois, si Vico, tout comme le héros de Sartre, en tant qu'humaniste voyait dans la forêt une menace à l'ordre de la société civile, si « pour Socrate, la ville représentait une clairière triomphante dont la sphère lumineuse dissipait les ombres de la menace dionysiaque<sup>1026</sup> », et si, selon Harrison, « le début de la *Divine comédie* contient peut-être bien la première occurrence littéraire d'un motif qui deviendra par la suite un archétype : la peur de la forêt<sup>1027</sup> », celle-ci reste aussi un lieu de refuge et de rédemption. C'est dans les épaisses forêts de la Grèce antique que se cachaient Artémis et son fils Dionysos. C'est encore dans les forêts « que vivaient les proscrits, les fous, les amants, les brigands, les ermites, les saints, les lépreux, les maquisards, les fugitifs, les inadaptés, les persécutés, les hommes sauvages<sup>1028</sup> », dans l'Europe médiévale. C'est, enfin, dans les forêts de Biélorussie que Levi trouve, malgré lui, une source de réconfort après Auschwitz :

Le contact retrouvé avec la nature et la redécouverte en positif du paysage conduisent à une confiance renouvelée dans l'espace : non plus trompeur et hostile, mais au contraire refuge et protection. Les archétypes du bois-selve et de la forêt deviennent ainsi les lieux de l'aventure, de la possibilité d'une vie naturelle qui offre le bonheur<sup>1029</sup>.

Schoentjes observe de manière plus générale que « l'expérience des camps est en rapport avec une découverte de la nature<sup>1030</sup> ». On comprend alors que, « dans ses livres le bois est le lieu qui possède le plus grand nombre de couleurs<sup>1031</sup> ». Cette attitude, comme l'observe Schoentjes au sujet de Pierre Gascar mais que nous pouvons élargir aussi à Levi et à d'autres écrivains de leur génération, « peut se comprendre dans le prolongement de l'expérience de la guerre, perçue comme la faillite de la civilisation et la fin de l'humanisme traditionnel s'appuyant sur la raison<sup>1032</sup> ». On peut affirmer que la forêt après Auschwitz n'est

---

<sup>1026</sup> Robert Harrison, *Forêts*, op. cit., p. 69.

<sup>1027</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>1028</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>1029</sup> Orig. : « *Il ritrovato contatto con la natura e la riscoperta in positivo del paesaggio portano a una rinnovata fiducia nello spazio: non più ingannevole e ostile ma al contrario rifugio e protezione. Gli archetipi del bosco-selva e della foresta diventano così luoghi dell'avventura, della possibilità di una vita naturale che dà felicità* », Lucia Sgueglia, « A est di cosa? Per una geografia della Tregua », in Marco Belpoliti et Davide Cortellessa (éds), *Da una tregua all'altra*, op. cit., p. 87.

<sup>1030</sup> Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Marseille, Wildproject, coll. « Tête nue », 2005, p. 71.

<sup>1031</sup> Orig. : « *Nei suoi libri il bosco è il luogo che possiede il maggior numero di colori* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 75.

<sup>1032</sup> Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu*, op. cit., p. 66.

plus sauvage et mortelle, mais roborative et vivifiante. Comme le rappelle Belpoliti, le même Levi affirme que « deux mois de nature biélorusse contrebalancent une année d'Auschwitz<sup>1033</sup> », et que dans les forêts il retrouve « l'harmonie avec le monde<sup>1034</sup> ».

Or, si la situation de Levi est tragiquement extrême, on constate néanmoins depuis quelques décennies, comme l'observe Schoentjes, « une valorisation de la forêt à travers sa composante sauvage, et à laquelle participe la littérature<sup>1035</sup> ». Les raisons de cette fascination et de cet attrait sont multiples. Comme l'observe Christin, on peut « considérer ce recours aux grands espaces comme une tentative pour l'homme moderne occidental de conserver un lien avec une nature qui s'éloigne au fur et à mesure que la ville s'étend à ses périphéries<sup>1036</sup> ». On retrouve aussi l'attrait pour le sublime typique de la période romantique<sup>1037</sup>. Toutefois, ce qui est le plus marquant, c'est la volonté de remettre la nature au centre de la cosmogonie contemporaine que l'on retrouve dans le genre « *nature writing* », composé de textes souvent autobiographiques riches d'observations sur la nature et de considérations philosophiques et politiques<sup>1038</sup>, mais aussi dans l'œuvre de nombre d'autres écrivains comme par exemple le prix Nobel de littérature 2008 Jean-Marie Gustave Le Clézio dont l'œuvre est caractérisée, comme le dit justement Schoentjes par « une fusion harmonieuse avec la nature<sup>1039</sup> » et qu'il faut chercher à remettre en valeur le « pacte associant l'homme et l'univers<sup>1040</sup> ». Toujours dans le but de créer une nouvelle éthique, dans les années 1990 avec l'essai *Le Plateau de l'Albatros*<sup>1041</sup>, le poète écossais et breton d'adoption Kenneth White introduit un nouveau terme dans le monde littéraire, celui de « géopoétique ». Avec ce néologisme, l'auteur trace le chemin pour un profond renouvellement poétique.

La géopoétique est une théorie-pratique transdisciplinaire applicable à tous les domaines de la vie et de la recherche, qui a pour but de rétablir et d'enrichir le rapport Homme-Terre depuis longtemps rompu,

---

<sup>1033</sup> Orig. : « *due mesi di natura Bielorussa controbilanciano un anno di Auschwitz* », Andrea Cortellesa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », *op. cit.*, p. 217.

<sup>1034</sup> Orig. : « *l'armonia col mondo* », *ibid.*

<sup>1035</sup> Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu*, *op. cit.*, p. 198.

<sup>1036</sup> Christin Rodolphe, *Passer les bornes*, *op. cit.*, p. 114.

<sup>1037</sup> C'est le philosophe écossais Edmund Burke qui, dans son essai *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1757), théorise la distinction entre ce qui est beau, c'est-à-dire petit, délicat, tendre et bien fait, et ce qui est sublime, c'est-à-dire immense, puissant et même dangereux.

<sup>1038</sup> Ce genre, né aux États-Unis et aujourd'hui connu aussi en France notamment grâce aux éditions Gallmeister, trouverait ses racines dans l'œuvre d'Henry David Thoreau et en particulier *Walden ou la vie dans les bois* (1854).

<sup>1039</sup> Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu*, *op. cit.*, p. 80.

<sup>1040</sup> Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Hai*, Genève, Skira, 1971, p. 29. Cité par Schoentjes, *Ce qui a lieu*, *op. cit.*, p. 80.

<sup>1041</sup> Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros : Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994.

avec les conséquences que l'on sait sur les plans écologique, psychologique et intellectuel, développant ainsi de nouvelles perspectives existentielles dans un monde refondé<sup>1042</sup>.

En effet, en parcourant l'histoire des cultures, Kenneth White se convainc que l'apport offert par la poétique dans son sens premier de *poiesis*, (voire de création) à la formation ou au changement d'une société est fondamental. Selon White, pour qu'il y ait une nouvelle vision du monde, une nouvelle perception, et donc une morale et une éthique capables de modifier les rapports existants, il est nécessaire de créer une nouvelle poétique. Dans les sites Internet consacrés à la géopoétique, dans les *Cahiers de géopoétique*, ainsi que dans les différents travaux contenus dans ses essais, l'auteur cherche avec insistance « à recueillir les éléments d'une poétique forte et fertile, ouverte et fondatrice, qui nous fait défaut aujourd'hui » et qui doit être « capable de synthétiser toutes les forces du corps et de l'esprit [et être] la manière essentielle dont l'être humain compose le monde<sup>1043</sup> ».

### III Au fond de la forêt, l'Est !!!

La forêt est perçue comme un espace angoissant et en même temps réconciliant, mais aussi comme un espace par lequel construire une nouvelle poétique et une nouvelle éthique non plus anthropocentrique mais plutôt écocentrique. Cependant, pour certains voyageurs comme Büscher, Belpoliti et Rumiz les forêts d'Europe de l'Est représentent aussi un des piliers de l'Europe post-communiste. Ferrario, le réalisateur du film *La strada*, à l'occasion d'une interview, déclare :

Vraiment, quand t'es là et tu regardes ces cieux – ce n'est pas seulement la grandeur des espaces, l'immensité du décor naturel, car en Amérique aussi il y a ces choses-ci – c'est une chose que tu ne sais pas définir, vraiment, te reviennent à l'esprit tous les mythes de la grande mère Russie, bien avant et bien au-delà du communisme<sup>1044</sup>.

---

<sup>1042</sup> Kenneth White, *La géopoétique : en bref* [en ligne], [s.l.], La Géopoétique, [s.d.]

Disponible sur : <<http://www.kennethwhite.org/geopoetique>> (consulté le 23 mar 2012).

<sup>1043</sup> Kenneth White, *Que faut-il entendre pour « géopoétique » ?* [en ligne], [s.l.], Cahiers de géopoétique, [s.d.]. Disponible sur : <[http://geopoetique.net/archipel\\_fr/institut/introgeopetique/textes\\_fond\\_geopoetique2](http://geopoetique.net/archipel_fr/institut/introgeopetique/textes_fond_geopoetique2)> (consulté le 23 mars 2012)

<sup>1044</sup> Orig. : « *Davvero quando sei lì e guardi questi cieli – non è solo la grandezza degli spazi, la grandiosità dello scenario naturale, perché anche in America ci sono queste cose – è una cosa che non sai definire ma senti che è tutto in armonia, davvero, ti tornano in mente tutti i miti della Grande Madre Russia, molto prima e molto al di là del comunismo* », Andrea Cortellessa, « La strada di Levi. Una conversazione con Marco Belpoliti e Davide Ferrario », *op. cit.*, p. 217.



On observe ici la mise en scène d'une filiation directe entre l'espace et la population à travers l'actualisation du mythe de l'âme slave<sup>1045</sup>. Comme l'observe Charlotte Krauß, après la chute du mur de Berlin « le vide de la nouvelle donne post-communiste tend à être rempli par un retour en arrière, dans la création artistique d'un côté, dans l'attente du public de l'autre<sup>1046</sup> ».

Ainsi, si dans la campagne les voyageurs mettent en valeur le lien à la terre et la spiritualité de l'âme slave, dans les forêts ils rencontrent son gigantisme, sa composante païenne visible à la fois dans la religion et dans la vitalité des autochtones. Jean-Paul Kauffmann se plaît à observer qu'espace et population courlandais conservent des éléments païens. « La mémoire païenne de ce pays laisse dormir en lui des forces puissantes. La forêt omniprésente est une personne vivante<sup>1047</sup> », et qu'« une part connectée chez eux à la nature et aux dieux reste primitive<sup>1048</sup> ». Rumiz ne manque pas de mettre en avant les particularités du substrat païen dans la culture locale, comme par exemple en Carélie : « La Carélie est imprégnée de paganisme auquel le monde chrétien s'est superposé de manière assez précaire, avec tout son attirail d'icônes, d'encens et de chants ténébreux, eux-mêmes gorgés de magie<sup>1049</sup>. »

Un jour, les ors, les encens et les chants de Byzance, la deuxième Rome, ont remonté le Dniepr et la Volga en direction des forêts nordiques [...]. La croix a épousé le bouleau, et la liturgie byzantine a absorbé la légende du bois salvateur et de la forêt primordiale, chère à ce nouveau monde. C'est alors que les icônes arrivées du Bosphore ont connu le maître bûcheron et le ciseau du sculpteur sur bois, qu'elles ont gagné en relief, perdu en abstraction et trouvé une rude matérialité. L'éblouissante planche dorée était déjà devenue sculpture, talisman de bois<sup>1050</sup>.

---

<sup>1045</sup> Cf. Michel Cadot, « Naissance et développement d'un mythe ou l'Occident en quête de l'âme slave », *Revue des études slaves*, v. 49 IL, n° 1 (1973), pp. 91-101.

<sup>1046</sup> Charlotte Krauß, *La Russie et les Russes dans la fiction française du XIXe siècle (1812-1917)*, Amsterdam New-York, Rodopi, 2007, p. 7.

<sup>1047</sup> Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, *op. cit.*, p. 130.

<sup>1048</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>1049</sup> Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 108. Orig. : « *La Carelia è intrisa di paganesimo, e il mondo cristiano vi si è sovrapposto assai precariamente col suo apparato di icone, incensi e canti tenebrosi intrisi a loro volta di magia* », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 92.

<sup>1050</sup> *Ibid.*, p. 125. Orig. : « *Un giorno accadde che gli ori, gli incensi e i canti di Bisanzio risalirono il Dnepr et il Volga verso i boschi del Nord. [...] La croce sposò la betulla, e la liturgia bizantina assorbì dal Nuovo mondo le leggende del legno salvifico e del bosco primordiale. Fu allora che le icone giunte dal Bosforo conobbero il maestro d'ascia e lo scalpello dell'intagliatore, acquistarono in rilievo, persero in astrattezza e trovarono ruvida corporeità. L'abbagliante tavola dorata era già diventata scultura, ligneo talismano* », *ibid.*, p. 106.

Belpoliti sur les pas de Levi met en revanche en avant la gaîté, l'exubérance dans la joie et la fête du peuple russe, comme si Dionysos avait trouvé refuge dans ces terres :

L'Urss apparaît à Levi comme un gigantesque pays qui « abrite dans son cœur des ferments gigantesques, entre autres, une faculté homérique de joie et d'abandon, une vitalité primordiale, un talent païen, vierge, pour les manifestations, les réjouissances, les kermesses ». Et ainsi, en octobre, cette lande s'est présentée à nous<sup>1051</sup>.

On peut alors affirmer qu'il reste encore des traces de l'Est et qu'elles se trouvent dans les campagnes, mais surtout au fond des forêts, peut-être, comme le dit Büscher, à Gjatsk, désormais rebaptisée Gagarine en hommage à son plus héroïque fils : « Curieusement, dans cette ville où tout s'appelait Gagarine, tel n'était pas le cas de l'hôtel de la place Gagarine. Celui-ci se nommait *Vostok*. L'Est. J'ouvris la porte en bois, entrai – j'étais à l'Est<sup>1052</sup>. » Puis, à Moscou, c'est à nouveau l'Ouest.

---

<sup>1051</sup> Orig. : « *L'Urss appare a Levi come un gigantesco paese che "alberga nel suo cuore fermenti giganteschi: fra questi, una omerica capacità di gioia e di abbandono, una vitalità primordiale, un talento pagano incontaminato, per le manifestazioni, le sagre, le baldorie corali". E così si è presentata anche a noi, in ottobre, questa landa* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 123-124.

Pour la citation de Primo Levi : Primo Levi, *La Trêve*, op. cit., 102.

<sup>1052</sup> Wolfgang Büscher, *Berlin-Moscou*, op. cit., p. 256. Orig. : « *Seltsamerweise hatten sie in dieser Stadt, in der alles Gagarin hieß, das Hotel am Gagarinplatz nicht Gagarin genannt. Es hieß Wostock. Osten. Ich drückte die Holztür auf, trat ein und war im Osten* », *Berlin-Moskou*, op. cit., p. 215.

## Conclusion

Partant des hypothèses que l'Europe de l'Est apparaîtrait, au lendemain de la chute du mur de Berlin, comme un espace nouveau mais indéfini, en équilibre précaire entre passé et futur, et que la littérature apporte une vision de l'espace qui lui est à la fois propre et utile pour sa compréhension, nous nous sommes proposé, dans le cadre de cette recherche, d'étudier l'espace des pays de l'ancienne Europe de l'Est par le biais de quelques récits de voyage.

Un certain nombre de problématiques se sont d'emblée posées à la fois autour du récit de voyage et de l'objet de notre recherche. Qu'est-ce que le récit de voyage ? Quel rapport entretient-il avec la fiction ? Est-il encore utile de voyager dans un monde de simulacres et de non-lieux ? L'exotisme existe-t-il encore ? Et dans ce cas, comment voyager ? Que reste-t-il de l'ancienne Europe de l'Est aujourd'hui ? Quelle place occupe-t-elle dans la géographie mentale des voyageurs et des autochtones ? L'Est existe-t-il encore ? Où se trouve-t-il et s'il a disparu avec le communisme par quoi a-t-il été remplacé ? Quelles sont les frontières de cette Europe ?

Pour structurer notre analyse, nous avons choisi d'adopter une approche géocritique. Autrement dit, plutôt que de nous intéresser aux échanges entre le « je » regardant et l'« autre » regardé, apanage des études imagologiques, nous avons focalisé notre attention sur la manière dont les auteurs perçoivent et reproduisent l'espace traversé. Cette approche, nécessitant un regard multifocal, nous a amené à introduire dans notre corpus des auteurs provenant d'horizons géographiques et culturels différents, à la fois exogènes et endogènes à notre terrain de recherches. En croisant les différents regards, nous avons constaté un certain nombre de points communs, mais aussi de divergences entre les auteurs du corpus, ce qui nous a conduit aux conclusions suivantes.

Tout d'abord, les anciens pays de l'Europe communiste apparaissent dans les textes de notre corpus comme un espace flou, ambigu, voire indéterminé. Pour reprendre les paroles de Belpoliti, nous pouvons affirmer que

l'Europe centre-orientale est un espace géographique et politique extrêmement indéfini, envers lequel nous éprouvons des sentiments ambivalents. Pays barbare, sauvage, donc pays plein de charme – l'exotisme de l'Est qui nous frappe chaque fois que nous franchissons les frontières de l'ancien empire d'Autriche-Hongrie –, mais duquel nous nous méfions de manières différentes<sup>1053</sup>

Si les éléments de comparaison sont différents, nous constatons une certaine continuité avec les clichés tenaces des périodes précédentes où tout ce qui se trouvait au-delà du *Ring* de Vienne était défini comme un mélange entre barbarie et civilisation, Asie et Europe, X<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui ont été remarquablement étudiés par Lary Wolff avec *Inventing Eastern Europe* et Maria Todorova dans *Imagining the Balkans*. Pour mettre en évidence l'ambiguïté contemporaine, nous avons abordé l'espace est-européen à partir de trois hypothèses : l'ancienne Europe de l'Est en tant qu'espace de frontières, en tant qu'espace dichotomique, dans un équilibre précaire entre passé communiste et futur capitaliste et, en dernier lieu, en tant qu'espace pluriel qui va du connu au méconnu, du familier à l'inquiétant.

Si l'Europe ne se termine plus au pied du rideau de fer, comme le constate MacLean, et si, selon Theroux, la chaîne des monts Oural n'a jamais fait de texte, la question que tous les auteurs se posent à un moment donné est de savoir où se termine l'Europe. Nous avons constaté que l'Europe de l'Est est décrite comme un espace strié de frontières qui donnent différentes formes et différents sens à l'Europe entière et qui rendent cet espace liminaire angoissant et dangereux, mais en tous cas, encore une fois, divisé. Nous nous sommes intéressé en particulier aux œuvres de Paolo Rumiz et de Guy-Pierre Chomette et à leurs textes, *Aux frontières de l'Europe* et *Lisières d'Europe*, où ils parcourent les frontières de l'Union européenne. Si leurs attitudes sont différentes, l'un étant plus idéaliste et l'autre plus objectif, les deux voyageurs s'accordent sur le fait que malgré les altérités parfois marquantes, l'Europe ne peut et ne doit pas se délimiter au politique ou à l'économique, d'autant plus qu'une frontière qui passe près, voire en deçà, de son centre géographique, comme ils ne manquent pas de le souligner, est peu crédible à moins de considérer la frontière en tant qu'antithèse du centre, plutôt que comme centre. D'ailleurs, à plusieurs reprises Rumiz dit avoir le sentiment de se trouver au centre du continent et nous avons constaté qu'avec la disparition de l'Europe de l'Est communiste les voyageurs assistent d'une part au refoulement du mot « est » trop lié aux images du communisme et d'autre part à une floraison de centres

---

<sup>1053</sup> Orig. : « *L'Europa Centro-Orientale è uno spazio geografico e politico estremamente indefinito, verso cui nutriamo sentimenti ambivalenti. Paese barbaro, selvaggio, quindi paese pieno di fascino – l'esotismo dell'Est che ci colpisce ogni volta che superiamo le frontiere dell'ex impero austro-ungarico –, ma di cui diffidiamo in vario modo* », Marco Belpoliti, *La prova, op. cit.*, p. 164.

qui contribue à rendre cette partie du continent particulièrement floue et indéterminée. L'image d'un espace en équilibre instable et incertain est alimentée par l'intérêt des voyageurs pour l'évolution sociale, économique et politique des anciens pays de l'Europe de l'Est. En effet, un des termes les plus redondants pour décrire l'ambiance post-communiste est celui d'un monde « en attente ». Les descriptions des villes représentent dans la plupart des cas un espace dichotomique, partagé entre la grisaille des immeubles de banlieues délabrées et les lumières du capitalisme s'installant dans le centre des villes, entre une économie ultra-libérale décrite souvent comme infantile et l'organisation autarcique d'une économie de subsistance. Aux espaces post-apocalyptiques comme les usines de Nowa Huta en Pologne, de Copşa-Miça en Roumanie et surtout la centrale nucléaire de Tchernobyl succèdent des simulacres de l'Occident, plus près du *Far West* que de l'Europe occidentale, avec leurs MacDonald's, leurs gares routières Sheriff, leurs panneaux publicitaires, leurs villas de rêve, qui donnent l'impression que l'Europe de l'Est se réduit à une copie stérile de l'Occident ou encore à un non-lieu.

Le rapport à la mémoire est un autre moment fort du récit de voyage dans l'Europe de l'Est. En effet, les voyageurs se heurtent à un refus collectif de l'époque communiste. À ce propos, un exemple tout à fait parlant est offert par le Musée du communisme de Budapest, conçu pour conserver une partie de l'iconographie communiste et rapidement transformé en lieu d'attraction pour touristes occidentaux à la recherche de souvenirs. Aux antipodes de la commercialisation de la mémoire, les voyageurs mettent en avant l'idéalisation du nationalisme de la part de la population, tout en refoulant la mémoire d'alliances néfastes avec le nazisme. Cependant, les voyageurs ne se contentent pas de l'exotisme offert aux touristes. Au contraire, ils se considèrent souvent comme des anti-touristes. Ainsi, tout en restant dans l'image d'un espace incertain, ils cherchent l'exotisme en parcourant d'autres chemins. Un premier parcours conduit encore une fois dans le passé : non pas dans les vestiges qui ont survécu aux ravages de l'architecture communiste, mais derrière les portes des bâtiments de banlieue avec des histoires personnelles tragiques et inconnues, ou ensevelies sous une fine couche de terre ou de sable, ce qui fait de l'Europe de l'Est un espace riche d'histoires et de secrets. L'indéfini de l'Europe de l'Est apparaît surtout dans les campagnes où le voyageur se trouve face à des microcosmes culturels, religieux et linguistiques qui multiplient et brouillent toute tentative de définition unitaire de l'Europe de l'Est. Et puis, en dernier lieu, il y a l'in(dé)fini de l'espace avec ses plaines et surtout ses forêts, qui autrefois étaient des mers, peut-être des océans, et donc deux fois frontières. La forêt est aussi l'espace contre lequel et

en dehors duquel, comme l'a analysé Robert Harrison dans son essai *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, l'Occident s'est bâti, et c'est dans celui-ci qu'un beau jour Wolfgang Büscher a enfin trouvé le mot « est ». L'« Est » ne se trouverait plus à Montefiascone sur la tombe d'un évêque soiffard, mais dans la ville natale de Yuri Gagarine, qui s'appelle d'ailleurs Gagarine, sur la devanture du seul commerce qui ne porte pas le nom du célèbre astronaute, mais « *Vostok* », c'est-à-dire « est ».

Si l'Est reste encore aujourd'hui un espace indéterminé qui, d'une manière ou d'une autre, s'oppose à l'Occident, l'analyse de notre corpus nous amène à constater que l'attitude à son encontre n'est plus uniquement ancrée dans une opposition antithétique entre civilisé et barbare typique des Lumières, mais qu'elle se fait plus problématique. Lorsque Goodwin regrette l'absence des Prussiens dans le nord de la Pologne et déclare que depuis le départ des Saxons la Transylvanie n'est plus Europe, mais une entité à la dérive dans l'océan Indien, il reste dans le sillage de ses prédécesseurs. En revanche, la plupart des auteurs de notre corpus remettent en question l'idée d'une Europe centrée exclusivement sur sa partie occidentale. Maspero, profondément touché par la guerre qui frappa l'ex-Yougoslavie dans la première moitié des années 1990, s'oppose fermement à l'idée assez répandue en Occident que l'Europe de l'Est et en particulier les Balkans sont considérés comme une tache sur la carte de l'Europe, un espace trop compliqué et d'ailleurs trop problématique pour être pris en considération. En revanche, pour Maspero, les Balkans ne sont pas la partie sombre du continent, mais tout simplement Europe. Il apparaît clairement que les longues références historiques qui parcourent son récit ont une double fonction : d'une part débrouiller la complexité historique de cette partie du continent, d'autre part souligner que cette histoire est une histoire européenne à part entière. En effet, à partir des premières pages où Maspero se souvient des cartes de la France partagée entre zone libre et zone occupée, un message parcourt son récit : ce qui s'est passé à Sarajevo pourrait se passer aussi en France et n'importe où ailleurs en Europe. Si pour Maspero il s'agit donc d'une partie de l'Europe, pour Rumiz l'Europe de l'Est, en particulier sa partie non encore occidentalisée, en est le cœur. Certes, nous avons souligné à plusieurs reprises que la vision de Rumiz est fortement idéalisée dans une exaltation de tout ce qui n'est pas l'Occident. Toutefois, l'intérêt de Rumiz ainsi que celui de Stasiuk, même s'ils sont parfois idéalisés, restent fructueux car ils offrent un nouveau point de vue sur l'Europe.

Ces observations nous conduisent en dernier lieu à considérer que le récit de voyage ne véhicule pas seulement des stéréotypes, mais, qu'il est au contraire un instrument qui offre de nouvelles perspectives et de nouveaux points de vue pour saisir l'espace, tout en réactivant le

goût de la narration dans le sens que lui avait donné le philosophe allemand Walter Benjamin, c'est-à-dire ramener la sagesse du lointain. De plus, par son caractère polymorphe, par son intertextualité, par l'approche parfois ludique, par l'interférence entre réalité et fiction qu'il met en jeu, il nous semble être le genre littéraire idéal, bien évidemment indéfini, du postmodernisme.

## Bibliographie

### Récits de voyage : *corpus principal*

- BELPOLITI Marco, *La prova*, Torino, Einaudi, coll. « L'Arcipelago Einaudi », 2007.
- BÜSCHER Wolfgang, *Berlin-Moskau. Eine Reise zu Fuß*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2004 ; traduit de l'allemand par Cécile Wajsbrot, *Berlin-Moscou, un voyage à pied*, Paris, L'Ésprit des péninsules, 2005.
- GOODWIN Jason, *On Foot to the Golden Horn: A Walk to Istanbul* [1993], New York, Picador, 2003 ; traduit de l'anglais par Isabelle Delord-Philippe, *Chemins de traverse. Lentement, à pied, de la Baltique au Bosphore*, Paris, Phébus, 1995.
- MACLEAN Rory, *Stalin's Nose: Across the Face of Europe* [1992], London, Tauris Parke Paperbacks, 2008.
- MASPERO François, *Balkans-Transit* [1997], Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1999.
- RUMIZ Paolo, *Trans Europa Express*, Milano, Feltrinelli, coll. « I Narratori », 2012 ; traduit de l'italien par Béatrice Vierende, *Aux frontières de l'Europe*, Paris, Hoëbeke, coll. « Étonnants voyageurs », 2011.
- STASIUK Andrzej, *Sur la route de Babadag* [2004], traduit du polonais par Małgorzata Maliszewska, Paris, Christian Bourgois, 2007.

### Récits de voyage : *corpus secondaire*

- BULAJ Monika, *Genti di Dio. Viaggio nell'Altra Europa*, Milano, Frassinelli, 2008.
- CHOMETTE Guy-Pierre et SAUTEREAU Frédéric, *Lisières d'Europe. De la mer Égée à la mer de Barents, voyage en frontières orientales*, Paris, Autrement, coll. « Frontières », 2004.
- CILAURO Santo, Tom GLEISNER et Rob SITCH, *La Moldavie. Le pays que s'il existait pas, faudrait l'inventer* [2003], traduit de l'anglais par Nicolas Richard, Paris, Flammarion, coll. « Jetlag travel guide », 2006.
- GAUSS Karl-Markus, *Mangeurs de chien. Voyage chez les Tziganes de Slovaquie* [2004], traduit de l'allemand par Valérie de Daran, Paris, L'Ésprit des péninsules, 2005.



GAUSS Karl-Markus, *Voyages au bout de l'Europe. À la rencontre des Séfarades de Sarajevo, des Allemands de la Gottschee, des Arberèches, des Sorabes et des Aroumains*, traduit de l'allemand par Valérie de Daran, Paris, L'Esprit des Péninsules, coll. « De l'Est », 2003.

HANDKE Peter, *Un voyage hivernal vers le Danube, la Save, la Morava et la Drina*, traduit de l'allemand par Georges Lorfèvre, Paris, Gallimard, 1996.

KAMINER Wladimir, *Voyage à Trulala*, traduit de l'allemand par Jeanne Etoré-Lortholary, Paris, Belfond, coll. « 10/18 », 2009.

KAPLAN Robert D., *Balkan Ghost: A Journey Through History*, New York, Picador, 1993.

KAUFFMANN Jean-Paul, *Courlande*, Paris, Fayard, 2009.

LEVI Primo, *La Trêve* [1963], traduit de l'italien par Emmanuelle Joly, Paris, Bernard Grasset, 1966.

MAGRIS Claudio, *Danube*, traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Paris, Gallimard, coll. « L'Arpenteur », 1988.

MAGRIS Claudio, *L'infinito viaggiare*, Milano, Mondadori, coll. « Contemporanea », 2010.

PALIN Michael, *New Europe* [2007], London, Phoenix, 2008.

RUMIZ Paolo, *È Oriente* [2003], Milano, Feltrinelli, coll. « Universale economica », 2006.

TESSON Sylvain, *Berezina. En side-car avec Napoléon*, Chamonix, Guérin, coll. « Démarches », 2015.

THUBRON Colin, *En Sibérie* [1999], traduit de l'anglais par Katia Holmes, Paris, Hoëbeke, 2010.

WEBER Olivier, *Voyage au pays de toutes les Russies* [1992], Paris, Payot & Rivage, coll. « Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs », 2003.

## Témoignages

ANDRUKHOVYCH Yuri et Andrzej STASIUK, *Mon Europe. Essais*, Lausanne, Noir sur Blanc, 2004.

ZWEIG Stefan, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, traduit de l'allemand par Serge Niémetz, Paris, Belfond, « Le Livre de Poche », 1996.

RUMIZ Paolo, *Maschere per un massacro*, Roma, Editori uniti, 1996.

## Romans

ANDRIĆ Ivo, *Le Pont sur la Drina* [1945], traduit du serbo-croate par Pascale Delpech, Paris, Belfond, 1999.

BLACKER William, *Along the Enchanted Way: A Story of Love and Life in Romania*, London, John Murray, 2009.

FOER Jonathan Safran, *Tout est illuminé* [2002], traduit de l'anglais par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso, Paris, Édition de l'Olivier, 2000.

HEMON Aleksandar, *Le Projet Lazarus*, traduit de l'anglais par Johan-Frédéric Hel Guedj, Paris, Robert Laffont, coll. « Pavillons », 2010.

Milan Kundera, *Le Livre du rire et de l'oubli*, [1979], traduit du tchèque par François Kérel, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1985.

MARANI Diego, *Nouvelle Grammaire finnoise*, traduit de l'italien par Danièle Valin, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2003.

ROTH Joseph, *La Crypte des Capucins* [1938], traduit de l'allemand par Blanche Gidon, Paris, Éditions du Seuil, 2014.

ROTH Joseph, *La Marche de Radetzky* [1950], traduit de l'allemand par Blanche Gidon et revu par Alain Huriot, Paris, Éditions du Seuil, 1982.

STASIUK Andrzej, *Taksim*, traduit du polonais par Charles Zaremba, Paris, Acte Sud, coll. « Lettres polonaises », 2011.

## Films

AMELIO Gianni, *Lamerica* [DVD], Vittorio Cecchi Gori, 1994.

ANGELOPOULOS Theo, *Le Regard d'Ulysse* [1994] [DVD], Paradis film, 1995.

BECKER Wolfgang, *Good Bye Lenin!* [DVD], Studio Berlin Adlershof, 2003.

FERRARIO Davide, *La strada di Levi* [DVD], Rossofuoco Rai Cinema, 2006.

MUCHA Stanislaw, *Die Mitte* [DVD], Arté, Hessischer Rundfunk (HR) Standfilm Produktion GmbH, 2004.

### **Autres récits de voyage**

BARTHES Roland, *L'Empire des signes*, Paris, Flammarion, 1984.

BOUVIER Nicolas, *L'Usage du monde*, Payot & Rivages, coll. « Voyageurs Payot », 2001.

CHATWIN Bruce, *Le Chant des pistes*, [traduit de l'anglais par Jacques Chabert], Paris, Grasset, 1988.

SCARPA Tiziano, *Venise est un poisson* [2000], traduit de l'italien par Guillaume Chpaltine, Christian Bourgois, coll. « Titres », 2010.

### **Ouvrages critiques sur l'Europe**

#### **Essais**

ASSÉO Henriette, *Les Tsiganes. Une destinée européenne*, Paris, Gallimard, 1994.

BARIC Daniel, Jacques LE RIDER et Drago ROKSANDIĆ (éds), *Mémoire et Histoire en Europe centrale et orientale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2011.

BARROT Jacques, Bernard ELISSALDE et Georges ROQUES, *Europe Europes. Espace en recomposition*, Paris, Librairie Vuibert, 1997.

BELPOLITI Marco et Andrea CORTELLESSA (éds.), *Da una tregua all'altra. Auschwitz-Torino sessant'anni dopo*, Milano, Chiarelettere, 2010

CACCIARI Massimo, *Déclinaisons de l'Europe*, traduit de l'italien par Michel Valensi, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Philosophie imaginaire », 1996.

CIORAN Emil, *Transfiguration de la Roumanie* [1936], traduit du roumain par Alain Paruit, Paris, L'Herne, 2009.

COSTAGLI Simone, *Spazio presente. Riscritture dell'Europa dell'Est nella letteratura tedesca contemporanea*, Firenze, Le Lettere, coll. « La Nuova Meridiana », 2008.

DOR Milo, *Mitteleuropa. Mythe ou Réalité*, traduit de l'allemand par Jacques Lajarrige, Paris, Fayard, coll. « Littérature étrangère », 1999.

FEJTŐ François, *Requiem pour un Empire défunt. Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie* [1988], Paris, Lieu commun, 1994.

FOUCHER Michel (éd.), *Fragments d'Europe. Atlas de l'Europe médiane et orientale*, Paris, Fayard, 1993.

GOLDSWORTHY Vesna, *Inventing Ruritania. The Imperialism of the Imagination*, New Haven and London, Yale University Press, 1998.

GRASS Günter, *Ohne Stimme: Reden zugunsten des Volkes der Roma und Sinti*, Göttingen, Steidl, 2000.

HOURMANT François, *Au pays de l'avenir radieux. Voyages des intellectuels français en URSS, à Cuba et en Chine populaire*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 2000.

LAIGNEL-LAVASTINE Alexandra, *Eliade, Cioran, Ionesco : l'oubli du fascisme*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 2002.

LE RIDER Jacques, *Mitteleuropa*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1994.

MAGRIS Claudio, *Le Mythe de l'Empire dans la littérature autrichienne moderne* [1963], traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Gallimard, coll. « L'Arpenteur », 1991.

MARÈS Antoine (éd.), *Lieux de mémoire en Europe centrale*, Paris, Institut d'études slaves, 2009.

MATVEJEVITCH Predrag, *La Méditerranée et l'Europe : Leçon au Collège de France*, Paris, Édition Stock, 1998.

PETRIC Boris et Jean-François GOSSIAUX (éds), *Europe mon amour. 1989-2009, un rêve blessé*, Paris, Autrement, 1999.

POMIAN Krzysztof, *L'Europe et ses nations*, Paris, Gallimard, coll. « Le Débat », 1990.

TODD Emmanuel, *L'Invention de l'Europe*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.

TODOROVA Maria, *Imagining the Balkans*, New York, Oxford University Press, 1997.

TOLEDO Camille de, *Le Hêtre et le Bouleau. Essai sur la tristesse européenne*, Paris, Éditions su Seuil, coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2009.

VERDERY Katherine, *What Was Socialism, and What Comes Next ?*, Princeton, Princeton University Press, 1996.

WESTPHAL Bertrand, *Austro-Fictions. Une géographie de l'intime*, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, coll. « Études Autrichiennes », 2010.

WOLFF Larry, *Inventing Eastern Europe, the Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 1994.

WOLTON Dominique, *Naissance de l'Europe démocratique. La Dernière Utopie*, Paris, Flammarion, 1993.

### Articles

BRAUDEL Ferdinand, « Préface », in Jeno SZUCS *Les Trois Europes*, Paris, L'Harmattan, 1985.

CADOT Michel, « Naissance et développement d'un mythe ou l'Occident en quête de l'âme slave », *Revue des études slaves*, 1973, v. IL, pp. 91-101.

HERMAN Lise, « Les Lieux de mémoire du communisme à Budapest » [en ligne], [s.l.], Nouvelle Europe, 2010. Disponible sur <<http://www.nouvelle-europe.eu/node/921>> (consulté le 09 juillet 2015).

KOVACSHAZY Cécile, « Quand tout change, rien ne change. Les littératures tsiganes après l'ère soviétique », in Clara ROYER et Petra JAMES (éds), *Sans faucille ni marteau. Ruptures et retours dans les littératures européennes post-communistes*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, coll. « Nouvelle poétique comparatiste », p. 107-118.

KUNDERA Milan, « "Un Occident kidnappé" ou la tragédie de l'Europe centrale », *Le Débat*, 1983, n° 27, p. 3-23.

MILLOT Lorraine, « Un Musée de la mémoire à Nuremberg » [en ligne], Paris, Libération, 2001. Disponible sur <[https://www.next.liberation.fr/culture/2001/11/05/un-musee-de-la-memoire-a-nuremberg\\_382842](https://www.next.liberation.fr/culture/2001/11/05/un-musee-de-la-memoire-a-nuremberg_382842)> (consulté le 10 mai 2014).

LE RIDER Jacques, « Introduction. La production du national en Europe centrale et orientale au XIX<sup>e</sup> siècle ou la conversion de la discontinuité en continuité », in BARIC Daniel, Jacques LE RIDER et Drago ROKSANDIĆ (éds), *Mémoire et Histoire en Europe centrale et orientale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2011, p. 15-31.

ROUSSO Henry, « La Légitimité d'une comparaison empirique », in Henry ROUSSO (éd.), *Stalinisme et Nazisme. Histoire et mémoire comparées*. Bruxelles, Éditions Complexe, p. 11-36.

WESTPHAL Bertrand, « Le Singulier pluriel de la mémoire d'Europe », in Claude FILTEAU et Michel BENIAMINO (éds), *Mémoire et Culture*, Limoges, Pulim, coll. « Francophonie », 2006, p. 181-191.

WESTPHAL Bertrand, « La Poldévie ou les Balkans près de chez vous : Un stéréotype français », *Neohelicon*, 2005, XXXII, p. 7-16.

## Ouvrages critiques sur et autour des récits de voyage

### Essais

AUGÉ Marc, *L'Impossible voyage. Le Tourisme et ses images*, Paris, Rivages, 1997.

BONADEI Rossana, *I sensi del viaggio*, Milano, FrancoAngeli, 2007.

BOTTON Alain de, *L'Art du voyage* [2002], traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003.

BOUCHARENC Myriam et Joëlle DELUCHE (éds), *Littérature et Reportage*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », 2001.

BUTOR Michel, « Le Voyage et l'Écriture », in BUTOR Michel, *Œuvres complètes*, Vol. V, Paris, La Différence, 2007.

CAMPBELL Mary, *The Witness and the Other World: Exotic European Travel Writing*, New York, Cornell University Press, 1988.

CHATWIN Bruce, *Anatomie de l'errance*, traduit de l'anglais par Jacques Chabert, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de poche », 2006, p. 105-118.

CHRISTIN Rodolphe, *Passer les bornes. Sur le fil du voyage*, Paris, éditions Yago, 2010.

CHRISTIN Rodolphe, *L'Imaginaire voyageur ou l'Expérience exotique*, Paris, L'Harmattan, 2000.

CLAPP Susannah, *Avec Chatwin. Portrait d'un écrivain* [1997], traduit de l'anglais par Jacques Chabert, Paris, Grasset, 1998.

CLIFFORD James, *Routes. Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge (Ma), Harvard UP, 1997.

COGEZ Gérard, *Les Écrivains voyageurs au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 2004.

- FRANCESCHINI Patrice et al., *L'Aventure pour quoi faire ?*, Paris, Éditions Points, coll. « Aventure », 2013.
- FUSSELL Paul, *Abroad: British Literary Travelling Between the Wars*, Oxford, Oxford University Press, 1980.
- GANNIER Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes & études », 2001.
- KAPUŚCIŃSKI Ryszard, *Autoportrait d'un reporter*, traduit du polonais par Véronique Patte, Paris, Plon, « Feux croisés », 2008.
- LISLE Debbie, *The Global Politics of Contemporary Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
- LEED Eric J. Leed, *The Mind of the Traveler: From Gilgamesh to global Tourism*, [s.l.], BasicBook, 1991.
- LÉVI-STRAUSS Claude, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955.
- MARFÈ Luigi, *Oltre la 'fine dei viaggi'. I resoconti dell'altrove nella letteratura contemporanea*, Firenze, Leo S. Olschki, 2009.
- MARTELS Zweder von [éd.], *Travel Fact and Travel Fiction: Studies on Fiction, Literary Tradition, Scholarly Discovery and Observation in Travel Writing*, Leiden, E.J. Brill, 1994.
- MICHEL Frank, *Désir d'ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, Paris, Armand Colin, coll. « Chemins de traverse », 2000.
- PASQUALI Adrien, *Le Tour des horizons. Critique et Récits de voyage*, Paris, Klincksieck, coll. « Littérature des voyages », 1994.
- THOMPSON Carl, *Travel Writing*, Abingdon, Routledge, coll. « The New Critical Idiom », 2011.
- URBAIN Jean-Didier, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes* [1991], Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2002.
- WHITE Kenneth, *La Figure du Dehors*, Paris, Grasset, 1978.

## Articles

- BARTHES Roland, « Le Guide bleu », in BARTHES Roland, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957.

BOORSTIN Daniel, « Du voyageur au touriste : L'Art perdu de voyager », in BOORSTIN Daniel, *L'image – ou ce qu'il advint du Rêve américain*, traduit de l'américain par Janine Claude, Paris, R. Juillard, 1963.

BORM Jan, « Defining Travel: On the Travel Book, Travel Writing and Terminology », in Glenn HOOPER et Tim YOUNGS (éds), *Perspectives on Travel Writing*, Adelshot, Ashgate, 2004, p. 13-26.

GANNIER Odile, « Sur les traces des écrivains : Une double mémoire de voyage », in Claude FILTEAU et Michel BENIAMINO (éds), *Mémoire et Culture*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Fancophonies », 2006, p. 109-122.

HOPPS Jason, « Bored? Try Molvanîa, birthplace of whooping cough » [en ligne], London, The Mirror, 16 avril 2004. Disponible sur <[http://www.namibian.com.na/index.php?id=28&tx\\_ttnews\[tt\\_news\]=5018&no\\_cache=1](http://www.namibian.com.na/index.php?id=28&tx_ttnews[tt_news]=5018&no_cache=1)> (consulté le 12 avril 2011).

LACARRIÈRE Jacques, « Le Bernard-l'hermite ou le Treizième Voyage », in Alain Borer et al. (éds), *Pour une littérature voyageuse*, Paris, Complexe, coll. « Le regard littéraire », 1999, p. 105-109.

« Molvanîa spoof mocks travel books » [en ligne], London, BBC, 2004. Disponible sur <<http://www.news.bbc.co.uk/2/hi/europe/3592753.stm>> (consulté le 12 avril 2011).

RAZEMON Olivier, « La Molvanie, destination virtuelle à succès » [en ligne], Paris, Le Monde, 2007. Disponible sur <[http://www.lemonde.fr/voyage/article/2007/02/2009/la-molvanie-destination-virtuelle-a-succes\\_865651\\_3546.html](http://www.lemonde.fr/voyage/article/2007/02/2009/la-molvanie-destination-virtuelle-a-succes_865651_3546.html)> (consulté le 12 avril 2011).

### **Autres ouvrages de théorie et critique**

AMOSSY Ruth, *Les Idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, coll. « Le Texte à l'œuvre », 1991.

ANZIEU Didier, *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod, 1985.

ARENDRT Hannah, *La Nature du totalitarisme*, traduction et préface de Michelle-Irène Brudny de Launay, Paris, Payot, 1990.

AUGÉ Marc, *Les Formes de l'oubli*, Paris, Payot et Rivages, 1998.

AUGÉ Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.



- BARTHES Roland, *La Chambre claire. Notes sur la photographie*, Paris, Seuil-Gallimard, 1980.
- BARTHES Roland, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.
- BAUDRILLARD Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1981.
- BAUMAN Zygmunt, *Le Présent liquide. Peurs sociales et Obsession de la sécurité*, traduit de l'anglais par Laurent Bury, Paris, Seuil, 2007.
- BENJAMIN Walter, « Le Conteur. Réflexions sur l'œuvre de Nicolas Leskov » [1936], in BENJAMIN Walter, *Oeuvres III*, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 2001, 114-151.
- BROSSEAU Marc, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- BARTHÉLÉMY Lambert, *Fictions contemporaines de l'errance. Peter Handke, Cormac McCarthy, Claude Simon*, Paris, Classique Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », 2011.
- CALVINO Italo, *Leçons américaines. Aide-mémoire pour le prochain millénaire*, traduit de l'italien par Yves Hersant, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1989.
- CERTEAU Michel de, *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- CHELEBOURG Christian, *Les Écofictions. Mythologie de la fin du monde*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Réflexions faites », 2012.
- COMPAGNON Antoine, *La Seconde Main ou le Travail de la citation*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1979.
- DEBRAY Régis, *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010.
- DELEUZE Gilles et Claire PARNET, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 1996.
- DELEUZE Gilles et Félix GUATTARI, *Qu'est-ce que la philosophie ?* [1991], Paris, Les Éditions de minuit, 2005.
- ECO Umberto (éd.), *Histoire de la laideur*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Flammarion, 2007.
- FÖLDÉNY László F., *Mélancolie. Essai sur l'âme occidentale* [1984], traduit du hongrois par Natalia-Huzsvai et Charles Zaremba, Paris, Acte Sud, coll. « Philosophie », 2004
- FOUCAULT Michel, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- GARRARD Greg, *Ecocriticism*, London and New York, Routledge, coll. « The New Critical Idiom », 2004.
- JACOB Christian, *L'Empire des cartes*, Paris, Albin Michel, 1992.

HALL Edward T., *La Danse de la vie. Temps culturel, temps vécu* [1983], traduit de l'anglais par Anne-Lise Hacker, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1992.

HALL Edward T., *La Dimension cachée*, traduit de l'anglais par Amélie Petita, Paris, Éditions du Seuil, 1971.

HARRISON Robert, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, traduit de l'anglais par Florence Naugrette, Flammarion, coll. « Champs essais », 1992.

HARTOG François, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre* [1980], Paris, Gallimard, coll. « Folio/Histoire », 2001.

JULIEN François, *De l'universel. De l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard, 2008.

KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure* [1781], traduit par Alain Renaut, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2006

KUNDERA Milan, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1996.

LA CECLA Franco, *Il Malinteso. Antropologia dell'incontro* [1997], Roma-Bari, Laterza, coll. « Economica », 2009.

LEFEBVRE Henri, *La Production de l'espace* [1974], Paris, Anthropos, 1986.

LE GOFF Jacques, *Histoire et Mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1988.

MATHÉ Roger, *L'Exotisme. D'Homère à Le Clézio*, Paris, Bordas, coll. « Collection thématique », 1979.

MERLEAU-PONTY Maurice, *La Phénoménologie de la perception* [1945], Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976.

MOURA Jean-Marc Moura, *L'Europe littéraire et l'Ailleurs*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Littératures Européennes », 1998.

MOURA Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.

NORA Pierre [éd.], *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », t. I, 1997.

PAGEAUX Daniel-Henri, *La Littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 1994.

PASTOREAU Michel et Dominique SIMONNOT, *Couleurs. Le Petit Livre des couleurs*, Paris, Éditions du Panama, 2005.

PAVEL Thomas, *Univers de la fiction*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1988.

PIASERE Leonardo, *Roms. Une histoire européenne*, traduit de l'italien par Viviane Dutaut, Montrouge, Bayard, 2011.

PICOUET Patrick et Jean-Pierre RENARD, *Les frontières mondiales. Origines et dynamiques*, Nantes, Édition du temps, coll. « Une géographie », 2007.

PÉGUY Charles-Pierre, *Espace, Temps, Complexité. Vers une métagéographie*, Paris, Éditions Belin, coll. « Reclus », 2001.

PORTEOUS John Douglas, *Landscape of the Mind. Worlds of Sense and Metaphor*, Toronto, Buffalo, London, University of Toronto Press, 1990.

RICŒUR Paul, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2000.

RODAWAY Paul, *Sensuous Geographies. Body, Sense and Place*, London, Routledge, 1994.

SAÏD Edward W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* [1978], traduit de l'américain par Catherine Malamoud, Paris, Éditions du Seuil, 1980.

SARTRE Jean-Paul, *L'Existentialisme est un humanisme* [1946], Paris, Nagel, 1970.

SCHOENTJES Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Wildproject, coll. « Tête nue », 2005.

SEGALEN Victor, « Essai sur l'exotisme », in SEGALEN Victor, *Œuvres complètes*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », II vol., 1995.

SERRES Michel, *Atlas*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996.

TOUMSON Roger, *L'Utopie perdue des Îles d'Amérique. Essai*, Paris, Éditions Honoré Champion, 2004.

TUAN Yi-Fu, *Space and Place: The Perspective of Experience* [1977], Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008.

TODOROV Tzvetan, *Nous et les Autres. La Réflexion française sur la diversité humaine* [1989], Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 2004.

VATTIMO Gianni Vattimo, *Oltre l'interpretazione*, Roma-Bari, Laterza, 1994.

VEYNE Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points histoire », 1971.

VIRILIO Paul, *L'Espace critique*, Paris, Christian Bourgois, 1984,

WESTPHAL Bertrand, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2007.

WESTPHAL Bertrand, *Le Monde plausible : Espace, lieu, carte*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2011.

WESTPHAL Bertrand, *L'Œil de la Méditerranée. Une odyssée littéraire*, La Tour d'aigues, Édition de l'Aube, 2005.

WESTPHAL Westphal (ed.), *La Géocritique mode d'emploi*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Espaces Humains », 2000.

### Articles

ARENDRT Hannah, « Vérité et politique », in ARENDRT Hannah, *La Crise de la culture*, traduit de l'américain par Claude Dupont et Alain Huraut, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2013.

BESSE Jean-Marc Besse, « Entre modernité et postmodernité : La Représentation paysagère de la nature », in Marie-Claire ROBIC (éd.), *Du milieu à l'environnement. Pratiques et Représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 1992, p. 89-110.

GREENBERG Clement, « Avant-Garde and Kitsch », *Partisan Review*, 1939, n° 6, p. 34-49

PAGEAUX Daniel-Henri, « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », in Pierre BRUNEL et Yves CHEVREL (éds.), *Précis de littérature comparée*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 133-163.

## Notes bio-bibliographiques

**BELPOLITI Marco (1954 - )**, écrivain essayiste, il enseigne la sociologie de la littérature à l'université de Bergame. Depuis les années 1980 il collabore à plusieurs quotidiens et revues, (*La Stampa*, *L'Espresso*, et *Il Manifesto*). Il a publié différents essais sur la société italienne de la période de Brigades rouges avec *La foto di Moro* (Nottetempo 2008) jusqu'à Berlusconi, avec *Il corpo del capo* (2009) traduit en français par *Le Corps du chef* (2013). Il s'est aussi longtemps consacré à l'œuvre de Primo Levi et a notamment réuni ses œuvres complètes et ses œuvres posthumes : *Conversazioni e interviste* (1997), *L'ultimo Natale di guerra* (2000), *L'asimmetria e la vita* (2002).

**BULAJ Monika (1966 - )** est née en Pologne et vit en Italie. Cette écrivaine, photo-journaliste et documentariste qui a également travaillé pour le théâtre, se passionne pour les frontières, les marges et autres limites. Elle photographie les minorités qu'elles soient religieuses ou ethniques, les migrants et les exclus à travers tous les continents. Elle collabore à de nombreuses revues et journaux internationaux. On lui doit de très nombreuses expositions et publications. Elle a été maintes fois récompensée pour ses documentaires. Parmi ses œuvres nous comptons *Libia Felix* (2002), *Donne, storie e progetti* (2005), *Figli di Noè* (2006), *Rebecca e la pioggia* (2007) et *Genti di Dio* (2012).

**BLACKER William (1963 - )** Cet écrivain et journaliste britannique parti pour visiter Berlin après la chute du Mur pousse son voyage jusqu'en Roumanie en 1989 quelques jours après la révolution. Il a écrit pour le *Daily Telegraph*, *The Ecologist*, *Art Newspaper* et *The Times*. Séduit par la région de Maramureș et de la campagne roumaine, dans laquelle il retrouve l'ambiance des romans de Tolstoï, il s'y installe de 1996 à 2004 pour partager le quotidien des paysans et des Roms. De cette expérience il a publié *Along the Enchanted Way* (2009).

**BÜSCHER Wolfgang (1951 - )** Né en Allemagne, il est journaliste pour le quotidien *Die Zeit*, mais il est aussi un infatigable voyageur. Son premier récit de voyage *Berlin-Moscou, un voyage à pied* (2005) a reçu plusieurs distinctions littéraires en Allemagne. Il cède de nouveau à la tentation de la route et, cette fois, suit les contours de l'Allemagne avec *Allemagne, trois années zéro* (2006). Dans *Loin de la mer* (2014) l'écrivain voyageur a osé l'aventure de la

traversée de l'Amérique, à partir de la frontière du Canada jusqu'au Mexique, pendant trois mois et revisite ainsi les images que les Européens associent aux Grandes Plaines.

**CHOMETTE Guy-Pierre (1969 - )** est journaliste et rédacteur indépendant. Il a travaillé, entre autres, pour *Géo*, *VSD* et *Le Monde diplomatique*. Il est membre du collectif *Argos* qui rassemble des journalistes investis dans « une démarche documentaire fondée sur la nécessité de témoigner des mutations du monde contemporain<sup>1054</sup> ». L'élargissement de l'Europe vers l'Est a conduit Chomette à faire des frontières de l'Europe orientale le thème principal de son travail. Il a été également lauréat des Missions Stendhal 2010, du ministère des Affaires étrangères, pour son nouveau projet de voyage aux centres géographiques de l'Europe qu'il souhaite réaliser afin de poursuivre le travail commencé dans *Lisières d'Europe*.

**FERRARIO Davide (1956 - )** Il vit à Turin et commence à travailler dans le cinéma dans les années 1970 en tant que critique cinématographique et essayiste. Il monte une société de distribution qui diffuse en Italie les œuvres de Fassbinder, Wenders, Wajda et autres metteurs en scène. Il devient régisseur en 1989 avec *La fine della notte*. Dans sa production on trouve autant d'œuvres de fiction que de documentaires. Parmi ses œuvres nous citons, *Il 45° parallelo* (1997), *Figli di Annibale* (1998), *Tutta colpa di Giuda* (2009).

**FOER Jonathan Safran (1977- )** il est écrivain devenu célèbre pour son roman *Tout est illuminé* (2002) qui relate l'histoire d'un jeune juif américain qui voyage en Ukraine pour retrouver la femme qui a sauvé son grand-père du génocide. Avec *Extrêmement fort et incroyablement près* (2005) il livre un témoignage sur les attentats du 11 septembre 2001 à travers les yeux d'un jeune garçon dont le deuil se transforme en quête initiatique dans les rues de New York. Dans son dernier ouvrage, *Faut-il manger les animaux* (2009), il plaide contre l'élevage industriel et l'abattage des animaux.

**GOODWIN Jason (1964- )** il a étudié l'histoire byzantine à l'Université de Cambridge. Il a d'abord écrit un essai sur l'histoire ottomane, *Lords of the Horizons : A History of the Ottoman Empire*. Sa passion pour l'histoire de la deuxième Rome lui inspire un voyage à pied de la mer Baltique au Bosphore au lendemain de la chute du mur de Berlin. On *Foot to the Golden Horn*, le récit qui rapporte cette traversée, lui vaut le John Llewellyn Rhyse Prize. Il contribue régulièrement au *New York Times* et à la revue *Condé Nast Traveler*. Il connaît une certaine renommée grâce à ses romans historiques à suspense, parmi lesquels *Le Complot des*

---

<sup>1054</sup> Disponible sur <<http://v2collectifargos.com/le-collectif>> (consulté le 30 novembre 2015).

*janissaires* (2007), couronné par le Prix Edgar Allan Poe du meilleur roman en 2007, *Le Trésor d'Istanbul* (2008), *Le Mystère Bellini* (2009) et *Le Mauvais Œil* (2012).

**HEMON Aleksandar (1964- )** est auteur américain d'origine bosniaque. Né à Sarajevo, il se trouve à Chicago lorsque commence le siège de sa ville natale. Contraint de rester aux États-Unis, il s'y installe et trois ans plus tard il écrit ses premiers textes en anglais. Remarqué par la critique, ses écrits sont publiés dans le *New Yorker*. Son premier livre *De l'esprit chez les abrutis* (2000) lui vaut une reconnaissance internationale. Il reçoit le prix Guggenheim Fellowship en 2003 et une bourse de la fondation MacArthur en 2004. Il obtient en 2010 le Prix Jan Michalski qui récompense une œuvre de la littérature mondiale pour *Le Projet Lazarus* (2010) où il narre l'histoire de Vladimir Brik, un écrivain bosniaque exilé aux États-Unis, qui traverse l'Europe de l'Est en compagnie d'un photographe pour retracer l'histoire de Lazarus Averbuch : un juif ukrainien de dix-sept ans échappé des pogroms et tué en 1908 à Chicago par le chef de la police dans d'étranges circonstances.

**KAMINER Wladimir (1967 - )** Il est né à Moscou. Après une formation d'ingénieur du son pour le théâtre et la radio, il étudie la dramaturgie à l'Institut du théâtre de Moscou. Il s'installe à Berlin en 1990. Devenu animateur de radio et écrivain, il décrit avec humour et impertinence les petits et les grands maux de la Russie d'avant la chute du mur de Berlin. Trois de ses titres ont été traduits en français : *Musique militaire* (2003), *Voyage à Trulala* (2005) et *La Cuisine totalitaire* (2012). En allemand, sont parus *Russendisko* (2000), *Schönhauser Allee* (2001) *Küche totalitär. Das Kochbuch des Sozialismus* (2006), *Ich bin kein Berliner* (2007).

**KAUFFMANN Jean-Paul (1944 - )** est écrivain et journaliste aux multiples centres d'intérêts (il a fondé entre autre une revue sur les cigares, *L'Amateur de cigares*). En 1985, alors qu'il est grand reporter pour *L'Événement du jeudi*, il est enlevé par le djihad islamique à Beyrouth. Il sera libéré trois ans plus tard. Très marqué par la captivité, il évoque souvent l'enfermement dans ses livres, mais il n'évoquera sa propre expérience que dans *La Maison du retour* (2007). Il a publié de nombreux titres dont *L'Arche des Kerguelen* (1993) ; *La Chambre noire de Longwood* (1997) qui a reçu le Prix Fémina essai, le Prix Roger Nimier, le Prix Jules Verne et le Prix Joseph Kessel ; *La Lutte avec L'Ange* (2001) ; *Courlande* (2009) ; *Remonter la Marne* (2013). En 2009, Il a reçu le Prix de la langue française en 2009 pour l'ensemble de son œuvre.

**MASPERO François (1932 - 2015)** Il a été écrivain, traducteur, libraire, éditeur, intellectuel engagé. À 23 ans, il abandonne ses études d'ethnologie pour acheter une librairie dans le quartier Latin. En 1959, en pleine guerre d'Algérie il crée les Éditions Maspero. Pendant quinze ans, en pleine effervescence pré et post-68, ce sera un haut lieu de la vie intellectuelle et politique. En 1974 il revend sa librairie et en 1982 il cède sa maison d'éditions à François Gèze, qui la rebaptisera Éditions La Découverte. À cinquante ans il entame une vie d'écrivain et de voyageur. On lui doit des romans *Le Sourire du chat* (1984), *Le Figuier* (1988), *L'Honneur de Saint-Arnaud* (1992), *Le Temps des Italiens* (1994), *La Plage noire* (1995) et des reportages comme le célèbre *Les Passagers du Roissy-Express* (1990).

**MACLEAN Rory (1954 - )** Né à Vancouver, après ses études, il réalise des films pendant une dizaine d'années, travaillant en Angleterre, à Paris et à Berlin. En 1989, il remporte le concours du meilleur récit de voyage, organisé par le journal *The Independent*. Dès lors il se consacrera aux récits de voyage. Son premier livre, *Stalin's Nose* figure bientôt sur la liste des dix meilleures ventes en Angleterre et se voit décerner le prix du *Yorkshire Post*, Best First Work Award, couronnant le meilleur premier ouvrage de l'année. Son deuxième livre, *The Oatmeal Ark* (1997) entraîne le lecteur en Écosse, puis à travers le Canada, à la poursuite du rêve des immigrants et des explorateurs. Son livre *Under the Dragon* (1998) est couronné par le prix littéraire de l'Arts Council of England. Dans *Magic Bus* (2006), il parcourt le trajet des centaines de milliers des jeunes Occidentaux qui – au cours des années 1960 et 1970 – ont créé la « piste des hippies », partant d'Istanbul pour gagner l'Inde.

**PALIN Michael (1943 - )** Né au Royaume-Uni, cet humoriste, comédien, scénariste est avant tout connu pour sa participation au groupe fantaisiste *The Monty Python*. Après la scène, il a d'abord écrit des scénarios, puis il a parcouru le monde de manière particulièrement originale pour la BBC. Depuis il publie ses carnets de voyage parmi lesquels *Le Tour du monde en 80 jours par un Monty Python* (2009), *D'un pôle à l'autre*, (2010), *Sahara* (2002), *New Europe* (2007), *Brazil* (2012).

**RUMIZ Paolo (1947- )** est un écrivain voyageur et un journaliste spécialiste de l'Europe des Balkans et du Danube. Il a collaboré au journal *Il Piccolo* et à *La Repubblica* pour lesquels il a couvert les conflits nés de la dissolution de la Yougoslavie. En novembre 2010, il suit l'intervention des États-Unis en Afghanistan. Paolo Rumiz est auteur de nombreux livres racontant ses voyages entrepris à travers l'Italie et l'Europe. Chaque été il effectue un périple qu'il relate dans le quotidien *La Repubblica*. Il a reçu de nombreux prix de journalisme dont

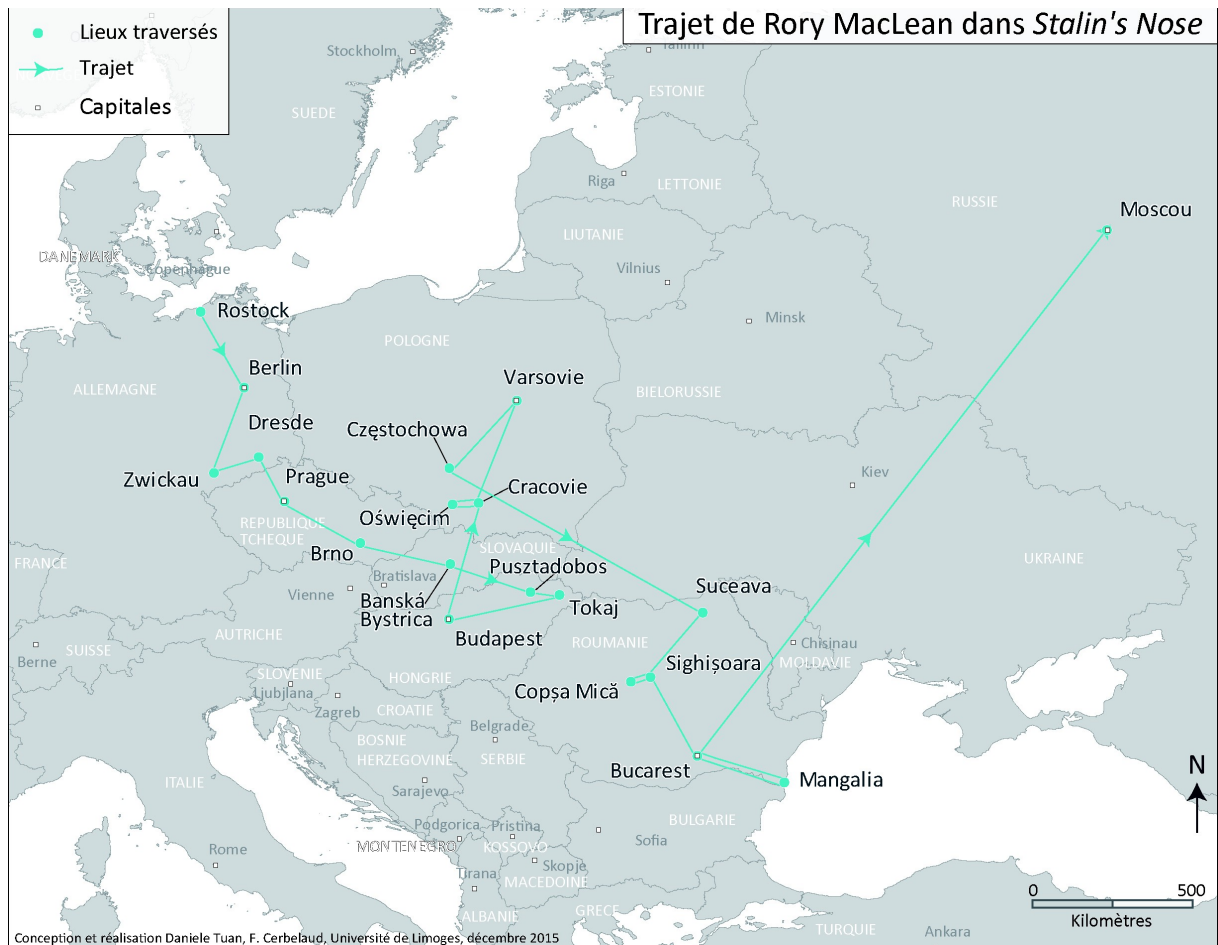


le prix Hemingway en 1993 pour son récit sur le conflit en Bosnie. *Aux frontières de l'Europe* sera son premier livre publié en France. D'autres titres sont *L'Ombre d'Hannibal* (2012), *Maschere per un massacro* (1996), *L'Italia in seconda classe* (2009). En 2015, il a obtenu le Prix Nicolas Bouvier pour *Le Phare, voyage immobile* (2015).

**STASIUK Andrzej (1960 - )** Né à Varsovie, il est journaliste, poète, écrivain, essayiste, et éditeur. Ses débuts littéraires sont remarquables. Il collabore à diverses revues culturelles et outre les recueils de poésie et quelques pièces de théâtre, il est l'auteur d'une quinzaine de titres. Son style souvent entre la fiction et le reportage décrit la vie en marge du monde post-communiste aux confins de l'Europe. L'essentiel de ses œuvres ont été traduites en français. Il a reçu de nombreuses récompenses en Pologne, parmi lesquelles le prix Nike 2005 et le prix Adalbert-Stifter en Allemagne. *Dukla*, (2003), *Contes de Galicie* (2004), *Le Corbeau blanc* (2007), *Les Barbares sont arrivés* (2008), *Mon Allemagne* (2010), *Taksim* (2011), *Un vague sentiment de perte* (2015).

**WEBER Olivier (1958- )** Il est écrivain-voyageur et grand reporter. Après des études d'anthropologie et d'économie, Olivier Weber part en Californie sur les traces de Jack London puis se lance dans le reportage, aux États-Unis, en Afrique et au Moyen-Orient. Il a obtenu de nombreux prix, parmi lesquels le prix Albert Londres, le prix Lazareff et le prix Joseph Kessel dont il est aujourd'hui le président. Il est aussi directeur de la collection « Écrivains Voyageurs » et maître de conférences à Sciences Po. En 2008, il a été nommé ambassadeur itinérant, chargé de la lutte contre la criminalité organisée. On lui doit entre autres *Voyage au pays de toutes les Russies* (1992), *La Route de la drogue* (1996), *Le Faucon afghan : Un voyage au pays des talibans* (2001) *Kessel, le nomade éternel* (2006) *Conrad, le voyageur de l'inquiétude* (2011), *La Confession de Massoud* (2013).

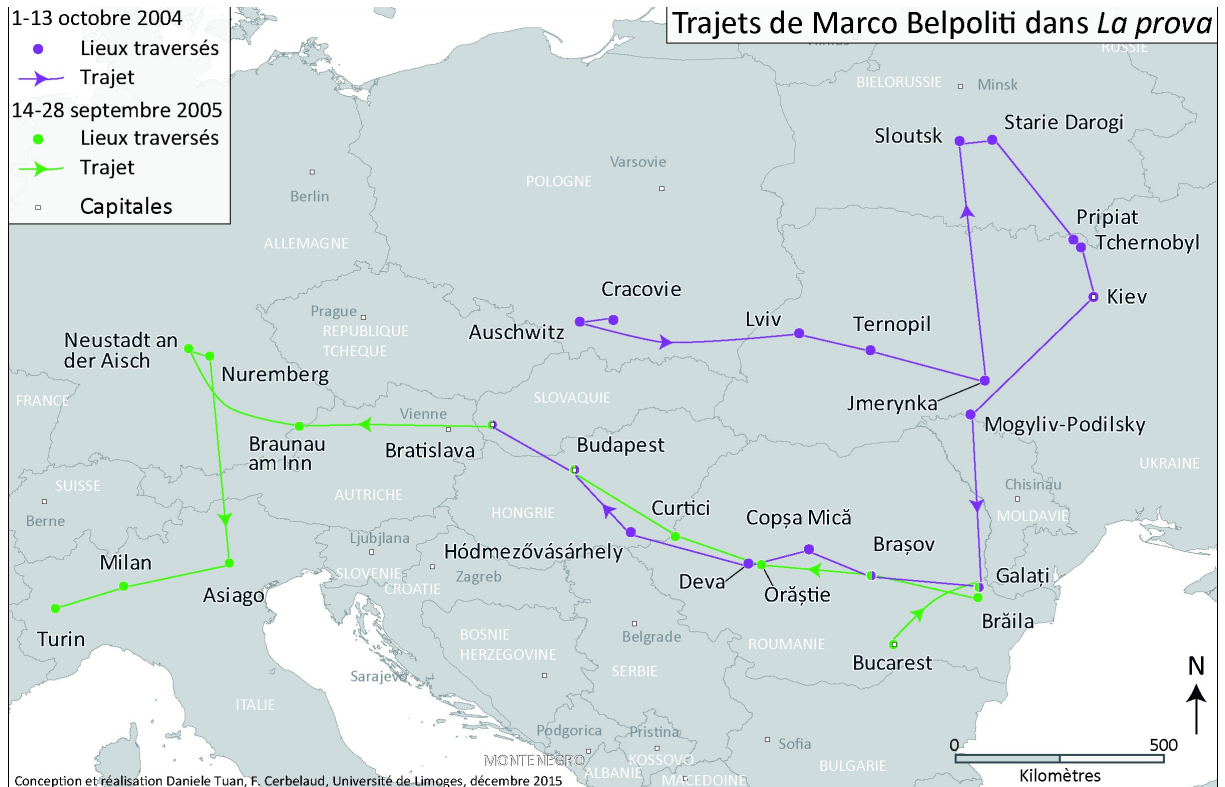
# Cartes











# Trajet de Guy-Pierre Chomette dans *Lisières d'Europe*

- Lieux traversés
- ➔ Trajet
- Capitales







# Table des matières

<b>Remerciements.....</b>	<b>3</b>
<b>Droits d'auteurs.....</b>	<b>4</b>
<b>Sommaire.....</b>	<b>5</b>
<b>Introduction.....</b>	<b>6</b>
<b>Partie I Espace de voyages, espace d'écritures.....</b>	<b>20</b>
Chapitre 1 Les frontières du récit de voyage.....	21
I Un genre littéraire indéfinissable.....	21
II Le récit de voyage face à la critique littéraire.....	23
III Guides, essais, reportages et récits de voyage.....	25
Chapitre 2 Récit de voyage et fiction.....	36
I De l'image à la parole.....	37
II L'espace intraduisible.....	42
III Un débat épistémologique.....	46
Chapitre 3 Le récit de voyage au XXI <sup>e</sup> siècle.....	52
I Contre le voyage.....	52
II L'éloge du voyage.....	54
III Raisons d'un succès.....	58
Chapitre 4 Le récit de voyage : mode d'emploi.....	63
I L'écrivain-voyageur : un anti-touriste ?.....	63
II Pour un regard exotique.....	70
III Vers une typologie des récits de voyage.....	74
<b>Partie II Espace de stéréotypes, espace de frontières.....</b>	<b>84</b>
Chapitre 1 Nouvelles frontières pour une nouvelle Europe.....	85
I La frontière géographique : de l'Atlantique à l'Oural ?.....	86
II De l'Oural à Schengen.....	89
III La frontière dans tous ses états.....	99
Chapitre 2 À la recherche de la frontière orientale.....	103
I Visages d'Europe.....	103
II À l'origine de l'Europe orientale.....	110
III Les stéréotypes renversés.....	117
Chapitre 3 D'une utopie à l'autre.....	120
I Centres d'Europe et Europes centrales.....	120
II La Mitteleuropa, une utopie régressive.....	125
III De l'Europe du centre à l'Europe de la frontière.....	128

<b>Partie III Un espace dystopique, entre déterritorialisation et reterritorialisation.....</b>	<b>133</b>
Chapitre 1 Le paysage post-communiste.....	134
I La ville méconnaissable.....	134
II Paysages postindustriels, espaces post-apocalyptiques.....	138
III Tchernobyl, la fin du XXe siècle.....	145
IV La fin des illusions.....	148
Chapitre 2 Le temps du capitalisme.....	153
I La fuite hors de l'Est.....	153
II L'Est à la mode de l'Ouest.....	158
III Un vent d'ouest souffle sur la plaine orientale.....	169
Chapitre 3 La mémoire du communisme entre oubli et nationalisme.....	177
I L'improbable musée de Budapest.....	177
II La vérité au temps du communisme.....	182
III De la trêve à l'oubli, la mémoire du communisme confiée au tourisme.....	190
IV Le futur décliné au passé : l'ère du nationalisme.....	195
V Le fantôme de Sarajevo.....	201
<b>Partie IV L'Europe exotique, d'un espace dichotomique à un espace pluriel.....</b>	<b>210</b>
Chapitre 1 Histoires secrètes.....	211
I Illustration d'un espace exotique.....	211
II Une géographie du tragique.....	220
III Géographie d'un vide.....	227
Chapitre 2 L'Europe polyrythmique.....	237
I Campagne archaïque et sage paysan.....	237
II Un espace de spiritualité.....	250
III Un Archipel de minorités.....	254
Chapitre 3 Forêts ! Forêts !! Forêts !!! L'espace in(dé)fini.....	262
I Le voyageur face à l'immensité.....	262
II La forêt dans tous nos états.....	267
III Au fond de la forêt, l'Est !!!.....	272
<b>Conclusion.....</b>	<b>275</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>280</b>
Récits de voyage : corpus principal.....	280
Récits de voyage : corpus secondaire.....	280
Témoignages.....	281
Romans.....	282
Films.....	282

Autres récits de voyage.....	283
Ouvrages critiques sur l'Europe.....	283
Ouvrages critiques sur et autour des récits de voyage.....	286
Essais.....	286
Autres ouvrages de théorie et critique.....	288
Articles.....	292
<b>Notes bio-bibliographiques.....</b>	<b>293</b>
<b>Cartes.....</b>	<b>298</b>
<b>Index des noms.....</b>	<b>308</b>

## Index des noms

Aldrovandi.....	46
Alexandre I.....	88
Alexandre le Grand.....	91
Alighieri, Dante.....	151, 269
Amelio, Gianni.....	151, 282
Amossy, Ruth.....	117 sv, 288
Andrukhovych, Yuri.....	124, 281
Apel, Karl-Otto.....	189
Apollinaire, Guillaume.....	40
Arendt, Hannah.....	178, 288, 292
Arouet, François-Marie dit Voltaire.....	112, 123
Ateimle, Uwe.....	176
Augé, Marc.....	17, 74, 164 sv, 194, 286, 288
Babel, Isaac.....	45, 129
Bachmann, Ingeborg.....	45
Badiou, Alain.....	189
Barley, Nigel.....	25
Barrot, Jacques.....	86, 90, 241, 283
Barthes, Roland.....	41, 65, 69, 118, 287, 289
Baudelaire, Charles.....	56, 58, 131
Baudrillard, Jean.....	165 sv, 289
Bauman, Zygmunt.....	100 sv, 191, 198 sv, 289
Belpoliti, Marco 12 sv, 15 sv, 33, 45, 57, 78, 109, 136, 139 sv, 145 sv, 151, 160, 164, 166, 170 sv, 176 sv, 179 sv, 190 sv, 205 sv, 211 sv, 216, 226, 228, 239 sv, 242 sv, 257, 264, 268, 270 sv, 274 sv, 280, 283, 293	123
Bence, Gyorgy.....	123
Benjamin, Walter.....	62, 279, 289
Besse, Jean-Marc.....	251 sv, 292
Bilozir, Igor.....	205
Bishop, Elizabeth.....	55
Blacker, William.....	239 sv, 243, 245, 282, 293
Boorstin, Daniel.....	66 sv, 288
Borges, Jorge Luis.....	44, 194
Borm Jan.....	22, 288
Boucharenc, Myriam.....	28, 286
Bouvier, Nicolas.....	24, 56, 283, 297
Braudel, Fernand.....	124, 285
Brosseau, Marc.....	45, 213, 289
Bulaj, Monika.....	252 sv, 257, 280, 293
Burton, Robert.....	56
Büscher, Wolfgang 12 sv, 15, 17, 32 sv, 62, 64, 67 sv, 78, 80 sv, 104, 145, 153 sv, 168, 182 sv, 221, 223 sv, 227 sv, 239, 247, 249 sv, 262 sv, 265, 267 sv, 272, 274, 278, 280, 293	40 sv, 44, 286
Butor, Michel.....	40 sv, 44, 286
Byron, Robert.....	24, 58, 89

Cacciari, Massimo.....	86, 110 sv, 131 sv, 172, 283
Calvino, Italo.....	44, 75, 77, 79, 218, 289
Campbell, Mary.....	36, 286
Camus, Albert.....	10, 147 sv
Canetti, Elias.....	10, 207
Ceașescu, Nicolae.....	31, 161
Celati, Gianni.....	74
Céline, Louis Ferdinand.....	10, 24, 75
Cendrars, Blaise.....	150
Certeau, Michel de.....	22, 289
Chatwin, Bruce.....	24, 55, 60, 283, 286
Chauliac, Marina.....	176 sv
Chomette, Guy-Pierre.....	17, 43, 87 sv, 90 sv, 102 sv, 110, 120, 157, 197 sv, 201 sv, 255, 276, 280, 294
Christin Rodolphe.....	74, 271, 286
Cilauro, Santo.....	47 sv, 115, 280
Cioran, Emil.....	75, 245 sv, 283 sv
Clementis, Vladimir.....	226
Clinton, Bill.....	114
Cobbett, William.....	110
Coleridge, Samuel T.....	58
Conrad, Joseph.....	45, 53, 173, 297
Corot, Jean-Baptiste.....	242
Cortázar, Julio.....	79
Cortellessa, Davide.....	146, 148, 172, 176, 190 sv, 193, 205, 270 sv, 283
Custine marquis de.....	110
D'Alembert, Jean Le Rond.....	112
Debray Régis.....	100 sv, 191, 289
De Fanis, Maria.....	9 sv
Descartes, René.....	251
Diderot, Denis.....	112
Dimitrov, Gueorgui.....	178
Doiron, , Normand.....	42
Dor, Milo.....	127, 229, 284, 291
Dumas, Alexandre.....	45
Dunlop, Carol.....	79
Eco, Umberto.....	129 sv, 228 sv, 283, 289 sv
Elissalde, Bernard.....	86, 198, 241, 283
Fejtő, François.....	126, 284
Ferrario, Davide.....	16, 140, 146, 148, 172, 176, 190 sv, 206, 271 sv, 282, 294
Flaubert, Gustave.....	23, 123
Foer, Jonathan Safran.....	157, 282, 294
Foucher, Michel.....	7, 100, 121 sv, 284
Franceschini, Patrice.....	61, 287
Fukuyama, Francis.....	7, 191
Fussell, Paul.....	21, 25 sv, 53 sv, 287

Gadda, Carlo Eilio.....	75
Gannier, Odile.....	1, 15, 21, 287 sv
Gauss, Karl-Markus.....	255 sv, 280 sv
Gautier, Théophile.....	61
Gide, André.....	10, 12, 24, 37
Gleisner, Tom.....	47 sv, 280
Gobineau, Joseph Arthur de.....	66
Goethe, Johann Wolfgang von.....	23, 76
Goldsworthy, Vesna.....	116, 284
Goodwin, Jason. 12 sv, 80 sv, 89, 106 sv, 114, 123, 136 sv, 158, 160, 200, 204 sv, 207, 232 sv, 240 sv, 243 sv, 250, 255, 257 sv, 278, 280, 294	
Gorbatchev, Mikhaïl.....	95, 169 sv
Gossiaux, Jean-François.....	126, 128, 176, 178, 193 sv, 196, 204, 284
Gradwohl, Paul.....	192 sv
Grass, Günter.....	258 sv, 265, 271, 281, 283 sv, 286 sv
Greenberg, Clement.....	167, 292
Greene, Graham.....	24, 27, 77
Grenier, Jean.....	57
Hall, Edward T.....	80 sv, 224, 237, 258, 290
Handke, Peter.....	79, 124, 281, 289
Harrison, Robert.....	269 sv, 278, 290
Hartog, François.....	238, 290
Hemingway, Ernest.....	27, 30, 297
Hemon, Aleksandar.....	119, 282, 295
Herman, Lise.....	66, 93, 190, 192, 285
Holland, Patrick.....	24, 55
Huggan, Graham.....	24
Hulme, Peter.....	36
Johnson, Uwe.....	45
Joyce, James.....	23, 75
Kafka, Franz.....	10, 23, 123, 185
Kaminer, Wladimir.....	151, 175 sv, 281, 295
Kant, Emmanuel.....	137 sv, 290
Kaplan, Robert.....	114, 203, 281
Kapuściński, Ryszard.....	32 sv, 39, 141, 287
Kauffmann, Jean-Paul. 30, 43 sv, 46 sv, 51, 56, 60, 64, 78 sv, 118, 155, 159 sv, 224 sv, 250 sv, 268, 273, 281, 295	
Kincaid, Jamaica.....	28
Kirpo, Gyrgy.....	200
Kiš, Danilo.....	45, 60, 126
Kovacshazy, Céline.....	256, 285
Kraus, Karl.....	75
Kundera, Milan.....	122 sv, 125, 167, 175, 195, 226, 231, 282, 285, 290
La Cecla, Franco.....	102, 130, 290
Lacarrière, Jacques.....	54 sv, 59, 61, 74, 28

Lang, Fritz.....	136
Lawrence, David Herbert.....	12, 24, 27
Le Botton, Alain.....	238, 286
Le Bris, Michel.....	58 sv, 207 sv
Le Clézio, Jean-Marie Gustave.....	58, 207
Le Goff, Jacques.....	180, 290
Le Rider, Jacques.....	125 sv, 128, 180, 203 sv, 283 sv
Ledyar, John.....	110
Leed, Eric J.....	27, 57, 287
Lefebvre, Henri.....	44, 218, 290
Léry, Jean de.....	43, 73, 86, 101
Lévi-Strauss, Claude.....	26, 53, 59, 73, 287
Levi, Primo.....	16, 33, 45, 57, 108 sv, 140 sv, 164, 171 sv, 176, 181, 205 sv, 211 sv, 216, 225, 228, 238 sv, 263 sv, 267 sv, 270 sv, 274, 281 sv, 293,
Lippmann, Walter.....	117
Lisle, Debbie.....	24, 287
Louis-Philippe, comte de Ségur.....	109, 113
MacLean, Rory.....	12 sv, 47 sv, 80, 85, 89 sv, 106 sv, 134 sv, 142 sv, 149, 155, 158 sv, 182 sv, 194, 196, 201, 213, 222, 228 sv, 238, 241 sv, 250, 258, 262 sv, 276, 280, 296
Magris, Claudio.....	24, 34 sv, 37 sv, 40, 42, 45, 50, 52, 57 sv, 75 sv, 126, 220 sv, 254, 262, 281, 284
Maistre, Xavier de.....	22
Marani, Diego.....	92, 129, 282
Marès, Antoine.....	192, 197 sv, 203, 284
Marfè, Luigi.....	8, 25, 206, 217, 254, 287
Martels, Zwender von.....	22, 287
Maspero, François.....	12 sv, 29, 42, 74 sv, 78 sv, 88, 135 sv, 138, 144, 148 sv, 154, 161, 163, 165, 173, 182, 200, 202, 206 sv, 214, 217, 219, 222, 227 sv, 230, 239, 242 sv, 255, 257, 278, 280, 296
Mathé, Roger.....	57, 70 sv, 290
Matvejevitch, Predrag.....	123 sv, 284
Millet, Jean-François.....	242
Milligam, Sloane William.....	114
Millot, Lorraine.....	181, 285
Mirabeau Victor Riqueti de.....	112
Montagu, Mary Wortly.....	38, 113
Montaigne, Michel de.....	27, 56, 78, 247
Morin, Edgar.....	198
Moura, Jean-Marc.....	10 sv, 111, 290
Mucha, Stanislaw.....	121, 283
Musil, Robert.....	75, 123
Naipaul, Vidiadhar S.....	28, 58, 61, 74
Nora, Pierre.....	196 sv, 290
O'Hanlon, Redmond.....	45
Orwell, George.....	149, 154, 187
Pageaux, Daniel-Henri.....	9 sv, 36 sv, 85, 290, 292
Palin, Michael.....	89, 195, 217, 220, 242, 281, 296

Pascal, Blaise.....	52, 87, 98
Pasquali, Adrien.....	8, 39 sv, 42, 80 sv, 217, 287
Pétrarque.....	27
Petric, Boris.....	128, 204, 284
Philips, Caryl.....	28
Picouet, Patrick.....	102, 196, 291
Porteous, John Douglas.....	214, 291
Praz, Mario.....	217
Proust, Marcel.....	23, 73, 216
Rabelais, François.....	70
Ricœur, Paul.....	182, 291
Rodaway, Paul.....	214, 291
Roques, George.....	241, 283
Roth, Joseph.....	63, 126 sv, 130, 143, 282
Rousseau, Jean-Jacques.....	112, 145
Rufin, Jean-Christophe.....	61
Rumiz, Paolo...12 sv, 16, 31, 34 sv, 37 sv, 40, 45, 64 sv, 69 sv, 74, 77, 80, 82 sv, 90, 94, 96 sv, 99, 103 sv, 120 sv, 127, 137 sv, 144, 150, 154 sv, 160 sv, 168 sv, 195, 199 sv, 206 sv, 212 sv, 215 sv, 220, 222 sv, 225 sv, 234, 236, 240, 242 sv, 248 sv, 251 sv, 257, 259, 262 sv, 265 sv, 272 sv, 276, 278, 280 sv, 296	
Saïd, Edward.....	110, 291
Santova, Mila.....	178
Sartre, Jean-Paul.....	10, 208, 269 sv, 291
Scarpa, Tiziano.....	26, 212, 215, 283
Schoentjes, Pierre.....	270 sv, 291
Sebald, Winfried G.....	27
Segalen, Victor.....	71 sv, 218, 291
Serres, Michel.....	237, 291
Severino, Emanuele.....	189
Sitch, Rob.....	47 sv, 280
Stasiuk, Andrzej 12 sv, 15, 18, 32, 42 sv, 55, 57, 60, 67 sv, 77, 83, 96, 106 sv, 124 sv, 127, 139, 141 sv, 148, 162, 173 sv, 195 sv, 202, 216, 219 sv, 227, 240 sv, 243 sv, 260, 264 sv, 278, 280 sv, 297	
Stegner, Wallace.....	24
Stendhal.....	23, 56, 80, 294
Stevenson, Robert Louis.....	23, 58
Swift, Jonathan.....	22
Tesson, Sylvain.....	80, 212, 281
Théocrite.....	242
Theroux, Paul.....	59, 80, 276
Thompson, Carl.....	22 sv, 26, 35 sv, 38 sv, 50, 253, 287
Thubron, Colin.....	47, 87, 281
Tinková, Daniela.....	197
Todd, Emmanuel.....	105, 284
Toledo, Camille de.....	128 sv, 169, 195 sv, 284
Tuan, Yi-Fu.....	213 sv, 291



Urbain, Jean-Didier.....	66 sv, 265, 287
Valeri, Diego.....	26, 58
Valéry, Paul.....	86, 101
Vattimo, Gianni.....	189 sv, 291
Verdery, Katherine.....	242, 284
Veyne, Paul.....	180 sv, 291
Vico, Giambattista.....	269 sv
Virgile.....	242
Virilio, Paul.....	13, 291
Wajda, Andrzej.....	141, 160, 294
Warhol, Andy.....	121, 166 sv
Waugh, Evelyn.....	54
Weber, Max.....	137, 188
Weber, Olivier.....	38, 45, 142 sv, 150, 158 sv, 162, 229 sv, 281, 297
Weininger, Otto.....	52
Westphal, Bertrand...1, 3, 8 sv, 28 sv, 41, 44 sv, 85 sv, 127, 138, 214 sv, 218 sv, 227, 254, 285 sv, 291 sv	
White, Kenneth.....	59, 271 sv, 287
Wittgenstein, Ludwig.....	23
Wolff, Larry.....	110 sv, 175, 243, 276, 285
Wolton, Dominique.....	170, 207, 251, 285
Wordsworth, William.....	63, 238
Zweig, Stefan.....	75, 126 sv, 170, 223, 281

## Résumé :

L'effondrement du communisme et la chute du mur de Berlin ont remis au centre des consciences européennes les anciens pays d'Europe de l'Est. Ce travail de recherche géocritique se veut d'étudier le regard porté sur cette partie du continent européen à partir de quelques écrivains-voyageurs qui, comme Rory MacLean avec *Stalin's Nose* (1992), Jason Goodwin avec *On Foot to the Golden Horn* (1993), François Maspero avec *Balkans-Transit* (1997), Wolfgang Büscher avec *Berlin-Moskau. Eine Reise zu Fuß* (2004), Andrzej Stasiuk avec *Sur la route de Babadag* (2004), Marco Belpoliti avec *La prova* (2007) et Paolo Rumiz avec *Trans Europa Express* (2012) ont traversé d'une manière ou d'une autre cette partie du continent après la chute du mur de Berlin. Autrefois espace strictement associé aux images de guerre froide et au communisme, il apparaît aujourd'hui comme un espace flou, ambigu, voire indéterminé : un espace partagé entre post-communisme et ultra-libéralisme, entre post-moderne et pré-moderne, entre connu et inconnu : des éléments qui font de l'Europe de l'Est un espace exotique de frontières.

## Abstract :

The end of communism and the fall of the Berlin wall have drawn attention to the ancient countries of Eastern Europe. This geo-critical research aims at studying and understanding perceptions of this part of European continent from few travel writers. These ones, as Rory MacLean with *Stalin's Nose* (1992), Jason Goodwin with *On Foot to the Golden Horn* (1993), François Maspero with *Balkans-Transit* (1997), Wolfgang Büscher with *Berlin-Moskau. Eine Reise zu Fuß* (2004), Andrzej Stasiuk with *Sur la route de Babadag* (2004), Marco Belpoliti with *La prova* (2007) and Paolo Rumiz with *Trans Europa Express* (2012) did, have crossed this part of Europe, in one way or another, after the fall of the Berlin Wall. In a traditional view, this space was used to be associated with the cold war and communism. Today, it seems to be vague, unclear, ambiguous and uncertain; a space shared between post-communism and ultra-liberalism, between early and post-modernism, between the known and the unknown. In other words, Eastern Europe has become an exotic borders' space.